This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Princeton University Library
32101 063700569

Digitized by Google

I a B

Library of

Princeton University.

Annie Rhodes Gulick
and
Alexander Reading Gulick
Memorial Fund

Digitized by Google

BOUND BY
GALWEY & Co.
EUSTACE ST. DUBLIN.

HOUSE OF ST. JOHN OF GOD.

LIBRARY

Index No. .....

Copy No. .....

Publication .....

Rebinding .....

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

RELIGIOUS OF ST. JOSEPH
STILLORGAN. DUBLIN

CATÉCHISME

DE PERSÉVÉRANCE

Digitized by Google

GAUME ET Cie, ÉDITEURS
3, RUE DE L'ABBAYE, A PARIS.

LIVRES DE PRIX

Publiés dans le format in-12

Empire chinois (l'), faisant suite à l'ouvrage intitulé : *Souvenirs d'un voyage dans la Tartarie et dans le Thibet*, par M. Huc, couronné par l'Académie française. 4e édition. 2 vol. in-12..... 8 fr.

Pendant quatorze ans l'auteur s'est identifié avec la vie des Chinois. Il s'est pour ainsi dire fait Chinois lui-même. Il est donc en mesure de parler avec exactitude d'un pays qu'il avait adopté comme une seconde patrie.

Esprit (l') **du comte de Maistre**, précédé d'un essai sur sa vie et ses écrits, par Ch. BARTHÉLEMY. 1 vol. in-12..... 3 fr.

Ce volume présente un choix plein de sagacité et de précision des plus remarquables pensées de J. de Maistre. Il fait connaître de la manière la plus intéressante la vie intime d'un homme dont toutes les actions portent le cachet d'originalité, de grandeur, de noblesse et de force qu'on admire dans ses écrits.

Histoire nationale des naufrages et aventures de mer, par Ch. d'HÉRICAULT. — Période contemporaine. 1 vol. in-12..... 3 fr.

M. Ch. d'Héricault a réuni dans ce volume, suivant l'ordre chronologique, les récits des principaux naufrages dont nos navires ont été victimes, ou qui ont eu lieu sur nos côtes, depuis le commencement du siècle jusqu'en 1830.

Ce sont, le plus souvent, les acteurs de ces drames maritimes qui nous racontent toutes les péripéties de leurs luttes héroïques, leurs souffrances et leur sauvetage providentiel.

Quand il a dû suppléer à l'absence de narrations faites par les marins eux-mêmes, ou qu'il n'en a trouvé que d'incomplètes, M. d'Héricault est allé puiser aux sources les plus authentiques pour rédiger son récit. Il s'est bien gardé de rien ajouter, par des détails imaginaires, au dramatique des narrations prises dans toute leur simplicité.

C'est ainsi qu'il a réussi à nous donner un livre plus émouvant que tous les romans, et qui a en même temps le sérieux d'une œuvre historique.

Imitation (l') **de N.-S. Jésus-Christ**, traduction nouvelle accompagnée d'extraits des ouvrages *des Pères, des Docteurs et des Saints*, par L. MOREAU, conservateur de la bibliothèque Mazarine. 3e édition. 1 beau volume imprimé en gros caractère sur papier glacé..... 4 fr.

Jésus révélé à l'enfance et à la jeunesse, par l'abbé LAGRANGE, vicaire général d'Orléans. 1 vol. in-12, orné de vignettes et de gravures sur acier..... 3 fr.

Ce livre, écrit sous la forme simple qui convient à l'enfance, traite cependant des plus hautes vérités de la foi. L'auteur contemple d'abord Jésus Christ dans *sa vie cachée*. C'est l'histoire de son enfance et de sa jeunesse à Nazareth; puis il le suit dans sa vie publique depuis sa manifestation aux hommes jusqu'à sa mort. Le dernier livre nous montre la permanence de Jésus-Christ sur la terre dans l'Église et dans les sacrements.

Chacun des chapitres étant court et offrant l'abrégé de la plus belle histoire mêlée à des réflexions très-simples, le livre est d'une lecture facile. Cette lecture emprunte encore son agrément et son charme à l'onction et à la grâce des récits.

Journal d'un missionnaire au Texas et au Mexique, par l'abbé E. DOMENECH. 3e édition. 1 vol. in-12..... 4 fr.

Ame profondément impressionnable, nature vive, spontanée, soudaine, poétique, l'abbé Domenech a mis dans ces pages un charme indéfinissable. En lisant certains passages de ses touchantes confidences, on croit avoir sous les yeux les incomparables *Prisons* de Silvio Pellico.

Mémoires d'un prisonnier d'État, par ANDRYANE. 4e *édition*, augmentée d'une correspondance inédite de Confalonieri. 2 vol. in-12.. 8 fr.

Adopté depuis longtemps déjà par la plupart des établissements d'éducation pour être donné en prix, cet intéressant ouvrage sera bientôt dans toutes les bibliothèques scolaires et municipales. Il peut être également donné comme livre d'étrennes aux jeunes filles et aux jeunes garçons.

Digitized by Google

CATÉCHISME

DE

PERSÉVÉRANCE

OU

EXPOSÉ

Historique, dogmatique, moral, liturgique, apologétique, philosophique et social

DE LA RELIGION

DEPUIS L'ORIGINE DU MONDE JUSQU'A NOS JOURS

PAR Mgr GAUME

PROTONOTAIRE APOSTOLIQUE,
DOCTEUR EN THÉOLOGIE, VICAIRE GÉNÉRAL DE MONTAUBAN ET D'AQUILA,
CHEVALIER DE L'ORDRE DE SAINT-SYLVESTRE
MEMBRE DE L'ACADÉMIE DE LA RELIGION CATHOLIQUE DE ROME, ETC.

Jesus Christus heri et hodiè, ipse et in sæcula. — Hebr., XIII, 8.
« Jésus-Christ hier, aujourd'hui et dans tous les siècles. »
Deus charitas est. — I Joan., IV, 8.
« Dieu est charité. »

ONZIÈME ÉDITION

Revue et augmentée de notes sur la géologie, et d'une table générale des matières.

TOME CINQUIÈME

PARIS

GAUME ET Cie, ÉDITEURS

3, RUE DE L'ABBAYE.

1875

Droits de traduction et de reproduction réservés.

Digitized by Google

GAUME ET Cie, ÉDITEURS
3, RUE DE L'ABBAYE, A PARIS.

LIVRES DE PRIX

Publiés dans le format in-12

Mosaïque, amusettes vieilles et nouvelles, par A. MURCIER. 3e *édition*. 1 vol. in-12..... 4 fr.

L'auteur de la *Mosaïque* a composé un livre de spirituelles anecdotes, de traits de satire, de mots piquants, de gaietés de toutes sortes. Le choix est fait avec un tact parfait : il serait impossible de condenser plus d'esprit et de meilleur esprit dans un volume.

LOUIS MOLAND.

Dans ce recueil offert aux lecteurs intelligents par un fervent des lettres, le dé de la conversation spirituelle et gaie est tenu le plus souvent par des *écrivains*.

FRÉDÉRIC GODEFROY.

Piémont (le) **dans les États de l'Église**, par E. VEUILLOT. 1 vol. in-12..... 4 fr.

Sous ce titre M. E. VEUILLOT a condensé en un volume tous les éléments d'une histoire complète des événements dont l'Italie est le théâtre depuis la campagne de 1859. L'auteur suit pas à pas et jour par jour tous les événements qui ont marqué cette histoire.

Pierre (la) **de touche** des nouvelles doctrines, par M. d'EXAUVILLEZ. 1 vol. in-12..... 2 fr.

Ce livre a été composé pour les bibliothèques paroissiales.

Sous une forme attrayante et simple l'auteur fait ressortir la fausseté des doctrines antireligieuses et antisociales propagées dans les campagnes par les agents de la mauvaise presse.

Portraits littéraires, par LÉON GAUTIER. 1 vol. in-12..... 4 fr.

PREMIÈRE PARTIE : Chateaubriand. — Mgr Gerbet. — Le P. Faber. — Ed. Ourliac. — Louis Veuillot. — M. de Montalembert. — Mgr Plantier. — Aug. Nicolas. — Mme Auguste Craven. — DEUXIÈME PARTIE : Victor Hugo. — Lamartine. — Taine. — Ponsard. — Charles Blanc. — M. Dupin. — Erkmann-Chatrian. — Gustave Doré. — La poésie et les romans contemporains.

Prosateurs et poëtes français des XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles, par FRÉDÉRIC GODEFROY, lauréat de l'Académie française et de l'Institut. 3 vol. in-12, comprenant :

1° LES PROSATEURS FRANÇAIS des XVIIe et XVIIIe siècles. 1 vol. in-12. 4 fr.
2° LES POËTES FRANÇAIS des XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles. 1 vol. in-12. 4 fr.
3° LES PROSATEURS FRANÇAIS du XIXe siècle. 1 vol. in-12..... 4 fr.

Scènes de la vie hongroise, par le comte G. DE LA TOUR. 1 vol. in-12. 3 fr.

Souvenirs d'un voyage dans la Tartarie et le Thibet, par M. HUC. 5e *édition*. 2 vol. in-12..... 8 fr.

Trois (les) **Rome**, journal d'un voyage en Italie, par Mgr GAUME, protonotaire apostolique. 3e *édit*. 4 vol. in-12, avec planches..... 16 fr.

Voyage à la côte orientale d'Afrique pendant l'année 1866, par le R. P. HORNER, missionnaire apostolique de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, supérieur de la mission de Zanzibar. 1 vol. in-12..... 3 fr.

CORBEIL. — Typ. et stér. de CRÉTÉ FILS.

Digitized by Google

CATÉCHISME

DE PERSÉVÉRANCE

TROISIÈME PARTIE

Ire LEÇON

LE CHRISTIANISME ÉTABLI. (Ier SIÈCLE.)

Vie de l'Église : lutte éternelle. — Tableau du premier siècle. — Jour de la Pentecôte. — Discours de saint Pierre. — Confirmation de sa doctrine par des miracles. — Boiteux guéri. — Pierre et Jean mis en prison. — Église de Jérusalem. — Ananie et Saphire. — Élection des sept diacres. — Martyre de saint Étienne. — Avantage de cette mort et de la persécution. — Prédication de l'Évangile dans la Palestine. — Simon le Magicien. — Conversion de saint Paul.

L'histoire des quatre mille ans qui précèdent le Messie se résume en trois mots : Tout pour le Christ, le Christ pour l'homme [1], l'homme pour Dieu.

L'histoire des dix-huit siècles écoulés depuis la naissance du Messie, et de tous ceux qui s'écouleront jusqu'à la fin des temps, se résume aussi en trois mots : Tout pour le Christ, le Christ pour l'homme, l'homme pour Dieu.

[1] Le Christ pour l'homme ! Cette vérité appartient à la foi. De peur que nous ne venions à l'oublier, l'Église catholique la proclame chaque dimanche sur tous les points du globe : *Qui propter nos homines et propter nostram salutem descendit de cœlis*, etc.

Digitized by Google

De cette admirable philosophie, avec laquelle on rend compte de tout, et sans laquelle on ne peut rendre compte de rien, il résulte que le salut du genre humain par Jésus-Christ est le terme de l'action divine dans le temps ; qu'au lieu de n'être rien dans le monde, comme le prétend l'indifférence de nos jours, le Christianisme est le centre auquel tout aboutit, le pivot autour duquel roule tout le gouvernement de l'univers ; qu'à proprement parler il n'y a qu'une histoire, l'histoire du Christianisme, dont toutes les histoires nationales ne sont que des épisodes. De même que dans le firmament il n'y a qu'un soleil autour duquel gravitent tous les astres, ainsi dans l'ordre moral il n'y a qu'un royaume auquel se rapportent tous les royaumes.

Avant la venue du Rédempteur, tout le dessein de Dieu est de réaliser sa naissance aux temps et aux lieux, prédits par les Prophètes et déterminés de toute éternité dans les conseils divins.

Après sa venue, tout le dessein de Dieu est d'établir, de conserver, de répandre par tout l'univers, d'invidualiser à tous les hommes l'œuvre de sa Rédemption.

Nous avons vu jusqu'ici les événements, les empires, les rois et les peuples sous la main de Dieu, servant, sans le savoir ou le sachant, le voulant ou ne le voulant pas, à la gloire du Messie, le même spectacle nous attend sur la longue route que nous allons parcourir. Mais cet établissement du règne du Messie ; sa propagation, sa conservation, ne se fera pas sans effort : la vie de l'Église sera une lutte perpétuelle. Établie pour continuer la mission de son divin Époux, c'est-à-dire pour ôter le péché du monde, l'Église catholique accomplira son passage sur la terre, les armes à la main. Il suit de là que les conséquences fâ-

Digitized by Google

cheuses de cette guerre à mort, les divisions, les haines, les bouleversements, le sang versé, ne lui seront point imputables ; car ce n'est pas elle qui a commencé la guerre, c'est le Démon. C'est lui qui au Paradis terrestre vint usurper le domaine de Dieu sur l'homme et sur les créatures.

Depuis ce moment l'Église a pu lui dire ce qu'elle dit à tous les hérétiques dans la suite des siècles : « Pourquoi es-tu venu mettre la faux dans mon héritage? Qui t'a donné le droit d'y vivre à discrétion? Ces âmes que tu as courbées sous ton joug, ce monde dans lequel tu as semé la zizanie de l'erreur et du vice, sont à moi, parce qu'ils sont à Dieu, mon époux et mon père. Il me les a donnés en les créant pour les lui conserver et les lui rendre intacts au dernier jour. Je suis la première, je possède avant toi, je suis la fille du propriétaire légitime, mes titres sont authentiques, je prouve ma descendance parce que je remonte jusqu'à lui. Dépouillée injustement, je viens revendiquer mes droits imprescriptibles et chasser les usurpateurs. Je ne fais que me défendre. A toi donc toutes les conséquences fatales de la lutte, c'est toi qui as attaqué, c'est toi qui attaques toujours, parce que tu es venu le dernier; et tu es venu le dernier parce que tu n'es pas le légitime possesseur. » Cette vérité, que l'Église catholique, bien que toujours en guerre, n'attaque jamais, fait tomber une foule de déclamations insensées que les esprits superficiels donnent ou reçoivent comme des accusations graves.

Cependant le Démon du mal varie perpétuellement ses moyens d'attaque, afin de reprendre à l'Église une partie de ses nobles conquêtes, ou de l'empêcher d'en faire de nouvelles; mais toujours il est forcé de battre en retraite.

Ainsi, chaque siècle va nous présenter deux armées en

Digitized by Google

présence. D'un côté le mal, l'erreur, le Démon, l'usurpateur du champ du Père de famille ; de l'autre, la vérité, le bien, l'Église, ou plutôt le Fils du Père de famille, vivant perpétuellement dans l'Église et soutenant les intérêts de son Père ; d'un côté Satan et son étendard, de l'autre Jésus-Christ et sa croix.

Voici le bulletin du combat pendant le premier siècle :

Le Démon, voyant l'Église qui vient armée d'une force divine lui arracher le sceptre qu'il a usurpé, sonne l'alarme. Sous ses étendards accourent : 1° les Juifs, dont le culte figuratif est menacé d'un prochain abolissement ; 2° les Païens, dont les dieux tremblent déjà sur leurs autels. A cette force imposante se joint une nuée d'hérétiques, les Nicolaïtes, les Ébionites, les Cérinthiens et une multitude d'autres. A l'armée du Démon, Jésus-Christ oppose ses douze pêcheurs et leurs nouveaux disciples. La lutte est continuelle, sanglante ; mais la victoire n'est pas un instant douteuse : le Christianisme est partout vainqueur. Pour remplacer les Juifs qui refusent de se soumettre à la vérité, on voit accourir des millions de Païens, et le vrai Dieu est connu bien au delà des limites de la Judée.

Afin d'affermir le courage de ses timides Apôtres, le Fils de Dieu leur avait révélé cette guerre éternelle quand il leur disait : Je suis venu jeter une épée dans le monde. Désormais la guerre sera entre tous : entre le père et la mère, l'époux et l'épouse, le frère et la sœur. Vous serez en butte à toutes sortes d'attaques ; mais ne craignez rien : toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre. Vous me rendrez témoignage à Jérusalem, à Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre. Allez, enseignez, baptisez toutes les nations, voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles. Instruits à

Digitized by Google

sa divine école, les Apôtres savaient à fond toutes les vérités qu'ils devaient enseigner. Cependant, pour être non-seulement les prédicateurs, mais encore les martyrs de ces vérités saintes, ils avaient besoin du secours de Dieu. Aussi le Sauveur, en les quittant, avait eu soin de leur dire : N'entreprenez rien, restez en prières jusqu'à ce que vous soyez revêtus de la force d'en haut.

Pleins de confiance aux paroles de leur Maître, les Disciples descendirent de la montagne des Oliviers, d'où Jésus venait de monter au Ciel, et, accompagnés de la sainte Vierge, ils rentrèrent à Jérusalem. Libres de tout soin, ils se renfermèrent au Cénacle, c'est-à-dire dans un appartement solitaire où rien ne pouvait troubler leur recueillement ni diminuer la ferveur de leurs prières, se préparant ainsi à leur ministère redoutable, et appelant sur eux l'Esprit divin, qui devait par eux régénérer le monde. Jamais les dons de Dieu ne furent si dignement demandés, et nous ne pouvons mieux apprendre qu'à cette école comment on mérite de les obtenir.

Tout le temps néanmoins ne fut pas employé à l'oraison. Le Sauveur avait dit à ses Apôtres, en les choisissant comme les douze patriarches du peuple chrétien, qu'au temps de régénération, lorsque le Fils de l'Homme se serait placé sur le trône de sa majesté, à la droite de Dieu son Père, ils seraient eux-mêmes assis sur douze trônes, d'où ils jugeraient les douze tribus d'Israël. Un de ces douze trônes était vacant par l'apostasie et la malheureuse fin de Judas ; il fallait le remplir. Il convenait de le faire avant que le Saint-Esprit, dont Jésus leur avait promis l'effusion, se fût répandu sur le Collége apostolique. Pierre se leva donc au milieu de l'assemblée, composée d'environ cent vingt Disciples, il dit qu'il fallait donner un succes-

Digitized by Google

seur à Judas, dont il rappela en peu de mots la trahison et la mort tragique. Parmi ceux qui ont été à la suite du Seigneur Jésus, ajouta-t-il, durant tout le temps qu'il a vécu parmi nous, à compter depuis le baptême de Jean, jusqu'au jour où ce divin Maître nous a quittés pour remonter au Ciel, choisissez-en un qui rende avec nous témoignage à la vérité de sa résurrection. On présenta deux sujets : l'un Joseph, surnommé le Juste ; l'autre, Mathias.

Tous deux étaient dignes de l'apostolat, si l'apostolat pouvait se mériter ; mais ni les Disciples assemblés, ni les anciens Apôtres, ni Pierre lui-même, ne voulurent se charger de la décision. On convint de remettre cette élection au Seigneur, et tous les assistants lui adressèrent de concert cette fervente prière : Vous, Seigneur, qui sondez les cœurs, faites-nous connaître lequel des deux vous avez choisi. La prière finie, on tira au sort. Il tomba sur Mathias, qui aussitôt prit place parmi les Apôtres.

Cependant la retraite des Disciples touchait à sa fin : le jour à jamais mémorable de la Pentecôte brilla sur le monde. Vers les neuf heures du matin, au moment où l'on faisait dans le temple l'oblation des pains de blé nouveau, voilà que tout à coup on entend venir du ciel comme le bruit d'un vent impétueux, dont retentit toute la maison où les Apôtres sont assemblés. A ce premier prodige en succède un second, plus surprenant encore et plus expressif. Ils voient paraître comme des langues de feu qui viennent se reposer sur la tête de chacun d'eux, admirable symbole de l'unité de croyance et d'amour qui allait régner sur le monde, et ils sont tous remplis de l'Esprit-Saint. Dès ce moment l'Église est animée de sa vie divine et immortelle, et les douze pêcheurs de la Galilée deviennent les Apôtres du Fils de Dieu et les coopérateurs de son ministère.

Digitized by Google

Changés en des hommes nouveaux, délivrés de toutes leurs anciennes faiblesses, courageux et pleins d'un zèle brûlant, ils se mettent à parler différentes langues, suivant l'impression du Saint-Esprit.

Le bruit du prodige se répandit bientôt dans la ville. Or, ce jour-là Jérusalem était remplie d'une multitude innombrable d'enfants d'Abraham. Il en était venu cette année de toutes les parties du monde, et en plus grand nombre que d'ordinaire, parce qu'on était persuadé dans tout l'Orient que le Messie allait paraître. On courut en foule au Cénacle pour être témoin du prodige. Dans leur étonnement, tous se demandaient : Ces hommes qui parlent ne sont-ils pas tous Galiléens ? Comment se fait-il que chacun de nous les entende parler en même temps la langue de son pays ? Or, il y avait là des Parthes et des Mèdes, des Élamites, des hommes originaires de la Mésopotamie, des montagnes de la Cilicie, de la Cappadoce, du Pont, de l'Asie proconsulaire, dont Éphèse était la capitale ; de la Phrygie, de l'Égypte, de la Libye placée vers Cyrène ; des Romains, des Juifs, des Arabes et des Crétois.

A la vue de tout ce peuple, Pierre, accompagné des Onze, prit la parole en ces termes : Le prodige qui vous étonne est l'accomplissement sensible de la prédiction de Joël. Voilà, disait le Seigneur par la bouche de ce prophète, que, dans les derniers temps du règne de la Synagogue, je répandrai mon esprit sur toute chair. Alors je ferai paraître des prodiges dans le Ciel et sur la terre, et vos enfants prophétiseront. Il leur annonça ensuite la ruine prochaine de Jérusalem, en ajoutant que ceux qui croiraient au Seigneur ne seraient point enveloppés dans cette épouvantable catastrophe ; que Jésus de Nazareth, qu'ils

Digitized by Google

avaient crucifié, était véritablement le Messie promis à leurs pères, et les exhorta à se faire baptiser en son nom, pour recevoir la rémission de leurs péchés et les dons du Saint-Esprit.

Trois mille personnes converties et baptisées sur-le-champ : tel fut l'effet miraculeux de ce premier discours. Et puis, quel nouveau prodige que le changement opéré par la grâce dans tant de cœurs ! On voyait ces Fidèles d'un jour, dociles aux instructions des Apôtres, assidus à la prière, communiant ensemble dans la fraction du pain, c'est-à-dire participant en commun au corps et au sang de Notre-Seigneur, réellement présent sous l'espèce du pain, et répandant par le charme de leurs vertus la bonne odeur du Dieu dont ils venaient de recevoir la glorieuse adoption.

Dieu confirmait la doctrine des Apôtres et la foi des nouveaux fidèles par un grand nombre de miracles qui tenaient toute la ville dans une sainte frayeur. Un jour Pierre et Jean montaient au temple sur les trois heures après midi ; c'était un moment de prière publique pour les enfants d'Israël. Déjà les pauvres se tenaient aux portes du temple pour demander l'aumône. Dans tous les temps, on a supposé que ceux qui fréquentent le plus la maison de Dieu sont aussi les plus charitables.

Un homme de quarante ans, qui était né boiteux et qui ne pouvait faire aucun usage de ses jambes, s'y faisait porter tous les jours. On le plaçait à la porte du temple nommée la Belle-Porte, et il demandait la charité à ceux qui entraient. Voyant venir Pierre et Jean, il leur demanda l'aumône. Les deux Apôtres le regardèrent, et Pierre lui dit : Regardez-nous. Persuadé qu'il allait recevoir quelque chose, le boiteux les regardait avec attention. Pour de l'or et de l'argent, lui dit Pierre, je n'en ai point ; mais ce

Digitized by Google

que j'ai, je vous le donne : Au nom de Jésus de Nazareth, levez-vous et marchez. Tout en disant ces mots, Pierre prend cet homme par la main et l'aide à se lever. Aussitôt ses jambes sont affermies ; il se met à sauter et à marcher. Bien assuré de sa guérison, il entre dans le temple avec les Apôtres, et se met de nouveau à sauter en présence de tout le peuple et à bénir Dieu.

Jamais miracle ne fut plus incontestable. L'admiration saisit tous les cœurs et devint, si l'on peut parler de la sorte, une extase générale. On s'assembla en foule autour des deux Apôtres. Pierre saisit ce moment pour prêcher de nouveau l'Évangile. Ce second discours fut si efficace, qu'il convertit cinq mille personnes.

Les sacrificateurs et le capitaine du temple, irrités d'un si prodigieux succès, arrêtèrent les Apôtres et les mirent en prison. Pierre et Jean y passèrent la nuit ; mais, en perdant la liberté, ils ne perdirent rien de leur courage. Ce n'étaient plus ces hommes que la vue des ennemis de leur Maître ou la voix d'une femme faisait trembler. Le lendemain, le Sanhédrin, qui était le conseil souverain de la nation, s'assembla, et, s'étant fait amener les deux Apôtres, il leur demanda par quelle autorité ils agissaient. Pierre, rempli du Saint-Esprit, leur répondit avec assurance : « Puisque c'est au sujet du bien qui a été fait à cet homme infirme qu'on nous interroge aujourd'hui, et que nous avons à déclarer au nom de qui il a été guéri, sachez tous, Princes et Prêtres, et que tout Israël l'apprenne avec vous, que c'est au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ de Nazareth, que vous avez crucifié, mais que Dieu a ressuscité, que cet homme a été guéri. »

Tout le conseil fut frappé d'étonnement en voyant la fermeté des Apôtres, qu'il savait n'être que des hommes

Digitized by Google

du peuple. D'ailleurs le miracle était incontestable. Après en avoir délibéré, les juges leur défendirent d'enseigner au nom de Jésus. Pierre et Jean leur répondirent avec une sainte intrépidité : « Jugez vous-mêmes s'il est juste de vous obéir plutôt qu'à Dieu; pouvons-nous taire ce que nous avons vu et entendu, quand Dieu nous ordonne de le publier? » On leur fit de grandes menaces; néanmoins on les laissa aller.

De retour auprès des Fidèles, les deux Apôtres racontèrent ce qui venait de se passer. Toute l'assemblée rendit grâces à Dieu, en s'animant à publier plus hautement que jamais la divinité du Sauveur Jésus.

Le monde n'a jamais rien vu de plus admirable que cette Église de Jérusalem. Toutes les vertus y brillaient avec éclat; la charité surtout, cette grande vertu des Chrétiens, y régnait avec un empire absolu. Les Fidèles vendaient leurs biens, en apportaient le prix aux pieds des Apôtres, qui le mettaient en commun. Il n'y avait point de pauvres parmi eux : tous ensemble n'avaient qu'une fortune, qu'un cœur et qu'une âme.

Cependant un de ces Fidèles, nommé Ananie, de concert avec Saphire, son épouse, se rendit coupable d'un mensonge, en apparence bien léger. Cet homme avait un champ, il le vendit, et réserva secrètement une partie de la somme; il apporta le reste aux pieds des Apôtres. Pierre lui dit : « Ananie, pourquoi avez-vous permis à Satan de tenter votre cœur, au point de vous faire mentir au Saint-Esprit et de retenir une partie du prix que vous avez reçu de votre champ? Cet héritage était à vous, rien ne vous obligeait à le vendre. Ce n'est pas aux hommes que vous avez menti, c'est à Dieu. » Au moment où le coupable écoutait les paroles de l'Apôtre, il tomba mort à ses pieds.

Digitized by Google

Vous pouvez juger de la sainte frayeur que cette mort subite inspira à tous les Fidèles. De jeunes hommes qui étaient présents enlevèrent le corps, et, selon l'usage, ils allèrent l'enterrer hors de la ville.

Pierre continua son instruction ; elle dura près de trois heures. Il parlait encore lorsque la femme d'Ananie, qui ne savait rien de ce qui s'était passé, se présenta. « Dites-moi, lui demanda saint Pierre, la somme que vous voyez ici, est-ce tout l'argent qui vous est revenu de la vente de votre champ? — Oui, répondit-elle. — Pourquoi donc, reprit l'Apôtre, êtes-vous convenue avec votre mari de tenter l'Esprit du Seigneur? Voilà que j'entends approcher ceux qui ont enterré votre mari ; ils sont à la porte, ils vont vous porter en terre. » A ces mots, Saphire tomba et mourut. Les jeunes hommes qui avaient enterré son époux la portèrent auprès de lui.

Ce double exemple de sévérité eut son effet : tous furent pénétrés de la grandeur de Dieu et de la terreur de sa justice. Chaque jour le nombre des Fidèles augmentait; Jérusalem changeait insensiblement de face. Peut-être serait-elle devenue toute chrétienne, si ceux qui la gouvernaient n'eussent pas été, pour la plupart, des hommes impies et des maîtres sans religion. Ils cherchaient uniquement à renverser ce qu'ils appelaient la nouvelle secte; mais les moyens par lesquels l'Évangile s'étendait, malgré leurs efforts, déconcertaient leurs mesures. C'étaient des miracles constants, visibles, continuels. Pierre surtout les opérait sans le savoir ; jusque-là qu'on exposait les malades dans la rue, qu'on les mettait sur leurs lits dans les places publiques, afin que, Pierre venant à passer, son ombre du moins touchât quelqu'un de ces malheureux et qu'ils fussent rendus à la santé. De toutes les villes voi-

Digitized by Google

sines on accourait à Jérusalem; on y apportait les infirmes et les possédés, et tous étaient guéris.

Quel moyen pour la Synagogue de tolérer ces progrès de l'Évangile! Le Prince des Prêtres, outré de dépit, fit mettre les Apôtres en prison; mais un Ange les délivra et leur ordonna d'aller au temple prêcher hardiment la parole de Dieu. C'est là qu'on les saisit de nouveau pour les amener devant le conseil de la nation. « Nous vous avons défendu, leur dit le Grand Prêtre, d'enseigner au nom de cet homme, et voilà que vous avez rempli Jérusalem de votre doctrine, et vous voulez faire retomber sur nos têtes le sang de cet homme. » Ah! voilà donc l'iniquité qui se ment à elle-même. Prince des Prêtres, n'avez-vous pas été les prêmiers à demander que ce sang retombât sur votre tête et sur celle de vos enfants? pourquoi maintenant le craignez-vous? pourquoi faites-vous aux Apôtres un crime de vous accuser de la mort de cet homme? Si, comme vous le souteniez devant Pilate et devant le peuple, Jésus de Nazareth était un imposteur, d'où vient que vous redoutez les suites de votre juste sentence?

Sans se laisser intimider, Pierre leur répondit : Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. Cette réponse, pleine de dignité et de justesse, irrita tellement ces juges iniques, qu'ils songeaient à mêler le sang des Disciples à celui du Maître; mais un membre du conseil, nommé Gamaliel, prenant la parole, leur fit ce raisonnement : Cessez d'inquiéter ces gens-là; si leur projet est l'ouvrage des hommes, il tombera de lui-même; si c'est l'œuvre de Dieu, vainement vous essayerez d'en arrêter les progrès.

L'avis de Gamaliel fut adopté. Le conseil se relâcha sur l'arrêt de mort qu'il était près de prononcer; mais il fit honteusement flageller les Apôtres en leur défendant sé-

Digitized by Google

vèrement de jamais parler au nom de Jésus. Après cela, on les remit en liberté. Loin d'être humiliés et découragés, les Apôtres se retirèrent pleins de joie d'avoir été trouvés dignes de souffrir un outrage pour le nom de leur Maître. Qui peut enchaîner les rayons du soleil? de même, qui peut enchaîner les langues que Dieu lui-même délie? Malgré les mauvais traitements et les défenses de la Synagogue, les Apôtres n'en continuèrent pas moins à publier la divinité du Sauveur.

Jusque-là, ils s'étaient chargés de partager entre les nouveaux Fidèles les aumônes dont ils étaient les dépositaires; mais le nombre des disciples augmentant tous les jours, les Apôtres leur dirent: Il ne convient pas que nous abandonnions la prédication de la parole de Dieu pour veiller au service des tables et régler en détail ce qu'on doit fournir à chacun. Cherchez parmi vous, et choisissez sept hommes de bonne réputation, remplis du Saint-Esprit et doués du don de sagesse, afin que nous les chargions de cet emploi. Pour nous, nous partagerons notre temps entre la prière et la prédication de la parole.

La proposition des Apôtres fut acceptée d'une voix unanime. On procéda à l'élection, et le sort tomba sur Étienne, Philippe, Prochore, Nicanor, Timon, Parménas et Nicolas. Le choix fut ratifié par les Apôtres. Ils prièrent tous ensemble sur les nouveaux élus, et, leur imposant les mains, leur conférèrent l'ordre du Diaconat, institué par Jésus-Christ pour donner aux Évêques et aux Prêtres des ministres inférieurs, dans les fonctions saintes attachées à leur dignité.

Étienne, le premier des sept Diacres, était un homme rempli du Saint-Esprit. Dieu faisait, par son ministère, une multitude de miracles qui propageaient rapidement

Digitized by Google

l'Évangile. Les membres de la Synagogue voulurent disputer avec lui ; mais Étienne les confondit tellement, qu'ils résolurent de le perdre. De faux témoins furent payés pour dire qu'Étienne blasphémait contre Moïse et contre Dieu. Le conseil de la nation s'assembla de nouveau ; l'innocent accusé fut condamné à mort. On s'empara de sa personne, et on le conduisit au lieu du supplice. Pendant qu'ils le lapidaient, le martyr invoquait Dieu et disait : Seigneur Jésus, recevez mon âme. Puis, étant tombé sur les genoux, il dit à haute voix : Seigneur, ne leur imputez pas ce péché, car ils ne savent ce qu'ils font. Après ces paroles, il s'endormit dans le Seigneur. Ainsi était mort sur le Calvaire le chef de tous les martyrs ; ainsi devait mourir le premier de ses imitateurs et le modèle d'un million d'autres.

Étienne, triomphant dans le ciel, n'était pas à plaindre. L'Église même, qui perdait à sa mort un ministre digne d'elle, profita en quelque sorte de sa perte. Dieu avait tellement ménagé les événements, qu'une persécution s'étant élevée à cette occasion, la parole du salut, resserrée depuis la Pentecôte dans l'enceinte de Jérusalem, se répandit dans les provinces, et dès lors on put dire avec vérité que le sang des martyrs était la semence des chrétiens.

On ne sait combien de temps dura la persécution contre la sainte Église de Jérusalem, ni combien de victimes innocentes elle immola. On sait seulement qu'un des plus ardents persécuteurs fut un jeune homme nommé Saul, qui gardait les vêtements des bourreaux pendant qu'ils lapidaient saint Étienne. Partisan dévoué des Pharisiens et des Grands-Prêtres, il en obtint d'amples pouvoirs. Nous apprenons de lui-même qu'il se transportait à Jérusalem dans toutes les maisons qui lui étaient suspectes de chris-

Digitized by Google

tianisme ; il faisait traîner en prison les hommes et les femmes qui confessaient Jésus-Christ ; il les faisait cruellement tourmenter, et décernait contre eux des arrêts de mort dont il se hâtait de presser l'exécution. Tant de violences ne purent intimider les Apôtres. Ils restèrent constamment à Jérusalem, mais ils obligèrent les nouveaux disciples à se répandre dans les différentes contrées de la Judée et de la Samarie : leur dispersion fut le salut des peuples.

Tandis que les Apôtres, demeurés à Jérusalem, cultivaient leurs premières conquêtes, les disciples dispersés dans le pays prêchaient à tous les Israélites l'Évangile de Jésus-Christ. Ainsi, cette furieuse tempête, qui devait anéantir l'Église naissante, ne fut qu'un vent favorable qui répandit au loin la bonne semence. Il en a été de même de toutes les persécutions : les siècles nous en offriront la preuve.

Le diacre Philippe descendit dans la Samarie, et prêcha dans la ville où il s'arrêta. Ses discours, soutenus par des miracles chaque jour répétés, disposaient les esprits à l'Évangile ; mais un magicien fameux, nommé Simon, les avait tellement remplis de préjugés, qu'il fallut du temps pour dissiper les illusions. Philippe y réussit avec tant de bonheur, qu'il convertit et les peuples séduits et le séducteur lui-même. Simon renonça à la magie, confessa Jésus-Christ et reçut le Baptême. Aussitôt que le saint Diacre vit son ouvrage affermi, il s'empressa d'en rendre compte aux Apôtres, que cette nouvelle combla de joie. Comme Philippe n'avait pas le caractère pour imposer les mains, c'est-à-dire pour donner la Confirmation aux nouveaux baptisés, l'Église de Jérusalem envoya Pierre et Jean dans la Samarie afin d'administrer ce Sacrement.

Digitized by Google

Dans ces premiers jours de l'Église naissante, Dieu ajoutait souvent aux impressions invisibles de son Esprit des dons sensibles qui se manifestaient au dehors, tels que le don de prophétie et le don des langues. Ce merveilleux spectacle piqua la curiosité de Simon. Rien ne lui parut plus glorieux et plus désirable que de pouvoir communiquer aux autres ces dons extraordinaires. Il offrit aux Apôtres une somme d'argent en leur disant : Donnez-moi le pouvoir de faire descendre le Saint-Esprit sur ceux à qui j'imposerai les mains. — Que ton argent, lui répondit saint Pierre, périsse avec toi, puisque tu as cru que le don de Dieu s'achetait à prix d'argent. Tu n'as rien à prétendre à ce ministère, car ton cœur n'est pas droit devant Dieu. Simon ne profita pas de cette remontrance. Au contraire, il devint l'ennemi personnel des Apôtres. La honte de son crime est demeurée pour toujours attachée à sa mémoire, et, après dix-huit cents ans, on désigne encore par son nom le trafic des choses saintes, projeté par cet impie.

Les Apôtres, ayant fait dans la Samarie ce qu'ils s'étaient proposé d'y faire à la gloire de la Religion, retournèrent à Jérusalem. Philippe continua sa mission, et convertit un des ministres de Candace, reine d'Éthiopie, qui était venue adorer à Jérusalem. Ensuite il parcourut tout le pays, depuis Azot jusqu'à Césarée. La paix régnait encore dans ces contrées éloignées ; mais elle n'était pas rétablie dans la capitale. La haine publique y était toujours également allumée, et Saul continuait de la servir avec la même chaleur.

Un jour qu'il était tout occupé de ses projets contre les disciples de Jésus crucifié, il apprend qu'à Damas un bon nombre d'Israélites avaient quitté Moïse pour suivre Jésus

Digitized by Google

de Nazareth. Sur-le-champ il va trouver le Grand-Prêtre, et lui demande des lettres et des pouvoirs pour les synagogues de cette ville, afin de faire saisir les prévaricateurs et de les conduire enchaînés à Jérusalem. Sa proposition est accueillie, et il part pour Damas, accompagné de quelques officiers sous ses ordres. Comme un tigre altéré de sang court vers une bergerie, de même Saul précipite sa marche, ne respirant que le sang et le carnage, lorsqu'il est subitement arrêté.

Au milieu d'un beau jour, dit-il lui-même en racontant sa conversion au roi Agrippa, je fus ébloui par une lumière venue du Ciel; elle m'investit tout entier aussi bien que la troupe que je conduisais. Frappés comme d'un coup de foudre, nous tombâmes à la renverse. En même temps, j'entendis une voix qui me disait : Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu? — Seigneur, répondis-je, qui êtes-vous? — Je suis, reprit la voix, je suis Jésus de Nazareth à qui tu fais la guerre. Ne t'obstine pas plus longtemps; il te sera funeste de regimber contre l'aiguillon. Tremblant et confus, je n'eus que la force de dire ces deux mots : Seigneur, que voulez-vous que je fasse? — Lève-toi, me dit le Seigneur, entre dans Damas; là tu apprendras ce que tu auras à faire. Je me relevai, mais j'étais devenu aveugle. Ceux qui m'accompagnaient me conduisirent par la main jusqu'à Damas. J'y restai trois jours sans boire ni manger.

Or, il y avait à Damas un disciple de Jésus, nommé Ananie. Le Seigneur lui apparut et lui dit : Allez dans la rue qu'on nomme la rue Droite, cherchez dans la maison de Jude un homme de Tarse, nommé Saul. — Seigneur, répondit Ananie, j'ai appris tous les maux qu'il a faits à vos Saints de Jérusalem ; je sais qu'il est venu à Damas

Digitized by Google

pour arrêter tous ceux qui invoquent votre nom. — Allez, Ananie, reprit le Seigneur, ne craignez rien. J'ai fait de Saul un vase d'élection que je destine à porter mon nom devant les Gentils, devant leurs rois et devant les enfants d'Israël. Ananie rassuré partit à l'heure même. Étant entré dans la maison, il met les mains sur les yeux de Saul, et lui dit : Saul, mon frère, le Seigneur Jésus, qui vous a apparu sur votre route, m'a envoyé vers vous afin que vous recouvriez la vue et que vous soyez rempli du Saint-Esprit. Ananie parlait encore, qu'il tomba des yeux de Saul comme des écailles. Il recouvra la vue, et reçut le baptême.

PRIÈRE.

O mon Dieu, qui êtes tout amour ! je vous remercie d'avoir choisi des Apôtres pour annoncer votre Évangile, non-seulement aux Juifs, mais encore aux Gentils. Faites-nous la grâce de recevoir votre sainte parole avec la même docilité que les fidèles de Jérusalem.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *j'étudierai avec soin cette troisième partie du Catéchisme.*

Digitized by Google

IIe LEÇON

LE CHRISTIANISME ÉTABLI (Ier SIÈCLE, SUITE).

L'Évangile passe aux Gentils. — Baptême du centurion Corneille. — Missions de saint Pierre à Césarée, à Antioche, en Asie, à Rome, où il combat Simon le Magicien; à Jérusalem, où il est mis en prison par l'ordre d'Hérode Agrippa et délivré par un Ange; à Rome, où saint Marc écrit son Évangile; à Jérusalem, où il préside le premier Concile; enfin à Rome. — Vie et missions de saint Paul à Damas, à Césarée, à Antioche, en Chypre, à Icone, à Lystre, à Philippes.

Les Apôtres, qui avaient accompagné le Sauveur durant sa vie publique, étaient nommément et spécialement chargés de cultiver la Palestine. Mais la Synagogue s'endurcissait de jour en jour, et le peuple déicide comblait rapidement la mesure des iniquités qui devaient le conduire à sa ruine. Pour cela, le soleil de justice qui s'était levé sur la Judée ne devait pas s'éteindre ; il devait passer à d'autres peuples et éclairer de nouvelles régions. C'est ce merveilleux transport de l'Évangile que nous allons raconter.

Représentez-vous un foyer lumineux d'où partent douze rayons qui, se dirigeant dans des directions opposées, atteignent jusqu'aux extrémités du monde, et vous aurez une image de la propagation évangélique. Ce foyer lumineux, c'est le Cénacle, c'est l'Église de Jérusalem ; ces douze rayons sont les douze Apôtres. Partis de Jérusalem, les uns se dirigent vers l'Orient, les autres vers le Midi ; ceux-là vont au Nord, ceux-ci viennent au Couchant. La terre entière, jusqu'à ses extrémités les plus reculées, reçoit la visite de quelqu'un de ces nouveaux conquérants. Faisons la biographie de chacun d'eux en étudiant leurs

Digitized by Google

marches rapides. Nous les suivrons à la trace de leurs bienfaits et de leur sang : commençons par saint Pierre.

Comme nous l'avons dit, les Juifs allaient être rejetés et les Païens appelés à l'Évangile ; mais il fallait que ce fût Pierre qui leur en ouvrît la porte. Chef de tout le troupeau et pasteur suprême des étrangers aussi bien que des enfants du royaume, il paraît partout le premier. Un jour donc qu'il était en prière, Dieu lui fit connaître que le moment était venu de faire entrer les nations dans le bercail du divin Pasteur. En même temps il y avait à Césarée un officier romain, nommé Corneille, commandant une des cohortes de la légion Italique. C'était un homme rempli de religion et de crainte de Dieu, qui faisait d'abondantes aumônes accompagnées de ferventes prières. L'Ange du Seigneur lui apparut et lui dit : Corneille, vos prières et vos aumônes sont montées jusqu'au trône de Dieu. Envoyez à Joppé chercher un homme appelé Simon et surnommé Pierre. Il demeure chez un autre Simon, corroyeur, dont la maison est près de la mer. C'est de lui que vous apprendrez ce que vous avez à faire. L'Ange ayant disparu, Corneille appela deux de ses domestiques et un soldat craignant Dieu, qu'il fit partir incontinent pour Joppé. On comptait environ quinze lieues de Césarée à Joppé, où les envoyés ne purent arriver que le lendemain, sur l'heure de midi.

Jusqu'à ce moment, le Seigneur n'avait point révélé à Pierre les desseins de sa providence. Mais, lorsque les envoyés de Corneille étaient encore en route et qu'ils approchaient de la ville, Pierre monta, à son ordinaire, sur la plate-forme de la maison, pour y passer quelque temps en prière avant que de prendre sa nourriture. Sa prière achevée, il eut faim et demanda à manger. Tandis qu'on lui en

Digitized by Google

préparait, il est tout à coup ravi en esprit. Il voit le Ciel ouvert, et quelque chose qui en descendait en forme de linceul suspendu par les quatre bouts, et qui s'abaissait du Ciel jusqu'à terre. Ce linceul était rempli de toutes sortes d'animaux à quatre pieds, des reptiles de la terre, des oiseaux qui volent dans les airs.

Le linceul arrivé à la portée de l'Apôtre, une voix se fit entendre, qui disait : Levez-vous, Pierre ; tuez de ces animaux, mangez-en sans distinction et sans choix. — Ah ! Seigneur, répond l'Apôtre, je n'ai garde de le faire, moi qui toute ma vie ai observé la loi à la lettre, et à qui jamais il n'est arrivé de manger rien d'impur et d'immonde. La voix reprit : N'ayez pas la témérité d'appeler impur et immonde ce que le Seigneur a purifié. La vision reparut jusqu'à trois fois ; et trois fois Pierre reçut les mêmes ordres, fit la même réponse, entendit la même réplique. Le linceul fut retiré dans le Ciel, et Pierre revint de son extase.

Il s'efforçait de comprendre le mystère, lorsque, les envoyés de Corneille s'étant présentés à la demeure de Simon le corroyeur, ils demandèrent si ce n'était pas là que logeait Simon, surnommé Pierre. Comme ils parlaient encore, Pierre parut. Ils lui expliquèrent le sujet de leur voyage en le suppliant de les suivre à Césarée. L'arrivée de ces Gentils avait une liaison sensible avec la révélation. Pierre comprit que désormais il n'y aurait plus de distinction entre les Juifs et les Gentils, et que ces deux peuples ne devaient former qu'un seul bercail. Il reçut les envoyés avec bonté et partit avec eux pour Césarée, où il baptisa le vertueux officier et toute sa famille. Telles furent les heureuses prémices de l'Église des nations.

De Césarée, Pierre se rendit à Antioche, où l'Évangile

Digitized by Google

faisait de rapides conquêtes ; c'est là que les disciples du Sauveur commencèrent à porter le nom de Chrétiens. Ce nom n'avait alors rien que d'honorable parmi les Gentils. Il ne traînait encore après soi ni persécutions ni supplices ; et, tandis que les Juifs le blasphémaient à Jérusalem, il était en honneur dans le centre de l'idolâtrie. Dans le partage que les douze pêcheurs firent entre eux de l'univers, saint Pierre fut destiné à porter l'Évangile dans la capitale du monde romain ; mais il n'exécuta pas sitôt ce dessein : le moment de la Providence n'était pas arrivé. En l'attendant, il fut établi, du consentement commun des Apôtres, évêque d'Antioche, qui était la capitale de la Syrie. On croit qu'il gouverna cette Église pendant sept ans ; cela ne veut pas dire qu'il y soit constamment demeuré. En effet, durant cet intervalle, l'infatigable Apôtre prêcha aux Juifs répandus dans toute l'Asie, dans le Pont, dans la Galatie, dans la Bithynie et dans la Cappadoce. Malgré ces pénibles travaux, le vicaire du Fils de Dieu menait une vie extrêmement frugale. Saint Grégoire de Nazianze nous apprend qu'il se contentait de manger par jour pour un sou de lupins, qui sont une espèce de pois ou de fèves [1].

Cependant Hérode, surnommé Agrippa, avait renouvelé la persécution contre les Chrétiens ; déjà il avait fait mourir saint Jacques, frère de saint Jean l'Évangéliste. A cette mort si injuste il voulut ajouter celle de saint Pierre. Le chef de l'Église, revenu à Jérusalem, fut donc arrêté et jeté dans une étroite prison, chargé d'une double chaîne. Il y était gardé par seize soldats, divisés en quatre bandes pour se succéder, les uns aux autres. Deux étaient nuit et jour

[1] *Orat.* XVI. p. 241.

Digitized by Google

auprès du prisonnier, peut-être même leur était-il attaché par ses chaînes, suivant la coutume ordinaire des Romains ; deux autres faisaient sentinelle devant la porte.

Toutes les précautions d'Agrippa ne servirent qu'à rendre plus incontestable le nouveau miracle que Dieu voulait opérer. L'Église de Jérusalem s'était mise en prière pour obtenir la délivrance de son père ; elle fut exaucée. La nuit même qui précédait le jour destiné au supplice de saint Pierre, un Ange descendit dans la prison, éveilla l'Apôtre, qu'un péril si pressant n'empêchait pas de dormir, et lui dit de s'habiller et de le suivre. En même temps il rompit ses chaînes, lui ouvrit les portes, et le mena, au travers de deux corps de garde, avec une lumière que lui seul voyait, jusqu'au delà d'une dernière porte qui était de fer ; il le conduisit encore le long d'une rue et disparut. Saint Pierre, qui jusque-là avait regardé comme un songe tout ce qui se passait, comprit seulement alors que Dieu l'avait véritablement délivré.

Ayant reconnu où il était, il s'en alla frapper à la porte de la maison de Marie, mère de Jean Marc [1], où un grand nombre de fidèles étaient en prières. Une servante, nommée Rhodes, vint pour savoir qui c'était ; elle écoute, elle reconnaît la voix de Pierre. La surprise et la joie la saisissent ; au lieu de songer à ouvrir, elle court toute transportée dire aux Chrétiens : Pierre est à la porte. — Vous êtes folle, lui disent-ils. — Pas du tout, reprend-elle ; c'est bien lui. — Vous vous trompez, ajoutent-ils, c'est son bon Ange. En attendant, Pierre, que Rhodes avait laissé dans la rue, continuait de frapper. On ouvrit, il entra, on le reconnut. Il ne faut pas demander quelles furent la sur-

[1] S. Jean Marc était disciple et cousin de S. Barnabé.

Digitized by Google

prise et la joie de tous les fidèles : vous pouvez vous en faire une idée par l'attachement qu'ils lui portaient. Pierre leur fit signe de la main de se taire, et il leur raconta comment Dieu l'avait délivré.

Dès que le jour parut, Agrippa fut informé que son prisonnier s'était échappé, et fit donner la question aux soldats ; mais, n'ayant rien pu en apprendre, il ordonna de les conduire au supplice. L'Église, qui avait demandé à Dieu la délivrance de son chef par tant de prières, lui en rend grâces tous les ans, le premier jour d'août, dans la fête de *Saint-Pierre ès liens*.

L'Apôtre, miraculeusement délivré, quitta bientôt Jérusalem et se rendit sur les frontières maritimes de la Judée. Il visita les églises naissantes, établit des évêques, semant partout le double bienfait de sa doctrine et de ses miracles. Enrichi de tant de dépouilles remportées sur le démon, Pierre entreprit d'aller le combattre jusque dans Rome. O merveille ! ce même homme, qui naguère tremblait devant une servante, ne craint point maintenant de s'engager dans une ville semblable à une vaste forêt remplie de bêtes furieuses ; son courage en cette occasion fut plus grand que lorsqu'il marcha sur la mer. Mais d'où lui venait tant d'intrépidité ? De l'amour ardent que le divin Maître lui avait inspiré pour ses brebis en les confiant à sa conduite. Pierre se dirigea donc vers Rome, de l'avis des autres Apôtres, qui l'avaient destiné pour la capitale du monde, afin que la lumière de la vérité se répandît avec plus de promptitude et d'efficacité de la tête sur tout le corps, aucune partie de l'Empire ne pouvant ignorer ce qui se passait à Rome.

Ce fut la seconde année du règne de l'empereur Claude, la quarante-quatrième de Jésus-Christ, que le pêcheur gali-

Digitized by Google

léen entra dans la ville des Césars. Il planta l'arbre sacré de l'Évangile au centre même de l'idolâtrie. Comme cette plante toute nouvelle était encore faible, Dieu, pour lui donner le loisir de croître dans la paix, inspira à l'empereur Claude un esprit de douceur et de bonté pour les peuples, et lui donna d'étouffer en peu de jours des révoltes très-dangereuses, prêtes à renverser l'Empire. Ainsi, l'État même profita de la grâce que Dieu faisait à la ville de Rome en lui envoyant son Apôtre.

Entre autres conversions que saint Pierre opéra dans ce premier voyage, on compte celle du sénateur Pudens, avec sa femme Priscille, ses deux fils Novat et Timothée, et ses deux illustres filles Praxède et Pudentienne [1]. Logé dans cette excellente famille, l'Apôtre y célébra les divins mystères, ordonna des Prêtres, consacra la première église de Rome, c'est-à-dire la première maison où les Chrétiens s'assemblèrent, et combattit Simon le Magicien [2]. Au lieu de profiter de la remontrance que saint Pierre lui avait faite à Samarie, cet imposteur était devenu plus endurci que jamais. Il se livrait avec ardeur à la magie, parcourant diverses provinces, et, poussé par le Démon, il était venu à Rome sous l'empereur Claude, afin de se saisir le premier de la capitale du monde. Il y fit un si grand nombre de prestiges, qu'il fut mis au nombre des dieux par le Sénat [3]. Saint Pierre ébranla le crédit de cet imposteur, mais sa victoire ne fut complète que plus tard.

En attendant, l'Apôtre profita de son séjour à Rome pour écrire sa première lettre. Elle est adressée aux fidèles du Pont, de la Galatie, de l'Asie et de la Cappadoce. Bien

[1] Baron., 44.
[2] Eusèbe, liv. II, c. XIV.
[3] Just., *Apol.*, II, p. 69; Eusèbe, liv. II, c. XIV.

Digitized by Google

qu'elle soit particulièrement pour les Juifs convertis, répandus dans toutes ces provinces, elle parle aussi aux Gentils qui avaient embrassé la foi. On y trouve une dignité et une vigueur dignes du prince des Apôtres [1].

Les principaux compagnons du chef de l'Église dans ce premier voyage furent saint Apollinaire, que saint Pierre consacra évêque de Ravenne ; saint Martial, qu'il envoya dans les Gaules ; Rufus, qu'il établit évêque de Capoue [2] ; mais le plus connu de tous fut saint Marc évangéliste. Pendant son séjour à Rome, il écrivit un Évangile, à la prière des Chrétiens, et particulièrement des chevaliers romains à qui saint Pierre avait annoncé Jésus-Christ [3]. Après l'avoir écrit, en quelque sorte sous la dictée de saint Pierre, Marc le porta en Égypte, où il fut envoyé par le chef de l'Église.

Cependant le pêcheur de Galilée travaillait, depuis environ sept ans, à étendre le règne de la Croix dans la capitale même des Césars, lorsque, l'an 51 de Jésus-Christ, la septième année de l'empereur Claude, un édit obligea tous les Juifs à quitter Rome. Saint Pierre partit donc pour l'Orient et vint célébrer les fêtes de Pâques à Jérusalem. Il y présida, la même année, le concile qui fut tenu dans cette ville, et qui décida qu'on n'obligerait pas les Gentils convertis à la foi de se soumettre aux observances mosaïques, comme le voulaient certains Juifs devenus Chrétiens. Les Apôtres exprimèrent leur décision, à laquelle toute l'Église se soumit, par ces mémorables paroles : *Il a paru bon au Saint-Esprit et à nous*, qui mar-

[1] Cette remarque est d'un Protestant. (Voyez Grotius, *in Epist. Petr.*, c. I, t. VIII, *Critic Sacr.*, p. 117.)

[2] Baron., ad ann. 44.

[3] Eusèbe, liv. II, c. XV.

Digitized by Google

quent et la puissance suprême et l'infaillibilité du Collége apostolique. Après le concile de Jérusalem, saint Pierre continua avec la même ardeur d'accomplir sa grande mission de gouverner et de paître les agneaux et les brebis.

Environ cinq ans après son départ de Rome, c'est-à-dire la cinquante-neuvième année de Jésus-Christ et la troisième de Néron, il revint à Rome pour n'en plus sortir. L'arrivée de saint Pierre dans la capitale du monde y augmenta beaucoup la Religion; mais le démon, furieux de voir son empire diminuer de jour en jour, épuisa tout ce qu'il avait d'artifice et de haine pour arrêter les progrès de l'Évangile. Néron, son digne ministre, alluma une persécution violente qui devait procurer à saint Pierre la couronne du martyre.

Le Sauveur, qui, après sa résurrection, lui avait révélé de quelle manière il devait glorifier Dieu dans sa vieillesse, lui fit connaître plus tard le temps et le lieu où cela devait arriver. Sachant donc qu'il devait bientôt quitter son corps mortel, saint Pierre voulut profiter du peu de temps qui lui restait, pour réveiller la piété des fidèles et les faire souvenir des vérités qu'il leur avait enseignées. C'est pour cela qu'il écrivit sa seconde Épître. Comme la première, elle est adressée aux fidèles du Pont et de l'Asie, et forme pour ainsi dire le testament du chef de l'Église.

Avant de raconter la mort de saint Pierre, nous allons vous faire connaître celui qui devait en être le glorieux compagnon, et partager sa victoire après avoir partagé ses combats. Ce nouveau conquérant, sorti de la Judée pour soumettre le monde à l'empire de la Croix, s'appelle Saul. Né à Tarse, ville de Cilicie, il était de la race d'Abraham et de la tribu de Benjamin. Il était aussi par sa naissance citoyen romain; car les habitants de Tarse, qui

Digitized by Google

avaient toujours eu beaucoup d'affection pour la maison des Césars, ayant cruellement souffert pendant que Cassius, l'un des assassins de Jules-César, était maître de l'Asie, Auguste se crut obligé de les récompenser. Aux honneurs et aux biens dont il les gratifia, il ajouta le droit de bourgeoisie romaine.

Le jeune Saul fut envoyé à Jérusalem, et élevé par un célèbre docteur nommé Gamaliel. C'était une pratique fort commune parmi les Juifs de faire apprendre un métier à ceux qui étudiaient les saintes lettres, soit afin qu'ils eussent toujours un moyen de gagner leur vie, soit pour leur faire éviter les déréglements qui naissent de l'oisiveté. Ainsi, on peut croire que ce fut dans ce temps-là qu'il apprit le métier de faiseur de tentes, qu'il exerçait même en prêchant l'Évangile. Pharisien zélé, Saul se déclara le persécuteur des Chrétiens; mais ayant été, comme nous l'avons vu, converti sur la route de Damas, il devint le plus ardent propagateur de l'Évangile.

La conversion des Gentils fut sa mission. Il prêcha d'abord à Damas, puis se retira dans l'Arabie. Après un séjour d'environ trois ans, il revint à Damas. Les Juifs, ne pouvant plus souffrir l'avantage que l'Église retirait de sa conversion et de ses discours, prirent la résolution de le mettre à mort : Saul en fut instruit. Les disciples, qui craignaient pour sa vie, le descendirent durant la nuit dans une corbeille, par une fenêtre qui était à la muraille de la ville. Délivré du danger, Saul prit la route de Jérusalem pour voir saint Pierre : il convenait qu'avant de partir pour sa grande mission il rendît hommage au chef de l'Église.

De Jérusalem Saul se rendit à Césarée, puis en Cilicie, et passa quelque temps à Tarse, où il était né. C'est là que

Digitized by Google

saint Barnabé, son ami, qui prêchait à Antioche, vint le chercher pour prendre part à ses travaux. « Il vint le chercher, dit saint Chrysostome, non-seulement comme son ami particulier, mais comme un général de l'armée chrétienne, comme un lion, comme une lampe brillante, comme une bouche capable de se faire entendre dans toute la terre [1]. » Saul demeura un an entier à Antioche. Ses prédications, se multipliant, procurèrent à cette ville un honneur qui la rend illustre dans tout l'univers. C'est là, comme nous l'avons dit, que les disciples commencèrent à porter le nom de Chrétiens ; ce nom leur fut donné par les Apôtres eux-mêmes.

Pendant que Saul était à Antioche, une grande famine se fit sentir en Orient. C'était la quatrième année du règne de l'empereur Claude, la quarante-troisième de Jésus-Christ. Dieu, qui faisait servir tous les événements à l'établissement de l'Évangile, trouva dans cette famine le moyen de rendre les Chrétiens recommandables, et d'unir les Gentils, qui composaient la plus grande partie de l'Église d'Antioche, avec les Juifs qui avaient embrassé la foi dans la Judée. Ceux-ci avaient quitté leurs biens ou en avaient été dépouillés : les fidèles d'Antioche résolurent de venir à leur secours. Saul et Barnabé se chargèrent de leurs aumônes ; étant partis pour Jérusalem, ils les remirent aux prêtres pour les distribuer.

De retour à Antioche, les deux missionnaires reçurent l'imposition des mains, et résolurent de quitter cette ville chérie, où la foi était désormais plantée et suffisamment affermie. Ils se dirigèrent vers l'île de Chypre, qui avait alors pour gouverneur le proconsul Sergius Paulus,

[1] Chrys., *Homil.* XXV.

Digitized by Google

homme sage et prudent. Désireux d'entendre la parole de Dieu, il envoya chercher Saul et Barnabé. Mais il avait auprès de lui un Juif, magicien et faux prophète, nommé Bar-Jésu, qui s'opposait aux Apôtres, et mettait tout en œuvre pour empêcher le proconsul d'embrasser la foi. Saul lui fit perdre la vue, et le réduisit à chercher quelqu'un pour le conduire. Frappé de ce miracle, le proconsul se convertit. On croit aussi que, par cette cécité, qui ne devait être que passagère, Dieu amollit le cœur de Bar-Jésu, lui donna l'esprit de pénitence, et lui ouvrit les yeux de l'âme avec ceux du corps, afin qu'il vît le soleil qui éclaire le monde des intelligences, et le soleil qui éclaire le monde matériel [1]. En mémoire de la conversion du proconsul, Saul prit le nom de Paul, et voulut marquer par là le glorieux triomphe que Jésus-Christ avait remporté, par le faible ministère du dernier de ses Apôtres.

Paul et Barnabé partirent incessamment pour de nouvelles conquêtes. Après avoir parcouru, en évangélisant, une partie de l'Asie Mineure, ils arrivèrent à Icone. C'est là, suivant la tradition commune, que l'Apôtre des nations convertit sainte Thècle, et lui persuada de consacrer à Dieu sa virginité. A Lystre, il guérit un homme perclus de ses jambes et qui n'avait jamais marché : voici de quelle manière le miracle fut opéré. Parmi ses nombreux auditeurs, Paul remarqua cet infirme. Éclairé d'une lumière divine, il lut dans son âme et sa foi et son désir de connaître la vérité. Tout à coup, l'Apôtre s'interrompt au milieu de son discours, et, d'une voix forte, il dit à cet homme : Levez-vous et tenez-vous droit sur vos pieds.

L'infirme éprouva bientôt quelle est l'efficace du com-

[1] Orig., *in Exod.*, XXII.

Digitized by Google

mandement d'un Apôtre de Jésus-Christ qui parle au nom de son Maître. Il fit plus qu'on ne lui avait ordonné : il se mit à sauter et à marcher devant tout le monde. Ce miracle eut un effet prodigieux. Tous les assistants s'écrièrent : Ce sont des dieux déguisés sous une figure humaine. En un moment cette folle imagination s'empara de tous les esprits ; il ne restait plus qu'à donner à chacun son nom, on n'en fut pas embarrassé. Barnabé était plus âgé que Paul, et d'une taille plus avantageuse : ils en firent Jupiter. Paul, qui portait la parole, et qui prêchait avec une grande éloquence, fut pris pour l'interprète du maître des dieux : ils en firent Mercure. Le prêtre de Jupiter accourut, apportant des couronnes pour les nouveaux dieux, et faisant amener des taureaux pour les immoler à leur honneur. Paul et Barnabé, voyant ce qui se passait, déchirèrent leurs vêtements, et, se jetant au milieu de la foule, s'écrièrent de toutes leurs forces : Que faites-vous? nous sommes des mortels, des hommes semblables à vous, qui venons vous conjurer de renoncer à vos vaines idoles, pour vous convertir au Dieu vivant qui a créé le ciel et la terre.

Ces paroles et l'horreur qu'ils témoignèrent du culte sacrilége qu'on voulait leur rendre, empêchèrent à peine qu'on ne leur immolât des victimes. Tout cela était un piége que le Démon leur tendait. Ils en sortirent en rendant gloire à Dieu par leur humilité dans les honneurs comme ils lui rendaient gloire par leur patience dans les persécutions. Ils éprouvèrent bientôt combien ces applaudissements populaires sont des choses vaines et fragiles.

Pendant qu'ils contestaient encore avec les habitants idolâtres de Lystre, des émissaires, envoyés par les Synagogues d'Antioche et d'Icone, arrivèrent. Par leurs déclamations ils tournèrent tellement l'esprit du peuple, qu'il

Digitized by Google

souffrit que ces Juifs lapidassent saint Paul. On le crut mort, et ils le traînèrent hors de la ville. C'est ainsi que Dieu le punit des pierres qu'il avait jetées contre saint Étienne par la main des autres, et qu'il expia la faute qu'il avait commise en concourant au supplice du premier des martyrs.

Les Juifs étaient satisfaits; mais Paul n'était pas mort: le jour même il rentra dans la ville. Cependant, pour ne pas irriter davantage les persécuteurs, il en partit le lendemain et se rendit à Derbe avec Barnabé : de nombreuses victoires couronnèrent leur courage. Ils repassèrent à Lystre, à Icone, ordonnant des Prêtres dans chaque église avec des prières et des jeûnes, exhortant les Fidèles à persévérer dans la foi, et leur rappelant que c'est par beaucoup de tribulations que nous devons entrer dans le royaume de Dieu.

L'an 47 de Jésus-Christ, les deux Apôtres étaient de retour à Antioche. Paul n'y resta pas longtemps. Il porta l'Évangile dans la Cappadoce, le Pont, la Thrace, la Macédoine et jusque dans l'Illyrie. Semblable à une nuée divine poussée par le vent de la charité, ce vase d'élection courait par toute la terre pour y répandre la rosée vivifiante de la parole sainte. Cinq ans plus tard, il était à Philippes, ville de Macédoine, où il convertit entre autres une marchande de pourpre, nommée Lydie. Elle reçut le Baptême avec toute sa famille, et obligea saint Paul et ses compagnons de loger chez elle, pour marque qu'ils la croyaient fidèle au Seigneur.

De cette maison, Paul s'efforçait de gagner à Jésus-Christ tous ceux qui se présentaient pour l'entendre. Un jour que les ouvriers évangéliques se rendaient à la prière, ils furent rencontrés par une fille possédée d'un démon qui

Digitized by Google

l'instruisait de choses secrètes autant qu'un démon a pouvoir de le faire. Elle s'était mise au service d'une troupe d'imposteurs, et son maudit talent de divination, dont les hommes de tous les temps ont été les dupes, était une source féconde de richesses pour ses maîtres.

Comme nous passions, dit l'historien sacré, nous fûmes aperçus de cette fille, qui se mit à nous suivre en criant : Ces hommes sont les serviteurs du Dieu très-haut, ils vous montrent le chemin du salut. Paul la laissa dire. A la fin, ennuyé de ces louanges artificieuses, il commanda au démon de sortir du corps de cette fille, et il fut obéi. Mais l'avarice cruelle qui possédait les maîtres de cette pauvre créature les mit au désespoir de sa guérison. N'osant avouer leur passion, ils la colorèrent d'un crime d'État. Ils se saisirent de Paul et de Silas, les traînèrent sur la place publique, où ils les présentèrent aux magistrats. Nous vous amenons, dirent-ils, deux hommes qui mettent le trouble dans la ville. Sans autre examen, les magistrats les firent battre de verges et jeter en prison. Le geôlier les mit dans un cachot et leur serra les pieds dans des ceps, ce qui les obligeait de demeurer couchés sur le dos sans pouvoir se tenir debout.

Tant d'ignominies, bien loin de les abattre, les remplirent d'une joie divine ; de sorte qu'au milieu de la nuit ils se mirent à prier et à louer Dieu avec tant d'ardeur, que les autres prisonniers les entendaient. De son côté, Dieu voulut faire voir quelle était la force d'une telle prière. Les fondements de la prison furent ébranlés, les portes s'ouvrirent, les liens mêmes de tous les prisonniers furent rompus. Le geôlier, s'étant éveillé et voyant les portes ouvertes, crut que ses prisonniers s'étaient sauvés. Comme il en répondait sur sa tête, il prit son épée pour se tuer.

Digitized by Google

Paul le vit, quoiqu'on n'eût point encore apporté de lumière, et lui cria : Ne vous faites point de mal, nous sommes tous ici.

Le geôlier se fit donner de la lumière, et, étant entré dans le cachot de Paul et de Silas, il tomba tout tremblant à leurs pieds. Il conduisit les Saints dans son logement, lava leurs plaies et leur servit à manger : Mes seigneurs et maîtres, leur dit-il, que faut il que je fasse pour être sauvé? Ils lui répondirent : Croyez au Seigneur Jésus. Il crut et fut baptisé avec toute sa famille.

Dès qu'il fut jour, les magistrats envoyèrent des licteurs à la prison, avec ordre d'élargir les deux prisonniers. Le geôlier s'empressa de leur annoncer cette bonne nouvelle. Alors saint Paul, qui ne s'était pas plaint quand on l'avait battu de verges et mis en prison, prit la parole, et dit qu'il était bien étrange qu'on eût outragé comme on avait fait des citoyens romains, et qu'après cela on prétendît les faire sortir de prison en secret, sans leur faire aucune réparation [1]. Non, dit-il, cela ne peut se passer de la sorte. Il faut qu'ils viennent eux-mêmes nous en tirer. Il était bien aise de leur donner de la crainte, afin que les fidèles de cette ville eussent plus de repos et de liberté. Les magistrats, saisis de frayeur, vinrent à la prison, prièrent les deux saints de sortir et de s'éloigner. Paul conserva toujours depuis un tendre souvenir des Chrétiens de Philippes ; eux, de leur côté, le chérissaient comme un père. Ce furent ces enfants bien-aimés qui plus tard vinrent à Corinthe apporter au grand Apôtre les choses dont il manquait. Ils tinrent la même conduite longtemps après, lorsqu'il était prisonnier à Rome.

[1] Les citoyens romains jouissaient de grands priviléges : les lois défendaient surtout de les battre de verges. (Chrys., *in Act. Homil.* XLVIII.)

Digitized by Google

PRIÈRE.

O mon Dieu, qui êtes tout amour ! je vous remercie du *zèle admirable* dont vous avez rempli saint Pierre et saint *Paul* ; donnez-nous la docilité des premiers Fidèles.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *j'écouterai les instructions avec un grand désir d'en profiter.*

Digitized by Google

IIIe LEÇON

LE CHRISTIANISME ÉTABLI (Ier SIÈCLE, SUITE).

Missions de saint Paul à Thessalonique, à Athènes devant l'Aréopage, à Corinthe, à Éphèse, à Jérusalem. — Il est pris et envoyé prisonnier à Césarée. — Il part pour Rome. — Accueil qu'il y reçoit. — Quoique prisonnier, il prêche l'Évangile. — Il retourne en Orient, et revient à Rome, où il entre avec saint Pierre. — Mort de Simon le Magicien. — Martyre de saint Pierre et de saint Paul.

Paul et ses compagnons, ayant quitté Philippes, vinrent à Thessalonique, ville célèbre et capitale de la province. Paul était par sa destination spéciale l'Apôtre des Gentils. C'est à ce titre surtout que les enfants de Jacob, qui le regardaient comme l'ennemi naturel de leurs priviléges et de leur Loi, se déclaraient partout les siens. Toutefois, il ne laissait pas de les chercher dans tous les lieux où il établissait ses missions; il prêcha trois samedis dans la synagogue de Thessalonique. Sa parole ne fut pas vaine. Elle convertit quelques Juifs et un grand nombre de Gentils. Par leur constance, leur piété, leur tendre charité, ces nouveaux Chrétiens devinrent le modèle de toutes les Églises.

L'Apôtre se conduisait envers eux comme une tendre mère envers ses enfants. Dans son amour, il eût souhaité de leur donner non-seulement la connaissance de l'Évangile, mais aussi sa propre vie. Il les exhortait, les consolait et les conjurait d'agir toujours d'une manière digne de Dieu et de la gloire à laquelle il les avait appelés. Il leur apprit à sanctifier les moindres actions, et en particulier le travail des mains, dont il leur donnait l'exemple.

Digitized by Google

Cependant des Juifs endurcis résolurent de se défaire des nouveaux prédicateurs. Avertis à temps de l'orage qui les menaçait, Paul et Silas partirent pour la ville de Bérée. *L'É*vangile y fructifia bientôt. Mais des émissaires étant venus de Thessalonique pour ameuter le peuple, les chrétiens furent obligés de conduire saint Paul au bord de la mer, et de le faire embarquer. Dieu permettait ainsi que le souffle de la persécution chassât de ville en ville cette nuée bienfaisante, afin qu'elle répandît au loin la pluie salutaire dont elle était chargée. Tant il est vrai qu'entre les mains de la Providence, les passions des hommes tendent à l'accomplissement de ses adorables desseins !

Quelques Chrétiens de Bérée accompagnèrent l'Apôtre jusqu'à Athènes, où Silas et Timothée avaient ordre de le rejoindre. Athènes avait été le rendez-vous général des plus beaux esprits et des plus fameux philosophes ! c'était encore la ville la plus polie et la plus occupée de belles-lettres. Tout le fruit qu'elle en avait retiré, c'est qu'il n'y avait pas dans le monde, Rome exceptée, de ville plus remplie d'idoles et de superstitions. Elle adorait tous les faux dieux qu'elle savait être adorés des autres peuples. De peur d'en avoir oublié quelqu'un qu'elle ne connût pas, elle avait dressé un autel avec cette inscription : *Au Dieu inconnu.*

Le zèle des Athéniens pour l'erreur animait celui de Paul pour la vérité, au point de le faire sécher de douleur. Il parlait aux Juifs tous les samedis dans les synagogues, et tous les jours sur la place à ceux qui s'y rencontraient : il ne manquait pas d'auditeurs. Les habitants d'Athènes semblaient n'avoir d'autre occupation que de promener leur oisiveté pour dire ou apprendre des nouvelles. La ville était

Digitized by Google

aussi peuplée de stoïciens et d'épicuriens, gens curieux de toute doctrine étrangère. Ils venaient donc en foule entendre le discoureur : c'était le nom qu'ils donnaient à l'Apôtre. Dans le principe, ils se contentèrent de se moquer de lui ; mais bientôt ils le conduisirent à l'Aréopage pour qu'il eût à rendre compte de sa doctrine. L'Aréopage était le sénat d'Athènes. Rien de plus célèbre dans l'histoire classique que cette compagnie, regardée comme l'oracle de la vérité et la règle du goût.

Nous pouvons dire aussi que jamais séance ne fut plus célèbre que celle où Paul parut devant cette académie. Le Christianisme et le Paganisme, qui semblaient se chercher depuis longtemps, se trouvaient enfin en présence ; ils allaient lutter corps à corps. D'une part, on voyait les représentants de toutes les sectes philosophiques de l'antiquité, le cœur gonflé d'orgueil, la tête pleine de préjugés et d'arguments, la langue habile à manier le sophisme. De l'autre, un étranger, un Juif de petite stature, et dont l'extérieur n'avait rien qui pût commander le respect. Quoi de plus dramatique et de plus saisissant qu'un pareil contraste ! Quand tous les juges furent assis, Paul parut à la tribune. Que va-t-il dire ? Pour sentir toute la sublime simplicité de son discours, il faut bien faire attention que chacune de ses paroles est comme un coup de marteau, qui réduit en poudre quelqu'un et même plusieurs des systèmes absurdes sur Dieu, sur l'homme et sur le monde, dont ses juges étaient les partisans ou les apôtres. Afin de ne pas les heurter de front, Paul ne combat directement ni la philosophie ni le paganisme ; il expose la vérité. A ses auditeurs de tirer la conséquence. Voici son admirable discours :

« Citoyens d'Athènes, tout ce qui frappe mes regards

Digitized by Google

m'annonce que vous êtes religieux jusqu'à l'excès ; car, en parcourant votre ville, et en examinant les simulacres de vos dieux, j'ai rencontré un autel sur lequel j'ai lu cette inscription : *Au Dieu inconnu.* Or, ce que vous adorez sans le connaître, je viens vous l'annoncer : c'est le Dieu qui a fait le monde et tout ce qu'il renferme. Maître du ciel et de la terre, il n'habite point dans des temples fabriqués de la main des hommes. S'il reçoit les hommages des mortels, ce n'est pas qu'il ait besoin de quelque chose, puisqu'il donne à tous la vue, la respiration et tous les biens.

« C'est lui qui d'un seul homme a fait sortir tout le genre humain pour lui faire habiter la terre, marquant à chacun des hommes le temps de sa vie, et à chaque peuple les limites de sa possession. Son dessein était que les hommes le cherchassent dans ses œuvres, et qu'après l'avoir trouvé ils lui rendissent leurs hommages ; car il n'est pas loin de chacun de nous. C'est en lui que nous avons la vie et le mouvement et l'être. C'est en ce sens que quelques-uns de vos poëtes ont dit : Nous sommes de la race de Dieu.

Or, étant les enfants de Dieu, gardons-nous d'imaginer que la Divinité soit rien de semblable à des simulacres d'or, d'argent ou de pierre, ouvrages de l'art et de l'invention des hommes.

« Aussi Dieu, prenant en pitié ces temps d'ignorance et d'aveuglement, annonce maintenant aux hommes, dans tous les lieux de la terre, qu'ils aient à faire pénitence de leurs égarements volontaires ; car il a déterminé un jour auquel il jugera tout l'univers avec une souveraine justice, par le ministère d'un homme à qui il en a donné le pouvoir; ce qu'il a rendu indubitable en ressuscitant cet homme d'entre les morts. »

Digitized by Google

Il est impossible d'imaginer rien de plus proportionné à la disposition des auditeurs et de mieux mesuré sur leurs lumières présentes que le discours du grand Apôtre. Un autel érigé au Dieu inconnu, dans la ville d'Athènes, a frappé ses regards. Il en prend occasion de réveiller dans l'âme des Athéniens, idolâtres et superstitieux, l'idée comme naturelle que les ouvrages de Dieu donnent à tous les hommes d'un créateur, d'un maître et d'un juge. Il leur fait sentir combien ils se sont écartés de la première de toutes les vérités. Il ajoute que Dieu veut mettre fin à cette coupable ignorance : qu'il faut se convertir, parce qu'il jugera le monde ; que ce juge existe, et que, pour rendre témoignage à l'autorité souveraine, qu'il lui donne, Dieu l'a ressuscité d'entre les morts.

Ainsi, unité, spiritualité, souveraine perfection de Dieu, création de l'homme à l'image de Dieu, sa dégradation, son obligation de faire pénitence parce qu'il doit rendre compte de ses œuvres ; création du monde destiné à nous révéler l'existence de Dieu : tel est le simple et sublime symbole que l'Apôtre expose. Et voilà tous les systèmes des philosophes sur la pluralité des dieux, sur l'éternité du monde, sur les atomes créateurs, sur la nature de l'âme, sur sa fin, renversés et réduits en poussière. Quel fut le fruit de ce discours, le plus beau, sans doute, qui soit jamais sorti de la bouche d'un simple mortel ? le même que la parole de Dieu produit encore tous les jours. Personne n'osa répliquer. Quelques-uns se moquèrent, voilà les impies ; d'autres remirent à s'en occuper une autre fois, voilà les indifférents ; un petit nombre crurent, voilà les fidèles. Parmi ces derniers fut un des membres de l'Aréopage, nommé Denys, qui devint le premier évêque d'Athènes et de Paris.

En sortant de l'Aréopage, Paul apprit que Timothée

Digitized by Google

était arrivé. Accompagné de ce cher disciple, il quitta la ville où il avait reconnu que la moisson n'était pas encore dans sa maturité, et il arriva bientôt à Corinthe, capitale de toute la Grèce.

Située entre deux mers qui en faisaient le centre du commerce de l'Orient et de l'Occident, cette ville était fort peuplée et fort riche. Tous les vices, mais surtout l'impudicité, y régnaient d'une manière effroyable. Saint Paul alla loger chez Aquila et Priscille, sa femme. Il choisit leur maison parce qu'ils étaient Juifs et faiseurs de *tentes* comme lui ; il travaillait avec eux. Moins à Corinthe qu'ailleurs, le grand Apôtre ne voulut recevoir sa subsistance de ceux à qui il donnait le trésor de la vérité. L'abnégation, les prières, le zèle du nouveau missionnaire eurent leur effet. En dépit de tous les obstacles, Paul planta la foi à Corinthe. C'est là que Timothée, qui était allé à Thessalonique, vint le rejoindre avec Silas. Ils firent sa consolation, tant par leur présence que par les bonnes nouvelles qu'ils lui apportèrent de ses chers Thessaloniciens. A ces fervents néophytes il écrivit sa première lettre pour les féliciter et les encourager dans leur attachement à la foi.

Après dix-huit mois de séjour, Paul partit de Corinthe, parcourut les différentes provinces de l'Asie, vint à Jérusalem, et retourna bientôt à Éphèse. Il y demeura trois ans pour fonder cette Église, que saint Jean devait ensuite affermir par sa présence et honorer par sa mort. Il est impossible de dire tout ce que le grand Apôtre eut à souffrir pour défricher ce champ inculte. Il nous apprend lui-même qu'il n'y avait pas de jour où il ne fût exposé à périr. Une fois, entre autres, on se saisit de sa personne et on le jeta aux bêtes dans l'amphithéâtre ; mais Dieu le délivra.

Digitized by Google

Au milieu de tant de travaux et de dangers, l'infatigable Apôtre écrivit sa lettre aux Galates. Ces fervents chrétiens s'étaient laissé tromper par de faux docteurs qui voulaient les obliger à se soumettre aux observances mosaïques ; leurs efforts n'allaient à rien moins qu'à la ruine de l'Évangile. Saint Paul leur écrivit avec une énergie proportionnée à son zèle et à la grandeur du mal qu'il s'agissait de détruire. Il écrivit aussi vers le même temps ses deux lettres aux Corinthiens. Tout ce que la fermeté, la charité la plus éclairée et la plus tendre, la prudence dirigée par la foi, peuvent inspirer de sages conseils, se trouve dans ces deux monuments du zèle apostolique.

Cependant la bonne semence commençait à lever. Éphèse comptait déjà un grand nombre de chrétiens ; mais la contradiction est le cachet des œuvres de Dieu. Tant de conversions attirèrent à l'Apôtre de nouvelles traverses. Diane, déesse de la chasse, avait à Éphèse un temple qui passait pour une des merveilles du monde : tous les idolâtres l'avaient en vénération. Ceux qui se rendaient à Éphèse ne manquaient pas de visiter ce temple, et pour rendre hommage à la déesse ils avaient coutume d'acheter et d'emporter chez eux de petites figures d'argent, faites en forme de niches, où la statue de la déesse était placée.

Un certain Démétrius, orfévre de profession, qui avait le grand débit de ces sortes d'ouvrages, vit bien que, si la doctrine de Paul venait à prendre le dessus, c'en était fait de son commerce et de ses bénéfices. Sur cela, il convoqua tous les orfévres qui faisaient le même trafic. Vous savez, leur dit-il, que ce sont les ouvrages fabriqués en l'honneur de Diane qui nous font vivre. Vous savez cependant, et vous le voyez, que ce Paul détourne non-

Digitized by Google

seulement à Éphèse, mais dans toute l'Asie, une multitude innombrable de personnes de s'adresser à nous, prêchant partout que les dieux faits de la main des hommes ne sont pas des dieux. De là qu'arrivera-t-il ? Notre commerce sera décrié, et le temple de la grande Diane, révéré dans toute l'Asie, ne sera plus qu'un objet de mépris.

C'était prendre des âmes vulgaires par tous les endroits propres à les remuer : l'intérêt et la superstition. Démétrius réussit au delà de ses espérances. Tous les ouvriers, transportés de colère, se mirent à vociférer : Vive la grande Diane des Éphésiens ! Le peuple s'attroupe ; toute la ville est dans la confusion : la foule se précipite vers le théâtre. Au défaut de Paul, que Dieu dérobe à la fureur de ses ennemis, elle entraîne avec violence Gaïus et Aristarque, deux de ses compagnons.

Paul, informé de ce qui se passait, eut assez de courage pour vouloir se présenter au peuple furieux ; mais ses disciples s'y opposèrent. Cependant mille cris confus s'élevaient de la foule ; et, comme il arrive presque toujours dans les mouvements populaires, un grand nombre même des plus échauffés ne savaient pas seulement de quoi il était question. Les Juifs craignirent que l'orage ne tombât sur eux. Dans cette inquiétude, ils firent tous leurs efforts pour placer un des leurs, nommé Alexandre, sur un endroit élevé, d'où il pouvait se faire entendre et plaider leur cause. Il voulut parler ; mais bientôt on sut qu'il était Juif, et mille voix couvrirent la sienne en criant plus haut qu'auparavant : Vive la grande Diane des Éphésiens ! Les clameurs durèrent environ deux heures sans qu'il fût possible d'apaiser le tumulte. Quand on fut las de crier, le secrétaire de la ville s'avança, et représenta que ce tumulte pouvait passer pour une sédition dont les habitants

Digitized by Google

seraient responsables à l'empereur ; que si Démétrius avait des affaires à démêler avec quelqu'un, il pouvait aller à l'audience et demander justice au proconsul. Le peuple se contenta de ces paroles et se retira.

De son côté, Paul, ayant réuni tous les Chrétiens, leur dit adieu, et ne songea plus qu'à partir. Avant d'entreprendre son voyage, il adressa sa fameuse Lettre aux Romains : c'était l'an de Jésus-Christ 58. Cette Lettre, écrite après plusieurs autres, est néanmoins placée la première, tant à cause de la dignité de la ville de Rome que des instructions importantes et de la belle doctrine qu'elle contient. L'Apôtre y explique particulièrement le mystère de la grâce qui justifie le pécheur, et montre que ni les Juifs ni les Gentils ne la méritaient.

Quoique saint Pierre eût fondé l'Église de Rome, saint Paul écrivait aux fidèles qui la composaient, car il était l'Apôtre des Romains aussi bien que des autres nations. Déjà il avait rempli du nom de Jésus-Christ tous les pays qui s'étendent de la Judée à l'Illyrie. Dans toutes les provinces de l'Orient, il ne trouvait plus de lieu où l'Évangile n'eût été annoncé. C'est pour cela qu'il était résolu d'aller en Espagne aussitôt qu'il aurait porté à Jérusalem les aumônes des fidèles, et, en y allant, de passer par Rome. Zèle admirable ! les empires manquaient à l'ambition d'Alexandre, et voici que la terre se trouve trop petite pour notre nouveau conquérant.

Tout étant prêt, Paul sortit d'Éphèse, où il avait séjourné trois ans. Après avoir traversé la Macédoine, recueillant les aumônes des fidèles pour leurs frères de Jérusalem, il arriva à Troade, où il célébra la fête de Pâques. Ce jour-là même, les disciples s'assemblèrent dans une chambre du troisième étage pour y rompre le pain sacré. Paul prêcha

Digitized by Google

jusqu'à minuit, parce qu'il devait partir le lendemain. Ainsi, ils oublièrent l'heure du repas et du sommeil, tous n'ayant faim que de la vérité et du salut de leurs âmes. Le démon voulut troubler cette joie sainte ; mais il ne fit que la rendre plus vive. Un jeune homme nommé Eutique, qui s'était assis sur une fenêtre, ne put résister au sommeil. S'étant endormi durant le sermon, il tomba du troisième étage et se tua. Cet accident nous marque très-bien la punition méritée par ceux qui entendent la parole de Dieu avec négligence ; mais Dieu le fit servir à la gloire de son Apôtre et à la consolation des fidèles.

Paul descendit aussitôt, se jeta sur le mort, et, en l'embrassant, lui rendit la vie. Ne vous affligez point, dit-il en rentrant dans l'assemblée, le jeune homme est vivant. Il continua son discours et bénit le pain sacré. On peut juger avec quel renouvellement de ferveur les disciples écoutèrent l'Apôtre et participèrent aux saints mystères. La divine Eucharistie, présentée par les mains d'un saint qui venait de ressusciter un mort, ne pouvait manquer de trouver des esprits bien convaincus et des cœurs bien disposés. Après le banquet céleste, Paul continua d'exhorter et de consoler les fidèles. Au lever de l'aurore, il descendit pour s'avancer vers le port ; il s'embarqua tout de suite, et deux jours après il était à Milet, ville célèbre sur la côte de l'Asie, dans la province de Carie.

Son intention était d'être à Jérusalem à la Pentecôte, afin de gagner plus aisément les Juifs par ce respect qu'il témoignait pour leurs fêtes et pour leurs cérémonies. Malgré son peu de loisir, il ne put refuser à son zèle de convoquer à Milet une espèce de Synode. Ayant envoyé des exprès à Éphèse, il fit venir les Anciens de l'Église, c'est-à-dire les pasteurs que le Saint-Esprit y avait établis pour

Digitized by Google

gouverner le peuple de Dieu. Les voyant tous réunis autour de lui, il leur fit un de ces adieux apostoliques où un père plein de tendresse, laissant échapper sans contrainte les sentiments de son cœur, dit à ses enfants des choses si touchantes que jamais ils ne les oublient.

« Vous savez, leur dit-il, quelle a été ma conduite au milieu de vous, depuis le jour où je suis entré en Asie. J'ai servi le Seigneur dans l'humilité, dans les larmes, dans les dangers et les contradictions qui m'ont été suscités par les Juifs. Néanmoins, je n'ai rien négligé, rien omis de ce que j'ai cru pouvoir contribuer à votre salut. Je vous ai annoncé l'Évangile en public et dans vos maisons.

« Voilà que maintenant, entraîné et comme enchaîné par le Saint-Esprit, je m'avance vers Jérusalem, ignorant le sort qui m'est réservé. Ce que je sais, c'est que le Saint-Esprit me fait annoncer, dans toutes les villes où je passe, que des chaînes et des tribulations m'attendent à Jérusalem ; mais je ne crains rien de tout cela : je n'aime pas ma vie plus que le salut éternel de mon âme. Peu m'importe ce qui arrivera, pourvu que je consomme ma course et que j'accomplisse la mission que j'ai reçue du Seigneur Jésus, d'annoncer l'Évangile de la grâce de Dieu.

« Ce que je sais encore, c'est que vous ne me reverrez plus, vous que j'ai visités en prêchant le royaume de Dieu. Veillez donc sur vous-mêmes et sur le troupeau dont le Saint-Esprit vous a établis les évêques et les conducteurs, troupeau chéri qu'il a acheté de son sang. Il s'élèvera parmi vous des hommes qui prêcheront une fausse doctrine, loups ravisseurs qui n'épargneront pas le troupeau. Veillez donc, encore une fois, vous souvenant que durant trois années je n'ai cessé, nuit et jour, d'avertir chacun de

Digitized by Google

vous avec larmes. Et maintenant je vous recommande à Dieu et à sa grâce, qui est assez puissant pour élever et soutenir l'édifice de l'Église dont j'ai jeté les fondements parmi vous. »

A tous ces traits qui caractérisent le pasteur accompli, l'Apôtre ajoute celui de son désintéressement, cette noble vertu qui avait paru en lui avec un éclat supérieur : « Je n'ai jamais désiré ni l'argent, ni l'or, ni les vêtements de personne, vous le savez vous-mêmes. Ces mains ont fourni à mes besoins et à ceux de mes collaborateurs. »

Après ce discours si touchant, Paul se mit à genoux ; les assistants imitèrent son exemple et tous prièrent ensemble. Le silence de la prière fut bientôt interrompu par les soupirs et les sanglots de l'assemblée. Tous ces enfants se jetaient au cou de leur bon père en fondant en larmes, surtout à cause qu'il leur avait déclaré qu'ils ne le reverraient plus : ils le conduisirent ainsi jusqu'au vaisseau.

Paul vint débarquer à Tyr, et quelques jours après il était à Jérusalem. Dès le lendemain de son arrivée dans cette ville, il alla voir saint Jacques, qui en était évêque. Tous les Prêtres vinrent le saluer, et bénir Dieu de ce qu'il avait fait par son ministère au milieu des Gentils. Il y avait déjà sept jours que l'Apôtre était à Jérusalem, uniquement occupé de la distribution des aumônes qu'il avait apportées aux fidèles. Comme il priait dans le temple, il fut reconnu par quelques Juifs d'Asie. Sur-le-champ ils se mirent à crier que c'était là celui qui dogmatisait partout contre la Loi. A ce cri toute la ville accourut. On se jeta sur l'Apôtre, on le traîna hors du temple pour le battre et le massacrer avec plus de liberté et moins de scrupule. Ces furieux l'eussent mis à mort si on les avait

Digitized by Google

laissés faire ; mais le tribun Claudius Lysias, qui commandait la cohorte romaine en garnison dans Jérusalem, accourut en diligence avec ses soldats : sa présence arrêta les perturbateurs. Ayant arraché l'Apôtre de leurs mains, il le fit charger de chaînes et voulut le faire battre de verges pour apaiser le peuple ; mais Paul l'arrêta tout à coup en lui demandant : « Est-ce ainsi que vous osez traiter un citoyen romain ? »

Ces mots firent trembler Lysias. Il s'empressa de soustraire l'Apôtre à la fureur de ses ennemis, et de l'envoyer à Félix, gouverneur de la Palestine, qui résidait à Césarée. Comme la plupart des gouverneurs romains de ce temps-là, Félix était une âme vénale, qui cherchait à s'enrichir. L'innocence de son prisonnier lui fut bientôt connue ; néanmoins il le retint deux années en prison, espérant qu'on achèterait sa délivrance à prix d'argent. Il aurait peut-être prolongé cette inique détention si Paul eût été plus longtemps en son pouvoir ; mais Félix fut révoqué, et Néron lui donna pour successeur Porcius Festus, afin de gagner les Juifs. Félix laissa Paul, enchaîné dans les prisons de Césarée, à la discrétion de Festus.

La nomination d'un nouveau président romain dans la Judée était la dernière disposition que la Providence mettait au départ de l'Apôtre pour sa mission d'Italie. Festus, en arrivant de Rome, fit comparaître l'Apôtre devant lui. Après avoir entendu ses accusateurs, le président lui demanda où il voulait être jugé ; Paul répondit : J'en appelle à César. Festus, étonné de cette réponse, en conféra un moment avec son conseil ; puis, remontant sur son tribunal, il dit : Vous en avez appelé à César, vous irez à César. Ainsi les hommes, sans le savoir et sans le vouloir, secondaient les desseins de la Providence. Paul allait prê-

Digitized by Google

cher à Rome l'Évangile, et les prédictions du Sauveur s'accomplissaient à la lettre.

Le gouverneur apprit qu'un vaisseau, qui avait relâché à Césarée, se disposait à lever l'ancre. Paul y fut embarqué avec d'autres prisonniers, sous la garde d'un officier nommé Julius, centurion d'une cohorte de la légion Augusta. Il avait avec lui saint Luc et Aristarque de Thessalonique. L'histoire de cette navigation est si intéressante par elle-même et si propre à nous faire connaître le zèle et le grand caractère de saint Paul, que nous allons la raconter avec quelque détail.

Après avoir levé l'ancre, dit Saint Luc, nous commençâmes à côtoyer les terres d'Asie. Dès le lendemain, nous arrivâmes à Sidon, et Julius, traitant Paul avec humanité, lui permit d'aller voir ses amis et de pourvoir lui-même à ses besoins. Étant partis de là, nous prîmes notre route au-dessous de Chypre, parce que les vents étaient contraires. Après avoir traversé la mer de Cilicie et de Pamphylie, nous arrivâmes à Lystre, où le centenier, ayant trouvé un vaisseau d'Alexandrie qui faisait voile pour l'Italie, nous y fit embarquer. Nous allâmes fort lentement pendant plusieurs jours et nous arrivâmes avec grande difficulté vis-à-vis de Gnide ; et parce que le vent nous empêchait d'avancer, nous côtoyâmes l'île de Crète, du côté de Salmone. Et, allant avec peine le long de la côte, nous abordâmes à un lieu nommé Bon-Port, près duquel était la ville de Thalasse. Beaucoup de temps s'étant ainsi écoulé, et la navigation devenant périlleuse, Paul donna cet avis à l'équipage : Mes amis, leur dit-il, je vois que la navigation va devenir très-périlleuse, non-seulement pour le vaisseau et pour sa charge, mais aussi pour nos personnes. Mais le centenier ajoutait plus de foi aux avis du pilote et du

Digitized by Google

maître du vaisseau qu'à ce que disait Paul ; et comme le port n'était pas propre pour hiverner, la plupart furent d'avis de se remettre en mer pour tâcher de gagner Phénice, qui est un port de Crète, afin d'y passer l'hiver.

Le vent du midi commençant à souffler doucement, ils crurent pouvoir exécuter leur dessein ; ils levèrent donc l'ancre et se mirent à cotôyer l'île de Crète ; mais il se leva peu après un vent impétueux d'entre le levant et le nord, qui poussa le navire au-dessous d'une petite île appelée Claude, où nous pûmes à peine être maîtres de l'esquif.

Le jour suivant, comme nous étions fortement battus de la tempête, les matelots jetèrent les marchandises dans la mer ; trois jours après, ils y jetèrent aussi de leurs propres mains les agrès du vaisseau. Cependant, ni le soleil ni les étoiles ne parurent durant plusieurs jours, et la tempête était toujours si violente, que nous perdîmes toute espérance de nous sauver. Au milieu de la consternation générale, Paul se leva et dit : Sans doute, mes amis, vous eussiez mieux fait de me croire et de ne point partir de Crète, pour nous épargner tant de peine et une si grande perte : je vous exhorte néanmoins à avoir bon courage, parce qu'il ne périra personne, il n'y aura que le vaisseau de perdu ; car cette nuit même un ange de Dieu, à qui je suis, et que je sers, m'a apparu, et m'a dit : Paul, ne crains point ; il faut que tu comparaisses devant César, et je t'annonce que Dieu t'a accordé la vie de tous ceux qui sont avec toi dans le vaisseau. C'est pourquoi, mes amis, ayez bon courage, car j'ai cette confiance en Dieu que ce qui m'a été dit arrivera ; mais nous devons être jetés contre une île.

La quatorzième nuit, comme les vents nous poussaient de tous côtés sur la mer Adriatique, les matelots crurent,

Digitized by Google

vers le milieu de la nuit, entrevoir quelque terre, et, ayant jeté la sonde, ils trouvèrent vingt brasses d'eau; et un peu plus loin ils en trouvèrent quinze. Alors, craignant que nous n'allassions donner contre quelque écueil, ils jetèrent quatre ancres de la poupe, attendant avec impatience que le jour vînt. Or, comme les matelots cherchaient à s'enfuir du vaisseau, et qu'ils descendaient l'esquif en mer, sous prétexte d'aller jeter des ancres du côté de la proue, Paul dit au centenier et au soldat: Si ces gens-ci ne demeurent dans le vaisseau, vous ne pouvez vous sauver. Alors les soldats coupèrent les câbles de l'esquif et le laissèrent tomber. Au point du jour, Paul les exhorta tous à prendre de la nourriture, en leur disant: « Il y a aujourd'hui quatorze jours que vous êtes comme à jeun et que vous n'avez presque rien pris, attendant la fin de la tempête; c'est pourquoi je vous exhorte à prendre de la nourriture pour pouvoir vous sauver, car aucun de vous ne perdra un seul cheveu de sa tête. »

A ces mots il prit du pain, et, ayant rendu grâces à Dieu devant tous, il le rompit et se mit à manger. Tous les autres reprirent courage et se mirent aussi à manger. Or, nous étions dans le vaisseau deux cent soixante-seize personnes en tout. Quand ils furent rassasiés, ils soulagèrent le vaisseau en jetant le blé dans la mer. Le jour étant venu, ils ne reconnurent point quelle terre nous avions en vue; mais ils aperçurent un golfe au rivage duquel ils résolurent de faire échouer le vaisseau s'ils pouvaient. Ils retirèrent donc les ancres et lâchèrent en même temps les attaches du gouvernail, et, s'abandonnant à la mer, après avoir mis la voile de l'artimon au vent, ils tiraient vers le rivage. Mais, ayant rencontré une langue de terre, ils y firent échouer le vaisseau. C'est alors que les soldats furent

Digitized by Google

d'avis de tuer les prisonniers, de peur que quelqu'un d'eux, s'étant sauvé à la nage, ne s'enfuît. Mais le centenier, qui voulait conserver Paul, les en empêcha, et commanda que ceux qui savaient nager se jetassent les premiers dans l'eau et se sauvassent à terre ; pour les autres, on les fit passer sur des planches, et quelques-uns sur des débris du vaisseau : et ainsi ils gagnèrent tous la terre et se sauvèrent.

Nous étant ainsi sauvés, nous reconnûmes que l'île s'appelait Malte, et les barbares nous traitèrent avec beaucoup d'humanité ; car, après avoir allumé un grand feu, à cause de la pluie et du froid qu'il faisait, ils nous donnèrent à tous les secours dont nous avions besoin. En ce moment, Paul ayant ramassé quelques sarments et les ayant mis au feu, une vipère que la chaleur en fit sortir le prit à la main. Quand les barbares virent cette bête qui pendait à sa main, ils s'entre-disaient : Cet homme est sans doute quelque meurtrier, puisque, après avoir été sauvé de la mer, la vengeance divine ne veut pas le laisser vivre ; mais Paul, ayant secoué la vipère dans le feu, n'en reçut aucun mal. Les barbares s'attendaient qu'il enflerait et qu'il tomberait mort tout d'un coup ; mais, après avoir attendu longtemps, lorsqu'ils virent qu'il ne lui arrivait aucun mal, ils changèrent de sentiment et dirent que c'était un dieu.

Or, il y avait dans cet endroit-là des terres qui appartenaient à un nommé Publius, le premier de cette île, lequel nous reçut fort humainement, et exerça envers nous l'hospitalité durant trois jours. Il se rencontra que son père était malade d'une fièvre et d'une dyssenterie. Paul alla le voir, et, s'étant mis en prière, il lui imposa les mains et le guérit. Après ce miracle, tous ceux de l'île qui étaient malades vinrent à lui et furent guéris. Ils nous

Digitized by Google

rendirent aussi de grands honneurs, et nous pourvurent de tout ce qui nous était nécessaire pour notre voyage. Au bout de trois mois, nous nous embarquâmes sur un vaisseau d'Alexandrie, qui avait passé l'hiver dans l'île, et qui portait pour enseigne *Castor et Pollux ;* nous abordâmes à Syracuse, où nous demeurâmes trois jours. De là, en côtoyant les terres, nous vînmes à Rhège, et le lendemain, le vent s'étant mis au midi, nous arrivâmes le jour d'après à Pouzzoles, ville de la campagne de Naples.

Paul y trouva des Chrétiens ; car Rome et l'Italie même en étaient déjà remplies : saint Pierre y avait planté la foi depuis longtemps. Après avoir passé une semaine entière avec les fervents néophytes de Pouzzoles, Paul partit pour la capitale du monde. Les frères de Rome vinrent à sa rencontre à vingt lieues de distance, les uns jusqu'à une villa nommée le *Forum d'Appius*, les autres jusqu'au lieu appelé les *Trois-Loges* [1]. Environné de ces fervents disciples, le grand Apôtre fit son entrée dans la ville des Césars par la voie Appienne, au commencement du printemps de l'année 61 après la naissance de Jésus-Christ. Il y entra chargé de ses chaînes, avec la joie et la noble assurance d'un prince qui reviendrait dans sa capitale sur un char de triomphe, couvert des lauriers de la victoire.

Tous les prisonniers furent remis par le centurion Julius entre les mains du préfet du Prétoire, qui était capitaine des gardes de l'empereur. Cette charge était alors occupée par Afranius Burrhus, dont l'histoire loue les

[1] Ces lieux à jamais mémorables existent encore aujourd'hui. Le 15 février 1842, nous passions à *Cisterna*, que la tradition assure être les *Tres Taberna* des Actes des Apôtres. Quelques heures après, au milieu des Marais-Pontins, nous déjeunions au *Forum d'Appius*, appelé encore aujourd'hui *Forappio*. (Voyez les *Trois Rome*, t. II.)

Digitized by Google

bonnes qualités, et qui arrêtait autant qu'il le pouvait les mauvais penchants de Néron. Paul, admiré des païens eux-mêmes, eut la liberté de demeurer en son particulier avec un garde, auquel il était attaché nuit et jour par une longue chaîne, suivant la coutume des Romains. L'Apôtre loua pour lui et pour son prétorien un logement où il passa deux années entières, travaillant de ses mains pour payer son loyer.

Il recevait tous ceux qui venaient le visiter, et leur prêchait hautement l'Évangile. Sa captivité fut une mission continuelle qui servit beaucoup à la propagation de la foi, et le rendit lui-même célèbre jusqu'à la cour de l'empereur, où il y avait déjà plusieurs Chrétiens.

Cependant les Fidèles de Philippes, si tendrement attachés à leur apôtre, ayant appris qu'il était prisonnier à Rome, lui envoyèrent Épaphrodite, leur évêque, tant pour lui porter des secours que pour l'assister en leur nom. Paul écrivit à ses chers Philippiens une lettre où se révèlent toute la grandeur de son âme et toute l'ardeur de son zèle. Il écrivit aussi à Philémon de Colosse, ville de Phrygie, en faveur d'Onésime son esclave ; il le supplie, au nom de ses chaînes, de le recevoir comme lui-même. De cette même prison sortirent encore les admirables Épîtres aux Colossiens et aux Hébreux.

Après deux ans de captivité, saint Paul parvint à se faire entendre, et, s'étant pleinement justifié des accusations que les Juifs intentaient contre lui, il fut mis en liberté : l'homme de Dieu repartit bientôt pour l'Orient. On croit que c'est dans le cours de ce voyage qu'il écrivit à ses deux disciples bien-aimés Tite et Timothée. Ayant jeté un dernier regard sur les Églises orientales, ce soleil brillant dirigea de nouveau sa course vers la ville de

Digitized by Google

Rome, où il devait s'arrêter pour toujours. Après son retour dans la capitale du monde, il écrivit sa seconde lettre à Timothée et aux Fidèles d'Éphèse.

Paul entra dans Rome avec saint Pierre. Ces deux conquérants, unissant leurs forces, plantèrent l'étendard de leur divin Maître jusque dans le palais de Néron [1]; mais ce prince infâme ne put souffrir qu'on introduisît dans Rome une religion si sainte, lui qui eût mieux aimé perdre l'empire que ses plaisirs déréglés. Sa fureur ne connut plus de bornes lorsqu'il apprit la conversion d'une courtisane dont il faisait sa coupable idole. Le grand Apôtre, qui avait opéré ce prodige, fut aussitôt chargé de chaînes et jeté dans une étroite prison, où saint Pierre alla promptement le rejoindre.

Avant de triompher de Néron lui-même par une mort glorieuse, les deux athlètes de Jésus-Christ devaient remporter une éclatante victoire sur le plus grand ennemi que l'Église eût en ces premiers temps. Simon le Magicien, envoyé à Rome par le démon pour décrier et ruiner l'œuvre évangélique, avait annoncé en preuve de sa divinité qu'il s'élèverait dans les airs. C'était le jour des jeux publics, en présence de toute la ville et de l'empereur lui-même, que le faux prophète devait opérer son prétendu miracle et confirmer sa doctrine. Pierre et Paul, l'ayant appris, se mirent en prière; l'imposteur, abandonné des démons qui le soulevaient, tomba par terre, se cassa les jambes, et son rang rejaillit jusque sur le pavillon d'où Néron le regardait. On l'emporta; mais,

[1] Les deux apôtres ne se contentèrent pas d'évangéliser la ville de Rome. Saint Paul passa en Espagne, saint Pierre envoya dans les Gaules et dans la Germanie les premiers Évêques de ces contrées, entre autres, saint Denys l'Aréopagite, apôtre de Paris. (Voir *Par.* et les *Trois Rome.*)

Digitized by Google

outré de dépit, il se précipita du haut de son logis et se tua [1].

Le jour de leur martyre étant venu, les deux Apôtres furent tirés de leur prison et conduits ensemble hors de la ville par la porte d'Ostie. On dirigea saint Pierre vers le mont Vatican, où il fut crucifié la tête en bas ; il l'avait demandé lui-même par humilité, de peur qu'on ne crût qu'il affectait la gloire de Jésus-Christ, s'il eût été crucifié de la même manière que son divin Maître. Saint Paul fut conduit au lieu appelé les *Eaux salviennes* [2], et, en qualité de citoyen romain, il eut la tête tranchée. Ce jour à jamais mémorable fut le 29 juin de l'an 66 après Jésus-Christ [3]. Saint Pierre, fondateur et premier Évêque de l'Église de Rome, l'avait gouvernée pendant environ vingt-cinq ans.

PRIÈRE.

O mon Dieu, qui êtes tout amour ! je vous remercie de nous avoir fait naître dans le sein de votre Église ; faites-nous la grâce d'être toujours attachés du fond de notre cœur à l'Église romaine, mère et maîtresse de toutes les autres Églises.

Je prends la résolution d'aimer Dieu, par-dessus toutes choses, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je veux faire sans raisonner tout ce que l'Église me commande.*

[1] Prud., *de Martyr.*, II, 145. (Voyez aussi Tillemont, t. I, 180, et Selvaggio, t. I, 21.)

[2] Baron., 68, *Constit. apost.*, lib. VI, c. IX.

[3] Voyez Baron., ad ann. 69, § 1, 3, 19. — Voyez les *Trois Rome*, t. III, et Fogginio, *de Itinere et episcopatu romano divi Petri.*

Digitized by Google

IVe LEÇON

LE CHRISTIANISME ÉTABLI (Ier SIÈCLE, SUITE).

Vie, missions, martyre de saint André, — de saint Jacques le Majeur. — Jugement de Dieu sur Agrippa, premier roi persécuteur de l'Église. — Vie, missions, martyre de saint Jean l'Évangéliste, — de saint Philippe, — de saint Barthélemy, — de saint Thomas, — de saint Matthieu, — de saint Jacques le Mineur, — de saint Jude, — de saint Simon, — de saint Mathias, — de saint Marc et de saint Luc.

La leçon précédente nous a mis sous les yeux la rapide histoire de saint Pierre et de saint Paul; celle-ci va nous retracer les expéditions et les victoires des autres conquérants évangéliques. Le premier dont nous avons à parler, c'est saint André. Frère de saint Pierre, il eut la gloire de conduire au Sauveur celui qui devait être le chef de l'Église universelle. Après l'Ascension, il dirigea ses pas du côté de la Scythie, parcourut la Grèce et le Pont, et tourna ensuite vers le Nord. Les Moscovites sont persuadés que saint André a porté la foi dans leur pays et jusqu'aux frontières de la Pologne ; enfin il se rendit dans la ville de Patras en Achaïe. C'est là qu'il donna son sang pour Jésus-Christ, par un supplice semblable à celui de son frère et de son divin Maître : comme eux il fut crucifié. La tradition nous apprend que la croix de saint André était formée de deux pièces de bois qui se croisaient obliquement par le milieu, et qu'elle représentait la figure d'un X.

Du plus loin qu'il aperçut l'instrument de son supplice, le saint Apôtre s'écria dans un transport de joie : « Je vous salue, Croix précieuse, qui avez été consacrée

Digitized by Google

par le corps de mon Dieu, et ornée de ses membres comme de riches pierreries. O croix salutaire ! recevez-moi dans vos bras; il y a longtemps que je vous désire et que je vous cherche ; que celui qui s'est servi de vous pour me racheter daigne me recevoir par vous. » Les reliques du saint reposent maintenant en Italie, dans la cathédrale d'Amalfi [1]. Puisse son amour pour la Croix résider partout où il y a des Chrétiens !

Voici un nouveau conquérant et un nouveau témoin de la foi que nous avons le bonheur de professer.

Saint Jacques, fils de Zébédée et de Salomé, était frère de saint Jean l'Évangéliste et proche parent du Sauveur. On le surnomme le *Majeur* pour le distinguer de l'Apôtre du même nom qui fut évêque de Jérusalem. Ce dernier est surnommé le *Mineur*, ou parce qu'il fut appelé à l'apostolat après saint Jacques le *Majeur*, ou parce qu'il était de petite taille, ou enfin à cause de sa jeunesse. Salomé, mère de saint Jacques le Majeur et de saint Jean, se nommait aussi Marie, et était cousine germaine de la sainte Vierge.

Saint Jacques eut la Galilée pour patrie. Il était pêcheur de profession, ainsi que son père et son frère. Après l'ascension du Sauveur, il s'empressa, comme les autres Apôtres, de défricher le vaste champ qui lui était échu en partage. Nous lisons qu'il prêcha l'Évangile aux douze tribus d'Israël, dispersées en divers lieux de la terre, et qu'il porta le flambeau de la foi jusqu'en Espagne [2]. Chargé des dépouilles de l'enfer, il revint à Jérusalem,

[1] Voyez Ughelli, *Ital. sacr.*, t. VII, et sur les voyages des Apôtres, Selvaggio, t. I, 17 et suiv.

[2] Telle est la tradition de l'Église d'Espagne appuyée sur l'autorité de saint Isidore de Séville, etc.

Digitized by Google

et n'attendit pas longtemps le jour de son triomphe.

Agrippa, petit-fils d'Hérode, avait été élevé à Rome, sous le règne de Tibère; il y avait connu Caligula, et avait mérité la confiance de ce prince en flattant bassement ses passions. A peine Caligula fut-il parvenu à l'empire, que, pour témoigner son attachement à Agrippa, il lui donna le titre de roi des Juifs : le nouveau souverain s'empressa de venir prendre possession de ses États. Affectant un grand zèle pour la loi de Moïse, il suscita une persécution sanglante contre les Disciples de Jésus, bien sûr de gagner par là le cœur des Juifs. Il profita donc du voyage qu'il fit de Césarée à Jérusalem, dans le dessein d'y célébrer la fête de Pâque de l'année 43, pour leur témoigner le désir qu'il avait de leur plaire. Saint Jacques fut la première victime de sa politique; l'ayant fait arrêter quelques jours avant la solennité, il ordonna qu'on lui tranchât la tête, ce qui fut exécuté.

Eusèbe rapporte, d'après Clément d'Alexandrie, que le dénonciateur du saint Apôtre fut si frappé de son courage et de sa constance, qu'il se déclara Chrétien lui-même, et fut condamné en même temps à être décapité. Comme on le conduisait au supplice avec saint Jacques, il lui demanda pardon de l'avoir ainsi livré à ses bourreaux. L'Apôtre se tourna de son côté et lui dit en l'embrassant : « La paix soit avec vous. » Ils furent mis à mort au même lieu [1]. Saint Jacques le Majeur est le premier des Apôtres qui ait enduré le martyre. L'Église, en perdant sur la terre une des grandes colonnes sur lesquelles elle semblait particulièrement appuyée, n'en demeura pas moins ferme, afin que ses ennemis connussent bien que ce n'est pas sur les

[1] Eusèbe, liv. II, c. IX.

Digitized by Google

hommes, mais sur la toute-puissance de Dieu qu'elle est établie.

Saint Jacques conserva une virginité perpétuelle ; il ne mangeait ni viande ni poisson, et ne portait qu'une seule tunique et un simple manteau de lin [1]. Son corps fut enterré à Jérusalem ; mais, peu de temps après, ses disciples le transportèrent en Espagne. Il repose aujourd'hui dans la cathédrale de Compostelle en Galice, devenue un des plus célèbres pèlerinages du monde catholique.

Agrippa, qui fit mourir le saint Apôtre, est le premier roi persécuteur de l'Église. Par lui commence la formidable histoire de la justice de Dieu sur ceux qui ont osé s'élever contre le Seigneur et contre son Christ; car les rois et les peuples sont créés et mis au monde pour connaître, aimer et servir Jésus-Christ, agneau dominateur du monde : telle est la condition immuable de leur gloire, de leur bonheur, de leur existence même. S'ils la violent, ils sont infailliblement frappés de châtiments exemplaires. La rigoureuse précision avec laquelle cette loi s'exécute depuis dix-huit siècles n'est pas la moindre preuve de la divinité du Christianisme. Elle répond victorieusement à l'indifférence impie de nos jours, qui semble regarder Jésus-Christ comme je ne sais quel monarque détrôné qui ne mérite plus d'être craint, ni obéi, ni respecté ; en même temps qu'elle montre avec éclat le soin que le divin Pasteur prend, du haut du Ciel, de son bercail chéri.

Hérode et Pilate, nous l'avons vu, moururent misérablement. Couvert du sang d'un Apôtre de Jésus-Christ, Agrippa tarda peu à éprouver les effets de la vengeance divine. Après la fête de Pâque, il retourna à Césarée dans le dessein d'y donner des jeux publics en l'honneur de

[1] Epiph., *Epist.* XVIII, c. XIV.

Digitized by Google

l'empereur Claude. Il y fut suivi par un nombreux cortége de personnes de considération. Le second jour des jeux, il parut sur le théâtre avec une robe tissue en argent, dont l'art surpassait la richesse ; elle tirait un nouvel éclat des rayons du soleil, qui, venant à se réfléchir, éblouissaient les spectateurs. Ceux-ci, de leur côté, marquaient une sorte de respect qui tenait de l'adoration. Agrippa ayant fait un discours, les flatteurs, qui environnent ordinairement les princes, firent entendre des acclamations réitérées : Ce n'est point, s'écrièrent-ils, la voix d'un homme, c'est la voix d'un dieu. Le prince, enivré de ces louanges impies, oublia qu'il était mortel ; mais à l'instant l'Ange du Seigneur le frappa, et il ressentit des douleurs d'entrailles si violentes, qu'il ne pouvait les supporter. Après avoir langui cinq jours sans que les médecins pussent apporter le moindre adoucissement à son mal, ni empêcher les vers de le ronger tout vivant, il expira dans des souffrances qu'on ne peut imaginer et encore moins exprimer. Justice de Dieu : avis aux persécuteurs.

Saint Jean l'Évangéliste tient le cinquième rang parmi les douze pêcheurs d'hommes qui ont retiré l'univers du gouffre de l'idôlatrie. Le plus jeune des Apôtres, vierge de corps et de cœur, saint Jean, fut le disciple bien-aimé du Sauveur. Avec Pierre et Jacques, il assista au spectacle glorieux du Thabor, et plus tard à l'agonie de Jésus au jardin de Gethsémani. Mais lui seul, entre tous les Apôtres, eut le bonheur ineffable de reposer pendant la dernière cène sur le sein adorable de l'Homme-Dieu ; seul, il le suivit au Calvaire ; seul, avec Marie, il fut nommé du haut de la croix dans le testament du Sauveur. En récompense de son amour et de sa fidélité constante, Jésus lui confia le soin de son auguste Mère.

Digitized by Google

Après l'ascension du divin Maître, Jean prêcha l'Évangile dans la Judée et la Samarie. Lorsque le moment fut venu de porter aux Gentils le flambeau sacré, le disciple chéri eut pour département le vaste pays occupé par les Parthes [1]. Ce peuple fameux était le seul qui disputait alors aux Romains l'empire du monde. Il ne reste dans l'histoire aucune trace des merveilles que saint Jean opéra pour le salut de cette nation. Nous savons seulement qu'il repassa dans l'Asie Mineure, et qu'il se fixa dans la ville d'Éphèse, où la sainte Vierge habitait avec lui. L'Apôtre bien-aimé était chargé du gouvernement de toutes les Églises d'Asie, et jouissait d'une grande réputation, tant à cause de son éminente dignité que par ses vertus et ses miracles.

Domitien l'ayant fait arrêter, il fut conduit à Rome l'an 95 de Jésus-Christ. Il parut devant l'empereur, qui, loin de se laisser attendrir par la vue de ce vénérable vieillard, eut la barbarie d'ordonner qu'on le jetât dans une chaudière d'huile bouillante [2]. Grande fut la joie du saint lorsqu'il entendit prononcer sa sentence; il brûlait d'un désir si ardent d'aller retrouver son divin Maître et de lui rendre amour pour amour! Mais Dieu se contenta de ses dispositions, en lui accordant toutefois l'honneur et le mérite du martyre. Il suspendit l'activité du feu, et lui conserva la vie, comme il l'avait conservée aux trois enfants dans la fournaise de Babylone. L'huile bouillante se changea pour lui en un bain rafraîchissant, et il en sortit plus fort et plus vigoureux qu'il n'y était entré.

Le tyran fut très-frappé de cet événement. N'osant faire

[1] Bar., 44; Aug., *Quæst ev.*, lib. II, c. XXXIX; et Estius, *in Joan.*, p. 1250.
[2] Tertull., *de Præscript.*, c. XXXVI. — Une chapelle élevée sur le lieu du martyre, près de la Porte-Latine, existe encore aujourd'hui.

Digitized by Google

mourir le saint, il se contenta de le reléguer dans l'île de Pathmos [1] pour y travailler aux mines. C'est là que, martyr, apôtre et prophète de la Loi nouvelle, saint Jean écrivit son Apocalypse : le mot Apocalypse signifie révélation. Le Sauveur y fait connaître à son Disciple vierge ce qui doit arriver à la fin des temps, ainsi que les merveilles de la Jérusalem céleste, jusque-là connues des Anges seuls, tant notre Dieu aime à se communiquer aux cœurs purs! Condamné à l'exil et au rude travail des mines dans un âge fort avancé, saint Jean espérait bientôt voir finir sa vie par le martyre; mais son divin Maître lui ôta cette espérance.

Domitien ayant été assassiné l'année suivante, Nerva, rempli de bonnes qualités et d'un caractère naturellement pacifique, fut élevé à l'empire. Saint Jean eut la liberté de retourner à Éphèse : il était alors âgé d'environ quatre-vingt-dix ans. Cette grande vieillesse ne l'empêchait pas d'aller dans les provinces voisines, tantôt pour y ordonner des Évêques, tantôt pour y former des chrétientés nouvelles. Ainsi, il gouvernait comme auparavant toutes les Églises d'Asie. L'un de ceux qu'il ordonna dans les dernières années de sa glorieuse carrière fut le grand Polycarpe, qu'il établit Évêque de Smyrne [2].

C'est vers le même temps que se montra tout entier le cœur du Disciple bien-aimé. Le saint vieillard, étant allé dans une ville voisine d'Éphèse [3], appela l'Évêque, et, en présence de tout le peuple, il lui présenta un jeune homme qui aux grâces du corps joignait un naturel vif et ardent. Je vous recommande ce jeune homme, lui dit-il, autant que je peux vous le recommander, et vous le donne en

[1] Une des îles Sporades, situées dans la mer Égée ou l'Archipel.
[2] Tertull., *de Præscript.*, c. XXXII.
[3] Christ., *ad Th.*; Baron., lib. I, c. XCVIII; Eus., lib. III, c. XXIII.

Digitized by Google

dépôt en présence de Jésus-Christ et de l'Église. L'Évêque promit d'en avoir soin, mais bientôt il négligea sa promesse; le jeune homme, vivant dans une trop grande liberté, fut corrompu par des jeunes gens de son âge. Emporté par l'ardeur de son naturel, comme un cheval fougueux qui prend le mors aux dents, il surpassa bientôt ses compagnons; il se mit à leur tête et en forma une troupe de voleurs : nul n'était plus violent, plus cruel et plus redoutable que lui.

Cependant quelques affaires obligèrent l'Apôtre de revenir dans la même ville. Après les avoir réglées, il appela l'Évêque et lui dit : Rendez-moi le dépôt que Jésus-Christ et moi vous avons confié en présence de l'Église à laquelle vous présidez. L'Évêque parut étonné. Je vous redemande, ajouta l'Apôtre, le jeune homme, l'âme de votre frère, que je vous ai confiée. L'Évêque, baissant les yeux, lui dit avec larmes : Il est mort ! Comment? reprit le saint vieillard, et de quel genre de mort? Il est mort à Dieu, répondit l'Évêque. Il est devenu un méchant, un pervers, et, pour tout dire, un voleur. Au lieu d'être ici dans l'Église, il s'est emparé d'une montagne, où il demeure avec une troupe de gens semblables à lui.

A ces mots, l'Apôtre, déchirant ses vêtements et jetant un profond soupir, lui dit en se frappant la tête : Vraiment vous êtes un fidèle gardien de l'âme de votre frère ! Qu'on m'amène un cheval et qu'on me donne un guide. N'écoutant que sa charité, le vénérable vieillard monte à cheval et se rend à la montagne indiquée. Bientôt il est arrêté par les sentinelles des voleurs; mais, au lieu de s'enfuir et de leur demander la vie, il s'écrie à haute voix : C'est pour être pris que je suis venu; menez-moi à votre capitaine. On le mène vers ce jeune homme, qui l'attend

Digitized by Google

les armes à la main. Tout à coup il reconnaît Jean; saisi de frayeur, il prend la fuite. Oubliant sa faiblesse et son grand âge, le Saint court après lui de toutes ses forces en criant : « Mon fils ! mon fils ! pourquoi me fuyez-vous ? pourquoi fuyez-vous votre père ? que craignez-vous d'un vieillard faible et sans armes ? Mon fils, ayez pitié de moi; ne craignez point, il y a encore espérance pour votre salut. Je répondrai pour vous à Jésus-Christ, je souffrirai très-volontiers la mort pour vous, je donnerai mon âme pour la vôtre. Demeurez, croyez-moi, c'est Jésus-Christ qui m'envoie vers vous. »

Le jeune homme ne put tenir à ces tendres paroles. Il s'arrêta, jeta ses armes, et, baissant les yeux, il se mit à fondre en larmes. Comme il vit que le saint vieillard approchait, il alla l'embrasser et l'arrosa de ses pleurs; mais il avait soin de cacher sa main droite, parce qu'elle était souillée d'une multitude de crimes. Le saint Apôtre, le pressant sur son cœur, l'assura tout de nouveau et avec serment qu'il lui obtiendrait du Sauveur le pardon de ses péchés. Il se mit même à genoux devant lui, et, par une bonté qu'on ne peut assez admirer, il lui prit la main droite qu'il cachait, et la baisa, comme étant déjà purifiée par les larmes de la pénitence.

Glorieux de sa conquête, le bon pasteur ramena au bercail cette brebis égarée, et la présenta dans l'assemblée des Fidèles. Il ne s'en tint pas là ! il offrit à Dieu de continuelles prières pour ce jeune homme. Il se mortifia avec lui, et lui adoucit le cœur par diverses paroles de l'Écriture, comme par un saint enchantement, et ne se sépara de lui qu'après l'avoir rétabli dans l'Église par l'absolution de ses péchés et la participation aux Sacrements.

Ce fut aussi dans la ville d'Éphèse, après son retour de

Digitized by Google

Pathmos, que saint Jean écrivit son Évangile. Nous le devons à la prière de ses disciples, de presque toutes les Églises d'Asie, et de tous les Fidèles des provinces voisines, qui vinrent le supplier de rendre par écrit un témoignage authentique à la vérité. Il ne le commença qu'après un jeûne et des prières publiques. C'est au sortir d'une révélation profonde qu'il en prononça les premières paroles [1] : *Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu*, etc. Les autres Évangélistes avaient fait connaître l'humanité du Sauveur, saint Jean nous en découvre la divinité : tel est son but principal.

L'Apôtre bien-aimé écrivit aussi trois lettres que nous avons encore ; elles sont dignes du disciple favori de celui qui est tout amour. Afin d'affermir l'œuvre évangélique, Dieu laissa vivre saint Jean jusqu'à une extrême vieillesse. Réduit, à cause de son grand âge, à ne plus pouvoir se rendre à l'église, il y était porté par ses disciples. Hors d'état de faire de longs discours, il ne disait au peuple, dans toutes les assemblées, que ces courtes paroles : Mes chers enfants, aimez-vous les uns les autres. Comme on s'ennuya de lui entendre toujours répéter la même chose, il fit cette réponse vraiment digne de l'Apôtre de la dilection : C'est le commandement du Seigneur ; pourvu qu'on l'accomplisse, cela suffit [2].

Sa vieillesse n'était point chagrine ; il voulait qu'on prît des récréations innocentes, et il en donnait lui-même l'exemple. Un jour qu'il s'amusait à flatter une perdrix apprivoisée, il fut rencontré par un chasseur qui parut étonné de voir un si grand homme s'abaisser à un tel

[1] Voyez Tillemont, t. I.
[2] Hieron., *in Epist. ad Gal.*, lib. III, c. VI.

Digitized by Google

amusement. « Qu'avez-vous à la main? lui dit saint Jean. — C'est un arc, lui répondit le chasseur. — Pourquoi ne le tenez-vous pas toujours bandé? — Il perdrait sa force. — Eh bien! repartit le saint Apôtre, c'est pour la même raison que je donne quelque relâche à mon esprit. » Enfin, parvenu à sa centième année, il rendit sa belle âme entre les bras de celui sur le sein duquel il avait eu le bonheur de reposer. Il fut enterré à Éphèse.

Le sixième conquérant évangélique est saint Philippe. Ce nouvel Apôtre était de Bethsaïde en Galilée : il fut un des premiers disciples du Sauveur. Lorsque, après la descente du Saint-Esprit, les douze pêcheurs d'hommes se dispersèrent dans les différentes parties du monde, saint Philippe partit pour les deux Phrygies. Le glorieux vainqueur du Paganisme y jouit longtemps du fruit de sa victoire, puisque saint Polycarpe, qui ne se convertit que l'an 80 de Notre-Seigneur, eut quelque temps le bonheur de converser avec lui. Il fut enterré dans la ville de Hiérapolis en Phrygie, et plus d'une fois cette ville se crut redevable de sa conservation aux miracles continuels qui s'opéraient par la vertu de son saint Apôtre.

Le septième est saint Barthélemi. Galiléen d'origine, il fut mis au nombre des Apôtres par le Sauveur lui-même. Tandis qu'au sortir du Cénacle ses compagnons se dirigeaient, les uns vers l'Occident, les autres vers le Midi et vers le Nord, saint Barthélemi jeta ses vues sur les contrées les plus barbares de l'Orient, et pénétra jusqu'aux extrémités des Indes [1]. Sous ce nom, les anciens entendaient quelquefois non-seulement l'Arabie et la Perse, mais encore l'Inde proprement dite. En effet, ils parlent

[1] Eusèbe, l. V, c. x.

Digitized by Google

des Brachmanes de ce pays, fameux dans l'univers pour leur prétendue connaissance de la philosophie et pour leurs mystères superstitieux. Au commencement du troisième siècle, saint Pantène, ayant été dans les Indes pour réfuter les Brachmanes, y trouva des traces du Christianisme. On lui montra une copie de l'Évangile de saint Matthieu en hébreu, qu'on lui assura avoir été apportée dans ces contrées par saint Barthélemi, lorsqu'il y avait planté la foi [1].

Le saint Apôtre revint dans les pays situés au nord-ouest de l'Asie, et rencontra saint Philippe à Hiérapolis de Phrygie. De là il se rendit en Lycaonie, où saint Chrysostome assure qu'il instruisit les peuples dans la Religion chrétienne. Enfin il pénétra dans la grande Arménie pour y prêcher la foi à une nation opiniâtrément attachée aux superstitions de l'idolâtrie : il y reçut la couronne du martyre [2]. Les historiens grecs et latins s'accordent à dire qu'il fut crucifié et écorché tout vif. La réunion de ce double supplice était en usage non-seulement en Égypte, mais encore chez les Perses ; les Arméniens pouvaient avoir emprunté à ces derniers peuples, leurs voisins, un tel genre de barbarie. On croit que la ville d'Albanopolis, où il fut martyrisé, est la ville d'Albane, située sur les bords de la mer Caspienne, qui confine à l'Arménie.

Qui peut penser sans étonnement à tant de prisons que les Apôtres sanctifièrent par leur présence, à tant de vastes régions qu'ils parcoururent et qu'ils arrosèrent de leur sang ! Mais, en admirant l'ardeur de leur zèle et l'héroïsme de leur courage, comment ne pas nous humilier à la vue de notre paresse, nous qui ne faisons rien ou pres-

[1] Eusèbe,. V, liv. p. 175.
[2] Grég. de Tours, liv. I, c. XXXIV.

Digitized by Google

que rien pour étendre le royaume de Dieu parmi les nations, ni pour la sanctification de nos propres âmes !

Le huitième conquérant évangélique est saint Thomas. Comme les autres dont nous avons parlé, il était Juif d'origine ; c'est à lui que le Sauveur ressuscité permit de mettre la main dans l'ouverture de ses plaies. Après l'Ascension, il partit pour l'Orient, et porta l'Évangile dans la Perse, dans l'Éthiopie et dans l'Inde [1], où il signa de son sang la doctrine qu'il avait prêchée. On ne connaît pas au juste l'année de son martyre qui eut lieu aux Indes dans la ville de Calame ; on sait au moins que son corps fut porté dans la suite à Édesse, ville célèbre de la Mésopotamie [2], où il fut longtemps l'objet d'une singulière vénération. Ce culte n'a rien d'étonnant, quand on songe que c'est aux travaux, aux souffrances des Apôtres que nous devons l'avantage de connaître l'Évangile et d'être chrétiens.

Pendant que saint Thomas se dévouait à tant de travaux et de souffrances dans les Indes, le neuvième conquérant évangélique pénétrait dans l'Éthiopie et dans la Perse [3]. Ce nouvel Apôtre est saint Matthieu. De son bureau des impôts, appelé à l'apostolat par le Sauveur lui-même, il ne se donne pas d'autre titre que celui de sa première profession : toujours il se nomme *Matthieu le Publicain*. Son humilité emploie ce langage pour faire admirer à toutes les générations la puissance et la miséricorde de celui qui d'une pierre même sait faire, quand il lui plaît, un enfant d'Abraham. Avant de partir pour ses missions lointaines, il écrivit son Évangile [4]. Obligé de se séparer pour jamais

[1] Chrys., t. VI. *Homil.* XXXI ; Baron., 44.
[2] Grég. de Tours, *Gloria martyr.*, c. XXXII.
[3] Socr., liv. I, c. XIX, p. 50 ; Ruff., liv. X, c. IX, p. 104.
[4] Eusèbe, p. 95.

Digitized by Google

de ses chers néophytes de Jérusalem, il voulut suppléer par son livre au défaut de sa présence.

Il donna à son ouvrage le nom d'*Évangile*, c'est-à-dire *bonne et heureuse nouvelle*. C'est avec raison, puisqu'en retraçant la vie du Verbe fait chair, il annonce à tous les hommes, même aux plus méchants, la réconciliation du Ciel avec la terre, le pardon du péché, la délivrance de l'enfer, l'adoption des enfants de Dieu, l'héritage de son royaume et la gloire de devenir les frères de son Fils unique : voilà bien d'heureuses nouvelles. Dans son Évangile, saint Matthieu s'arrête à décrire la génération temporelle du Rédempteur, et laisse à saint Jean le soin d'achever ce qu'il avait commencé en découvrant sa naissance éternelle. Il est le premier qui ait écrit l'Évangile. Quoi de plus juste que celui qui s'était converti après beaucoup de péchés annonçât le premier la miséricorde infinie du Sauveur, qui est venu appeler non les justes, mais les pécheurs ?

Saint Matthieu menait une vie très-austère et ne mangeait point de viande ; il ne vivait que d'herbes, de racines et de fruits sauvages [1]. Il mourut à Luch, dans le pays de Sennaar, qui faisait partie de l'ancienne Nubie, et qui est entre l'Abyssinie et l'Égypte. C'est ainsi que, par un ordre de la Providence, chaque Apôtre devait reposer, même après sa mort, dans le pays qui lui avait été assigné pour y planter l'Évangile, jusqu'au jour où, pour sauver leurs précieuses reliques de la profanation, Rome les fit apporter dans son sein. Puissants gardiens de notre foi, du haut des cieux veillez sur votre ouvrage !

Le dixième est saint Jacques *le Mineur*. Il était fils d'Al-

[1] Clem. Alexand., *Pædag.*, liv. II, c. I.

Digitized by Google

phée et de Marie, proche parente de la sainte Vierge. Saint Jérôme et saint Épiphane nous apprennent que le Sauveur, au moment de son ascension, lui recommanda l'Église de Jérusalem, et qu'en conséquence les Apôtres l'établirent évêque de cette ville, lorsqu'ils se dispersèrent pour prêcher l'Évangile. Le saint Évêque de Jérusalem força les Juifs à le respecter, malgré la fureur avec laquelle ils persécutaient les Chrétiens. Ce fut vers l'an 59 qu'il écrivit la lettre qui porte son nom. Elle a le titre de *catholique* ou *universelle*, parce qu'elle ne fut point adressée à une église particulière, mais à tout le corps des Juifs convertis qui étaient dispersés dans les différentes parties de l'univers. L'Apôtre y réfute certains faux docteurs qui enseignaient que la foi seule suffisait pour la justification, et qu'ainsi les bonnes œuvres étaient inutiles. Il donne aussi des règles excellentes pour mener une vie sainte, et il exhorte les Fidèles à recevoir le Sacrement de l'Extrême-Onction dans leurs maladies.

A la même époque, saint Paul ayant éludé, par son appel à l'empereur, les mauvais desseins des Juifs, ceux-ci résolurent de faire tomber toute leur rage sur le saint Évêque de Jérusalem. Le Grand-Prêtre Ananus, digne fils du fameux Anne dont il est parlé dans l'Évangile, assembla le Sanhédrin, et fit comparaître saint Jacques avec plusieurs autres Chrétiens. On accusa l'Apôtre d'avoir violé la loi de Moïse, et on le condamna à être lapidé. Avant de le livrer au peuple, on le porta sur la plateforme du temple ; là, on voulut l'obliger à renier sa foi, en sorte que sa voix fût entendue de tout le monde. Ce sera, lui dit-on, le moyen de détromper ceux que tu as séduits. Le Saint, au lieu de faire ce qu'on exigeait de lui, se mit à confesser Jésus-Christ de la manière la plus

Digitized by Google

solennelle. Les Scribes et les Pharisiens, transportés de fureur, s'écrièrent : Quoi donc ! l'homme juste s'est égaré aussi ! Ils montèrent en toute hâte à l'endroit où il était, et le précipitèrent en bas.

Saint Jacques ne mourut pas de sa chute ; il eut encore la force de se mettre sur ses genoux. Dans cette posture, il leva les yeux au Ciel, pria Dieu de pardonner à ses meurtriers en disant, comme son divin Maître : Ils ne savent ce qu'ils font. La populace fit pleuvoir sur lui une grêle de pierres, jusqu'à ce qu'enfin un foulon l'acheva en lui déchargeant sur la tête un coup de levier dont il se servait pour fouler les draps. Ceci arriva le jour de Pâques, qui était le 10 avril de l'an 61 après Jésus-Christ [1]. Telle était l'opinion que les Juifs avaient de la sainteté du vénérable Évêque, qu'ils attribuèrent à sa mort injuste la destruction de Jérusalem [2].

Le onzième Apôtre est saint Jude ; il était surnommé Thadée, qui veut dire *louange*, et Lebbée, qui signifie *un homme d'esprit*. Il était frère de saint Jacques le Mineur et proche parent du divin Maître. Choisi comme les autres pour arracher l'univers à l'empire du démon, il quitta la Judée après la Pentecôte, passa en Afrique, et planta la foi dans la Libye [3]. L'an 62 après Jésus-Christ, saint Jude revint à Jérusalem, et il assista à l'élection de saint Siméon, son frère, comme évêque de cette ville. On rapporte qu'il mourut à Ararat, en Arménie. Une chose est certaine, les Arméniens honorent encore aujourd'hui saint Barthélemi et saint Jude comme leurs premiers Apôtres [4].

[1] Eusèbe, p. 64.
[2] Josèphe, *Antiq.*, liv. XX, c. VIII.
[3] S. Paulin, *Carm.* XXVI.
[4] Voyez Joachim Schroder, *Thes. ling. armen.*, p. 149.

Digitized by Google

Nous avons de saint Jude une Épître adressée à toutes les Églises et particulièrement aux Juifs convertis ; elle fut écrite surtout pour prémunir les Fidèles contre les hérésies naissantes des Nicolaïtes et des Gnostiques.

Avant sa vocation à l'apostolat, saint Jude avait été marié [1]. L'histoire parle de deux de ses petits-fils, dignes par leurs vertus de leur illustre aïeul. Ces innocents Chrétiens possédaient en commun deux arpents de terre qu'ils cultivaient ensemble ; le revenu de ce petit héritage leur suffisait pour payer les tributs que Domitien exigeait des Juifs avec une extrême rigueur. Ce tyran ombrageux ne s'en tint pas là. Il commanda qu'on fît mourir tous les descendants de David, afin d'ôter aux Juifs le moindre prétexte de se révolter. En conséquence, on lui dénonça les petits-fils de Jude comme de la race royale de David et parents du Christ ; ils furent donc amenés à Domitien. L'empereur les interrogea lui-même sur leur origine, sur leur fortune, sur le Messie et sa royauté. Ils répondirent à tout avec une sincérité parfaite : leurs mains, endurcies par le travail, montraient assez que ce qu'ils disaient de leur pauvreté était véritable. Pour le Messie, ils déclarèrent qu'il était véritablement roi, mais que son règne ne paraîtrait dans tout son éclat qu'à la fin du monde, lorsqu'il viendrait juger les vivants et les morts. Charmé de leur simplicité et rassuré par la bassesse de leur condition actuelle, l'empereur les renvoya comme des personnes qui n'étaient nullement à craindre. On les éleva depuis à la prêtrise, et ils gouvernèrent saintement des Églises considérables [2].

Dieu, qui se glorifie en faisant briller avec éclat les

[1] Eusèbe, *Hist.*, l. III, c. xx.
[2] Tillemont, t. I.

Digitized by Google

grandes actions de ses serviteurs, se plaît quelquefois à les tenir cachées ; son infinie sagesse veut nous apprendre à aimer nous-mêmes l'obscurité et l'oubli du monde. Telle est la réflexion qu'inspire la vie de saint Simon. Tout ce qu'on sait de ce onzième Apôtre, c'est que l'ardeur de son zèle pour la gloire de son divin Maître lui fit donner le surnom de *zélé*, et qu'il évangélisa la Mésopotamie, l'Égypte et la Mauritanie. Les martyrologes de saint Jérôme, de Bède, d'Adon et d'Usuard mettent son martyre en Perse dans une ville appelée Suanir, et ils attribuent sa mort à la fureur des prêtres idolâtres.

Le nom de saint Mathias, dont nous allons parler, ne peut se prononcer sans rappeler un douloureux souvenir. Judas Iscariote avait laissé, par sa trahison et par sa mort, une place vacante dans le Collége apostolique. Quelques jours avant la Pentecôte, saint Mathias fut élu pour le remplacer. On ne connaît ni l'histoire de ses conquêtes évangéliques, dans la Judée et dans l'Éthiopie, ni les détails de sa mort ; comme celle de saint Simon, sa vie est cachée en Jésus-Christ et écrite seulement par les Anges au livre immortel de l'éternité.

De ces illustres pêcheurs dont nous venons de tracer l'histoire, douze avaient été envoyés directement pour prendre dans le filet de l'Église les enfants d'Abraham. Ainsi, par une bonté qui ne se lasse jamais, Dieu avait bien voulu, malgré le meurtre de son Fils, se souvenir des antiques promesses faites aux Patriarches. Les Juifs devaient entrer les premiers dans le royaume de Dieu ; mais leur obstination força le Tout-Puissant à donner au Messie un peuple nouveau : les Gentils devinrent héritiers des promesses. Paul fut appelé pour eux à l'apostolat : son zèle répondit à sa vaste mission.

Digitized by Google

A l'histoire des douze conquérants auxquels les peuples modernes ne payeront jamais le tribut de reconnaissance qu'ils leur doivent, joignons celle de saint Marc et de saint Luc. Ces deux fidèles compagnons de saint Pierre et de saint Paul méritent à plus d'un titre les hommages des nations chrétiennes. D'abord ils partagèrent les travaux de leurs illustres patrons, ensuite ils nous ont transmis l'histoire du Sauveur et des premières conquêtes évangéliques.

Saint Marc était Juif d'origine. Amené à la foi par les Apôtres après l'Ascension, il devint le compagnon fidèle de saint Pierre. Le chef du Collége apostolique ayant converti dans son premier voyage de Rome un grand nombre de personnes, ce fut à la prière de ces nouveaux Fidèles, et particulièrement des chevaliers romains, que saint Marc écrivit son Évangile [1]. Il recueillit tout ce qu'il avait entendu dire à l'Apôtre, et en forma son ouvrage. Saint Pierre fut charmé du zèle que les Chrétiens marquaient pour la parole de vie. Il approuva l'Évangile de saint Marc et lui imprima le sceau de son autorité pour qu'il fût lu dans les assemblées des Fidèles. L'Apôtre, repartant pour l'Orient, envoya saint Marc en Égypte avec le titre d'évêque d'Alexandrie, qui était après Rome la plus célèbre ville du monde.

Saint Marc prêcha douze ans dans diverses contrées de l'Égypte, après quoi il vint à Alexandrie, où il forma en peu de temps une Église fort nombreuse. Les progrès étonnants du Christianisme firent entrer les païens dans une telle fureur, qu'ils résolurent de faire mourir l'instrument de tant de merveilles; mais saint Marc trouva le moyen

[1] Eusèbe, liv. II, c. xv.

Digitized by Google

de se dérober à leur rage pour quelque temps. A la fin, il fut découvert lorsqu'il offrait à Dieu la *prière*, c'est-à-dire lorsqu'il célébrait les mystères sacrés. Les plus animés d'entre les païens se saisirent de lui, le lièrent avec des cordes et le traînèrent par les rues en criant qu'il fallait mener ce bœuf à Bucoles, qui était un lieu près de la mer, rempli de roches et de précipices. Ceci arriva le 24 avril, l'an 68 de Jésus-Christ et la quatorzième année du règne de Néron.

Le Saint fut traîné pendant tout le jour. La terre et les pierres furent teintes de son sang, et l'on voyait partout des lambeaux de sa chair. Pendant cet affreux supplice, le vénérable vieillard ne cessait de bénir Dieu de l'avoir jugé digne de souffrir pour la gloire de son nom. Le soir étant venu, les païens le jetèrent dans une prison. Dès le matin on le traîna, comme le jour précédent, et il expira dans ce supplice. Les chrétiens recueillirent les restes de son corps et les enterrèrent à Bucoles, dans le lieu même où ils avaient coutume de s'assembler pour la prière.

Saint Marc, dans son Évangile, n'a fait qu'abréger saint Matthieu. Sa manière de narrer est concise; elle intéresse singulièrement par les charmes d'une élégante simplicité. A l'exemple de saint Matthieu, il nous fait connaître le Sauveur comme homme, comme législateur et comme modèle. Il ne rapporte point ce que le Fils de Dieu dit à l'avantage de saint Pierre, mais il raconte son renoncement avec beaucoup d'étendue, afin de seconder l'humilité du saint Apôtre.

Autre est la manière de raconter de l'Évangéliste dont nous allons donner l'histoire. Saint Luc semble avoir pour objet de nous montrer le Sauveur comme Prêtre et Pasteur. On ne trouve que dans son Évangile le récit de plu-

Digitized by Google

sieurs circonstances relatives à l'Incarnation, comme l'annonciation de ce mystère à la sainte Vierge, sa visite à sainte Élisabeth, la parabole de l'Enfant prodigue, et plusieurs autres particularités du même genre. Le style en est clair, élégant, varié; les pensées et la diction d'une sublimité qui étonne; on y admire en même temps cette simplicité qui fait le caractère distinctif des écrivains sacrés. L'énergie avec laquelle l'évangéliste parle de la patience, de la douceur, de la charité d'un Dieu fait homme pour nous; son sang-froid dans le récit des souffrances et de la mort du Sauveur; son attention à éviter toute exclamation et à s'abstenir de ces épithètes dures, qu'il est si ordinaire de donner aux ennemis de celui que l'on aime : tout cela a je ne sais quoi de grand, de noble, de touchant et de persuasif que l'on chercherait en vain dans les plus beaux ornements du langage. Cette simplicité fait que les grandes actions parlent pour ainsi dire d'elles-mêmes, et l'éloquence humaine ne ferait qu'en diminuer l'éclat.

Après avoir fait connaître l'ouvrage, faisons connaître l'auteur. Saint Luc était d'Antioche, métropole de Syrie, où il fit d'excellentes études qu'il perfectionna en voyageant dans la Grèce et dans l'Égypte. Son goût le porta particulièrement vers la médecine; mais il paraît que ce ne fut qu'après sa conversion au christianisme que la charité lui fit exercer un art, compatible avec les travaux du ministère apostolique. Saint Jérôme assure qu'il y excellait, et toute la tradition ajoute qu'il n'était pas moins habile dans la peinture.

Déjà il était un parfait modèle de toutes les vertus, lorsque saint Paul le choisit pour le coopérateur et le compagnon de ses travaux, vers l'an 51 de Jésus-Christ. Ces deux grands Saints ne se séparèrent plus que par intervalles, et

Digitized by Google

lorsque le besoin des Églises le demandait. Saint Luc suivit à Rome le grand Apôtre en 61, lorsqu'il y fut envoyé prisonnier, et ne le quitta point jusqu'à ce qu'il eût la consolation de le voir rendu à la liberté en 63.

Cette même année, il acheva les Actes des Apôtres, précieuse histoire qu'il avait entreprise à Rome par l'inspiration du Saint-Esprit [1]. Elle forme comme la suite de son Évangile. Il se propose de réfuter les fausses révélations que l'on publiait sur la vie et les travaux des fondateurs du Christianisme, et de laisser, dans le récit authentique des merveilles dont Dieu s'était servi pour former son Église, une preuve invincible de la résurrection du Sauveur et de la divinité de l'Évangile. Après la mort de saint Paul, l'évangéliste prêcha dans l'Inde et la Dalmatie. Il termina sa longue carrière par un glorieux martyre [2].

Il est à remarquer que c'est pour ainsi dire à regret et comme forcé que, dans le Nouveau comme dans l'Ancien Testament, Dieu a fait écrire sa loi. La tradition orale est bien plus conforme à la simplicité et à l'innocence que Dieu désire voir parmi les hommes ; elle est aussi bien plus propre à resserrer les liens de famille et à faire de tous les hommes un seul peuple de frères. Ainsi, on ne voit pas que Notre-Seigneur ait chargé ses Apôtres de mettre par écrit l'histoire de sa vie ou de sa doctrine ; les auteurs qui l'ont donnée y ont été déterminés par diverses circonstances et par l'inspiration du Saint-Esprit. Saint Matthieu écrivit son Évangile à la prière des Juifs convertis de la Palestine ; saint Marc écrivit le sien à la prière des Fidèles de Rome. Saint Jean fut prié par les évêques d'Asie de

[1] Hier., *Catalog. vir. illustr.*, c. VII.
[2] Voyez S. Grég. de Naz., *Orat.*, III ; S. Paulin, *Serm.* XVII.

Digitized by Google

laisser un témoignage authentique de la vérité contre les hérésies de Cérinthe et d'Ébion [1].

Saint Irénée, saint Jérôme, saint Augustin trouvent une figure des Évangélistes dans les quatre animaux mystérieux d'Ézéchiel et de l'Apocalypse. Aussi, le portrait de chaque évangéliste est accompagné de l'un de ces animaux figuratifs. On convient généralement que l'*aigle* est le symbole de saint Jean, qui, dès l'abord, s'élève jusque dans le sein de la Divinité pour y contempler la génération éternelle du Verbe. Le *bœuf* est la figure de saint Luc, qui commence par faire mention du sacerdoce de l'Homme-Dieu et du sacrifice de Zacharie. Saint Matthieu est représenté par l'animal qui avait comme la *figure de l'homme*, parce qu'il commence en racontant la génération temporelle du Sauveur, et que son but est de nous faire connaître sa sainte humanité. Enfin, le *lion* caractérise saint Marc, parce qu'il explique la dignité royale du Sauveur, véritable lion de la tribu de Juda, et qu'il commence par sa retraite au désert, habitation ordinaire du lion.

PRIÈRE.

O mon Dieu, qui êtes tout amour! je vous remercie de nous avoir transmis votre sainte doctrine, non-seulement de vive voix, mais par écrit; daignez éclairer ceux qui ne vous connaissent pas encore.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je veux lire l'Évangile avec le plus profond respect.*

[1] Voyez Eusèbe, liv. III, c. XXIV; *id.*, liv. II, c. XV; S Jérôme, *Prol. in Matth.*

Digitized by Google

Ve LEÇON

LE CHRISTIANISME ÉTABLI (Ier SIÈCLE, SUITE).

Lutte du Paganisme contre le Christianisme. — Rome païenne.

Le royaume des Cieux ou l'Eglise est semblable à un grain de sénevé qui, étant la plus petite de toutes les graines, devient ensuite un grand arbre, en sorte que les oiseaux du ciel peuvent placer leur nid sur ses branches et se jouer dans son feuillage. Voilà ce que disait le Sauveur à ses Apôtres lorsqu'il parcourait, pauvre et obscur, les bourgades de la Palestine. Comme il n'est aucune partie de la terre que le soleil ne visite dans sa course journalière, de même il n'est aucun peuple sous le ciel qui n'ait entendu leur voix. Voilà ce que disait, dix siècles d'avance, le prophète royal en prédisant les conquêtes des pêcheurs galiléens.

L'histoire de leurs missions est l'accomplissement littéral de ces deux prophéties. L'Orient, le Midi, le Couchant et le Nord ont vu ces conquérants évangéliques. Sur tous les coins du globe ils ont arboré l'étendard victorieux de la Croix; dans toutes les terres, ils ont répandu la semence de la vérité; à toutes les nations ils ont annoncé la bonne nouvelle, et les nations l'ont reçue avec joie; et la bonne semence a rapporté au centuple. Lorsque le dernier de ces douze soleils se coucha dans la ville d'Ephèse, la lumière évangélique brillait d'un pôle à l'autre; il y avait des chrétiens partout, et le nombre en était grand.

Voilà donc une société nouvelle qui se forme dans le sein de la société ancienne. Elle grandit rapidement;

Digitized by Google

bientôt elles seront en présence et en viendront aux mains : la vieille société voudra étouffer la jeune. Avant de décrire la lutte acharnée qui, durant trois siècles, va ensanglanter le monde, il est nécessaire de bien connaître les deux camps opposés : d'une part, le Paganisme ; de l'autre, le Christianisme. De cette connaissance résulteront trois principaux avantages.

1° En voyant d'un côté le vieux monde, le monde païen usé d'incrédulité et de débauche, furieux de se voir troublé dans ses voluptés infâmes et son despotisme brutal, disposant de toute la force matérielle, lançant coup sur coup contre sa faible rivale, comme autant de foudres brûlantes, ses édits de proscription générale ; armant de haches ses bourreaux et ses proconsuls ; déchaînant tous les lions, les tigres et les ours que pouvaient lui fournir les déserts de l'Afrique et les forêts de la Germanie ; appelant à son aide ses légions victorieuses de l'univers, son sénat, ses empereurs ; en voyant, de l'autre côté, la jeune société, la société chrétienne, composée de petits et de pauvres, forte seulement de sa foi, n'opposant à son formidable ennemi que ses angéliques vertus et cette unique parole : *Je suis Chrétienne ;* nous apercevrons de nos yeux, nous toucherons pour ainsi dire de nos mains le bras tout-puissant qui a fait triompher la faiblesse de la force, la victime du bourreau. Etonnés, confondus, nous adorerons en silence, et nous dirons avec Tertullien : Cela est incompréhensible, incroyable ; donc cela est l'œuvre de Dieu : *Incredibile, ergo divinum.*

2° Quand nous aurons étudié en détail l'état du monde païen ; quand nous aurons reconnu quelle était l'abjection et la misère profonde de l'enfant, de la femme, de l'esclave, du pauvre, et que nous aurons vu ce que le Chris-

Digitized by Google

tianisme a fait pour eux, nous apprendrons à faire la différence des deux sociétés. Notre cœur se remplira de reconnaissance, et sur nos lèvres se placeront de continuelles bénédictions pour le Dieu Sauveur qui, nous ayant tirés de cet horrible état dans lequel, sans lui, nous serions nés et nous serions morts, nous a appelés à la lumière, à la douce liberté et aux bienfaits de l'Evangile.

3° En faisant connaissance avec les premiers Chrétiens, nos illustres ancêtres, nous compléterons ce qui manque à notre première éducation, à cette éducation insensée qui ne nous a parlé que des héros païens et des dieux de la fable, comme si nous avions été de petits citoyens d'Athènes et de Rome, ou des adorateurs futurs de Mercure et de Jupiter. Les vertus de nos aïeux nous apprendront quelle est la sainteté de notre vocation. Nous nous dirons à nous-mêmes : Voilà ce qu'ont fait nos pères ! et, comme le divin modèle, ils nous crient : Nous vous avons donné l'exemple afin que vous fassiez comme nous avons fait. Héritiers de leur sang et de leur nom, pourquoi ne pourrions-nous pas ce qu'ils ont pu ? Dans la Religion, rien n'a changé. Nous adorons le même Dieu, nous professons le même Évangile, nous attendons la même récompense ! Enfants du vieil Adam comme nous, nos pères furent faibles, tentés, pauvres, persécutés, souffrants : il ne tient qu'à nous de devenir comme eux enfants du nouvel Adam, simples, sincères, humbles, chastes, résignés, charitables. Il le faut, oui, il le faut : le Ciel est à ce prix.

Pour bien connaître la différence du Paganisme et du Christianisme, pour apprécier l'étendue des bienfaits dont le monde est redevable à ce dernier, et pour voir de près les vertus de nos pères dans la foi, reportons-nous à dix-huit cents ans. Supposons que nous arrivons à Rome le

Digitized by Google

lendemain du martyre de saint Pierre et de saint Paul, et étudions en détail cette ville fameuse dans laquelle le monde d'alors se réfléchit tout entier comme dans un vaste miroir.

Le Paganisme et le Christianisme y sont en présence.

Le premier est arrivé à son dernier degré de développement ; le second est encore au berceau. Portons d'abord nos regards sur le Paganisme, et considérons-le tour à tour dans son culte, dans ses mœurs et dans ses lois. A ce triple tableau nous opposerons le culte, les mœurs et les lois du Christianisme. Le Paganisme habite la Rome qui se montre à la face du soleil ; le Christianisme habite une Rome souterraine : voyons ce qu'était Rome païenne.

Après sept cents ans de guerres continuelles, les Romains étaient parvenus à l'empire du monde. Comme tous les peuples païens, ils n'avaient combattu que pour conquérir du butin et des esclaves. Pour eux la terre avait été une brebis qu'ils ne s'étaient pas contentés de tondre, mais qu'ils avaient écorchée. Montons au sommet de leur Capitole, et voyons ce qu'ils faisaient de ses immenses dépouilles.

A nos pieds se déroule une ville immense : dans son sein se remuent plus de cinq millions d'habitants. Rien n'égale le nombre et la magnificence de ses palais et de ses temples. On s'étonne que tout l'or du monde ait suffi à les construire et à les décorer. Rome fut bâtie sur sept collines ; mais, grâce à ses augmentations successives, elle enfermait sous les Césars et couronnait douze de ces hauteurs [1]. Elle se divisait en quatorze quartiers [2], dont la

[1] Voici les noms des sept collines primitives : Palatin, Capitolin, Aventin, Cœlius, Quirinal, Viminal, Esquilin. Voici ceux des autres : Janicule, Monte-Cavallo, Pincio, Vaticano, Citorio, Giordano.

[2] Voici leurs noms : 1° Porta Capena ; 2° Cœlimontium ; 3° Isis et Serapis Moneta ; 4° Templum Pacis ; 5° Esquilina cum turre et colle Viminali ; 6° Alta

Digitized by Google

circonférence totale était de deux cent quatre mille neuf cent quinze pieds. On y comptait quarante-huit mille sept cent dix-neuf maisons. Dans ce nombre étaient deux mille palais de la plus incroyable magnificence [1]. Voûtées jusqu'à une certaine hauteur et bâties d'une pierre qui résistait au feu, elles étaient toutes isolées les unes des autres et sans mur mitoyen : chacune était comme une ville entière. On y trouvait des forums ou larges places, des cirques, des portiques, des bains, de vastes jardins et de riches bibliothèques.

Pour satisfaire la mollesse et nourrir l'oisiveté de ses voluptueux habitants, Rome avait neuf cents établissements de bains, trois cent vingt-sept greniers d'abondance et quarante-cinq palais destinés à la débauche. De sa vaste enceinte on voyait s'élever quatre cent soixante-dix temples d'idoles, dans lesquels on adorait trente mille dieux. Rome possédait encore cinq naumachies, espèces de lacs sur lesquels on représentait des batailles navales ; des statues et des obélisques sans nombre ; trente-six arcs de triomphe en marbre précieux et ornés de sculptures; vingt-quatre chevaux de bronze doré, quatre-vingt-quatorze d'ivoire; plusieurs amphithéâtres dont un seul pouvait contenir quatre-vingt-sept mille spectateurs assis ; le grand Cirque, qui contenait cent cinquante mille places, au sentiment de ceux qui en mettent le moins, et quatre cent quatre vingt-trois mille, selon ceux qui en mettent le plus. Il n'y avait pas un hôpital. Au-dessus de toutes ces magnificences s'élevait le palais impérial bâti par Néron, beaucoup moins remarquable

Semita ; 7° Via Lata ; 8° Forum romanum ; 9° Circus Flaminius ; 10° Palatium ; 11° Circus Maximus ; 12° Piscina publica ; 13° Aventius ; 14° Trans Tiberim.

[1] Dans les précédentes éditions du Catéchisme, nous n'avions parlé que des palais. (Voyez Onuphre, *Descript. urbis Romæ*, p. 105 ; Nardini, *Roma an-*

Digitized by Google

par l'or et les pierreries prodigués dans ses ornements que par les jardins, les bois et les lacs dont il était environné. Vingt-quatre voies pavées de larges dalles et bordées de mausolées superbes sortaient des vingt-quatre portes de Rome et conduisaient de la capitale du monde dans les provinces [1].

Descendons maintenant du Capitole et pénétrons dans l'intérieur des maisons. Avant d'arriver jusqu'au maître, voici des milliers d'esclaves qui pendant le jour sont aux ordres de tous ses caprices, et qu'on enferme durant la nuit dans des espèces de prisons obscures et malsaines appelées *ergastula*. Le petit peuple qui fourmille dans les rues couche sur les tuiles, partout où il peut. Pendant le jour il est à l'amphithéâtre ou dans les lieux de débauche. Il n'a que deux besoins : du pain et des plaisirs [2]. Pour le riche, il habite des appartements dont les murs sont peints à fresque, le sol formé de riches mosaïques, et les plafonds encadrés d'or, avec tout ce qui en ferait pour nous un palais de la plus grande magnificence. L'histoire et les monuments encore subsistants nous apprennent que l'or, l'argent, l'ivoire, les pierreries, les bois les plus rares et les plus précieux étaient prodigués dans l'ameublement.

Cicéron, le modeste Cicéron, avait une table de citronnier qui coûtait deux cent mille sesterces, c'est-à-dire vingt-cinq mille francs. Une simple maison qu'il acheta de Crassus lui coûta trois millions et demi de sesterces,

tica, p. 74.) — Dans cette estimation ne sont pas compris les faubourgs qui couvraient la vaste campagne au milieu de laquelle Rome est assise.

[1] Cette description est tirée d'Aurélius Victor et d'Onuphre, lib. I, p. 105. (Voyez d'autres détails dans les *Trois Rome*, t. I.)

[2] Duas tantum res anxius optat, panem et circenses.

Digitized by Google

c'est-à-dire quatre cent trente-sept mille cinq cents francs.

Jules César avait deux tables qui lui coûtaient deux cent quarante mille francs. Ce même César assistait aux jeux publics, placé dans une chaise d'or massif.

Comptons encore la fortune de quelques-uns de ces bourgeois de Rome.

Crassus possédait deux milliards de sesterces tant en terre qu'en argent, sans compter ses meubles et ses esclaves. Aussi, disait-il modestement qu'un homme ne devait pas être appelé riche s'il n'était en état d'entretenir de son revenu une légion : or, on sait que la légion romaine était d'environ six mille hommes.

Sénèque le *philosophe* avait en biens-fonds trois cents millions de sesterces. Un autre Romain nommé Caïus-Cæcilius-Claudius-Isodorus déclara par son testament que, quoiqu'il eût perdu beaucoup pendant la guerre civile, cependant il laissait à ses héritiers quatre mille cent seize esclaves, trois mille six cents paires de bœufs, deux cent cinquante-sept mille autres animaux, et six cent millions de sesterces.

A quoi faisaient-ils servir ces énormes richesses et le monde entier soumis à leurs lois ? Envers Dieu, au sacrilége; envers eux-mêmes, à l'immoralité; envers les autres, à la plus barbare oppression ; entre les mains de ces êtres dégradés toutes les créatures étaient devenues des instruments de crime.

Leur religion était une grande infamie, leurs temples des lieux de débauche, leurs fêtes des écoles de lubricité, et leurs dieux toutes les passions qu'ils avaient dans le cœur. De leurs mystères et de leurs initiations secrètes, nous n'en parlerons pas : toute âme honnête sait pourquoi. Nous dirons seulement que l'exemple des dieux ser-

Digitized by Google

vait d'encouragement au crime, et c'était à qui les imiterait. Comme si, malgré la multitude de ses propres dieux, Rome n'avait pas été assez riche en ce genre, elle adopta tous ceux des nations qu'elle soumettait à son empire. Aussi voyait-on dans ces murs des divinités de toutes les figures et de tous les noms, des sacrifices et des religions de toutes les espèces. Satan s'y présentait sous mille et mille formes à l'adoration des mortels : Rome était le centre de son empire, son temple, son ciel.

Avec des passions nourries par l'opulence et favorisées par la religion, on devine ce que pouvaient être, sous le ciel brûlant de l'Italie, les mœurs des Romains. Leur luxe et leurs profusions insensées passent tout ce qu'on en peut dire. Caligula dépensa en moins d'une année deux milliards sept cents millions de sesterces que l'empereur Tibère lui avait laissés. De simples particuliers, revenus de leurs expéditions, surpassaient en magnificence et en luxe les plus grands monarques : tel était le fameux Lucullus. Outre ses jardins si célèbres dans l'histoire, il avait plusieurs salons à chacun desquels il donna le nom d'une divinité ; et ce nom était, pour son maître d'hôtel, le signal de la dépense qu'il voulait faire. Un jour, Pompée et Cicéron l'ayant surpris, il dit qu'il souperait dans le salon d'Apollon, et on leur servit un repas qui coûtait vingt-cinq mille francs. Une autre fois, cet honnête homme entra en fureur contre son maître d'hôtel qui, sachant qu'il devait souper seul, avait fait préparer un repas moins somptueux qu'à l'ordinaire : Ne savais-tu pas, lui dit-il, qu'aujourd'hui Lucullus devait souper chez Lucullus ? Ses excès troublèrent sa raison : il mourut fou.

Titus-Annius Milon mourut endetté de quatre-vingt-deux millions cinq cent mille francs.

Digitized by Google

Un autre, après avoir consommé en bonne chère six cents millions de sesterces, fut obligé d'examiner son revenu [1] ; il trouva qu'il ne se montait plus qu'à deux cent cinquante mille francs. Croyant qu'une pareille somme ne suffisait pas pour nourrir un Romain, il s'empoisonna. Sa cuisine seule lui avait coûté un milliard de sesterces [2]. Cet homme se nommait Apicius. Voici quels furent ses titres de gloire : inventeur de gâteaux qui portaient son nom, et chef d'une académie de gourmandise.

Tous étaient plus ou moins livrés à ces dégoûtants excès. Le luxe des repas et des festins épuisait les trésors de l'État et la fortune des familles. Pour ce peuple de Sybarites, il fallait aller chercher les poissons les plus rares dans les pays et sur les côtes les plus éloignés. Ils avaient trouvé le moyen de servir des cochons entiers, rôtis d'un côté, bouillis de l'autre. Ils pilaient ensemble des cervelles de volailles et de porcs, des jaunes d'œufs, des feuilles de rose, et formaient du tout une pâte odoriférante, cuite à un feu doux, avec de l'huile, du garum, du poivre et du vin. Avant le repas, on mangeait des cigales pour se donner de l'appétit. Les vins les plus exquis n'étaient pas reçus, s'ils n'étaient mêlés de parfums et d'aromates.

Loin de réprimer ce luxe ruineux pour le riche, irritant pour le pauvre, les empereurs étaient les premiers à en donner l'exemple. Nous avons vu les profusions de Caligula : elles furent au moins égalées par ses successeurs. Vérus donna un festin qui coûta six millions de sesterces. Héliogabale surpassa tous ses prédécesseurs. Il nourrissait les officiers de son palais d'entrailles de barbeaux, de cer-

[1] Le sesterce valait deux sous et demi. (Voyez *Coutumes des Romains*, par Nieuport, liv. VI, p. 282.)

[2] Senec., *Cons. ad Helviam*, c. x.

Digitized by Google

velles de faisans et de grives, d'œufs de perdrix et de têtes de perroquets ; il donnait à ses chiens des foies de canards, à ses chevaux des raisins d'Apamène, à ses lions des perroquets et des faisans. Il avait, lui, pour sa part, des talons de chameaux, des crêtes arrachées à des coqs vivants, des langues de paons et de rossignols, des pois bouillis avec des grains d'or, des fèves fricassées avec des morceaux d'ambre, et du riz mêlé avec des perles. C'était encore avec des perles, au lieu de poivre blanc, qu'il saupoudrait les truffes et les poissons. Fabricateur de mets et de breuvages, il mêlait le mastic au vin de rose.

En été il donnait des repas dont les ornements changeaient chaque jour de couleur ; sur les réchauds, les marmites, les vases d'argent du poids de cent livres, étaient ciselés des figures du dessin le plus obscène. Les lits de table, d'argent massif, étaient jonchés de roses, de violettes, d'hyacinthes et de narcisses. Des lambris tournants lançaient des fleurs avec une telle profusion, que les convives en étaient presque étouffés. Le nard et des parfums précieux alimentaient les lampes de ces festins qui comptaient quelquefois vingt-deux services.

A ce luxe de la table les Romains joignaient celui des habillements. Héliogabale encore leur servait de modèle. Il était vêtu de robes de soie brodées de perles : il ne portait jamais deux fois la même chaussure, la même bague, la même tunique. Les coussins sur lesquels il se couchait étaient enflés d'un duvet cueilli sous les ailes de perdrix. Sous des portiques semés de paillettes d'or, il roulait sur des chars d'or incrustés de pierres précieuses, car Héliogabale dédaignait les chars d'argent et d'ivoire.

Si ces iniquités et ces folies n'appartenaient qu'à un seul homme, il n'en faudrait rien conclure des mœurs d'un

Digitized by Google

peuple ; mais Héliogabale n'avait fait que réunir dans sa personne tout ce qu'on avait vu avant lui depuis Auguste jusqu'à Commode. L'exemple des maîtres avait produit son effet : dans toutes les classes il avait trouvé des imitateurs. Les femmes portaient sur elles la subsistance de plusieurs provinces. Auprès de la matrone indolente on voyait arriver, dès le moment du lever, une longue procession d'esclaves qui lui apportaient les instruments de sa toilette : un bassin d'argent ou d'or, une aiguière, un miroir, des fers à friser, des fards, des pots remplis d'onguents pour nettoyer les dents, noircir les sourcils, teindre et parfumer les cheveux : on eût dit le laboratoire d'un pharmacien. A ses oreilles étaient suspendues des perles précieuses ; des bracelets en forme de serpents d'or entouraient ses bras et ses poignets ; une couronne de diamants et de pierres des Indes reposait sur sa tête ; de long colliers pendaient à son cou ; des talons d'or ornaient sa chaussure de pourpre. Elle rougissait ses joues impudentes afin de dissimuler sa pâleur.

Quand tout n'allait pas au gré de ces femmes criminelles, elles se portaient contre leurs esclaves à d'extrêmes violences. La toilette de quelques-unes n'était pas moins redoutable que le tribunal des tyrans de Sicile [1]. Outre cette légion de personnes occupées de l'ajustement, il y en avait d'autres préposées uniquement pour dire leur avis. Elles formaient une espèce de conseil, et la chose était traitée aussi sérieusement que s'il y avait été de la réputation et de la vie. Les médecins ayant dit que des lotions avec du lait d'ânesse effacent les rides, rendent la peau plus douce et en entretiennent la

[1] Juvénal, *Satir.* VI.

Digitized by Google

blancheur, il y avait des femmes qui, pour entretenir la beauté de leur visage, se lavaient *soixante-dix fois* par jour (nombre scrupuleusement observé) avec ce cosmétique. Tout le monde sait que Poppée, si honteusement célèbre dans la vie de Néron, menait ordinairement à sa suite *cinq cents* ânesses nourrices, et se baignait dans leur lait, afin de se rendre la peau plus tendre [1].

Elles n'osaient pas plus sortir sans diamants qu'un consul sans les marques de sa dignité. « J'ai vu, dit Pline, et ce n'était pas dans une cérémonie publique, dans une de ces fêtes où l'on étale tout le luxe de l'opulence; j'ai vu, à un souper de fiançailles très-ordinaires, Lollia Paulina toute couverte d'émeraudes et de perles, que leur mélange rendait encore plus brillantes. Sa tête, ses oreilles, son cou, ses bras, ses doigts en étaient chargés. Il y en avait pour quarante millions de sesterces (7, 793, 424 fr. 50 c.) [2]. C'étaient des joyaux de famille : elle en avait hérité de Marcus Lollius, son oncle.

D'après ce que nous venons de dire, on peut deviner ce qu'étaient les mœurs du monde païen, livré sans retenue à ces monstrueux excès de luxe et de bonne chère. Elles étaient telles, que notre plume se refuse à en tracer le tableau; aussi bien serait-elle impuissante, fût-elle trempée dans la boue. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que les infamies dont la vue *faisait pâlir la lune*, et dont le nom seul souille les lèvres qui le prononcent et les oreilles qui l'entendent, consacrées par l'usage, autorisées par le silence des lois, sanctionnées par la religion, se commettaient publiquement, dans les maisons et dans les théâtres, dans les palais des empereurs et dans le temple des dieux,

[1] Pline, XI, 41.
[2] Pline, lib. I, c. XXXV.

Digitized by Google

par les enfants et par les vieillards, par les grands et par le peuple : Sodome elle-même en eût rougi [1].

Telle était Rome païenne, tels étaient ses habitants ; leur religion et leurs mœurs étaient un double outrage à la Divinité et à l'humanité. Qu'étaient-ils à l'égard de leurs semblables ? C'est ce qui nous reste à examiner.

Les peuples voluptueux furent toujours des peuples cruels. La débauche est fille et mère de l'égoïsme ou de l'amour exclusif de soi : or, l'amour exclusif de soi est la haine d'autrui. Rome païenne justifie ce principe ; la haine et la cruauté y régnaient partout. D'abord, à l'amphithéâtre. Avant de dire les flots de sang dont il fut inondé, faisons connaître ce lieu devenu si célèbre par les glorieuses victoires de nos pères dans la foi.

L'amphithéâtre était un espace ovale, environné de siéges élevés les uns au-dessus des autres, d'où le peuple regardait assis le spectacle et les jeux. Le plus grand et le plus magnifique de tous les amphithéâtres des Romains est celui qu'on appelle encore aujourd'hui *Colisée*. Ce nom lui vient de la statue colossale de Néron, placée dans le voisinage. Il est construit en pierre tiburtine, dont la dureté et la beauté approchent de celles du marbre. Sa largeur est de cinq cent vingt-cinq pieds. Les gradins dont il est environné s'élèvent à une hauteur de cent soixante-cinq pieds et peuvent contenir cent mille spectateurs assis à leur aise. Sous ces degrés sont des cages et des prisons où l'on tenait les bêtes destinées au combat; non loin de là étaient de vastes réservoirs remplis d'eau.

[1] Pas un des détails que nous venons d'écrire sur Rome, sur le luxe et les mœurs de ses habitants, qui ne soit tiré des auteurs païens. Nous sommes loin d'avoir tout dit : nous n'avons pas même cité les auteurs ; Dieu sait pourquoi.

Digitized by Google

Pour varier les plaisirs du peuple-roi on ouvrait les réservoirs. Ils inondaient le milieu de l'amphithéâtre, et on livrait des batailles navales au même lieu où un instant auparavant on avait vu combattre des hommes et des bêtes. A l'entrée était un autel sur lequel ces bons Romains immolaient des victimes humaines avant de commencer les jeux [1]. Vers le milieu était la loge de l'empereur [2]; lorsqu'il entrait au théâtre, tout le monde se levait et battait des mains. Les combattants, rangés en ordre, défilaient devant sa loge en disant : César, ceux qui vont mourir te saluent [3].

A un signal donné, le combat commençait. Voir des hommes s'entr'égorger pour son plaisir était pour ce peuple sanguinaire un spectacle tellement agréable, qu'on pouvait, en le lui promettant, tout obtenir de lui. C'est au point qu'on fut obligé de défendre aux particuliers qui postulaient des charges de promettre au peuple le spectacle des gladiateurs [4].

Les personnes de tout âge, de tout sexe et de tout rang se repaissaient avec avidité de ces scènes d'horreur. Lorsqu'un gladiateur était blessé, le peuple s'écriait : Il en tient [5]. Le gladiateur baissait ses armes, ce qui était un signe qu'il se confessait vaincu. Il dépendait du peuple de lui accorder la vie : s'il voulait le sauver, il baissait le pouce; s'il voulait qu'il fût mis à mort, il le haussait, et le pauvre gladiateur se soumettait à la mort. Un simple

[1] Minut. Felix, *Oct.*; Tertull., *Apol.*, c. IX.

[2] Cubiculum principis.

[3] Cæsar, morituri te salutant.

[4] *Lex Tullia*, portée par Cicéron.

[5] Hoc habet. (Voyez la description détaillée du Colisée et des différentes espèces de combats dans les *Trois Rome*, t. I.)

Digitized by Google

mouvement du doigt décidait de la vie d'un homme. Quel respect pour l'humanité!

Ces victimes, qu'on forçait de s'immoler ainsi pour le divertissement de la populace la plus abjecte comme pour le plaisir de la société la plus raffinée, c'étaient tantôt d'infortunés prisonniers de guerre ; tantôt de pauvres esclaves, dont le seul crime était d'être esclaves ; tantôt des enfants exposés à qui on avait conservé la vie pour la leur faire rendre dans ces lugubres combats. On forçait ainsi des pères, des fils, des frères, de s'égorger mutuellement, afin de désennuyer un Néron, et mieux encore un Vespasien et un Titus.

Et qu'on ne croie pas que ce spectacle fût particulier à la ville de Rome et qu'il ne comptât qu'un petit nombre de combattants. Dans toute l'étendue de l'Empire il y avait des amphithéâtres, et les rois et les gouverneurs, et les magistrats et de simples particuliers, donnaient des gladiateurs au peuple. C'est par millions qu'il faut compter les victimes de ce jeu cruel. Dans l'espace de cent vingt-trois jours, Trajan donna dix mille gladiateurs. A ces mêmes jeux, onze mille animaux parurent dans l'arène. Tant de bouches affamées auraient manqué de pâture, si les martyrs ne s'étaient heureusement trouvés pour fournir du sang et de la chair à ces armées du désert.

La loi romaine étendait ses soins maternels sur toutes ces bêtes de meurtre. Elle défendait de tuer en Afrique les lions, les tigres, les panthères, et, dans les forêts de la Germanie, les loups et les ours, comme on défend de tuer les brebis mères des troupeaux. Le retentissement des glaives, les rugissements des animaux, les gémissements des victimes, dont les entrailles étaient traînées sur un sable parfumé d'essence de safran et d'eau de sen-

Digitized by Google

teur, ravissaient la foule. Au sortir de l'amphithéâtre, elle allait se plonger dans les bains ou dans les lieux de débauche.

Les festins particuliers étaient rehaussés par ce plaisir de sang; quand on s'était bien repu et qu'on approchait de l'ivresse, on appelait des gladiateurs. La salle retentissait d'applaudissements lorsqu'un des combattants était tué [1].

Cette cruauté de Rome païenne, ce mépris insultant de l'humanité se manifestait en bien d'autres manières. Dans cette vieille société, qui ne connaissait d'autre règle que le droit du plus fort, l'être faible était partout opprimé.

A commencer par la femme, je n'ose dire quel était son sort : on croirait que je calomnie le genre humain. Et cependant l'histoire est là, écrite avec de la fange, pour attester l'horrible avilissement de la femme païenne. Naissant esclave de son père, qui pouvait la tuer ou la vendre, et qui souvent usait de son droit, la fille païenne était enfin vendue à celui qui en offrait le plus haut prix [2]. Ne croyez pas qu'en devenant l'épouse de l'homme elle devînt sa noble compagne; elle restait son esclave, elle devenait sa propriété, elle perdait jusqu'à son nom [3]. Chaque jour, exposée aux caprices et à la brutalité de son nouveau maître, vendue, flétrie, elle se trouvait trop heureuse si elle n'était pas enfin délaissée et abandonnée à l'opprobre et à la misère; c'était là son sort ordinaire. La po-

[1] Chateaubriand.

[2] *Histoire des lois sur le mariage et le divorce*, par M. Nougarède, t. I.

[3] *Histoire des lois sur le mariage et le divorce*, par M. Nougarède, t. I. — Cette condition de la fille est restée la même partout où le Christianisme n'a pas exercé sa douce influence. Chez les Arabes du Delta, la formule du mariage est ainsi conçue : le père de la fille dit au futur : *Je te donnerai une esclave pour faire ton ménage.* (Michaud, *Correspond. d'Orient.*)

Digitized by Google

lygamie, source fatale de jalousies cruelles, de haines, de meurtres et d'empoisonnements ; le divorce, sacrement de l'adultère et cause d'inexplicables humiliations pour la femme, étaient autorisés par les lois [1]. Esclave dégradée du chef de la famille, quels égards, quels respects pouvait espérer de ses enfants la mère qui, d'un jour à l'autre, pouvait être ignominieusement chassée du foyer domestique ?

Telle était la femme, l'épouse, la mère dans le Paganisme, telle encore elle est aujourd'hui chez les peuples idolâtres [2] ; et pour qu'elle sache bien que c'est au Chris-

[1] Le principe du droit arbitraire de répudiation se trouvait placé dans le Code des Douze-Tables. L'abus de ce droit fut poussé jusqu'à l'extrême : les causes du divorce ne furent bientôt qu'une dérision. La femme de Sempronius était allée aux jeux publics sans sa permission ; celle d'Antistius avait parlé tout bas à une affranchie mal famée, et Sulpitius avait trouvé la sienne sans voile dans la rue. Des délits si graves leur suffirent pour répudier leurs épouses. On en vint bientôt à des causes qui n'avaient pas même l'apparence d'un délit. « A peine, disait Juvénal, le teint de Bibula commence-t-il à se faner, ses dents à perdre de leur blancheur et ses yeux de leur éclat, un affranchi se présente : — Partez, lui dit-il ; vous vous mouchez si souvent ! Hâtez-vous ; nous attendons un nez moins dégoûtant que le vôtre. »

[2] Il suffit de savoir ce qui se passe en Turquie, en Chine, dans les Indes. Je ne sais combien d'ouvrages nous racontent la servitude et l'abjection de la femme dans ces contrées. Il en est de même chez les nègres de l'Afrique centrale. (Voyez *Influence des femmes*, par madame de Mongellaz ; *Institutions des peuples de l'Inde*, par M. Dubois ; *Voyage à Tombouctou*, par Caillé. Voyez les lettres des Missionnaires et les relations des voyageurs.) A l'heure où nous écrivons ces lignes, le joug de fer pèse encore sur les filles chinoises. Voici ce qu'on lit dans les *Annales de la Propagation de la Foi*, n. 50, p. 220, an. 1837 :

« Les lois chinoises ne permettent pas de doter les filles. Les parents peuvent bien les vendre comme de vils animaux (la législation condamne ces horreurs, mais le gouvernement les tolère) ; ils peuvent même les faire mourir ; mais ils ne peuvent point les doter. Les garçons seuls héritent. S'il n'y a que des filles, le bien passe de plein droit au plus proche parent en ligne masculine, à moins que le père de famille n'ait adopté un enfant mâle, n'importe à quel degré de parenté il soit. Un préjugé barbare fait considérer le sexe comme une espèce dégénérée, inférieure à l'homme. C'est surtout dans la classe supérieure de la société que l'on aperçoit mieux cet état de servitude

Digitized by Google

tianisme seul qu'elle doit les avantages dont elle jouit parmi nous, telle la femme redevient insensiblement chez les nations et dans les familles où la Religion perd son influence.

Jeunes personnes, épouses, mères chrétiennes, oh! si vous saviez tout ce que vous devez au Christianisme, non, il n'y aurait pas assez de reconnaissance dans votre cœur pour le Dieu qui a été deux fois votre Rédempteur. Pour vous, ne pas aimer le Christianisme, ne pas le pratiquer avec enthousiasme et dévouement, ce n'est pas seulement un crime, une horrible ingratitude, c'est un suicide.

De la femme descendons à l'enfant. L'enfant! le petit enfant! à ce nom, tout ce qu'il y a de tendresse dans notre cœur chrétien se réveille, et un respect religieux s'empare de notre âme, et les soins empressés et les douces caresses sont prodigués à l'être chéri qui porte ce nom. En était-il de même dans Rome païenne? Qu'était l'enfant à ses yeux? Ses lois jugeaient qu'avant de naître l'enfant n'appartenait point encore à l'espèce humaine, et elles autorisaient l'avortement[1]; bientôt on autorisa le meurtre de tout enfant qui était venu au jour, mais qui n'avait pas encore touché le sein d'une nourrice. Auguste confirma cette jurisprudence par ses lois et par son exemple[2]. Au meurtre de l'enfant avant ou après la naissance

et d'humiliation. Il n'y a que la religion chrétienne qui, en Chine comme dans le reste de l'Asie, adoucisse le sort des femmes et leur donne une plus grande liberté. On peut dire que le Christianisme leur a rendu, en quelque sorte, l'état civil. La différence entre les chrétiennes et les païennes est si sensible que les Chinois appellent la Religion chrétienne la religion des femmes. »

Il faudrait citer toute l'histoire des peuples païens anciens et modernes, si l'on voulait raconter toutes les humiliations de la femme que le Christianisme n'a pas affranchie. (Voyez l'ouvrage de M. Nougarède, cité plus haut, t. I.)

[1] Voyez la loi *Falcidia*, *Digest.*, lib. XXV, tit. II.

[2] Suétone, *Vie d'Auguste*. Il ordonna que l'enfant dont sa fille Julie était enceinte serait étouffé aussitôt après l'accouchement de la mère.

Digitized by Google

succédait l'exposition [1] : elle n'était pas seulement permise par les lois ; dans certains cas, elle était même obligatoire. Pauvre enfant ! tu n'es pas au bout de tes peines. Une autre loi permettait au père de tuer ses enfants [2] ; une autre de les vendre, de les racheter et de les revendre jusqu'à trois fois [3]. La religion se réunissait à la loi pour opprimer cet être d'autant plus digne de compassion qu'il est plus faible : l'enfant était une victime choisie qu'on immolait, qu'on égorgeait, qu'on brûlait, en dansant et en chantant, à l'honneur de divinités monstrueuses. Cet horrible usage a fait le tour du monde [4].

Encore aujourd'hui, une abominable superstition condamne dans l'Inde une multitude d'enfants à une mort cruelle. Dans une province de la présidence de Madras, les fermiers et les cultivateurs sont dans l'horrible habitude d'engraisser les enfants et de les tuer ensuite. Quand l'enfant vit encore, ils lui font des incisions dans le corps, en découpent des morceaux de chair qu'ils envoient dans les différentes parties de leurs champs et de leurs plantations, et laissent couler tout le sang du malheureux enfant sur la terre avant qu'il meure, étant persuadés que la terre arrosée du sang tout chaud d'un enfant devient plus fertile. Des soldats anglais, envoyés dans un seul village, n'y trouvèrent pas moins de vingt-cinq enfants confiés à

[1] La loi permettait d'exposer les enfants sans aucune restriction : cet usage était général sous les empereurs. (Voyez Suétone, *in Octav.*, c. LXV ; *in Caligul.*, c. V ; Tacite, lib. V, *Histor.*, c. V.)

[2] C'était une loi des Douze-Tables dont voici le texte : *Endo liberis justis jus vitæ et necis, venumdandique potestas esto.*

[3] Voyez Goguet, *Origine des lois.*

[4] Il existait chez les Chananéens, chez les Carthaginois, chez les Gaulois, chez les Égyptiens ; on l'a trouvé au Mexique, etc., etc. Voyez les histoires de ces différents peuples. On trouvera tous les détails désirables sur cette matière aussi intéressante que peu connue dans notre *Histoire de la famille*, 2 vol. in-8°.

Digitized by Google

des prêtres chargés de les engraisser pour en faire plus tard l'infâme usage que nous venons de dire. Ainsi le vieux Paganisme faisait de l'enfant une victime, le nouveau en fait un engrais [1] !

Dans le Dar-Four, province d'Afrique voisine de l'Égypte, on immole encore chaque année deux enfants pour obtenir des jours prospères et de belles moissons.

O enfants ! rendez grâces au Dieu Sauveur, qui, pour vous arracher à tant de tyrannie, a daigné se faire enfant lui-même ; et nous aussi, hommes de l'âge mûr, rendons-lui grâces, car nous aussi nous fûmes enfants. Peut-être en est-il plusieurs parmi ceux qui liront ces lignes qui ne doivent qu'au Christianisme le bienfait de l'existence et de la conservation. Aimons, pratiquons cette Religion bienfaisante : partout où elle perd son influence, l'oppression de l'enfance, l'exposition et l'infanticide reparaissent.

Si les pères traitaient ainsi leurs enfants, quel devait être le sort des esclaves? Et d'abord, il faut savoir que, sur cent vingt millions d'hommes que comptait l'Empire romain, sous Trajan, il y avait moins de dix millions d'hommes libres. Telle était la liberté dans le monde païen. Qu'était-ce donc que l'esclavage ? Le texte des lois va nous l'apprendre.

Suivant l'ignoble expression de la législation d'alors, l'esclave était *une chose*, estimable à prix d'argent, qui devenait réellement l'objet d'un indigne trafic [2]. Les con-

[1] Ce fait est consigné dans les journaux anglais de 1845. — En Chine, terme moyen, sur vingt enfants qui viennent au monde au sein du paganisme, il y en a au moins *cinq* d'étouffés et jetés à la voirie. (Lettre de M. Pinchon, missionnaire en Chine, 13 août 1850.)

[2] La définition légale de l'esclave va même plus loin : *Non tam vilis quam nullus*, moins vil que nul.

Digitized by Google

ditions de la vente de ces créatures humaines étaient réglées comme celles des bestiaux. « Ceux qui vendent des esclaves, dit la loi, doivent déclarer aux acheteurs leurs maladies et leurs défauts ; s'ils sont sujets à la fuite et au vagabondage ; s'ils n'ont point commis quelques délits ou dommages ; si, depuis la vente, l'esclave a perdu de sa valeur ; si, au contraire, il a acquis quelque chose [1]. »

Immédiatement après ce titre vient un article sur la vente des chevaux et autre bétail, commençant de la même manière que celui sur la vente des esclaves. Ceux qui vendent des chevaux doivent déclarer leurs défauts, leurs vices et leurs maladies, etc. Or, pour qu'on sache bien que c'est le Christianisme seul qui a aboli cet usage et qui l'empêche de se rétablir, il ne faut pas oublier qu'à Constantinople, à Tunis, en Amérique, etc., se tiennent encore aujourd'hui des marchés d'hommes.

Le maître avait droit de vie et de mort sur l'esclave, et il ne se faisait pas faute d'en user. Les cruautés exercées sur les esclaves font frémir : un vase était-il brisé, ordre aussitôt de jeter dans le vivier le serviteur maladroit, dont le corps allait engraisser les murènes favorites ornées d'anneaux et de colliers. Un maître fait tuer un esclave pour avoir percé un sanglier avec un épieu, sorte d'arme défendue à la servitude [2]. Les esclaves vieux ou malades étaient souvent abandonnés ou assommés ; les esclaves laboureurs recevaient sur le front la marque d'un fer rouge, et, après avoir été excités au travail durant le jour à grands coups de fouet, ils passaient la nuit enchaînés

[1] *Edit Ediles*, lib. XXI, tit. I.
[2] Cicer., *in Verr.*, V, c. III.

Digitized by Google

dans des souterrains [1], où ils ne recevaient l'air que par une étroite lucarne. Pour nourriture on leur distribuait un peu de sel. Le possesseur d'un esclave le pouvait condamner aux bêtes, le vendre aux gladiateurs, le forcer à des actions infâmes. Dignes émules de leurs maris, les Romaines livraient aux traitements les plus cruels, pour la faute la plus légère, les femmes attachées à leur service. Si un esclave tuait son maître, on faisait périr avec le coupable tous ses compagnons innocents.

Toutes ces lois sur l'esclavage furent couronnées par celle qui est connue sous le nom de *sénatus-consulte Silanien*. Cette loi, qu'aucune expression ne saurait caractériser, qu'il eût fallu tracer en lettres de sang, fut rendue vers la fin du règne d'Auguste. Elle ordonnait que, lorsqu'un maître aurait été assassiné, tous ceux qui se trouvaient alors sous le même toit, tous ceux qui n'étaient pas à une distance assez éloignée pour qu'il leur fût impossible d'entendre sa voix ou même d'apercevoir le danger qu'il courait, seraient livrés au dernier supplice. Elle défendait toute distinction en faveur de l'âge ou du sexe, et tout égard pour les motifs d'excuse dont on pouvait le moins contester l'évidence. Elle rejetait toutes preuves contraires : elle obligeait l'héritier du défunt, sous peine d'amende, à se porter lui-même pour accusateur des esclaves.

En conséquence de cette loi [2], Pedanius Secundus, préfet de Rome, ayant été assassiné dans sa maison, quatre cents esclaves furent impitoyablement conduits au supplice.

L'instinct de la cruauté romaine se retrouve encore à

[1] Ces souterrains se nommaient *ergastula*. (Voyez sur les esclaves les *Trois Rome*, t. I ; et les *Césars*, par M. Champagny, etc.)

[2] Tacite, *Annal.*, lib. XIV.

Digitized by Google

l'égard des prisonniers de guerre, qui étaient ou réduits en esclavage, ou condamnés à combattre les uns contre les autres dans l'amphithéâtre ; quelquefois, à être immolés sur la tombe des vainqueurs ou sur l'autel des dieux [1]. La loi de haine et de barbarie qui régissait le monde païen s'appliquait à tout. Le créancier avait le droit de mettre en pièces son débiteur insolvable [2]. Tout étranger était un ennemi : dans la langue de Rome païenne, étranger et ennemi s'exprimaient par le même mot [3]. Traité en conséquence, l'étranger devenait une victime pour les sacrifices. Qui dira le sort des pauvres? Pour eux, pas un hôpital dans toute l'étendue de l'Empire romain ; on regardait comme un crime de les soulager [4].

A tant de barbarie on ajoutait la sanglante insulte [5] ; et, quand leur vue fatiguait le riche voluptueux, voulez-vous savoir quel moyen on avait de s'en délivrer? demandez-le à cet empereur qui, en ayant chargé trois vaisseaux, les fit couler en pleine mer [6].

Telle était Rome au jour où le pêcheur galiléen y entra,

[1] Voyez *Mœurs des Romains*, par Nieuport, lib. IV, p. 21; *Encyclopédie*, art. *Druides*.

[2] Tertull., *Apol.*, IV. — Encore aujourd'hui, dans l'Inde, le malheureux qui ne peut payer une dette de *trente francs* devient esclave du créancier, qui a le droit de le retenir dans les fers jusqu'à ce qu'il soit libéré. (*Annales de la propagation de la Foi*, n. 51, p. 409.)

[3] Hostis apud majores dicitur quem nunc peregrinum vocamus. (Cic.)

[4] Male meretur qui mendico dat quod edat;
Nam et illud quod dat perit, et illi producit vit m ad miseriam.
(Plaute, *Trinum.*, act. I, sc. II.)

Platon veut qu'on chasse impitoyablement de sa république ces *animaux impurs*. (*De Legib., Dialog.* XI.)

[5] Nil habet infelix paupertas durius in se
Quam quod ridiculos homines facit.
(Juv., *Sat.*, III.)

[6] Lact., *de Mortib. persecutor.*

Digitized by Google

seul, à pied, sans autre appui que son bâton de voyageur et sa croix de missionnaire, pour prêcher dans cette immense Babylone la pauvreté, la pénitence, l'humilité, la charité, la fraternité de tous les hommes et leur égalité devant Dieu. Il est donc vrai que, sous l'enveloppe brillante d'une civilisation matérielle, parvenue à son dernier degré de développement, le monde païen n'était qu'un cadavre pourri dont l'infection montait jusqu'au Ciel. Se faut-il étonner qu'il y eût bientôt dans les Catacombes de Rome un autre peuple qui, par des austérités et des larmes, appelât la création d'un nouvel univers ? Dans notre prochaine leçon nous visiterons cette Rome souterraine.

PRIÈRE.

O mon Dieu, qui êtes tout amour ! je vous remercie de toute l'étendue de mon cœur d'avoir délivré le monde des ténèbres et des crimes de l'idolâtrie : faites-nous la grâce de vivre comme des enfants de lumière et de sainteté.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je dirai chaque jour une prière pour la conversion des infidèles.*

Digitized by Google

VI^e LEÇON

LE CHRISTIANISME ÉTABLI (I^er SIÈCLE, SUITE).

Rome chrétienne. — Les Catacombes

Au-dessous de cette Rome qui se montrait à la face du soleil comme une grande prostituée, éclatante d'or et de pourpre, mais ivre de sang et hideuse de crimes, il existait, depuis la venue du pêcheur galiléen, une Rome souterraine habitée par quelques hommes du peuple. Il est temps d'y descendre et d'étudier ses habitants; entrons sans crainte dans ses noires profondeurs, nous y serons en famille. Voici nos pères dans la foi, voici des chrétiens. Ce peuple nouveau, destiné à renouveler un jour la face de la terre, est chargé maintenant de mettre dans la balance de la justice divine le contre-poids de cette masse d'iniquités, dont nous venons de tracer la fatigante histoire.

Aussi, à l'infâme religion de la vieille société cette jeune société oppose une religion de sainteté; à son orgueil infernal, l'humilité; à son luxe, la modestie; à ses débauches, la tempérance et le jeûne; à ses turpitudes, la pureté des anges; à sa soif de l'or, la pauvreté volontaire; à tous ses crimes, des prières et des larmes; à ses lois de haine, d'esclavage et de cruauté, la loi de charité universelle. Avant de développer cette comparaison, étudions la Rome nouvelle. Chose étonnante! à Jérusalem comme à Rome, le berceau du Christianisme fut un tombeau. C'est du sein de la mort qu'est née la vie: belle image de la résurrection morale de l'univers par l'Évangile.

Digitized by Google

Or, cette Rome nouvelle, berceau du Christianisme en Occident, ce sont les *Catacombes*.

Représentez-vous une ville souterraine de plusieurs lieues d'étendue, avec ses différents quartiers, désignés par des noms illustres ; ses nombreux habitants, de tout âge, de tout sexe, de toute condition ; ses places publiques, ses carrefours, ses chapelles, ses églises ; ses peintures, vivant tableau de la foi et des dispositions des générations dont elle est la demeure ; ses innombrables rues ou galeries, étagées les unes au-dessus des autres jusqu'au nombre de quatre et même de cinq, tantôt basses et étroites, tantôt hautes et larges, tantôt courant en ligne droite, tantôt se courbant sur elles-mêmes, fuyant dans tous les sens, se coupant, se mêlant comme les allées d'un immense labyrinthe ; ces galeries, ces places, ces chapelles éclairées extérieurement, de distance en distance, par des ouvertures pratiquées à la surface du sol, et illuminées intérieurement par des millions de lampes de terre cuite ou de bronze affectant la forme d'une nacelle ; partout, à droite et à gauche, du sol jusqu'à la naissance des voûtes, des tombeaux taillés horizontalement dans les parois des galeries ; ces galeries elles-mêmes si nombreuses et si étendues, que, si elles étaient mises bout à bout, elles formeraient une rue de trois cents lieues de longueur, bordée de six millions de tombes ; représentez-vous là les premiers chrétiens, nos modèles et nos pères, purs comme des anges, obligés de se cacher pour se soustraire à la contagion et à la fureur de la vieille société, offrant, avec les mystères saints, leurs prières et leurs larmes, soit pour se préparer au martyre, soit pour obtenir le salut des persécuteurs superbes dont les chars dorés roulaient avec fracas au-dessus de leurs

Digitized by Google

têtes ; représentez-vous tout cela, laissez-vous aller aux émotions de la foi, et vous aurez une idée des Catacombes aux jours de l'Église naissante.

Le mot *Catacombes* veut dire en général souterrain, cimetière, et il s'applique, dans la langue religieuse, à ces vastes excavations où les premiers chrétiens cherchaient un asile contre les persécutions, et où ils enterraient les corps de leurs frères et des martyrs. Il y avait des Catacombes dans un grand nombre de villes, telles que Naples, Syracuse, Carthage, Alexandrie [1], etc. ; celles de Rome sont les plus fameuses et les plus vénérables ; car ces immenses souterrains sont l'ouvrage exclusif de nos pères dans la foi.

De la description des Catacombes passons à leurs usages. D'abord elles servaient de retraite aux Fidèles. Aussitôt que l'édit de proscription était lancé, on les voyait, suivant le conseil du divin Maître, quitter leurs demeures et s'ensevelir tout vivants dans ces vastes cimetières. Là, prosternés autour du tombeau des martyrs, ils demandaient, les uns pour les autres, la grâce de les imiter. Là, ils recevaient, avec une ferveur que Dieu seul connaît, le pain des forts et le vin qui fait germer les vierges. Là, ceux qui n'étaient pas encore baptisés étaient admis au premier de tous les sacrements. Tous ensemble écoutaient avec respect les instructions de l'évêque, dont le corps brillait quelquefois des stigmates du martyre. C'est ainsi que les enfants des Patriarches, assis sous le palmier du désert, écoutaient la voix du vieillard blanchi par les ans.

[1] Voyez sur la Rome souterraine, sur les peintures, les usages, la vie des premiers Chrétiens, et sur tout ce qui regarde les martyrs, notre *Histoire des Catacombes*.

Digitized by Google

Il se rencontre effectivement dans presque toutes les Catacombes des salles [1], quelquefois assez spacieuses, d'une forme plus ou moins régulière, qui n'ont pu servir que pour les réunions nommées *Synaxes*, ou pour la célébration des mystères sacrés. Ces salles, habituellement privées du jour extérieur, étaient éclairées par des *lampes* suspendues à la voûte, dont quelques-unes y ont été trouvées en place dans ces derniers temps. D'autres fois, ces lampes étaient insérées dans de petites niches qui s'y rencontrent aussi par centaines. Quelques-unes des salles en question recevaient le jour par une ouverture de la voûte donnant sur la campagne [2]. On a des exemples de chrétiens précipités vivants dans les souterrains de Rome par cette voie, et qui trouvaient ainsi la mort dans ces mêmes Catacombes où les attendait la sépulture.

Toutefois ces salles creusées dans les Catacombes, avec ou sans soupirail extérieur, avaient besoin d'être illuminées par la clarté des lampes, pour qu'on y pût accomplir en tout temps les devoirs de la piété et les mystères de la religion. De là, l'immense quantité de lampes trouvées dans les Catacombes. De là aussi, sans nul doute [3], l'usage qui s'est maintenu dans l'Église des *cierges allumés* pour la célébration des saints offices : usage vénérable qui rappelle encore aujourd'hui à une époque où depuis tant de siècles le Christianisme professe son culte à la clarté du soleil, ces temps d'épreuves et de misères où il se cachait dans les obcurités de la terre.

[1] Cubicula.

[2] Cubicula clara.

[3] M. Raoul Rochette, *Tableau des Catacombes*, p. 50; Prudence, *Peri-steph.*, *Hymn.* II; S. Paulin de Nole, *Poëme* XVIII, v. 96-93.

Digitized by Google

Indépendamment de ces salles plus ou moins spacieuses, taillées dans le tuf, quelquefois avec des *gradins* tout alentour pour la foule des Fidèles, et des siéges adossés à la paroi principale et destinés au pontife qui présidait la réunion, avec des colonnes du même tuf qui soutiennent la voûte, il se rencontre dans les Catacombes de petits édifices en partie creusés, en partie construits, lesquels nous offrent indubitablement les premiers modèles d'églises chrétiennes qui se soient conservés sur la terre.

Il existe encore dans les Catacombes, aux endroits où l'on a trouvé des fontaines et des citernes, plus d'une disposition qui prouve que ces lieux avaient servi pour l'administration du Baptême [1]. Ce seraient donc là les baptistères primitifs, de même que les temples souterrains dont nous venons de parler nous offriraient les premiers modèles de basiliques chrétiennes. Enfin, on trouve dans les Catacombes des salles qui paraissent évidemment, d'après leur disposition et d'après la nature même des peintures qui les décorent, avoir servi à la célébration des innocents festins nommés *agapes*. Ainsi, le premier usage des Catacombes fut de donner asile aux chrétiens durant les persécutions. On peut juger quelle vie de privations et de misères ils menaient dans ces retraites ténébreuses remplies de l'odeur des cadavres ; néanmoins nos pères aimaient mieux souffrir tout cela que de s'exposer au danger de perdre leur âme en perdant leur foi. Grande leçon pour leurs enfants !

Afin de s'enc ourager dans leurs épreuves, ils avaient peint sur les parois, gravé sur les tombeaux, sur les vases, sur les verres, sur les lampes, en un mot, sur tout ce qui

[1] Aringhi, *Roma subterr.*, l. I, p. 318.

Digitized by Google

servait à leur usage, les sujets de l'Ancien et du Nouveau Testament, analogues à leur position. Ceux qu'on rencontre le plus souvent sont : les *Trois Enfants dans la fournaise; Daniel dans la fosse aux lions ; Isaac sur le bûcher*, où nos pères, soumis aux mêmes épreuves, voyaient tout à la fois une image de la réalité, un modèle à imiter, un motif de consolation et d'espérance ; *Noé*, l'*Arche* et la *Colombe* portant à son bec le rameau d'olivier, touchante image de l'Église, qui, quoique agitée par les persécutions, arrivera néanmoins au céleste port; dans le Nouveau Testament, c'est le Sauveur dans les situations les plus propres à fournir des modèles de vertus chrétiennes, des images de gloire, des motifs de consolation et d'espérance. C'est le *Christ multipliant les pains, guérissant le paralytique, rendant la vue à l'aveugle, ressuscitant Lazare ;* toujours et partout le *Christ* en *bon Pasteur.*

Dans ce qui constitue la partie purement décorative de ces peintures, rien que des sujets aimables et gracieux, des représentations de *scènes pastorales*, des *agapes*, des symboles de *fruits*, de *fleurs*, de *palmes* et de *couronnes*. Occupés seulement, au milieu des épreuves d'une vie si agitée et souvent d'une mort si terrible, de la récompense céleste qui les attendait, nos pères ne voyaient dans la mort et même dans le supplice qu'une voie prompte et sûre pour arriver au bonheur éternel. Loin d'associer à cette image celle des tortures et des privations qui leur ouvraient le ciel, ils se plaisaient à l'égayer de riantes couleurs, à la présenter sous des symboles aimables, à l'orner de pampres et de fleurs; car c'est ainsi que nous apparaît l'asile de la mort dans les catacombes chrétiennes [1].

[1] Voyez tout ce merveilleux symbolisme expliqué dans notre *Histoire des Catacombes*. — Voyez aussi Mamachi, t. I, p. 156-164.

Digitized by Google

Admirable puissance du christianisme ! pendant une si longue période de persécutions, sous l'influence habituelle d'impressions si douloureuses, nos pères, réfugiés dans les catacombes, réduits à prier sur des tombeaux, et sans cesse occupés de devoirs tristes et sévères, n'ont cependant laissé dans ces cimetières, parmi tant d'objets sinistres, aucune image de deuil, aucun signe de ressentiment, aucune expression de vengeance ; tout, au contraire, y respire des sentiments de douceur, de bienveillance et de charité. « Je me trompe fort, ou cette observation, qui résulte si positivement de l'examen des peintures chrétiennes, présente le Christianisme primitif sous un aspect aussi propre à lui concilier le respect et l'amour, qu'aucun des traits de son histoire ou des monuments de son génie [1]. »

Outre ces peintures, qu'on rencontre à chaque pas dans les rues de la Rome souterraine, comme on rencontrait à chaque pas dans les rues de la Rome païenne les statues et les tableaux des divinités infâmes, on en trouve une infinité d'autres. A cette première époque, l'enseignement de la Religion était entièrement vocal. Or, comme les Patriarches élevaient des monuments qui étaient des témoins toujours subsistants des miracles et des bienfaits dont le Seigneur les avait favorisés, ainsi nos pères gravaient, peignaient, sculptaient toutes les vérités de la Religion. Dans l'occasion, les Patriarches expliquaient à leurs enfants l'origine, le sens de ces monuments du désert ; de même nos pères expliquaient à leurs enfants et se rappelaient à eux-mêmes la signification des peintures et des sculptures dont ils étaient environnés.

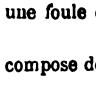
Les principaux traits de l'Ancien et du Nouveau Testa-

[1] Paroles de M. Raoul Rochette.

Digitized by Google

ment s'y trouvent représentés ; le nom et la qualité essentielle de Notre-Seigneur se rencontrent partout. Il est figuré par un poisson, parce que les lettres qui composent le mot poisson, en grec, sont les initiales du nom de Notre-Seigneur : *Jésus-Christ*, *fils de Dieu*, *Sauveur* [1]. Sous divers symboles, ils représentaient encore toutes les vertus chrétiennes, toutes les saintes affections de l'âme qui aime son Dieu : le cerf, le cheval, le lion, le lièvre, la colombe, la vigne leur rappelaient tour à tour le désir du ciel, l'ardeur dans la carrière de la vertu, la force contre le démon et le monde, la prudente timidité, l'innocence, la douceur et la tendre charité [2].

Nos pères avaient grand besoin que tout ce qui les environnait soutînt leur courage et animât leur vertu. Car, le croirait-on ? ils n'étaient pas toujours en sûreté dans leurs tristes demeures. La persécution à peine allumée, les Païens s'empressaient de leur interdire l'entrée des Catacombes. Si, malgré la défense, ils allaient y chercher un asile, les persécuteurs venaient les y assiéger ; ils les forçaient d'en sortir. Des satellites placés à toutes les issues s'emparaient de ces innocentes victimes et les traînaient brutalement devant les tribunaux. D'autres fois, ils fermaient toutes les ouvertures, et les Chrétiens, ne pouvant être secourus par les frères, mouraient de faim et de soif [3].

[1] Ἰχθύς. Sur leurs bagues, leurs médailles, et sur une foule d'autres objets à leur usage, on trouve ce signe  , qui se compose des deux lettres grecques XP, initiales du mot Christ. Ce signe sacré commence à reparaître sur plusieurs objets d'art modernes. Il a été conservé en Allemagne et en Suisse, où vous le voyez sur les gravures de piété, sur les autels, etc. Il est la traduction figurée de cette parole du Roi-prophète : *Dico ego opera mea Regi*, je dédie mes ouvrages à mon Roi.

[2] Tertull., *Scorpiac.*, c. I, p. 488 ; Mamachi, t. I, p. 169-174.

[3] Mamachi, t. II, p. 221.

Digitized by Google

Ces lieux souterrains, qui avaient servi à cacher leur vie, cachaient aussi leur mort : tel est le second usage des Catacombes.

En effet, on y trouve une multitude de tombeaux. Dans presque toutes les galeries, on voit cinq et jusqu'à six rangs de niches pratiquées dans le tuf et destinées à recevoir des corps. Il en est qui ne peuvent en contenir qu'un ; d'autres, plus grandes, en contiennent deux, trois et quatre [1]. C'est là que reposent en paix les restes sacrés des premiers héros du Christianisme ; leur foi vive, leur tendre charité respirent dans les ornements et les inscriptions de leurs tombeaux [2].

Telle était la vie de nos pères dans les Catacombes : tels sont les monuments qu'ils y ont laissés de leur séjour. Les jours d'épreuve qui affligèrent l'Église à sa naissance se succédèrent si rapidement, que la Rome souterraine fut la demeure habituelle des Chrétiens pendant trois siècles. Dans l'intervalle des persécutions, ils habitaient, au milieu des Païens, dans les villes et dans les campagnes. Là, comme dans les Catacombes, ils répandaient la bonne odeur de Jésus-Christ, et retardaient de toute la puissance de leurs vertus la chute de l'empire romain [3]. Venez à nous, lui disaient-ils, ou vous périrez ; nous sommes les héritiers de l'avenir, nous avons les paroles de vie. L'empire romain resta sourd à leur voix ; et, quand sonna l'heure de la vengeance divine, il ne fut plus qu'un vaste cadavre dont les peuples barbares vinrent se disputer les lambeaux [4].

[1] Bisomum, trisomum, quadrisomum.
[2] Murator., *Thesaur. Inscrip.*, t. IV, p. 915.
[3] Tertull., *Apol.*
[4] Et nunc, reges, intelligite ; erudimini, qui judicatis terram. (*Psal.* II.)

Digitized by Google

En attendant, nos pères faisaient, par la sainteté de leur vie, le contre-poids de l'iniquité païenne : aux erreurs grossières, infâmes, cruelles, avilissantes de l'idolâtrie, ils opposaient la Religion de sainteté, de vérité et de charité dont ils furent les martyrs, et dont nous sommes les enfants.

A l'orgueil infernal de la vieille Rome, Rome souterraine opposait l'humilité. *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur* [1]. Cette leçon du Dieu de Bethléem et du Calvaire, toujours présente à nos pères dans la foi, était la règle de leurs sentiments et de leur conduite. « Nous ne désirons, disaient-ils, ni d'être rois, ni d'être riches, ni d'être préfets de l'Empire. Loin de nous la pensée de courir les mers pour contenter une insatiable avarice : nous sommes exempts de tout désir de vaine gloire [2]. » Et leur conduite n'était que l'application littérale de cette noble profession d'humilité. Imitateurs du divin Maître, qui se déclara le serviteur de ses propres Disciples, et qui s'abaissa jusqu'à leur laver les pieds, les riches parmi les Chrétiens, loin de s'enorgueillir de leur fortune, s'empressaient de s'humilier devant les pauvres. Ils leur lavaient les pieds, allaient les visiter, leur donnaient toutes sortes de témoignages d'estime et de respect pour marquer l'humble opinion qu'ils avaient d'eux-mêmes [3].

Cette humilité, aussi sincère que profonde, régnait parmi tous les membres de la jeune société. Tertullien engage son épouse à ne pas se remarier avec un Païen, si lui-même venait à mourir. Parmi les raisons qu'il lui donne, il place la coutume générale des hommes et des

[1] Matth., VII.
[2] Tatian., *Orat. contr. Gent.*, n. 11, p. 264.
[3] *Tim.*, V, 10.

Digitized by Google

femmes chrétiennes de s'humilier devant les pauvres : « Quel mari païen, lui dit-il, voudra permettre à son épouse chrétienne de descendre aux carrefours, d'entrer dans les cabanes des pauvres, afin de visiter les frères et de leur laver les pieds [1] ? »

A Dieu seul nos pères rapportaient tout le bien qui était en eux; les louanges les faisaient rougir [2]. Pendant la cruelle persécution qui ensanglanta les Gaules, les glorieux martyrs de Lyon furent enfermés dans une obscure prison. Quelques-uns des frères, étant venus les visiter, leur donnèrent le nom de martyrs, parce qu'ils étaient à la veille de verser leur sang pour Jésus-Christ. On expliquerait difficilement la peine qu'ils en ressentirent. « Ah ! donnez, leur dirent-ils, ce nom glorieux à Notre-Seigneur, le premier des martyrs; donnez-le à ceux qui ont souffert la mort pour la défense de la foi, et qui sont maintenant dans la bienheureuse patrie : pour nous, vils et méprisables, nous ne le méritons pas; obtenez-nous plutôt par vos prières la grâce d'arriver heureusement au terme qui est l'objet de tous nos vœux [3]. »

Au luxe effréné des Païens nos pères opposaient une modeste simplicité. Vivant au milieu du monde, ils se conformaient aux usages qui n'étaient contraires ni à la piété ni à la Religion. Chacun d'eux portait les vêtements convenables à son état et à son rang. Les hommes qui faisaient profession d'un genre de vie plus austère quittaient la toge et prenaient le manteau : c'était l'habit distinctif des Philosophes et des Ascètes [4]. Ceux qui conservaient la toge avaient soin,

[1] Lib. II, *ad Uxor.*, c. IV.
[2] Just., *Dialog. cum Tryph.*, p. 245.
[3] Eusèbe, l. I, c. XI.
[4] On appelait ainsi ceux qui, vivant plus retirés du monde, s'*exerçaient* à une vie plus parfaite.

Digitized by Google

par leur gravité et leur modestie, de donner le bon exemple aux frères [1].

Les personnes d'une classe inférieure, contentes de leur condition, n'affectaient aucun désir de paraître. Simple et modeste, leur vêtement témoignait de la pudeur de leur âme et de la chasteté de leurs pensées. Pour rien au monde elles n'auraient accepté des habillements offerts par les Païens, lorsqu'elles pouvaient y remarquer le moindre signe de superstition [2].

Si des habits nous passons aux meubles, nous ne serons pas étonnés de ne trouver dans les maisons des premiers Chrétiens ni luxe, ni vanité, ni ornements indignes de la modestie et de la simplicité dont ils faisaient profession. Les miroirs, les tableaux, les chaises, les tables, les lits, les vases qui servaient à l'ornement de l'habitation et à l'usage de la famille, témoignaient de l'humilité des maîtres et de leur éloignement pour toute espèce de faste. Au reste, voici sur l'ameublement quels étaient leurs principes :

« Les vases d'or et d'argent, ainsi que les pierres précieuses, sont inutiles; ces choses ne servent qu'à éblouir la vue. C'est aussi une vanité d'avoir des vases de cristal et de verre délicatement travaillés. Les chaises, les aiguières, les plats d'argent pour l'usage de la table, les tables de cèdre, d'ébène, d'ivoire, les lits dont les pieds sont d'argent ou d'ivoire, et les couvertures de pourpre ou d'autre couleur, sont la marque d'une âme molle et d'un cœur efféminé. Nous devons les retrancher absolument. Comment pourrions-nous croire que le luxe et l'orgueil nous sont permis, à nous qui suivons les enseignements de notre

[1] Mamachi, *Antiq. Christ.*, t. III, p. 389.
[2] *Act.*, SS. Perpet. et Felic.; S. Cypr., *de Lapsis*, p. 122.

Digitized by Google

divin Rédempteur ? N'a-t-il pas dit : Vendez ce que vous avez, donnez-en le prix aux pauvres, et suivez-moi ? Imitons donc le Seigneur, et rejetons bien loin de nous cette pompe qui passe comme l'ombre. Possédons ce qui est juste et tout ce qui ne peut nous être ôté : la foi en Dieu, la confession du nom du Seigneur qui a souffert pour nous, et la charité envers nos frères.

« Eh quoi ! si la cuvette est de terre, ne pourrons-nous y laver nos mains ? Ne pourrons-nous manger, si la table qui porte notre pain n'a pas coûté son pesant d'or ? La lampe n'éclairera-t-elle pas, si elle est l'ouvrage du potier, et non de l'orfévre ? Pour nous, nous croyons qu'on dort aussi bien dans un lit modeste que dans un lit d'ivoire. Souvenons-nous que le Seigneur se servit pour manger d'un plat de nulle valeur ; qu'il fit asseoir ses disciples sur l'herbe et leur lava les pieds, tant il était éloigné du faste, quoiqu'il fût le maître de toutes choses [1]. »

Comme on le voit, c'était toujours à l'exemple et aux leçons du divin modèle que les premiers Fidèles en appelaient des usages du monde et des désirs déréglés de la nature. Profonde philosophie du Christianisme, qui fait de la perfection d'un Homme-Dieu la pierre de touche et la règle des pensées, des désirs et des actions de tous les autres hommes ! Est-il étonnant que cette philosophie ait renouvelé la face de la terre ?

Aux débauches des païens, nos pères opposaient la tempérance et le jeûne. Vivre pour manger était la maxime de la vieille société, manger pour vivre était le principe de la jeune. Suivant cette loi, nos pères étaient sobres dans le boire et le manger. Non-seulement ils ne connaissaient

[1] Clem. Alexand., *Pædag.*, c. III, p. 156.

Digitized by Google

point ces excès de table qui déshonoraient les païens, les moindres recherches de la sensualité leur étaient étrangères. Soutenir leur vie et acquérir les forces dont ils avaient besoin pour servir Dieu et le prochain, telles étaient les règles qui présidaient à leurs repas. Ainsi, ils faisaient choix des viandes les plus simples, plus propres à fortifier l'estomac qu'à flatter le palais. Ils étaient persuadés que les mets délicats, au lieu de nourrir l'homme, sont également nuisibles au corps et à l'âme [1].

Cette sage sobriété qu'ils observaient dans leurs maisons présidait également à leurs innocents festins, nommés *agapes*. Manger ensemble a été de tout temps et chez tous les peuples une marque d'amitié. Pour donner un témoignage sensible de cette tendre charité qui les unissait, nos pères s'asseyaient souvent à la même table. Un repas honnête et frugal était préparé; les riches en faisaient les frais. Tous les frères, c'est-à-dire tous les fidèles de la même Église, y étaient invités; tous mangeaient ensemble : entre eux nulle distinction. C'est ainsi que, même dans ses moindres usages, le Christianisme enseignait aux hommes leur fraternité et leur égalité devant Dieu. Combien de fois les lampes des Catacombes éclairèrent ces innocentes réunions ! Dans la primitive Église, elles avaient lieu plusieurs fois la semaine; plus tard, elles furent réduites aux trois époques mémorables de la vie : le baptême, les noces et les funérailles [2].

Rien n'est plus intéressant que la description donnée par les Pères de ces repas à jamais célèbres, et dont le nom seul rappelle de si touchants souvenirs. Tertullien, plaidant la cause des chrétiens au tribunal de cette vieille société païenne qui ne voyait partout que des excès et des

[1] Clem. Alex., *Pædag.*, c. I, 139.
[2] Mamachi, t. III, p. 150.

Digitized by Google

débauches, parce qu'elle-même ne pouvait vivre sans cela, disait : « Le seul nom de nos repas montre ce qu'ils sont. On les appelle Agapes, ce qui en grec veut dire *charité*. Quoi qu'ils puissent coûter, nous y gagnons toujours par le bien qu'ils procurent. Par là, nous soulageons tous les pauvres. Loin de nous conduire à leur égard comme vous à l'égard de vos parasites, qui font gloire de vendre leur liberté pour s'engraisser à vos tables au prix de mille avanies, nous traitons les pauvres comme des hommes sur qui la Divinité attache ses regards avec le plus de complaisance.

« Si le motif de nos repas n'a rien que d'honnête, jugez ce qui s'y passe par l'esprit de religion qui l'anime. On n'y souffre rien de bas, rien d'immodeste. On ne se met à table qu'après avoir adressé une prière à Dieu. On ne mange qu'autant qu'on a faim, on boit comme il convient de le faire quand on est chaste. On se rassasie comme devant se lever la nuit pour prier Dieu. Après qu'on s'est lavé les mains et que les flambeaux sont allumés, chacun est invité à chanter les louanges de Dieu, qu'il tire des Écritures ou qu'il compose de lui-même : on voit par là combien il a bu. Le repas finit de même par la prière. On sort de là, non en troupes de gladiateurs, de bacchantes ou de débauchés audacieux, mais comme on y était entré, avec pudeur et modestie ; on sort d'une école de vertu plutôt que d'un souper. Nous sommes dans nos réunions les mêmes que dans nos maisons, tous ensemble les mêmes que chacun en particulier, ne faisant ni tort ni peine à personne[1]. »

N'est-ce pas une chose bien remarquable que ces repas

[1] *Apolog.*, c. XXXVIII ; Minut. Felix, p. 308 ; *Lettres de Pline le Jeune à Trajan*, lib. X, *Epist.* XCVIII ; Mamachi, t. II, p. 94 et suiv.

Digitized by Google

de charité se soient spontanément établis parmi les sauvages des îles Gambier, tout nouvellement convertis à la foi? Quelle preuve plus sensible que l'esprit de la vraie religion est le même dans tous les temps et sous tous les climats? Écoutons un de leurs missionnaires : « Dans cette même île de Taravaï, un jour de dimanche, nous vîmes nos sauvages arriver dès le matin, emportant avec eux des vivres pour la journée : ils voulaient la passer tout entière avec nous. Au moment du repas, ils partagèrent entre eux leurs petites provisions avec la plus grande cordialité. Nous fûmes témoins de ces nouvelles agapes avec un sensible plaisir; et, ce qui vous surprendra, c'est que nous n'avions jamais songé à leur recommander rien de pareil : cela est venu d'eux-mêmes ; ils en ont pris l'idée dans une instruction sur la communion des saints. Ces sortes de repas sont maintenant parmi eux une coutume ; ils les appellent communion. N'y a-t-il pas là de quoi réjouir le cœur du pauvre missionnaire, sous les yeux duquel ces fêtes se passent avec toute la simplicité de la primitive Église[1] ? »

S'abstenir de tout excès dans la nourriture n'était pas assez pour nos pères. Leur divin modèle jeûnant pendant quarante jours au désert, les Apôtres jeûnant eux-mêmes malgré leurs immenses travaux, la chair toujours prête à se révolter contre l'esprit, l'obligation d'affaiblir la vie des sens pour être membres d'une religion toute spirituelle ; mais surtout la vieille société se plongeant chaque jour dans de nouvelles débauches qui demandaient une expiation nouvelle : toutes ces pensées étaient pour eux

[1] Lettre de M. Honoré Laval, *Annales de la Propagation de la Foi*, n. 56, p. 176.

Digitized by Google

autant de motifs de se priver même des choses permises. Outre le Carême, ils jeûnaient plusieurs fois chaque semaine ; ces jours-là ils ne prenaient leurs repas qu'après le coucher du soleil. « Le mercredi et le vendredi, disent Tertullien et Origène, sont parmi nous des jours de jeûne solennel [1]. « Pour l'Église de Rome, le samedi était encore un jour de jeûne. Quoi de plus touchant que son origine ! « Plusieurs anciens de Rome, écrit saint Augustin, croyaient que la coutume de jeûner le samedi à Rome venait de ce que saint Pierre, ayant à combattre Simon le Magicien le dimanche, avait jeûné le jour précédent avec toute l'Église de Rome, et que, ce combat ayant eu un succès si glorieux, on avait depuis retenu la même pratique [2]. »

PRIÈRE.

O mon Dieu, qui êtes tout amour ! je vous remercie d'avoir sanctifié le monde en établissant l'Évangile ; faites-nous la grâce d'imiter l'humilité, la modestie et la tempérance de nos pères dans la foi.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je veux éviter toute recherche dans mes habits et dans mes repas.*

[1] *Epist.* LXXXVI, p. 146. (Voyez aussi Mamachi, t. II, p. 119.)
[2] Tertull., *lib de Jejun.*, c. XIV ; Orig., *Homil. in Levitic.*

Digitized by Google

VII^e LEÇON

LE CHRISTIANISME ÉTABLI (I^er SIÈCLE, SUITE).

Rome souterraine.

Continuons l'histoire de nos pères, et n'oublions pas que dans leurs héroïques vertus est le secret de leur triomphe, la gloire de leur nom et le modèle de notre vie.

Aux infamies des Païens ils opposaient la pureté des Anges. La sobriété et le jeûne sont les gardiens de la plus aimable des vertus. Ainsi parlent, d'une voix unanime, la raison, la philosophie même païenne et l'expérience. A défaut d'autres témoignages, cela seul suffirait pour établir la chasteté parfaite des premiers Chrétiens ; mais nous avons d'autres preuves, et c'est la vieille société elle-même qui nous les fournit. Malgré qu'elle en eût, elle était forcée de reconnaître que le Christianisme rendait chastes ceux qui le pratiquaient, et que la pudeur était la plus chère vertu de nos aïeux.

Tertullien, rapportant les propres paroles des Païens, leur disait : « En parlant de tels et tels que vous avez connus, et qui, avant leur conversion au Christianisme, s'étaient signalés par une vie dissipée, dissolue, scandaleuse même, vous cherchez à les décrier par de satiriques rapprochements qui tournent à leur éloge, tant la haine est maladroite ! Vous dites : Voyez cette femme : comme elle était coquette ! comme elle était agaçante ! Voyez ce jeune homme : comme il était voluptueux, coureur de plaisirs ! Quel dommage qu'ils se soient faits Chrétiens !

Digitized by Google

Vous ne voyez pas que vous faites à leur Religion l'honneur de les avoir changés. Naguère, ajoutait l'éloquent apologiste, en condamnant une Chrétienne à être exposée à l'infamie plutôt qu'aux lions, vous avez prouvé que la perte de la pudeur est pour nous un supplice plus atroce que toutes les tortures et la mort même [1]. »

Il y eut dans la suite de nombreux exemples de femmes chrétiennes que les juges menaçaient, comme dernier moyen, de leur faire abjurer l'Évangile, d'exposer dans des lieux de débauche. Plus tard, lorsque les Barbares du Nord se précipitèrent sur l'empire romain, ils y trouvèrent le même amour pour l'angélique vertu. Quelles femmes il y a parmi les Chrétiens ! s'écriaient-ils dans leur admiration. La jeune société avait un si tendre amour pour la pureté et la continence, qu'un grand nombre consacraient à Dieu leur virginité. Chose miraculeuse ! Auguste pouvait à peine, dans l'immense Rome, trouver six Vestales [2], et voilà que des milliers de vierges [3] fleurissaient comme des lis sans tache dans le petit champ de l'Église. Ceux qui entraient dans l'état du mariage y gardaient dans toute sa perfection la chasteté conjugale ; il était extrêmement rare de les voir passer à de secondes noces [4].

L'admirable pureté de nos pères se manifestait dans

[1] *Apol.*, c. III, id. sub fin.

[2] Les Vestales étaient des vierges païennes, vouées au culte de la déesse Vesta : elles pouvaient se marier à l'âge de trente ans ; on en comptait six seulement. Sur ce petit nombre on en compte, pendant la durée de leur règne, qui fut d'environ mille ans, dix-sept qui furent condamnées au dernier supplice pour avoir violé leur vœu. Un bien plus grand nombre en furent soupçonnées, tant il est vrai que la pureté est une vertu qui ne croît que dans la vraie Religion.

[3] *Plebem pudoris*, comme dit S. Ambroise.

[4] Mamachi, t. II, p. 126-132.

Digitized by Google

tout leur extérieur. Rien n'était plus frappant que le contraste de la modestie des femmes chrétiennes avec les parures et la recherche des femmes païennes. Celles-ci se peignaient le visage avec du fard, se parfumaient les cheveux et chargeaient leur tête d'or et de perles ; les femmes chrétiennes, d'un maintien réservé et modeste, ne sortaient jamais sans être voilées ; leur voile ne les quittait pas même dans l'Église, surtout si elles n'étaient pas mariées [1]. Il était rare de voir dans leurs cheveux la moindre chose qui sentît le luxe ou la vanité. Du reste, elles sortaient rarement; leur retraite était même pour les Païens un sujet de moquerie. Mais nos pères leur répondaient : « Vous ne parlez qu'avec dérision de nos vierges qui vivent dans la retraite, dont les mains sont occupées à filer la laine, et la bouche à chanter des cantiques sacrés ; eh ! rougissez, rougissez, vous qui avez élevé des statues à toutes les femmes qui se sont rendues célèbres par le débordement de leurs mœurs [2]. »

Les hommes ne portaient point la chevelure longue, mais ils la coupaient : leurs portraits trouvés dans les catacombes en sont une preuve visible. La plupart, surtout en Orient, portaient la barbe, mais sans aucun apprêt. Ils avaient en horreur la sotte vanité des Païens, qui teignaient la leur afin de paraître plus jeunes et plus beaux [3].

Modestes dans leurs habillements, les premiers chrétiens ne l'étaient pas moins dans leurs regards et dans leurs discours. On n'entendait parmi eux ni paroles obscènes,

[1] Tertull., *de Ornat. mulier.*, lib. II, c. IV; et *de Veland. virginib.*, c. II ; Clem. Alex., *Pædag.*, l. III.

[2] Tatian., *Contra Gent.*, p. 169.

[3] Voyez *Roma subterr.*, de Bosio; les ouvrages de Bottari et de Boldetti.

Digitized by Google

ni propos équivoques, ni bouffonneries, ni aucun de ces chants *légers* dont un grand nombre aujourd'hui se font si peu de scrupule. Cette pureté angélique, cette modestie qui ne se démentait en rien, jetaient les Païens dans un étonnement extraordinaire, et devenaient pour une multitude d'entre eux l'occasion de leur salut [1].

A la soif insatiable de l'or qui dévorait les Païens nos pères opposaient la pauvreté volontaire. La Rome des empereurs n'était qu'un vaste bazar où tout se mettait à l'encan, parce que tout se vendait : l'honneur, l'innocence, la probité, la vie. L'Empire lui-même fut mis aux enchères par la garde prétorienne, et l'Empire trouva un acheteur. Dans cette vieille société, l'or était tout ; parce que l'or est la source des plaisirs, et les plaisirs étaient la vie de cette monstrueuse agrégation d'hommes. De là les meurtres, les empoisonnements, les révoltes et les abominations de toute espèce qui souillent chaque page de son histoire.

Il en était tout autrement dans la jeune société. Fille d'un Dieu né dans une étable et mort sur une croix, elle réglait ses sentiments et sa conduite sur les exemples de son divin fondateur ; son amour pour la pauvreté allait jusqu'au dépouillement volontaire. Contents du nécessaire, les premiers Fidèles donnaient le surplus de leurs biens à l'Église, afin de soulager les veuves, les orphelins et les autres pauvres, quels qu'ils fussent ; entre eux, tout était commun. Riches de leur foi et de leurs espérances, ils avaient un souverain mépris pour tout ce qui passe [2]. Cet admirable détachement faisait tout à la fois leur bonheur et leur gloire.

[1] Tatian., *Contr. Græcos*, n. 29 ; S. Just., *Apol.*, I, n. 14 ; *id.*, n. 12.
[2] Lucian. Samos., *Dial. Peregrin.*, n. 13.

Digitized by Google

« Vous nous reprochez d'être pauvres, disaient-ils aux Païens, mais la pauvreté est un titre de gloire plutôt que d'humiliation. La frugalité, dont elle est la source, fortifie l'âme, comme l'abondance l'énerve. D'ailleurs, comment pouvez-vous appeler pauvre celui qui n'a besoin de rien, qui ne désire rien de ce qui appartient à autrui, et qui a Dieu pour trésor ? Au contraire, on est pauvre quand, avec beaucoup de richesses, on en souhaite encore davantage. Pour vous dire toute notre pensée, quelque pauvre qu'on soit, toujours l'est-on moins qu'en venant au monde. Les petits oiseaux naissent sans patrimoine, et chaque jour fournit à leur subsistance. Toutes les créatures sont faites pour nous ; nous en jouissons, quoique nous ne les désirions pas. Celui qui voyage est d'autant plus à l'aise, qu'il porte moins de bagage. Ainsi, dans la route de la vie, le Chrétien est le plus heureux des hommes : la pauvreté le décharge, et il ne sent pas le poids des richesses. Nous demanderions à Dieu des richesses, si nous les croyions bonnes à quelque chose. Que lui coûterait-il de nous en accorder, lui à qui tout appartient ? mais nous aimons mieux les mépriser que d'avoir à les régler. Nos seuls désirs sont l'innocence et la résignation, parce que nous aimons mieux être vertueux que prodigues. Les riches sont esclaves de leur or, et ils le regardent plus souvent que le Ciel ; c'est une folie. Pour nous, nous sommes sages, parce que nous sommes pauvres, et nous enseignons à tous la manière de bien vivre et de régler leurs mœurs [1]. »

Enfin, à tous les crimes de la vieille société la société nouvelle opposait ses prières, ses larmes, une sainteté parfaite. En voici la preuve dans l'histoire de ses actions de

[1] Minut. Felix, *Oct.*, p. 331 ; *id.*, 123 ; Lact., *Div. Inst.*, lib. VII, c. 1, p. 517.

Digitized by Google

chaque jour. Nos pères se levaient de grand matin. Leur première action était le signe adorable de la croix, qu'ils répétaient fréquemment dans le cours de la journée. A leurs yeux c'était l'arme la plus redoutable à l'ennemi du genre humain. Nous marquons notre front du signe de la croix, disaient-ils, afin que le démon, voyant l'étendard du grand Roi, recule épouvanté [1]. Cet usage salutaire était commun à tous les Fidèles sans exception; les pieuses mères l'apprenaient avant tout à leurs enfants.

Lorsqu'ils étaient habillés, ils se lavaient les mains et le visage : la propreté était pour eux une vertu. Ils se lavaient encore avant de se mettre en prières. La famille se réunissait dans une chambre destinée à ce saint usage. On commençait les prières du matin par le signe de la croix; elles duraient assez longtemps. Nos pères étaient persuadés que le matin était le moment le plus convenable, pour offrir au Seigneur le sacrifice de louanges [2].

Si un seul chrétien se trouvait dans une maison, il n'était pas moins fidèle à sa prière. Après avoir fait le signe de la croix, il remerciait Dieu de lui avoir conservé la vie du corps et de l'âme pendant la nuit précédente, et le suppliait de lui continuer sa protection et ses faveurs durant le jour qui commençait. C'était un enfant qui, chaque matin, venait familièrement demander à son Père céleste son pain de chaque jour; c'était un voyageur qui venait solliciter le viatique nécessaire pour continuer sa route. Dans les maisons chrétiennes le père de famille faisait la prière, les autres l'accompagnaient de cœur.

[1] Tertull., *de Cor. mil.*, c. IV; Orig., *in Ezech.*; Lact., *Div. Inst.*, lib. IV, c. 26; Cyril. Hieros., *Catech.*, XIII, p. 28.

[2] Orig., *in Ezech.*, p. 238; Tertull., *lib. de Orat.*, c. XI, p. 133; Chrys., *Homil.* XLIII, *in I Cor.*, n. 4; Basil., *Epist.* II, *ad Gregor.*, n. 2.

Digitized by Google

Quoiqu'ils fussent persuadés que la vie doit être une prière continuelle, les premiers chrétiens avaient néanmoins certaines heures destinées à ce saint exercice, parce que les occupations extérieures et la faiblesse de notre esprit nous empêchent trop souvent de penser à Dieu [1].

Voici quelle était leur attitude en priant : « Nous prions, dit Tertullien, les yeux levés au ciel, les mains étendues, parce qu'elles sont pures; la tête découverte, parce que nous n'avons point à rougir; sans personne qui nous trace des formules de prières, parce que c'est le cœur qui prie. » Rien de plus touchant que l'usage de prier les mains étendues. Ainsi pria le divin Maître expirant sur la croix. Nouveau Jésus-Christ, le chrétien imitait son modèle et témoignait de son entier dévouement. « Tandis que nous prions les mains étendues, ajoute Tertullien, déchirez-nous, si vous voulez, avec des ongles de fer, attachez-nous à des croix, faites-nous consumer par les flammes, plongez le glaive dans notre sein, livrez-nous aux animaux dévorants; le Chrétien priant vous témoigne, par sa seule attitude, qu'il est prêt à tout endurer [2]. »

Ils se tournaient vers l'orient. Comme le soleil levant apporte la lumière aux mortels, de même l'apparition du véritable Soleil de justice, Notre-Seigneur Jésus-Christ, dissipe les ténèbres du monde et éclaire tout homme venant sur la terre. En se tournant vers l'orient pour prier, nos pères exprimaient l'espérance et le désir d'être éclairés de la divine lumière [3].

Pendant la prière leur extérieur était parfaitement

[1] Prud., *Hymn. Cath.*, p. 30; Clem. Alexand., *Strom.*, lib. VI, p. 722.
[2] Tertull., *Apol.*, c. XXX.
[3] Clem. Alexand., *ubi supra*; Orig., *lib. de Orat.*, n. 31; Auctor quæst. et resp. ad orthod. inter opera S. Just. resp. 108.

Digitized by Google

composé, mais sans nulle affectation. A peine prosternés, ils élevaient leur esprit à Dieu, et, pénétrés du sentiment de sa prèsence, ils lui parlaient comme s'ils l'avaient vu de leurs yeux. Cette pensée produisait en eux un profond sentiment d'humilité. Ils détestaient leurs offenses du fond de leur cœur, pardonnaient à leurs ennemis, étouffaient toute affection peu chrétienne, et demandaient surtout les biens de l'âme, se mettant peu en peine des biens du corps. A ces actes d'humilité, de repentir et d'adoration succédait la considération de la grandeur infinie de la majesté suprême, qu'ils glorifiaient par Jésus-Christ notre Sauveur. Venaient ensuite des demandes affectueuses pour eux, pour leurs parents, pour leurs amis, et même pour leurs ennemis. Ils savaient qu'un chrétien ne doit pas se contenter de pardonner à ceux qui lui veulent ou lui font du mal, mais encore qu'il doit prier pour eux [1].

Ils finissaient comme ils avaient commencé, en glorifiant le saint nom de Dieu par le signe de la croix. Toute la famille se levait, et, modestement vêtue, se disposait au saint sacrifice. Avant de sortir de la maison, chacun faisait de nouveau le signe de la croix et se rendait à l'église. Conformément aux instructions du divin Maître, nos pères croyaient que les prières en commun étaient beaucoup plus efficaces et plus agréables à Dieu. Ils entendaient la messe et communiaient tous. Israélites vigilants, ils avaient soin de venir chaque matin recueillir la manne du ciel, persuadés qu'il est impossible, sans recevoir le pain des forts, de traverser le désert de la vie. Le temps du sacrifice était occupé par la prière, l'explication de l'Écriture et le chant des psaumes.

[1] Orig., *ubi supra*, n. 8 et 28; Cypr., *lib. de Orat.*, p. 107.

Digitized by Google

Après la messe ils rentraient dans leurs maisons sans tumulte, mais avec recueillement et modestie. On avait grand soin de répéter à ceux qui n'avaient pu assister à la réunion, et surtout aux petits enfants, les instructions des prêtres. Ces devoirs accomplis, devoirs qui seront toujours aussi doux que sacrés pour les familles chrétiennes, nos pères se rendaient à leurs occupations. Ils exerçaient indistinctement tous les états honnêtes et licites. Il ne faut pas imaginer que, pour avoir renoncé au Paganisme, ils demeurassent inutiles ou étrangers à la société. Il y avait des Chrétiens dans toutes les conditions. Comme les Apôtres n'avaient pas quitté la pêche après leur vocation à l'apostolat, de même les premiers Fidèles conservaient après leur conversion les états qu'ils exerçaient auparavant. Ils ne les quittaient que lorsqu'ils y trouvaient du danger pour leur salut.

« Nous ne sommes que d'hier, disait Tertullien, et nous remplissons toute l'étendue de vos domaines, les villes, les forteresses, les colonies, vos bourgades, vos conseils, vos camps, vos tribus, vos décuries, le palais, le sénat, le forum ; nous ne vous laissons que vos temples[1]... Vous osez dire, ajoutait le même apologiste s'adressant aux païens, vous osez dire que nous sommes inutiles à l'État ! Comment ? Nous habitons avec vous sans nulle différence pour la manière de se nourrir, de s'habiller ; avec les mêmes meubles, les mêmes besoins ; car nous ne sommes pas des Brahmanes, des Gymnosophistes de l'Inde qui habitions les forêts et nous isolions du commerce des hommes. Nous n'oublions pas de payer à Dieu le tribut de la reconnaissance pour toutes les

[1] *Apol.*, c. XXXVII.

Digitized by Google

œuvres de ses mains, et nous ne rejetons rien de ce qu'il a fait. Seulement nous avons soin de n'en pas user avec excès et sans besoin, nous ne nous passons pas plus que vous des choses nécessaires à la vie. Comme vous, nous nous rendons au forum, aux marchés, aux bains, aux foires publiques, dans les boutiques, dans les hôtelleries. Nous naviguons avec vous, nous portons les armes, nous cultivons la terre, nous commerçons, nous exerçons les mêmes professions que vous [1]. »

Nous trouvons, en effet, des chrétiens dans tous les états : dans la jurisprudence, Minutius Félix, les sénateurs Hippolyte et Apollonius; dans l'art oratoire, Quadrat, Aristide, Athénagore, saint Justin, Tertullien; dans la médecine, saint Luc, saint Côme et saint Damien; dans l'art militaire, Corneille, la légion Fulminante, la légion Thébaine. On voit encore un plus grand nombre de Chrétiens dans les professions moins relevées. Pauvres pour la plupart, ils gagnaient leur vie du travail de leurs mains; ils étaient forgerons, potiers, faiseurs de tentes, tisserands, charbonniers, laboureurs, tailleurs, menuisiers, cordonniers, pêcheurs. Tous les états ont eu des saints.

Dieu l'a voulu, afin de nous apprendre : 1° que la Religion est assez puissante pour sanctifier toutes les professions et toutes les conditions, qu'il n'est pas nécessaire de se retirer dans la solitude pour faire son salut; 2° que, si nous voulons nous sauver dans notre état, il faut imiter ceux qui ont eu le bonheur d'y trouver leur sanctification. Entrons dans les vues de cette aimable Providence, et voyons comment nos pères s'acquittaient de

[1] *Apol.*, c. XLII.

Digitized by Google

leurs occupations. Que leur exemple ne soit pas perdu pour nous!

Le signe de la croix précédait toujours le travail, et le chant des cantiques sacrés l'accompagnait souvent. La bonne foi, l'ardeur, la patience y présidaient. On ne connaissait pas dans tout l'Empire de personnes plus sûres et plus probes que les Chrétiens.

Vers midi les travaux étaient suspendus : c'était l'heure du repas. Avant de se mettre à table, ils faisaient de nouveau le signe de la croix en invoquant le nom du Seigneur. Avant de nourrir le corps, ils regardaient comme une chose juste et convenable de nourrir l'âme; c'est pourquoi ils lisaient quelques passages de l'Écriture sainte. La lecture finie, ils faisaient le signe de la croix sur les viandes, sur le vin et sur l'eau, et, après une courte prière, ils commençaient leur repas.

Voici la formule de cet antique bénédicité, nous en devons la conservation au célèbre Origène : « O vous qui donnez la nourriture à tout ce qui respire, faites-nous la grâce d'user saintement de ces mets que votre miséricorde nous a préparés. Vous avez dit, ô mon Dieu! que quand vos disciples boiraient quelque liqueur empoisonnée, ils n'en ressentiraient aucun mal, pourvu qu'ils aient soin d'invoquer votre nom, car vous êtes infiniment bon et infiniment puissant; ôtez donc de cette nourriture tout ce qui pourrait nuire au corps et à l'âme de vos enfants [1]. »

S'il se trouvait là quelque prêtre, c'était à lui qu'appartenait la bénédiction de la table [2]. Pendant le repas, on chantait des cantiques sacrés. Ce touchant usage, qui marquait l'innocence des mœurs et la joie de la bonne

[1] Lib. II, *in Joan.*, p. 36.

[2] Voyez dom Ruinart, *Martyre de S. Théodote*, p. 299.

Digitized by Google

conscience, avait encore l'avantage de tenir l'âme élevée à Dieu et de prévenir toute parole oiseuse. Aussi les évêques et les prêtres recommandaient-ils aux pères de famille d'apprendre des hymnes et des cantiques à leurs femmes et à leurs enfants, afin qu'ils les chantassent non-seulement en filant leur laine et tissant leur toile, mais encore en prenant leur nourriture [1].

Le repas fini, ils rendaient grâces au Seigneur, reprenaient le chant des cantiques sacrés et lisaient encore quelques passages de la Bible [2]. L'heure étant venue, chacun retournait gaiement à son travail ou à différentes œuvres de charité : visiter les frères emprisonnés pour la foi, recevoir les étrangers, leur laver les pieds, leur préparer à manger, distribuer des aumônes et assister les malades [3].

Vers les trois heures, ils priaient de nouveau. Tel était sous ce rapport l'ordre de leur journée. Le matin à la pointe du jour, à neuf heures, à midi, à trois heures, ils recouraient au Seigneur par de ferventes prières, persuadés que, plus on demande à Dieu son assistance et son secours, plus on est assuré d'obtenir la victoire des tentations et le succès de ce qu'on entreprend [4]. De retour dans leurs maisons, les parents instruisaient leurs enfants. En échange de leur tendresse vraiment chrétienne, les pères et mères recevaient l'obéissance, le respect, les marques les moins équivoques d'une piété vraiment filiale [5].

Avant le souper, on lisait les saintes Écritures ; et,

[1] Clem. Alex., *Strom.*, lib. VII, p. 728; Chrys., *in Psal.* XL, n. 2, p. 132.
[2] Tertull., *Apol.*, XL. (Voyez aussi Cave, *de Relig. et morib. veter. Christ.*, t. I, p. 297.)
[3] Tertull., lib. II, *ad Uxor.*, c. IV.
[4] Clem. Alexand., *Strom.*, lib. VII, p. 722.
[5] Tertull., *de Cor. mil.*, c. XI.

Digitized by Google

comme au dîner, on chantait des hymnes et des cantiques. Le repas fini, on rendait grâces, et on lisait encore les saints livres. Au moment du repos on faisait la prière en commun : chacun renouvelait le signe de la croix sur son lit, et on se couchait avec modestie pour prendre le sommeil nécessaire [1]. Pour éviter toutes les illusions du démon nocturne, ils se levaient à minuit et passaient quelque temps en prières [2].

Telle était la vie de nos pères. Quand on nous propose de l'imiter, nous répondons : Ce n'est plus l'usage ! Vraiment ce n'est plus l'usage de vivre en Chrétien, sans doute parce que ce n'est plus l'usage de mourir en saint. Ce n'est plus l'usage ; mais ce n'est pas sur l'usage que nous serons jugés, c'est sur l'Évangile. Jésus-Christ, nous dit Tertullien, ne s'appelle pas l'usage, mais la vérité ; et la vérité ne change pas. Dès lors, Chrétiens, que nous reste-t-il ? ou changer de nom ou changer de mœurs [3].

Tant de vertus parmi les hommes du peuple excitaient tour à tour la fureur et l'admiration de la vieille société païenne. Nous parlerons plus tard de la manière atroce dont elle persécuta nos pères. Consignons ici l'hommage éclatant qu'elle rendit à leur sainteté : c'est un persécuteur même des Chrétiens que nous allons entendre.

Pline le Jeune, gouverneur de Bithynie, trouva dans sa province un si grand nombre de Chrétiens, qu'il fut embarrassé de la manière dont il devait se conduire à leur égard. Afin de s'éclairer, il consulta l'empereur Trajan par la lettre suivante : « Je me fais un devoir, Seigneur, de vous soumettre toutes les affaires douteuses, car qui peut mieux fixer mon incertitude ou instruire mon igno-

[1] Tertull., *de Cor. mil.*, c. XI. — [2] *Ibid.*, l. II, *ad Uxor.*, c. V.
[3] Aut muta nomen, aut muta mores.

Digitized by Google

rance ? Je n'ai jamais assisté au procès des Chrétiens, c'est pourquoi je ne sais ce que l'on y punit ou ce que l'on y recherche. Voici mes grands sujets de doute : Faut-il faire une différence entre les âges ? Les plus tendres enfants ne doivent-ils point être distingués des grandes personnes ? Faut-il pardonner au repentir, ou bien est-ce un crime ineffaçable d'avoir été Chrétien ? Est-ce le nom sans autre crime, ou bien sont-ce les crimes attachés à ce nom qu'il faut punir ?

« Jusqu'ici, voici la conduite que j'ai tenue envers ceux qui m'ont été dénoncés comme Chrétiens. Je les ai interrogés s'ils étaient Chrétiens. Quand ils l'ont avoué, je les ai interrogés une seconde et une troisième fois, les menaçant du supplice, et, quand ils ont persévéré, je les y ai fait conduire; car je n'ai pas douté, quel que pût être ce qu'ils avouaient, qu'on ne dût punir leur opiniâtreté et leur obstination inflexibles. Il y en a d'autres, tenus de la même folie, que j'ai notés pour être renvoyés à Rome parce qu'ils sont citoyens romains.

« Bientôt les accusations s'étant multipliées, comme c'est l'ordinaire, un grand nombre de cas se sont présentés. On a fait courir un libelle, sans nom d'auteur, contenant les noms de plusieurs qui s'étaient vantés d'être chrétiens ou de l'avoir été. Quand j'ai vu qu'ils invoquaient les dieux avec nous et offraient de l'encens et du vin à votre image, que j'avais fait apporter avec les statues des dieux, et de plus qu'ils maudissaient le Christ, j'ai cru devoir les renvoyer; car on dit qu'il est impossible de contraindre à rien de tout cela ceux qui sont véritablement chrétiens. D'autres, nommés par le dénonciateur et accusés d'être Chrétiens, l'ont nié aussitôt. Ils ont dit qu'ils l'avaient été, mais qu'ils ne l'étaient plus, les

Digitized by Google

uns depuis trois ans, les autres depuis plus longtemps, quelques-uns depuis vingt ans. Tous ont adoré votre image et les statues des dieux ; ils ont même maudit le Christ.

« Or, voici à quoi ils disent que se réduisait leur faute ou leur erreur : qu'ils avaient coutume de s'assembler un certain jour avant le soleil levé, de dire ensemble à deux chœurs un cantique à l'honneur du Christ, comme d'un Dieu ; qu'ils s'obligeaient par serment, non à aucun crime, mais à ne commettre ni larcin, ni vol, ni adultère ; à ne point manquer à leur parole et ne point nier un dépôt ; qu'ensuite ils se retiraient, puis se rassemblaient pour prendre un repas, mais ordinaire et innocent : encore avaient-ils cessé de le faire après mon ordonnance, par laquelle, suivant vos ordres, j'avais défendu les assemblées. Afin de m'assurer pleinement de la vérité, j'ai fait donner la question à deux femmes esclaves que l'on disait avoir servi dans ces réunions ; mais je n'ai trouvé autre chose qu'une superstition mal réglée et excessive ; c'est pourquoi j'ai différé le jugement, et je me suis pressé de vous consulter.

« La chose m'a paru digne de consultation, principalement à cause du nombre des accusés ; car une multitude de personnes de tout âge, de tout sexe et de toute condition se trouvent compromises et seront citées. Cette superstition a infecté non-seulement les villes, mais les bourgades et les campagnes. Il semble toutefois qu'on peut l'arrêter et la guérir. Du moins il est constant qu'on recommence à fréquenter les temples presque abandonnés, à célébrer les sacrifices solennels après une longue interruption, et que l'on voit partout des victimes, au lieu que peu de gens en achetaient. De là on peut aisément conclure qu'un grand

Digitized by Google

nombre se corrigeront, si on donne lieu au repentir [1]. »

Trajan répondit ainsi à la lettre de Pline :

« Vous avez suivi la conduite que vous deviez, mon cher Secundus, dans les causes de ceux qui vous ont été déférés comme chrétiens ; car on ne peut établir à l'égard de tous une règle uniforme. Il ne faut pas les rechercher, mais, s'ils sont dénoncés et convaincus, il faut les punir ; en sorte, toutefois, que quiconque dira qu'il n'est pas chrétien, et le montrera en sacrifiant à nos dieux, obtiendra le pardon par son repentir, quelque suspect qu'il ait été par le passé. Quant aux libelles publiés sans nom d'auteur, ils ne doivent être admis en aucune espèce d'accusation. La chose est de très-mauvais exemple et n'est point digne de notre siècle [2]. »

Ainsi, selon Trajan, il ne faut pas rechercher les chrétiens, mais les punir quand ils seront dénoncés. Étrange jurisprudence, s'écrie Tertullien, monstrueuse contradiction ! Défendre de les rechercher, parce qu'ils sont innocents, et commander de les punir comme coupables ! épargner et sévir à la fois, dissimuler et condamner ! Pourquoi vous contredire aussi grossièrement ? Si vous condamnez les Chrétiens, pourquoi ne les recherchez-vous pas ? et, si vous ne les recherchez pas, pourquoi les condamnez-vous [3] ? »

Cette contradiction choquante était un aveu manifeste qu'aux yeux des païens nos pères étaient irréprochables. Aussi nos apologistes, plaidant la cause de leurs frères devant les tribunaux de l'Empire, défiaient les juges de convaincre un seul d'entre les Chrétiens des crimes qu'on leur imputait. « Nous prenons à témoin les registres de vos tribunaux, magistrats qui, tous les jours, jugez les

[1] *Epist.* XCVII. — [2] *Apud Plinium*, p. 98. — [3] *Apol.*, c. II.

Digitized by Google

prisonniers et prononcez vos arrêts en conséquence des dénonciations qui vous sont faites. Dans cette foule de malfaiteurs, assassins, voleurs, sacriléges, suborneurs cités à vos tribunaux, s'est-il jamais rencontré un Chrétien ? ou bien, parmi ceux qui vous sont déférés comme Chrétiens, s'en trouve-t-il un seul coupable d'aucun de ces crimes ? C'est donc des vôtres que regorgent les prisons et que s'engraissent les bêtes; c'est de leurs cris que retentissent les mines ; c'est parmi les vôtres qu'on prend ces troupeaux de criminels destinés à servir de spectacle : nul d'entre eux n'est Chrétien, ou il n'est que Chrétien ; s'il est autre chose, c'est qu'il n'est plus Chrétien.

« Nous seuls donc, oui, nous seuls sommes innocents. Qu'y a-t-il là qui doive vous surprendre ? L'innocence est pour nous une nécessité, nous la connaissons parfaitement, l'ayant apprise de Dieu même, qui en est le maître parfait ; nous la gardons fidèlement, comme ordonnée par un juge qu'on ne saurait mépriser. Vous, ce sont les hommes qui vous ont enseigné la vertu ; ce sont les hommes qui vous l'ont ordonnée : vous ne pouvez donc ni la connaître comme nous, ni craindre comme nous de la perdre. Eh ! peut-on s'appuyer sur les lumières de l'homme pour connaître la vraie vertu ? sur son autorité pour la faire pratiquer ? Ses lumières égarent, son autorité est méprisée. Il est facile d'échapper à ses lois, elles n'atteignent pas les crimes secrets ; leurs châtiments sont de courte durée, puisqu'ils ne s'étendent pas au delà du terme de la vie. Il n'en est pas ainsi de nous.

« Persuadés que rien n'échappe à l'œil scrutateur qui voit tout, qu'il y a des supplices éternels à éviter, nous sommes les seuls qui donnions de solides garanties à la vraie vertu, et parce que nous la connaissons de source,

Digitized by Google

et parce que nous la mettons sous la sauvegarde des terreurs d'un avenir, non pas borné à quelques années, mais éternel ; nous craignons Dieu, et non le proconsul [1]. »

Craindre Dieu et ne craindre que lui : telle fut la devise de nos pères ; telle doit être la nôtre, si nous voulons parvenir à la sainteté dont ils nous ont donné l'exemple.

PRIÈRE.

O mon Dieu, qui êtes tout amour ! je vous remercie de nous avoir donné de si beaux modèles dans les premiers Chrétiens ; faites-nous la grâce d'imiter leur pureté, leur détachement des créatures et leur sainteté.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je veux bien faire mes actions de chaque jour.*

[1] *Apol.*, c. XLIV, XLV.

Digitized by Google

VIII^e LEÇON

LE CHRISTIANISME ÉTABLI (I^er SIÈCLE, SUITE).

Rome souterraine.

La vraie sainteté ne consiste pas à accomplir seulement nos devoirs envers Dieu et envers nous-mêmes ; elle veut encore que nous remplissions fidèlement nos obligations envers le prochain. Nous avons vu que la vieille société était bien éloignée de le faire. A la loi de haine qui se manifestait dans tous les rapports des Païens les uns avec les autres, nos pères opposaient la douce loi de la charité universelle. De toutes les vertus de l'Église naissante, la charité était celle qui étonnait le plus les Païens, parce qu'ils la voyaient chaque jour briller de mille manières, dans les grandes occasions comme dans les plus petits détails de la vie.

Fidèles à ce précepte du divin Maître : *Aimez votre prochain comme vous-mêmes ; bénissez ceux qui vous font du mal ; priez pour ceux qui vous persécutent ; on reconnaîtra que vous êtes mes Disciples si vous vous aimez les uns les autres,* tous les membres de la jeune société ne formaient qu'un cœur et qu'une âme.

Pour procéder avec ordre, nous parlerons d'abord de l'amour des parents pour leurs enfants et des enfants pour leurs parents ; ensuite de l'amour des époux pour leurs épouses et des épouses pour leurs époux ; puis des frères et sœurs les uns pour les autres ; enfin, de degrés en degrés, nous arriverons à montrer que l'immense charité

Digitized by Google

de nos pères embrassait tous les hommes, même leurs ennemis et leurs bourreaux.

Tandis que les Païens ne craignaient pas de faire périr leur enfant avant qu'il fût né, ou de l'exposer brutalement après sa naissance, afin de ne pas se donner la peine de le nourrir, nos pères regardaient les enfants comme une bénédiction et ne négligeaient aucune précaution pour conserver ceux que Dieu leur avait donnés. La mère se faisait un devoir sacré de les nourrir, afin qu'ils reçussent, avec le lait maternel, les saintes maximes de la Religion. A leur tendresse se mêlait une sorte de vénération, parce qu'ils regardaient leurs enfants comme les frères de Jésus-Christ, des temples vivants de l'auguste Trinité, et des dépôts précieux dont Dieu leur demanderait un compte exact. Pénétré de tous ces sentiments, on voyait le saint martyr Léonidas, père du grand Origène, s'approcher doucement du berceau de son fils endormi, lui découvrir la poitrine et le baiser avec respect comme le sanctuaire du Saint-Esprit.

Quand l'âge était venu, l'éducation de leurs enfants était leur unique soin [1]. « Ou nous n'entrons pas dans l'état du mariage, disait saint Justin ; ou, si nous y entrons, c'est uniquement pour nous dévouer à l'éducation de nos enfants : nous ne vivons que pour eux et pour leur enseigner la sainte doctrine [2]. » En effet, le point capital de l'éducation était d'apprendre aux enfants les vérités de la Religion, de les former à la vertu et aux œuvres de la charité. L'Évangile était leur livre *classique;* c'est là qu'ils apprenaient à penser, à aimer, à parler, à agir comme l'Homme-Dieu, à devenir par conséquent des

[1] Athen., *Legat.*, n. 35, p. 332 ; *id.*, n. 33, p. 33 ; Clem. Alexand., *Pædag.*, liv. II, c. X. — [2] *Apol.*, I, n. 29 ; *id.*, II, n. 4.

Digitized by Google

hommes précieux à la société et des saints pour le Ciel. Entendons saint Jérôme traçant à une mère chrétienne les règles qu'elle doit suivre dans l'éducation de sa fille.

« Songez aux devoirs sacrés que vous impose le précieux dépôt qui vous est confié. Écoutez de quelle manière doit être élevée une âme destinée à être le temple de Dieu, parce que les prémices de toutes choses sont dues spécialement au Seigneur. Les premières paroles et les dernières pensées de l'enfant doivent être consacrées à la piété. La joie d'une mère chrétienne sera d'entendre son enfant prononcer, d'une voix faible et d'une langue bégayante, le doux nom de Jésus-Christ, les sons encore mal articulés de cette langue délicate s'essayer par de pieux cantiques. Dès qu'il deviendra possible d'exercer la mémoire de votre fille, faites-lui apprendre les Psaumes. Que l'Évangile, les écrits des Apôtres, deviennent le trésor de son cœur ; que chaque jour elle vous en récite quelques passages, qui seront comme un bouquet rempli de fleurs cueillies dans les saintes Écritures et qu'elle vous offrira chaque matin. Que ce soient là ses premiers joyaux et sa parure la plus chérie, les jeux habituels qui l'occupent au moment où elle s'endort et à celui où elle se réveille [1]. »

Que ces préceptes sont sages ! et quelles âmes fortes ils doivent former ! Les temps sont bien changés, mais les mœurs aussi. De nos jours, on se hâte de charger l'imagination et la mémoire des enfants d'une foule de connaissances stériles et quelquefois dangereuses ; souvent même on les épuise par des études prématurées, et, tandis qu'on leur enseigne avec tant de soin les absurdes mensonges

[1] *Epist. ad Læd.*, l. VII ; *id. ad Gaudent.*, p. 39[e]

Digitized by Google

de l'ancienne mythologie, on voit des parents *chrétiens* qui leur laissent ignorer les principes de cette divine science, sans laquelle toute la sagesse humaine n'est qu'erreur et vanité !

« Gardez votre enfant, continue saint Jérôme, de toutes ces lectures qui introduisent au sein du Christianisme un langage tout païen. Que peut-il y avoir de commun entre les chants profanes du paganisme et les chastes accords de la lyre des Prophètes ? Comment pouvoir allier Horace avec David, Virgile avec les saints Évangélistes ? On aurait beau vouloir se sauver par l'intention, c'est toujours un scandale de voir la vierge de Jésus-Christ, une âme chrétienne, dans un lieu consacré aux idoles. Il ne nous est pas permis de boire en même temps le calice de Jésus-Christ et le calice des démons [1]. Gardez-vous de même de cette maxime, qu'il est bon d'apprendre de bonne heure à la jeunesse certaines choses qu'elle ne manquera pas de connaître dans la suite. Il est bien plus sûr, pour se contenir, d'ignorer ces choses dont la connaissance nous porterait à les rechercher : l'ignorance du mal est la meilleure garantie de l'innocence [2]. »

Nos pères voulaient que leurs enfants ne restassent jamais oisifs. Ils faisaient succéder assidûment la lecture à la prière et la prière à la lecture, entremêlant les occupations domestiques aux exercices religieux, multipliant ainsi le temps par cette sage variété. Ils veillaient avec une grande attention sur le choix des compagnons qui croissaient à côté de leurs enfants ; jamais ils ne souffraient auprès d'eux des domestiques suspects. De près et de loin, ils surveillaient leurs jeux, leurs habillements,

[1] *Epist. ad Eustoch.*, p. 42.
[2] *Epist. ad Læt.*, p. 594.

Digitized by Google

leur nourriture : leurs jeux, en écartant tous les divertissements où règnent le désordre et la confusion ; leurs vêtements, car la modestie chrétienne repousse tout excès ; elle ne veut ni le faste des parures, ni la malpropreté dans les habillements ; elle évite sans affectation et la recherche d'une mise trop élégante, et la négligence d'une mise désordonnée ; la première attire sur les pas d'une jeune personne les libertins, qui ne la respectent pas ; l'autre fait voir qu'elle ne se respecte pas elle-même ; leur nourriture, en éloignant de leurs enfants toute espèce de sensualité. En effet, il est bon que les enfants éprouvent même quelquefois des privations, afin de n'oublier jamais qu'ils sont sur la terre aux mêmes conditions que tant d'autres, qui souvent manquent du nécessaire [1].

Toutes les leçons de vertu portaient leur fruit, car nos pères en donnaient eux-mêmes l'exemple. Leur amour pour leurs enfants était aussi éclairé que tendre et vigilant. S'agissait-il de procurer le bien éternel de ces chers enfants ? aucun sacrifice ne leur coûtait. Ils étaient les premiers à se réjouir si une mort sainte et glorieuse venait les rendre à leur Père céleste et les mettre en possession de leur bonheur.

Parmi un grand nombre d'exemples de cette courageuse tendresse, nous n'en citerons qu'un seul. L'empereur Valens avait ordonné qu'on fermât les églises des Catholiques. En conséquence, nos pères, aimant mieux obéir à Dieu qu'aux hommes, s'assemblaient les dimanches hors de la ville pour assister aux offices divins. L'empereur, en étant instruit, ordonna qu'on mît à mort tous les Chrétiens qui se trouvaient à ces réunions. Le

[1] *Epist. ad Læt.*, p. 594.

Digitized by Google

préfet de la ville, nommé Modeste, moins barbare que l'empereur, avertit secrètement les fidèles de ne plus tenir leurs assemblées, et leur fit part des ordres qu'il avait reçus. Le dimanche suivant, l'assemblée fut plus nombreuse que jamais. Le gouverneur partit avec ses soldats pour massacrer ces généreux Chrétiens. Comme il traversait la ville, il vit une pauvre femme qui sortait brusquement de sa maison, sans même en fermer la porte, tenant un enfant par la main. Elle était si pressée, qu'elle franchit la haie de soldats qui bordaient la rue. Modeste la fit arrêter et lui dit : Où allez-vous si vite ? — Je me presse d'arriver à l'assemblée des Catholiques. — Vous ne savez donc pas que je vais pour faire mourir tous ceux qui s'y trouveront? — Je le sais, et c'est pour cela que je me presse, craignant de perdre l'occasion de souffrir le martyre. — Mais pourquoi conduisez-vous cet enfant ? — Afin qu'il ait part au même bonheur. Modeste, étonné de tant de courage, alla trouver l'empereur, et le fit renoncer à son cruel projet.

A cette tendresse soutenue, vigilante, surnaturelle de leurs parents, les jeunes Chrétiens répondaient par une affection et un respect proportionnés. Redoublez ici d'attention pour former votre vie sur le modèle de la leur. Imitateurs de Jésus obéissant à Joseph et à Marie, ils allaient au-devant de tous les désirs de leurs pères et mères, les aidaient dans leurs travaux et les consolaient dans leurs peines. Si quelques-uns avaient le malheur de voir leurs parents encore idolâtres, ils redoublaient pour eux d'égards et de tendresse ; mais, aussi fermes que respectueux, ils refusaient de leur obéir dans ce qui était contraire à la Religion. C'était trop peu. Sachant qu'un des effets de la charité est d'instruire les ignorants, ils ne négligeaient

Digitized by Google

rien pour éclairer leurs biens-aimés parents et les faire renoncer au Paganisme [1]. Nous en verrons un bel exemple dans les actes de sainte Perpétue. Quelquefois, ces pieux enfants ne recevaient en échange de leur tendre charité que de mauvais traitements et des injures ; mais rien ne pouvait les décourager. Quand leurs prières ne suffisaient pas, ils offraient à Dieu le sacrifice de leur vie pour la conversion des infortunés auteurs de leurs jours [2].

La charité, qui unissait les pères et les enfants, unissait aussi les époux et les épouses. Comme cet amour était chaste et saint, les époux donnaient à leurs épouses le nom de sœurs [3]. Si le mari craignait pour la fermeté de son épouse au milieu des persécutions, il ne cessait de l'encourager, en lui rappelant les leçons, les exemples et les promesses du Sauveur. En cela, il imitait l'apôtre saint Pierre, dont Clément d'Alexandrie nous a conservé le trait suivant : Ce saint Apôtre, qui avait été marié, vit sa femme arrêtée par les persécuteurs et conduite au martyre. Il s'empressa de la féliciter, et lui dit, en l'appelant par son nom : Souvenez-vous du Seigneur [4]. Telle était la noble affection des époux dans les beaux jours de la primitive Église.

Celle des femmes pour leurs maris n'était pas moins parfaite. Douces, affables, soumises, prévenantes, elles mettaient tout en usage pour les attirer au Seigneur s'ils avaient le malheur d'être encore idolâtres, ou pour les rendre de parfaits Chrétiens s'ils étaient catéchumènes, afin

[1] Justin, *Apol.*, I, n. 111.
[2] Tertull., *lib. ad Nat.*, c. IV et VII ; Arnob., lib. II, *Contr. Gent.*, p. 44.
[3] Tertull., *ad Uxor.*, p. 161 et suiv.
[4] *Strom.*, lib. III, p. 448.

Digitized by Google

que le nom de Jésus-Christ fût respecté même par les infidèles [1].

Élevés à une si bonne école, les frères et sœurs ne formaient, dans toute la vérité de l'expression, qu'un cœur et qu'une âme. De là, les prévenances mutuelles et les tendres soins qu'ils prenaient de s'encourager à la vertu, et de souffrir généreusement toutes sortes de supplices, plutôt que de s'exposer à une séparation éternelle en renonçant à la foi. On les voyait descendre ensemble dans les amphithéâtres, combattre et mourir ensemble. Si par malheur un d'entre eux venait à céder, rien ne saurait rendre la peine de tous les autres. Ils pleuraient à chaudes larmes, priaient, conjuraient ce frère ou cette sœur qu'ils n'avaient point cessé d'aimer, et faisaient prier pour lui jusqu'à ce qu'ils l'eussent ramené dans le chemin du devoir et du bonheur. Cette tendre amitié survivait à tout; ils la faisaient graver en mille symboles différents sur les tombeaux et sur les urnes sépulcrales [2].

Telle était la famille chrétienne dans les beaux jours de l'Église naissante. Ce type admirable, Dieu a permis qu'on le retrouvât dans tous les siècles, et pour empêcher le mal de prescrire, et pour ôter toute excuse à la négligence, et pour montrer que la Religion est toujours la même, toujours pleine de vie et toujours capable de produire les mêmes effets. Comme preuve et comme modèle, nous allons dévoiler ici l'intérieur d'une de ces familles chrétiennes dans les temps modernes. Puissent les parents ne jamais le perdre de vue!

Quoique l'éducation, et surtout l'éducation chrétienne, soit presque entièrement négligée dans le monde, on voit

[1] *Strom.*, lib. IV, p. 524.

[2] Mamachi, *Dei Costumi*, etc., c. III, p. 16, et *Antiq. Christ.*, t. III, p. 396.

Digitized by Google

encore des mères pieuses qui emploient tous leurs soins à élever chrétiennement leurs enfants. Mais, comme elles ont plus de zèle que de lumières, elles se trompent souvent dans le choix des moyens. Afin de les préserver de cette erreur, nous allons leur proposer l'exemple de madame Acarie, qui, après avoir longtemps édifié le monde par ses vertus, renonça généreusement à tous les avantages dont elle jouissait pour aller terminer ses jours dans le couvent des Carmélites de Pontoise, où elle parvint à la sainteté la plus éminente.

Connaissant l'empire que les premières habitudes ont ordinairement sur le cœur humain, cette mère vraiment chrétienne commença de bonne heure à former ses enfants aux vertus que la Religion et la société attendaient d'eux. Pour y réussir, elle eut soin d'abord de les instruire des premiers éléments de la foi. Le curé de Saint-Gervais, parlant en chaire sur l'ignorance où les parents laissent leurs enfants par rapport à la Religion, voulut en donner un exemple, et entama une phrase qui commençait par ces mots : *Si je demande à un enfant qu'est-ce que la foi...* Aussitôt on entendit, du milieu de l'auditoire, le plus petit des fils de madame Acarie répondre comme s'il eût été interrogé : *C'est un don de Dieu ;* et il aurait continué, si sa grand' mère, qui le tenait sur ses genoux, ne lui eût mis la main sur la bouche pour l'empêcher de parler.

Madame Acarie parlait souvent à ses enfants de l'obligation qu'ils avaient contractée en recevant le baptême de s'attacher uniquement à Dieu, et d'éviter tout ce qui pourrait l'offenser. « Elle nous répétait fréquemment, dit sa fille aînée, qu'elle ne nous aimerait qu'autant que nous aimerions Dieu ; et que, si elle connaissait quelque enfant étranger à sa famille qui eût pour Dieu plus d'af-

Digitized by Google

fection que nous, elle aurait aussi pour cet enfant plus d'affection que pour nous-mêmes. »

Elle leur inspira de bonne heure de l'éloignement pour le mensonge, et elle ne leur en pardonnait aucun, quelque léger qu'il fût. « Quand vous auriez tout renversé et tout brisé dans la maison, dit-elle un jour à une de ses filles, si vous avouez sur-le-champ votre faute, je l'oublierai de bon cœur, et il ne vous en arrivera aucun mal ; mais, fussiez-vous aussi haute que le plancher, je louerais plutôt des femmes pour vous tenir que de laisser un seul mensonge sans châtiment ; et le monde entier ne me ferait pas changer de résolution là-dessus. »

Elle les exhortait à être toujours bien unis entre eux, et les entretenait souvent des avantages de la concorde, ainsi que des suites fâcheuses de la mésintelligence. « Il faut toujour céder, leur disait-elle, excepté quand l'honneur de Dieu demande qu'on résiste ; celui qui cède a toujours la victoire sur son adversaire. »

Elle exigeait qu'ils parlassent aux domestiques de la maison avec douceur et politesse ; et, quand ils parlaient d'un ton différent, on ne devait pas leur répondre. Ayant entendu une de ses filles parler avec hauteur, elle l'en reprit vivement : « Vous m'effrayez, ma chère amie, lui dit-elle. Comme vous vous y prenez ! Et qui êtes-vous pour parler ainsi ? Faites que je n'entende plus cela, sinon vous me fâcheriez beaucoup. »

Elle voulait qu'ils obéissent sur-le-champ et sans murmures, qu'ils quittassent ce qu'ils faisaient au premier signal qu'on leur donnait ; en un mot, qu'ils n'eussent jamais de volonté propre. « Il ne convient pas, dit-elle un jour à une de ses filles qui montrait de la répugnance à rester avec elle dans une maison, il ne convient pas à

Digitized by Google

une fille bien élevée de s'ennuyer en la compagnie de sa mère, ni d'avoir une autre volonté que la sienne. » Sa fille aînée, étant avec elle à la campagne, eut le désir d'aller à une ville voisine avec quelques personnes de sa société. Madame Acarie y consentit d'abord ; mais ensuite, voulant éprouver l'obéissance de sa fille, elle la fit descendre de voiture et lui ordonna d'en ôter ses paquets, lorsqu'elle était sur le point de partir. La jeune personne s'y soumit de bonne grâce. Après avoir édifié toute la compagnie, qui pénétrait le motif de la mère, et qui était touchée de l'obéissance de la fille, madame Acarie donna tout à fait son consentement au petit voyage qu'on désirait faire.

Elle formait ses enfants à cet esprit de mortification qui caractérise le vrai Chrétien. Dans leurs maladies elle les obligeait à prendre, sans montrer de répugnance, les potions désagréables qu'ordonnait le médecin. Pour les prémunir contre la sensualité et l'intempérance, elle leur faisait servir à table des nourritures communes, et presque toujours un seul plat. Elle exigeait qu'ils ne dissent jamais leur goût, et qu'ils ne se rendissent difficiles sur aucune chose. Elle ne voulait pas non plus que ses enfants décidassent de la couleur ou de la forme de leurs habits. Elle ne les consultait pas sur cet objet, et, en évitant la singularité, ne leur permettait rien qui sentît la vanité.

Enfin elle ne négligeait rien pour inspirer l'humilité à ses enfants, parce qu'elle regardait cette vertu comme le fondement de la vie chrétienne. Quoiqu'ils fussent d'une famille noble et distinguée par ses alliances, elle ne les appelait et ne les faisait appeler que par leur nom de baptême. Quelque disposés que fussent les domestiques à servir ses enfants, elle voulait souvent que ceux-ci se servis-

Digitized by Google

sent eux-mêmes. « J'étais fort orgueilleuse, dit sa fille aînée. Pour me corriger, ma mère me chargea, dans la maison, des services les plus humiliants, comme de balayer l'escalier ; et, parce qu'elle s'aperçut que je prenais pour le faire les moments où je ne pouvais être vue, et que je fermais la porte pour me cacher, elle m'enjoignit de le balayer à l'heure où il venait le plus de monde, et de laisser la porte ouverte quand je le ferais. » Sa seconde fille, qui eut toujours un grand sens, disait des choses fort raisonnables dès sa plus tendre jeunesse. Pour étouffer les semences d'amour-propre qui auraient germé dans le cœur de cette enfant, sa mère paraissait quelquefois ne pas l'avoir entendue, ou elle la faisait taire.

Pour faciliter à ses enfants l'accomplissement de leurs devoirs et leur donner l'esprit d'ordre, elle leur fit un règlement de vie ; et ses fils, tant qu'ils restèrent avec elle, suivirent aussi ce règlement dans ce qui pouvait les concerner.

Dans leurs premières années, ses filles se levaient à sept heures ; et, quand elles furent un peu plus grandes, elles se levaient à six. Quand elles étaient habillées, elles faisaient la prière du matin, et cette prière était suivie d'une lecture de piété. On les menait ensuite à la messe, qu'elles entendaient à genoux. Pendant la messe, elles récitaient l'office de la sainte Vierge ; mais, dans la suite, leur pieuse mère les habitua à méditer sur l'auguste sacrifice, qu'on offrait en leur présence.

Rentrées à la maison, elles se mettaient à l'ouvrage, car madame Acarie ne craignait rien tant pour ses enfants que l'habitude de l'oisiveté. Elle-même leur donnait l'exemple du travail, par une suite d'occupations utiles qui remplissaient la journée. L'heure même du repas ne

Digitized by Google

se perdait pas en discours superflus. Cette sainte femme entretenait alors ses enfants d'objets capables d'orner leur esprit et de former leur cœur.

Tous les jours, excepté les dimanches et les fêtes, le repas était suivi d'une récréation qui durait une heure et à laquelle la mère assistait avec ses filles, leur apprenant elle-même à se servir des instruments de jeu qu'elle leur avait achetés, et voulant qu'elles fussent à leur aise dans ces moments de relâche. « La contrainte, disait-elle à celles qui paraissaient sérieuses, n'est guère bonne qu'à émousser la pointe de l'esprit; et une sagesse précoce s'en va d'ordinaire comme elle est venue. »

Vers trois heures, elles récitaient vêpres. On faisait ensuite une lecture de piété, et chacune reprenait son ouvrage. Vers le soir, les deux plus jeunes rendaient compte des pensées qui les avaient principalement occupées pendant le jour. S'il s'était élevé quelque dispute entre elles, on leur ordonnait de se demander pardon mutuellement, et de s'embrasser, pour mettre le sceau à la réconciliation. Après le souper, on lisait la *Vie des Saints*. Les exercices de la journée se terminaient par l'examen de conscience, la récitation des litanies et la prière du soir.

Les dimanches et les fêtes, madame Acarie avait soin de mener ses filles à la messe de la paroisse, et, l'après-midi, elles y retournaient pour entendre le sermon et les vêpres. De retour à la maison, elles devaient rendre compte de ce qu'on avait dit en chaire, et l'heure du repas était ordinairement consacrée à cet exercice.

Quand il y avait quelque indulgence à gagner, cette sainte mère conduisait elle-même ses filles jusqu'à l'église indiquée, pour se procurer un avantage si précieux aux yeux de la foi. Dans ces occasions, ainsi que dans le Ca-

Digitized by Google

rême et aux fêtes solennelles, elle avait soin que ses filles eussent à leur disposition quelque argent pour le distribuer aux pauvres. Sa plus grande satisfaction était de les voir prendre l'habitude de faire de bonnes œuvres.

Ses filles étaient encore bien jeunes quand elles commencèrent à s'approcher du sacrement de l'Eucharistie ; mais leur grande jeunesse ne les empêcha pas de conserver les fruits salutaires de la première communion. Leur mère ne négligea rien pour qu'elles fussent en état de communier à toutes les fêtes principales de l'année, et plus souvent encore, quand elles eurent fait des progrès dans la piété. Elle les disposait elle-même à cette grande action, leur en parlant quelques jours d'avance, et les aidant à faire les actes convenables.

Les enfants, quelque bien élevés qu'ils soient, peuvent prendre en un instant les impressions les plus funestes. Madame Acarie veillait attentivement à ne laisser approcher des siens que des personnes dont la vertu et la prudence lui fussent bien connues. Par le même principe, elle désirait trouver, dans les maîtres qu'elle donnait à ses enfants, la vigilance et la fermeté, jointes à la piété et à la science. Comme on paraissait étonné de ce qu'elle avait préféré M. Blancy, avec lequel elle n'avait aucune liaison, à M. Calvy, qu'elle estimait beaucoup : « M. Calvy, dit-elle, est doux et indulgent ; M. Blancy est sévère et ne passe rien aux écoliers, c'est ce que je désire pour mes enfants. » Au reste, on aurait tort de croire qu'elle eût des manières dures à l'égard de ses enfants. « Elle nous traitait fort doucement, dit sa fille aînée ; mais elle joignait à cette douceur une gravité si majestueuse et si imposante, qu'il nous était comme impossible de ne pas nous rendre à ce qu'elle désirait de nous. »

Digitized by Google

Sagement sévère envers ses enfants quand ils commettaient quelque faute, elle leur faisait mille amitiés quand elle en était contente. Son cœur semblait se dilater, tant était vive la satisfaction qu'elle éprouvait alors. Elle promettait de leur donner tout ce qu'ils demanderaient; pourvu que leurs demandes fussent raisonnables, elle tenait sa promesse avec fidélité. Dans leurs maladies, elle les soignait elle-même, passait les nuits auprès d'eux, et leur rendait tous les services dont ils avaient besoin. La charité avec laquelle cette bonne mère les servait les encourageait à souffrir avec patience ; ils se prêtaient à tout pour lui épargner de la fatigue par leur prompte guérison. Enfin ils apprenaient d'elle à se vaincre quand il leur faudrait rendre aux autres les mêmes services.

Une éducation si soignée produisit les fruits qu'on en devait attendre. C'est à elle que les trois filles de madame Acarie durent l'avantage d'être admises au Carmel, où, après avoir occupé les premières places, elles moururent saintement. *Si*, pour nous servir de l'expression de saint François de Sales, *ses fils tardèrent*, et donnèrent même, dans certains moments, des inquiétudes à leur mère par rapport à leur salut, les places honorables qu'ils occupèrent dans l'Église et dans l'État, et les heureures espérances que le même prélat concevait d'eux quand il les revit à Paris, un an après la mort de leur mère, prouvent qu'enfin ils profitèrent de l'éducation qu'ils en avaient reçue.

Revenons aux premiers Chrétiens. Le triomphe de la charité chrétienne et la gloire éternelle de nos pères, c'est d'avoir aimé comme eux-mêmes leur prochain, c'est-à-dire tous les hommes.

D'abord, les Chrétiens étaient unis entre eux par les liens du plus tendre amour; les Païens en étaient dans l'é-

Digitized by Google

tonnement, et même ils en étaient jaloux [1]. « En parlant de nous, disait Tertullien, vous vous écriez : Voyez comme ils s'aiment ! Cela vous étonne, parce que vous êtes bien loin de nous ressembler. Voyez comme ils sont prêts à mourir les uns pour les autres ! Et vous, vous êtes bien plus disposés à vous entr'égorger. Quant au nom de *frères* que nous nous donnons, vos censeurs le décrient, parce que chez eux toute dénomination de parenté n'est que le témoignage d'une affection simulée. Nous sommes aussi vos frères par le droit de la nature, notre commune mère, quoique vous soyez peu humains et d'assez mauvais frères. Mais combien avons-nous plus de droits de nous regarder comme tels, nous tous qui avons un même père, qui est Dieu, qui avons été éclairés par le même esprit de sainteté, enfantés à la même vérité, après être sortis de la même ignorance ! Entre nous tout est commun : les biens mêmes que nous possédons nous unissent comme des frères, ce qui parmi vous dissout presque toujours la fraternité [2]. »

« Dans tous ces noms de charité qui sont en usage parmi nous, ajoute un autre Père de l'Église, ne voyez que l'expression des sentiments qui nous animent. Nos inférieurs, nous les appelons nos enfants ; nos égaux, nos frères ; nos supérieurs, nos pères. Par la même raison, nous appelons les Chrétiennes du nom de filles, de sœurs ou de mères, suivant leur âge [3]. »

Cette tendre charité se manifestait particulièrement à l'égard de différentes sortes de personnes. Pénétrés de vénération pour les ministres du Seigneur, à qui ils devaient

[1] *Apol.*, c. XXXIX.
[2] Lucian., *Dial.*, *Peregr.*, p. 337.
[3] Athénag., *Legat.*, p. 330.

Digitized by Google

la vie de l'âme, nos pères étaient empressés de pourvoir à leurs besoins. Ils comprenaient que les Ecclésiastiques se dévouant tout entiers au salut de leurs frères, ils ne pouvaient s'occuper de leur propre subsistance. Les oblations des Fidèles leur fournissaient le nécessaire : la nourriture et le vêtement [1].

Mais c'est surtout à l'égard des confesseurs emprisonnés pour la foi que leur charité déployait ses ressources et son généreux courage. A peine avaient-ils appris qu'un des frères était arrêté, que tous, hommes et femmes, enfants et vieillards, accouraient à la prison. Ils commençaient par se recommander aux prières du futur martyr, après avoir acheté du geôlier la permission d'entrer, de baiser ses chaînes, de le servir et de pourvoir à tous ses besoins [2]. Si les aumônes de l'église dont le prisonnier était membre ne suffisaient pas, l'Évêque et les Prêtres écrivaient aux autres Églises, qui s'empressaient d'y suppléer ; chaque église avait un fonds réservé pour cet usage [3]. « Chacun de nous, dit Tertullien, apporte tous les mois son modique tribut, lorsqu'il le veut et comme il le veut, en raison de ses moyens ; car personne n'y est obligé, tout est volontaire. C'est là comme un dépôt de piété, qui ne se consomme point en repas ni en stériles dissipations. Il s'emploie à la nourriture des indigents, aux frais de leur sépulture, à l'entretien des pauvres orphelins, des domestiques épuisés par l'âge, des naufragés ; au soulagement de ceux qui sont condamnés aux mines, relégués loin de leur patrie ou détenus dans les prisons pour la cause de Dieu [4]. »

[1] Mamachi, t. III, p. 26.
[2] Lucian., *Peregr.*, n. 12, p. 334.
[3] *Ibid.*, n. 3 ; Eusèbe, l. IV, c. XXIII.
[4] Tertull., *Apol.*, c. XXXIX.

Digitized by Google

L'empressement de nos pères à visiter les confesseurs de la foi allait si loin, que les Évêques se croyaient quelquefois obligés de le modérer, dans la crainte d'exciter davantage la haine des persécuteurs [1].

Partout où il y avait une misère à soulager, la charité des premiers Chrétiens y volait les mains pleines d'aumônes et le cœur abondant de consolantes paroles. Du cachot du prisonnier passons à la cabane du pauvre et au chevet du malade. Si une église particulière manquait des ressources nécessaires pour nourrir ses pauvres, elle s'adressait à ses sœurs les autres églises. Bientôt on voyait arriver des Diacres chargés d'aumônes et de lettres fraternelles. D'autres fois, les grandes églises demandaient les pauvres eux-mêmes, afin de subvenir directement et pour toujours à leurs besoins [2].

Il serait difficile de se former une idée du respect, des égards, des tendres soins dont ces membres souffrants du Sauveur étaient l'objet. Non contents de soulager leurs douleurs, nos pères s'efforçaient de les consoler et de soutenir leur patience et leur courage. La contagion du mal ne pouvait les éloigner ; et, chose admirable ! ils prodiguaient les mêmes soins à leurs persécuteurs. Dans une peste qui ravagea l'Égypte, on vit les Chrétiens recueillir dans les rues les malades païens, abandonnés des leurs, les soigner, les emporter dans leurs propres maisons, et leur rendre les mêmes offices qu'ils accordaient à leurs frères [3].

Ils prenaient aussi un grand soin des enfants : d'abord des orphelins, enfants de Chrétiens et surtout de martyrs;

[1] Cypr., *Epist.* x et xii.
[2] Cypr., *Epist ad Eucrat.*
[3] Euseb, l. VII, c. xxii.

Digitized by Google

puis des enfants exposés et de tous ceux dont ils pouvaient être les maîtres, afin de les élever dans la véritable Religion. L'Église romaine se distingua entre toutes les autres par sa charité envers les pauvres, quels qu'ils fussent. Sous le Pape saint Corneille, vers l'an 250, elle en nourrissait plus de quinze cents. Depuis sa fondation, tant que les persécutions durèrent, elle eut toujours soin d'envoyer de grandes sommes aux pauvres églises des provinces et aux confesseurs condamnés aux mines.

C'étaient les Diacres qui avaient soin de tous ces trésors vivants de l'épouse de Jésus-Christ. Il était de leur charge de recevoir ce qui était offert pour les besoins communs de l'Église, de le mettre en réserve, de le garder sûrement et de le distribuer suivant les ordres de l'évêque. Il était donc encore de leur devoir de s'informer des nécessités de chacun et d'avoir la liste exacte des pauvres que l'Église nourrissait [1]. Ainsi, la vie des Diacres était fort active ; il fallait aller et venir souvent par la ville, et quelquefois même faire des voyages au dehors. C'est pour cette raison qu'ils ne portaient ni manteaux ni grands habits comme les Prêtres, mais seulement des tuniques et des dalmatiques, pour être plus disposés à l'action et au mouvement [2].

Mais ce qui jetait les Païens dans l'admiration n'était pas de voir les Chrétiens de la même Église et du même pays s'aimer d'un amour si tendre ; c'était de voir qu'un Chrétien étranger, inconnu, était accueilli, logé, nourri, secouru, comblé de marques d'affection par ceux qui ne l'avaient jamais vu, et qui bientôt ne devaient plus le revoir. Leur haine répandait faussement le bruit que les Chrétiens étaient une secte occulte, dont les membres

[1] *Const. Apost.*, l. III, c. XIX.
[2] *Ibid.*, l. II, c. LVII.

Digitized by Google

avaient des signes pour se reconnaître. Minucius Félix réfute ainsi cette odieuse calomnie : « Ce qui nous fait reconnaître entre nous, ce n'est point, comme vous le prétendez, quelque signe extérieur, mais l'innocence et la modestie. Nous nous entr'aimons, quoi que vous en disiez avec chagrin, parce que nous ne savons point haïr. Nous nous appelons frères, parce que nous sommes les enfants d'un même Père, créateur de tous les hommes, que nous avons une même foi et une même espérance pour l'avenir [1]. »

Pourvu qu'un étranger montrât qu'il faisait profession de la foi orthodoxe et qu'il était dans la communion de l'Église, on le recevait à bras ouverts. Qui eût pensé à lui refuser sa maison, eût craint de rejeter Jésus-Christ lui-même ; mais il fallait qu'il se fît connaître [2]. Pour cela, les Chrétiens qui voyageaient prenaient des lettres de leur Évêque. Le premier acte d'hospitalité était de laver les pieds aux hôtes : ce soulagement était nécessaire, vu la manière dont les anciens étaient chaussés. Si l'hôte était dans la pleine communion de l'Église, on priait avec lui, et on lui déférait tous les honneurs de la maison. Il faisait la prière, il avait la première place à table, il instruisait la famille ; on était heureux de le posséder ; le repas où il prenait part était estimé plus saint [3]. On honorait les ecclésiastiques à proportion de leur rang ; et, si un Évêque voyageait, on l'invitait partout à faire l'office et à prêcher pour montrer l'unité du sacerdoce et de l'Église [4].

Mais ce qui est bien plus admirable, c'est que nos pères exerçaient l'hospitalité même envers les infidèles. Ils exé-

[1] *Oct.*, p. 312. — [2] Baron., an. 143, n. 7.
[3] Tertull., *Præscript.*, c. XX, et Mamachi, t. III, p. 48.
[4] *Const. Apost.*, l. II, c. LVIII.

Digitized by Google

cutaient aussi avec grande charité les ordres du prince qui les obligeait à loger les gens de guerre, les officiers et les autres qui voyageaient pour le service de l'État. Saint Pacôme, ayant été enrôlé fort jeune dans les troupes romaines, fut embarqué avec sa compagnie. Il aborda dans une ville où il fut étonné de voir que les habitants les recevaient avec autant d'affection que s'ils eussent été leurs anciens amis. Il demanda qui ils étaient ; on lui répondit que c'étaient des gens d'une religion particulière qu'on appelait Chrétiens. Dès lors il s'informa de leurs doctrines, et ce fut le commencement de sa conversion [1].

Les esclaves abandonnés par leurs maîtres parce qu'ils étaient vieux ou infirmes, les exilés, les pauvres de toute espèce, rebutés par la société païenne, étaient sûrs de trouver un généreux accueil dans le sein de la jeune société. Pour subvenir à toutes ces nécessités, nos pères ne se contentaient pas de donner leurs biens et de se faire pauvres pour assister les pauvres, ils se vendaient eux-mêmes. Les exemples de cette héroïque charité n'étaient pas rares, comme nous l'apprenons du Pape saint Clément dans sa lettre aux Fidèles de Corinthe [2] ; un seul suffira pour faire connaître l'esprit qui animait nos pères.

Un d'entre eux, nommé Sérapion, rencontra un farceur païen dont le malheureux sort le toucha sensiblement. Afin de procurer sa conversion, il se vendit à lui, en qualité d'esclave, pour la somme de vingt pièces d'argent. Son exactitude à remplir ses devoirs ne l'empêchait pas de trouver encore des moments pour vaquer à la prière et à la méditation : du pain et de l'eau faisaient toute sa nour-

[1] *Vie de saint Pacôme*, t. IV. (Voyez aussi Fleury, *Mœurs des Chrétiens*, p. 260.)

[2] *Epist.* I, n. 4, p. 86.

Digitized by Google

riture. Enfin, ses discours et son exemple produisirent leur effet : le comédien se convertit avec sa famille et renonça au théâtre. Sérapion fut mis en liberté ; mais il n'y resta pas longtemps.

Bientôt il se vendit une seconde fois, afin de se mettre en état de soulager une veuve affligée. Son nouveau maître fut si content de ses services, qu'il l'affranchit, et lui fit, en outre, présent d'un habit, d'une tunique et d'un livre des Évangiles. A peine Sérapion fut-il parti, qu'il rencontra un pauvre auquel il donna son habit. A quelque distance de là, un second pauvre, transi de froid, eut la tunique, et il ne resta plus au Saint, pour se couvrir, qu'un simple linge. Quelqu'un lui ayant demandé ce qu'étaient devenus ses habits : « Voilà, dit-il en montrant le livre des Évangiles, voilà ce qui m'en a dépouillé. » Ce livre ne fut pas longtemps en sa possession. Il le vendit pour assister une personne réduite à la dernière misère ; et, comme on lui demandait ce qu'il en avait fait, il répondit : « Le croirez-vous ! j'imaginais entendre continuellement l'Évangile qui me disait : *Allez, vendez ce que vous avez, et donnez-le aux pauvres.* J'ai donc vendu mon livre, et j'en ai donné le prix aux membres de Jésus-Christ que je voyais dans le besoin. »

Sérapion, qui n'avait plus rien que sa personne, en trafiqua encore plusieurs fois, s'il est permis de s'exprimer de la sorte, afin de procurer au prochain des secours spirituels et temporels. Du nombre de ceux auxquels il se vendit fut un Manichéen, qu'il eut le bonheur de ramener avec toute sa famille dans le sein de la véritable Église [1].

[1] Voyez Godescard, 21 mars.

Digitized by Google

Si nos pères étaient si empressés à soulager les nécessités corporelles du prochain, comment douter de leur zèle pour la guérison des âmes ? Il serait trop long de raconter tout ce qu'ils faisaient afin d'obtenir la conversion des pécheurs, des hérétiques, et même de leurs plus cruels ennemis : c'était pour eux qu'ils offraient leurs larmes, leurs jeûnes et leurs supplications [1]. Écoutons Tertullien : « Nous invoquons pour le salut des empereurs, et ces empereurs c'étaient les Néron, les Domitien, les Dèce, les Dioclétien, le Dieu éternel, le Dieu vrai, le Dieu vivant. Nous demandons pour eux une vie longue, un empire paisible, une paix inaltérable, des armées valeureuses, un sénat fidèle, des sujets soumis, un repos universel, et tout ce que l'homme et l'empereur désirent [2]. »

Soldats fidèles, citoyens paisibles et consciencieux, nos pères s'acquittaient fidèlement de tous les devoirs de la société humaine. « Quant aux contributions publiques, continue Tertullien, nous les payons exactement et sans fraude ; les impôts rendent grâce de ce qu'il y a des Chrétiens au monde, parce que les Chrétiens s'acquittent de ce devoir par principe de conscience et de piété [3]. »

La charité de nos pères, qui s'étendait à tous les vivants, n'oubliait pas les morts. Pour mieux témoigner la foi de la résurrection, ils avaient grand soin des sépultures, et y faisaient une grande dépense, eu égard à leur manière de vivre. Après avoir lavé les corps, ils les embaumaient : « Nous y employons plus d'aromates, disait Tertullien, que vous autres Païens n'en perdez à enfumer vos dieux [4]. » Ils les enveloppaient de linges très-

[1] Mamachi, *De' Costumi*, t. III, p. 61-66.
[2] *Apol.*, c. XXX.
[3] *Ibid.*, c. XLII. — [4] *Ibid.*

Digitized by Google

fins ou d'étoffes de soie ; quelquefois ils les revêtaient d'habits précieux. Ils les laissaient exposés trois jours, ayant grand soin de veiller auprès en prières [1]. Ensuite ils les portaient au tombeau, accompagnant le corps avec quantité de cierges et de flambeaux, double symbole de la charité du défunt et de la résurrection future, et chantant des psaumes et des hymnes où respirait la douce espérance [2].

On priait aussi pour eux : on offrait le saint sacrifice, et l'on donnait le festin nommé Agape. On faisait aussi d'autres aumônes ; on renouvelait la *mémoire* du défunt au bout de l'an, et l'on continuait d'année en année, outre la commémoration que l'on en faisait tous les jours au saint sacrifice [3].

Pour honorer les morts et conserver le souvenir de leur vie, on enterrait souvent avec eux diverses choses, comme les marques de leur dignité, les instruments de leur martyre, des fioles ou des éponges pleines de leur sang, les actes de leur martyre, leur nom, des médailles, des feuilles de laurier ou de quelque autre arbre toujours vert, des croix, l'Évangile. Ces aromates étaient en si grande quantité, et les tombeaux si bien fermés, que, plus de douze siècles après, il s'en échappait encore un parfum très-agréable [4]. On observait de poser le corps sur le dos, le visage tourné vers l'orient. Cette position était un symbole d'espérance et comme un dernier cri d'immortalité.

[1] Baron., ann. 34, n. 310. — [2] *Const. Apost.*, VI ; Prud., *Hymn. exeq.*

[3] Tertull., *de Coron. mil.*, c. III ; Orig., *in Job*, *Homil.* III ; et Cypr., *Ep.* XLVI ; Mamachi, t. III, p. 67 et suiv. ; Fleury, p. 263.

[4] Voyez notre *Histoire des Catacombes*, et Boldetti, *Osservazioni sopra i cimiteri*, etc., lib. I, c. XXIX, p. 307.

Digitized by Google

PRIÈRE.

O mon Dieu, qui êtes tout amour ! je vous remercie d'avoir remplacé la loi de haine qui régnait dans le Paganisme par la douce loi de la charité universelle; faites-nous la grâce d'imiter les beaux exemples que nos pères nous ont laissés.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je ne veux jamais dire des autres ce que je ne voudrais pas qu'on dît de moi.*

Digitized by Google

IX^e LEÇON

LE CHRISTIANISME ÉTABLI (I^er SIÈCLE, SUITE).

Rome souterraine. — Détails sur les martyrs.

Une piété tendre et sincère, une charité universelle, une sainteté parfaite, formèrent, à quelques exceptions près, le caractère des premiers Chrétiens, durant le long espace de trois cents ans. « Nous ne voulons pas nier, disait Tertullien, qu'il n'y ait parmi nous *quelques* hommes livrés à leurs passions; mais, pour prouver la divinité de la Religion chrétienne, c'est assez qu'ils soient en *petit nombre*. Il est impossible que, dans un corps, quelque parfait que nous le supposions, il ne se trouve pas quelque tache; mais beaucoup de bien à côté d'un peu de mal fait éclater la perfection d'une société [1]. »

Tant de vertus étonnaient les Païens, et peut-être nous-mêmes sommes-nous tentés de croire que les exemples de nos pères ne sont plus imitables pour nous. Trois choses, cependant, sont certaines. La première, que nous sommes appelés comme eux à la sainteté par le fait seul de notre vocation au Christianisme. La seconde, que Dieu ne nous refuse aucun des moyens nécessaires pour devenir des saints. La troisième, qu'en prenant les moyens et les précautions dont nos pères faisaient usage, nous pouvons imiter leurs vertus. Ils ont été ce que nous sommes, pourquoi ne pourrions-nous pas devenir ce qu'ils furent?

[1] Tertull., *ad Nat.*, l. I, c. v, p. 43. (Voyez aussi Mamachi, préf., p. xvii-xxxi.)

Digitized by Google

Comme nous l'avons vu, ils passaient leurs jours dans la prière, le travail et l'exercice des œuvres de charité. Qui nous empêche de suivre leur exemple ? Connaissant toute la faiblesse et la corruption de la nature, ils se défiaient d'eux-mêmes et s'éloignaient avec grand soin de toutes les occasions du péché. Qui nous empêche de les imiter? Une fois passés du Paganisme au Christianisme, ils ne voulaient plus avoir aucun contact impur avec la vieille société. Ils fuyaient non-seulement ses livres, ses chants profanes, ses temples, mais encore ses théâtres, ses fêtes et ses danses. Leurs raisons n'ont rien perdu de leur force. Aujourd'hui comme autrefois, toutes ces profanes assemblées sont des occasions de scandale et de péché. On n'est pas médiocrement étonné de la ressemblance qui existe entre les livres, les chants et les théâtres de nos jours, et ceux des Païens d'autrefois. C'est une preuve de plus que le monde retourne au paganisme, et que le même esprit qui régnait il y a dix-huit cents ans, tend aujourd'hui à reprendre son empire.

D'abord les premiers Chrétiens n'allaient point aux théâtres : c'est un fait attesté même par leurs ennemis. L'exemple d'aïeux aussi vénérables devrait suffire pour régler la conduite d'enfants bien nés. Cependant, si nous demandons à nos pères la raison de leur conduite, ils nous répondront ce qu'ils répondaient aux Païens : « Vous nous demandez pourquoi nous n'assistons point à vos spectacles, c'est que nous en connaissons tout le danger [1]. » Or ce danger n'est-il pas le même aujourd'hui qu'autrefois ?

Écoutons Tertullien, méditons ses paroles, et, la main

[1] Minut. Felix, *Octav.*, p. 8 et 26.

Digitized by Google

sur la conscience, disons si l'histoire qu'il nous fait des spectacles de son temps n'est pas l'histoire des spectacles de nos jours : « Le théâtre, dit-il, est proprement le sanctuaire de l'amour profane ; on n'y va que pour y chercher du plaisir. Le charme du plaisir allume la passion, qui s'enflamme à son tour par l'attrait du plaisir. Je suppose qu'on s'y tienne avec un extérieur modeste et composé : qui me répond que, sous cet extérieur flegmatique, sous ce masque imposé par l'art ou par le rang, le cœur soit impassible, et qu'il n'y ait pas au fond de l'âme une secrète agitation ? On ne vient pas chercher du plaisir sans s'attacher à celui qu'on trouve. Or, il devient impossible de s'y attacher sans quelque sentiment d'affection, et c'est cette affection même qui est le plus vif aiguillon du plaisir que l'on y goûte. Que l'affection cesse, plus de plaisir ; ce n'est plus qu'ennui, perte de temps, inutilité, et je vous demande si tout cela va à des Chrétiens ? Quoi qu'on puisse penser soi-même du spectacle, on aura beau n'y être qu'à regret, le détester même, rougir de la compagnie où l'on se trouve, c'en est assez pour autoriser par sa présence ceux qui s'y rendent. C'est se mettre en contradiction avec soi-même. Ce que notre pensée condamne, notre exemple l'absout. On devient l'approbateur du mal quand on se rencontre de plein gré avec ceux qui le commettent. Il ne nous suffit pas de n'être pas acteurs, quand nous avons l'air d'être complices. Il n'y aurait pas d'acteurs, s'il n'y avait pas de spectateurs.

« Au théâtre, l'impudique amour entre dans le cœur par les yeux et par les oreilles. Là, des femmes s'immolent à l'incontinence publique d'une manière plus dangereuse qu'on ne le ferait dans les lieux qu'on n'ose nommer. Quelle mère, je ne dis pas chrétienne, mais tant soit peu

Digitized by Google

honnête, n'aimerait pas mieux voir sa fille dans le tombeau que sur le théâtre ? Quoi ! l'a-t-elle élevée si tendrement et avec tant de précautions pour cet opprobre ? L'a-t-elle tenue nuit et jour sous ses ailes avec tant de soin, pour la livrer au public et en faire un écueil à la jeunesse ? Qui ne regarde pas ces malheureuses comme des esclaves égarées en qui la pudeur est éteinte ? Et voilà qu'elles s'étalent elles-mêmes en plein théâtre avec tout l'attirail de la vanité ! N'est-ce rien aux spectateurs de payer leur luxe, d'entretenir leur corruption, de leur exposer leur cœur en proie, et d'aller apprendre d'elles tout ce qu'il ne faudrait jamais savoir ?

« Si nous ne devons avoir que de l'horreur pour l'impudicité, nous peut-il être permis d'aller entendre ou voir ce qu'il nous est défendu de faire ou de dire, nous à qui il sera demandé compte d'une parole oiseuse ? Le spectacle nous est donc interdit par le seul fait de l'interdiction de toute impudicité.

« Ce à quoi nous avons solennellement renoncé au baptême, il ne nous est pas permis de le pratiquer, ni de l'exprimer, ni de le regarder de près ou de loin. Or, quel que soit le nom que la scène présente, tragédie, comédie, pantomime, n'importe, pas une pièce dont l'intrigue n'ait pour sujet une action contre les mœurs ou contre l'humanité : faiblesse ou forfaits, voilà tout ce qu'on y voit.

« Que vous apprend, dites-moi, la tragédie ? Rien que des aventures controuvées ou exagérées qui ne rappellent à votre esprit, la plupart du temps, que des actes ou violents ou honteux, qu'il vaudrait bien mieux avoir oubliés, ou bien développent dans votre cœur des germes malheureux qui se déclarent par de trop fidèles imitations.

« La comédie, que vous apprend-elle ? qu'expose-t-elle

Digitized by Google

à vos regards? L'adultère et l'infidélité, les manéges de la séduction et le déshonneur des époux, d'indécentes bouffonneries, des pères joués par leurs valets et par leurs enfants, des vieillards imbéciles et débauchés.

« La pantomime? elle étale sous vos yeux tous les désordres d'une luxure insolente, tout ce qu'une bouche chrétienne n'a pas le courage de retracer. Quelle école pour les mœurs, ou plutôt quel foyer de crimes! que d'aliments pour tous les vices! »

Après avoir montré que le spectacle est une occasion de péché, et que les vœux du baptême l'interdisent au Chrétien, Tertullien examine les prétextes qu'on allègue pour y justifier sa présence. Pas un des sophismes modernes, en faveur des spectacles, qui ne soit prévenu et réfuté victorieusement par l'éloquent apologiste.

« On nous dit : A mon âge, dans le rang que j'occupe, avec la force de mes principes ou l'heureuse température de ma constitution, je n'ai rien à redouter du spectacle. Votre âge? qui que vous soyez, il ne vous sauve pas des dangers du théâtre. Jeune, c'est pour vous qu'ils sont le plus formidables. Comment vous défendre des impressions de la volupté qui vous y assiége par tous les sens et qui n'y trouve que des approbateurs? Le devoir ne tient pas contre les spectacles qui remuent tout votre être, et parlent plus puissamment à votre cœur que la conscience. La vieillesse elle-même n'est pas un bon préservatif. Non, les glaces de l'âge n'éteignent pas des feux dès longtemps allumés, et dont le temps n'a fait qu'accroître l'activité.

Le rang que vous occupez vous en fait, dites-vous, une nécessité? Et moi, je vous réponds que la foi chrétienne n'admet point d'autre nécessité que celle d'obéir à la loi du

Digitized by Google

Seigneur. Il est, dites-vous, des circonstances où l'on ne peut se dispenser de s'y rendre? Et moi, je vous dis qu'il n'en est point où l'on puisse se permettre d'offenser Dieu. Vous vous croyez garanti par votre constitution. J'en appelle, moi, à l'expérience. D'après ses leçons journalières, je vous demande qui jamais est sorti du théâtre comme il y était entré? Que si j'interroge votre conscience, qu'aura-t-elle à me répondre? Par quel chemin êtes-vous arrivé jusqu'au spectacle? Par des passions qui voulaient être satisfaites. Qu'êtes-vous allé voir? Tout ce qui pouvait vous plaire, et tout ce qu'il vous est défendu d'imiter. De bonne foi, était-ce la place d'un Chrétien? On ne se trouve dans le camp ennemi que quand, infidèle à son prince, on a déserté ses drapeaux. Quoi! vous étiez le moment auparavant dans l'église de Dieu, et vous voilà dans le temple du Démon! naguère dans la société des esprits célestes, maintenant dans une fange impure! Quoi! ces mains que vous veniez d'élever vers le Ciel, elles ont pu battre pour un histrion! Cette même bouche qui s'ouvrait pour chanter nos saints mystères, elle a proclamé les louanges d'une prostituée! Qui désormais vous empêchera de chanter des hymnes à la gloire de Satan?

« Mais, dites-vous, je ne choisis que de bonnes pièces; il est des spectacles honnêtes qui en font même des écoles de morale. Où donc sont-elles, ces bonnes pièces? Dites plutôt que vous choisissez les moins mauvaises. Ici le choix n'est pas entre ce qui est bon et ce qui est mauvais, mais entre ce qui est plus ou moins mal. Toutes ne respirent-elles pas plus ou moins la plus perfide des passions? Et puis, ces pièces ne changent-elles pas de nature quand elles sont représentées, en devenant mille fois plus dangereuses par l'entourage de séductions qui les escorte?

Digitized by Google

Vous allez au théâtre comme à une école de morale ! vous allez y chercher des modèles de vertus chrétiennes ! Ah ! les beaux modèles d'humilité, de patience, de chasteté, que vos héros et vos héroïnes de théâtre ! Les dignes interprètes de l'Écriture que vos poëtes dramatiques ! les dignes organes du Saint-Esprit que vos acteurs !

« Mais j'y vais pour accompagner mes enfants. Et de quel droit leur permettez-vous d'y aller ? N'était-ce donc pas assez de leur avoir communiqué le feu de la concupiscence en les engendrant ? Faut-il encore que vous l'embrasiez en les conduisant au foyer de toutes les passions ? Mais c'est pour les former. Eh quoi ! votre fille ne peut-elle être formée sans avoir une comédienne pour modèle, et votre fils un comédien pour précepteur ?

« Mais ce n'est là qu'un passe-temps. Je réponds que la main qui apprête le venin homicide n'en frotte pas la coupe de fiel et d'ellébore, mais de sucs doux et amorçants, afin de déguiser la trahison et la mort. Voilà les manœuvres et les artifices du démon. On se récrie sur la beauté des scènes, sur la mélodie des chants, sur l'excellence des poëmes, même sur la pureté de la morale : rayons de miel. Le vase d'où ils s'épanchent n'en est pas moins empoisonné. L'attrait du plaisir ne vaut pas le risque du danger qui l'accompagne. Redoutez ces perfides attraits. Que les libertins, les filles perdues, les âmes malfaisantes, aillent au théâtre ; c'est pour eux qu'il est fait. Nos jeux, à nous, nos fêtes, ne sont pas encore prêts ; nous ne pouvons pas siéger à la même table, parce que nous ne pouvons pas les avoir pour convives. Tout vient à son temps : pour eux aujourd'hui les joies ; pour nous les tribulations. Le monde, nous dit Jésus-Christ, sera dans la joie et vous dans la tristesse. Soyons donc dans l'affliction, tandis que

Digitized by Google

le Païen se réjouit, afin d'être dans la joie quand il commencera à s'affliger, de peur qu'en partageant ses plaisirs nous ne partagions aussi ses douleurs [1]. »

L'horreur qu'ils avaient pour les spectacles, nos pères la témoignaient pour les danses et les fêtes profanes [2]. Les Païens ne manquaient pas de leur en faire un reproche. Ils leur répondaient : Vraiment les Chrétiens sont des *sauvages*, des ennemis de l'État, parce qu'ils n'assistent pas à vos festins, et que, consacrés à la vraie Religion, ils célèbrent les jours de fête de l'empereur par une joie tout intérieure, non par la débauche! Grande preuve de zèle, en effet, d'allumer des feux et de dresser des tables dans les rues, d'étaler des banquets sur les places publiques, de transformer Rome en taverne, de faire couler des ruisseaux de vin, de courir par troupes çà et là, pour se provoquer les uns les autres par des injures, par de scandaleux défis, par d'impudiques regards! La joie publique ne se manifeste-t-elle donc que par la honte publique? Ce qui viole les bienséances à tout autre jour, devient-il bienséance aux fêtes de l'empereur? Oh! que nous sommes vraiment di-

[1] *De Spectaculis.* Tatien, *Orat. contr. Græcos*, p. 279; S. Théophile d'Antioche, *ad Autolyc.*, p. 416; Saint Cypr., *de Spectac.*; Lact., *Instit. div.*; S. Basil., *Homil.* IV, *in Hexameron*; S. Joan. Chrys., *Homil.* XV, *ad pop. Antioch.*; et III, *in Saul. et David.*; et Ambr., *de Fuga sæculi*; S. Aug., *Confess.*, lib. III; Salvien, lib. VI, *de Provident.*, etc., etc.

Les conciles d'Elvire, en 305, can. LXII et LXV; premier d'Arles, en 314, can. V; troisième de Carthage, en 395, can. II; quatrième, *id.*, en 598, can. LXXXVIII; d'Afrique, en 424, can. XXVIII ou LXI, can. XXX ou LXIII, can. CXXIX; second d'Arles, en 432, can. XX; sixième concile général, en 680, can. IX; synode de saint Charles Borromée, en 1568; de Bourges, en 1584, can. IV.

Les comédiens eux-mêmes, les auteurs de comédies, les habitués des théâtres tiennent le même langage. Ils sont d'accord avec les Pères de l'Église et les conciles pour condamner les spectacles. (Voyez leurs aveux dans Després de Boissy, *Lettres sur les spectacles.*)

[2] Voyez Mamachi, t. II, p. 188.

Digitized by Google

gnes de mort, d'acquitter les vœux pour l'empereur, et de prendre notre part d'allégresse générale, sans cesser d'être chastes, modestes et réservés dans nos mœurs [1] ! »

Peut-on faire un portrait plus ressemblant de ce qui se passe parmi nous, à certaines époques de l'année et à certains jours de réjouissances publiques? Rapprochement humiliant qui montre qu'une partie de la société est redevenue semblable aux Païens. Pour nous, enfants des Chrétiens, notre conduite est tracée dans les exemples de nos pères. Nous avons les mêmes raisons de nous éloigner de toutes ces fêtes coupables : la fuite des occasions est la sauvegarde de la vertu.

Jusqu'ici nous avons esquissé le portrait des deux sociétés qui existaient il y a dix-huit siècles, après la prédication des pêcheurs galiléens. Nous avons vu l'état et les mœurs de Rome païenne ; nous avons vu aussi l'état et les mœurs bien différentes de la Rome souterraine, demeure sacrée des premiers Chrétiens. Il faut assister maintenant au combat terrible qui va s'engager entre la vieille société et la société nouvelle.

Or, comme c'est toujours l'erreur qui attaque, parce que l'erreur vient toujours après la vérité, c'est la vieille société qui commença le combat : elle débuta par des calomnies. Il fallait d'abord rendre odieux ceux qu'on voulait égorger : la violence chercha toujours à se parer des dehors de la justice. Ici les Juifs et les Païens firent cause commune. Les descendants aveugles d'Abraham et de Jacob, au lieu de faire pénitence de leur déicide, comblèrent la mesure de leurs crimes en persécutant avec rage les disciples du Messie. Pressentant la ruine de leur

[1] Tertull., *Apol.*, c. xxxv.

Digitized by Google

culte figuratif, ils poussèrent les premiers le cri d'alarme. A peine eurent-ils connu le dessein que les Apôtres avaient formé de porter l'Évangile par toute la terre, qu'ils écrivirent des lettres et qu'ils envoyèrent en toute hâte des émissaires pour indisposer les esprits. « Une secte nouvelle, disaient-ils, s'est élevée qui porte le nom de Chrétiens; elle soutient l'athéisme et détruit toutes les lois; sa doctrine est impie, détestable, sacrilége [1]. »

Présenter le Christianisme comme destructeur de toute vertu et hostile aux gouvernements, c'était attirer sur la tête de ses sectateurs la haine des peuples et des rois. Ces atroces calomnies n'eurent que trop de succès. Les Païens les adoptèrent, et les fausses impressions qu'elles produisirent n'étaient pas effacées deux cents ans après [2]. On prétend même que les Juifs gardent encore aujourd'hui à Worms, sur le Rhin, une de ces lettres qui furent envoyées partout contre Jésus-Christ et ses disciples [3].

La renommée, qui va toujours croissant, ajouta d'autres imputations, et bientôt les Païens, tirant la conséquence de tant de calomnies, regardèrent les Chrétiens comme les plus scélérats des hommes, et les rendirent responsables de toutes les calamités, petites ou grandes, qui affligeaient l'Empire. Leur nom seul était un crime; il suffisait de le porter pour être coupable de tous les forfaits [4]. Aussi Tacite, rapportant que Néron avait fait brûler vifs un grand nombre de Chrétiens qu'il accusait faussement d'avoir mis le feu à la ville de Rome, dit naïvement

[1] S. Justin., *Dial. cum Tryph.*, p. 235.
[2] Orig., *in Cels.*, l. VI; Tertull., *ad Nat.*, l. I, c. XIV
[3] Tillemont, t. I, p. 148.
[4] Tertull., *Apol.*, c. XI.

Digitized by Google

qu'ils étaient moins convaincus d'aucun crime que de la haine du genre humain [1].

C'est pour réfuter toutes ces odieuses inculpations que Dieu suscita tant d'éloquents apologistes. Ils étaient obligés de demander comme une grâce qu'on ne condamnât pas les Chrétiens sans les entendre, et que leur nom seul ne fût pas un crime capital [2]. La conduite des Chrétiens répondait encore plus éloquemment à toutes les accusations ; mais la haine est aveugle. Celle des Païens et des Juifs, non contente de fermer les yeux pour ne pas voir les vertus de nos pères, se boucha les oreilles pour ne pas entendre leurs raisons, se plaça sur le cœur un triple airain pour n'éprouver à leur égard aucun sentiment d'humanité, et s'arma de haches et de glaives pour immoler ses victimes. Le sang coula bientôt à flots sur toute l'étendue de la terre, et le Ciel eut à couronner des millions de martyrs.

Plaçons ici quelques détails sur ces héros de la foi, parlons de leur nom, de leur nombre, de leurs actes et des circonstances qui accompagnaient et suivaient leur mort [3].

Le nom de *martyr* signifie témoin. Il désigne une personne qui a souffert des supplices et même la mort pour rendre témoignage de la vérité de la Religion. On le donne par excellence aux premiers Chrétiens qui ont sacrifié leur vie pour attester la vérité des faits sur lesquels le Christianisme est fondé. Le Sauveur avait annoncé que la Religion aurait des martyrs. En chargeant ses Apôtres de prêcher l'Évangile : *Vous me servirez de témoins*, leur

[1] *Annal.*, l. XV, c. XLIV.

[2] Tertull., *Apol.*, c. I, p. 11.

[3] Nous renvoyons, pour les détails et pour les preuves, à notre *Histoire des Catacombes*, et au P. Florès, *de Inclyto agone martyrii*, in-fol., et à nos *Préfaces* aux Actes des martyrs dans la *Bibliothèque des classiques chrétiens*.

Digitized by Google

disait-il, *à Jérusalem, dans toute la Judée et la Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre* [1]. Ailleurs, il leur expliquait que leur témoignage serait un témoignage de sang : *On vous tourmentera, on vous ôtera la vie, et vous serez odieux à toutes les nations à cause de mon nom* [2]. Mais aussitôt il rassurait leur timidité en ajoutant : *Ne craignez point ceux qui peuvent tuer le corps et ne peuvent pas tuer l'âme. Si quelqu'un me confesse devant les hommes, je le confesserai devant mon père qui est au Ciel ; mais, si quelqu'un me renie devant les hommes, je le renierai devant mon Père* [3].

De ces paroles sacrées Tertullien conclut avec raison que la foi chrétienne est un engagement au martyre [4]. Y pensons-nous ?

Le nombre des martyrs est incalculable [5] ; quelques faits nous en donneront une idée :

1° Il y eut, pendant l'espace de trois cents ans, dix persécutions générales dans toute l'étendue de l'Empire romain, et l'Empire romain comprenait à cette époque la majeure partie dumonde connu. Au quatrième siècle, il y en eut de particulières en Perse et en Afrique, sous les Goths et les Vandales ; une seule dura quarante ans, et fit deux cent mille martyrs [6]. Or, depuis le passage des Apôtres, il y avait des Chrétiens dans toutes les parties de la terre. Du temps de Tertullien, ils étaient en si grand nombre, qu'ils remplissaient tout, excepté les temples des dieux, et que, s'ils avaient voulu se venger des Romains, ils n'auraient eu qu'à se retirer, et l'Empire serait devenu désert [7].

[1] *Act.*, I, 8. — [2] Matth., XXIV, 9. — [3] Matth., X, 28 et 32.

[4] Debitricem martyrii fidem. (*De spect.*)

[5] Les supputations les plus exactes le portent à onze millions pendant les trois premiers siècles. (Voyez notre *Hist. des Catacombes*, p. 561 et suiv.)

[6] Sozom., *Hist. eccl.* — [7] *Apol.*, c. XXXVII.

Digitized by Google

2° On faisait un tel carnage des Chrétiens, que dans la seule ville de Lyon il y eut dix-neuf mille martyrs ; on n'épargnait ni l'âge, ni le sexe, ni le rang.

3° Le nombre des victimes fut si grand, que Dioclétien et Maximien se vantèrent, au commencement du quatrième siècle, d'avoir enfin exterminé la race des Chrétiens et anéanti leur Religion [1].

Déjà avant les grandes persécutions, et au commencement du règne de Marc-Aurèle, saint Irénée, évêque de Lyon, écrivait : « Partout où l'Église se rencontre, cette sainte mère envoie au Ciel, avant elle, par le martyre, une multitude de ses enfants, qu'elle offre au Père comme un gage de l'extrême amour qu'elle a pour lui. Mais les autres assemblées n'ont point de martyrs. Il n'y a que l'Église qui aime à souffrir les opprobres pour témoigner à Dieu quel est l'excès de sa charité et quelle est la grandeur de la foi qui lui fait confesser hautement Jésus-Christ. Souvent on l'a vue s'affaiblir par la perte de son sang et de ses membres, puis, tout à coup, se rétablir, reprendre de nouvelles forces et redevenir mère d'un plus grand nombre d'enfants [2].

En souffrant la mort, les martyrs prouvaient la divinité de la Religion, puisqu'ils montraient l'accomplissement visible des prophéties du Sauveur. Ils la prouvaient encore par leur constance surnaturelle. Souffrir la mort sans aucun intérêt de vanité, d'ambition, de haine, de gloire humaine ; la souffrir au milieu des insultes de tout un peuple ; la souffrir avec calme, avec une douce sérénité ; la souffrir pour attester des faits qu'on a vus de ses yeux

[1] Nomine Christianorum deleto, superstitione christiana ubique deleta.

[2] Lib. IV, c. LXIV. (Voyez, sur le nombre des martyrs, Dom Ruinart, *Actes des Martyrs*, préf.)

Digitized by Google

et touchés de ses mains ; la souffrir quand on peut s'y soustraire par un seul mot ; la souffrir pour soutenir une Religion contraire à toutes les passions, dans laquelle on n'a pas été élevé, mais qu'on a embrassée par conviction et en s'attendant bien à la signer de son sang ; et quand cela se fait non pas un jour, mais pendant des siècles ; non par un seul homme, mais par des millions de personnes de tout âge, de tout sexe, de tout rang, de tout état, de tout pays : si ce n'est pas là une chose surnaturelle, il faut abjurer la raison et renoncer à pouvoir jamais lier deux idées.

Les Païens étaient tellement convaincus que le courage des martyrs ne pouvait venir que de Dieu, qu'ils se convertissaient en grand nombre à la vue de leur constance au milieu des tourments. « La constance que vous nous reprochez, dit Tertullien, est une leçon. En la voyant, qui n'est pas tenté d'en rechercher la cause ? Quiconque examine notre Religion, l'embrasse. Alors il désire de souffrir, afin d'acheter, par l'effusion de son sang, la grâce de Dieu et le pardon de ses crimes [1]. »

En deux mots : le Sauveur avait promis à ses Apôtres la grâce qui les rendrait supérieurs à tous les tourments ; il tint sa parole [2]. Voilà tout le secret de la constance des martyrs ; il n'y a pas seulement de la folie, mais du ridicule à en chercher un autre. Mais quel témoignage en faveur de la Religion que la signature sanglante de tant de millions d'innocents et héroïques témoins ! L'impiété pourra bien renverser les temples des martyrs, briser leurs tombeaux, disperser leurs cendres sacrées, effacer leurs épitaphes ; mais ce témoignage de sang, jamais.

Les relations de leurs jugements, de leurs supplices et de leur mort s'appellent les *Actes des martyrs*. Rien de

[1] *Apol.*, c. L. — [2] Luc., XXI, 15 et 19 ; Joan., XVI, 33 ; Philipp., I, 18.

Digitized by Google

plus vénérable après l'Écriture sainte ; car les réponses des martyrs aux interrogatoires des juges leur étaient dictées par le Saint-Esprit. Notre-Seigneur avait promis en termes exprès de répondre pour eux et de parler par leur bouche : *Ne vous mettez pas en peine*, disait-il aux martyrs de tous les siècles dans la personne de ses Apôtres, *de chercher ce que vous aurez à répondre ; l'Esprit de votre Père parlera lui-même par votre bouche* [1]. Rien n'est plus propre que les actes des martyrs à ranimer notre piété. Un fils noble et généreux sent son cœur s'enflammer au récit des actions éclatantes de son père. Comment donc pourrions-nous rester lâches et délicats, insensibles au bonheur du Ciel, lorsque nous voyons que, pour y arriver, les martyrs ont traversé une mer de sang, marché sur des brasiers et sur le tranchant des glaives ! Les premiers Chrétiens étaient si persuadés de cette vérité, qu'ils hasardaient souvent leur vie pour recouvrer les actes des saints martyrs.

Le premier moyen, et un des plus ordinaires dont ils se servaient pour avoir communication de ces actes, était de gagner, à force d'argent, les commis du greffe où les registres étaient gardés, et d'en tirer des copies. Ils avaient un second moyen non moins digne de leur foi. Lorsque les juges faisaient tourmenter quelque Chrétien, plusieurs Fidèles qui n'étaient pas connus se mêlaient parmi les Païens, et recueillaient soigneusement les demandes et les réponses et les autres circonstances du procès. Ces différentes pièces, réunies en corps, étaient portées à l'Évêque [2]. L'approbation donnée, la relation était

[1] Luc., xxi.

[2] Voyez là-dessus quelques détails dans la quatrième partie du Catéchisme, fête de la Toussaint ; et de plus étendus dans l'*Histoire des Catacombes*, p. 505 et suiv.

Digitized by Google

distribuée aux Fidèles, qui en faisaient leur lecture ordinaire. On lisait aussi les Actes des martyrs dans l'Église, les jours d'assemblées [1].

Si nos pères avaient tant de vénération pour l'histoire des martyrs, ils en avaient bien davantage pour les martyrs eux-mêmes. Ils étaient à peine arrêtés, qu'ils devenaient des êtres sacrés et jouissaient de plusieurs prérogatives. A leur prière, on rendait la communion à ceux qui étaient tombés durant les persécutions. Des Diacres étaient nommés pour les visiter, les encourager et prendre soin de leur entretien. Aux Diacres se joignaient des Diaconesses. C'étaient des vierges ou des veuves de quarante à soixante ans, sages, prudentes, d'une vertu et d'un zèle éprouvés. Une partie des fonctions que les Diacres exerçaient à l'égard des hommes, les Diaconesses les remplissaient à l'égard des femmes. Leur charge était de visiter toutes les personnes de leur sexe arrêtées pour la foi, ou que la pauvreté, la maladie, rendaient dignes des soins de l'Église [2].

Si quelquefois les autres Fidèles pouvaient obtenir la

[1] Dom Ruinart, *Actes des Martyrs*, préf.

[2] Dans les temps ordinaires, elles instruisaient celles qui étaient catéchumènes, ou plutôt leur répétaient les instructions du catéchisme. Elles les présentaient au baptême, leur aidaient à ôter et à remettre leurs vêtements, afin que personne ne les vît dans un état peu décent. Elles avaient les nouvelles baptisées sous leur conduite pendant quelque temps, afin de les former à la vie chrétienne *. Dans l'église, elles gardaient les portes du côté des femmes, et avaient soin que chacune fût placée à son rang et observât le silence et la modestie. Les Diaconesses rendaient compte de toutes leurs fonctions à l'Évêque, et, par son ordre, aux Prêtres et aux Diacres. Elles servaient principalement à les avertir des besoins des autres femmes, et à faire, sous leur direction, ce qu'ils ne pouvaient faire eux-mêmes avec autant de bienséance **.

* *Const. Apost.*, l. VI, c. XVII; l. VIII, c. XIX; Tertull., *de Veland. virg.* 2.
** *Mœurs des Chrétiens*, p. 254

Digitized by Google

permission d'entrer dans les prisons, c'était à qui baiserait les chaînes des confesseurs. Chacun s'empressait de leur procurer quelque soulagement, de panser leurs plaies, de leur rendre de petits services, et de leur donner des marques de vénération et de respect.

Ainsi, l'Église n'avait rien omis pour que les martyrs fussent pourvus et visités. La veille de leur mort, lorsque la sentence était portée, avait lieu le *souper libre*, c'est-à-dire qu'on permettait à tous les condamnés de manger ensemble [1]. Pour cela, on les réunissait dans une salle commune, autour d'une table que les Chrétiens avaient soin de servir le plus convenablement que leur pauvreté pouvait le permettre. Tout le public pouvait assister au repas des martyrs. Les Chrétiens n'y manquaient pas, soit pour exhorter les saints confesseurs, soit pour se recommander à leurs prières et recevoir leurs derniers conseils.

Après l'exécution de la sentence, nos pères s'empressaient, lorsque la chose était possible, d'enlever les corps et les restes des martyrs. Ils les enveloppaient dans l'or et la soie, avec les parfums les plus exquis. C'est auprès de leurs tombeaux qu'ils venaient prier, et sur leurs tombeaux que s'offrait l'auguste sacrifice. Les conciles d'Afrique défendirent qu'on dressât aucun autel sans y mettre des reliques de martyrs : loi vénérable qui s'observe encore dans toute l'Église. Persuadés avec raison que les martyrs qui venaient de donner leur sang pour Jésus-Christ étaient très-puissants dans le Ciel, nos pères les invoquaient avec confiance. On institua des fêtes en leur honneur, on choisit pour les célébrer le jour de leur martyre : ce jour fut ap-

[1] Voyez *Actes de sainte Perpétue*, et Godescard, 6 avril, etc., etc.

Digitized by Google

pelé *Nativité* ou naissance. Admirable idée ! qui rappelait que c'était le jour de leur mort qu'ils étaient nés à la véritable vie. L'Église n'a pas manqué de retenir ce langage.

Saint Augustin va nous apprendre quel était le culte qu'on rendait aux martyrs. Ce saint docteur, écrivant contre Fauste le Manichéen, qui accusait les Catholiques d'avoir substitué les martyrs aux idoles, lui répond en ces termes : « Si les Chrétiens honorent les saints martyrs, c'est ou par le désir de participer à leurs mérites, ou dans l'espérance d'être heureux par leurs prières, ou pour s'exciter à l'imitation de leurs vertus. Ainsi, les autels que la piété éleva sur leurs tombeaux ne sont érigés à aucun martyr, mais au Dieu des martyrs. Quel Prêtre du Seigneur, montant à l'autel, a jamais dit : C'est à vous, Pierre, c'est à vous, Paul, c'est à vous, Cyprien, que nous offrons. Ce qu'on offre, c'est à Dieu qu'on l'offre, à ce Dieu qui a couronné les martyrs. Il est vrai, nous l'offrons souvent dans les lieux où il les a couronnés, mais c'est afin que la vue de ces lieux sacrés excite dans nos cœurs une charité plus ardente, un amour plus vif et envers ceux que nous devons imiter, et envers celui par qui nous le pouvons. Nous révérons donc les martyrs. Mais le culte de latrie, nous croyons et nous enseignons que Dieu seul peut en être l'objet. Or, le sacrifice étant l'acte essentiel de ce culte, nous ne l'offrons ni aux Martyrs, ni aux Saints, ni aux Anges. Si quelqu'un des nôtres venait à tomber dans une semblable erreur, nous lui opposerions aussitôt la saine doctrine, afin qu'il pût rentrer en lui-même, ou qu'on fût en droit de le fuir [1]. »

[1] *Contr. Faust.*, l. XX, 21.

Digitized by Google

PRIÈRE.

O mon Dieu, qui êtes tout amour ! je vous remercie de la sainteté et du courage que vous avez donnés à nos pères : faites-nous la grâce d'imiter leur vigilance sur eux-mêmes et leur constance dans les peines de la vie.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je veux fuir avec horreur les assemblées du monde.*

Digitized by Google

X^e LEÇON

LE CHRISTIANISME ÉTABLI (1^er SIÈCLE, SUITE).

Commencement de la grande lutte entre le Paganisme et le Christianisme. — Dix grandes persécutions. — La première sous Néron; portrait de ce prince; détails de la persécution. — Jugement de Dieu sur Néron. — Jugement de Dieu sur Jérusalem; ruine de la ville et du temple. — Seconde persécution, sous Domitien; portrait de ce prince; saint Jean jeté dans une chaudière d'huile bouillante. — Jugement de Dieu sur Domitien.

Jusqu'ici, nous avons suivi notre mère, l'Église naissante, à la bonne odeur de ses vertus. Maintenant nous allons la suivre, pendant trois siècles, à la trace de son sang et à la lueur des bûchers qu'on allume contre elle. Tendre épouse de l'Homme-Dieu, ceignez vos reins; le moment du combat est venu. Dix fois le monde entier va se lever contre vous pour effacer jusqu'à la mémoire de votre nom [1].

En effet, on compte dix grandes persécutions, c'est-à-dire dix persécutions commandées par les empereurs romains, dont la terrible puissance s'étendait sur la plus grande partie du monde alors connu. Il y eut d'autres persécutions qu'on appelle particulières, parce qu'elles furent restreintes à quelques royaumes : telles furent entre autres celles des empereurs Licinius et Valens; celles de Sapor, roi de Perse, qui durèrent quarante ans; celles des Goths et des Vandales, en Afrique et ailleurs.

[1] Nous comptons, avec Dom Ruinart, dix persécutions générales, c'est-à-dire ordonnées ou autorisées par les empereurs romains, maîtres du monde. Ce n'est pas que chacune s'étendît à toutes les provinces de l'Empire; quelques-unes furent restreintes dans les limites de certaines contrées. Le P. Mamachi en met douze, parce qu'il comprend au nombre des grandes persécutions celle des Juifs sous Barcochébas, et celle de Licinius.

Digitized by Google

Sortons maintenant des Catacombes, où nous avons admiré les futures victimes. Rentrons dans Rome païenne; dirigeons nos pas vers le palais impérial pour voir de près le premier bourreau des Chrétiens. Il ne peut être que le plus méchant des hommes. Pour le prouver, il suffit de le nommer : c'est Néron. Voici son portrait.

Néron naquit l'an 35 de Jésus-Christ. Adopté par l'empereur Claude, il lui succéda l'an 54. On vit bientôt se développer en lui tous les vices qui en ont fait l'horreur du genre humain. Il commença par faire empoisonner Britannicus, fils de Claude. Un crime en amène un autre : Néron, livré à la corruption de son cœur, oublia bientôt jusqu'aux bienséances que les scélérats mêmes respectent dans leurs excès. Il passait les nuits dans les rues, dans les cabarets et dans les lieux de débauche, suivi d'une jeunesse effrénée avec laquelle il battait, volait et tuait. Pour briser son dernier frein, il résolut la mort d'Agrippine, sa mère. Il essaya d'abord de la noyer. Cette tentative n'ayant pas réussi, il la fit poignarder : le Sénat approuva cette atrocité. Néron, se voyant autant d'esclaves que de sujets, ne consulta plus que le déréglement de son esprit insensé : il se fit comédien. On vit un empereur qui jouait publiquement sur le théâtre comme un acteur ordinaire. Lorsqu'il devait chanter en public, des gardes étaient dispersés d'espace en espace pour punir ceux qui ne se montreraient pas assez sensibles aux charmes de sa voix.

La cruauté marcha toujours chez lui, comme chez tous les scélérats, d'un pas égal avec la luxure. Octavie, sa femme, Burrhus et Sénèque, ses précepteurs, furent sacrifiés à sa rage. Ces meurtres furent suivis d'un si grand

Digitized by Google

nombre d'autres, qu'on ne le regarda plus que comme une bête féroce altérée de sang.

Entendant quelqu'un se servir de cette façon de parler proverbiale : « Que le monde brûle quand je serai mort ! » il répliqua : « Et moi je dis : Qu'il brûle, et que je le vois ! » Ce fut alors qu'après un festin aussi extravagant qu'abominable, il fit mettre le feu aux quatre coins de Rome pour se faire une image de l'incendie de Troie. L'embrasement dura huit jours. Sur les quatorze quartiers de la ville, dix furent réduits en cendres : ce spectacle lamentable fut une fête pour lui. Afin d'en jouir à son aise, il monta sur une tour fort élevée, d'où il se mit à déclamer, en habit de comédien, un poëme qu'il avait composé sur l'embrasement de Troie [1]. Tout le peuple l'accusa d'être l'auteur de l'incendie [2] ; mais Néron le rejeta sur les Chrétiens : personne ne le crut, dit Tacite [3]. Cela n'empêcha pas que les païens, en conséquence de leur aversion pour le Christianisme, ne fussent ravis de voir punir ceux qui en faisaient profession. Néron, de son côté, n'avait pas seulement pour but de venger sa réputation, il voulait encore satisfaire la haine qu'il portait à la vertu, et étancher sa soif de sang humain.

On arrêta donc de toutes parts les Chrétiens, qui furent traités comme des victimes de la haine publique. Aux tourments on ajouta l'insulte, et on fit de leur mort un divertissement pour le peuple. On couvrit les uns de peaux de bêtes, afin que les chiens, trompés par cette cruelle ressemblance, les déchirassent tout vivants ; les

[1] Ceci arriva l'an 64 de J.-C.

[2] La vérité de cette accusation est confirmée par le témoignage de plusieurs historiens très-dignes de foi. On peut consulter Suétone et Dion Cassius ; et parmi les modernes, Tillemont, Crévier, etc.

[3] *Annal.*, v.

Digitized by Google

autres furent enveloppés de tuniques de poix et de cire [1], puis attachés à des croix ou à des poteaux plantés au coin des rues, et on y mit le feu, afin qu'ils servissent de flambeaux durant la nuit. Néron voulut que ses jardins fussent le théâtre de cet affreux spectacle, auquel lui-même se fit un jeu d'assister en habit de cocher, conduisant des chars à la lueur de ces funestes flambeaux.

Dieu, qui a couronné leur victoire, connaît le nombre incalculable des Chrétiens qui périrent de la sorte. Pour nous, nous savons que ces glorieuses victimes furent les prémices de cette multitude innombrable de martyrs que l'Église de Rome envoya au Ciel. Elles précédèrent dans le chemin de la gloire saint Pierre et saint Paul, qui les avaient instruites des vérités du salut.

Le feu de la persécution une fois allumé dans la capitale, l'incendie se propagea rapidement dans les provinces. On vit paraître des édits qui défendaient de professer le Christianisme sous les peines les plus rigoureuses, sans excepter celle de mort. Le carnage devint juridique : tandis que Néron s'appliquait dans Rome à tourmenter les Chrétiens, on les poursuivait dans tout l'empire avec une égale fureur ; on les condamnait dans les formes [2].

Parmi ces nombreuses victimes dont le nom est parvenu jusqu'à nous, on compte, outre saint Pierre et saint Paul, les glorieux martyrs Tropès et Évellius. Tropès était un des principaux officiers de Néron, et un des fervents Chrétiens dont l'Apôtre saint Paul dit, dans son Épître aux Philippiens : *Les Saints vous saluent tous, et principalement ceux qui sont de la maison de César.* Ayant été maltraité, en haine de sa foi, par l'ordre de Satellicus,

[1] Tunica incendialis.

[2] Sulp. Sévère, *Hist.*, l. II ; Orose, *Hist.*, l. III, c. v.

Digitized by Google

qui lui fit donner des soufflets et des coups de verge, il fut exposé aux bêtes; mais il n'en reçut aucune blessure. On le condamna enfin à perdre la tête : c'est ainsi qu'il consomma son martyre [1].

Lactance dit en propres termes que le véritable motif qui engagea Néron à sévir contre les Chrétiens fut l'intérêt de ses dieux qu'il voyait abandonnés par une multitude toujours croissante : l'incendie de Rome ne fut qu'un prétexte. « Néron, dit-il, ayant appris que saint Pierre avait retiré de l'idolâtrie un grand nombre de Romains, et que non-seulement à Rome, mais aussi dans toutes les provinces, on abandonnait en foule le culte des dieux, crut qu'il ne devait plus perdre de temps, et qu'il pourrait détruire le céleste empire du Christianisme et ruiner entièrement la piété qui le soutenait. Il fut donc le premier qui persécuta les disciples du Sauveur; mais ce ne fut pas impunément, car le Seigneur, en regardant l'oppression de son peuple, appesantit sa main sur le tyran [2]. »

Néron devait apprendre, comme tous les persécuteurs qui sont venus après lui, que nul n'est fort contre Dieu. Et voilà que le retentissement de sa ruine, les horribles circonstances de sa fin, serviront de monument à la postérité et diront à tous les siècles : Ainsi sera traité celui qui osera se révolter contre le Seigneur et contre son Christ ! Si vous refusez d'affermir l'empire de l'Agneau dominateur, en obéissant à ses lois, vous l'affermirez en apprenant aux autres à le craindre.

Le monstre couronné continuait de se baigner dans le sang des Chrétiens et de ruiner des provinces pour gorger

[1] Voyez le *Martyrologe romain*, 17 mai.
[2] *De Mort. persecut.*, l. II.

Digitized by Google

ses esclaves et satisfaire son luxe insensé, lorsqu'un cri d'indignation partit du fond de l'Espagne. Vindex écrivit à Galba, gouverneur de la Gaule Tarragonaise, d'avoir *pitié du genre humain, dont leur détestable maître était le fléau.* Galba se fait proclamer empereur. Bientôt tout l'Empire le reconnaît. Le Sénat, oui, le Sénat, ce plat valet de tous les tyrans, déclare Néron ennemi public, et le condamne à être précipité de la roche Tarpéienne, après avoir été traîné nu dans les rues et fouetté jusqu'à la mort.

Ayant appris le châtiment qui l'attendait, Néron se dirigea vers la maison d'un de ses affranchis, et se tint caché pendant la nuit dans un marécage, couvert par des roseaux. Quand on l'eut introduit dans la maison, on lui offrit un morceau de pain bis, qu'il refusa, et but seulement un verre d'eau chaude. Averti qu'on le cherchait de toutes parts, il fit creuser sa fosse, s'écriant à plusieurs reprises et tout en pleurs : Faut-il qu'un si bon musicien périsse !... Enfin, entendant le pas des chevaux, il se mit un poignard contre la gorge, et implora quelqu'un qui daignât lui donner la mort. Personne ne voulait lui rendre ce dangereux et coupable service. Quoi ! s'écria-t-il dans son désespoir, est-il possible que je n'aie ni amis pour défendre ma vie, ni ennemis pour me l'ôter ! Enfin son secrétaire poussa l'arme meurtrière, et la terre fut délivrée d'un monstre qui n'eut pas son égal. Ses statues furent traînées dans la fange et son palais brûlé. Néron mourut l'an 68 de Jésus-Christ, dans sa trente-troisième année ; il avait régné quatorze ans.

Quiconque a lu la vie de Néron dira avec Tertullien : « Nous regardons comme un titre de gloire pour notre Religion que le premier de ses persécuteurs ait été Néron ;

Digitized by Google

car il suffit de le connaître pour comprendre qu'un tel prince n'a pu condamner que quelque chose d'éminemment bon [1]. » Nous verrons bientôt que les autres empereurs ennemis des Chrétiens ne valaient guère mieux.

Si Néron devait servir de monument à la justice de Dieu, les Juifs aussi devaient apprendre à tous les peuples ce qu'il en coûte pour se révolter contre Jésus-Christ. Non contents de s'être couverts du sang du Messie, ils condamnèrent à mort ses Disciples, et furent, par leurs calomnies et par leurs violences, les plus ardents persécuteurs de l'Église naissante. Cependant la mesure de leurs crimes était comblée. Le temps approchait où le sang de l'Homme-Dieu, des Prophètes et des Apôtres allait retomber sur la tête de ce peuple coupable. La ruine entière de Jérusalem et la dispersion des Juifs par toute la terre devaient, en vérifiant les prédictions du Sauveur, donner une nouvelle preuve de sa divinité.

Écoutons, dans le silence de la terreur, l'histoire de la ruine de Jérusalem. Le Seigneur ne voulut pas laisser ce peuple endurci sans l'avertir de ce qui le menaçait. Quarante ans avant le sac de la ville déicide, ce qui revient au temps de la mort de Notre-Seigneur, on ne cessait de voir dans le temple des choses étranges. Une fois il parut à la neuvième heure de la nuit, durant une demi-heure, autour de l'autel et du temple, une si grande lumière, qu'on aurait cru qu'il était jour. Une autre fois, la porte du temple qui regardait l'Orient, qui était d'airain, et si pesante que vingt hommes pouvaient à peine la pousser, s'ouvrit d'elle-même, quoiqu'elle fût fermée avec de grosses serrures, des barres de fer et des verrous qui en-

[1] *Apol.*, c. IV.

Digitized by Google

traient profondément dans le seuil, fait d'une seule pierre. Une autre fois encore, un bruit affreux se fit entendre dans le sanctuaire, et aussitôt une voix lugubre répéta plusieurs fois : *Sortons d'ici !* Les saints Anges protecteurs du temple déclaraient hautement qu'ils l'abandonnaient, parce que Dieu, qui y avait établi sa demeure durant tant de siècles, l'avait réprouvé.

Tous les jours c'étaient de nouveaux prodiges ; de sorte qu'un fameux rabbin s'écria un jour : O temple ! ô temple ! qu'est-ce qui t'émeut, et pourquoi te fais-tu peur à toi-même [1] ?

Des signes effrayants se manifestaient aussi sur la ville. Une comète qui avait la forme d'une épée parut sur Jérusalem durant une année entière. Lontemps on vit en l'air, dans toute la Palestine, des chariots pleins de gens armés traverser les nues et se répandre autour des villes comme pour les enfermer. Quatre ans avant le commencement de la guerre où Jérusalem fut détruite, les Juifs en eurent un terrible présage qui éclata aux yeux de tout le peuple.

Josèphe, historien juif, le rapporte en ces termes:

« Jésus, fils d'Ananus, qui n'était qu'un simple paysan, étant venu de la campagne à la fête des Tabernacles, lorsque la ville était encore dans une paix profonde, se mit tout à coup à crier : Voix de l'orient, voix de l'occident, voix des quatre vents, malheur sur Jérusalem ! Malheur sur le temple ! Malheur sur tout le peuple ! et il ne cessait jour et nuit de parcourir toute la ville en répétant continuellement la même chose.

« Les magistrats, ne pouvant souffrir des paroles d'un

[1] Talmud de Babylone, dans Galat., l. IV, c. VIII, p. 209.

Digitized by Google

si mauvais augure, le firent prendre et châtier rigoureusement. Il ne dit pas un mot pour se justifier ni pour se plaindre, mais il continua de crier comme auparavant : Malheur sur Jérusalem ! Malheur sur le temple ! Alors on le conduisit vers Albinus, gouverneur romain. Il le fit battre de verges jusqu'à le mettre tout en sang.

« La douleur ne lui fit ni demander grâce ni même répandre une seule larme, mais à chaque coup qu'on lui donnait il répétait d'une voix plaintive et lamentable : Malheur, malheur sur Jérusalem ! Quand Albinus lui demanda qui il était, d'où il était, ce qui le faisait parler de la sorte, il ne répondit autre chose que ces mots : Malheur ! Enfin on le renvoya comme un insensé ; mais il ne changea point de langage. Il redoublait ses cris les jours de fête. On observa que sa voix, si continuellement et si violemment exercée, ne fut point affaiblie.

« Il continua de même jusqu'à ce que la guerre fût commencée, c'est-à-dire pendant quatre ans et cinq mois sans interruption, sans parler à personne, sans injurier ceux qui le battaient, ni remercier ceux qui lui donnaient à manger. Quand Jérusalem fut assiégée, il se renferma dans la ville, et, tournant infatigablement autour des remparts, il criait de toutes ses forces : Malheur sur Jérusalem ! Malheur sur le temple ! Malheur sur le peuple ! A la fin, il ajouta : Malheur sur moi-même ! A l'instant une pierre, lancée par une machine, l'étendit roide mort [1]. »

Ne dirait-on pas que la vengeance divine s'était rendue comme visible en cet homme, qui ne subsistait que pour prononcer ses arrêts ; qu'elle l'avait rempli de sa

[1] Josèphe, *de la Guerre des Juifs*, liv. V, c. XI et XII.

Digitized by Google

force, afin qu'il pût égaler les malheurs du peuple par ses cris, et qu'elle l'en avait fait non-seulement le prophète et le témoin, mais encore la victime par sa mort, afin de rendre les menaces de Dieu plus sensibles et plus présentes ? Ce prophète des malheurs de Jérusalem s'appelait *Jésus*. Il semblait que le nom de *Jésus*, nom de salut et de paix, devait tourner à funeste présage pour les Juifs, qui le méprisaient en la personne du Sauveur, et que ces ingrats, ayant rejeté un Jésus qui leur annonçait les grâces, la miséricorde et la vie, fussent forcés de recevoir un autre Jésus qui n'avait à leur annoncer que des maux irrémédiables et l'inévitable décret de leur ruine prochaine [1].

Cependant l'heure fatale approchait. Les Juifs, agités par je ne sais quel esprit inquiet et turbulent, se révoltèrent contre les Romains ; cette révolte fut l'occasion de leur ruine. Les plus sages de la nation sortirent de Jérusalem, prévoyant les malheurs qui allaient fondre sur elle, et les Chrétiens, attentifs aux prédictions du Sauveur, suivirent cet exemple. Ils se retirèrent dans la petite ville de *Pella*, située au milieu des montagnes de la Syrie. L'armée romaine ne tarda pas à mettre le siége devant la ville. Elle essuya d'abord un petit échec qui enhardit les rebelles ; mais le commandement en ayant été donné à Vespasien, ce général reprit bientôt l'avantage. Alors la division se mit parmi les Juifs. Il se forma dans la ville différents partis qui commirent les plus horribles excès. Ainsi cette malheureuse ville se trouvait pressée des deux côtés : au dedans par des factions cruelles, et au dehors par les Romains. Vespasien, instruit de ce qui se passait

[1] *Hist. abrégée de l'Église*, p. 20.

Digitized by Google

dans Jérusalem, laissait les Juifs se détruire eux-mêmes pour en venir plus facilement à bout.

Sur ces entrefaites, ayant été proclamé empereur, il chargea Titus, son fils, de continuer le siége. Le jeune prince vint camper à une lieue de Jérusalem, et en ferma toutes les issues. Comme on était alors vers la fête de Pâques, une grande multitude de Juifs, venus de toutes les parties de la Judée et même des pays lointains, se trouvaient enfermés dans la ville. Tout ce qu'il y avait de vivres fut bientôt consommé ; la famine se fit sentir vivement, et Jérusalem présenta l'image de l'enfer.

Les factieux se jetaient tour à tour dans les maisons pour les fouiller ; ils maltraitaient ceux qui avaient caché quelque nourriture, et les forçaient, par des tourments cruels, à la découvrir. Plusieurs vendaient en cachette leur héritage pour une mesure de froment ou d'orge. La plupart furent bientôt réduits à manger ce qu'ils trouvaient, et ils se l'arrachaient les uns aux autres. On enlevait aux enfants le pain qu'ils tenaient, et on les écrasait même contre terre pour le leur faire lâcher.

Cependant il y avait des factieux armés que la faim contraignait à sortir de la ville pour chercher des herbes. Titus commanda de la cavalerie pour les observer. Avec eux on prenait aussi des gens du peuple qui n'osaient se rendre sans combat, de peur que les séditieux ne s'en vengeassent sur leurs femmes et sur leurs enfants. Ceux qui étaient ainsi pris les armes à la main, Titus les faisait crucifier sans distinction, tant pour la difficulté de les garder que pour épouvanter les assiégés. On en crucifiait jusqu'à cinq cents par jour, et quelquefois plus, en sorte qu'on manquait et de croix et de place pour les dresser. Les séditieux se servaient de ce spectacle pour ani-

Digitized by Google

mer le peuple. Traînant sur la muraille les parents et les amis des patients, ils leur montraient combien il faisait bon se rendre aux Romains.

Pour achever de les affamer, Titus résolut de les enfermer entièrement. Il fit élever par ses troupes, tout autour de la ville, une muraille de deux lieues de circuit, soutenue de treize petits forts, où l'on faisait la garde jour et nuit; ce grand ouvrage fut achevé en trois jours. Ainsi se vérifia littéralement la prédiction du Sauveur, lorsqu'il avait annoncé à Jérusalem que ses ennemis l'environneraient d'une muraille, et qu'ils la cerneraient de toutes parts.

Ce fut alors que la famine devint horrible. On fouillait jusque dans les égouts, et on mangait les ordures les plus infectes. Une femme, pressée de la faim et réduite au désespoir, prit son enfant encore à la mamelle, et, le regardant avec des yeux égarés : Malheureux ! à quoi te réserverais-je ? à mourir de faim ou à devenir l'esclave des Romains ! A l'instant elle l'égorge, le fait rôtir, en mange la moitié et cache le reste. Les factieux, attirés par l'odeur, entrent dans la maison, et menacent cette femme de la tuer si elle ne leur montre ce qu'elle a caché. Elle leur présente ce qui reste de son enfant. Les voyant saisis d'horreur et immobiles : Vous pouvez bien en manger après moi, leur dit-elle, c'est mon enfant, c'est moi qui l'ai tué ; vous n'êtes pas plus délicats qu'une femme, ni plus tendres qu'une mère. Ils sortirent de la maison en frissonnant.

Cependant la famine emportait des familles entières : les maisons et les rues étaient pleines de cadavres. Pour n'en être pas infecté, on les jetait du haut des murailles dans les précipices qui environnaient la ville. Titus, les voyant remplis de ces cadavres, et frappé de l'odeur qui en sortait,

Digitized by Google

soupira, et, levant les mains au ciel, il prit Dieu à témoin que ce n'était pas son ouvrage, et, pour finir ces misères, il fit continuer les travaux avec plus d'activité. Mais de nouvelles horreurs devaient affliger ses regards.

Il s'échappait un certain nombre de Juifs, qui passaient aux Romains pour se sauver de la famine. Les soldats de Titus crurent que ces malheureux avaient avalé de l'or pour les soustraire aux recherches des factieux, et ils leur ouvraient le ventre et fouillaient dans leurs entrailles. En une nuit, on en trouva deux mille ainsi éventrés. Titus, l'ayant appris, déclara qu'il punirait de mort quiconque serait convaincu d'une pareille barbarie ; mais ses ordres ne furent pas respectés.

Enfin, après quelques combats furieux, Titus s'empara de la forteresse Antonia, et vint jusqu'au temple le 17 de juillet. Le siége avait commencé le 14 avril. Bientôt il fit attaquer la seconde enceinte du temple et mettre le feu aux portes, en ordonnant néanmoins de conserver le corps de l'édifice. Mais un soldat romain, dit l'historien Josèphe, que nous citons dans tout ce récit, poussé par une inspiration divine, prit un tison, et, se faisant soulever par ses camarades, il le jeta dans un des appartements qui tenaient au temple. Le feu prit aussitôt, pénétra dans l'intérieur du temple, et le consuma entièrement malgré tous les efforts de Titus pour arrêter l'incendie. Ainsi fut accomplie la prédiction du Sauveur, qu'il n'y resterait pas pierre sur pierre. Le second temple fut brûlé le 10 août, le même jour du même mois que le premier avait été brûlé par Nabuchodonosor.

Les Romains massacrèrent tout ce qui se trouva dans Jérusalem, et, Titus ayant achevé de faire abattre ce qui restait du temple et de la ville, y fit passer la charrue.

Digitized by Google

Il périt dans ce siége onze cent mille Juifs. Quatre-vingt-dix-sept mille furent vendus et dispersés, avec ce qui restait de la nation, dans toute l'étendue de l'empire. Titus refusa les couronnes que les nations voisines lui offraient pour honorer sa victoire. Il dit hautement que ce succès n'était point son ouvrage, et qu'il n'avait été que l'instrument de la vengeance divine [1].

En effet, comment ne pas voir dans cet affreux désastre la juste punition de la fureur des Juifs contre le Messie? D'autres villes ont eu à endurer les rigueurs d'un siége ou la famine; mais on n'a jamais vu que les citoyens d'une ville assiégée se soient fait la guerre avec tant d'acharnement, et qu'ils aient exercé les uns contre les autres des cruautés plus atroces que celles qu'ils éprouvaient de la part des ennemis mêmes. Cet exemple est unique; il le sera toujours. Mais cet exemple unique était nécessaire pour vérifier la prédiction de Jésus-Christ, et pour rendre la punition de Jérusalem proportionnée au crime qu'elle avait commis en crucifiant son Dieu, crime pareillement unique, qui ne peut avoir d'exemple ni dans le passé ni dans l'avenir [2].

Titus, après sa victoire, s'embarqua pour Rome, où il triompha de la Judée avec Vespasien, son père, auquel il succéda bientôt. Mais il ne régna que deux ans, et mourut l'an 81 de Jésus-Christ. Son frère Domitien lui succéda. C'est lui qui ordonna la seconde persécution générale contre l'Église; il en était bien digne.

Cette portion de Néron, comme dit Tertullien [3], se signala par des cruautés et des infamies qui font pâlir. Il

[1] Josèphe, *Guerre des Juifs*, l. VII; Philost., *Apol.*, l. VI, c. XIV.
[2] *Hist. abrégée de l'Église*, p. 31.
[3] *Apol.*, c. IV.

Digitized by Google

voulut qu'on lui donnât le nom de *Dieu*, dans toutes les requêtes qu'on lui présenterait. Mêlant la folie à la débauche, il convoqua un jour le sénat pour décider dans quel vase il devait faire cuire un turbot. Un autre jour, ayant invité les principaux sénateurs à manger, il les fit conduire en cérémonie dans une grande salle tendue de noir et éclairée de quelques lampes sépulcrales, qui ne servaient qu'à laisser voir différents cercueils sur lesquels on lisait les noms des convives. On vit aussitôt entrer dans la salle des hommes aussi noirs que la tapisserie, tenant une épée d'une main et une torche allumée de l'autre. Ces espèces de furies, après avoir quelque temps épouvanté les sénateurs, leur ouvrirent la porte. Digne châtiment de cette nation fameuse, qui, après avoir vaincu l'univers par son courage et la sévérité de ses mœurs, devint plus corrompue, plus molle, plus lâche que tous les peuples qu'elle avait subjugués; jouet de ses tyrans, qu'elle idolâtrait encore au moment même qu'ils l'écrasaient.

Domitien restait des jours entiers dans son cabinet, occupé à tuer des mouches avec un poinçon d'or. On demanda un jour à un courtisan si l'empereur était seul. Si bien seul, répondit-il, qu'avec lui il n'y a pas même une mouche. Le lendemain, le courtisan paya de sa tête son innocente plaisanterie.

Quant à la violence de la persécution qu'il suscita contre les Chrétiens, on peut en juger par la manière dont il traita les personnes les plus distinguées et même ses plus proches parents. Il fit mourir le consul *Flavius Clemens*, son cousin germain, et bannit *Domitilla*, femme du consul, parce qu'ils étaient Chrétiens. La nièce du consul fut reléguée dans l'île *Pontia*, où elle demeura

Digitized by Google

quelque temps, puis brûlée à Terracine avec deux autres martyrs. Deux esclaves du consul, Nérée et Achillée, qui s'étaient aussi convertis à la foi, souffrirent divers tourments et eurent enfin la tête tranchée. Il y eut un nombre infini d'autres personnes qu'on fit mourir et qu'on dépouilla de leurs biens; mais, ce qui rendit la persécution de Domitien fort célèbre, c'est le martyre de saint Jean l'Évangéliste; nous l'avons rapporté plus haut.

Tant de cruautés contre la sainte épouse de Jésus-Christ ne devaient pas rester impunies. Il fallait que Domitien servît, comme tous les persécuteurs, à la gloire de l'Agneau dominateur : la main du Tout-Puissant s'appesantit sur lui. Longtemps avant de mourir, ce monstre, troublé par les remords, était dans des transes continuelles; la crainte de la mort ne le quittait pas. Les précautions qu'il prit pour l'éloigner ne lui servirent de rien. Il fut assassiné par un des affranchis de sa femme l'an 96 de Jésus-Christ. Le sénat le priva de tous les honneurs après sa mort, même de la sépulture.

PRIÈRE.

O mon Dieu, qui êtes tout amour! je vous remercie d'avoir soutenu le courage de nos pères au milieu des persécutions; faites-nous la grâce de les imiter et de bien comprendre que les bons et les méchants servent également, quoique d'une manière différente, à la gloire de la Religion.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je veux prier pour les ennemis de l'Église.*

Digitized by Google

XI^e LEÇON

LE CHRISTIANISME ÉTABLI (I^er ET II^e SIÈCLE).

Lettre de saint Clément à l'Église de Corinthe. — Troisième persécution, sous Trajan ; portrait de ce prince. — Martyre de saint Ignace, évêque d'Antioche ; il arrive à Rome ; il est livré aux lions ; ses reliques sont reportées à Antioche. — Jugement de Dieu sur Trajan. — Quatrième persécution, sous Adrien ; portrait de ce prince. — Martyre de sainte Symphorose et de ses sept fils.

Mes ennemis ont souvent renouvelé leurs attaques contre moi depuis ma jeunesse : voilà ce que l'Église peut dire d'elle-même en toute vérité. Tandis que Néron et Domitien faisaient couler son sang, le Démon essaya de souffler l'esprit de division parmi ses membres. Dans les dernières années du premier siècle, une contestation ayant eu lieu entre les fidèles de Corinthe, il se forma plusieurs partis : un schisme était à craindre. Pour chasser le loup de la bergerie, le chef de cette église, se trouvant trop faible, tourna ses regards vers la ville de Rome, et s'adressa au Pasteur des pasteurs. Le pape saint Clément s'empressa de secourir cette partie affligée de son immense troupeau. Élevé l'an 91 sur la chaire, déjà plusieurs fois ensanglantée, de l'apôtre saint Pierre, ce nouveau Pontife mourut l'an 100 de Jésus-Christ, dans la persécution de Trajan. Il écrivit aux Corinthiens une lettre vraiment digne du père commun des Chrétiens. Elle respire tellement l'esprit de Notre-Seigneur, que dans les premiers siècles on la lisait dans les églises, comme les Épîtres des Apôtres et les autres parties de l'Écriture sainte.

Le saint commence par faire un tableau des mœurs des premiers Chrétiens, et, en particulier, des fidèles de Co-

Digitized by Google

rinthe avant la malheureuse division qui désole cette Église. « Quels étrangers, dit-il, venus en foule au milieu de vous, ne se sentaient point frappés de votre foi vive, ornée de toutes les vertus ? Qui n'admirait votre piété envers Jésus-Christ, si pleine de douceur et de sagesse ? Qui ne louait la générosité indicible que vous faisiez éclater dans l'exercice de l'hospitalité ? Vous agissiez en toute chose sans acception de personne, et vous marchiez à grands pas dans la carrière de la loi de Dieu, sous le gouvernement paisible de vos Pasteurs. Vous rendiez l'honneur convenable à vos anciens ; vous donniez aux jeunes gens l'exemple de l'humilité et de la modestie. Vous avertissiez les femmes de s'attacher à leurs époux comme elles le doivent, de bénir leur dépendance dans l'humilité et la simplicité de leur cœur, de s'appliquer à la conduite de leur maison dans la retraite et la réserve, d'ennoblir toutes leurs œuvres par la pureté et la sainteté de leurs intentions.

« Vous étiez tous humbles et sans présomption : plus enclins à obéir qu'à commander, à donner qu'à recevoir ; contents de la subsistance pour ce monde que vous regardiez comme un lieu de passage, et allant sans détour à votre patrie, la loi du Seigneur toujours sous les yeux, et les oreilles du cœur incessamment ouvertes à sa parole. Aussi jouissiez-vous des bénédictions de la douceur et de la paix...vous conversiez dans la sincérité et l'innocence, sans malignité et sans ressentiment. Si quelqu'un péchait contre vous, c'était sa chute que vous pleuriez : vous estimiez que les fautes du prochain étaient les vôtres. Le premier germe de division, l'ombre seule de la dissension vous faisait horreur. »

Le saint Pontife trouve la cause du changement qui

Digitized by Google

s'est opéré tout à coup parmi eux dans le crime de l'envie, dont il expose les désordres par des exemples pris dans l'histoire sainte, descendant depuis Abel et les Patriarches jusqu'aux Apôtres et aux temps plus rapprochés,

Le remède à ce mal est dans l'imitation des exemples du divin Maître : nos pères en revenaient toujours là. Après l'auguste modèle, saint Clément en propose un autre dans les créatures inanimées qui vivent d'une paix constante sous les ordres de la Providence, et il fait de l'univers matériel un grand prédicateur de la concorde.

Voici ses remarquables paroles : « Les cieux, soumis aux lois de la Providence divine, accomplissent en paix leurs impétueuses révolutions. Le jour et la nuit achèvent la course qui leur a été prescrite, et jamais ne se font obstacle l'un à l'autre. Le soleil, la lune, les chœurs des astres parcourent sous ses ordres et dans un parfait accord les espaces qu'il leur a marqués, sans s'en écarter un seul moment. La terre toujours féconde fournit en abondance, et dans les différentes saisons, toutes les choses nécessaires à la nourriture des hommes, des animaux et de tout ce qui respire, sans jamais rien changer aux lois que Dieu lui a imposées. La mer, quoique soulevée contre elle-même par l'agitation de ses flots, ne franchit jamais les bornes qui lui ont été prescrites. Le printemps, l'été, l'automne, l'hiver, se succèdent paisiblement l'un à l'autre ; les vents, dans les temps marqués, répandent sans obstacle leur souffle violent. Enfin, les plus petits animaux vivent ensemble dans une union parfaite. »

Le saint Pontife conclut qu'à l'imitation de toute la nature, l'unique ambition du Chrétien doit être de plaire à Dieu et de vivre en paix avec ses frères. Sa lettre, si pleine

Digitized by Google

de l'esprit apostolique et si digne du Père commun, ne fut pas plutôt arrivée à Corinthe et lue aux fidèles, que des larmes abondantes de repentir coulèrent de tous les yeux. On s'embrassa, la charité reprit son empire, et tout rentra dans l'ordre. Ainsi étaient nos pères : s'ils faisaient des fautes parce qu'ils étaient hommes, ils savaient les reconnaître et s'en humilier parce qu'ils étaient Chrétiens.

La paix intérieure devenait plus nécessaire à l'Église à l'approche du combat qui, pour la troisième fois, allait exposer les brebis du Sauveur aux loups furieux du Paganisme. Trajan fut l'auteur de cette troisième persécution. Ses mœurs le rendaient digne d'inscrire son nom à la suite de ceux de Néron et de Domitien. Cet empereur monta sur le trône du monde l'an 98 de Jésus-Christ, et recula par ses victoires les bornes de l'empire romain. Bon guerrier, habile politique, il était loin d'être aussi estimable comme particulier. Livré au vice et à la débauche, on le trouvait souvent, les après-dînées, hors d'état de faire rien de raisonnable. On prétend avec assez de raison que c'est ce goût de désordre et de jouissances grossières, auquel il s'abandonnait sans honte, qui lui rendit les Chrétiens odieux, leur vie pure et chaste étant une condamnation trop saillante de la sienne. Il les fit mettre à mort dans toute l'étendue de l'empire [1]. Le carnage commença vers l'an 106 ou 107. Dans cette persécution périt saint Siméon, évêque de Jérusalem. Après avoir confessé Jésus-Christ avec une constance admirable, il fut condamné au supplice de la croix, et mourut comme son divin Maître.

[1] Voyez Eusèbe, liv. III, c. xxxiii.

Digitized by Google

Mais la plus illustre victime de la haine que Trajan portait au nom chrétien fut saint Ignace, évêque d'Antioche et disciple de saint Jean. Recueillons-nous pour entendre l'intéressante histoire de son martyre, et prions Dieu qu'il allume dans notre cœur quelque étincelle de cette charité inimitable qui consumait Ignace. Une circonstance, rapportée par les auteurs de ses actes, explique ce tendre amour du vénérable Pontife pour Notre-Seigneur. Il était encore, disent-ils, dans sa plus tendre enfance, lorsque le Christ, conversant parmi les hommes, imposa sur lui ses mains vénérables, et dit au peuple en le regardant : *Qui ne deviendra pas humble comme ce petit enfant, n'entrera jamais dans le royaume des cieux.*

Ignace gouvernait depuis quarante ans l'Église d'Antioche, lorsqu'il fut appelé au martyre. L'an 106 de Jésus-Christ, Trajan, résolu de tourner ses armes contre les Parthes, se rendit en Orient. Il vint à Antioche l'année suivante, et il fit son entrée le 7 janvier avec beaucoup de magnificence. Son premier soin, en arrivant dans cette ville, fut de pourvoir à la gloire de ses dieux, et il exigea sous peine de mort que tout le monde les adorât.

Ignace, qui ne craignait que pour son troupeau, se laissa généreusement conduire devant l'empereur, qui lui dit en le voyant : « C'est donc toi, mauvais démon, qui oses enfreindre mes ordres, et persuader aux autres de périr misérablement? » Ignace répondit : « Personne que vous, prince, n'appela jamais Théophore du nom injurieux que vous venez de lui donner. Bien loin que les serviteurs du vrai Dieu soient de mauvais démons, sachez que les démons tremblent devant eux !

Trajan. Quel est ce Théophore ?

Digitized by Google

Ignace. C'est moi, et quiconque porte comme moi Jésus-Christ dans son cœur [1].

Trajan. Te semble-t-il donc que nous n'ayons pas aussi dans le cœur des dieux qui nous aident à vaincre nos ennemis !

Ignace. Des dieux ! vous vous trompez, ce ne sont que des démons. Il n'y a qu'un seul Dieu qui a fait le Ciel et la terre, et un Jésus-Christ, son Fils unique ; et c'est ce grand Roi dont les bonnes grâces seules peuvent vous rendre heureux.

Trajan. Qui nommes-tu-là ? sans doute ce Jésus que Pilate fit attacher à une croix ?

Ignace. Dites plutôt que ce Jésus a lui-même attaché à sa croix le péché et son auteur, et qu'il les a soumis à tous ceux qui le portent dans le cœur.

Trajan. Tu portes donc le Christ en toi ?

Ignace. Oui, car il est écrit : « *J'habiterai et me reposerai en eux* [2]. »

Trajan, irrité de la fermeté avec laquelle le saint Évêque avait confessé sa loi, prononça contre lui la sentence suivante : « Nous ordonnons qu'Ignace, qui se glorifie de porter en lui le Crucifié, soit mis aux fers et conduit sous bonne garde à la grande Rome, pour y être exposé aux bêtes et servir de spectacle au peuple. »

Le Saint, ayant entendu l'arrêt de sa mort, s'écria dans un transport de joie : « Je vous rends grâces, Seigneur, de ce que vous m'avez donné un parfait amour pour vous, et de ce que vous permettez que je sois lié de glorieuses chaînes, comme le grand Paul, votre Apôtre. » En achevant ces paroles, il mit lui-même ses chaînes ; puis il

[1] *Théophore*, en grec, veut dire *qui porte Dieu.*
[2] II *Cor.*, VI.

Digitized by Google

LIBRARY - ST. JOHN'S ABBEY

pria pour son Église et se recommanda à Dieu avec larmes. Il se livra ensuite à une troupe de soldats inhumains qui devaient le conduire à Rome pour servir de pâture aux lions et de divertissement au peuple.

Quel spectacle ! un Évêque, un vieillard vénérable, un Saint chargé de chaînes, et commençant un voyage de six cents lieues, au terme duquel on entrevoit un amphithéâtre ensanglanté, des lions et des léopards qui attendent leur proie, et un peuple entier impatient de battre des mains à la mort de la victime ! L'Orient et l'Occident avaient les yeux tournés sur Ignace. La vieille et la jeune société étaient dans l'attente ; l'une hurlait de joie, l'autre priait avec larmes ; la première comptait sur une grande victoire, la seconde sur un glorieux triomphe : voyons laquelle des deux fut trompée.

Ignace sortit d'Antioche pour se rendre à Séleucie, où il fut embarqué sur un vaisseau qui devait longer les côtes de l'Asie Mineure et le porter droit à Rome. Cependant on choisit une autre route qui allongeait beaucoup le voyage ; on n'en sait pas bien la cause. Peut-être voulait-on montrer le Saint en plus de lieux, afin d'effrayer les Chrétiens et ceux qui auraient envie de le devenir. Quoi qu'il en soit, cette longue navigation fut permise par la Providence pour que la vue d'Ignace servît à consoler et à édifier un plus grand nombre d'Églises. Déjà, sous ce rapport, le Paganisme fut vaincu.

Le Saint fut accompagné depuis la Syrie jusqu'à Rome par Philon, diacre, et Agathopode, que l'on croit être les auteurs des actes de son martyre. Il y eut encore d'autres Chrétiens d'Antioche qui le devancèrent et allèrent l'attendre à Rome. Ignace était gardé nuit et jour, sur terre comme sur mer, par dix soldats, auxquels il donne le

Digitized by Google

nom de *léopards*, à cause de leur cruauté, et parce que sa patience et sa douceur ne faisaient que les aigrir de plus en plus.

Quoique le Saint fût observé de près par ses gardes, il avait néanmoins assez de liberté pour confirmer dans la foi les Églises qui se trouvaient sur sa route. Les Fidèles dans le voisinage desquels il passait accouraient en foule pour le voir et pour lui rendre tous les services qui dépendaient d'eux. Les Églises d'Asie, non contentes de députer vers lui, par honneur, des Évêques et des Prêtres, chargèrent encore plusieurs Fidèles de l'accompagner le reste du voyage, ce qui fait dire au Saint qu'il avait avec lui plusieurs Églises. Ainsi la route du martyre fut pour lui une marche triomphale : autre défaite du Paganisme.

Après une longue et périlleuse navigation, le Saint aborda à Smyrne. Il profita de la liberté qu'on lui donna de descendre du vaisseau pour aller saluer saint Polycarpe, qui était Évêque de cette ville, et qui, comme lui, avait été disciple de saint Jean l'Évangéliste. Après avoir communiqué ensemble dans l'union d'une charité tout épiscopale, Ignace, glorieux de ses chaînes, et les montrant à saint Polycarpe, le pria de ne mettre aucun obstacle à sa mort. Il fit la même prière aux Églises d'Asie, qui l'avaient envoyé visiter sur son passage, et dont il trouva les députés à Smyrne : c'étaient les Évêques d'Éphèse, de Magnésie et de Tralles.

Ignace écrivit de Smyrne quatre lettres, où respirent une charité et un esprit vraiment apostoliques. La première est adressée à l'Église d'Éphèse, la seconde à l'Église de Magnésie, la troisième à l'Église de Tralles, la quatrième à l'Église de Rome : voici l'objet de cette dernière. Connaissant

Digitized by Google

toute la puissance de la prière auprès de Dieu, le Saint appréhendait qu'on ne demandât sa grâce au Ciel et qu'on ne l'obtînt. Il écrit donc aux Romains pour les conjurer de ne pas le faire et de ne pas lui ravir la couronne du martyre. Cette lettre est peut-être unique en son genre. De nouveau recueillons-nous pour en écouter la lecture, et laissons-nous pénétrer de la charité brûlante dont elle est l'expression.

« Ignace, surnommé Théophore, à l'Église favorite de Dieu, à cette sainte Église de Rome, si digne de servir le Très-Haut; à cette Église qui mérite d'être louée, respectée, heureuse, où tout est réglé par la prudence, où la charité règne, où la chasteté triomphe ; aux illustres Fidèles unis ensemble selon l'esprit et selon la chair, remplis de la grâce qui, les attachant les uns aux autres par des liens sacrés, les sépare de toute société profane, salut en Jésus-Christ, Fils du Père, et plénitude du Père en Jésus-Christ Notre-Seigneur, notre Dieu.

« Dieu se rendant à mes prières, j'ai enfin obtenu de sa bonté de pouvoir jouir de votre aimable présence ; car, tout enchaîné que je suis, j'espère dans peu être auprès de vous; mais je crains votre charité. Rien ne vous est plus aisé que de m'empêcher de mourir; en vous opposant à ma mort, vous vous opposerez à mon bonheur... je n'aurai jamais une plus belle occasion de me réunir à Dieu, et vous n'en sauriez avoir une plus belle d'exercer une bonne œuvre. Vous n'avez pour cela qu'à demeurer en repos. Si vous ne parlez pas de moi, j'irai rejoindre mon Dieu. Mais, si vous vous laissez toucher d'une fausse compassion pour cette misérable chair, vous me renvoyez au travail et vous me faites rentrer dans la carrière. Souffrez que je sois immolé, tandis que l'autel est encore

Digitized by Google

dressé. Tout ce que je vous demande, c'est que vous unissiez vos voix pour chanter durant le sacrifice des cantiques à l'honneur du Père et de Jésus-Christ son Fils. Rendez grâces à Dieu de ce qu'il a permis qu'un Évêque de Syrie fût transporté d'Orient en Occident pour y perdre la vie, que dis-je ? pour y renaître à son Dieu.

« Vous ne portâtes jamais envie à personne; pourriez-vous envier ma félicité ! Vous sûtes toujours enseigner la fermeté et la constance, changeriez-vous maintenant de maximes ? Obtenez-moi plutôt par vos prières le courage dont j'ai besoin pour résister aux attaques du dedans et du dehors; c'est peu de paraître Chrétien si on ne l'est en effet. Ce qui fait le Chrétien, ce ne sont pas les belles paroles et les apparences spécieuses, c'est la solidité de la vertu et la grandeur d'âme dans les épreuves.

« J'écris aux Églises que je vais à la mort avec joie, pourvu que vous ne vous y opposiez pas. Je vous en conjure de nouveau, ne vous laissez pas aller à une fausse compassion pour moi. Permettez que je sois la pâture des bêtes. C'est le chemin le plus court pour arriver au Ciel. Je suis le froment de Dieu; il faut que je sois moulu par les dents des bêtes pour devenir un pain digne d'être offert à Jésus-Christ. Flattez plutôt les bêtes, afin qu'elles soient mon tombeau et qu'elles ne laissent rien de mon corps, de peur qu'après ma mort je ne devienne à charge à quelqu'un...

« En arrivant à Rome, j'espère trouver les bêtes prêtes à me dévorer... Pardonnez-moi ces sentiments ; je sais ce qui m'est avantageux. Je commence maintenant à être disciple de Jésus-Christ. Rien ne me touche, tout m'est indifférent, hors l'espérance de posséder Jésus-Christ. Que le feu me réduise en cendres; qu'une croix me fasse pé-

Digitized by Google

rir d'une mort lente et cruelle; qu'on lâche sur moi des tigres furieux et des lions affamés; qu'on disperse mes os de tous côtés; qu'on disloque mes membres; qu'on broie mon corps; que tous les démons épuisent sur moi leur rage, je souffrirai tout avec joie, pourvu que j'arrive par là à la possession de Jésus-Christ.

« Mon amour est attaché à la croix; le feu qui me brûle est un feu pur et divin. C'est un feu vivant qui me dit sans cesse au fond du cœur : Ignace, venez à votre Père. Je n'ai plus de goût pour les viandes les plus exquises ni pour les vins les plus délicieux. Le pain que je veux, c'est la chair de Jésus-Christ, fils de David; et le vin dont j'ai soif, c'est son sang, principe de l'immortelle charité. Je ne tiens plus à la terre, je ne me regarde plus comme vivant parmi les hommes. Que Jésus-Christ vous fasse sentir la vérité de ce que je vous écris : c'est son Père lui-même qui conduit ma plume. Obtenez pour moi le prix de ma course. Si je souffre, je me croirai aimé de vous; mais, si je suis rejeté, je me regarderai comme l'objet de votre haine.

« Souvenez-vous dans vos prières de l'Église de Syrie, qui a Dieu pour pasteur à ma place; que Jésus-Christ daigne en prendre la conduite pendant mon absence, je la confie à sa providence et à votre charité. Pour moi, j'ai honte d'être compté parmi ses membres, je n'en suis pas digne, étant le dernier de tous. Je vous salue en esprit, ainsi que toutes les Églises qui m'ont reçu sur ma route avec une charité toute chrétienne.

« Je vous écris de Smyrne par les Fidèles d'Éphèse. A l'égard de ceux qui sont partis de Syrie pour Rome en vue de la gloire de Dieu, je pense que vous les connaissez; faites-leur savoir que je suis proche. Tous sont dignes de Dieu et

Digitized by Google

de vous; votre charité leur rendra tous les bons offices que mérite leur vertu.

« A Smyrne le 23 août. A Dieu jusqu'à la fin dans la patience de Jésus-Christ ! »

Après avoir écrit cette lettre, Ignace partit de Smyrne, cédant à la cruelle impatience des soldats qui le conduisaient et qui ne cessaient de le presser, afin d'arriver à Rome avant le jour destiné aux spectacles. Il vint mouiller l'ancre à Troade, où il apprit que Dieu avait rendu la paix à l'Église d'Antioche : cette heureuse nouvelle calma ses inquiétudes. De Troade il écrivit aux Églises de Philadelphie et de Smyrne et à saint Polycarpe. On trouve dans ces trois lettres le même esprit de charité que dans les précédentes.

Il eût bien voulu écrire aux autres Églises d'Asie; mais ses gardes ne lui en donnèrent pas le temps. Il pria saint Polycarpe de le faire pour lui. De Troade il passa à Napoli en Macédoine et de là à Philippes. On l'obligea de traverser à pied la Macédoine et l'Épire. Il se rembarqua à Épidaure en Dalmatie, passa auprès de Reggio et arriva en vue de Pouzzoles. En apercevant cette ville, où saint Paul avait débarqué, il pria qu'on lui permît de descendre à terre, afin de marcher sur les traces du grand Apôtre. Mais un coup de vent repoussa le navire en haute mer, et le Saint se vit obligé de passer outre, se contentant de donner de grandes louanges à la charité des Fidèles de cette ville.

« Enfin, le vent s'étant déclaré pour nous, disent les auteurs de ses actes, nous fûmes portés en vingt-quatre heures à l'embouchure du Tibre, qui est le port des Romains. Nous étions pénétrés de douleur en pensant que nous allions être séparés de notre cher maître; lui, au contraire, se réjouissait de toucher à la fin de sa course.

Digitized by Google

« A peine eûmes-nous touché terre, que les soldats se hâtèrent de nous faire prendre le chemin de Rome, parce que les jeux étaient près de finir. Le bruit s'étant répandu qu'Ignace était sur le point d'arriver, les frères de Rome vinrent au-devant de lui. Ils avaient le cœur serré de douleur; mais ils éprouvaient aussi de la joie en voyant au milieu d'eux ce grand homme qu'ils avaient été choisis pour accompagner. Quelques-uns des plus fervents commencèrent à dire entre eux qu'il fallait apaiser le peuple et tâcher d'éteindre la soif ardente qu'ils avaient de son sang. Mais l'esprit de Dieu ayant fait connaître au saint Évêque le projet qui se formait contre lui, il s'arrêta. Puis, ayant salué ceux qui l'environnaient, et leur ayant demandé et donné la paix, il les conjura, avec encore plus de force qu'il n'avait fait dans sa lettre, de ne pas s'opposer à sa félicité. Ils se rendirent à ses vœux. Ensuite, tous ensemble, nous nous mîmes à genoux, et le Saint, élevant la voix, pria le Fils de Dieu d'avoir pitié de l'Église, de mettre fin à la persécution et de conserver la charité parmi les Fidèles.

« Cette prière achevée, il fut enlevé avec précipitation par les gardes et conduit dans l'amphithéâtre comme les spectacles allaient finir. C'était le 20 décembre, et un de ces jours solennels que la superstition romaine avait consacrés sous le nom de fêtes *sigillaires*. »

Tout Rome était accouru à l'amphithéâtre. Dès que le préfet eut lu la lettre que les soldats lui remirent de la part de l'empereur, le Saint fut descendu dans l'arène. Le vénérable vieillard n'eut pas plutôt entendu les rugissements des lions qu'il s'écria : « Je suis le froment du Seigneur; il faut que je sois moulu par les dents des bêtes, afin que je devienne le pain de Jésus-Christ. » A peine

Digitized by Google

eut-il achevé ces paroles, que deux lions se jetèrent sur lui et le dévorèrent en un instant, sans rien laisser de son corps que les plus gros et les plus durs de ses os. Ainsi fut exaucée la prière qu'il avait faite à Dieu.

La vieille Rome but avec avidité le sang du martyr, et, quittant bientôt les degrés de l'amphithéâtre, disparut dans des lieux de débauche.

« Pour nous, continuent les compagnons d'Ignace, à ce triste spectacle nous fondions en pleurs. Nous passâmes toute la nuit dans les veilles et les larmes, conjurant le Seigneur de nous consoler de cette mort, en nous donnant quelque gage assuré de la gloire qui l'avait suivie. Le Seigneur nous exauça. Quelques-uns d'entre nous, s'étant endormis, virent Ignace dans une gloire ineffable. Nous avons fait un récit fidèle de tout ce qui s'est passé à son martyre; nous avons marqué le lieu, le jour et les circonstances, afin que tous les ans nous puissions nous réunir pour chanter la victoire de Jésus-Christ, qui a combattu le démon et qui a triomphé de lui par son illustre et généreux athlète.

« Nous recueillîmes avec respect les os du Saint, qui furent portés en triomphe à Antioche et gardés comme un trésor inestimable. Ainsi, toutes les villes qui se trouvaient entre Rome et Antioche reçurent deux fois la bénédiction d'Ignace; car, en venant, elles accoururent sur son passage, et, à notre retour, elles volèrent autour de ses précieuses reliques comme des essaims d'abeilles autour d'une ruche à miel [1]. » Plus tard les reliques de saint Ignace furent rapportées à Rome et placées dans la vénérable basilique de Saint-Clément, à quelques pas du Colisée, où elles reposent encore.

[1] *Biblioth. select. Patr.*, t. II.

Digitized by Google

Cependant le bras de Dieu s'appesantit sur le persécuteur du nom chrétien. Trajan, usé avant le temps, bien plus par ses infâmes débauches que par ses fatigues, mourut misérablement à Sélinonte vers le commencement d'août de l'an 117 de Jésus-Christ. Son histoire a été écrite par un grand nombre d'auteurs, et tout est perdu, hors quelques fragments informes. Il semble que la Providence ait eu dessein d'ensevelir les actions de Trajan à proportion du désir immodéré qu'il avait de faire du bruit dans le monde.

Le Paganisme, vaincu dans la persécution de Trajan, se releva bientôt plus furieux pour recommencer la lutte. Adrien voulut imiter son prédécesseur dans sa haine contre les Chrétiens, comme il l'imitait dans ses mœurs infâmes. C'est vraiment une grande gloire pour la Religion de n'avoir eu et de n'avoir encore pour ennemis que des hommes dégradés par les plus honteuses passions. Nous devons en être fiers; car quelle plus forte preuve de sa sainteté et de sa vérité ?

A la cruauté qui lui était comme naturelle [1], Adrien joignait un esprit superstitieux jusqu'à l'excès. Il prenait soin de tous les sacrifices qui se faisaient à Rome. Lui-même exerça la charge de souverain pontife et fut sacrificateur du temple d'Éleusine. Ayant passé un hiver à Athènes, et s'étant fait initier à tous les mystères de la Grèce, il permit aux Païens de persécuter les Chrétiens, et cette persécution, au rapport de saint Jérôme, fut très-sanglante [2].

Au nombre des premières et des plus illustres victimes

[1] Voyez Spartian., II.

[2] *In Catalog.* — Orose, Mamachi, Baronius, le père de l'Histoire ecclésiastique, le mettent au nombre des dix grands persécuteurs de l'Église.

Digitized by Google

il faut compter saint Eustache, sa femme Théophiste et leurs enfants brûlés vivants dans un taureau d'airain. Vient ensuite sainte Symphorose. L'an 121, deux ans après son avénement à l'empire, Adrien éleva près de Tibur, aujourd'hui Tivoli, un palais magnifique dont il voulut qu'on fît la dédicace avec toutes les cérémonies que les Païens observaient en ces rencontres. Il offrit des sacrifices et consulta ses dieux touchant la durée de ce superbe édifice. Au lieu d'une réponse flatteuse qu'il attendait, il reçut la suivante : Prince, nous ne pouvons satisfaire votre curiosité que vous n'ayez fait cesser l'insulte que nous fait une veuve chrétienne, en invoquant son Dieu en notre présence. Elle se nomme Symphorose, et elle est mère de sept fils. Faites qu'elle nous offre de l'encens, et nous répondrons à vos demandes.

Symphorose vivait à Tibur avec ses sept fils, et employait ses revenus, qui étaient considérables, à soulager les pauvres, et surtout les chrétiens qui souffraient pour la foi. Adrien commanda qu'on se saisît de la sainte veuve et de ses fils, et qu'on les amenât devant lui. Cachant son indignation sous une douceur apparente, il n'employa d'abord que des paroles flatteuses pour les engager à sacrifier aux dieux. Symphorose, animée de l'esprit de Dieu, lui répondit en son nom et au nom de ses enfants : « Prince, j'ai eu pour mari et pour beau-frère deux officiers de vos armées [1], l'un et l'autre avaient l'honneur de commander vos soldats. Ils étaient tribuns : ils ont donné leur vie pour Jésus-Christ, et ils ont mieux aimé endurer mille tourments que de brûler un grain d'encens devant les idoles que vous adorez; ils sont morts enfin après avoir vaincu

[1] Gétulius et Amatius.

Digitized by Google

les démons. Mais ils vivent maintenant dans le Ciel, couronnés de gloire et d'honneur. »

L'empereur, changeant de visage, lui dit d'un ton sévère : « Sacrifie sur-le-champ, ou je te sacrifie, toi et tes sept fils, à nos dieux tout-puissants.

SYMPHOROSE. D'où me vient ce bonheur d'être immolée huit fois à mon Dieu ?

ADRIEN. Je te le dis de nouveau, je te sacrifierai à nos dieux.

SYMPHOROSE. Vos dieux ne peuvent me recevoir en sacrifice, je ne suis pas une victime pour eux; mais, si vous ordonnez que je sois brûlée pour le nom de Jésus-Christ, ma mort augmentera les tourments que vos démons souffrent dans les flammes.

ADRIEN. Choisis : sacrifie ou meurs.

SYMPHOROSE. Vous croyez sans doute m'épouvanter ; non, vos menaces ne me feront point changer. Je ne serai jamais assez tôt réunie à mon époux, que vous avez fait mourir pour le nom de Jésus-Christ. Qu'attendez-vous ? me voilà prête à mourir ; j'adore le même Dieu. »

Le tyran ordonna qu'on conduisît Symphorose au temple d'Hercule, qu'on lui meurtrît le visage à coups de poing, et qu'on la suspendît ensuite par les cheveux. Comme elle était inébranlable au milieu de ses tourments, il la fit jeter dans le fleuve [1], avec une grosse pierre au cou. Il fallait que ce Tibur et ce Tévérone, témoins de tant d'impudicités, fussent purifiés par le supplice et le sang de nos martyrs. Eugène, père de Symphorose, qui était un des principaux du conseil de Tibur, retira son corps et l'enterra sur le chemin près de la ville.

[1] Le Tévérone.

Digitized by Google

Le lendemain, Adrien ordonna que les sept fils de Symphorose lui fussent amenés tous à la fois. Le nouvel Antiochus employa tour à tour les exhortations, les promesses et les menaces pour les gagner. Voyant que tout était inutile, il fit planter autour du temple d'Hercule sept pieux, sur lesquels on les étendit avec des poulies. Le cruel empereur prit plaisir à diversifier leurs tourments. Crescence, l'aîné de tous, fut percé d'un coup d'épée dans la gorge; le second, nommé Julien, reçut un coup de poignard dans la poitrine; Némésius eut le cœur percé d'une lance; Primitivus fut frappé dans l'estomac; on rompit les reins à Justin; on ouvrit les côtés à Stacteus; Eugène, le plus jeune, fut fendu depuis le haut jusqu'en bas.

Le jour qui suivit la mort de ces heureux frères, Adrien vint au temple d'Hercule, fit creuser une fosse profonde, et ordonna qu'on y jetât les corps des martyrs. Leur sang assoupit le feu de la persécution, qui ne se ralluma que dix-huit mois après. Les Chrétiens employèrent ce temps de paix à rendre aux reliques des saints martyrs l'honneur qui leur est dû. On leur éleva des tombeaux en plusieurs endroits du monde; leurs noms furent gravés sur ces monuments; mais ils sont écrits dans le livre de vie avec des caractères de lumière, que le temps ne pourra jamais effacer[1].

Telle était la vie de nos pères dans ces jours tout à la fois si tristes et si beaux : combattre, ensevelir leurs morts et prier ensemble autour de leurs tombeaux pour se préparer à de nouveaux combats. Après une trêve de dix-huit mois, la guerre recommença, et ne finit que peu de temps avant la mort d'Adrien. Dans cette nouvelle per-

[1] Dom Ruinart, t. I, p. 126.

Digitized by Google

sécution périrent saint Hermès, préfet de Rome, et le pape saint Alexandre.

Le temps était venu où la vérité, défendue jusque-là par le sang et les réponses courageuses des martyrs, devait être publiquement vengée: Dieu lui suscita d'éloquents apologistes. Quadrat et Aristide furent les premiers qui portèrent au pied du trône la justification des Chrétiens. Quadrat était évêque d'Athènes; il présenta lui-même son apologie à l'empereur Adrien : ce précieux monument est perdu. Aristide était aussi d'Athènes, où il exerçait la profession de philosophe. Converti au Christianisme, il voulut en étendre les conquêtes en écrivant. Il présenta son apologie au même empereur. Adrien se laissa persuader par l'éloquence des deux avocats du Christianisme, et fit cesser la persécution.

Néanmoins cet empereur, couvert du sang des Chrétiens, devait servir à la gloire de Jésus-Christ, en devenant un nouveau monument de sa justice. A ses crimes passés il ajouta de nouveaux outrages contre le Ciel; il osa faire trophée de ses infâmes débauches, en bâtissant une ville qui devait en rappeler le souvenir. Sur le lieu même où Notre-Seigneur était ressuscité, il plaça une statue de Jupiter, et une de Vénus sur le Calvaire. A Bethléem, il fit planter un bois en l'honneur d'une divinité non moins infâme, et lui consacra la grotte où le Sauveur était né. Tant de sacriléges comblèrent la mesure de ses iniquités.

En proie à une sombre mélancolie, Adrien devint plus cruel que jamais, et sur la fin de son règne il fit mourir sans aucun motif plusieurs personnes de distinction. Attaqué d'une hydropisie dans ce même palais de Tibur où il avait condamné sainte Symphorose et ses enfants, il

Digitized by Google

tomba dans le désespoir. Souvent il demanda du poison ou une épée pour s'ôter la vie. Il offrit même de l'argent et promit l'impunité à ceux qui voudraient lui rendre ce prétendu service. Personne ne voulut accepter ses offres. Le tyran se lamentait nuit et jour de ne pouvoir trouver la mort, lui qui l'avait donnée à tant d'autres. Enfin il se la donna lui-même à Baies, l'an 138 de Jésus-Christ.

PRIÈRE.

O mon Dieu, qui êtes tout amour ! je vous remercie des glorieuses victoires que vous avez remportées sur le démon, en la personne de saint Ignace et de sainte Symphorose; faites-nous part de cette charité, plus forte que la mort, qui brûlait dans leur cœur.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je veux tâcher de vivre, comme si j'étais seul au monde avec Dieu.*

Digitized by Google

XII[e] LEÇON

LE CHRISTIANISME ÉTABLI (II[e] SIÈCLE).

Cinquième persécution, sous Antonin; portrait de ce prince. — Martyre de sainte Félicité, Romaine, et de ses sept fils; apologie de saint Justin. — Jugement de Dieu sur les Romains. — Sixième persécution, sous Marc-Aurèle; portrait de ce prince; martyres de saint Justin, de saint Polycarpe.

Le glaive sanglant de la persécution, remis dans le fourreau pendant les dernières années de l'empereur Adrien, en fut bientôt retiré par Antonin, son successeur. Le sénat, enchanté du commencement de son règne, lui décerna le titre de *Pieux*. Ses vertus tout humaines pouvaient le mériter aux yeux des Païens, mais ses mœurs dissolues ne pouvaient manquer d'en faire un persécuteur de la Religion chrétienne. Non-seulement il souffrait avec une indolence extrême le libertinage forcené de sa femme Faustine, il voulut en quelque sorte l'immortaliser. Après la mort de cette princesse débauchée, il lui fit décerner les honneurs divins et lui consacra un temple qui subsiste encore. Livré lui-même aux plus honteux désordres, il était l'esclave des plus viles créatures, si puissantes sur son esprit, qu'elles disposaient à leur gré des honneurs et des charges de l'Empire, souvent en faveur de ceux qui en étaient le plus indignes[1]. Ajoutez que ce prince avait tant de dévouement pour ses idoles, qu'il leur offrait sans cesse des sacrifices, ce qu'il faisait toujours lui-même, à moins qu'il ne fût malade.

Toutefois, l'histoire ne dit pas qu'Antonin ait porté de

[1] Voyez Jul. Capitol.

Digitized by Google

nouveaux édits contre les Chrétiens. Prince faible et débauché, il les laissa immoler en son nom en vertu des édits précédents. La fureur des Païens fut telle, que les cavernes les plus reculées et les antres les plus obcurs ne pouvaient servir d'asile à nos pères, et que l'on faisait un crime aux parents et aux amis des devoirs que la nature ou l'amitié leur faisait rendre aux victimes de la persécution [1].

Au nombre des martyrs qui scellèrent alors notre foi de leur sang, il faut compter une illustre dame romaine, nommée Félicité, aussi distinguée par sa vertu que par sa naissance. Cette dame avait sept fils, qu'elle élevait dans la crainte de Dieu et dans la pratique de toutes les vertus chrétiennes. Après la mort de son mari, elle servit Dieu dans la continence, et ne s'occupa plus que de bonnes œuvres. Ses exemples et ceux de sa famille arrachèrent plusieurs Païens à leur superstition.

Les prêtres des faux dieux, furieux des pertes que faisait leur religion, portèrent plainte à l'empereur. « Prince, lui dirent-ils, nous croyons de notre devoir de vous avertir qu'il y a, dans Rome, une veuve de cette secte ennemie de nos dieux qui ne cesse de leur faire outrage et de les irriter contre vous et contre l'Empire. Elle est secondée dans son impiété par ses enfants. Elle a sept fils qui, Chrétiens comme leur mère, font comme elle des vœux sacriléges, et qui rendront nos dieux implacables si votre piété ne prend soin de les apaiser, en obligeant cette famille impie à leur rendre le culte qui leur est dû. »

Antonin, qui était lui-même fort superstitieux, répondit favorablement à la plainte des prêtres. Il manda Pu-

[1] Mamachi, t. II, p. 258; *Roma subterr.*, l. III, c. XXII; et notre *Histoire des Catacombes; Catacomb. de S. Calixte.*

Digitized by Google

blius, préfet de Rome, et lui enjoignit de contraindre, par toutes sortes de voies, Félicité et ses enfants à sacrifier aux dieux : c'était l'an 150 de Jésus-Christ. Le préfet obéit aux ordres de l'Empereur. Usant d'abord de douceur, il pria civilement cette dame de se rendre chez lui. Félicité y vint accompagnée de ses fils. Suivons devant le juge cette mère si digne de l'être, et que sa noble conduite et celle de ses glorieux enfants nous servent de modèle. Publius prit à part Félicité et employa tous les moyens pour la déterminer à sacrifier, ajoutant qu'en cas de refus, il serait obligé d'avoir recours aux voies de rigueur.

« N'espérez pas, Publius, répondit la Sainte avec autant d'assurance que de modestie, que Félicité oublie jamais ce qu'elle doit à son Dieu. Je ne suis pas plus effrayée de vos menaces que touchée de vos belles paroles. Je le porte dans mon sein, ce Dieu tout-puissant. Je sens qu'il me fortifie, et il ne permettra pas que sa servante soit vaincue, puisqu'elle ne combat que pour sa gloire. — Misérable, répliqua le préfet, si la mort a pour toi de si grands charmes, va, meurs; mais quelle fureur te pousse à vouloir ôter la vie à tes enfants après la leur avoir donnée ? — Mes enfants, reprit Félicité, vivront éternellement en Jésus-Christ, s'ils lui sont fidèles; mais ils doivent s'attendre à des supplices qui ne finiront point, s'ils sacrifient aux idoles. »

Le lendemain, Publius, s'étant assis sur son tribunal dans le Champ-de-Mars, envoya chercher Félicité et ses fils; puis, s'adressant à la mère, il lui dit : « Ayez pitié de vos enfants, qui sont à la fleur de l'âge, et qui peuvent aspirer aux premières charges de l'Empire. — Votre pitié, répondit la Sainte, est une véritable impiété, et la compassion à laquelle vous m'exhortez tend à faire de moi la plus

Digitized by Google

cruelle des mères. » Se tournant ensuite vers ses enfants, elle leur dit : « Voyez-vous ce ciel si beau et si élevé ? C'est là que Jésus-Christ vous attend pour vous couronner ; persistez dans son amour, et combattez pour le salut de vos âmes. »

A ces mots, Publius lui fit donner un soufflet en lui disant d'un ton de voix terrible : « Oses-tu bien en ma présence leur inspirer de pareils sentiments et les porter à mépriser ainsi les ordres de nos empereurs ! »

Cependant il résolut de faire une dernière tentative, en prenant les saints martyrs séparément pour les ébranler par la force réunie des promesses et des menaces. Il commença par Janvier, l'aîné des sept frères ; mais il n'en reçut que cette réponse : « Ce que vous me conseillez est contraire à la raison, j'attends de la bonté du Seigneur Jésus qu'il me préserve d'une telle impiété. » Le préfet le fit déchirer à coups de verges, après quoi il l'envoya en prison. Félix fut ensuite amené ; pressé de sacrifier, il répondit : « Nous ne sacrifions qu'à un seul Dieu ; jamais nous n'oublierons l'amour que nous devons à Jésus-Christ. Employez tous les artifices et tous les raffinements de la cruauté, vous ne pourrez nous ravir notre foi. »

Après lui, Philippe parut sur les rangs. Publius lui dit : « Notre invincible empereur vous ordonne de sacrifier aux dieux tout-puissants. — Ceux à qui vous voulez que je sacrifie, répondit Philippe, ne sont ni dieux ni tout-puissants ; ce ne sont que de vaines idoles qui servent de retraite aux démons. » On ôta Philippe de devant le préfet, qui frémissait de rage, et Sylvain prit la place de son frère. Publius lui dit : « A ce que je vois, vous agissez tous de concert avec la plus méchante des femmes. Une mère dénaturée vous empoisonne de ses conseils, elle vous in-

Digitized by Google

spire la révolte et l'impiété; craignez de tomber sous la condamnation qui l'attend. » Sylvain répondit : « Si nous étions assez faibles pour nous laisser ébranler par la crainte d'une mort qui ne dure qu'un moment, nous deviendrions la proie d'une mort qui ne doit jamais finir. Quiconque méprise vos idoles pour ne servir que le vrai Dieu, vivra éternellement avec lui ; mais le culte abominable des démons vous précipitera dans des feux éternels, avec vos dieux. »

Le préfet, impatienté de cette sage leçon, fit retirer le jeune martyr. Alexandre parut : « Jeune homme, lui dit Publius, ta destinée est entre tes mains ; prends pitié de toi-même, sauve une vie qui ne fait encore que commencer; sacrifie, et mérite la protection des dieux et la faveur de César. — Je sers un maître plus puissant que César, répondit Alexandre, c'est Jésus-Christ. Je le confesse de bouche, je le porte dans mon cœur, je l'adore sans cesse. Mon âge, qui vous paraît si tendre, aura toutes les vertus si je demeure fidèle à mon Dieu ; mais, pour vos dieux, puissent-ils périr avec ceux qui les adorent ! » Vital ayant été amené, Publius lui dit : « Pour vous, mon fils, vous ne venez pas ici, comme vos frères, chercher follement à mourir ; vous avez l'esprit trop bien fait pour ne pas préférer une vie heureuse à une mort infâme. » Vital lui répondit : « Il est vrai, Publius, j'aime la vie, et c'est pour en jouir plus longtemps que j'adore un seul Dieu, et que j'ai en horreur le démon. »

Enfin Publius, ayant fait paraître le dernier des frères, appelé Martial, lui dit : « Je plains vos infortunés frères ; voulez-vous suivre leur exemple, et mépriseriez-vous les ordres de nos princes? — Ah ! Publius, répondit Martial, si vous saviez quels tourments effroyables sont préparés

Digitized by Google

dans les enfers à ceux qui adorent les démons ! Ou reconnaissez que Jésus-Christ est l'unique Dieu que tout l'univers doit reconnaître, ou tremblez à la vue des châtiments éternels qui vous attendent. »

L'interrogatoire fini, les saints martyrs souffrirent tous la peine du fouet, et furent conduits en prison. Publius, désespérant de vaincre leur constance, envoya toute la procédure à l'empereur.

Antonin, ayant lu l'interrogatoire, ordonna que les confesseurs fussent envoyés à différents juges, et condamnés à divers genres de supplice. Janvier fut battu jusqu'à la mort avec des fouets garnis de balles de plomb. Félix et Philippe furent assommés à coups de massue. Sylvain fut jeté, la tête en bas, dans un précipice. Alexandre, Vital et Martial, qui étaient les plus jeunes, eurent la tête tranchée. Félicité mourut de la même manière quatre mois après. Tous ces admirables martyrs de Jésus-Christ allaient, par des routes différentes, se réunir au lieu où ce juge les attendait pour donner à chacun le prix que méritait son invincible constance [1].

Cependant le Seigneur, qui veillait sur son Église, lui avait préparé un défenseur. Les calomnies des Païens et des Juifs servaient de prétexte à la persécution. Il fallait les réfuter et venger l'innocence de nos pères. Une voix courageuse se fit entendre : ce fut celle de saint Justin.

Né à Sichem, ancienne capitale de la Samarie, et élevé dans le Paganisme, Justin eut de bonne heure la curiosité de connaître les différentes sectes de philosophie. Il s'adressa tour à tour aux Stoïciens, aux Pythagoriciens, aux Académiciens; mais il fut loin d'en recevoir les lu-

[1] Dom Ruinart, l. I. (Voyez aussi saint Grég., *in Cyclum paschal.*)

Digitized by Google

mières qu'il cherchait. Enfin, un jour qu'il se promenait sur le bord de la mer, il aperçut, en se retournant, un vieillard qui le suivait de fort près. Justin fut frappé de son port majestueux, ainsi que d'un certain mélange de douceur et de gravité qui paraissait dans sa personne. La conversation s'étant engagée, on parla de l'excellence de la philosophie. Le vieillard convainquit Justin que les plus célèbres philosophes du Paganisme s'étaient trompés, qu'ils n'avaient bien connu ni la Divinité ni l'âme humaine. « A qui faut-il donc m'adresser, demanda Justin, pour connaître la vérité ? » Le vieillard lui nomma les Prophètes, et lui indiqua leurs ouvrages. « Quant à vous, dit-il en finissant, faites d'ardentes prières pour que les portes de la vie vous soient ouvertes. Les choses dont je viens de vous entretenir sont de nature à ne pouvoir être comprises, à moins que Dieu et Jésus-Christ n'en donnent l'intelligence. » Après ces mots, le vieillard se retira, et Justin ne le vit plus.

Cet entretien fit beaucoup d'impression sur l'esprit du jeune philosophe, et lui inspira une grande estime pour les Prophètes. « Dès ce moment, dit-il lui-même, je commençai à être véritablement philosophe[1]. J'étudiai les motifs de crédibilité du Christianisme, et ce qui détermina surtout ma conversion, ce fut l'admiration secrète dont m'avait pénétré le courage invincible des Chrétiens au milieu des tortures. Je n'ignorais pas de combien de crimes la haine publique les chargeait. Mais, en les voyant affronter la mort et ce qu'il y a de plus terrible, je reconnus qu'il était impossible que de tels hommes fussent coupables des abominations qu'on leur reprochait; car comment une

[1] *Dial. cum Tryph.*, p. 225.

Digitized by Google

personne avide de plaisirs pourrait-elle recevoir avec joie une mort qui va la priver de tout ce qu'elle trouve d'heureux et d'agréable dans le monde [1] ? »

Peu après sa conversion, qui eut lieu vers l'âge de trente ans, Justin quitta l'Orient et se rendit à Rome. Son premier ouvrage fut son *Discours aux Grecs*. Le Saint se proposa de convaincre les Païens de la légitimité des raisons qui lui avaient fait embrasser le Christianisme. Il publia ensuite son *Exhortation aux Grecs*. On y trouve la réfutation des erreurs de l'idolâtrie avec les preuves de la vanité des philosophes païens.

Bientôt après parut sa célèbre *Épître à Diognète*. Ce Diognète, homme de grande considération, était fort versé dans la philosophie. Il avait été précepteur de Marc-Aurèle, qui eut toujours pour lui autant d'estime que de confiance. Frappé de la conduite des Chrétiens, il désirait connaître ce qui les portait à mépriser le monde et la mort avec toutes ses horreurs, et d'où leur venait cette charité mutuelle inconnue aux autres hommes, charité si puissante, qu'elle semblait les rendre insensibles aux plus cruels traitements. Saint Justin se chargea de lui donner les éclaircissements qu'il demandait. Après avoir démontré la folie du Paganisme et l'imperfection de la loi judaïque, il peint les vertus pratiquées par les Chrétiens, et surtout leur humilité, leur douceur, leur amour pour ceux quiles haïssaient injustement. Il ajoute que les tortures ne servaient qu'à augmenter le nombre et à perfectionner la sainteté des Fidèles. Vient ensuite une explication claire et précise de la divinité de Jésus-Christ, Fils de Dieu et créateur de toutes choses.

[1] *Apol.*, I, p. 50.

Digitized by Google

Saint Justin demeura longtemps à Rome. Il s'appliquait à instruire ceux qui venaient à sa maison pour le consulter ou pour vaquer aux exercices du Christianisme. Ayant quitté Rome, il vint à Éphèse où il rencontra Tryphon. Ce Tryphon était un philosophe habile et le plus fameux Juif de son temps. Justin eut avec lui une dispute réglée qui dura deux jours entiers. Les conférences se tinrent en présence de plusieurs personnes. Le Saint les mit depuis par écrit et les publia sous le titre de *Dialogue avec Tryphon*. Ce dialogue renferme la preuve de l'insuffisance de la loi de Moïse et de la divinité du Christianisme.

Mais rien n'a rendu saint Justin plus célèbre que les deux Apologies qu'il composa en faveur de la Religion chrétienne. La première et la plus importante fut adressée à l'empereur Antonin le Pieux et à ses deux fils adoptifs, Marc-Aurèle et Commode. Jamais les Chrétiens n'avaient été vengés plus éloquemment des calomnies sans nombre dont les Juifs et les Païens essayaient de les noircir. Cette première Apologie produisit son effet. Antonin envoya en Asie un rescrit où il défendait d'inquiéter les Chrétiens [1].

Des calamités sans nombre accablèrent l'Empire sous le règne de ce prince, afin de venger le sang innocent. En effet, c'étaient les provinces plutôt que l'empereur lui-même qui avaient tiré le glaive contre l'Église. Voilà pourquoi les provinces furent frappées, tandis que la vengeance di-

[1] Eusèbe, *Hist.*, l. IV, c. LXXIII. — Contrairement à Eusèbe et à Baronius, Pagi prétend que c'est à Marc-Aurèle, devenu empereur, que saint Justin présenta son apologie. Le rescrit d'Antonin, en faveur des Chrétiens, aurait été obtenu par l'apologie de Méliton. (Voyez Bar., *cum notis Pagi*, t. II, an. 154, n. 4.)

Digitized by Google

vine n'éclata point d'une manière exemplaire sur la personne de l'empereur.

Antonin étant mort l'an 163 après Jésus-Christ, la persécution se ralluma sous Marc-Aurèle, son gendre et son successeur [1]. Toute l'histoire de Marc-Aurèle prouve en lui un caractère faux, altier, égoïste et corrompu par système: l'égarement de son esprit égalait celui de son cœur. Il fut l'ennemi des Chrétiens par superstition et par philosophie. On le vit multiplier les sacrifices et introduire des religions étrangères, qui avant lui étaient inconnues des Romains. Il fit des démarches réitérées auprès du sénat pour obtenir que l'on rendît des honneurs divins à Adrien, dont les vices avaient rendu la mémoire infâme. Il porta l'impiété et l'impudeur encore plus loin, en mettant au nombre des déesses l'abominable Faustine, en lui élevant un temple, et obligeant les nouveaux époux à venir offrir un sacrifice à la prétendue déesse [2]. A la mort de Lucius Vérus, son collègue, dont le nom était en horreur à tous les gens de bien, il força le sénat de l'honorer comme un dieu. Tant il est vrai qu'en dehors du Christianisme les plus belles vertus ne sont que des apparences trompeuses.

[1] On s'est trompé en avançant que Marc-Aurèle n'avait publié aucun édit de persécution contre les Chrétiens. Dans les actes de saint Symphorien, que tous les bons critiques placent sous cet empereur, le juge fait lire le décret suivant : « L'empereur Aurèle à tous ses administrateurs et officiers. Nous avons appris que ceux qui de nos jours s'appellent Chrétiens violent les ordonnances des lois. Arrêtez-les ; et, s'ils ne sacrifient à nos dieux, punissez-les par divers supplices; de telle sorte cependant que la justice soit unie à la sévérité, et que la punition cesse lorsque le crime cesse. » (*Act.* S. Symphor.; D. Ruinart, XXII Aug.)

[2] Faustine, fille d'Antonin, surpassait même sa mère par la dissolution de ses mœurs et par son libertinage crapuleux. On engagea souvent Marc-Aurèle à la répudier. « C'est fort bien, répondait ce tant vanté philosophe; mais, si nous renvoyons la femme, il faudra aussi rendre la dot. » Et cette dot était l'Empire. — Si uxorem dimittimus, reddamus et dotem. (Jul. Capit., n. 19.)

Digitized by Google

Les Barbares ayant exercé de grands ravages sur les provinces de l'Empire, l'impie Marc-Aurèle s'en vengea sur les Chrétiens, qui étaient innocents. C'était un système parmi les Païens de rendre nos vertueux pères responsables de toutes les calamités publiques et particulières. « Que le Tibre déborde, leur disait Tertullien, que le Nil ne se répande pas dans les campagnes, que le Ciel refuse de la pluie, qu'il survienne un tremblement de terre, une mortalité, une famine, que faites-vous? Vous courez aux bains, vous ne quittez pas les lieux de débauche, vous sacrifiez à Jupiter, vous ordonnez au peuple de superstitieuses cérémonies, vous cherchez le Ciel au Capitole, et vous attendez que la pluie tombe de la voûte de vos temples, sans penser à Dieu, sans lui adresser vos vœux.

« Pour nous, exténués par les jeûnes et les austérités, purifiés par la continence, nous dérobant à toutes les douceurs de la vie, nous, sous le sac et la cendre, nous désarmons le Ciel, nous forçons sa clémence; et, lorsque nous avons obtenu grâce, c'est Jupiter qu'on remercie. C'est donc vous qui êtes à charge à la terre, vous qui, méconnaissant le vrai Dieu, vous rendez continuellement coupables des maux qui pèsent sur l'Empire; et, par une injustice sans exemple, à l'approche de toute calamité nouvelle, on vous entend crier de toutes parts : « Les Chrétiens au lion ! » Quoi ! pour un seul lion, tout un peuple de Chrétiens [1] ! »

Saint Justin, voyant le feu de la persécution rallumé plus que jamais, composa une seconde Apologie. Il l'adressa à Marc-Aurèle lui-même et au sénat romain. « Je m'attends bien, dit-il, que cet écrit me coûtera la vie. » Il ne se trompait pas. Ayant été arrêté avec d'autres Chré-

[1] *Apol.*, c. XL et XLI.

Digitized by Google

tiens, le saint apologiste fut conduit devant Rustique, préfet de Rome, qui lui dit : « Obéis aux dieux, en te conformant aux édits de l'empereur.

Justin. Quiconque obéit à Jésus-Christ, notre Sauveur, ne peut être condamné.

Rustique. A quelle science t'appliques-tu ?

Justin. J'ai essayé de toutes les sciences ; mais, n'ayant pu trouver la vérité, je me suis enfin attaché à la philosophie des Chrétiens, quoiqu'elle ne soit pas du goût de ceux qui n'en ont que pour l'erreur.

Rustique. Quoi ! misérable ! tu tiens à cette doctrine ?

Justin. Je m'en fais gloire, parce qu'elle me procure l'avantage d'être dans le chemin de la vérité.

Rustique. Quels sont les dogmes des Chrétiens ?

Justin. Nous autres Chrétiens, nous croyons en un seul Dieu, créateur de toutes les choses visibles et invisibles, et en Jésus-Christ Notre-Seigneur, Fils de Dieu, prédit par les Prophètes, auteur et prédicateur du salut, et juge de tous les hommes.

Rustique. Où s'assemblent les Chrétiens ?

Justin. Où ils veulent et où ils peuvent.

Rustique. Je veux savoir où tu assembles tes disciples.

Justin. J'ai demeuré jusqu'ici aux bains de Timothée, sur le mont Viminal. Quand quelqu'un est venu me trouver, je lui ai enseigné la doctrine de vérité.

Rustique. Tu es donc Chrétien ?

Justin. Oui, je le suis. »

Le juge ayant fait la même question aux autres accusés, tous répondirent avec assurance : « Nous sommes Chrétiens. » Revenant à Justin, il lui dit : « Écoute, toi qui fais l'orateur et qui te piques de science, quand je t'aurai fait

Digitized by Google

déchirer à coups de fouet depuis la tête jusqu'aux pieds, penses-tu monter au Ciel en cet état ?

JUSTIN. Oui, si je souffre le martyre dont vous parlez, j'espère recevoir la récompense qu'ont déjà reçue ceux qui ont observé les préceptes de Jésus-Christ.

RUSTIQUE. Quoi ! tu t'imagines qu'une récompense t'attend dans le Ciel ?

JUSTIN. Je ne me l'imagine pas, je le sais, et je n'ai pas là-dessus le moindre doute.

RUSTIQUE. Laissons tout cela, venons au fait ; assemblez-vous tous, et sacrifiez aux dieux.

JUSTIN, prenant la parole au nom de tous : Nul homme de bon sens n'abandonnera jamais la véritable Religion pour courir après l'impiété et l'erreur.

RUSTIQUE. Si vous n'obéissez, vous pouvez vous attendre à être traités sans miséricorde.

JUSTIN. Nous ne souhaitons rien tant que de souffrir pour Jésus-Christ Notre-Seigneur. Les tourments hâteront notre bonheur, et nous inspireront de la confiance à ce tribunal où tous les hommes doivent paraître pour être jugés.

TOUS ENSEMBLE. Il est inutile de nous faire languir plus longtemps ; nous sommes Chrétiens, et nous ne sacrifierons point aux idoles. »

Le préfet, les voyant inébranlables, prononça cette sentence : « Nous ordonnons que ceux qui n'ont pas voulu sacrifier aux dieux ni obéir aux ordres de l'empereur, soient battus de verges et conduits au lieu du supplice pour y perdre la tête. » Arrivés à la place des exécutions, les saints martyrs consommèrent leur sacrifice en louant Dieu et en confessant Jésus-Christ jusqu'à leur dernier soupir. Quelques Chrétiens enlevèrent secrètement leurs corps et les enterrèrent convenablement.

Digitized by Google

Partout où l'ennemi du Christianisme se présentait, il rencontrait de courageux athlètes qui le couvraient de honte et de confusion. Allons à Smyrne, où nous avons passé naguère avec le grand saint Ignace, lorsqu'il venait triompher du démon dans la capitale même de son empire. Nous avons vu saint Polycarpe, Évêque de cette ville, baisant avec respect les glorieuses chaînes du futur martyr. L'heure est venue pour lui de marcher sur les traces sanglantes d'Ignace, son illustre condisciple.

Polycarpe, converti fort jeune au Christianisme, eut le bonheur de converser avec les Apôtres mêmes, et de puiser l'esprit du divin Maître dans leurs instructions. Saint Jean l'Évangéliste l'ordonna Évêque de Smyrne, et il devint l'oracle des Églises d'Asie. La persécution s'étant allumée, on amenait à Smyrne un grand nombre de Chrétiens pour les faire mourir. De ce nombre fut un jeune homme nommé Germanicus, qui se fit remarquer entre tous les autres. Le proconsul l'exhortant en plein amphithéâtre à avoir pitié de lui-même et à considérer son âge, il ne lui fit aucune réponse, et, plein d'une sainte impatience, il se livra aux dents meurtrières des bêtes, afin de sortir promptement d'un monde impie. Le peuple, irrité et surpris du courage héroïque de Germanicus et de ses compagnons, se mit à crier tout d'une voix : Otez les impies ! ôtez les impies ! que l'on cherche Polycarpe !

Saint Polycarpe n'était pas capable de craindre la mort; mais, cédant aux prières de ses amis, il s'était retiré à la campagne, dans une maison peu éloignée de la ville, où toute son occupation était de prier nuit et jour : il fut bientôt découvert. Hérode, irénarque [1] de Smyrne, envoya des cava-

[1] L'irénarque était un magistrat chargé de maintenir le bon ordre et de faire arrêter les malfaiteurs.

Digitized by Google

liers pendant la nuit avec ordre d'investir la maison où logeait Polycarpe. Il eût été facile au Saint de se sauver, mais il ne le voulutpas. Il se remit lui-même entre les mains des soldats en disant: Que la volonté du Seigneur soit faite. Il les fit boire et manger tant qu'ils voulurent, et leur demanda seulement quelque temps pour prier, ce qui lui fut accordé. Il pria debout, les yeux élevés au Ciel, pour son troupeau et pour toutes les Églises du monde. Sa prière dura plus de deux heures. Il la fit avec une telle piété, que plusieurs des cavaliers se repentaient d'être venus prendre un vieillard si respectable.

Enfin, le moment étant venu d'entrer dans la carrière sanglante qui devait le conduire à la gloire, on le fit monter sur un âne, et on le conduisit à la ville. On rencontra bientôt un chariot où étaient l'irénarque Hérode et son père Nicétas. Ils engagèrent civilement Polycarpe à y monter, et tâchèrent de le gagner en lui répétant souvent : Quel mal y a-t-il à dire : Seigneur César, ou même de sacrifier pour sauver sa vie ? Le Saint garda le silence. Enfin, comme ils le pressaient, il leur répondit : Je ne ferai jamais ce que vous exigez de moi. A ces mots, ils l'accablèrent d'injures, et le poussèrent si rudement hors du chariot à coups de pied, qu'il tomba et se rompit un os de la jambe. Le saint vieillard ne s'en émut point ; il marcha gaiement comme s'il n'eût rien souffert, et se laissa conduire à l'amphithéâtre. Lorsqu'il y entra, il vint une voix du Ciel qui dit : Polycarpe ayez bon courage. Les Chrétiens qui étaient présents entendirent la voix.

On conduisit le saint Évêque au pied du tribunal du proconsul, qui lui dit : « Jure par la fortune de César, et je te renverrai ; dis des injures à ton Christ.

Digitized by Google

Polycarpe. Il y a quatre-vingt-six ans que je le sers, et il ne m'a jamais fait de mal ; au contraire, il m'a comblé de biens. Comment pourrais-je dire des injures à mon Roi qui m'a sauvé ?

Le proconsul. Rends compte à ce peuple de ta croyance.

Polycarpe. Je vous en rendrai compte à vous, car la Religion nous apprend à rendre aux puissants l'honneur qui leur est dû, et qui n'est point incompatible avec ce que nous devons à Dieu : mais, pour ce peuple, il n'est pas mon juge, pour que je me justifie à ses yeux.

Le proconsul, d'un ton sévère. Sais-tu que j'ai des bêtes, et que je t'y exposerai, si tu ne changes ?

Polycarpe. Faites-les venir ; je suis incapable de changer de bien en mal.

Le proconsul. Si tu méprises les bêtes, je te ferai brûler.

Polycarpe. Le feu dont vous me menacez ne brûle que pour un temps ; mais vous ne connaissez pas celui que le souverain juge allume pour consumer les impies ; celui-là ne s'éteindra jamais. Que tardez-vous ? faites ce qu'il vous plaira. »

Comme le Saint prononçait ces dernières paroles, une lumière céleste parut sur son visage. Le proconsul lui-même en fut frappé. Néanmoins, il ne laissa pas d'ordonner la dernière formalité qui avait lieu dans les jugements criminels. Il fit crier trois fois par un héraut dans tout l'amphithéâtre : Polycarpe persiste à confesser qu'il est Chrétien. Après cette proclamation, toute la multitude des Païens et des Juifs n'eut qu'une voix pour demander sa mort. Ils criaient confusément : C'est le père des Chrétiens, c'est le docteur de l'Asie, c'est le destructeur de nos dieux ; et ils prièrent le magistrat de lâcher un lion. Celui-ci leur représenta qu'il ne le pouvait, parce que les combats de bêtes

Digitized by Google

étaient achevés. Alors ils se mirent à crier tout d'une voix : Que Polycarpe soit brûlé vif. En même temps toute cette multitude quitte les bancs de l'amphithéâtre, court aux bains, enfonce les boutiques et enlève en tumulte tout ce qui peut servir à construire un bûcher. Les Juifs étaient les plus empressés. Le bûcher étant préparé, Polycarpe ôta sa ceinture et sa tunique, puis se baissa pour se déchausser ; ce qu'il n'avait pas coutume de faire, car les Fidèles avaient tant de vénération pour lui, que chacun s'empressait de lui rendre cet office, afin d'avoir le bonheur de le toucher.

Comme les bourreaux se mettaient en devoir de l'attacher au poteau avec des chaînes de fer, suivant la coutume, il leur dit : Cette précaution est inutile. Celui qui me donne la grâce de souffrir le feu, me donnera aussi la force de rester ferme sur le bûcher. Ils se contentèrent donc de lui lier les mains derrière le dos. En cet état, il monta sur le bûcher comme sur un autel pour y être offert à Dieu comme une victime choisie dans tout le troupeau.

Élevant ensuite les yeux au Ciel, il prononça ces paroles, qui furent les dernières : Seigneur, Dieu tout-puissant, père de Jésus-Christ, votre Fils bien-aimé, par qui nous avons reçu la grâce de vous connaître, Dieu des Anges et des Archanges, Roi souverain du Ciel et de la terre, et Protecteur de toute la nation des justes qui vivent en votre présence, je vous rends grâces, moi qui suis le moindre de vos serviteurs, de ce que vous m'avez jugé digne d'approcher mes lèvres du calice où Jésus-Christ a bien voulu boire. Recevez-moi aujourd'hui en votre sainte présence, comme une victime d'agréable odeur. Avant que ce jour finisse, je verrai l'accomplissement de vos promesses. C'est pourquoi je vous loue, je vous bénis, je vous glori-

Digitized by Google

fie par le Pontife éternel, Jésus-Christ votre cher Fils, avec qui gloire vous soit rendue, à vous et au Saint-Esprit, maintenant et à jamais. Amen.

A peine eut-il achevé sa prière, que la flamme, sortant du bûcher en gros tourbillons, s'éleva jusqu'au Ciel. Mais Dieu, voulant honorer son serviteur devant les hommes, fit un miracle dont la nouveauté surprit tous ceux qui en furent les témoins, et qu'ils publièrent ensuite comme un monument de la puissance du Seigneur et de la sainteté de son ministre. Les tourbillons de flamme, se courbant en arc et s'étendant à droite et à gauche, représentaient une voile de navire enflée par le vent. Cette voûte de feu suspendue en l'air couvrait le saint martyr, sans que la moindre étincelle osât toucher ses vêtements. Son corps sacré était au milieu, comme de l'or ou de l'argent qui sort de la fournaise, et rendait une odeur pareille à celle d'un parfum délicieux.

Les persécuteurs étonnés ordonnèrent à un confecteur [1] d'aller reconnaître de plus près la vérité du prodige. Cet homme ayant fait son rapport, on lui dit d'enfoncer son poignard dans le corps du Saint. Il le fit, et à l'heure même le sang sortit en si grande abondance, qu'il éteignit le feu. C'est ainsi que Polycarpe, évêque et docteur de la sainte Église de Smyrne, consomma son sacrifice.

Les auteurs de ses actes continuent ainsi : « Nous retirâmes ses restes, plus précieux que l'or et les pierreries, et nous les mîmes dans un lieu convenable, où nous comptons, avec la grâce de Dieu, nous assembler pour célébrer le jour de son heureuse *naissance*. Nous vous en-

[1] On nommait *confecteurs* ceux qui étaient chargés d'achever les bêtes et les gladiateurs qui demeuraient blessés dans l'amphithéâtre.

Digitized by Google

voyons, disent-ils aux fidèles de Philomélie, par notre frère Martinien, la relation exacte de tout ce qui s'est passé à cette précieuse mort. Faites-en part aux autres Églises, afin que le Seigneur soit béni en tous lieux. Saluez tous les Saints, ceux qui sont ici avec nous vous saluent. Évariste, qui a écrit ici, vous salue pareillement avec toute sa famille.

« Notre père a souffert le martyre le 25 d'avril, à deux heures après midi. Il a été pris par Hérode, Statius Quadratus étant proconsul. Ceci a été transcrit sur la copie d'Irénée, disciple de Polycarpe. Que mille actions de grâces soient rendues à Jésus-Christ Notre-Seigneur, à qui appartiennent la gloire et la puissance dans toute l'éternité. Amen. »

PRIÈRE.

O mon Dieu, qui êtes tout amour ! je vous remercie d'avoir donné de si illustres témoins à notre foi ; accordez-nous la grâce de la soutenir courageusement comme saint Justin, et d'aimer Notre-Seigneur comme saint Polycarpe.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je veux faire du bien à ceux qui me feront du mal.*

Digitized by Google

XIII^e LEÇON

LE CHRISTIANISME ÉTABLI (II^e SIÈCLE).

Miracle de la légion fulminante. — Martyrs de Lyon : saint Pothin, sainte Blandine, etc. — Martyre de saint Symphorien d'Autun.

Tandis que Marc-Aurèle, en persécutant les Chrétiens, envoyait à la mort ses plus fidèles sujets, les Barbares formaient une nouvelle ligue, qui mit l'Empire à deux doigts de sa ruine. Le peuple ne pouvant payer de nouveaux impôts, l'empereur fit vendre les plus riches meubles de son palais, les pierreries, les statues, les tableaux, la vaisselle d'or et d'argent, les parures même de l'impératrice et ses perles. Cette guerre fut plus longue et d'un succès plus douteux que les précédentes. Les Quades, peuples de la Germanie, attirèrent l'armée romaine dans un pays enfermé debois et de montagnes, d'où il lui était impossible de sortir. On était au fort de l'été, il faisait une chaleur excessive, et il n'y avait point d'eau en cet endroit; l'armée était au moment de périr de soif. Dieu, qui conduit toutes les chosesà la gloire de Jésus-Christ età l'affermissement de son règne éternel, avait permis cet événement afin de procurer un moment de repos à l'Église.

Il y avait dans l'armée romaine un grand nombre de soldats chrétiens, la plupart de Mélitène, ville d'Arménie, ou des environs. Ils se mirent à genoux et firent à Dieu de ferventes prières. Tout à coup le ciel se couvrit de nuages, et une pluie abondante tomba du côté des Romains. D'abord, ils levaient la tête et recevaient l'eau dans leur bouche, tant la soif les pressait; ensuite, ils emplirent leurs

Digitized by Google

casques et burent abondamment, eux et leurs chevaux. Les Barbares crurent ce moment favorable pour les attaquer : mais le Ciel, s'armant pour les Romains, fit tomber sur leurs ennemis une grêle épouvantable mêlée de foudre qui écrasait leurs bataillons : ce prodige donna la victoire aux Romains. Les Barbares jetèrent leurs armes, et vinrent chercher un asile au milieu de leurs ennemis pour se mettre à l'abri des foudres qui désolaient leur camp.

Romains et Barbares, tous regardèrent cet événement comme miraculeux. Les troupes chrétiennes qui avaient obtenu cette faveur du Ciel furent nommées la *légion fulminante*. L'empereur en écrivit lui-même au sénat. Pour perpétuer le souvenir du prodige, on le représenta sur les bas-reliefs de la colonne Antonine, érigée en ce temps-là au milieu de Rome, et qui subsiste encore. Prenant à l'égard des Chrétiens des dispositions plus favorables, Marc-Aurèle ordonna de les traiter avec moins de rigueur, et défendit de les rechercher à cause de leur religion.

Néanmoins, trois ans à peine s'étaient écoulés, que la persécution se ranima contre eux plus violente que jamais : c'était l'an 175 de Jésus-Christ. Lyon en fut le principal théâtre. Le détail des glorieux combats soutenus par nos pères se trouve dans une lettre admirable que les Fidèles de cette ville écrivirent à leurs frères d'Asie. Toutes mortes qu'elles sont, leurs paroles respirent encore l'esprit des bienheureux martyrs. Leur sang, répandu pour Jésus-Christ, y paraît encore tout bouillant.

« Nos paroles, disent les auteurs de cette lettre [1], ne pourront jamais exprimer tous les maux que l'aveugle fu-

[1] On croit que saint Irénée en est le principal auteur.

Digitized by Google

reur des Gentils leur a inspirés contre les saints, ni tout ce que leur cruauté a fait endurer aux bienheureux martyrs. L'ennemi déploie toute sa force contre nous et laisse voir d'avance à quoi l'on doit s'attendre de sa part, lorsqu'à la fin du monde il lui sera permis d'attaquer l'Église. On ne se contente pas de nous chasser de nos maisons, des bains et des places publiques, on nous défend encore de paraître en quelque lieu que ce soit.

« Mais la grâce, supérieure à toutes les puissances de l'enfer, a retiré les faibles du danger, et n'a exposé que les plus braves aux traits de leurs ennemis. D'abord, le peuple fondit sur eux avec une aveugle impétuosité. Ils se virent en un instant frappés, traînés par les rues, accablés de pierres, pillés, emprisonnés. Ce premier transport passé, on procéda plus régulièrement. Le tribun et les magistrats de la ville ordonnèrent que les Chrétiens comparussent dans la place publique. Ayant été interrogés devant le peuple, ils confessèrent glorieusement leur foi. Après cette confession, on les emprisonna jusqu'à l'arrivée du gouverneur. Lorsqu'il fut venu, on les amena devant lui. Ce juge passionné les traita avec tant de cruauté, qu'Épagathe, un des frères, demanda qu'il lui fût permis de dire un mot en faveur des Chrétiens. C'était un jeune homme plein de l'amour de Dieu et du prochain. Ses mœurs étaient si pures, que, quoique dans un âge peu avancé, on le comparait au saint vieillard Zacharie, père de l'incomparable Jean-Baptiste.

« Le peuple, qui connaissait son mérite, se récria tumultuairement contre la proposition qu'il avait faite, et le gouverneur, aussi déterminé qu'intéressé à n'y avoir point d'égard, l'interrompit tout à coup en lui demandant s'il était Chrétien. Sur la déclaration qu'il fit de sa foi, on

Digitized by Google

le rangea parmi les martyrs, et le gouverneur lui donna par raillerie le titre d'*avocat des Chrétiens*, faisant, sans y penser, son éloge d'un seul mot.

« Cet exemple anima les autres Chrétiens. Il y en eut plusieurs qui, s'étant depuis longtemps préparés à tout événement, se montrèrent prêts à mourir ; mais il y en eut d'autres aussi qui, pour ne pas s'être exercés au combat, donnèrent de tristes marques de leur faiblesse. Dix apostasièrent : leur déplorable chute fit couler nos larmes. Nous étions dans la consternation, non que les tourments ou la mort nous fissent peur ; mais nous appréhendions toujours que quelqu'un des nôtres ne vînt encore à tomber. Heureusement, la perte que nous venions de faire fut abondamment réparée par les nouvelles recrues de généreux martyrs que l'on arrêtait chaque jour.

« Les Païens nous accusèrent de toutes sortes de crimes. Ceux qui jusque-là avaient conservé quelque reste d'humanité écumèrent de rage, et nous accablèrent de malédictions [1]. Ceux qui ressentirent plus particulièrement les effets de la barbarie du gouverneur, des soldats et du peuple, furent le diacre Sanctus, natif de Vienne ; Maturus, qui, quoique néophyte, parut plein de force et d'ardeur pour le combat ; Attale de Pergame, l'appui et l'ornement de notre Église ; enfin, une esclave nommée Blandine, dont l'illustre exemple a fait voir que les personnes de la condition la plus vile aux yeux du monde sont sou-

[1] Le crime principal que les Païens reprochaient aux Chrétiens de Lyon, et, en général, à tous les Chrétiens, c'était de manger entre eux la chair d'un enfant. N'ayant qu'une connaissance très-vague de la sainte Eucharistie, où nous mangeons véritablement la chair du Sauveur, les ennemis de nos pères les accusaient d'une barbarie qui fait horreur. Mais leur accusation même est une preuve de la croyance perpétuelle à la présence réelle de Notre-Seigneur dans l'Eucharistie.

Digitized by Google

vent très-estimables devant Dieu par la vivacité de l'amour qu'elles lui portent.

« Blandine était d'une complexion si faible, que nous tremblions pour elle. Sa maîtresse surtout, qui était du nombre des martyrs, appréhendait qu'elle n'eût ni la force ni la hardiesse de confesser sa foi. Mais son grand cœur soutint si bien la faiblesse de son corps, qu'elle brava et lassa les différents bourreaux qui la tourmentèrent depuis la pointe du jour jusqu'à la nuit. Toutes les fois qu'on changeait de supplice, elle reprenait de nouvelles forces en prononçant le nom sacré de Jésus-Christ, et en disant : « Je suis Chrétienne, et il ne se commet point de crimes parmi nous. » Ces paroles émoussaient l'aiguillon de la douleur, et lui communiquaient une sorte d'insensibilité.

« Le diacre Sanctus endura aussi des tourments inouïs avec une patience plus qu'humaine. A chaque question qu'on lui faisait, il répondait toujours : « Je suis Chrétien. » Cependant le gouverneur et les bourreaux ne se contenaient plus de rage. Après tous les raffinements de cruauté qu'ils purent imaginer, ils lui appliquèrent des plaques d'airain enflammées aux parties du corps les plus sensibles ; mais le martyr, soutenu d'une grâce puissante, persista toujours dans la profession de sa foi. On le laissa tranquille, lorsque quelques jours après il fut mis à une nouvelle épreuve. Les Païens, voyant que l'inflammation s'était mise à son corps, et qu'il ne pouvait pas même souffrir qu'on y touchât, imaginèrent qu'ils viendraient facilement à bout de le vaincre s'ils rouvraient ses plaies, ou que, du moins, il expirerait entre leurs mains, ce qui jetterait l'épouvante parmi les frères. Leur espérance fut trompée. En effet, au grand étonnement des spectateurs, le corps

Digitized by Google

du Saint reprit tout à coup ses forces, et recouvra l'usage de ses membres. Ce fut ainsi que, par un miracle de la grâce de Jésus-Christ, les tourments destinés à redoubler ses souffrances lui procurèrent une parfaite guérison.

« Le démon se croyait assuré de Biblis, l'une des dix qui avaient eu le malheur de renier leur foi, et il voulut augmenter ses crimes et son châtiment en la portant à calomnier les Chrétiens. Il se flattait qu'étant d'un caractère faible et timide, elle ne pourrait résister à la question ; mais les tourments produisirent un effet tout contraire. Biblis se réveilla comme d'un profond sommeil. La douleur d'un supplice passager ayant tourné ses pensées sur les supplices éternels de l'enfer, elle s'écria : « Méchant que vous êtes, comment pouvez-vous accuser les Chrétiens de manger la chair d'un enfant, eux à qui il n'est pas permis de toucher au sang des bêtes [1] ? »

« Les tourments que nous venons de dire ayant été employés sans succès, le démon en inventa un des plus cruels. On jeta les martyrs dans un cachot infect et ténébreux, où ils eurent les pieds enfermés dans des ceps de bois [2], et étendus jusqu'au cinquième trou. Ce dernier supplice fut si affreux, que plusieurs en moururent.

« Sur ces entrefaites on arrêta le bienheureux Pothin, évêque de Lyon. C'était un vieillard vénérable, âgé de plus de quatre-vingt-dix ans, si faible et si infirme, qu'il pouvait à peine respirer ; mais un ardent désir de mourir pour Jésus-Christ ranima ses forces et sa vigueur. Il était

[1] Les chrétiens suivaient encore la loi qui avait été portée à ce sujet par les Apôtres. (*Act.*, xv, 20.)

[2] Le *cep*, en latin *nervus*, était une machine de bois percée de plusieurs trous de distance en distance ; on y attachait les pieds des Martyrs, et on leur écartait quelquefois les jambes jusqu'au quatrième et au cinquième. Cette espèce de question était très-douloureuse, comme il est facile de l'imaginer.

Digitized by Google

porté par des soldats au pied du tribunal. Les magistrats et le peuple le suivaient, le couvrant d'opprobres comme s'il eût été le Christ lui-même, pour qui ils ont tant d'horreur. Le gouverneur lui demanda quel était le Dieu des Chrétiens. Pour prévenir les blasphèmes qu'il prévoyait, le saint vieillard lui répondit : « Vous le connaîtrez si vous vous en rendez digne. » Là-dessus le peuple se jeta sur lui avec toute l'impétuosité des bêtes féroces. Ceux qui se trouvaient près de lui l'attaquèrent à coups de poing et de pied, sans aucun respect pour son âge ; ceux qui étaient plus éloignés, saisissant tout ce qui leur tombait sous la main, le lançaient contre lui ; enfin ce saint Évêque, n'ayant plus qu'un souffle de vie, fut jeté dans une étroite prison, où il expira deux jours après.

« Quelques jours s'étant écoulés, on songea à terminer le martyre de nos saints confesseurs par divers genres de mort. La Providence le permit afin qu'ils pussent offrir au Père éternel une couronne composée de toutes sortes de fleurs, dont le mélange devait la rendre plus agréable. On destina donc Mature, Sanctus, Blandine et Attale pour l'amphithéâtre. On choisit un jour extraordinaire pour donner un spectacle public de la cruauté païenne. Sanctus et Mature repassèrent tout de nouveau par les mêmes tourments qu'ils avaient déjà soufferts. On y ajouta tous ceux qu'un peuple inhumain inventait sur l'heure, et qui étaient aussitôt exécutés par les bourreaux.

Après une horrible flagellation, ils furent livrés à la fureur des bêtes, qui les traînèrent autour de l'amphithéâtre. Enfin, les spectateurs demandèrent d'une voix unanime qu'on mît les martyrs dans la chaise de fer rougie au feu. Leur chair, brûlée, exhalait dans tout l'amphithéâtre une odeur qui eût été insupportable à tout autre qu'à un

Digitized by Google

peuple cruel qui en faisait ses délices. On ne put tirer de la bouche de Sanctus autre chose que ces mots : Je suis Chrétien. Ayant encore lutté longtemps avec Mature, ils furent égorgés l'un et l'autre. Leur mort termina le spectacle de ce jour.

« Après eux parut Blandine. Elle fut attachée à un poteau pour être dévorée par les bêtes. La sainte resta quelque temps exposée à leur fureur sans qu'aucune voulût jamais la toucher. On la détacha et on la reconduisit en prison, réservée pour un autre combat. Ainsi, une esclave pauvre et faible, en se revêtant de Jésus-Christ, déconcerta toute la malice de l'enfer, et, par une constance inébranlable, mérita de s'élever à une gloire immortelle.

« Attale fut amené ensuite, et, comme c'était un homme de marque, le peuple demanda à grands cris de le voir souffrir. Il jouissait parmi nous d'une grande considération. Il entra d'un air magnanime dans le champ de bataille. On lui fit faire le tour de l'amphithéâtre, ayant devant lui un écriteau sur lequel on lisait ces mots : *Attale Chrétien* [1]. Le peuple ne cessait de demander sa mort ; mais le gouverneur, ayant appris qu'il était citoyen romain, le renvoya en prison avec plusieurs autres martyrs. Il écrivit en même temps à Marc-Aurèle pour lui demander ses ordres.

« Pendant le délai, les saints martyrs nous donnaient l'exemple de toutes les vertus. Nous ne pouvions nous lasser d'admirer leur patience, leur douceur, l'intrépidité

[1] C'était l'usage romain de faire ainsi connaître la cause de la condamnation : Romæ publico epulo servum ob detractam lectis argenteam laminam carnifici confestim tradidit, ut manibus abscissis, atque ante pectus e collo pendentibus, *præcedente titulo*, qui causam pœnæ indicaret, per cœtus epulantium circumduceretur. (Suet., *in Calig.*, XXXII ; *id.*, *in Domit.*, X.)

Digitized by Google

avec laquelle ils parlaient aux Païens. Ils n'accusaient personne, ils excusaient tout le monde. Enfin, semblables au premier Martyr de l'Église, ils priaient pour leurs persécuteurs. Ils priaient surtout pour ceux qui avaient eu le malheur de tomber, et nous eûmes la consolation de voir ces généreux pénitents confesser Jésus-Christ et se mettre volontairement au rang des martyrs.

« Cependant les ordres de l'empereur arrivèrent. Ils portaient qu'on exécutât sans délai ceux qui persisteraient dans leur confession, et qu'on élargît ceux qui auraient abjuré le Christianisme. Le gouverneur prit occasion d'une fête publique qui avait attiré beaucoup de monde dans la ville pour donner au peuple le spectacle du supplice des martyrs. Il les fit comparaître devant son tribunal et les examina de nouveau. Voyant qu'ils étaient inébranlables, il condamna ceux qui étaient citoyens romains à perdre la tête, et tous les autres à être exposés aux bêtes.

« Alexandre, Phrygien de naissance et médecin de profession, était présent lorsqu'on amena devant le gouverneur ceux qui étaient tombés. C'était un homme rempli de l'esprit apostolique. Il vivait depuis plusieurs années dans les Gaules, où il s'était acquis une vénération universelle par son amour pour Dieu et par la liberté avec laquelle il publiait l'Évangile. Se trouvant donc auprès du tribunal dans ce moment critique, il faisait signe à ses frères, et de la tête et des yeux, afin de les animer à confesser Jésus-Christ. Son agitation, qui était continuelle, et plus grande que celle d'une femme en travail, fut bientôt remarquée. Les Païens, outrés de voir confesser la foi à ceux qui l'avaient précédemment reniée, s'en prirent à Alexandre, et s'écrièrent qu'il était l'auteur de ce changement. Sur quoi, le juge, se tournant de son côté, lui demanda qui il

Digitized by Google

était et ce qu'il faisait. Alexandre répondit sans détour qu'il était Chrétien. Sa réponse irrita tellement le gouverneur, que, sans autre information, il le condamna à être dévoré par les bêtes. Le lendemain, il fut conduit dans l'arène avec Attale, et tous deux achevèrent leur sacrifice par le glaive.

« Enfin, au dernier jour des jeux, on amena dans l'amphithéâtre Blandine, et un jeune Chrétien de quinze ans, nommé Ponticus. Ils avaient l'un et l'autre assisté à l'exécution des martyrs tous les jours précédents. On voulut les obliger à jurer par les idoles. Le refus qu'ils firent d'obéir inspira aux Païens les plus violents transports de rage. On épuisa sur eux tous les genres de tortures.

« Ponticus, encouragé par sa compagne, parcourut avec joie tous les degrés du martyre, et termina sa vie par une mort glorieuse. Ainsi, Blandine demeura la dernière dans l'arène, couverte des corps des martyrs et teinte de leur généreux sang. Comme une mère pleine de tendresse pour ses enfants, elle avait exhorté ses frères à souffrir avec patience, et les avait envoyés devant elle au Roi du Ciel. Passant ensuite par les mêmes épreuves, elle voyait arriver avec joie le moment qui la réunirait à eux dans la gloire. Elle fut flagellée, déchirée par les bêtes et assise dans la chaise brûlante. Après quoi on l'enveloppa dans un filet pour être exposée à une vache sauvage et furieuse, qui la jeta en l'air et la meurtrit pendant longtemps ; enfin elle fut égorgée. Les Païens eux-mêmes furent saisis d'étonnement à la vue de sa patience et de son courage. Ils avouèrent qu'il ne s'était jamais rencontré parmi eux de femme qui eût souffert une si étrange et si longue suite de tourments. »

Digitized by Google

Dans le cours de la persécution de Marc-Aurèle, Lyon compta jusqu'à dix-neuf mille martyrs. A la vue de la fidélité, de la ferveur et du courage de tant de saints confesseurs de tout âge et de toute condition, que dirons-nous de notre tiédeur et de notre indifférence ?

De Smyrne, où nous avons assisté au triomphe de saint Polycarpe, nous sommes venus dans les Gaules. Lyon nous a retenus longtemps : cette ville avait tant de martyrs à nous présenter ! Bientôt elle nous en montrera d'autres encore. En attendant, saluons d'un dernier regard cette Rome des Gaules, et mettons-nous en route pour une ville voisine, autrefois sa rivale : Autun va nous offrir son héros.

Symphorien, issu d'une famille noble et chrétienne, faisait l'admiration de ses concitoyens par l'étendue de ses connaissances et par ses belles qualités. Il était dans la fleur de l'âge, lorsqu'il fit le sacrifice de sa vie. Son père se nommait Fauste, illustre par ses aïeux, plus illustre par son fils. Autun, qui voyait remonter bien haut son antiquité, comptait parmi les plus célèbres villes des Gaules ; mais elle était en même temps une des plus superstitieuses. Dans un certain jour de l'année, on portait dans les rues d'Autun, sur un char magnifiquement décoré, la statue de Cybèle, appelée aussi la mère des dieux et la bonne déesse. Il se trouvait un grand concours de peuple à cette cérémonie sacrilége. Symphorien, n'ayant point adoré l'idole en cette occasion, fut arrêté par la populace, et conduit devant Héraclius, gouverneur de la province, qui était alors dans la ville, où il était venu pour chercher les Chrétiens.

Héraclius, s'étant assis sur son tribunal, dit à Symphorien : Quel est ton nom et ta profession ?

Digitized by Google

SYMPHORIEN. Je suis Chrétien ; je m'appelle Symphorien.

HÉRACLIUS. Tu es Chrétien ? Comment as-tu pu m'échapper ? on ne trouve plus guère ici de ces gens-là. Réponds-moi : pourquoi as-tu refusé d'adorer la bonne déesse ?

SYMPHORIEN. Je vous l'ai déjà dit, c'est que je suis Chrétien ; je n'adore que le vrai Dieu qui est dans le Ciel. Je suis si peu disposé à adorer ce vain simulacre du Démon, que, si vous voulez me donner un marteau, je vais de ce pas mettre votre déesse en pièces.

HÉRACLIUS. Ce jeune homme n'est pas seulement un sacrilége, il joint la révolte à l'impiété. Est-il d'ici ?

Un officier répondit : Oui, seigneur, il est de cette ville, et d'une des premières familles.

HÉRACLIUS à Symphorien. C'est donc ce qui te rend si fier ? Ignores-tu quelles sont les ordonnances de nos princes ? Qu'on les lise.

Le greffier lut : « L'empereur Marc-Aurèle à tous les gouverneurs, juges et magistrats, présidents et autres officiers généraux de notre empire : Ayant appris que certains hommes, qui se disent Chrétiens, ne font aucune difficulté de violer les plus saintes lois de la religion, nous voulons qu'il soit procédé contre eux en toute rigueur, et nous vous enjoignons de les punir de divers supplices, lorsqu'ils tomberont entre vos mains, à moins qu'ils ne veuillent sacrifier à nos dieux. » La lecture finie, l'interrogatoire recommença.

HÉRACLIUS. Qu'en dis-tu, Symphorien ? Crois-tu qu'il soit en mon pouvoir d'aller contre les ordres exprès de l'empereur ? Tu ne peux nier que tu ne sois coupable de deux crimes, de sacrilége envers les dieux et de révolte contre César. Obéis, ou les dieux outragés et les lois violées demandent ton sang.

Digitized by Google

SYMPHORIEN. Cette image n'est qu'un prestige dont le Démon se sert pour tromper les hommes. Pour nous, nous avons un Dieu qui punit et qui récompense; tant que je lui resterai fidèle, je n'ai rien à redouter.

Héraclius, voyant qu'il n'avait rien à gagner avec l'intrépide jeune homme, le fit battre cruellement par ses licteurs [1], et l'envoya en prison. Deux jours après, Symphorien comparut de nouveau.

HÉRACLIUS. Considère combien tu seras plus sage de servir les dieux immortels et de recevoir une gratification du trésor public, avec une place honorable dans l'armée. Je vais faire orner de fleurs l'autel, et tu offriras aux dieux l'encens qui leur est dû.

SYMPHORIEN. Un magistrat, dépositaire de l'autorité du prince, et chargé des affaires publiques, ne doit pas perdre le temps en des discours inutiles.

HÉRACLIUS. Du moins sacrifie, afin de jouir des honneurs qui t'attendent à la cour.

SYMPHORIEN. Un juge avilit sa dignité, lorsqu'il se sert du pouvoir qu'elle lui donne pour tendre des piéges à l'innocence. Vous me présentez dans une coupe d'or un breuvage empoisonné. Je refuse tous les avantages qui me sont offerts par une autre main que par la main adorable de Jésus-Christ. Lui seul peut donner une félicité durable.

HÉRACLIUS. Tu lasses enfin ma patience. Ou sacrifie, ou je ferai tomber ta tête aux pieds de la bonne déesse.

SYMPHORIEN. Je crains le Dieu tout-puissant qui m'a donné l'être et la vie, et je n'adore que lui. Mon corps est en votre pouvoir, et votre pouvoir ne sera pas de longue durée; mais mon âme est indépendante de vous et de votre tribunal.

[1] On nommait *licteurs* ceux qui portaient les haches et les faisceaux de verges devant les magistrats romains.

Digitized by Google

Le martyr fut bientôt interrompu par le juge, qui, ne pouvant plus contenir son dépit, prononça tout en désordre cette sentence : « Nous déclarons Symphorien coupable du crime de lèse-majesté divine et humaine, soit pour avoir refusé de sacrifier aux dieux, soit pour en avoir parlé avec peu de respect; en réparation de quoi nous le condamnons à mourir par le glaive vengeur des dieux et des lois. »

Le Saint entendit prononcer sa sentence avec joie. Comme on le conduisait au supplice, sa mère, vénérable par son âge et par sa vertu, l'exhortait, du haut des murs de la ville, à mourir en véritable soldat de Jésus-Christ : « Mon fils, lui criait-elle, Symphorien, mon fils, souvenez-vous du Dieu vivant; mon fils, ayez courage, regardez le Ciel, et considérez celui qui y règne; ne craignez point la mort qui vous conduit à la vie éternelle. »

Ce fut hors de la ville, assez près d'une petite fontaine qui coule encore, que le saint martyr eut la tête tranchée. Son sacrifice eut lieu l'an 180 de Jésus-Christ.

Le tyran par l'ordre duquel Symphorien et tant d'autres martyrs avaient souffert de si horribles tourments mourut la même année. Dieu le frappa loin de ses amis et de ses proches. Il se laissa volontairement mourir de faim, à peine âgé de cinquante-neuf ans, vérifiant ainsi cette parole de l'Écriture : « Les hommes fourbes et sanguinaires ne verront pas la moitié de leurs jours. » A sa mort, l'Empire romain, ivre de sang, couvert de la tête aux pieds de la lèpre du crime, et menacé de toutes parts par les peuples du Nord, était déjà ébranlé dans ses fondements. Bientôt la main du Tout-Puissant allait le réduire en poudre.

A Marc-Aurèle succéda l'infâme Commode. Sous cet empereur, nos affaires, dit Eusèbe, demeurèrent dans un

Digitized by Google

état assez tranquille, et, par la miséricorde de Dieu, l'Église jouit d'une paix profonde par toute la terre. On compte néanmoins durant cet intervalle plusieurs martyrs, entre autres saint Apollonius, apologiste de la Religion.

Durant les deux premiers siècles, la lutte de la vieille société contre la jeune fut à peu près continuelle. Tandis que les passions armées poursuivaient les Chrétiens, les philosophes attaquaient le Christianisme et cherchaient à le décrier dans l'esprit des peuples; enfin de nombreux hérétiques vinrent jeter la division dans le bercail. Malgré tant d'obstacles, le Christianisme s'établit dans toutes les parties du monde, à Rome, à Athènes, à Alexandrie, dans les Gaules. L'immense succès de l'Évangile est attesté par tous les auteurs chrétiens et par les Païens eux-mêmes[1]. Or, les Chrétiens, dont l'Empire était rempli, n'étaient ni des hommes crédules et avides de nouveautés, ni une populace vile, superstitieuse et stupide. C'étaient des personnes de tout état et de toute condition, dont la sagacité faisait trembler les imposteurs qui voulaient séduire le peuple[2].

PRIÈRE.

O mon Dieu, qui êtes tout amour ! je vous remercie d'avoir établi la Religion en dépit de tous les obstacles, et de nous avoir appris par là qu'elle est votre ouvrage : donnez-nous la foi des martyrs, afin que nous résistions comme eux à tous les ennemis de notre salut.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je veux me dire souvent comme les martyrs : Je suis Chrétien.*

[1] *Lettre de Pline;* Lucien, *Dial. Peregr.* — [2] Just., 1, *Apol.*, c. XXV.

Digitized by Google

XIV^e LEÇON

LE CHRISTIANISME ÉTABLI (III^e SIÈCLE, SUITE).

Tableau du troisième siècle. — Tertullien. — Origène. — Septième persécution, sous Septime-Sévère : portrait de ce prince ; martyre de sainte Perpétue et de sainte Félicité.

Pendant le troisième siècle, le Démon, qui voyait son empire crouler de toutes parts, et sur ses ruines s'élever le règne de la vérité et de la sainteté, rassemble toutes ses forces pour frapper un grand coup et étouffer la société nouvelle. A côté des proconsuls précédés du glaive, marche une armée de philosophes, d'imposteurs, de magiciens, d'hérétiques, d'apôtres de toutes les erreurs et de tous les vices. L'Église naissante est attaquée de toutes parts. Elle ne sait pour ainsi dire auquel entendre. Cependant Dieu est là, et, soutenue de son bras puissant, son épouse bien-aimée fait face à tout. Aux bourreaux elle oppose ses martyrs ; aux philosophes et aux hérétiques, ses apologistes ; aux prestiges, de vrais miracles ; aux vices de tous genres, toutes les vertus. La lutte commence. Les édits de proscription, les calomnies, les injures, pleuvent sur l'Église comme une grêle épaisse : recueillons-nous, et que notre cœur prenne part au combat.

En ce moment paraissent deux hommes destinés à soutenir tout le choc de l'ennemi. On les voit tour à tour au pied des tribunaux où l'on juge les Chrétiens, devant les académies des philosophes et les assemblées des hérétiques, où l'on prêche le mensonge, défendant avec énergie l'innocence de leurs frères, et pulvérisant l'erreur : ces deux hommes sont Tertullien et Origène.

Digitized by Google

Le premier était né à Carthage vers l'an 160. Il était fils d'un centurion des troupes proconsulaires d'Afrique. La constance des martyrs lui ayant ouvert les yeux sur la fausseté du Paganisme, il se fit Chrétien. Peu après, honoré du sacerdoce à cause de ses vertus et de sa science, il partit de Carthage et vint à Rome. On croit que c'est dans cette dernière ville qu'il publia son *Apologétique pour les Chrétiens*, durant la persécution de l'empereur Sévère, vers l'an 202. Cet ouvrage est au premier rang des chefs-d'œuvre que l'antiquité chrétienne nous a laissés. Il étendit la réputation de son auteur aussi loin que l'Église elle-même, c'est-à-dire jusqu'aux extrémités de l'univers [1]. La plume de Tertullien, c'est la foudre. Elle brille, elle tonne, elle renverse, et ne laisse dans les lieux qu'elle frappe que des ruines. Sa critique n'est pas seulement la lumière qui éclaire, c'est la flamme qui dévore.

Son *Apologétique*, la plus ample et la plus fameuse de toutes les apologies des Chrétiens, porta un coup mortel au Paganisme.

Tertullien commence par justifier les Chrétiens des accusations dont on les chargeait calomnieusement, et montre qu'il est de la dernière injustice de les punir uniquement pour leur nom. Vient ensuite la réfutation de l'idolâtrie. Il faut l'entendre frapper à coups redoublés de son terrible marteau sur le vieil édifice du Paganisme, le démolir jusque dans ses fondements qu'il met à nu, et livrer au ridicule et ses dieux et leurs adorateurs. A la réfutation de l'idolâtrie succède l'exposé de la Religion chrétienne et des maux de nos pères. Il fait briller de tout leur éclat la soumission des Chrétiens aux empereurs, l'amour qu'ils por

[1] Eusèbe, l. II, c. II.

Digitized by Google

taient à leurs ennemis, la charité qui les unissait ensemble, l'horreur dont ils étaient pénétrés pour le vice, la constance avec laquelle ils souffraient les tourments et la mort pour la cause de la vertu.

Les idolâtres les appelaient par dérision *Sarmentiens* ou *Sémaxiens*, parce qu'on les attachait à des troncs d'arbre, et qu'on les liait à des fagots pour les jeter au feu. Tertullien leur répond en ces termes : « L'état auquel on nous réduit pour nous brûler fait notre plus bel ornement, ce sont là nos robes triomphales, brodées de branches de palmier en signe de victoire. Le bûcher est notre char de triomphe. Qui a jamais examiné notre Religion sans l'embrasser?... Et qui l'a jamais embrassée sans être prêt à souffrir pour elle ? Nous vous rendons grâces quand vous nous condamnez, parce qu'il y a une distance infinie entre le jugement de Dieu et celui des hommes : quand vous nous condamnez, Dieu nous absout. »

Après avoir terrassé les Païens, le vigoureux athlète se retourna vers les hérétiques. Armé de sa puissante logique, il confond par un seul argument toutes les hérésies passées, présentes et futures. Cet argument est celui de la prescription [1] ; le voici : *La véritable Église est celle qui remonte sans interruption jusqu'à Jésus-Christ. L'Église catholique seule remonte sans interruption jusqu'à Jésus-Christ ; l'Église catholique est donc la véritable.* En conséquence, Tertullien, s'adressant aux novateurs, leur dit : « Qui êtes-vous ? d'où venez-vous ? Vous êtes d'hier,

[1] Le terme de *prescription* est, comme tout le monde sait, tiré de la jurisprudence, et signifie une fin de non-recevoir, une exception péremptoire que le défendeur oppose au demandeur, et en vertu de laquelle celui-ci est déclaré non recevable à intenter telle action, sans qu'il soit besoin d'entrer dans le fond de ses raisons et de ses moyens.

Digitized by Google

vous venez de naître ; avant-hier on ne vous connaissait pas. Je vous arrête au premier pas, vous dit l'Église catholique. J'existais avant vous ; je remonte jusqu'à Jésus-Christ. C'est moi qui ai transmis à l'univers ses leçons et celles des Apôtres. Pour vous, vous n'êtes que d'hier; que faites-vous chez moi, n'étant pas des miens ? A quel titre, Marcion, coupez-vous ma forêt ? Qui vous a permis, Valentin, de détourner mes canaux ? Qui vous a autorisé, Appelle [1], à ébranler mes bornes? Comment osez-vous penser et vivre ici à discrétion ? c'est mon bien. Je suis en possession depuis longtemps, je suis en possession la première; je descends des anciens possesseurs, et je prouve ma descendance par des titres authentiques [2]. Ces titres, c'est la succession non interrompue de nos Évêques jusqu'aux Apôtres, et l'uniformité de leur doctrine avec la doctrine apostolique. »

Tertullien fit ensuite usage de cet argument contre les hérétiques particuliers qu'il réfuta, tels que Marcion, Valentin, Appelle, Hermogène.

Après avoir si bien servi l'Église jusque vers le milieu de sa vie, c'est-à-dire jusqu'à l'âge de quarante ans et même plus, Tertullien tomba dans l'erreur. Sa chute doit nous faire trembler. Si les cèdres du Liban sont renversés, que deviendront les faibles roseaux ? Mais elle n'ôte rien au mérite de ses écrits précédents. Il faut raisonner de lui comme d'un habile homme dont l'esprit s'égarerait ; sa folie ne rendrait pas inutile ce qu'il

[1] C'est le nom des différents hérétiques de ce temps-là.

[2] Mea est possessio, olim possideo, prior possideo, habeo origines firmas, ab ipsis auctoribus quorum fuit res. Ego sum hæres Apostolorum. Sicut caverunt testamento suo, sicut fidei commiserunt, sicut adjuraverunt, ita teneo. (C. XXXVII.)

Digitized by Google

aurait fait en santé pour l'avancement des sciences [1]. Pendant que Tertullien soutenait la cause du Christia-

[1] Outre l'*Apologétique* et les *Prescriptions*, Tertullien composa encore avant sa chute d'autres ouvrages ; ce sont les suivants :

1° Ses deux livres *contre les Gentils ;* il réfute dans le premier les calomnies dont les idolâtres chargeaient les Chrétiens, et attaque dans le second le culte des fausses divinités ;

2° Le livre *contre les Juifs ;* Tertullien s'y propose de montrer le triomphe remporté par la foi sur les Juifs, peuple aveugle et endurci, qui paraissait sourd à tous les raisonnements ;

3° Le livre *contre Hermogène ;* Hermogène, philosophe stoïcien, répandit en Afrique une nouvelle hérésie, qui consistait à soutenir que la matière est éternelle ; Tertullien le réfute ;

4° Le livre *contre les Valentiniens ;* Tertullien s'attache plus à ridiculiser qu'à réfuter sérieusement les opinions extravagantes de ces hérétiques ;

5° Le traité *de la Pénitence ;* Tertullien traite dans la première partie du repentir des péchés commis avant le Baptême, et, dans la seconde, du repentir des péchés commis après la régénération ; il y enseigne que l'Église a le pouvoir de remettre tous les péchés ;

6° Le livre *de la Prière,* contenant deux parties : l'Oraison dominicale est expliquée dans la première ; il traite dans la seconde de plusieurs cérémonies qui s'observaient dans la première ;

7° L'*Exhortation à la pénitence ;* les motifs de cette vertu y sont développés avec beaucoup d'éloquence ;

8° L'*Exhortation au martyre ;* on ne peut rien lire de plus touchant que cet ouvrage ;

9° Le livre *du Baptême ;* Tertullien en prouve la nécessité dans la première partie, et traite dans la seconde de plusieurs points de discipline relatifs à ce Sacrement ;

10° Les deux livres *à sa Femme,* composés par Tertullien avant son ordination : dans le premier, il exhorte sa femme à ne point se remarier si elle lui survivait ; dans le second, il reconnaît qu'il est permis de se remarier ; il termine par une belle description du mariage chrétien ;

11° Le livre *des Spectacles ;* Tertullien y montre qu'ils sont une occasion d'impureté et de plusieurs vices ;

12° Le livre *de l'Idolâtrie ;* on y trouve la décision de plusieurs cas de conscience concernant le culte des fausses divinités ;

13° Les deux livres *des Ornements ou Habillements des femmes ;* la modestie dans les ajustements y est beaucoup recommandée, et l'usage de se peindre le visage sévèrement proscrit ;

14° Le livre *de la Nécessité de voiler les vierges ;* Tertullien y montre que les jeunes personnes doivent se couvrir le visage à l'église ;

15° Le livre *du Témoignage de l'âme ;* le but de l'auteur est de montrer qu'il n'y a qu'un Dieu, par le témoignage de l'âme de chaque homme ;

Digitized by Google

nisme en Occident, le célèbre Origène la défendait en Orient. Ce grand homme, fils du saint martyr Léonidas, naquit à Alexandrie en 185. Doué du plus vaste génie qui ait peut-être jamais été donné à aucun homme, Origène mena de front toutes les sciences. A dix-huit ans, il fut chargé de l'école des catéchèses d'Alexandrie. C'était une école destinée à initier les catéchumènes aux vérités de la foi. La supériorité d'Origène le fit universellement respecter et admirer ; on venait le consulter de toutes parts, et il se vit bientôt à la tête d'un grand nombre de disciples. De son école sortirent des docteurs et des prêtres qui éclairèrent l'Église par leur science, et des martyrs qui l'affermirent par leur sang. Son amour pour la pauvreté égalait son zèle pour l'étude : il allait nu-pieds, et s'abstenait de l'usage de la viande. Une extrême faiblesse d'estomac fut seule capable de le déterminer à se permettre un peu de vin. Il couchait toujours sur la terre nue, jeûnait et veillait beaucoup.

C'est ainsi que Dieu avait préparé le vaillant athlète qui devait défendre son Église. Origène ne tarda pas à entrer dans la lice. Celse, philosophe épicurien, avait accumulé contre les Chrétiens et contre leurs dogmes toutes les calomnies et toutes les subtilités inventées par les Juifs et

16° Le livre intitulé *Scorpiace*, écrit pour prémunir les fidèles contre le venin des Scorpions ou Gnostiques ;

17° L'*Exhortation à la chasteté ;* Tertullien y détourne une veuve de passer à de secondes noces, qu'il avoue pourtant être permises.

Après sa chute, Tertullien écrivit : 1° cinq livres *contre Marcion ;* 2° le *Traité de l'âme de Jésus-Christ ;* 3° *de la Résurrection de la chair ;* 4° *de la Couronne du soldat ;* 5° l'*Apologie du manteau philosophique*, c'est-à-dire de l'habit et du costume des philosophes que plusieurs avaient pris et n'avaient pas cru devoir abandonner depuis leur conversion ; 6° le livre *à Scapula ;* 7° les écrits *contre Praxéas ;* 8° les livres *de la Pudicité ;* 9° *de la Fuite dans les persécutions, du jeûne et de la monogamie.*

Digitized by Google

les idolâtres. Il en ajouta de nouvelles, si bien qu'il n'a rien laissé à dire aux ennemis de la Religion qui sont venus après lui. Il trouvait dans la fécondité de son esprit, exercé à la dispute, une foule d'objections qu'il savait rendre plausibles et présenter sous un jour séduisant. A cela il joignait ce style tranchant et ce ton décisif qui en imposent toujours à la multitude, et, de plus, le talent de railler avec finesse et de ridiculiser ses adversaires.

Voilà l'homme contre lequel Origène eut à combattre. Il l'attaque avec cette supériorité de forces que donnent, surtout dans une bonne cause, un génie vaste, une érudition immense, un jugement solide, un esprit juste et conséquent. Il le suit pas à pas, et ramène tous les raisonnements à leurs vrais principes; tantôt il démontre qu'il altère les faits, tantôt il éclaircit ce qu'il avait embrouillé à dessein. Il établit ensuite la vérité du Christianisme par l'évidence du fait qui résulte des preuves historiques. C'est ce qui a fait dire à saint Jérôme, qu'on trouve dans l'ouvrage d'Origène de quoi réfuter toutes les objections qui ont été ou qui pourront être faites contre la Religion [1].

Comme Tertullien, Origène eut aussi le malheur de soutenir des doctrines erronées; mais il paraît qu'il ne fut jamais obstiné dans ses sentiments [2].

La Providence qui, au moment précis, avait opposé les apologistes de la vérité aux champions de l'erreur, soutenait avec un égal succès la guerre que les tyrans armés du glaive livraient au Christianisme. Les martyrs se pressaient

[1] Ep. *ad Mag.*; Eusèbe, l. I, *adv. Hieroclem.*

[2] Ses plus célèbres ouvrages, avec sa *Réfutation de Celse*, sont ses *Hexaples*, ou la Bible en six colonnes, des Commentaires sur l'Écriture, le livre *du Martyre*, adressé aux Chrétiens détenus en prison pour le nom de Jésus-Christ.

Digitized by Google

en foule devant les tribunaux, et leur sang, leur constance et leur vertu sans tache répondaient à tout. Dès l'an 200, l'empereur Septime-Sévère avait renouvelé les édits de persécution : sa cruauté lui méritait une place parmi les tyrans. A quelques bonnes qualités ce prince joignait les vices qui font un homme détestable. Il était fourbe, dissimulé, menteur, perfide, parjure, avide, égoïste, colère et cruel. L'Empire, ayant été mis à l'encan par les prétoriens, fut acheté par Didius Julianus. Sévère, alors gouverneur de l'Illyrie, fit révolter ses troupes, vint à Rome, se débarrassa de ses compétiteurs, fit mourir ou exila plusieurs sénateurs dont il confisqua les biens, puis passa dans les Gaules et défit Albin, gouverneur de la Grande-Bretagne. Sévère vint voir le corps de son ennemi étendu sur le champ de bataille, et le fit fouler aux pieds par son cheval : cet usage de la victoire prouve qu'il n'était pas digne de vaincre. Peu après il fit mourir la femme et les enfants d'Albin, et jeter leurs cadavres dans le Tibre. Ayant lu les papiers de cet infortuné, il envoya à la mort tous ceux qui avaient embrassé son parti. Les premiers personnages de Rome et quantité de dames de distinction furent enveloppés dans le massacre.

Sous un prince de ce caractère, le sang chrétien coula bientôt à grands flots ; dans toutes les Églises du monde il y eut des martyrs. Au premier rang paraissent deux héroïnes à jamais célèbres dans les fastes de la Religion, sainte Perpétue et sainte Félicité. Perpétue écrivit elle-même l'histoire de son martyre. C'est ici surtout qu'il faut nous recueillir pour écouter ce récit tracé dans une prison, la veille d'aller à la mort.

Le septième jour de mars de l'an 203, le proconsul Fir-

Digitized by Google

minien[1] fit arrêter à Carthage cinq jeunes catéchumènes : Révocat et Félicité, de condition servile ; Saturnin, Secondule et Vibia Perpétue. Félicité était alors enceinte de sept mois, et Perpétue avait un enfant à la mamelle, qu'elle nourrissait. Cette dernière était âgée de vingt-deux ans, issue d'une famille considérable, et mariée à un homme de qualité. Elle avait encore son père et sa mère. De trois frères qu'elle avait eus, l'un, nommé Dinocrate, était mort à sept ans. Son père, qui était vieux et fort attaché au Paganisme, aimait Perpétue plus que ses autres enfants. Quant à sa mère, il paraît qu'elle était Chrétienne, ainsi qu'un de ses frères ; l'autre n'était que catéchumène. Sature, qui, selon toute apparence, était frère de Saturnin et avait instruit nos saints martyrs, se laissa volontairement emprisonner pour leur être réuni. Lorsque ces généreux soldats de Jésus-Christ eurent été arrêtés, on les garda quelques jours enfermés dans une maison particulière. Ce fut là que commencèrent les assauts qu'ils eurent à soutenir de la part de la nature et de l'enfer. Mais écoutons parler sainte Perpétue elle-même :

« Nous étions encore, dit-elle, avec nos persécuteurs, lorsque mon père, poussé par sa tendresse, vint faire de nouveaux efforts pour ébranler ma constance : Père, lui dis-je, ce vase de terre que voilà peut-il changer de nom ? — Il ne le peut assurément, me répondit-il. — De même, lui répliquai-je, je ne puis être autre que je suis, c'est-à-dire Chrétienne. A ce mot, mon père se jeta sur moi pour m'arracher les yeux ; mais il se contenta de me maltraiter et se retira ensuite, tout confus de n'avoir pu vaincre ma résolution avec tous les artifices que le démon lui avait

[1] Le proconsul était un magistrat que Rome envoyait dans une province pour y commander avec toute l'autorité que les consuls avaient à Rome.

Digitized by Google

suggérés. Ayant été quelques jours sans le revoir, j'en rendis grâces à Dieu, et son absence me soulagea. Nous profitâmes de ce petit intervalle pour recevoir le baptême ; au sortir de l'eau, le Saint-Esprit m'inspira de ne demander autre chose que la patience dans les tourments.

« Peu de jours après, on nous conduisit en prison : j'en fus effrayée, car je n'avais jamais vu de telles ténèbres [1]. Nous souffrîmes beaucoup ce jour-là, tant de la chaleur de la foule que de l'insolence des soldats qui nous gardaient. Ce qui me causait le plus de peine, c'est que je n'avais pas mon enfant. Mais les bienheureux diacres Tertius et Pomponius, qui nous assistaient, obtinrent, à force d'argent, que l'on nous mît pour quelques heures dans un lieu où nous pussions respirer. Pendant que chacun songeait à ce qui le regardait, j'allaitai mon enfant qu'on m'avait apporté ; je priai ma mère d'en avoir soin, et la consolai ainsi que mon frère. J'étais pénétrée de douleur en voyant celle que je leur causais. Je passai plusieurs jours dans ces angoisses ; mais, ayant obtenu qu'on me laissât mon enfant dans la prison, je me trouvai consolée, et la prison me parut un séjour agréable ; j'aimais autant y demeurer qu'ailleurs.

« Un jour, mon frère me dit : Je sais, ma sœur, que vous avez beaucoup de crédit auprès de Dieu. Demandez-lui donc, je vous prie, qu'il vous fasse connaître par quelque vision si vous souffrirez le martyre, et vous m'en instruirez ensuite. Comme je savais que Dieu me donnait chaque jour mille marques de sa bonté, je répondis avec confiance à mon frère : Vous saurez demain ce

[1] Les prisons des Romains étaient des cachots affreux où la lumière ne pouvait pénétrer que par une ouverture très-étroite : témoin la prison Mamertine à Rome, et d'autres encore dans plusieurs anciens amphithéâtres.

Digitized by Google

qu'il en sera. Je conjurai donc le Seigneur de m'envoyer une vision, et voici celle que j'eus :

« Je vis une échelle d'une prodigieuse hauteur, qui touchait de la terre au Ciel, mais si étroite, qu'il n'y pouvait monter qu'une personne à la fois. Les deux côtés étaient hérissés d'épées, de lances, de crocs, de couteaux, en sorte que quiconque y serait monté négligemment ou sans regarder en haut ne pouvait manquer d'être déchiré par tous ces instruments. Au pied de l'échelle était un dragon d'une certaine grandeur, qui paraissait toujours prêt à s'élancer sur ceux qui se présentaient pour monter.

« Le premier qui monta fut Sature, qui n'était point avec nous lorsque nous fûmes arrêtés, mais qui depuis se livra volontairement aux persécuteurs à cause de nous. Quand il fut arrivé au haut de l'échelle, il se tourna vers moi et me dit : Perpétue, je vous attends ; mais prenez garde que le dragon ne vous morde. Je lui répondis : Au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, il ne me fera point de mal. Alors, comme s'il eût eu peur de moi, il leva doucement la tête de dessous l'échelle, et moi m'étant mise en devoir de monter, elle me servit de premier échelon. Lorsque je fus parvenue au haut de l'échelle, je vis un homme d'une grande taille, habillé en berger, dont les cheveux étaient blancs. Il tirait le lait de ses brebis, et était environné d'une multitude innombrable de personnes vêtues de blanc. Il m'appela par mon nom et me dit : Ma fille, soyez la bienvenue. Il me donna d'une espèce de caillé fait avec le lait qu'il tirait. Je le reçus en joignant les mains et le mangeai. Tous ceux qui étaient là présents répondirent *Amen*. Je m'éveillai à ce bruit, mâchant quelque chose de fort doux.

« Je racontai cette vision à mon frère, et nous en con-

Digitized by Google

clûmes que nous souffririons la mort. Nous commençâmes donc à nous détacher des choses de la terre, et à tourner toutes nos pensées vers l'éternité. Quelques jours après, le bruit s'étant répandu que nous allions être interrogés, je vis arriver mon père dans la prison; la douleur était peinte sur son visage. Ma fille, me dit-il, prends pitié de mes cheveux blancs; aie compassion de moi. Si je suis digne que tu m'appelles ton père, si je t'ai moi-même élevée jusqu'à cet âge, si tu as toujours eu dans mon cœur la préférence sur tes frères, ne me rends pas l'opprobre des hommes ! Regarde tes frères, regarde ta mère, regarde ton fils qui ne pourra vivre après toi. Quitte cette fierté, de peur de nous perdre tous; car aucun de nous n'osera paraître en public, si tu es condamnée au supplice.

« En me parlant ainsi, mon père me baisait les mains; puis, se jetant à mes pieds tout baigné de larmes, il m'appelait, non pas Ma fille, mais *Madame*. Ma peine était extrême, lorsque je pensais que, de toute ma famille, il serait le seul qui ne se réjouirait pas de mon martyre. Je lui dis pour le consoler : De tout ceci, il n'arrivera que ce qu'il plaira à Dieu ; notre sort est entre ses mains, et non entre les nôtres. Il se retira accablé de tristesse.

« Le lendemain, comme nous dînions, on vint nous enlever tout à coup pour être interrogés. Le bruit s'en répandit aussitôt dans tous les quartiers de la ville, et la salle d'audience fut remplie en un instant d'un peuple infini. On nous fit monter sur une espèce de théâtre, où le juge avait son tribunal. Nous comparûmes devant Hilarien, intendant de la province, qui représentait le proconsul, mort depuis peu. Tous ceux qui furent interrogés avant moi confessèrent généreusement Jésus-Christ. Mon tour étant venu, je me préparais à répondre, lorsque voilà mon

Digitized by Google

père qui paraît accompagné de mon enfant porté par un domestique. Il m'éloigna un peu du pied du tribunal, et employa tous les moyens que la tendresse put lui suggérer pour m'attendrir sur le sort de cette innocente créature. Hilarien se joignit à mon père : Eh quoi ! me dit-il, vous ne serez touchée ni par les cheveux blancs d'un père que vous allez rendre malheureux, ni par l'innocence de cet enfant, qui va devenir orphelin par votre mort ? Sacrifiez seulement pour la prospérité des empereurs ! Je lui répondis : Je ne sacrifierai point. Hilarien reprit : Vous êtes donc Chrétienne ? Oui, je suis Chrétienne, répliquai-je.

« Cependant mon père, qui était resté là dans l'espérance de me gagner, reçut un coup de baguette d'un huissier à qui Hilarien avait ordonné de le faire retirer. Ce coup me fut très-sensible, et je ressentis une vive douleur de voir mon père ainsi maltraité dans sa vieillesse. Le juge prononça ensuite notre sentence, et nous condamna tous à être exposés aux bêtes. Nous retournâmes à la prison, remplis de joie. Dès que j'y fus entrée, je priai le diacre Pomponius de demander mon enfant à mon père ; mais il ne voulut pas me l'envoyer. »

Il paraît que Secondule était mort en prison avant l'interrogatoire, puisqu'il n'est pas parlé de lui. Hilarien, avant de prononcer la sentence, avait fait subir une cruelle flagellation à Sature, à Saturnin et à Révocat ; il avait aussi fait battre au visage Perpétue et Félicité. Il différa le supplice des martyrs jusqu'aux jeux qui devaient se donner à la fête de Géta, que l'empereur Sévère, son père, avait créé César, lorsque Caracalla eut été proclamé Auguste.

Sainte Perpétue reprend son récit : « On nous transféra bientôt dans la prison du camp. Nous fûmes tous mis à la chaîne jusqu'au jour où nous devions être exposés aux

Digitized by Google

bêtes. Cependant l'officier, nommé Pudens, qui commandait les gardes de la prison, voyant que Dieu nous favorisait de plusieurs dons, conçut une grande estime pour nous, et laissa entrer librement les frères qui venaient nous voir, soit pour nous consoler, soit pour recevoir eux-mêmes de la consolation. Comme le jour marqué pour le spectacle approchait, mon père vint me trouver. Il était dans un accablement qu'on ne saurait rendre. Il s'arrachait la barbe, se jetait par terre, y demeurait couché sur le visage, maudissait sa vieillesse et disait des choses capables d'émouvoir toutes les créatures. Je mourais de douleur de le voir dans cet état. » Ici finit la relation de sainte Perpétue ; ce qui suit fut écrit par un témoin oculaire.

Comme on l'a dit, Félicité était enceinte de sept mois; et, voyant le jour des spectacles si proche, elle était fort affligée, craignant que son martyre ne fût différé, parce qu'il n'était pas permis d'exécuter les femmes enceintes avant leur terme. Les compagnons de son sacrifice éprouvaient une grande tristesse de la laisser seule dans le chemin de leur commune espérance. Ils se mirent donc tous en prières pour elle, afin qu'elle fût délivrée avant le jour du combat. Aussitôt après leurs prières, les douleurs la prirent. La violence du mal lui fit jeter quelques cris. Tu te plains, lui dit un des guichetiers, que feras-tu quand tu seras exposée aux bêtes ? — C'est moi, répondit Félicité, qui souffre maintenant ce que je souffre ; mais là il y en aura un autre en moi qui souffrira pour moi, parce que je souffrirai pour lui. Elle accoucha d'une fille qu'une femme chrétienne éleva comme son enfant.

Cependant le tribun qui avait les saints martyrs en sa garde les traitait avec une extrême rigueur. Perpétue, conservant toujours son grand caractère, lui dit hardiment :

Digitized by Google

Osez-vous bien traiter avec cette dureté des prisonniers qui appartiennent à César, et qui sont destinés à combattre le jour de sa fête ? Pourquoi leur refusez-vous le peu de soulagement qui leur est accordé jusque-là ? n'est-il pas de votre honneur qu'on nous trouve frais et bien portants ? Le tribun, honteux de ces reproches, ordonna que les martyrs fussent traités avec plus d'humanité. Les frères eurent la permission d'entrer dans la prison et de leur porter des rafraîchissements. Le geôlier Pudens, qui s'était converti, leur rendait secrètement tous les bons offices qui dépendaient de lui.

La veille du combat, on leur donna, suivant la coutume, le souper qu'on nommait le *souper libre*, et qui se faisait en public. Nos Saints changèrent autant qu'il leur fut possible ce dernier souper en un repas de charité. La salle où ils mangeaient était pleine de peuple, auquel les martyrs adressaient de temps en temps la parole. Tantôt ils lui parlaient avec fermeté, le menaçant de la colère de Dieu ; tantôt ils relevaient le bonheur qu'ils avaient de mourir pour le nom de Jésus-Christ ; d'autres fois ils lui reprochaient sa curiosité brutale. Quoi ! leur disait Sature, le jour de demain ne vous suffira-t-il pas pour nous contempler à votre aise ? Aujourd'hui vous faites semblant d'avoir pitié de nous, et demain vous battrez des mains à notre mort. Regardez bien toutefois nos visages, afin de nous reconnaître à ce jour terrible où tous les hommes seront jugés.

Ces paroles, prononcées avec ce ton d'assurance et de fermeté que la foi seule donne, jetèrent l'étonnement dans l'âme du plus grand nombre. Les uns se retirèrent saisis de crainte; plusieurs restèrent pour se faire instruire et crurent en Jésus-Christ.

Digitized by Google

Enfin, le jour qui devait éclairer le triomphe de nos généreux athlètes étant arrivé, on les fit sortir de prison pour les conduire à l'amphithéâtre. La joie était peinte sur leur visage, elle éclatait dans leurs paroles et dans tout leur extérieur. Perpétue marchait la dernière. La tranquillité de son âme se manifestait dans sa démarche. Elle tenait ses yeux modestement baissés vers la terre pour dérober aux spectateurs la vivacité de son regard. Pour Félicité, elle ne pouvait exprimer la joie qu'elle ressentait de se trouver en état de combattre les bêtes aussi bien que les autres. Lorsqu'ils furent à la porte de l'amphithéâtre, on voulut, suivant l'usage, leur faire prendre les ornements de ceux qui paraissaient à ce spectacle. C'était, pour les hommes, un manteau rouge, habit des prêtres de Saturne ; pour les femmes, une bandelette autour de la tête, symbole des prêtresses de Cérès : les martyrs refusèrent les livrées de l'idolâtrie.

Perpétue chantait, comme se tenant déjà assurée de la victoire. Révocat, Saturnin et Sature menaçaient le peuple des jugements de Dieu. Lorsqu'ils furent vis-à-vis du balcon d'Hilarien, président des jeux, ils lui crièrent : « Vous nous jugez en ce monde, mais Dieu vous jugera en l'autre. » Le peuple, irrité de cette hardiesse, demanda qu'ils passassent par le fouet : nos Saints se réjouirent d'être traités comme l'avait été Jésus-Christ, leur divin Maître [1].

Ce Dieu de bonté qui a dit : Demandez et vous recevrez,

[1] *Pro ordine venatorum,* disent les Actes. On appelait *venatores* ceux qui étaient armés pour combattre les bêtes. Ils se rangeaient sur deux lignes, ayant un fouet à la main, et, à mesure que les *bestiarii*, ou personnes condamnées aux bêtes, passaient au milieu d'eux, ils leur en déchargeaient chacun un coup. Les *bestiarii* étaient dépouillés de leurs vêtements en passant par ce genre de supplice.

Digitized by Google

exauça la prière de nos martyrs. Un jour qu'ils s'entretenaient ensemble des divers supplices qu'on faisait endurer aux Chrétiens, ceux-ci souhaitaient mourir d'une façon, ceux-là d'une autre. Saturnin témoigna le désir d'être exposé à toutes les bêtes de l'amphithéâtre, afin de multiplier les victoires en multipliant ses combats. Il obtint en partie ce qu'il désirait; car, lui et Révocat, après avoir été longtemps attaqués par un léopard, le furent aussi par un ours furieux, qui les harcela jusqu'auprès du théâtre, où il les laissa tout déchirés. Sature ne craignait rien tant que d'être exposé à un ours, et il aurait souhaité qu'un léopard lui eût ôté la vie du premier coup de dent. Cependant, voilà qu'on lâche sur lui un sanglier. Mais cet animal s'étant retourné contre le piqueur qui le conduisait lui ouvrit le ventre avec ses défenses ; puis, revenant à Sature, il se contenta de le traîner quelques pas sur le sable. Ensuite on le mena près d'un grand ours qui ne voulut point sortir de sa loge. Ainsi Sature entra au combat, et en sortit sans avoir reçu aucune blessure.

Ce fut alors que, s'étant retiré sous les portiques de l'amphithéâtre, il trouva l'occasion de parler à Pudens, qu'il exhorta à persévérer constamment dans la foi. « Vous voyez, lui dit-il, que les bêtes ne m'ont point fait de mal, conformément à mes désirs et à la prédiction que j'en avais faite. Croyez donc fermement en Jésus-Christ. Je retourne dans l'amphithéâtre où un léopard m'ôtera la vie d'un coup de dent. » La chose arriva ainsi. Sur la fin du spectacle un léopard se jeta sur lui : d'un seul coup de dent il lui fit une si large blessure, que son sang coulait à grands flots, et le peuple s'écria : « Le voilà baptisé pour la seconde fois. »

Alors le martyr tourna ses derniers regards sur Pudens

Digitized by Google

et lui dit : « Adieu, cher ami, souvenez-vous de ma foi, et que mes souffrances, au lieu de vous troubler, ne servent qu'à vous fortifier. » Il lui demanda ensuite l'anneau qu'il avait à son doigt. Puis, l'ayant trempé dans son sang, il le lui rendit en disant : « Recevez-le comme un gage de notre amitié, portez-le pour l'amour de moi, et que le sang dont il est rougi vous fasse souvenir de celui que je répands pour Jésus-Christ. » Après cela le saint martyr fut transporté au lieu où l'on achevait ceux qui n'étaient pas morts de leurs blessures.

Sur ces entrefaites, le Démon, crevant de dépit de voir que le sexe le plus faible allait remporter une victoire signalée, avait fait en sorte que, contre la coutume, on destinât une vache sauvage pour combattre contre Perpétue et Félicité. Les deux saintes furent donc dépouillées et mises dans un filet pour être exposées à cette bête furieuse. A ce spectacle le peuple fut saisi d'horreur et de pitié, voyant l'une si délicate, et l'autre qui venait d'accoucher. On les retira et on les couvrit d'habits flottants. La vache, s'étant jeté d'abord sur Perpétue, l'éleva en l'air et la laissa tomber sur le dos. La jeune martyre, qui s'aperçut que ses vêtements étaient déchirés, les arrangea promptement, moins occupée de ses douleurs que de la modestie qui pouvait être blessée. Elle se releva et renoua ses cheveux qui s'étaient détachés, afin de ne pas paraître semblable aux personnes affligées.

Ayant aperçu Félicité qui avait été fort maltraitée par la vache et qui était étendue sur le sable, elle courut à elle et lui donna la main pour l'aider à se relever. Elles attendaient toutes deux qu'on leur fît soutenir une nouvelle attaque ; mais, le peuple ne l'ayant pas voulu, on les conduisit à la porte *Sanavivaria*, qui donnait dans la place

Digitized by Google

publique [1]. Perpétue y fut reçue par un catéchumène nommé Rustique. Alors cette femme admirable s'éveilla comme d'un profond sommeil, et demanda quand on les exposerait à cette vache furieuse. Lorsqu'on lui eut dit ce qui s'était passé, elle n'en voulut rien croire, jusqu'à ce qu'elle eût reconnu le catéchumène et aperçu sur son corps et ses vêtements les marques de ce qu'elle avait souffert.

« Eh ! où était-elle donc ? s'écrie saint Augustin en parlant de cette circonstance ; où était-elle lorsqu'elle était attaquée et déchirée par une bête furieuse sans en ressentir les coups, et lorsque, après un si rude combat, elle demandait quand il devait commencer ? Que voyait-elle pour ne point voir ce que tout le monde voyait ? Que sentait-elle pour ne pas sentir une douleur si violente ? Par quel amour, par quelle extase, par quel breuvage était-elle ainsi transportée hors d'elle-même et comme divinement enivrée pour paraître insensible dans un corps mortel ? »

La sainte fit appeler son frère et lui dit, ainsi qu'à Rustique : « Demeurez fermes dans la foi, aimez-vous les uns les autres, et ne soyez point scandalisés de nos souffrances. »

Cependant on se disposait à égorger les martyrs dans le *Spoliarium* où Sature avait été transporté. C'était, comme nous avons dit, le lieu où l'on achevait ceux que les bêtes n'avaient pas entièrement tués. Pour jouir jusqu'au bout de ce spectacle inhumain, le peuple demanda qu'ils fussent tous égorgés au milieu de l'amphithéâtre. Ils se levè-

[1] Il y avait dans les amphithéâtres deux portes nommées, l'une *Sanavivaria*, ou la porte de la chair vive, par laquelle sortaient ceux qui n'étaient pas morts dans le combat ; l'autre, *Sandapilaria*, ou la porte des linceuls, par où l'on sortait ceux qui avaient succombé.

Digitized by Google

rent aussitôt, s'embrassèrent pour sceller leur martyre par le saint baiser de paix, et se rendirent où le peuple les demandait. Ils reçurent tous le coup de la mort sans faire le moindre mouvement et sans laisser échapper la moindre plainte. Sature fut le premier couronné, conformément à la vision de sainte Perpétue. Elle-même tomba entre les mains d'un gladiateur maladroit qui la fit souffrir longtemps; elle conduisit elle-même à sa gorge la main tremblante du bourreau, et lui marqua l'endroit où il devait frapper.

Les corps glorieux furent recueillis par les Fidèles. Dans le cinquième siècle, ils étaient dans la grande église de Carthage. Leur fête, au rapport de saint Augustin, attirait plus de monde pour honorer leur mémoire, que la curiosité n'avait autrefois attiré de Païens à leur martyre. Les noms de sainte Perpétue et de sainte Félicité ont été insérés dans le canon de la messe. Quels noms plus beaux l'Église notre mère pouvait-elle consacrer à l'immortalité! Quels exemples plus touchants pouvait-elle proposer aux générations chrétiennes!

PRIÈRE.

O mon Dieu, qui êtes tout mon amour! je vous remercie d'avoir choisi des témoins de notre foi dans tous les états, dans tous les pays et dans toutes les conditions, afin de confondre l'incrédulité et d'offrir des modèles à tous les Chrétiens; faites-nous la grâce d'imiter la charité et la grandeur d'âme de sainte Perpétue et de sainte Félicité.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je veux penser chaque jour aux jugements de Dieu.*

Digitized by Google

XV^e LEÇON

LE CHRISTIANISME ÉTABLI (III^e SIÈCLE).

Saint Irénée. — Saints Ferréol et Ferjeux. — Jugement de Dieu sur Septime-Sévère. — Persécution particulière sous Maximin ; portrait de ce prince. — Jugement de Dieu sur lui. — Huitième persécution générale, sous Dèce ; portrait de ce prince ; martyre de saint Pionius, de saint Cyrille, de sainte Agathe. — Jugement de Dieu sur Dèce. — Neuvième persécution générale, sous Valérius ; portrait de ce prince ; martyre de saint Laurent, de saint Cyprien.

Tandis que Carthage recevait une double gloire de la naissance de Tertullien et du martyre de sainte Perpétue, Lyon acquérait un nouveau titre à l'immortalité. Saint Irénée, son Évêque, signait de son sang la foi qu'il avait défendue contre les hérétiques [1]. A Besançon, deux de ses

[1] Le principal ouvrage de saint Irénée est un *Traité contre les hérésies*. Il le dirigea surtout contre les Valentiniens.

Dans le premier livre, saint Irénée expose les rêveries des Valentiniens sur la généalogie des trente Éones. Ces êtres imaginaires étaient les divinités inférieures qu'on faisait produire par le Dieu éternel, invisible, nommé *Profondeur*, auquel on donnait pour femme la *Pensée*.

Dans le second, saint Irénée montre que Dieu seul a créé l'univers, et réfute le système des Éones.

Dans le troisième, il se plaint de ce que les hérétiques, étant pressés par l'Écriture, en éludaient l'autorité, prétendant que la tradition était pour eux ; et de ce qu'attachés par la tradition, ils l'abandonnaient et en appelaient à l'Écriture seule, tandis que l'Écriture et la tradition fournissaient des armes invincibles contre leurs erreurs. Il le prouve.

Dans le quatrième, il prouve l'unité de Dieu, et montre que Jésus-Christ, en abolissant les anciens sacrifices, y a substitué celui de son corps et de son sang, qui doit être offert dans tout le monde, suivant la prédiction de Malachie.

Dans le cinquième, il parle de notre rédemption par Jésus-Christ, et rapporte les preuves de la résurrection des corps.

Saint Épiphane dit de saint Irénée qu'il est un homme très-docte, très-

Digitized by Google

disciples, Ferréol et Ferjeux, rendaient le même témoignage à la vérité évangélique, dont ils furent les premiers Apôtres dans cette contrée si longtemps féconde en nobles vertus. Leur martyre eut lieu vers l'an 210.

Cependant Septime-Sévère devait, comme tous les persécuteurs, contribuer à la gloire de Jésus-Christ en devenant un monument de sa redoutable justice. La main divine le frappa d'une maladie mortelle au milieu de ses conquêtes. Il vit son propre fils, Caracalla, armé d'un poignard, attenter à ses jours. Le coup manqua ; mais Sévère demeura en proie à la tristesse la plus noire. Sentant sa mort approcher, il s'écria : J'ai été tout ce qu'un homme peut être ; mais que me servent aujourd'hui ces honneurs[1] ? Sa fermeté l'abandonna. Après avoir vainement demandé du poison, il mangea exprès et si avidement des mets indigestes, qu'il en mourut l'an 211. La vieille société païenne était alors si déréglée que, pendant le seul règne de cet empereur, c'est-à-dire pendant quatorze ans, on fit le procès à trois mille personnes accusées d'adultère.

Sous l'empereur Caracalla, il y eut encore des martyrs : il en fut de même sous le règne de ses premiers successeurs. Cependant le feu se ralentit ; mais bientôt il se ralluma avec une nouvelle violence. Maximin, étant monté sur le trône l'an 235, excita une persécution qui dura trois ans, et qu'il dirigea surtout contre les Évêques et les Prêtres[2].

éloquent, et doué de tous les dons du Saint-Esprit. Théodoret le regarde comme la lumière des Gaules occidentales.

[1] Omnia fui, et vidi quia nihil expedit.

[2] C'est pour cette raison qu'elle n'est pas comptée parmi les persécutions générales. — Ut capita potius ejus religionis demeterentur instituit. (Bar., t. II, an. 237, n. 5, *Persecutio.*) Sub Maximino localis tantum fuit, non universalis ; per tres annos circiter duravit ; in sacerdotes solum et clericos decreta. (*Id.*, Tal., v, *Persecutio.*)

Digitized by Google

Le Pape saint Poncien fut emporté dans cette horrible tempête [1].

Pour apprécier le nombre des martyrs et l'horreur des supplices auxquels ils furent condamnés, il suffira de savoir que Maximin était un monstre si cruel, que les historiens païens l'ont nommé un Cyclope, un Busiris, un Phalaris, un Typhon. Rome et le sénat, l'ayant vu partir pour une expédition lointaine, firent des prières publiques pour demander au Ciel que ce détestable tyran ne revît jamais la capitale. Le bruit de ses cruautés inouïes venait sans cesse frapper les oreilles ; on n'entendait autre chose par toute la ville que le récit funeste des exécutions qu'il ordonnait. Il faisait crucifier les uns, enfermer les autres dans le cadavre des bêtes tuées fraîchement ; ceux-ci étaient exposés aux lions et aux ours, ceux-là étaient assommés à coups de bâton, sans que ce monstre eût égard ni au rang ni au mérite. Il avait pour maxime que le moyen d'affermir un trône, c'était de le cimenter avec du sang. Jamais bête plus cruelle n'a marché sur la terre [2]. Sa mort fut digne de sa vie. Ayant appris que le sénat avait nommé vingt-deux personnes pour gouverner la république, il en conçut une telle colère, que, dans les accès de sa fureur, il hurlait comme une bête, et se heurtait la tête

[1] On croit qu'un soldat chrétien y donna lieu par une action qui eut beaucoup d'éclat. Quand on proclama Maximin empereur, ce prince fit, suivant l'usage, des libéralités aux troupes. Chaque soldat devait se présenter au nouvel empereur avec une couronne de laurier sur la tête : il en parut un qui avait la tête nue et qui tenait sa couronne à la main. Il était déjà passé sans que le tribun y fît attention, quand les murmures de ses compagnons le lui firent remarquer. Cet officier demanda au soldat pourquoi il ne portait pas sa couronne sur la tête. « C'est parce que je suis Chrétien, répondit le soldat, et que ma Religion me défend de porter vos couronnes. » Le soldat fut dépouillé de son habit militaire et mis en prison.

[2] Jul. Capitol., *Herodian.*, l. VII et VIII.

Digitized by Google

contre les murailles de sa chambre. Après avoir un peu calmé ses chagrins par le vin, il résolut de marcher sur Rome pour se venger ; mais ses soldats l'assassinèrent en 238. Après lui parut Dèce, auteur de la huitième persécution générale.

« Une bête exécrable, appelée Dèce, est venue, dit Lactance, pour ravager l'Église. Ce nouveau Néron, après avoir souillé sa main par le meurtre de son bienfaiteur, s'empara du trône et tourna toute sa fureur contre les Chrétiens [1]. » Entre les généreux athlètes qui souffrirent pour la Religion durant la persécution de Dèce, il n'en est point de plus illustre que saint Pionius. Ce prêtre, la gloire de l'Église de Smyrne, avait hérité de l'esprit de saint Polycarpe. Il convertit un grand nombre d'idolâtres, en faisant servir à la gloire de Jésus-Christ la profonde connaissance qu'il avait des vérités de la Religion et le talent de la parole, qu'il possédait à un degré supérieur. Ses exemples avaient aussi une efficacité merveilleuse. La pâleur de son visage, qui annonçait l'austérité de sa vie, faisait sur les cœurs l'impression la plus puissante.

Il fut arrêté le samedi 23 février 250, lorsqu'il célébrait la fête de saint Polycarpe, avec Asclépiade et une femme chrétienne nommée Sabine. La veille, Pionius ayant jeûné avec Asclépiade et Sabine, comme on jeûnait la veille des fêtes des martyrs, il eut une vision par laquelle il comprit qu'il serait arrêté le lendemain. La vision fut si claire, qu'il fit faire trois chaînes, pour lui, pour Sabine et pour Asclépiade. Ils se les mirent au cou, firent la prière solennelle, prirent le pain sanctifié et l'eau, c'est-à-dire

[1] *De Mortib. persecutor.*

Digitized by Google

qu'ils participèrent à la sainte Eucharistie pour se préparer au martyre. Peu après arriva Polémon, prêtre des idoles, accompagné d'une troupe de soldats qui se saisirent deleurs personnes.

Savez-vous, leur dit Polémon, qu'il y a un commandement de l'empereur qui vous enjoint de sacrifier aux Dieux ?

Pionius. Nous ne connaissons qu'un commandement, c'est celui d'adorer un seul Dieu.

Polémon. Suivez-moi, et vous saurez si ce que je vous dis est vrai.

Comme ils traversaient la place la chaîne au cou, le peuple, qui se fait de tout un sujet d'amusement et de spectacle, se mit à les suivre. La foule grossit tellement, que la place fut bientôt remplie ; les toits des maisons et des temples qui l'environnaient se couvrirent de spectateurs. Les martyrs étaient au milieu de tout ce peuple, lorsque Polémon leur dit: Vous feriez bien mieux d'éviter le supplice, de vous soumettre, comme tant d'autres, et d'obéir aux ordres du prince. Alors Pionius, prenant la parole, démontra aux Païens la vanité des idoles et la divinité du Christianisme. Il parla longtemps et fut écouté avec une grande attention. Le peuple voulait même aller au théâtre, afin de mieux entendre la parole du martyr ; mais Polémon ne le voulut pas. Il dit alors à Pionius : Situ ne veux pas sacrifier, entre au moins dans le temple.

Pionius. Il n'est pas bon pour les idoles que nous y entrions.

Polémon. Il est donc impossible de te persuader ?

Pionius. Plût à Dieu que je pusse vous persuader de devenir Chrétien !

Garde-toi bien de le faire, dirent quelques-uns en

Digitized by Google

se moquant, de peur que nous ne soyons brûlés vifs.

Pionius. C'est bien pis d'être brûlés après la mort.

Pendant cette contestation, les spectateurs, s'apercevant que Sabine riait, lui dirent d'une voix menaçante :

Tu ris ?

Sabine. Je ris, puisque Dieu le veut, car nous sommes Chrétiens.

Les spectateurs. Tu souffriras ce que tu ne voudras pas.

Sabine. Le Dieu saint y pourvoira.

Polémon dit encore à Pionius : Obéis.

Pionius. Si vous avez ordre de persuader ou de punir, punissez, car vous ne sauriez nous persuader.

Polémon, piqué de cette réponse. Sacrifie.

Pionius. Non.

Polémon. Pourquoi non ?

Pionius. Parce que je suis Chrétien.

Polémon. Quel Dieu adores-tu ?

Pionius. Le Dieu tout-puissant qui a fait le Ciel et la terre, qui nous a tous faits, qui nous donne abondamment toutes choses, que nous connaissons par Jésus-Christ, son Verbe.

Polémon. Sacrifie du moins à l'empereur.

Pionius. Je ne sacrifie point à un homme.

Polémon l'interrogea alors juridiquement, faisant écrire toutes ses réponses par un greffier qui les gravait sur de la cire : Comment t'appelles-tu ? lui dit-il.

Pionius. Je m'appelle Chrétien.

Polémon. De quelle Église ?

Pionius. De l'Église catholique.

Polémon, laissant Pionius, se tourna vers Sabine. La Sainte avait changé de nom, sur le conseil de Pionius, de peur d'être reconnue et de retomber entre les mains de sa

Digitized by Google

maîtresse, qui était païenne, et qui, sous l'empereur Gordien, voulant lui faire abandonner sa foi, l'avait enchaînée et reléguée dans les montagnes, où les frères l'avaient nourrie secrètement.

POLÉMON. Comment t'appelles-tu ?

SABINE. Je m'appelle Théodote Chrétienne.

POLÉMON. De quelle Église ?

SABINE. De l'Église catholique.

POLÉMON. Quel Dieu adores-tu ?

SABINE. Le Dieu tout-puissant qui a fait le ciel et la terre, et que nous connaissons par Jésus-Christ, son Verbe.

POLÉMON, s'adressant à Asclépiade. Et toi, comment t'appelles-tu ?

ASCLÉPIADE. Je m'appelle Chrétien.

POLÉMON. De quelle Église ?

ASCLÉPIADE. De l'Église catholique.

POLÉMON. Quel Dieu adores-tu ?

ASCLÉPIADE. Jésus-Christ.

POLÉMON. Quoi donc ! en est-ce un autre ?

ASCLÉPIADE. Non ; c'est le même qu'ils viennent de confesser.

Après cet interrogatoire, on conduisit les martyrs en prison ; une foule immense remplissait toute la place. Sabine tenait Pionius par son habit, afin de se soutenir dans la presse. Arrivés en prison, ils prirent tous la généreuse résolution de ne pas recevoir ce que les fidèles avaient coutume d'apporter aux confesseurs ; car Pionius, ce saint Prêtre, disait : Je n'ai jamais été à charge à personne ; je ne commencerai pas maintenant. Les gardes, qui avaient coutume de recevoir des présents de ceux qui venaient voir les Chrétiens, irrités de ce que leurs prison-

Digitized by Google

niers ne leur en attiraient point, les jetèrent dans un cachot noir et infect, afin de les tourmenter davantage. En y entrant, les Saints louèrent Dieu, et donnèrent aux gardes les présents qu'on avait coutume de leur faire. Le geôlier en fut étonné et voulut les remettre à la première place ; mais ils refusèrent en disant : Dieu soit loué, nous sommes bien ici ; nous aurons la liberté de méditer et de prier jour et nuit.

Plusieurs Païens les visitaient et s'efforçaient de persuader Pionius. Ce fut en vain : ils étaient forcés d'admirer la sagesse de ses réponses. Cependant Polémon et Théophile, maître de la cavalerie, survinrent avec des gardes et une grande foule de peuple, et ils enlevèrent les martyrs. Tous les trois s'écriaient à haute voix : Nous sommes Chrétiens! Arrivés au milieu de la place, ils s'assirent par terre, de peur d'entrer dans le temple des idoles; mais six soldats enlevèrent Pionius. Il résistait avec tant de force qu'ils eurent bien de la peine à le pousser dedans, lui donnant des coups de pied dans les côtés. Enfin, ils appelèrent du secours, le prirent sur leurs bras, et le déposèrent devant l'autel comme une victime. On lui mit sur la tête des couronnes, afin de le faire participer, du moins extérieurement à l'idolâtrie ; mais il les jeta par terre et les brisa. Les autres martyrs s'écrièrent comme lui : Nous sommes Chrétiens !

Voyant qu'ils ne pouvaient rien gagner, les Païens reconduisirent en prison les généreux confesseurs. Le peuple se moquait d'eux et leur donnait des soufflets.

Peu de jours après, le proconsul Quintilien vint à Smyrne, et, s'étant fait amener Pionius, il lui dit : Est-il vrai que tu étais le docteur des Chrétiens ?

Pionius. Je les instruisais.

Digitized by Google

QUINTILIEN. Tu leur enseignais la folie?

PIONIUS. Non, la piété.

QUINTILIEN. Quelle piété ?

PIONIUS. La piété envers le Dieu qui a créé le Ciel et la terre.

QUINTILIEN. Sacrifie donc à nos dieux.

PIONIUS. J'ai appris à n'adorer que le Dieu vivant.

QUINTILIEN. Nous adorons tous les dieux, et le Ciel, et ceux qui l'habitent. Pourquoi regardes-tu le Ciel ?

PIONIUS. Ce n'est pas le Ciel que je regarde, mais Dieu qui a fait le Ciel.

QUINTILIEN. Qui l'a fait ?

PIONIUS. Il n'est pas à propos de le dire.

QUINTILIEN. Il faut que tu dises que c'est Jupiter, avec quisont tous les dieux et toutes les déesses. Sacrifie à ce roi du Ciel et des dieux.

Pionius se tut. Alors le proconsul le fit saisir pour lui donner la question. Lorsqu'on eut commencé à le tourmenter, Quintilien lui dit : Sacrifie.

PIONIUS. Non.

QUINTILIEN. Sacrifie, te dis-je.

PIONIUS. Non.

QUINTILIEN. Quelle présomption te fait courir à la mort ? Fais ce qu'on t'ordonne.

PIONIUS. Je ne suis point présomptueux, mais je crains le Dieu éternel.

Le proconsul, le voyant si ferme, délibéra quelque temps avec son conseil : puis, s'adressant à Pionius, il lui dit : Persistes-tu dans ta résolution ?

PIONIUS. Oui.

QUINTILIEN. Veux-tu la liberté de te consulter et de délibérer plus longtemps ?

Digitized by Google

Pionius. Non.

Quintilien. Puisque tu cours à la mort, tu seras brûlé vif. Ensuite il appela le greffier, qui lut la sentence suivante : « Pionius, sacrilége, s'étant avoué Chrétien, nous avons jugé qu'il doit être brûlé vif pour venger les dieux et donner de la crainte aux hommes. »

Pionius se rendit gaiement et d'un pas ferme au lieu du combat ; il s'étendit lui-même sur le bûcher, et donna ses pieds et ses mains à clouer. Après qu'il fut attaché, le bourreau lui dit : Reviens à toi et change d'avis, et on ôtera les clous. Pionius répondit : Je les ai bien sentis. On l'éleva donc attaché à un poteau, autour duquel on entassa une grande quantité de bois. Le martyr fermait les yeux, et le peuple crut qu'il était mort ; mais il priait. Ayant fini sa prière, il ouvrit les yeux, regarda le feu d'un air riant, dit *Amen*, et expira doucement en prononçant ces paroles : Seigneur, recevez mon âme. Après que le bûcher fut éteint, les Fidèles qui étaient présents trouvèrent son corps entier et comme en pleine santé : les oreilles molles, les cheveux tenant à la tête, la barbe belle, tout le visage éclatant. Ils se retirèrent confirmés dans la foi, tandis que les Païens s'en allaient épouvantés et agités des remords de leur conscience. Asclépiade et Sabine partagèrent le triomphe de Pionius. Ceci se passa à Smyrne, l'an de Jésus-Christ 250, le 5 de mars, à quatre heures après midi.

Si, du pied de ce bûcher encore fumant où vient d'expirer le saint prêtre de Smyrne, nous tournons nos regards vers la Cappadoce, nous apercevons les flammes d'un autre bûcher qui consume une nouvelle victime. Nous venons de voir mourir un prêtre vénérable, allons voir un jeune enfant donnant généreusement sa vie pour notre foi.

Digitized by Google

Cyrille, né à Césarée de Cappadoce, n'avait que sept ans, lorsque son père, enraciné dans l'idolâtrie, découvrant qu'il était Chrétien, le chassa de sa maison et le laissa manquer de tout. La nouvelle en étant venue au gouverneur de la ville, ce magistrat fit arrêter le jeune disciple du Sauveur, et employa toutes sortes de moyens pour lui faire adorer les faux dieux. Aux promesses et aux menaces Cyrille opposa une fermeté inébranlable. Enfin le juge, se voyant vaincu, le condamna à être brûlé vif. Le petit martyr entendit sa sentence avec une grande joie. Tous les assistants fondaient en larmes ; mais il leur dit : Venez plutôt chanter un cantique de joie autour de mon bûcher. Oh ! si vous saviez la grandeur de la gloire qui m'attend ! A ces mots, il courut au bûcher, et bientôt son âme, pure comme un Ange, s'envola dans le sein de l'éternel repos.

Tandis qu'en Asie le Démon était vaincu par un enfant, une jeune vierge remportait sur lui, en Europe, une éclatante victoire. Agathe, issue d'une illustre famille, héritière d'une immense fortune, et douée de toutes les qualités qui rendent une personne accomplie, s'était consacrée à Dieu dès ses plus tendres années. Le gouverneur de Sicile la fit arrêter et livrer aux mains d'une méchante femme chargée de corrompre sa vertu et sa foi. Lui-même lui fit subir un interrogatoire, où, lui ayant parlé de sa noblesse, elle lui répondit que la plus illustre noblesse et la vraie liberté est d'être serviteur de Jésus-Christ. Cette réponse irrita le tyran, qui déploya contre la Sainte une cruauté particulière ; mais la violence des plus affreux tourments ne put ébranler son courage.

Envoyée en prison toute couverte de plaies, elle adressa cette prière au Dieu des martyrs : Seigneur mon Dieu, vous m'avez toujours protégée dès le berceau ; c'est vous

Digitized by Google

qui avez déraciné de mon cœur l'amour du monde, et qui m'avez donné la patience nécessaire pour souffrir ; recevez maintenant mon âme dans vos bras. Sa prière finissait à peine, que le Seigneur vint recevoir sa belle âme, et la réunir aux chœurs des vierges qui chantent les louanges de l'Agneau dans la Jérusalem céleste. Ainsi Dieu prenait soin de choisir ce qu'il y a de plus faible pour triompher de ce qu'il y a de plus fort, afin de faire briller sa puissance dans tout son éclat.

Cependant le tyran au nom duquel s'exerçaient toutes ces cruautés devait aussi contribuer à la gloire du Dieu qu'il outrageait. Dèce venait de déclarer la guerre aux Goths. Son armée, surprise par l'ennemi, fut mise en déroute. Lui-même poussa son cheval dans un marais profond, où il s'enfonça sans qu'on pût retrouver ni le cheval ni le cavalier. Privé par là des honneurs de la sépulture, nu et dépouillé, comme il convenait à un ennemi de Dieu, il devint la pâture des bêtes féroces et des oiseaux de proie [1]. Sa mort funeste arriva au mois d'octobre de l'an 254.

Ce persécuteur ne disparut que pour faire place à un autre, peut-être encore plus cruel. Soldat insolent, despote impie, Valérien, qui excita la neuvième persécution générale, fut proclamé empereur en 258. Lui aussi se révolta contre l'Agneau dominateur du monde, et répandit des flots de sang chrétien. Animé par Macrien, un de ses ministres, il publia de sanglants édits contre le Christianisme, et se flatta follement de le détruire, ignorant qu'il était l'ouvrage du Très-Haut. Pour dissiper plus facilement le troupeau, il attaqua d'abord les pas-

[1] Lact., c. IV.

Digitized by Google

teurs. Le saint pape Sixte II fut arrêté l'année suivante. Comme on le conduisait au supplice, Laurent, son Diacre, le suivait les yeux baignés de larmes. S'estimant malheureux de ce qu'il ne partagait pas ses souffrances, il lui disait : Où allez-vous, mon père, sans votre fils ? où allez-vous, saint Pontife, sans votre Diacre ? Jamais vous n'offriez le sacrifice sans que je vous servisse à l'autel. En quoi ai-je eu le malheur de vous déplaire ? Éprouvez-moi de nouveau, et voyez si vous avez fait choix d'un Diacre indigne pour la dispensation du sang de Jésus-Christ.

Le saint Pape, ému de compassion et de tendresse, le consola en lui disant : Je ne vous abandonne point, mon fils ; une épreuve plus grande et une victoire plus glorieuse vous sont réservées, à vous qui êtes dans la vigueur de la jeunesse. Pour moi, je suis épargné à cause de ma faiblesse et de mon grand âge : vous me suivrez dans trois jours. Après lui avoir ainsi parlé, il le chargea de distribuer sur-le-champ aux pauvres les trésors dont l'Église était dépositaire, de peur qu'ils ne fussent enlevés par les Païens. En effet, en sa qualité de premier Diacre de l'Église romaine, Laurent avait soin du trésor de l'Église et des pauvres qu'elle nourrissait. Cette place supposait un rare mérite.

Transporté de joie d'apprendre que Dieu l'appellerait bientôt à lui, Laurent fit une recherche exacte des veuves et des orphelins qui étaient dans l'indigence, et leur distribua tout l'argent qu'il avait entre les mains. Il vendit aussi les vases sacrés, et les employa au même usage. L'Église de Rome avait alors des richesses considérables. Non-seulement elle fournissait à l'entretien de ses ministres, mais elle nourrissait un grand nombre de veuves et de

Digitized by Google

vierges, outre quinze cents pauvres d'entre le peuple. Il y avait une liste de tous ces malheureux chez l'Évêque ou le premier Diacre. L'Église de Rome était aussi en état d'envoyer d'abondantes aumônes dans les pays éloignés. Ces richesses, et surtout la magnificence des vases sacrés, enflammèrent la cupidité des persécuteurs[1].

Le préfet de Rome résolut de s'en emparer. Dans cette vue, il fit arrêter Laurent, et lui parla de la sorte : Vous vous plaignez souvent, vous autres Chrétiens, qu'on vous traite avec rigueur. Aujourd'hui il ne s'agit point de tortures ; je me contente de vous demander avec douceur ce que vous pouvez donner. Je sais que vos Prêtres se servent de vases d'or pour faire des libations, qu'ils reçoivent le sang sacré dans des coupes d'argent, et que, dans vos sacrifices nocturnes, vous allumez des flambeaux de cire que soutiennent des chandeliers d'or. Remettez-moi ces trésors que vous cachez ; le prince en a besoin pour réparer ses finances épuisées.

Laurent répondit : Il est vrai, l'Église est riche, et les trésors de l'empire n'égalent pas les siens. Je vous en ferai voir une bonne partie ; je vous demande seulement un peu de temps pour les disposer et les mettre en ordre.

Le préfet ne comprit pas de quels trésors Laurent voulait parler. Imaginant que son prisonnier lui remettrait de grandes richesses, il lui accorda trois jours de délai. Durant cet intervalle, Laurent parcourut toute la ville pour chercher les pauvres nourris et entretenus aux dépens de l'Église. Le troisième jour, il en rassemble un grand nombre. En tête, il place les aveugles munis d'un bâton,

[1] Eusèbe, l. VIII, c. XXII.

Digitized by Google

non pour combattre, mais pour se conduire; au second rang viennent les boiteux, d'un pas lent et inégal; les uns, dont les genoux sont disloqués, traînent avec peine leurs jambes inutiles; les autres n'en ont que de bois; ceux-ci, réduits à la moitié de ce qu'ils furent autrefois, paraissent moins des hommes que des bustes. Les manchots marchent après; ils ne font qu'un même corps avec ceux qui sont couverts d'ulcères : tous sont connus de Laurent et tous le connaissent [1].

Le saint Diacre fait placer toute cette foule devant l'Église; puis il va trouver le préfet et l'invite à venir voir les trésors dont il lui a parlé. Qui dira l'étonnement de cet homme avide en voyant, au lieu de coffres remplis d'or et d'argent, une troupe de misérables dont plusieurs faisaient horreur à voir ? Jetant alors sur le saint des regards menaçants, il lui demande l'explication d'un spectacle si extraordinaire, et le presse de lui faire voir les trésors de l'Église.

Dans la personne de ces pauvres, lui dit Laurent, vous voyez les trésors de l'Église. Quant à ses perles et à ses pierres précieuses, les voici : regardez ces vierges et ces veuves consacrées à Dieu. L'Église, dont elles sont la couronne, devient par elles l'objet des complaisances de Jésus-Christ. Elle n'a point d'autres richesses. Vous pouvez vous en servir pour l'avantage de Rome, celui de l'empereur et le vôtre. Ainsi il l'exhortait à racheter ses péchés par l'aumône, et lui faisait en même temps connaître

[1] Quand on connaît la manière barbare avec laquelle les mendiants de profession traitaient les enfants abandonnés qu'ils destinaient à mendier pour leur compte, rien n'est moins étonnant que ce grand nombre d'êtres mutilés dont l'Église de Rome prenait soin. (Voyez notre *Histoire de la société domestique*, t. I.)

Digitized by Google

l'usage auquel on employait les trésors de l'Église.

Mais cet homme charnel, loin de profiter du spectacle si instructif et si touchant qu'il avait devant les yeux, s'écria dans un transport de rage : Misérable ! comment oses-tu me jouer? Est-ce donc ainsi que tu insultes mes haches et mes faisceaux [1] ? Je sais que tu désires la mort ; mais ne t'imagine pas mourir sur-le-champ. Je prolongerai tes tortures afin de te rendre la mort plus douloureuse; tu ne mourras que par degrés. Ayant ainsi parlé, il ordonna de préparer un gril de fer, qui fut mis sur des charbons à demi allumés [2]. Deux bourreaux dépouillèrent le saint Diacre de sa tunique et l'attachèrent sur ce lit funeste, afin que le feu pénétrât sa chair par des progrès insensibles. Cependant des rayons de lumière environnaient la tête du martyr. Les Chrétiens les aperçurent et sentirent une odeur très-agréable qui s'exhalait de son corps: ce double prodige resta caché aux Païens.

Tandis que les flammes matérielles, dit saint Ambroise, agissaient sur le corps du saint Diacre, le feu de l'amour divin, qui brûlait son cœur avec beaucoup plus d'activité, absorbait le sentiment des douleurs qu'il endurait. Rien ne put troubler la paix de son âme ni le calme de son visage. Après avoir enduré longtemps l'horrible torture imaginée par le tyran, il dit avec tranquillité : Tu peux maintenant me retourner, je suis assez rôti de ce côté-là. Les bourreaux l'ayant tourné, il ajouta, toujours en s'adressant au juge : Ma chair est assez rôtie, tu peux en manger. Le préfet ne lui répondit que par des insultes.

[1] Les magistrats romains étaient précédés de licteurs qui portaient des haches et des faisceaux, symbole du pouvoir.

[2] Ce gril se conserve encore à Rome dans l'église de Saint-Laurent *in Lucina*, et la pierre couverte de charbons dans l'église de Saint-Laurent *hors des murs*.

Digitized by Google

Cependant le saint martyr, élevant les yeux au Ciel, priait avec ferveur pour la conversion de Rome. O Jésus! s'écria-t-il, seul Dieu, seule lumière de l'univers, c'est vous qui avez donné à Rome tous les sceptres de la terre; vous l'avez fait en vue de votre Religion et pour unir tous les peuples dans votre nom sacré. Que Rome, la capitale du monde, se soumette au joug de la foi, afin que l'Évangile puisse se répandre plus facilement dans toutes les provinces de l'empire. Otez, Seigneur, de la plus belle ville du monde la tache honteuse de l'idolâtrie; envoyez votre Ange qui lui fasse connaître le vrai Dieu. Rome possède déjà des gages de cette espérance : les Princes des Apôtres en ont pris possession en votre nom. Je l'espère, ô mon Dieu! bientôt vous triompherez seul dans cette ville de ses empereurs et de ses idoles.

Sa prière finie, il expira. Le saint Diacre est devenu la gloire de Rome, comme Étienne celle de Jérusalem. Prudence ne balance pas à assurer que l'entière conversion de Rome fut le fruit de la mort et des prières de saint Laurent. Dieu commença de l'exaucer avant même qu'il fût sorti de ce monde. Plusieurs sénateurs, témoins de son courage et de sa piété, se convertirent sur-le-champ, chargèrent eux-mêmes sur leurs épaules le corps du saint martyr, et l'enterrèrent honorablement le 10 août 258, dans le champ de Véran, près du chemin qui conduit à Tibur[1]. La mort de Laurent fut celle de l'idolâtrie, qui alla toujours depuis en déclinant.

Le tombeau du grand Archidiacre de Rome venait de se fermer, lorsqu'un autre s'ouvrait aux portes de Carthage pour recevoir le corps précieux d'un illustre Pontife. Ce

[1] C'est aujourd'hui la célèbre catacombe de Saint-Laurent.

Digitized by Google

nouveau martyr, cet Évêque, une des lumières de l'Église, est saint Cyprien.

Il eut pour père un des principaux sénateurs de Carthage. Doué d'un rare génie, il devint professeur d'éloquence. Dans cet emploi, qui était anciennement fort honorable, Cyprien vivait d'une manière conforme à son illustre naissance, et ce ne fut que dans un âge mûr qu'il abandonna les superstitions du Paganisme. Ses vertus et surtout son zèle ardent le firent bientôt élever au sacerdoce et à l'épiscopat. Il était Évêque de Carthage depuis quelques années lorsque l'édit de persécution y parvint. A peine eut-il été publié que les Païens coururent dans la place en criant : Cyprien aux lions ! Cyprien aux bêtes ! Le 30 août 258, il fut arrêté et conduit devant le proconsul Paternus, qui lui dit : Nos très-religieux empereurs Valérien et Gallien m'ont écrit pour m'ordonner d'obliger tous ceux qui ne suivent pas la religion des Romains à l'embrasser. Je t'ai fait venir pour te demander compte de ta croyance et de tes pensées touchant les ordres de nos princes. Quel est ton nom ? quelle est ta qualité ?

Cyprien. Je suis Chrétien et Évêque. Je ne connais qu'un seul Dieu, qui a fait le Ciel, la terre, la mer et tout ce qu'ils renferment ; c'est ce Dieu que nous servons, nous autres Chrétiens. Nuit et jour nous implorons sa miséricorde pour nous, pour tous les hommes et pour la prospérité des empereurs.

Paternus. Persistes-tu dans cette déclaration ?

Cyprien. Quand la volonté est droite et dévouée au Seigneur, elle ne peut jamais changer.

Paternus. Va en exil dans la ville de Curube.

Cyprien. J'y vais.

Digitized by Google

PATERNUS. Dis-moi combien il y a de Prêtres dans cette ville.

CYPRIEN. Je ne peux les découvrir. Les lois romaines punissent les délateurs ; mais on peut les trouver chez eux.

PATERNUS. Je saurai les trouver. J'ai, de plus, donné des ordres pour vous empêcher de tenir vos asssemblées et d'entrer dans les cimetières ; quiconque osera les enfreindre sera puni de mort.

CYPRIEN. Faites ce qui vous est commandé.

Curube, où le Saint fut exilé, était une petite ville éloignée d'environ dix-huit lieues de Carthage. Son exil fut partagé par le diacre Pontius et par quelques autres Chrétiens. Galère-Maxime ayant succédé à Paternus, le Saint eut la liberté de revenir ; mais il fit sa demeure dans une maison de campagne qu'il avait auprès de la ville. Il l'avait achetée pour le profit des pauvres, quand il reçut le Baptême. Ce fut dans cette paisible retraite qu'il vit arriver deux officiers du proconsul. Le Saint, préparé à tout, les reçut avec un visage gai et tranquille. Les officiers, l'ayant fait monter dans un chariot, le conduisirent à la campagne où le proconsul s'était retiré pour sa santé. Galère remit l'interrogatoire au lendemain, et le martyr fut transporté à Carthage pour être gardé dans la maison du premier des deux officiers qui l'avaient arrêté.

Aussitôt que le bruit se fut répandu que l'on s'était saisi de Cyprien, l'alarme fut générale dans toute la ville, et il se fit un grand concours de peuple autour de la maison. L'officier qui garda Cyprien pendant la nuit eut beaucoup d'égards pour son prisonnier. Il permit même à ses amis de le voir et de souper avec lui. Le lendemain matin, qui, au rapport du diacre Pontius, fut un jour de joie pour le saint évêque, on le conduisit sous bonne escorte au pré-

Digitized by Google

toire. Le proconsul Galère s'étant assis sur son tribunal, on fit entrer le Saint dans la salle des criminels. Galère lui dit :

Thascius Cyprien, es-tu Chrétien ?

Cyprien. Oui, je le suis.

Galère. Es-tu celui qui a été l'évêque et le père de ces hommes impies ?

Cyprien. Oui, je suis l'évêque de ceux que vous traitez d'impies.

Galère. Les très-sacrés empereurs t'ordonnent de suivre les cérémonies de la religion romaine.

Cyprien. Je ne le puis.

Galère. Pense à toi et à ta vie.

Cyprien. Faites ce qui vous est ordonné. La justice de la cause que je soutiens ne me permet pas de balancer sur le parti que je dois prendre.

Galère, ayant pris l'avis de son conseil, continua ainsi : Il y a longtemps que tu vis dans l'impiété et que tu engages un grand nombre de malheureux à conspirer avec toi contre les dieux de l'Empire. Nos très-sacrés empereurs Gallien et Valérien n'ont pu te ramener à leur culte. Puisque tu n'as pas rougi d'être le principal auteur d'un pareil crime, tu serviras d'exemple à ceux que tu as séduits, et l'obéissance aux lois sera rétablie par ton sang. Prenant ensuite des tablettes, il y écrivit cette sentence qu'il lut à haute voix : J'ordonne que Thascius Cyprien soit décapité. Cyprien répondit : Dieu soit loué ! Les Chrétiens qui étaient présents s'écrièrent qu'ils voulaient mourir avec leur évêque.

Quand le Saint fut sorti du prétoire, une troupe de soldats se rangèrent autour de lui, des centurions et des tribuns marchèrent à ses côtés. On les conduisit à la campagne, dans un lieu uni et couvert d'arbres, sur les-

Digitized by Google

quels plusieurs montaient pour le voir de loin, à cause de la foule. Arrivé au lieu du supplice, il ôta son manteau, qui était de couleur brune, se mit à genoux et pria quelque temps. Il ôta ensuite sa dalmatique, la donna à quelques diacres qui l'avaient acccompagné, et ne garda qu'une simple tunique de lin. Le bourreau étant venu, il lui fit donner vingt-cinq pièces d'or ; puis se banda lui-même les yeux et dit à Julien, prêtre, et à Julien, sous-diacre, de lui lier les mains. Les frères mirent autour de lui des linges pour recevoir son sang. Un instant après, le Saint reçut le coup qui termina sa vie mortelle et commença sa vie glorieuse. Les Fidèles portèrent son corps dans un champ voisin, et l'enterrèrent pendant la nuit avec beaucoup de solennité [1]. Ne vous semble-t-il pas

[1] Les principaux ouvrages de saint Cyprien sont :

1° Sa *Lettre sur le mépris du monde ;*

2° Le livre *de la Vanité des idoles ;*

3° Les deux livres *du Témoignage*, où le Saint rassemble tous les passages relatifs à Jésus-Christ et à l'Église ;

4° Le livre *de la Conduite des vierges*. Le Saint y relève la grandeur de leur état et leur trace des règles de conduite ;

5° Le livre *de l'Unité de l'Église*. C'est une éloquente démonstration de la nécessité de l'unité de l'Église ;

6° Le livre *de Ceux qui sont tombés*. Durant la persécution de Dèce, il y avait eu des chutes parmi les Chrétiens ; le Saint commence par relever la couronne des martyrs, déplore ensuite avec amertume la chute des apostats ; il passe au remède et s'élève contre ceux qui demandent une pénitence trop prompte ;

7° Le livre *de l'Oraison dominicale*. On y trouve une explication de toutes les demandes du *Pater*, et l'indication des heures auxquelles priaient les premiers Chrétiens ;

8° Le livre *de la Mortalité*. Il fut composé à l'occasion d'une peste qui désola l'Afrique. Le Saint y montre quels doivent être les sentiments et la conduite des Chrétiens dans les calamités publiques ;

9° Ses *Lettres*, au nombre de 81.

Lactance dit de saint Cyprien qu'il réunit tout ce qui fait le grand orateur : il sait plaire, instruire et persuader ; on ne peut même décider lequel de ces trois talents il possède dans un degré plus éminent.

Digitized by Google

qu'on ne sait ici ce qu'il faut le plus admirer, ou la fermeté du martyr ou le courage de nos pères, qui ne craignent pas d'exposer leur vie pour l'accompagner jusqu'à l'échafaud?

PRIÈRE.

O mon Dieu, qui êtes tout amour! je vous remercie des grands exemples de vertu que vous me donnez dans la personne des martyrs; faites-moi part de la charité de saint Laurent et de la foi de saint Cyprien.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je veux secourir et respecter les pauvres.*

Digitized by Google

XVI^e LEÇON

LE CHRISTIANISME ÉTABLI (III^e ET IV^e SIÈCLE).

Jugement de Dieu sur Valérien. — Persécution particulière sous Aurélien ; portrait de ce prince ; martyre de saint Denis. — Jugement de Dieu sur Aurélien. — Dixième persécution générale, sous Dioclétien et Maximien ; portraits de ces deux princes ; martyre de saint Genès, de la légion Thébaine. — L'Église consolée ; vie de saint Paul, ermite.

Comme tous les autres persécuteurs, Valérien devait servir de monument à la justice de Dieu, et apprendre à toutes les générations qu'on ne se révolte pas impunément contre le Seigneur et contre son Christ. Étant parti pour l'Orient afin de repousser les Perses qui envahissaient les provinces de l'Empire, il fut fait prisonnier en 260. Le roi Sapor le mena en Perse, où il l'obligeait à lui servir de marchepied lorsqu'il montait à cheval ou en voiture. C'est là un triomphe, lui disait-il en l'insultant, que les Romains ne peindront pas sur leurs murailles. Dieu voulut, pour ajouter à la peine du persécuteur, que son fils et son successeur ne prît aucun soin de le délivrer.

Après avoir exposé le nom romain aux insultes des Barbares, Valérien mourut misérablement. Sapor l'ayant fait écorcher [1], ordonna de corroyer sa peau et de la teindre en rouge ; puis, il la suspendit dans un temple pour être un monument éternel de la honte des Romains, ou plutôt de la vengeance de Dieu. Après ces châtiments éclatants infligés aux persécuteurs du Christianisme, n'est-il pas étonnant qu'il se soit encore rencontré des

[1] Quelques auteurs prétendent qu'il fut écorché vif.

Digitized by Google

hommes assez audacieux pour méditer quelque chose contre le Dieu tout-puissant, qui brise les monarques et les peuples comme des vases d'argile?

Aurélien, oubliant ces terribles leçons, osa bientôt provoquer la justice divine en persécutant les Chrétiens. Cet empereur, qui monta sur le trône en 270, était fils d'un fermier des environs de Sirmium en Illyrie. C'était une de ces âmes brutes et grossièrement fières, pour qui tout objet d'orgueil est bon. Naturellement dur et sans pitié, il n'avait que rarement cette sensibilité apparente que l'amour-propre affiche un moment pour tromper l'opinion publique, et se livrer ensuite avec plus de sécurité à des penchants atroces. S'il fut quelquefois admiré, il fut toujours haï.

Les sanglants édits d'Aurélien parvenaient à peine aux extrémités de l'Empire, que lui-même arrosait la terre de son sang dans les environs d'Héraclée. Mnesthée, son secrétaire, craignant la colère de son maître, en contrefit l'écriture et montra aux principaux chefs de l'armée une liste de proscrits, parmi lesquels étaient leurs noms et le sien : Dieu permit qu'ils donnassent dans le piége. Ils se jetèrent sur Aurélien, qui fut ainsi massacré par ses propres amis. Tous ces exemples tragiques avaient pour but, dans les conseils de la Providence, d'arrêter les persécuteurs à venir; mais, loin de profiter de ces grandes leçons, ces hommes aveugles n'en devinrent que plus hardis et plus cruels.

L'empire romain, qui depuis plusieurs siècles livrait inutilement au Christianisme des combats presque continuels, fit un dernier effort pour le détruire, et, au lieu de le renverser, il acheva de l'établir. Avec Dioclétien commença vraiment l'ère du sang, l'ère des martyrs.

Digitized by Google

« Toute la terre, dit Lactance, fut inondée de sang chrétien, depuis l'orient jusqu'à l'occident [1]. » Ce cruel tyran, auteur de la dixième persécution générale, monta sur le trône l'an 284.

Dioclétien était un soldat de fortune. Né dans la Dalmatie de parents d'une basse extraction, il avait pris de bonne heure le parti des armes, et s'était élevé par degrés aux premiers honneurs militaires. L'an 286, il partagea l'Empire avec Maximien Hercule. Celui-ci, d'une famille fort obscure, était né dans un village de Pannonie. Il était d'un caractère cruel, et livré à toutes sortes de vices. Simple soldat dans la même compagnie que Dioclétien, il dut son élévation à ses talents militaires et à la faveur de son ancien camarade.

En 292, ces deux princes, alarmés du péril qui menaçait l'Empire de toutes parts, et désespérant de pouvoir faire face à tous leurs ennemis, nommèrent chacun un César pour les aider à défendre leurs États respectifs. Ils voulurent aussi par cette mesure se donner chacun un successeur. Dioclétien nomma Maxime-Galère pour l'Orient, et Maximien choisit Constance-Chlore pour l'Occident. Galère était un paysan de la Dacie, incorporé dans les armées romaines. Tout en lui annonçait un naturel barbare et féroce. Son regard, sa voix, son maintien, avaient quelque chose d'effrayant. Il était, outre cela, zélé pour l'idolâtrie jusqu'au fanatisme. Constance-Chlore était d'une famille illustre, et réunissait en sa personne toutes les qualités qui font les grands princes.

Cette multiplicité d'empereurs ruina l'Empire. D'un côté, chacun d'eux voulant avoir autant d'officiers et de

[1] *De Mortib. persecut.*, p. 302.

Digitized by Google

soldats que ses collègues, on fut obligé d'augmenter considérablement les impôts [1]; d'un autre côté, les édits portés contre les Chrétiens par les empereurs précédents continuèrent de recevoir leur exécution, et des milliers d'hommes vertueux, véritable appui de l'État, furent cruellement immolés. Leur mort, en affaiblissant l'Empire et en demandant vengeance au Ciel, appelait, en la facilitant, la prochaine invasion des Barbares.

Pour éclairer les persécuteurs, Dieu, toujours plein de miséricorde, se plaisait à opérer sous leurs yeux les plus éclatants miracles. Telle fut en particulier la conversion de saint Genès.

L'an 286, il y avait à Rome un comédien nommé Genès, qui faisait partie de la troupe des comédiens de l'Empereur. Une voix d'une beauté et d'une étendue surprenantes, un jeu d'un naturel parfait, et surtout une finesse extraordinaire pour saisir et représenter les ridicules, tout cela joint à une grande connaissance de son art faisait de Genès l'idole des Romains. Quand il devait paraître sur la scène, tout Rome accourait au théâtre. Dioclétien étant venu dans la capitale, on l'y reçut avec la plus grande magnificence. Entre les fêtes qu'on lui donna, les divertissements du théâtre ne furent point oubliés. Genès, qui connaissait la haine de ce prince contre les Chrétiens, crut avec raison qu'une pièce où l'on jouerait les mystères de leur Religion lui plairait infiniment. Il choisit les cérémonies du Baptême pour en faire le sujet de ses coupables bouffonneries. Il savait quelque chose de nos rites sacrés, en ayant ouï parler à quelques personnes qui professaient le Christianisme.

[1] Lact., *de Mortib. persecut.*, p. 303.

Digitized by Google

Genès parut donc sur le théâtre, couché dans un lit, feignant d'être malade. Pour ouvrir la scène, il s'écria : Ah ! mes amis, je me sens sur l'estomac un poids accablant ; je vais mourir si vous ne trouvez moyen de m'en délivrer. — Que faire ? reprirent les autres comédiens ; veux-tu qu'on te passe au rabot pour te rendre plus léger? Tout le pleuple riait aux éclats de ces fades bouffonneries. — Vous n'y entendez rien, répondit Genès ; je sens ma fin approcher, et je veux mourir en Chrétien. — Et pourquoi ? répliquèrent les acteurs. — C'est, dit Genès, afin qu'à ma mort Dieu me reçoive dans son paradis comme un déserteur de vos dieux.

Alors on vit s'avancer deux acteurs, dont l'un représentait un Prêtre et l'autre un exorciste. S'étant placés au chevet du prétendu malade, ils lui dirent : Pourquoi, mon fils, nous faites-vous venir ? Genès, changé tout à coup par un miracle de la grâce, répondit non plus par jeu, mais sérieusement : Parce que je désire recevoir la grâce de Jésus-Christ, être régénéré et délivré de mes péchés. La cérémonie du Baptême a lieu, mais toujours en jouant de la part des acteurs qui contrefaisaient les ministres de l'Église. On revêt le néophyte d'une robe blanche. Puis, d'autres acteurs habillés en soldats, se disant envoyés par le préfet de Rome, se saisissent de Genès, feignent de le maltraiter, et le mènent à l'empereur pour être interrogé de la même manière que les Chrétiens. Dioclétien et tous les spectateurs riaient de toutes leurs forces en voyant un jeu si naturel. Pour le continuer, l'empereur feignit tout à coup d'être fort en colère, et demanda brusquement à Genès : Es-tu Chrétien ?

A quoi Genès répondit en ces termes : Seigneur, et vous tous qui êtes ici présents, officiers de l'armée, philo-

Digitized by Google

sophes, sénateurs, citoyens, prêtez l'oreille à mes paroles. Jusqu'ici j'ai eu une telle haine pour les Chrétiens, que je ne pouvais entendre prononcer leur nom sans être saisi d'horreur; je détestais même ceux de mes parents qui professaient cette religion. Je me suis instruit des mystères et des rites du Christianisme, uniquement pour m'en moquer et pour le faire mépriser aux autres. Mais du moment que l'eau du Baptême a eu touché mon corps, et que j'ai eu répondu sincèrement que je croyais les articles sur lesquels on m'interrogeait, j'ai vu au-dessus de ma tête une troupe d'Anges éclatants de lumière, qui lisaient dans un livre tous les péchés que j'ai commis depuis l'enfance; puis, ayant plongé ce livre dans l'eau où j'étais encore, ils me l'ont montré plus blanc que la neige, et sans aucune trace d'écriture. Vous donc, puissant empereur, vous, Romains qui m'écoutez, vous tous qui avez tourné en dérision les mystères du Christianisme, croyez avec moi que Jésus-Christ est le vrai Dieu, qu'il est la lumière et la vérité, et que c'est par lui que vous pouvez obtenir la rémission de vos péchés [1].

On comprend que la foudre tombant au milieu du théâtre aurait moins interdit tous ces Païens que le discours de Genès. Dioclétien, furieux, lui fit souffrir une cruelle fustigation, après quoi il le remit à Plautius, préfet du prétoire, afin qu'il le forçât de sacrifier. Genès, ayant été étendu sur le chevalet, eut les côtés déchirés avec des ongles de fer et brûlés avec des torches ardentes. Il montrait pendant ces tortures une patience admirable, et répétait sans

[1] Ce Baptême administré sur la scène n'était point un Sacrement, faute d'une intention sérieuse de faire ce que fait l'Église. Il fut suppléé dans Genès par le désir accompagné d'une vraie contrition, ainsi que par le martyre.

Digitized by Google

cesse ces paroles : Il n'y a point d'autre Seigneur du monde que celui que j'ai eu le bonheur de voir ; je l'adore, je le reconnais pour mon Dieu; je lui serai inviolablement attaché, dussé-je souffrir mille morts ! Toute ma douleur est de l'avoir outragé par tant de crimes, et de l'avoir connu si tard. Le juge, désespérant de vaincre sa constance, le condamna à perdre la tête : ce fut le 25 août 286.

Un comédien converti sur la scène, et du théâtre appelé à la gloire du martyre, manifestait hautement le pouvoir de la grâce de Jésus-Christ et l'étendue de sa miséricorde. A ce trait on reconnaît le Dieu qui, d'un Publicain, sut, en un clin d'œil, former un Apôtre. Le martyre de la légion Thébaine va nous offrir un nouveau monument de cette puissance miraculeuse.

L'empereur Maximien-Hercule, collègue de Dioclétien, s'était mis en marche pour combattre les Bagaudes, peuple principalement composé des paysans des Gaules. Dans son armée se trouvait la légion Thébaine, devenue si fameuse. Il paraît que cette légion était ainsi appelée, parce qu'elle avait été levée dans la Thébaïde ou haute Égypte, peuplée d'un grand nombre d'excellents Chrétiens. La légion était toute chrétienne et formée de soldats d'une valeur éprouvée, dont la plupart avaient vieilli dans le métier des armes : Maurice la commandait. Maximien ayant passé les Alpes, accorda quelques jours de repos à son armée, afin qu'elle pût se remettre des fatigues d'une marche pénible. On se trouvait alors à Octodurum, qui était dans ce temps-là une ville considérable, bâtie sur le Rhône, au-dessus du lac de Genève. C'est aujourd'hui le bourg de Martigny, dans le Valais.

Toute l'armée ayant reçu l'ordre de faire un sacrifice aux dieux pour obtenir le succès de l'expédition, la légion

Digitized by Google

Thébaine s'éloigna pour aller camper près d'Agaune, à trois lieues d'Octodurum. Agaune était un bourg situé dans une vallée profonde, au milieu des Alpes, dont les pointes la couronnent de tous côtés. L'empereur, informé du départ de la légion, lui envoya l'ordre de revenir au camp et de se réunir au gros de l'armée pour l'oblation du sacrifice. La légion refusa de participer à cette cérémonie sacrilége. Furieux de cette résistance, Maximien ordonna que la légion fût décimée, et les soldats sur lesquels le sort tomba furent mis à mort. Le reste de la légion demeura inébranlable; et l'on voyait tous ces vieux soldats s'exhorter mutuellement à mourir plutôt que de violer le serment qu'ils avaient prêté au Roi du Ciel le jour de leur Baptême.

Cette première décimation fut suivie d'une seconde qui ne produisit pas plus d'effet. Tous ceux qui vivaient encore s'écrièrent qu'ils n'obéiraient point. Maurice, Exupère et Candide, leurs principaux officiers, ne contribuaient pas peu à les entretenir dans ces beaux sentiments. Le cruel empereur fit dire à la légion qu'elle eût à se soumettre ou qu'elle périrait tout entière. Ces généreux soldats, animés par leurs officiers, envoyèrent à Maximien cette réponse pleine de noblesse et de fermeté :

Nous sommes vos soldats, mais nous sommes aussi les serviteurs du vrai Dieu. Nous recevons de vous la solde, mais nous tenons de Dieu la vie. Il ne nous est plus permis d'obéir à notre empereur, dès que notre Dieu nous le défend, et notre Dieu est le vôtre. Seigneur, commandez-nous des choses qui ne soient point contraires à sa loi, et notre conduite passée vous répond de notre obéissance à venir. Nous avons fait serment à Dieu avant de vous le faire; vous fieriez-vous au second serment, si nous allions

Digitized by Google

violer le premier ? Nous avons vu massacrer nos compagnons sans les plaindre, et nous nous sommes même réjouis du bonheur qu'ils avaient de mourir pour leur religion. L'extrémité à laquelle on nous réduit n'est point capable de nous inspirer des sentiments de révolte. Nous avons les armes à la main ; mais nous ne savons ce que c'est que de résister, parce que nous aimons mieux mourir innocents que de vivre coupables.

La légion Thébaine était composée d'environ dix mille hommes bien armés, qui pouvaient vendre chèrement leur vie ; mais nos pères savaient qu'en accordant à Dieu ce qui est à Dieu, il faut aussi rendre à César ce qui est à César, et ils montraient plus de courage en mourant pour la foi qu'en gagnant des batailles. Maximien, désespérant de vaincre leur résistance, les fit investir par son armée. Loin de faire la moindre résistance, tous mirent bas les armes et se laissèrent tranquillement égorger. Pas un seul ne se démentit, et bientôt la terre fut couverte de corps morts et inondée de ruisseaux de sang.

Pendant que l'armée pillait ceux qu'on venait de massacrer, arriva un vétéran, nommé Victor, qui n'était pas du même corps. Saisi d'indignation, il se retira sans vouloir prendre part à la joie féroce des bourreaux. On lui demanda s'il était Chrétien. Sur sa réponse affirmative, les soldats se jetèrent sur lui et le massacrèrent. Ursus et Victor, tous deux de la légion Thébaine, se trouvaient aussi absents au moment de l'exécution, mais ils furent martyrisés à Solodora ou Soleure, et l'on y garde encore leurs reliques. Ainsi périt cette *heureuse légion*. Son exemple apprend aux siècles futurs à se former une juste idée du courage. Le héros chrétien aime ses ennemis. Plutôt que de se révolter il supporte les plus rudes épreuves, et

Digitized by Google

nul sacrifice ne lui coûte dès qu'il s'agit de conserver sa vertu.

Jusqu'ici, Dioclétien et ses collègues n'avaient persécuté nos pères qu'en vertu des édits précédents. Le moment approchait où leur nom devait s'ajouter à celui des tyrans qui, depuis trois siècles, armaient le monde païen contre l'Église naissante. Cette nouvelle lutte sera plus furieuse que toutes les autres : c'est le dernier effort du Paganisme expirant. Épouse bien-aimée de l'Homme-Dieu, rassurez-vous, l'Époux céleste vous a préparé la victoire. Il est temps de mettre au grand jour l'action de la Providence sur vos destinées immortelles, et de développer une des plus belles figures de l'Ancien Testament, qui doit s'accomplir en vous.

Nous n'avons pas oublié que, le peuple d'Israël traversant le désert pour se rendre à la terre promise, les enfants d'Amalec vinrent s'opposer à son passage, et de leur multitude armée formèrent une barrière imposante. Une grande bataille devint inévitable : elle fut fixée au lendemain. Dès la pointe du jour Moïse quitte le camp d'Israël et monte au sommet d'une montagne voisine. Là, il élève son cœur et ses mains vers le Ciel, sollicitant la victoire pour son peuple. Le combat s'engage. Pour montrer que le succès dépend de la prière de Moïse, le Seigneur permet que les Israélites aient l'avantage aussi longtemps que son serviteur tient les mains élevées vers le Ciel, et qu'ils perdent du terrain aussitôt qu'il les laisse retomber. Tant il est vrai que les événements humains sont très-souvent déterminés par les prières des amis de Dieu ! Cette croyance est aussi ancienne que le monde. Tous les peuples ont prié pour obtenir des faveurs temporelles ou détourner de leurs têtes des calamités également temporelles. Donc

Digitized by Google

tous les peuples ont cru à l'influence de la prière sur les événements humains.

Voyez les Païens : allaient-ils à la guerre ? Avant le départ de l'armée on se rendait solennellement aux temples des dieux, on faisait des vœux et des prières, on offrait des sacrifices pour obtenir la victoire. L'avait-on remportée ? On venait suspendre aux voûtes des temples les trophées qu'on croyait devoir à la faveur du Ciel. Dans les calamités publiques, dans les maladies, dans les dangers, la prière montait vers l'autel avec la fumée de l'encens. Sans doute, c'était à tort que les Païens attribuaient à leurs dieux les succès et les faveurs dont ils se réjouissaient; mais leur conduite ne prouve pas moins la croyance invariable de tous les peuples à l'influence de la prière sur les événements de ce monde. Les monuments de leur histoire en font foi. D'où a pu venir une pareille croyance, sinon de cette révélation primitive qui nous apprend que le monde est régi par une Providence libre dans ses déterminations, qui suspend et qui modifie ses lois pour récompenser ou pour punir les habitants de la terre ?

Les annales sacrées sont pleines de faits qui prouvent la même vérité. Les enfants dans la fournaise, Judith et les habitants de Béthulie, les Chrétiens de Jérusalem priant pour Pierre, prisonnier d'Hérode, Paul sur le vaisseau menacé de la tempête, rediront éternellement la foi des peuples et l'efficacité de la prière. Ce dogme fondamental est tellement enraciné au cœur du genre humain, qu'on le retrouve chez les peuplades les plus dégradées de l'Amérique et de l'Afrique centrale. Qui n'a entendu parler du festin de guerre des sauvages et de l'immolation des victimes humaines dans le Darfour, soit pour obtenir la

Digitized by Google

victoire, soit pour attirer les bénédictions du Ciel sur les moissons ?

Pour en revenir à notre sujet, au moment précis où la grande bataille du Paganisme contre le Christianisme allait s'engager, au moment où d'un bout de l'Empire à l'autre allait retentir ce cri féroce : « Les Chrétiens au lion ! » au moment où des milliers de jeunes enfants, de faibles femmes, allaient descendre dans les amphithéâtres et monter sur les échafauds, Dieu fait partir pour les saintes montagnes de la Thébaïde de nouveaux Moïses. Du fond de leur solitude, Paul, Antoine et leurs nombreux disciples élèveront vers le Ciel leurs voix et leurs mains suppliantes, et demanderont grâce et courage. Grâce pour les persécuteurs, courage pour leurs frères qui combattront dans les arènes ensanglantées : et la voix de la vertu obtiendra grâce aux tyrans, courage aux martyrs, et Constantin à l'Église.

Il est temps de vous faire connaître les chefs de cette troupe d'élite, de cette sainte colonie du désert chargée de faire violence au Ciel.

Paul, le premier des ermites, naquit dans la basse Thébaïde en Égypte, en 229. Il n'avait que quinze ans lorsqu'il perdit son père et sa mère. Les qualités de son cœur répondaient aux talents de son esprit. On le vit toujours, dès sa plus tendre jeunesse, doux, modeste et craignant Dieu. Au temps de la persécution de Dèce, il s'enfuit au désert. Après une longue marche, il arriva au pied d'un rocher où étaient plusieurs cavernes, parmi lesquelles il en choisit une pour sa demeure. Non loin de cette caverne était une fontaine dont l'eau lui servait de boisson ; un grand palmier couvert de feuilles et de fruits lui fournissait le vêtement et la nourriture. Paul n'avait que vingt-deux

Digitized by Google

ans lorsqu'il entra au désert. Son premier dessein était d'y laisser passer l'orage de la persécution et de retourner ensuite parmi les hommes ; mais le Seigneur avait d'autres vues sur son serviteur. Pour fixer le nouveau Moïse sur la sainte montagne, il lui fit trouver des douceurs ineffables dans la vie pénitente et contemplative. Fidèle à la grâce, Paul prit la ferme résolution de ne pas rentrer dans le monde et de consacrer sa vie à prier pour ceux qui l'habitaient.

Il ne vécut, jusqu'à l'âge de quarante-trois ans, que du fruit de son palmier. Le reste de sa vie il fut miraculeusement nourri, comme autrefois le prophète Élie, par un corbeau qui lui apportait chaque jour la moitié d'un pain. Que fit le patriarche du désert pendant les quatre-vingt-dix ans qu'il passa dans la solitude, seul avec Dieu seul, étranger à tout, à l'établissement de la Religion, aux révolutions des empires et jusqu'à la succession des temps; connaissant à peine les choses dont il ne peut absolument se passer, le Ciel qui le couvre, la terre qui le porte, l'air qu'il respire, l'eau qu'il boit, le pain miraculeux dont il se nourrit ? Il priait, il expiait, il contemplait Dieu, l'adorait, l'aimait, faisait en un mot tout ce que le Ciel et la terre, les hommes et les Anges, doivent faire sans cesse, la volonté de Dieu.

Cependant le Seigneur voulut révéler au monde cette merveilleuse existence. Voici comment la chose arriva. Le grand saint Antoine, alors âgé de quatre-vingt-dix ans, fut tenté de vaine gloire. Il s'imaginait que personne n'avait servi Dieu aussi longtemps que lui, dans une entière séparation du monde. Lorsqu'il était occupé de cette pensée, Dieu lui envoya un songe dans lequel il le détrompa, et lui ordonna d'aller chercher un de ses

Digitized by Google

serviteurs qui habitait dans le fond du désert. Antoine partit dès le lendemain matin. Après une marche de deux jours et deux nuits, le Saint aperçut une lumière qui lui découvrit la demeure de celui qu'il cherchait. Il approche, prie le Saint de lui ouvrir, et fait beaucoup d'instances avant de pouvoir obtenir cette grâce. Paul cependant lui ouvre à la fin, et le reçoit avec un doux sourire. Les deux vieillards s'embrassent tendrement, et, éclairés d'en haut, s'appellent mutuellement par leur nom.

Ils s'assirent l'un auprès de l'autre, et Paul dit à Antoine : « Voici celui que vous avez cherché avec tant de fatigues, dont le corps est usé par la vieillesse et dont la tête est couverte de cheveux blancs ; voici cet homme qui est sur le point d'être réduit en poussière. Mais, puisque la charité ne trouve rien de difficile, dites-moi, je vous prie, comment va le monde. Fait-on de nouveaux bâtiments dans les anciennes villes ? Qui est celui qui règne aujourd'hui ? Se trouve-t-il encore des hommes assez aveugles pour adorer des idoles ? » Pendant cette naïve conversation, le corbeau nourricier arrive et se repose sur une branche du grand palmier. De là, volant tout doucement jusqu'à terre, il dépose devant les deux patriarches un pain tout entier. Sa commission remplie, l'oiseau prend son essor et disparaît. « Voyez, dit Paul, comment notre bon Maître nous envoie à dîner; il y a soixante ans que je reçois chaque jour par le même messager la moitié d'un pain ; mais, comme vous êtes venu me voir, Jésus-Christ a doublé la provision de son serviteur. »

Aussitôt ils rendent grâces à Dieu, disant leur *Benedicite*, et viennent s'asseoir sur le bord de la fontaine. Là s'engage une dispute de prévenance et d'humilité. L'un et

Digitized by Google

l'autre veulent se déférer l'honneur de rompre le pain; Paul insiste sur les lois de l'hospitalité, Antoine refuse à cause de l'âge avancé du patriarche. Enfin ils concluent que chacun, prenant le pain et le tirant à soi, en retiendrait la partie qui lui demeurerait entre les mains. Après avoir mangé, ils se désaltèrent dans l'eau limpide de la fontaine, disent leurs *Grâces* et passent la nuit en prières.

Le lendemain matin Paul dit à Antoine : « Il y a longtemps, mon frère, que je sais votre séjour dans le désert, et que Dieu m'a promis que vous emploieriez comme moi votre vie à son service. L'heure de mon sommeil est arrivée; allez chercher, s'il vous plaît, pour envelopper mon corps, le manteau que vous a donné l'Évêque Athanase. » Ce n'était pas qu'il se souciât beaucoup que son corps fût enseveli, mais il voulait épargner à Antoine la douleur de le voir mourir, et lui témoigner son respect pour saint Athanase et son attachement à la foi de l'Église, pour laquelle ce grand Évêque souffrait alors les plus cruelles persécutions.

Cette demande du manteau donné par saint Athanase surprit saint Antoine : il vit bien que Dieu seul pouvait avoir révélé ce fait au bienheureux Paul. Au lieu d'approfondir le motif d'une telle demande, il ne pense qu'à obéir ; il embrasse les mains de son vénérable ami, et reprend en toute hâte la route de son monastère. Deux de ses disciples accourent au-devant de lui : « Mon père, lui dirent-ils, où avez-vous demeuré si longtemps ? — Je ne suis qu'un misérable pécheur, leur dit-il. Je suis indigne d'être appelé serviteur de Dieu. J'ai vu Élie, j'ai vu Jean-Baptiste, je dis mal, j'ai vu Paul dans un paradis. » Sans en dire davantage, il entre dans sa cellule, prend le man-

Digitized by Google

teau, et repart incontinent. Il presse sa marche, dans la crainte d'arriver après la mort du patriarche : sa crainte n'était que trop fondée. Le lendemain, au point du jour, il vit l'âme du bienheureux Paul monter au Ciel, au milieu des Anges, des Prophètes et des Apôtres. Il se prosterne le visage contre terre pour donner un libre cours à ses larmes ; puis, s'étant relevé, il continue sa marche.

Arrivé à la caverne, il trouve le corps du Saint à genoux, la tête levée et les mains étendues vers le Ciel : c'est ainsi que priaient les premiers Chrétiens. Il crut donc qu'il priait, et il se mit à prier à son côté ; mais, ne l'entendant point soupirer comme il avait coutume de faire dans la prière, il lui fut aisé de voir qu'il était mort. Il ne songea donc plus qu'àlui rendre les derniers devoirs. Ayant enveloppé le corps du manteau d'Athanase, il le tira de la caverne et chanta des hymnes et des psaumes, suivant la tradition de l'Église catholique.

Toutefois son embarras fut extrême en se voyant dépourvu des instruments nécessaires pour creuser une fosse. Dieu, en qui il avait mis sa confiance, y suppléa. Dans le lointain il aperçut deux grands lions qui accouraient du fond du désert, faisant flotter leur longue crinière. Le Saint, s'étant recommandé à Dieu, demeura aussi tranquille que s'il eût vu venir à lui deux colombes. Les redoutables animaux vinrent se coucher auprès du corps du bienheureux vieillard, le flattèrent avec leur queue, puis jetèrent de grands rugissements pour lui témoigner qu'ils le pleuraient. Ils commencèrent ensuite à gratter la terre avec leurs ongles, jusqu'à ce qu'ils eussent fait une fosse capable de contenir un corps humain. Après quoi, comme s'ils eussent demandé la récompense de leur travail, ils

Digitized by Google

vinrent, en remuant les oreilles, baissant la tête, vers Antoine, et se mirent à lui lécher les pieds. Le Saint comprit qu'ils lui demandaient sa bénédiction. Rendant grâces à Notre-Seigneur de ce que les animaux eux-mêmes adoraient sa divinité, il dit: « Seigneur, sans la volonté duquel la moindre feuille ne tombe dans les forêts, le moindre oiseau ne perd la vie, donnez à ces lions ce que vous savez leur être nécessaire. » Ensuite, leur ayant fait signe de la main, il leur commanda de s'en aller, et les terribles fossoyeurs s'éloignèrent à l'instant.

Cet empire admirable des Saints sur les créatures n'a rien qui doive nous étonner. Ils avaient, par leur éminente vertu, recouvré une partie de la puissance dont le premier homme fut honoré. Plus l'homme est saint, plus il se rapproche de la perfection dont il est déchu, et plus aussi il rentre en possession de ses antiques prérogatives: c'est la promesse même du Réparateur de toutes choses [1].

Lorsque les lions furent partis, Antoine descendit dans la fosse le corps du bienheureux, et le couvrit de terre suivant la coutume de l'Église. Il repartit ensuite pour son monastère, emportant la tunique de feuilles de palmier que Paul s'était tressée à lui-même de ses propres mains. Il la garda toujours précieusement, et s'en revêtait aux jours solennels de Pâques et de la Pentecôte. La mort du bienheureux Paul, patriarche du désert, eut lieu l'an 342 [2].

[1] Voyez *Discours* d'Arnaud d'Andilly *sur la vie des Pères du désert*, t. I, p. 17 et suiv.

[2] *Vie de S. Paul*, par S. Jérôme, et *Vie de S. Antoine*, par S. Athanase. — A de tels héros il fallait de tels historiens.

Digitized by Google

PRIÈRE.

O mon Dieu, qui êtes tout amour ! je vous remercie d'avoir veillé avec tant de soin sur votre sainte Église ; donnez-moi le courage des généreux soldats de la légion Thébaine, et l'esprit intérieur de saint Paul.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je ne veux jamais murmurer contre mes supérieurs.*

Digitized by Google

XVII^e LEÇON

LE CHRISTIANISME ÉTABLI (IV^e SIÈCLE, SUITE).

Vie de saint Antoine. — Origine de la vie religieuse. — Vie de sainte Synclétique, première fondatrice des monastères de filles en Orient. — Mission providentielle des ordres religieux en général, et des ordres contemplatifs en particulier. — Services spirituels qu'ils rendent à la société. — Prière, expiation. — Reclus. — Histoire de sainte Thaïs. — Autre service, conservation du véritable esprit de l'Évangile.

Saint Paul, dont nous venons de raconter la vie, est le père des solitaires. On appelle *solitaires* ou *anachorètes* ceux qui vivent seuls dans des grottes ou des cellules séparées, occupés de la prière et du travail des mains. Saint Antoine, dont nous allons parler, fut le père des *cénobites*, c'est-à-dire des religieux qui vivent en communauté. Toutefois, il faut remonter beaucoup plus loin pour trouver la première origine de l'état religieux. La vie religieuse est dans la nature humaine, on en rencontre des vestiges dès la plus haute antiquité chez les Païens et chez les Juifs. Pour ne parler que de ces derniers, on doit regarder les Nazaréens et les fils des Prophètes comme les religieux figuratifs des religieux de la nouvelle alliance [1]. Saint Jean-Baptiste est le lien qui sous ce rapport unit les deux Testaments. « De même, disent saint Grégoire de Nazianze et saint Chrysostôme, que les Apôtres ont été les premiers prêtres, de même saint Jean-Baptiste a été le premier moine [2]. » Les ordres religieux ont pris naissance

[1] Filii prophetarum, quos monachos in Veteri Testamento legimus, ædificabant sibi casulas juxta fluenta Jordanis, et turbis urbium derelictis, polenta et herbis agrestibus victitabant. (S. Hier., *Ep.* IV, *ad Rustic.*)

[2] Noster princeps Elias, noster Elisæus, nostri duces filii prophetarum, qui habitabant in agris et solitudinibus, et faciebant sibi tabernacula prope fluenta

Digitized by Google

avec l'Église. Dans les Actes des Apôtres ne voyons-nous pas les premiers Chrétiens vivre en commun et faire vœu de ne rien posséder en propre [1] ? Saint Ignace, Tertullien, saint Cyprien, saint Augustin, saint Épiphane, tous les Pères nous parlent des Vierges consacrées au Seigneur, vivant en commun du travail de leurs mains.

Revenons à saint Antoine. Ce nouveau Moïse naquit en Égypte l'an 221. Ses parents, également nobles et riches, l'élevèrent dans la Religion chrétienne. Devenu orphelin à l'âge de dix-huit ans, il resta seul avec une jeune sœur dont il prit soin. Six mois après, Antoine, entendant lire dans l'église ces paroles adressées au jeune homme de l'Évangile : *Si tu veux être parfait, vends ce que tu possèdes, donne-le aux pauvres ; puis viens, suis-moi, et tu auras un trésor dans le Ciel* [2], il les prit pour lui-même. A peine sorti de l'église, il abandonne à ses voisins cent quarante arpents d'excellente terre, à condition qu'ils payeraient pour lui et pour sa sœur les impôts publics. Il vend le reste de ses biens, et en distribue l'argent aux pauvres, en ne se réservant que ce qui était nécessaire à sa subsistance et à celle de sa sœur.

Quelque temps après, ayant entendu lire dans l'assemblée des Fidèles ces autres paroles : *Ne soyez point en peine du lendemain* [3], il se défit encore de ses meubles en faveur des pauvres, et mit dans un monastère de vierges sa sœur bien-aimée, qui devint la conductrice d'un grand nombre de personnes de son sexe. Pour lui, il se retira dans le

Jordanis. (*Id.*, *Epist.* XIII, *apud Paulin.*) — Hujus vitæ auctor Paulus, illustrator Antonius, et ut ad superiora conscendam, princeps Joannes Baptista. (*Id.*, *ad Eustoch. de serv. virg.*)

[1] C. IV ; S. Aug., *de Civ. Dei*, lib. XVII, c. IV.

[2] Matth., XIX.

[3] Matth., VI, 34.

Digitized by Google

désert, où le démon lui livra les plus rudes assauts ; mais il en triompha par la prière soutenue d'une foi vive.

Cependant le bruit de sa sainteté lui attira bientôt une multitude de personnes qui venaient le voir, les unes pour s'édifier, les autres par un mouvement de vaine curiosité. Toutes ces visites troublant le repos du pieux solitaire, il résolut de s'enfoncer plus avant dans le désert. Après une longue marche, il trouva un vieux sépulcre rempli d'un grand nombre d'animaux : à l'approche du Saint, tous prirent la fuite. Antoine y entra, en ferma la porte et demeura vingt ans dans cette retraite, où un ami lui portait du pain deux fois chaque année. Dieu permit que le démon vînt encore l'y attaquer. Il tâcha d'abord de l'effrayer par un horrible fracas ; mais, voyant l'inutilité de cette première ruse, il le battit un jour si rudement, qu'il le laissa tout couvert de blessures et à demi mort.

A peine eut-il repris ses sens, qu'avant même de se relever il cria aux démons : « Eh bien ! me voilà encore prêt à combattre. Non, rien ne sera capable de me séparer de Jésus-Christ, mon Seigneur. » Les esprits des ténèbres acceptent aussitôt le défi ; ils redoublent leurs efforts, poussent des rugissements épouvantables et se revêtent des formes les plus hideuses et les plus effrayantes [1]. Antoine reste inébranlable, parce qu'il a mis sa con-

[1] Ces apparitions effrayantes de démons, les rudes assauts qu'ils livrent non-seulement à saint Antoine, mais encore à saint Hilarion et aux autres solitaires de la Thébaïde, nous sont attestés par des hommes dont le témoignage n'est pas suspect. Saint Athanase, saint Jérôme, ces colonnes et ces lumières du monde, n'étaient pas des esprits faibles et crédules. D'ailleurs ces faits, tout extraordinaires qu'ils paraissent, n'ont rien qui doive nous surprendre. Il est certain : 1° qu'à la naissance du Christianisme le démon jouissait d'une puissance beaucoup plus grande qu'aujourd'hui, témoin les nombreuses possessions rapportées dans l'Évangile et dans l'*Histoire ecclésiastique* ; il paraît également certain que la Haute-Égypte, en particulier, était habitée

Digitized by Google

fiance en Dieu. Un rayon de lumière céleste descend aussitôt sur lui, et les démons prennent honteusement la fuite. « Où étiez-vous donc, mon seigneur et mon Dieu?

par quelques-uns des plus redoutables entre tous ces esprits infernaux. En effet, nous lisons, dans l'histoire de Tobie, que l'archange Raphaël, saisissant le démon qui tourmentait Sara, l'enchaîna et le relégua dans le désert de la Haute-Égypte. *Tunc Raphael angelus apprehendit dæmonem, et relegavit eum in deserto Superioris Ægypti.* Saint Augustin, expliquant la manière dont les démons peuvent être liés ou déliés, dit que ces termes ne signifient autre chose qu'avoir la liberté de nuire aux hommes, ou n'avoir pas cette liberté. L'Archange ordonna au démon de Sara, de la part du Seigneur, de se retirer, et de laisser en paix cette maison fidèle. Il lui signifia la révocation de la liberté qui lui avait été donnée jusqu'alors d'exercer sa cruauté contre ceux qui approchaient de Sara. Il fut relégué dans la Haute-Égypte, non pas pour y être renfermé dans un lieu ou une prison, mais pour n'exercer son pouvoir que dans l'étendue du terrain qui lui serait marqué. Car c'est Dieu qui prescrit aux démons certaines bornes dans l'exercice de leur pouvoir, soit par rapport au temps, soit par rapport aux lieux, aux choses, aux personnes. Lui seul peut commander en maître aux démons; lui seul est maître de nos biens et de nos vies; le démon ni les hommes ne peuvent nous enlever que ce que Dieu leur abandonne: s'il leur défend de toucher à nos personnes, un seul de nos cheveux est capable de les arrêter. (*De Civit. Dei*, lib. XX, c. VII et VIII.)

Le désert de la Haute-Égypte, où le démon de Sara se trouva relégué, est un pays inculte et stérile. Saint Jérôme dit qu'il est rempli de serpents et de bêtes venimeuses *. Ces lieux affreux seraient demeurés dans une horreur et dans un oubli éternels, s'ils n'avaient été sanctifiés par le séjour d'un grand nombre de saints solitaires qui ont rendu ces déserts vénérables et célèbres, et qui en ont changé la stérilité et l'horreur en un paradis de délices et une terre choisie, où Jésus-Christ fait éclater les plus sensibles effets de sa grâce toute-puissante. Le démon, qui y avait comme établi son empire, étant chassé de partout ailleurs par la vertu de la croix, s'y est vu confiné et vaincu par les anciens solitaires. C'est le champ de bataille où les Antoine, les Pacôme, les Macaire, les Paphnuce et tant d'autres ont si souvent combattu et terrassé le démon, qui, de son côté, n'a jamais fait paraître plus de fureur et d'opiniâtreté qu'à défendre cet endroit, où il s'était comme retranché et fortifié. A ce redoutable adversaire il fallait opposer de vigoureux athlètes. Voilà ce qui explique la retraite de nos héros chrétiens dans ces fameux déserts. C'est là une de ces admirables harmonies qu'on rencontre à chaque pas dans l'ordre moral aussi bien que dans l'ordre physique. Toujours deux forces qui se combattent et qui établissent cet équilibre universel, d'où résulte la preuve palpable d'une Providence. (Voyez *Bible de Vence*, t. VIII, p. 266.)

* *In Ezech.*, XX.

Digitized by Google

s'écria-t-il alors. Que n'étiez-vous ici dès le commencement du combat ? vous auriez essuyé mes larmes et calmé mes peines. » Une voix lui répondit : « Antoine, j'étais auprès de toi. J'ai été spectateur de tes combats ; et, parce que tu as résisté courageusement à tes ennemis, je te protégerai pendant le reste de ta vie et je rendrai ton nom célèbre par toute la terre. » A ces mots, le saint se leva, rempli de consolation et de force, pour témoigner sa reconnaissance à son libérateur.

Sur ces entrefaites, Antoine résolut de s'enfoncer encore plus avant dans le désert. Il passa donc le bras oriental du Nil, et, s'étant retiré sur le sommet d'une montagne, il s'y enferma dans les ruines d'un vieux château, où il vécut pendant près de neuf ans complétement séparé du monde.

Cependant le moment approchait où les Chrétiens restés dans le siècle allaient en venir aux mains avec le paganisme. Tout était préparé pour le plus long et le plus sanglant combat qui fut jamais livré à l'Église : le monde devait être le prix du vainqueur. Providence admirable ! c'est à ce moment précis que Dieu fait partir pour les déserts une multitude de nouveaux Moïses qui devaient élever les mains au ciel et décider la victoire. Un grand nombre de Chrétiens vinrent frapper à la porte d'Antoine et lui témoignèrent l'ardent désir qu'ils avaient de vivre sous sa conduite. Se rendant à leur demande, le saint patriarche descendit de sa montagne vers l'an 303, et fonda le fameux monastère de Phaïum. La même année, et peut-être le même jour, Dioclétien faisait afficher dans toutes les rues de Nicomédie le sanglant édit qui, publié dans toute l'étendue de l'Empire, devait ouvrir la grande et dernière persécution générale.

La nourriture d'Antoine dans son nouveau genre de vie

Digitized by Google

consistait, par jour, en six onces de pain trempé dans l'eau et un peu de sel ; il y ajoutait de temps en temps quelques dattes. Ce ne fut que dans son extrême vieillesse qu'il usa d'un peu d'huile. Souvent il passait trois ou quatre jours sans prendre aucune nourriture. Un cilice lui servait de tunique ; il portait par-dessus un manteau fait de peaux de brebis attaché avec une ceinture ; une natte de jonc était son lit, une pierre son oreiller. Malgré ces austérités si rigoureuses, il était robuste et content. Son plus grand plaisir était de vaquer dans sa cellule à la prière et à la contemplation ; il passait les nuits entières dans ce saint exercice, et, lorsque le soleil repassait sur l'horizon, il se plaignait de son retour en lui disant : « Qu'ai-je à faire de ta lumière ? Pourquoi viens-tume distraire ? pourquoi ne te lèves-tu que pour m'arracher à la clarté du véritable soleil ? »

Quelles instructions un tel maître ne devait-il pas donner à ses disciples ! Voici quelques-unes des maximes qu'il ne cessait de leur répéter :

« Que le souvenir de l'éternité, disait-il, ne sorte jamais de votre esprit. Pensez tous les matins que vous ne vivrez pas jusqu'à la fin du jour ; pensez tous les soirs que peut-être vous ne verrez pas le lendemain matin.

« Faites chacune de vos actions comme si elle était la dernière de votre vie, c'est-à-dire avec toute la ferveur et tout l'esprit de piété dont vous êtes capables.

« Veillez sans cesse contre les tentations, et résistez courageusement aux efforts de l'ennemi. Le démon est bien faible quand on sait le désarmer. On le désarme par le jeûne, la prière, l'humilité et les bonnes œuvres. Il ne faut que le signe de la croix pour dissiper ses prestiges et ses illusions. »

Digitized by Google

Comme on voit les abeilles accourir autour de leur ruche, on voyait tous les jours un grand nombre de fidèles accourir au monastère d'Antoine. Bientôt de nouveaux monastères furent bâtis dans les déserts, situés autour de la montagne, où était le vieux château qu'avait habité si longtemps le saint Patriarche. Le nombre des solitaires s'accrut tellement, que, peu après la mort d'Antoine, saint Sérapion d'Arsinoé était supérieur de dix mille moines ; on ne pouvait presque compter ceux qui habitaient les solitudes de Memphis et de Babylone.

De ces solitaires, les uns vivaient ensemble, les autres menaient la vie anachorétique dans des cavernes séparées. Nous avons déjà dit qu'on nommait *cénobites* ceux qui vivaient en communauté ; *anachorètes*, ceux qui se retiraient dans une solitude plus entière, après avoir vécu longtemps en communauté, et y avoir appris à vaincre leurs passions. Les uns et les autres portaient le nom général de *moines*, c'est-à-dire solitaires, ou d'*ermites*, c'est-à-dire habitants du désert. Les cénobites ne laissaient pas d'être fort solitaires, puisqu'ils ne voyaient âme vivante que leurs confrères, étant séparés de toute habitation par plusieurs journées de chemin, dans des déserts de sables arides, où il faut tout porter, jusqu'à l'eau. Ils ne se voyaient même que le soir et la nuit, aux heures de la prière, passant tout le jour à travailler dans leurs cellules. Saint Athanase, qui les visita souvent, n'en parle qu'avec des transports d'admiration. « Les monastères, dit-il, sont encore autant de temples remplis de personnes dont la vie se passe à chanter les louanges de Dieu, à lire, à prier, à jeûner, à veiller ; anges de la terre qui mettent toutes leurs espérances dans les biens à venir, qui sont unis par les liens d'une charité admi-

Digitized by Google

rable, et qui travaillent moins pour leur entretien que pour celui des pauvres. C'est comme une vaste région absolument séparée du monde, et dont les heureux habitants n'ont d'autre soin que celui de s'exercer dans la justice et la piété. »

Tous ces solitaires étaient conduits par le grand saint Antoine, qui ne cessait d'animer leur ferveur par sa vigilance, ses exhortations et ses exemples; car, quoiqu'il eût établi des supérieurs subalternes, il ne laissa pas de conserver toujours sur eux une surintendance générale. La vénération qu'on avait pour lui s'étendait bien au delà des bornes du désert. L'empereur Constantin et ses deux fils, Constance et Constant, lui écrivirent pour se recommander à ses prières, et lui témoignèrent le vif empressement d'avoir une réponse de sa part. Les disciples d'Antoine étant surpris de l'honneur que lui faisait le maître du monde, il leur dit : « Vous ne devez pas vous étonner de ce que je reçois une lettre de l'empereur : c'est un homme qui écrit à un autre homme; mais étonnez-vous de ce que Dieu a daigné nous écrire ses volontés et nous parler par son propre Fils. » Cédant aux représentations reitérées de ses disciples, il écrivit à l'empereur et à ses enfants une lettre dans laquelle il les exhortait à mépriser le monde et à ne jamais perdre de vue la pensée du jugement dernier.

Antoine, qui se voyait sur le déclin de ses jours, entreprit la visite de ses monastères. Ses principaux disciples, auxquels il prédit sa fin prochaine, le conjurèrent tous, les larmes aux yeux, de rester avec eux jusqu'à son dernier moment; mais il ne voulut jamais y consentir. De retour dans sa cellule, il y tomba malade peu de temps après, et dit à ses disciples : « Lorsque le jour de la ré-

Digitized by Google

surrection sera venu, je recevrai ce corps incorruptible de la main de Jésus-Christ. Partagez mes habits ; donnez à l'evêque Athanase une de mes peaux de brebis, avec le manteau qu'il m'a donné tout neuf et que j'ai usé ; donnez à l'évêque Sérapion l'autre peau de brebis, et gardez pour vous mon cilice. » Tel fut le testament de ce grand homme. « Adieu, mes enfants, ajouta-t-il ; Antoine s'en va et n'est plus avec vous. » Quand il eut ainsi parlé, Macaire et Amathas l'embrassèrent. Il étendit ses pieds et s'endormit paisiblement dans le Seigneur : ceci arriva l'an 356. Il était âgé de cent cinq ans, et, malgré ses grandes austérités, il n'était sujet à aucune des infirmités qui sont le partage ordinaire de la vieillesse [1].

Pendant qu'Antoine appelait au désert une multitude d'hommes dont les prières réunies devaient faire violence au Ciel, une sainte fille formait au milieu même du monde une nouvelle Thébaïde, en attirant à la vie religieuse un grand nombre de personnes de son sexe. Tant de saints, tant de victimes innocentes, tant de mains élevées nuit et jour vers le Ciel, n'étaient pas trop pour obtenir la victoire d'où dépendait le salut du monde.

La fondatrice des premiers monastères de filles en Orient fut sainte Synclétique. Elle naquit en Macédoine à peu près en même temps que saint Antoine naquit en Égypte. Ses vertueux parents vinrent se fixer à Alexandrie, attirés par la réputation de piété qui rendait alors cette ville si célèbre. Ils étaient d'une race fort ancienne et fort illustre, leur famille se composait de quatre enfants, deux fils et deux filles. La jeune Synclétique était encore entre

[1] *Vie des Pères du désert*, par Arnaud d'Andilly, t. I ; Hélyot, *Histoire des ordres relig.*, t. I.

Digitized by Google

les bras de son père et de sa mère, que déjà elle se distinguait par un amour décidé pour la vertu et pour tous les exercices de la religion. Une haute noblesse, une immense fortune, jointes à une grande beauté, la firent rechercher en mariage par les partis les plus considérables de la ville. Elle les refusa tous, parce qu'elle avait promis à Jésus-Christ de n'avoir jamais d'autre époux que lui. Comme elle était persuadée qu'elle était elle-même son plus dangereux ennemi, elle employait la pratique de toutes sortes de mortifications pour soumettre la chair à l'esprit.

Après la mort de ses parents, elle pourvut aux besoins d'une sœur aveugle qui lui restait, puis elle distribua tous ses biens aux pauvres. Rien ne pouvant plus l'attacher au monde, elle se retira dans un sépulcre voisin de la ville, afin de s'appliquer uniquement à la contemplation des choses célestes. Dieu seul fut pendant quelque temps le témoin de la vie angélique que menait sa servante ; mais il permit enfin que l'éclat de ses vertus perçât l'obscurité des ténèbres auxquelles elle s'était condamnée.

Il se fit à la demeure de la Sainte un grand concours de femmes et de vierges chrétiennes qui venaient la consulter sur des matières de piété. La Sainte leur donna les plus sages instructions pour vaincre les trois grandes passions du cœur humain, l'amour des honneurs, l'amour des richesses et l'amour du plaisir. Dociles aux paroles de la servante de Dieu, la plupart se réunirent en communauté ou menèrent dans le monde la vie du cloître. Telle fut l'origine des monastères de filles dans l'Orient. Parvenue à l'âge de quatre-vingts ans, Synclétique fut affligée des plus violentes douleurs. Elle les supporta durant trois ans et demi avec un calme admirable, et rendit enfin sa belle âme à son Créateur, après avoir recommandé à ses filles

Digitized by Google

de combattre avec courage et de ne jamais se relâcher [1].

Ainsi, dans le plan de la Providence pour la conservation et la propagation du Christianisme, les ordres religieux, et en particulier les ordres contemplatifs, sont comme autant de Moïses envoyés loin du combat pour obtenir à l'Église le triomphe de ses ennemis : les persécutions, les hérésies et les scandales. Il faut voir dans leurs membres autant de victimes chargées de faire le contrepoids aux iniquités du monde. Le grand Origène, parlant des premiers religieux, dit en propres termes « qu'ils sont attachés uniquement au service de Dieu, dégagés des affaires temporelles, *chargés de combattre pour les faibles*, par la prière, le jeûne, la justice, la piété, la douceur, la chasteté, et par toutes les vertus, en sorte que les fidèles mêmes profitent de leurs travaux [2].

Cette mission des ordres contemplatifs se rattache aux fondements mêmes du Christianisme. Vérité capitale ! qu'il importe fort bien de comprendre, surtout aujourd'hui. En effet, le Christianisme n'est qu'une grande indulgence, c'est-à-dire l'acceptation de la victime par excellence offerte pour le genre humain coupable. Cette acceptation suppose la réversibilité des mérites du juste sur le pécheur, et il en est ainsi ; car nous sommes tous frères, tous solidaires les uns pour les autres. Si les bonnes œuvres des Saints sont toutes-puissantes pour attirer sur nos têtes les bénédictions du Ciel, les crimes des méchants ne le sont pas moins pour faire tomber sur

[1] Voyez Hélyot, t. I, p. 81 ; Arnaud d'Andilly, *Vie des Pères du désert*, t. III, p. 91.

[2] *Homil.* XXIV, *in Numer.* ; Hélyot, t. I, p. 26. (Voyez aussi, sur la réversibilité des prières et des expiations, des réflexions pleines de justesse dans Rodriguez, *Perf. chrét.*, t. I, c. III.)

Digitized by Google

nous des châtiments. La preuve en est belle : voyez les maux que le crime d'un seul homme a fait pleuvoir sur le genre humain depuis six mille ans ! Voyez aussi les bénédictions qu'un autre homme, mais un Homme-Dieu, nous a méritées à tous par son sacrifice ?

Souvenez-vous encore de Sodome et des autres villes infâmes, que la présence de dix justes aurait sauvées. Mais surtout écoutons Dieu lui-même. Jérusalem s'est souillée de crimes, il veut la livrer aux Assyriens afin qu'ils la détruisent et qu'ils passent tout au fil de l'épée. Une seule chose peut arrêter son courroux et sauver la ville : c'est un juste ; oui, un seul juste dans la balance avec des milliers de pécheurs, et le juste l'emportera. *Va, prophète*, dit-il à Jérémie, *parcours toutes les rues de Jérusalem, regarde, considère, et cherche dans toutes ses places : si tu trouves un homme juste, je pardonnerai à la ville* [1].

« Qui n'admirera, s'écrie saint Jérôme sur ce passage, l'estime que Dieu fait d'un homme juste ? Il ne dit plus comme autrefois à Abraham : Je pardonnerai à toute la ville, pourvu que j'y trouve dix hommes justes ; il dit : Pourvu que j'en trouve un seul parmi un nombre infini de pécheurs, je leur pardonnerai à tous pour l'amour de lui. Que faut-il de plus pour nous montrer quel cas on doit faire des gens de bien, et combien ils servent à la république partout où ils sont, quand même ils ne se mêlent d'autre chose que de vivre en gens de bien [2] ? »

Aussi, une des raisons qu'apportent les Saints et les théologiens pour prouver que le public doit nourrir les religieux, quand ils ne rendraient aucun service extérieur

[1] Jerem., v, 1.
[2] S. Hier., *in Jerem.*, c. v.

Digitized by Google

et qu'ils demeureraient retirés dans leurs cellules, c'est que, même dans la retraite de leurs cellules, au fond de leur grotte, dans le silence de leur oratoire, ils rendent de grands services à l'État. C'est pour l'amour d'un petit nombre de gens de bien que Dieu souffre tant de méchants dans le monde ; c'est à cause du bon grain qu'il laisse croître l'ivraie pour quelque temps [1] ; que dis-je ? c'est à cause d'eux qu'il convertit les pécheurs, fait cesser les maux temporels ou comble les peuples de bénédictions.

Que le but des ordres contemplatifs soit de prier pour la société, et d'expier par des pénitences volontaires les péchés du monde, nous en trouvons la preuve non-seulement dans le témoignage des Pères, mais encore dans leurs constitutions [2]. Il se montre avec éclat dans un usage conservé durant un grand nombre de siècles. Voici cet antique usage ; le monde ne l'admirera jamais assez.

Dans la *plupart des monastères*, non-seulement d'hommes, mais encore de filles, on choisissait un religieux qu'on croyait le plus avancé dans la perfection et le plus digne d'être exaucé de Dieu. Avec son consentement, on le renfermait dans une cellule, afin qu'il y passât le reste de ses jours dans la contemplation et dans une prière *continuelle pour tout le peuple*. C'est ce que, dans leur langage profondément philosophique, les religieux appelaient *s'élancer au combat singulier du désert*. Lorsque le jour de la réclusion était arrivé, l'évêque du diocèse ou l'abbé du monastère célébrait une messe de morts et chantait les prières des funérailles sur le reclus. On le conduisait processionnellement à sa cellule. Lorsqu'il y était entré, l'évêque,

[1] Matth., XIII, 29.
[2] Voyez les Constit. des Carmélites en particulier.

Digitized by Google

se plaçant sur la porte, lui chantait une admirable préface où il lui retraçait tous les devoirs et toutes les vertus d'un Moïse chrétien chargé de prier pour l'Église. Ensuite on fermait la porte de la cellule, sur laquelle le pontife apposait son sceau. Désormais, le reclus n'avait aucune communication avec ses frères; on lui passait à manger par un tour, et, s'il tombait malade, on ôtait le sceau de l'évêque pour l'aller secourir; mais il ne lui était jamais permis de sortir de sa réclusion [1].

Que ne pouvaient pas, pour le bonheur du monde, les expiations et les prières de tant de victimes innocentes ! Quand on songe que de tous les points du globe il s'élevait, qu'on me passe l'expression, de ces puissants paratonnerres contre les foudres de la justice divine, faut-il s'étonner des miracles de grâce et de salut que nous offre l'histoire des sociétés chrétiennes ? C'est du fond de la grotte du solitaire que partait le coup qui allait frapper le pécheur au milieu de ses désordres, et d'une brebis longtemps égarée faisait soudain une brebis docile. Entre bien des exemples que nous pourrions citer, nous nous contentons de rapporter celui de sainte Thaïs. Il en est peu de plus célèbres dans l'histoire, et aucun ne prouve mieux la vérité que nous avançons.

Vers le milieu du quatrième siècle vivait à Alexandrie une fameuse courtisane nommée Thaïs. Elle avait été élevée dans la Religion chrétienne ; mais les semences de la grâce avaient été étouffées en elle par le libertinage et la cupidité. Ses désordres scandalisaient toute l'Égypte. Personne n'en fut plus affligé qu'un saint solitaire nommé Paphnuce. Au fond de sa grotte, le vénérable vieillard,

1 Voyez les cérémonies de la réclusion dans S. Grégoire de Tours, liv. VI, c. XXXIX; et dans D. Martène, *de Antiq. Eccl. ritib.* Godescard, 5 février.

Digitized by Google

prosterné contre terre et les mains levées au ciel, sollicitait continuellement par ses larmes, par ses macérations et ses prières, la grâce puissante qui devait abattre la pécheresse et l'amener, comme une autre Madeleine, baignée de pleurs, aux pieds de Jésus-Christ.

Après s'être offert tant de fois en victime d'expiation, Paphnuce consulte le Seigneur, et l'Esprit de Dieu lui inspire un pieux stratagème pour retirer la pécheresse de ses désordres. Il se déguise de manière à ne pouvoir être reconnu, se met en route et arrive à la maison de Thaïs. Quand il est à la porte, il demande à lui parler dans un appartement retiré. « Pourquoi pas dans ma chambre? lui répond Thaïs. Que craignez-vous ? Si ce sont les hommes, personne n'entrera ; si c'est Dieu, il est impossible, en quelque lieu qu'on soit, d'échapper à ses regards. — Quoi ! répliqua le vieillard, vous savez qu'il y a un Dieu ? — Oui, répond Thaïs; je sais de plus qu'il y a un paradis pour les bons et un enfer éternel pour les méchants. — Si vous connaissez ces choses, lui dit l'anachorète, comment pouvez-vous pécher en présence de celui qui vous jugera ? »

Thaïs, connaissant à ces paroles que c'était un homme de Dieu, se jette à ses pieds fondant en larmes et lui dit : « Mon père, ordonnez-moi telle pénitence que vous voudrez; j'espère que Dieu me fera miséricorde. Je vous demande seulement trois heures, j'exécuterai ensuite ce que vous me prescrirez. » Le saint vieillard lui indique le lieu où elle doit se trouver. Thaïs prend ses meubles, ses bijoux et tout ce qu'elle avait acquis par ses péchés, elle en fait un monceau dans la rue et y met le feu, en invitant les complices de ses désordres à l'imiter dans son sacrifice et dans sa pénitence. Par cette action, elle voulait réparer les

Digitized by Google

scandales qu'elle avait donnés, et montrer qu'elle renonçait non-seulement au mal, mais encore à tout ce qui était capable de nourrir et d'exciter les passions.

Elle va ensuite trouver Paphnuce, qui la conduit dans un monastère de vierges. Là, il l'enferme dans une cellule dont il scelle l'entrée avec du plomb, laissant seulement une fort petite fenêtre pour lui passer à manger. Il commande aux sœurs de ne lui porter chaque jour qu'un peu de pain et d'eau durant tout le reste de sa vie. « Pour vous, dit-il à la pécheresse, implorez sans cesse la miséricorde divine. — Mais, mon père, quelle prière dois-je lui adresser ? — Vous n'êtes pas digne de prononcer son nom, puisque vos lèvres sont pleines d'iniquités, ni d'élever vos mains vers le Ciel, puisqu'elles sont souillées d'impuretés. Ainsi, contentez-vous de vous tourner vers l'orient [1], et de répéter souvent ces paroles : « Vous qui m'avez créée, ayez pitié de moi ! »

Thaïs passa trois ans recluse de cette sorte. Alors Paphnuce, ayant compassion d'elle, pria les solitaires de consulter le Seigneur pour savoir si elle n'avait pas fait une pénitence suffisante ; tous passèrent la nuit en oraison. Le matin, un saint anachorète, nommé Paul, dit que Dieu avait préparé dans le Ciel une place à la pénitente. Paphnuce alla donc lui ouvrir sa cellule, et lui annonça que sa pénitence était finie. Thaïs, frappée des jugements de Dieu et se jugeant indigne d'être associée à la compagnie des épouses de Jésus-Christ, demandait à rester enfermée dans sa cellule jusqu'à la fin de sa vie. Paphnuce ne voulut point le lui permettre. « Eh quoi ! mon père, depuis mon en-

[1] Nous avons vu que c'était la coutume des premiers Chrétiens de se tourner pour prier du côté de l'orient ; de là l'usage de placer à l'orient le grand autel des églises.

Digitized by Google

trée dans le monastère, j'ai toujours eu mes péchés devant les yeux, et je n'ai jamais cessé de pleurer. — C'est pour cela, lui répondit Paphnuce, que Dieu les a effacés. » Étant sortie de sa prison, elle vécut avec les autres sœurs ; mais Dieu, content de son sacrifice, la retira de ce monde quinze jours après.

Voilà certes une preuve incontestable de cette vérité, que les prières et les expiations des saints sont très-puissantes pour obtenir le salut des pécheurs. Combien, parmi ceux qui liront ces lignes avec indifférence, incrédulité, mépris peut-être, dont le père, la mère, le frère, la sœur, ont dû, doivent ou devront leur santé, leur repos, leur salut aux prières d'une pauvre carmélite ignorée, méconnue ! Si eux-mêmes se convertissent, à qui le devront-ils ? A la grâce, sans doute. Mais cette grâce, qui l'appellera sur leur tête ? Leurs crimes, ou bien les veilles, les larmes et les prières de quelque ange expiateur ?

Ainsi, assurer le repos du monde en détournant les fléaux que ses crimes, chaque jour répétés, vont solliciter de la justice divine; obtenir à ceux qui le gouvernent les lumières, la fermeté, la sainteté dont ils ont besoin ; aux justes la persévérance, aux pécheurs le retour : tel est le premier but des ordres contemplatifs et l'inappréciable service qu'ils rendent à la société. En la quittant, ils ne l'abandonnent point ; ils ne s'en retirent que pour lui être plus utiles. Voilà pourquoi, dans tous les grands combats de l'Église, nous verrons quelque compagnie d'élite, quelques-uns de ces héros de la foi, se détacher de l'armée qui combat dans la plaine, et s'en aller sur la montagne salutaire assurer, par des prières et des expiations, la victoire à leurs frères. C'est le dévouement de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui s'offre à la mort, parce qu'il

Digitized by Google

faut qu'un homme meure pour le salut du peuple.

Un autre service que les ordres religieux, en général, et les contemplatifs, en particulier, rendent à la société, c'est de perpétuer, dans toute sa pureté primitive, la pratique des préceptes et des conseils de l'Évangile, c'est-à-dire de cette doctrine à laquelle le monde moderne doit sa liberté, ses lumières, ses institutions, sa supériorité intellectuelle et morale sur les païens d'autrefois et d'aujourd'hui. N'est-ce rien ? Ce désir de pratiquer l'Évangile dans toute sa pureté fut la seconde cause qui donna naissance aux ordres religieux.

Dans les beaux jours de l'Église naissante, tous les Chrétiens à quelques exceptions près [1], animés et remplis de l'esprit de Notre-Seigneur, qui venait de se répandre en eux, étaient véritablement saints ; ils pouvaient, sans rougir, répéter tout haut cette belle parole de sainte Blandine : « Nous sommes Chrétiens, et il ne se commet point de mal parmi nous. » La plus parfaite de toutes les vertus, celle qui suppose toutes les autres, la charité, brillait en eux d'un éclat si vif et si pur, que les Païens étonnés s'écriaient : « Voyez les Chrétiens, comme ils s'aiment ! comme ils sont prêts à mourir les uns pour les autres ! » Heureux jours, pourquoi fûtes-vous de si courte durée ?

Le moment approchait où la paix allait être donnée à l'Église par Constantin, et, avec la paix, les dangers de la paix. C'est alors que l'homme ennemi devait semer la zizanie dans le champ si bien cultivé du père de famille. C'est alors aussi qu'on vit un grand nombre de chrétiens et de chrétiennes, pleins du désir de demeurer fidèles à l'Évangile, chercher en dehors de la société un abri contre

[1] Tertull., *in Nation.*

Digitized by Google

la corruption. Retirés dans les déserts, loin des villes et du tumulte des hommes, pratiquant dans l'innocence de leur cœur la Religion qui relève l'homme jusqu'à Dieu, ils donnèrent à la terre des exemples de sainteté qui ont fait et qui feront à jamais l'admiration des siècles. Ces exemples confondront notre lâcheté et serviront de monuments éternels à la perversité du monde. Dans un sens, c'est la perversité du monde qui a donné lieu à la fondation des ordres monastiques ; sans elle, le monde chrétien n'eût été qu'un grand couvent.

La naissance des ordres religieux est donc une preuve nouvelle de la Providence et du soin qu'elle prend de conserver dans l'Église, jusqu'à la fin des siècles, non-seulement la pureté des doctrines, mais encore la pratique des vertus, suivant le véritable esprit de l'Évangile. En comparant la vie des premiers Chrétiens avec celle des religieux bien réglés, on verra qu'il y a peu de différence [1].

[1] Dans un moment où l'esprit public, faussé par les mauvaises doctrines, devient de plus en plus hostile aux congrégations religieuses, on nous saura gré de placer ici quelques passages de leur apologie récente par un homme du monde :

« Parmi les congrégations religieuses, les unes se proposent pour fin la retraite; les autres, enseignantes et hospitalières, se mêlent au peuple, qu'elles assistent, instruisent et consolent. Les ordres religieux furent dans le cloître une des fortes colonnes catholiques au moyen âge, un point d'appui du clergé; les congrégations religieuses ont été la mise en action du Christianisme dans la société civile. Les ordres religieux, par la science, avaient assuré les bases de l'édifice; les congrégations religieuses en sont les riches épanouissements.

« Le clergé, sans les ordres religieux, eût flotté aux vents du siècle ; le clergé, sans les congrégations, ferait moins sentir la divine puissance de la religion du Christ. Les congrégations rendent la morale évangélique palpable; elles la font tomber sous les sens des ignorants, comprendre aux esprits grossiers, croire aux incrédules. Les sœurs de la charité ont mis, à leur tour, les doigts dans les trous des plaies du Christ pour témoigner que le Christ est là, leur sert de modèle, les inspire et les fortifie ; le clergé tient dans ses mains la cause dont elles sont l'effet. Le christianisme est l'arbre, les sœurs

Digitized by Google

Les premiers Chrétiens comptaient la Religion pour le capital, et y faisaient céder tout le temporel. C'est ce que

de la charité en sont les fruits les plus beaux, les plus délicieux, les plus miraculeux.....

« Les congrégations religieuses, expression du christianisme, ne sont pas moins l'expression d'un besoin de notre nature, l'expression d'un besoin de notre société. Il n'est pas donné à tous d'entrer dans le grand courant social; il est des âmes qui ne s'y sentent pas de vocation, des esprits qui y répugnent, des natures à qui les frottements du monde font mal ou font peur. Il en est qui trouvent les places prises; il en est dont l'organisation est si délicate, qu'ils n'y trouvent pas d'écho; il en est qui désespèrent de pouvoir jamais occuper la place à laquelle ils sentent qu'ils pourraient prétendre au foyer de la famille. Il y a, en un mot, des célibataires de vocation, de nécessité et de nature. Le clergé appelle les uns; mais le clergé, par les études qu'il exige, est une aristocratie dans son genre. A côté et autour de lui errent de pauvres âmes en peine auxquelles le monde est fermé matériellement ou moralement, et qui cherchent une issue. Les congrégations de femmes s'ouvrent aux unes, les associations d'hommes pourraient s'ouvrir aux autres. Vous vous plaignez, monsieur, qu'il y ait 20,000 religieuses; nous voudrions voir en sus 25,000 religieux aux mêmes conditions, c'est-à-dire rendant à la société les mêmes services.

« D'une part, les congrégations d'hommes et de femmes répondent à un besoin de notre nature; de l'autre, socialement, elles procurent à la société ce triple avantage de désencombrer les voies les plus fréquentées, de pourvoir un bon nombre de ses membres, et enfin d'aider puissamment un grand nombre d'autres à porter leurs chaînes.

« Les congrégations d'hommes et de femmes répondent si bien au besoin de notre nature, qu'elles peuvent être pour plusieurs un préservatif, comme le furent les couvents, contre les passions mal satisfaites, la misère et la débauche. Combien dont le suicide a été la dernière raison, qui auraient trouvé dans les associations religieuses un refuge et un port tranquille!

« Les associations religieuses sont un refuge, donnent une profession et constituent une force sociale; mais elles possèdent en outre une vertu *sui generis*, une vertu propre, qui est le célibat. Oui, monsieur, le célibat: sans le célibat, point de régime hospitalier parfait; sans le célibat, l'enseignement gratuit est difficilement réalisable; sans le célibat, point de charité complète. Dans les hôpitaux et les hospices, tout célibataire non religieux répugne au régime sédentaire, à la vie qu'on y mène. Qui ne le comprend? Quel triste chemin, n'est-ce pas, pour aller à la fortune, que celui de l'hôpital! convenez-en. Et, d'autre part, tout homme marié, hors le directeur et le médecin, qui s'y étalent et y prennent leurs aises, convient mal au service des hôpitaux et hospices. L'homme marié y consomme double, quoi qu'on fasse, et y occupe trop de place. Les sœurs y réussissent si bien, et s'y trouvent si bien! Vous verrez que peu à peu les frères les y suivront. C'est la place du célibat-

Digitized by Google

font les religieux, qui se sont séparés du monde pour vaquer plus librement à l'unique nécessaire. Telle est

taire religieux, de ceux qui croient que le chemin de l'hospice mène au Ciel.

« Et l'enseignement, Monsieur ! Ici j'ai pour moi la statistique : la statistique, ainsi que vous le savez déjà, donne 10,371 religieuses, et 2,136 frères dévoués à l'enseignement. C'est une preuve que l'enseignement s'accommode du célibat. Mais ce n'est pas tout : voici d'autres célibataires enseignants, à qui le mariage pourrait convenir comme à vous, et qui ne se marient point. Sur 40,352 institutrices laïques que nous avons vues se livrer à l'instruction primaire, 23,000, oui, vingt-trois mille — n'allez pas croire qu'on m'imprime mal — sont veuves ou célibataires ! Qu'en dites-vous, Monsieur ? Dans ce nombre figurent 8,860 institutrices n'ayant jamais été mariées, nombre presque égal à celui des religieuses. Le célibat est si naturel à l'enseignement primaire, qu'il concourt à l'instruction des enfants dans la proportion colossale de 36,201 individus, hommes et femmes, contre 26,058 personnes mariées ! Maintenant, Monsieur, mettez-y un peu de franchise ; dites de quel côté sont les conditions les plus assurées de désintéressement, de zèle, de douceur, de piété, de moralité (car la moralité compte dans l'éducation, et notamment dans celle des filles) ; dites si c'est du côté des jeunes institutrices laïques non mariées, ou si ce ne serait pas plutôt du côté de ces 10,371 religieuses enseignantes à qui s'adressent vos insultes !

« Enfin le célibat possède encore, socialement, un autre avantage apprécié des économistes. Chose étrange à dire ! de la même école d'où sortirent les ennemis du célibat des prêtres est sortie une école économique qui gémit de la population croissante. Cette école est dans l'erreur ; les moyens qu'elle indique d'arrêter la population ne sont pas moins contraires à la loi morale et matérielle qui régit les sociétés qu'à la loi naturelle. La population, dans le mariage, est chose sainte et inviolable. Soutenir le contraire, c'est pousser à l'individualisme une époque qui n'y est que trop portée. Nous dire : Soyez père le moins possible, c'est nous dire : Soyez riche le plus possible, le plus vite possible ; vivez pour vous, pour vous seul. On travaille ainsi à diminuer le chiffre des consommateurs pendant que s'accroît la classe des producteurs, qui n'écoute pas les économistes et qui est placée d'ailleurs trop loin d'eux pour les entendre.

« La réduction de la population par le célibat, au contraire, est toute morale, toute sociale et conforme à la loi naturelle, exceptionnellement ; nous l'avons établi tout à l'heure.

« Nous voudrions, nous, qu'à ces 20,000 religieuses que vous reprochez au gouvernement, qui n'y peut rien, vinssent se joindre 25,000 frères enseignants, au lieu de 2,000 qu'ils sont, se répartissant dans nos hôpitaux et nos hospices, dans nos écoles élémentaires, dans les écoles industrielles et agricoles, qui n'existent qu'en germe, et dont le dix-neuvième siècle se doit à lui-même de doter la France. Les 50,000 associés dont nous gratifierait la religion de la majorité, comme on l'appelle, réunis aux 50,000 membres du clergé, formant,

Digitized by Google

même la raison pour laquelle on les appelle *religieux*, nom commun, dès le commencement, à tous les Chrétiens.

Les premiers Chrétiens priaient et communiaient souvent : ainsi des religieux. Chez eux, comme chez nos pères dans la foi, les prières de la nuit sont en usage. Est-ce seulement pour mortifier la nature en interrompant son repos? Non, assurément; mais c'est pour opposer des veilles saintes aux veilles coupables des gens du monde. La nuit est, à tous égards, un temps mauvais, temps de plaisirs abominables, de bals, de spectacles, de machinations, de vols, de meurtres. Il fallait une expiation simultanée pour faire le contre-poids aux iniquités de ces heures consacrées au culte des démons. L'antiquité païenne semble l'avoir compris : n'est-ce pas pour cela

dit-on, les besoins du culte, constitueraient un prélèvement de 100,000 individus dévoués au célibat sur 33 millions de Français. Nous comprenons le système de la réduction de la population conçue sur ce plan. Qu'il y ait d'un côté 100,000 célibataires religieux; que de l'autre la population destinée au mariage ne se presse pas trop d'y aborder, et les économistes seront satisfaits.

« Les mariages peuvent être retardés, mais à cette condition que l'éducation de la société sera faite autrement que par la police et les gendarmes. Que la jeunesse de France soit mieux instruite, mieux moralisée, et elle pourra atteindre dans les ateliers des villes, où elle dépérit aujourd'hui et s'étiole de vices précoces; dans les campagnes, où est inconnue presque autant la pure innocence, elle saura atteindre l'âge où le mariage est possible sans la pauvreté. Au clergé et aux associations religieuses, à celles-ci même avant le clergé, à maintenir le célibat chaste, à donner à la famille des enfants moraux, à l'État de dignes citoyens. A eux seuls n'en appartient pas la tâche, mais ils y doivent avoir la plus grande part.

« Le clergé de France, les associations hospitalières et enseignantes, ce sont là, Monsieur, vos ennemis; vous les haïssez, vous les combattez à mort; et c'est pourquoi je vous poursuis devant vos lecteurs.

« Ainsi, je réclame à pleine voix votre mise hors du parlement de vos électeurs. Vous avez dit, à Chartres : Arrière le clergé de France ! et les électeurs de Chartres vous ont éconduit. Vous venez de crier à la tribune : Arrière les Filles de la Charité ! Aux électeurs de Luçon à dire à leur tour : Arrière M. Isambert ! »

(*Lettre de M. Martin Doisy à M. Isambert*, 1842.)

Digitized by Google

que les Vestales se levaient pour prier? J'ignore si vous savez que ces femmes vierges se levaient la nuit, et qu'elles avaient leurs *matines*, au pied de la lettre, comme nos religieuses de la stricte observance. En tous cas, comptez sur ce point d'histoire [1].

Les premiers Chrétiens s'appliquaient beaucoup à la lecture de l'Écriture sainte. C'est encore dans les communautés que s'est conservé le mieux et le plus longtemps ce saint exercice. Chez les premiers Chrétiens, les noms de pères ou de mères, de frères ou de sœurs, suivant l'âge et la dignité des personnes, étaient en usage; on n'en connaissait pas d'autres. Ils ne formaient qu'une seule famille; soumis à leurs supérieurs, charitables envers tous les pauvres, hospitaliers à l'égard de tous les étrangers : touchants exemples qui se retrouvent encore dans les monastères.

Mais du moins, dira-t-on, les moines diffèrent des premiers Chrétiens par leur habillement. A quoi sert tout cet extérieur, qui les fait paraître comme des nations différentes répandues entre les nations chrétiennes? n'ont-ils pas voulu frapper les yeux du peuple, afin de s'attirer du respect et des bienfaits? Voilà ce que plusieurs pensent, et ce que quelques-uns disent, faute de connaître l'antiquité; car, si l'on veut se donner la peine d'examiner cet extérieur des religieux, on y verra un vestige vénérable des mœurs antiques, qu'ils ont conservé fidèlement, tandis que le reste du monde a prodigieusement changé [2]. L'habit des religieux n'est que le vêtement commun des pauvres du

[1] *Soirées de Saint-Pétersb.*, t. II, 77 et 117. — Non est iniquum nobilissimas virgines ad sacra facienda noctibus excitari, altissimo somno inquinatas rui. (Senec., *de Provid.*, c. v.)

[2] *Reg. S. Ben.*, c. XXXV; Fleury, *Mœurs des Chrét.*, c. CCCXXXIX.

Digitized by Google

pays et du siècle où ils ont pris naissance. C'est un témoin toujours vivant des mœurs d'autrefois. Loin donc de l'accueillir par le sourire insensé du mépris, apprenons plutôt, nous qui témoignons aujourd'hui tant d'amour pour l'antiquité, à être conséquents avec nous-mêmes en respectant tout ce qui rappelle le souvenir des temps écoulés.

PRIÈRE.

O mon Dieu, qui êtes tout amour! je vous remercie d'être venu au secours de votre Église par le moyen des ordres religieux; faites revivre en nous l'esprit de l'Évangile, et donnez-nous le détachement intérieur des premiers solitaires.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je veux prier lorsque je m'éveillerai pendant la nuit*

Digitized by Google

XVIII[e] LEÇON

LE CHRISTIANISME ÉTABLI (IV[e] SIÉCLE, SUITE).

Services matériels que les ordres religieux rendent à la société. — Asile. — Bon exemple. — Aumône. — Bien-être. — Édit de Dioclétien, martyre de saint Pierre, officier de l'empereur. — Persécution à Nicomédie; supplices des saints martyrs; martyre de saint Cyr et de sainte Juliette.

Prier, expier, conserver la pratique de l'Évangile dans toute sa pureté primitive, rappeler à tous les Chrétiens la sainteté de leurs pères dans la foi, est la véritable manière d'entendre la Religion, à laquelle les nations modernes doivent leur liberté, leurs lumières, leurs institutions salutaires, toute leur supériorité sur les Païens d'autrefois et d'aujourd'hui : telles sont les causes providentielles de la fondation des ordres religieux en général, et des ordres contemplatifs en particulier. Après avoir considéré les services spirituels qu'ils rendent au monde, il faut encore, pour faire leur complète apologie, montrer qu'ils contribuent au bien-être même matériel de la société.

1° Les ordres religieux rendent un service incalculable à la société en offrant un asile à une foule de personnes, ou qui ne veulent point du monde, ou dont le monde ne veut pas, ou qui ne peuvent rester dans le monde sans en devenir la honte et le fléau. Toutes les plantes dont l'infinie variété compose le riant tableau de la nature ne se nourrissent pas des mêmes sucs et ne demandent ni le même climat ni la même culture : les unes périssent où les autres prospèrent. Ainsi en est-il des hommes. Il ne faut pas croire que nous soyons tous également nés pour

Digitized by Google

manier le hoyau ou le mousquet, et qu'il n'y ait point d'homme d'une délicatesse particulière qui soit formé pour le labeur de la pensée, comme un autre pour le travail des mains. N'en doutons point, nous avons au fond du cœur mille raisons de solitude. Quelques-uns y sont entraînés par une pensée tournée à la contemplation; d'autres par une certaine pudeur craintive qui fait qu'ils aiment à habiter en eux-mêmes; enfin, il est des âmes trop excellentes qui cherchent en vain dans la nature les autres âmes auxquelles elles sont faites pour s'unir, et qui semblent condamnées à une sorte de virginité morale ou de veuvage éternel. C'est surtout pour ces âmes solitaires que la Religion a élevé ses retraites.

Elle les a élevées aussi pour les tristes victimes des orages politiques. C'est après les grands bouleversements de la société que le besoin de la solitude se fait sentir plus vivement. La vie monastique a commencé en Orient à l'occasion des persécutions; elle commença en Occident aussitôt après l'irruption des Barbares. Ce fut longtemps une consolation pour le genre humain qu'il y eût des asiles ouverts à tous ceux qui voulaient fuir le tumulte, les révolutions et l'éternelle agitation de ces tristes époques. Ne faut-il compter pour rien le calme rendu à tant de malheureux [1] ?

La solitude du cloître est encore pour cette classe si nombreuse de personnes de tout âge, de tout sexe et de tout rang, qui, par une foule de causes, ne trouvent plus leur place dans la société. Que de passions trompées, que d'espérances déçues, que de dégoûts amers, que de remords cuisants nous entraînent chaque jour hors du

[1] Bergier, *Traité de la Relig.*, t. X, p. 4 et suiv.

Digitized by Google

monde ! Fermez l'entrée de la solitude à ces âmes ennuyées d'elles-mêmes, ennuyées du monde, ennuyées de la vie ; négligez de donner un aliment à cette activité désormais tout entière concentrée en elle-même, et des crimes qui font pâlir, des actes de désespoir, des suicides viendront chaque jour épouvanter et peu à peu démoraliser la société. Membres déboîtés, inutiles, dangereux, toutes ces personnes souffriront et feront souffrir le corps entier. Pour un couvent que vous supprimez, vous bâtissez dix prisons.

C'était donc une chose fort belle et fort utile que ces maisons religieuses, où l'on trouvait une retraite assurée contre les coups de la fortune et les orages de son propre cœur. Une orpheline abandonnée de la société, à cet âge où de cruelles séductions environnent l'innocence, savait du moins qu'il y avait un asile où l'on ne se ferait pas un jeu de la tromper. Comme il était doux pour cette pauvre étrangère, sans parents, d'entendre retentir le nom de sœur à son oreille ! Quelle nombreuse et paisible famille la religion ne venait-elle pas de lui rendre ! Un Père céleste lui ouvrait sa maison et la recevait dans ses bras. S'il est des lieux pour la santé du corps, ah ! permettez à la Religion d'en avoir aussi pour la santé de l'âme ; elle qui est bien plus sujette aux maladies, et dont les infirmités sont bien plus longues et bien plus difficiles à guérir [1] !

2° Les ordres religieux et surtout les ordres contemplatifs sont utiles à la société en lui donnant de bons exemples. Tous les maux du monde viennent des trois grandes concupiscences : l'amour des honneurs, l'amour des ri-

[1] *Génie du Christianisme*, t. III, p. 234.

Digitized by Google

chesses et l'amour des plaisirs. Voilà les trois grandes sources d'où s'échappent en bondissant ces torrents d'iniquités, d'injustices, de fraudes, de meurtres, de violences qui renversent les fortunes, bouleversent les États, divisent les familles, empoisonnent l'existence, dégradent l'homme et le rendent malheureux. Il est certain que la pratique des vertus contraires, c'est-à-dire du détachement, de l'obéissance et de la chasteté, assurerait à la société la plus grande somme de bonheur dont elle puisse jouir ici-bas; mais ces vertus salutaires, comment les persuader aux hommes? On conviendra sans peine que le vrai, l'unique moyen d'y réussir, c'est l'exemple : l'exemple, de tous les langages le plus éloquent et le plus populaire. Eh bien! les ordres contemplatifs le donnent, cet exemple, par le mépris solennel et volontaire des richesses, des honneurs et des plaisirs, dont ils font profession.

Concevez-vous un sermon plus éloquent sur le mépris du monde que l'exemple de madame Louise de France? Cette princesse, née sur les marches du plus beau trône de l'univers, chérie de tout ce qui l'entoure, cette princesse, dans la fleur de l'âge, change tout à coup le palais des rois pour l'humble cellule du cloître, Versailles pour Saint-Denis, et la parure d'une fille de France pour la bure grossière d'une Carmélite. Je le répète, dans quel prédicateur, dans quel philosophe trouvez-vous des pages aussi éloquentes sur le mépris des honneurs, des richesses et des plaisirs? Combien, grâce aux ordres religieux, d'autres fils et d'autres filles de rois ont donné le même exemple!

Et maintenant, quel est l'homme du monde qui, passant devant une de ces maisons saintes où l'on fait profession de fouler aux pieds tout ce qu'il estime, n'entende quelquefois une voix intérieure qui lui dit : « Là sont des

Digitized by Google

hommes comme toi ; comme toi, tous ont vécu dans le monde; comme toi, plusieurs en ont recherché les honneurs et les plaisirs ; plus que toi, peut-être, ils en ont joui ! Quelle différence entre leurs pensées d'autrefois et leurs pensées d'aujourd'hui ! surtout quelle différence entre leurs pensées et tes pensées, entre leur conduite et la tienne ! et cependant il n'en est aucune entre ta croyance et la leur. Immortel comme eux, tu n'as qu'un jour à passer sur la terre ; et ce jour, qu'en fais-tu ? Et eux, qu'en font-ils ? Tu travailles pour le temps, eux pour l'éternité : de quel côté est la raison ? Oh ! oui, la vue d'un couvent est un grand prédicateur qui parle toutes les langues et redit toujours le même sermon : *Que sert à l'homme de gagner l'univers s'il perd son âme?* Ce sermon vaut mieux, pour guérir les maux du monde, que tous les livres des philosophes et toutes les utopies des politiques.

Combien de fois encore le son lointain de la cloche du monastère qui, au milieu de la nuit, appelle les religieux à l'office, n'a-t-il pas troublé le cœur coupable qui veille pour le mal ? Un pauvre couvent de Trappistes ou de Carmélites empêche certainement plus de crimes que les bagnes n'en punissent. Il n'est donc pas vrai que les religieux et les religieuses contemplatifs sont morts pour la patrie. Remarquez ici combien le monde est injuste dans ses jugements ! Le riche bourgeois qui passe sa vie dans l'oisiveté et dans la bonne chère, ou dans le soin exclusif d'augmenter sa fortune par des moyens souvent injustes, qui se fait un jeu de corrompre l'innocence, et qui ne vit que de la vie grossière des sens, contribue-t-il beaucoup plus au bonheur général qu'un religieux, dont la vie se passe dans la prière, le jeûne, le labeur de l'esprit ou le travail des mains ? Et cependant, ô monde ! tu ne dis rien,

Digitized by Google

et tu vas même jusqu'à envier son bonheur! La femme mondaine dont le temps est partagé entre la toilette, le jeu, les spectacles, les lectures frivoles, la médisance et les intrigues, est-elle beaucoup plus utile à la société qu'une religieuse occupée à prier, à lire, à travailler, à servir ses sœurs, à consoler quelquefois ses parentes malheureuses[1]? Et cependant, ô monde! ici encore tu gardes le silence. Tu n'as pas un seul mot de blâme à jeter sur sa conduite! pourquoi, juge unique, as-tu deux poids et deux mesures?

Ainsi, convenons de bonne foi que, s'il y a un moyen efficace de comprimer les passions furieuses qui bouleversent le monde, c'est le bon exemple. La force et le bonheur des États ne sont pas dans les richesses; ils sont dans les mœurs, et les mœurs se forment par l'exemple. Il est donc vrai, les ordres contemplatifs qui donnent cet exemple salutaire sont éminemment utiles à la société.

3° Les ordres religieux sont une source de bien-être pour la société. Et, d'abord, ils offrent à un grand nombre de personnes le moyen de vivre d'une manière honnête, sans préjudice pour autrui. Une personne jouissant d'un faible revenu ne peut vivre seule; réunissez ensemble vingt ou trente personnes jouissant des mêmes facultés, elles vivront très-commodément. En second lieu, les ordres religieux consomment sur place les produits du sol. Or, les ennemis mêmes des religieux conviennent qu'ils ne dépensent pas leurs revenus pour eux-mêmes, qu'ils mènent une vie frugale, modeste, mortifiée. D'un autre côté, on ne les accuse pas d'enfouir leurs revenus, ni de les transporter en pays étrangers. Que deviennent-ils donc? De-

[1] Voyez Bergier, *Traité de la Relig.*, t. X, p. 15 et suiv.

Digitized by Google

mandez-le aux fermiers, aux domestiques, aux ouvriers qu'ils emploient, aux hôtes qu'ils reçoivent, aux pauvres, aux malades, aux hôpitaux qui les avoisinent.

Il est donc vrai, les monastères ne font pas de leurs revenus le même usage que les séculiers opulents. Ils ne dépensent point, comme tant de riches propriétaires le font aujourd'hui, les sueurs des pauvres laboureurs et des fermiers dans le luxe et les plaisirs de la capitale, à entretenir de somptueux équipages, à nourrir une légion de fainéants, à engraisser des intendants et des régisseurs, à payer largement des acteurs et des actrices. C'est un malheur sans doute, mais du moins ils ne ruinent ni le boulanger, ni le boucher, ni le marchand, ni le tailleur; ils font beaucoup travailler et payent leurs ouvriers. Si c'est un scandale dans un siècle tel que le nôtre, il faut avouer qu'il est bien pardonnable. De tout cela il résulte que les couvents *répandaient*, j'allais dire *répandent :* hélas ! non, je parle cinquante ans trop tard ; répandaient l'abondance dans les provinces, tandis qu'aujourd'hui elles sont épuisées.

En quatrième lieu, les ordres religieux font d'abondantes aumônes. L'histoire est là avec ses pages immortelles pour attester ce premier fait, et aussi pour en attester un second, l'égoïsme de la plupart des séculiers qui possèdent aujourd'hui la fortune publique. De ces deux faits si opposés examinons les conséquences. La Religion avait créé dans les couvents des services publics de charité en faveur de toutes les misères de l'homme : ces services ne coûtaient rien à l'État. Maisons, revenus, enseignement, remèdes, serviteurs et servantes des pauvres, tout était le don gratuit de la charité. Le peuple était nourri, vêtu, instruit, consolé, moralisé; et il ne songeait ni à se révol-

Digitized by Google

ter contre le riche, ni à soutenir que la propriété, c'est le vol.

Or, il est arrivé que les nations de l'Europe, égarées par le paganisme moderne, ont dénigré, supprimé les couvents, et fait main basse sur leurs propriétés. Dans la réalité, qu'ont-elles fait ? elles ont volé le patrimoine des pauvres. Le pauvre, livré à la misère et à l'ignorance, s'est plaint avec menace. Des hommes sont venus qui l'ont applaudi et qui le poussent à déposséder violemment *ceux qui ont*. Dans toute l'Europe bouillonne, comme la lave d'un volcan, le feu de la guerre sauvage *entre ceux qui ont et ceux qni n'ont pas ;* si bien que la société n'a pas d'autre alternative que de s'abîmer dans une mer de sang, ou de revenir à la grande loi de la charité, dont les ordres religieux sont l'application nécessaire.

La taxe légale qui pèse sur une partie de l'Europe et qui menace d'envahir le reste ne fera que précipiter la crise. Dès le premier moment où l'on porta la main sur les ordres religieux, ce résultat fut prévu. Charles-Quint disait que Henri VIII, en détruisant les monastères d'Angleterre, avait tué sa poule aux œufs d'or. Charles-Quint ne se trompait pas. Deux ans après avoir supprimé et spolié les couvents, Henri VIII fut obligé de faire banqueroute et d'abandonner le fruit de ses rapines, pour payer le salaire de ceux qui étaient les complices de cette mesure. Sous Édouard VI, les revenus de la couronne étaient déjà considérablement diminués. Sous Élisabeth, on fut obligé de passer jusqu'à onze bills pour subvenir aux besoins des indigents, privés des aumônes que leur prodiguaient jadis les monastères. L'on sait ce qu'a été en Angleterre, depuis cette époque, la taxe annuelle pour les pauvres. Elle a augmenté le nombre et la misère des pauvres, et elle ab-

Digitized by Google

sorbe aujourd'hui le sixième du revenu de la propriété foncière. Parmi nous, les assignats, le tiers consolidé, le gaspillage de plusieurs milliards, et enfin la banqueroute, ont été les heureux résultats de la spoliation des couvents [1].

Telles sont, en peu de mots, l'origine et l'utilité des ordres contemplatifs. Nous trouverons dans l'histoire particulière de chacun d'eux le développement de ce que nous venons de dire. Il est temps de quitter la montagne solitaire, où nous avons suivi les nouveaux Moïses qui doivent obtenir la victoire à leurs frères, et de descendre dans la plaine, où se livre le grand combat du Paganisme expirant contre l'Église naissante.

L'an 302, Dioclétien passa l'hiver à Nicomédie : il avait avec lui le César Galère. Celui-ci, dévoré d'une haine implacable contre les Chrétiens, ne négligea rien pour faire entrer Dioclétien dans ses sentiments : il y réussit. Au mois de mars de l'année suivante, quelques jours avant le dimanche de la Passion, parut un édit portant que dans tout l'empire les églises des Chrétiens seraient abattues et rasées jusqu'aux fondements ; qu'il serait fait une perquisition de tous les livres sacrés pour être brûlés ; qu'on ferait subir la question [2] à tous les Chrétiens, de quelque rang qu'ils fussent ; qu'ils seraient inhabiles à posséder les charges et les dignités ; qu'on recevrait toutes les actions intentées contre eux ; qu'eux, au contraire, ne seraient point recevables à demander justice pour violence, pour

[1] Voyez Cobbett, *Lettres sur la Réforme protestante en Angleterre*, lettre v, et l'*Europe en* 1848.

[2] La question consistait en divers genres de tortures qu'on faisait subir aux accusés, pour leur faire avouer les crimes dont on les chargeait. Elle était quelquefois si atroce que plusieurs y perdaient la vie.

Digitized by Google

dettes, etc. ; enfin, qu'ils seraient déchus de tous les droits attachés à la qualité de sujet de l'empire [1].

Cet édit ne fut pas plutôt affiché, qu'un Chrétien, fort considérable par sa place, l'arracha et le mit en pièces. Arrêté presque aussitôt, il est soumis à diverses tortures; puis on l'étend sur un gril ardent, où il consomme son sacrifice en montrant jusqu'à la fin une patience admirable. Ce premier édit est, quelques mois après, suivi d'un second, par lequel il était ordonné d'arrêter les évêques, de les charger de chaînes, de les obliger à faire des couronnes et de sacrifier aux idoles. On s'y refuse de toutes parts, et la ville de Nicomédie est inondée du sang chrétien.

Cependant la haine que Galère portait aux disciples de Jésus-Christ n'était pas satisfaite. Il s'avisa, pour gagner Dioclétien à les traiter avec plus de rigueur, d'un moyen qui décèle toute la barbarie de son caractère. Il fit mettre le feu au palais impérial. Les idolâtres accusèrent les Chrétiens d'être les auteurs de l'incendie, et se livrèrent contre eux aux plus violents transports de rage. C'était ce que Galère avait prévu, et ce qu'il désirait. On disait que les Chrétiens, ligués avec quelques officiers de l'empereur, avaient voulu brûler les deux princes dans leur propre palais. Dioclétien ajouta foi à ces bruits, et il fit donner en sa présence une cruelle question à tous ceux qui composaient sa maison pour découvrir les incendiaires ; mais on ne put les connaître; parce qu'on n'informa pas contre les gens de Galère.

Quinze jours après, on mit le feu une seconde fois au palais. On ne trouva point non plus l'auteur de ce nou-

[1] Eusèbe, l. VIII.

Digitized by Google

veau crime, qui était toujours Galère. Ce prince partit le jour même de Nicomédie, quoiqu'on fût au milieu de l'hiver. A l'entendre, il n'agissait de la sorte que pour n'être pas brûlé par les Chrétiens. Le palais fut peu endommagé, parce qu'on éteignit le feu sur-le-champ : on rendit encore les Chrétiens responsables de ce second incendie.

Dès lors la fureur de Dioclétien ne connut plus de bornes : nos malheureux pères en ressentirent tout le poids. Les plus puissants officiers de la cour, qui jusqu'alors avaient été les maîtres du palais et les conseillers de l'empereur, devinrent les premières victimes de la persécution. Ces hommes incomparables osèrent résister à quatre empereurs, et, foulant aux pieds gloire, plaisirs, faveurs, ils préférèrent à tous les avantages de la fortune les affronts, l'extrême misère, et enfin la mort la plus cruelle. Je ne rapporterai ici que le martyre d'un seul de ces excellents hommes, afin que vous puissiez juger, par le récit des tourments qu'il endura, de quelle manière furent traités les autres.

Ce fut donc à Nicomédie qu'on produisit l'illustre Pierre, grand officier du palais, en présence des empereurs et d'une foule de peuple accouru à ce spectacle. Quand tout l'appareil des supplices fut préparé, on lui ordonna de sacrifier aux dieux. Sur son refus, on le dépouilla de ses habits, on l'éleva fort haut et on le laissa retomber rudement sur le pavé. Il fut tout brisé de cette chute, et néanmoins on lui déchargea une grêle de coups de bâton qui lui entamèrent la chair en mille endroits. Le martyr demeura ferme dans la foi. Alors on versa du sel et du vinaigre dans toutes ses plaies, qui laissaient voir les os à nu. Ce supplice affreux n'ayant point ébranlé

Digitized by Google

sa constance, on apporta du feu et un gril, sur lequel on le plaça pour le faire rôtir, comme on fait rôtir de la viande. Par un raffinement de cruauté, on n'y mettait qu'une partie du corps à la fois. On le retirait, puis on le remettait encore, afin de prolonger plus longtemps cet effroyable tourment : tout cela fut inutile. Vainqueur du feu, de la douleur et du tyran, le martyr expira sur ce lit horrible sans avoir fait paraître la moindre faiblesse. Ainsi finit la vie de l'illustre Pierre, officier de la chambre des empereurs.

Du palais la persécution s'étendit sur l'Église de Nicomédie, dont saint Anthime était évêque. Ce saint reçut la couronne du martyre et fut accompagné dans son triomphe par les Prêtres et les autres ministres de son Église, qui moururent pour la foi avec tous ceux qui appartenaient à leur famille.

Les simples Fidèles ne furent pas plus épargnés que les ecclésiastiques. Un troisième édit établit des juges dans les temples pour condamner à mort ceux qui refuseraient de sacrifier. Le parti était pris d'anéantir le Christianisme par toute la terre. C'est pourquoi on dressa des autels dans toutes les cours de justice, et personne n'était admis à réclamer la protection des lois, qu'il n'eût auparavant abjuré la Religion chrétienne [1]. On ne souffrait point que le peuple vendît ou achetât, qu'il vînt puiser de l'eau à la fontaine ou qu'il l'emportât dans sa maison, qu'il fît moudre le blé, qu'il traitât aucune sorte d'affaires, à moins qu'il n'offrît de l'encens à certaines idoles placées au coin des rues, aux fontaines publiques, dans les marchés, etc. Vains efforts de la ruse et de la barbarie !

[1] Lact., *de Mort. per.*, c. xv.

Digitized by Google

La foi demeura victorieuse. On cherchait vainement des expressions assez énergiques pour peindre le courage avec lequel une multitude innombrable de Chrétiens endurèrent le martyre.

On brûlait par troupes des personnes de tout âge et de tout sexe. Tantôt c'étaient dix martyrs, quelquefois vingt, une autre fois trente, soixante, quatre-vingts, hommes, femmes, enfants, qu'on livrait ainsi aux plus affreux supplices. Moi-même qui écris ceci, dit l'historien Eusèbe, j'en ai vu périr en un seul jour par le fer et par le feu un si grand nombre, qu'on en comptait plusieurs monceaux. Le tranchant des glaives, émoussé par tant de têtes qu'il avait abattues, refusait de couper, et les bourreaux lassés étaient obligés de se relayer souvent pour reprendre haleine. Et qu'on ne croie pas que ces sanglantes exécutions aient été fort rares, ou qu'elles aient bientôt cessé. Elles ont été très-fréquentes, se sont étendues par toute la terre, et ont duré plusieurs années avec le même acharnement [1].

De Nicomédie la persécution passa dans les provinces de l'Empire, en Orient et en Occident. Les édits se succédaient en quelque sorte avec la rapidité de l'éclair dans un jour d'orage. Le quatrième parut au commencement de l'année 304; il ordonnait de mettre à mort tous les Chrétiens, quels qu'ils fussent, s'ils persistaient dans leur Religion. Les gouverneurs regardaient comme une grande gloire de triompher de la constance d'un Chrétien. Exposer les Chrétiens aux lions, leur trancher la tête, étaient des douleurs et des supplices trop vulgaires. Aussi employaient-ils toutes les tortures que pouvait imaginer

[1] Eusèbe, l. VIII.

Digitized by Google

une cruauté sans frein. Ils s'appliquaient à en inventer de nouvelles, d'inouïes, avec beaucoup plus de soin et d'étude qu'à gouverner les peuples. Avaient-ils réussi à surpasser leurs collègues en barbarie, leur ambition était satisfaite [1]. Toutes ces légions de proconsuls et de magistrats romains répandus sur toute l'étendue du globe étaient devenues autant de troupes de monstres altérés du sang chrétien. Quelques exemples nous donneront une idée de l'humanité païenne.

Les uns attachaient nos pères à des croix, la tête en bas, les pieds et les mains cramponnés à des clous, et les y laissaient languir deux ou trois jours, dans des douleurs incomparables. D'autres se servaient de morceaux de pots cassés dont ils faisaient entrer les pointes dans toutes les parties du corps. A l'aide d'une machine, ils pliaient deux fortes branches d'arbre et les rapprochaient l'une de l'autre; puis à l'une et à l'autre de ces branches ils attachaient les jambes du martyr. Tout à coup les branches lâchées retournaient avec violence à leur situation naturelle, et séparaient en deux, avec une horrible douleur, le corps qui y était attaché. D'autres, suspendus la tête en bas sur un feu lent et fait d'un bois vert et humide, étaient étouffés par la fumée. A d'autres on coupait les pieds, les mains, le nez et les oreilles, et on les laissait mourir de la corruption qui se formait dans les plaies. A d'autres on enfonçait des éclats de roseau sous les ongles. On arrosait ceux-là avec du plomb fondu; on ouvrait le ventre et les côtés à ceux-ci, et on portait le fer et le feu jusque dans leurs entrailles. On écorchait les autres avec des peignes de fer. On les précipitait la tête

[1] Eusèbe, l. III, c. XII.

Digitized by Google

en bas dans des chaudières de poix bouillante. On les enfermait dans un taureau d'airain rougi au feu. Enfin, tout ce que l'imagination peut se représenter de plus atroce, fut employé contre les femmes, les enfants, les vieillards, les Évêques et les Fidèles, les grands et le peuple.

Quelquefois, les Païens, pour ne pas se donner la peine de tourmenter les martyrs l'un après l'autre, les enveloppaient tous dans le même supplice : c'est ce qui arriva en Phrygie. Une ville de cette province n'était habitée que par des Chrétiens. Des troupes envoyées par Dioclétien vinrent l'assiéger dans les formes, comme une ville ennemie. Ils y jetèrent une grande quantité de torches allumées et de feux d'artifice, qui en quelques heures la réduisirent en cendres avec tous ceux qui y étaient renfermés. Hommes, femmes, enfants, tous périrent en invoquant le nom de Jésus-Christ et en publiant hautement sa divinité au milieu des flammes [1].

Rien n'égalait la fureur des Païens, si ce n'est peut-être la joie de nos pères au milieu des tourments, et l'ardeur avec laquelle ils couraient au martyre. A peine le juge avait-il prononcé contre quelques-uns d'eux la sentence de mort, que d'autres prenaient aussitôt leur place et assiégeaient le tribunal en s'écriant : « Nous aussi, nous sommes Chrétiens. » De jeunes enfants, des vierges timides, de faibles femmes, des vieillards affaiblis par l'âge, regardaient sans émotion ces effroyables machines, prêtes à déchirer et à broyer ceux qui confesseraient Jésus-Christ. Rien n'était plus doux à leurs oreilles qu'un arrêt qui les condamnait à mourir pour le Sauveur. La

[1] Eusèbe, l. VIII, c. xv.

Digitized by Google

joie éclatait alors sur leur visage, et leur bouche s'ouvrait aux cantiques d'actions de grâces qu'ils ne cessaient de faire entendre jusqu'à leur dernier soupir [1].

En armant le monde entier contre les Fidèles, Dioclétien et ses dignes collègues comptaient exterminer jusqu'à leur nom. Ils ne savaient pas que le Christianisme n'est jamais plus triomphant, que lorsqu'il voit ses enfants mourir pour sa défense. L'héroïque constance au milieu des tourments est une preuve sensible que cette Religion divine élève les hommes au-dessus de leur faiblesse naturelle. Le doigt de Dieu devient visible, et de nouvelles conquêtes sont le fruit de ce miracle. De tout cela, le martyre de saint Cyr et de sainte Julitte fournit un illustre exemple. Voici en quels termes il est raconté par Théodore, évêque d'Icone, patrie des saints martyrs.

« Vous m'ordonnez par votre lettre, mon très-saint père [2], de vous informer des particularités du martyre de saint Cyr et de sainte Julitte, sa mère. Dans mon vif désir de vous donner des marques de l'attachement sincère que j'ai pour votre personne, j'ai fait de diligentes recherches et me suis adressé à quelques personnes des premières maisons d'Isaure [3], afin d'obtenir tous les renseignements que je désirais. Je les ai trouvées très-bien instruites de toutes les circonstances de cette histoire. Elles ont eu la bonté de m'en faire le récit, tel qu'elles l'avaient entendu plusieurs fois des seigneurs de Lycaonie, très-proches parents de la Sainte. Voici donc ce que Marcien, personnage d'une grande probité et chancelier de l'Empire [4], et

[1] Eusèbe, l. VIII, c. XI.
[2] Il écrit à un évêque de ses amis.
[3] Ville capitale de l'Isaurie.
[4] Sous le règne de Justinien.

Digitized by Google

Zénon, moins illustre par la place honorable qu'il remplit dans le conseil de l'empereur, que par sa sagesse et ses vertus ; voici, dis-je, ce que ces deux grands hommes ont bien voulu me communiquer touchant les illustres martyrs Julitte et son fils.

« Cette dame, dont la vie était aussi pure que sa mort a été glorieuse, était de sang royal. Les plus anciennes maisons de Lycaonie se font gloire de la reconnaître pour leur parente, et elles s'assemblent chaque année au jour de sa fête pour la célébrer avec une magnificence, digne d'une sainte et d'une petite-fille de rois. La persécution qui ravagea l'Église sous l'empire de Dioclétien se fit sentir par tout le monde. La Lycaonie n'en fut pas plus exempte que les autres provinces. Domitien, qui en avait le gouvernement, était un homme féroce et qui se plaisait à répandre le sang des Chrétiens. Cela obligea Julitte à quitter Icone avec Cyr, son fils, âgé seulement de trois ans. Elle partit pour Séleucie, sans rien emporter de ses grandes richesses, accompagnée seulement de deux filles qui la servaient. Mais elle trouva que les affaires des Chrétiens allaient encore plus mal à Séleucie qu'à Icone, et qu'Alexandre, qui en était le gouverneur, était encore plus cruel que Domitien. Julitte se mit donc en chemin pour se réfugier à Tarse, capitale de Cilicie.

« La Providence permit qu'Alexandre partît ce jour-là même de Séleucie et prît la même route que Julitte. La Sainte fut bientôt reconnue et arrêtée avec son fils, qu'elle portait elle-même entre ses bras. Ses servantes prirent la fuite et se cachèrent. Alexandre, étant monté sur son tribunal, lui demanda son nom, son pays, sa condition. A toutes ces questions, Julitte ne répondit que par ces mots : « Je suis Chrétienne. » Le gouverneur, outré de colère,

Digitized by Google

lui fit ôter son enfant, puis ordonna qu'elle fût étendue et frappée avec des nerfs de bœuf.

« A l'égard du petit Cyr, il se le fit donner. Rien n'était plus aimable que cet enfant. Un certain air de dignité qui annonçait son illustre naissance, joint à la douceur et à l'innocence du premier âge, intéressait en sa faveur tous ceux qui étaient présents. On eut beaucoup de peine à l'arracher des bras de sa mère, vers laquelle il tendait les siens de la manière la plus touchante. Ses regards, ses cris et ses pleurs marquaient toute la peine qu'il ressentait de la violence qui lui était faite. Les bourreaux le portèrent au gouverneur, qui, le prenant par une main, s'efforçait de l'apaiser. Il le mit ensuite sur ses genoux, essayant plusieurs fois de le baiser, lui souriant et lui faisant mille caresses. Mais l'enfant, ayant toujours les yeux sur sa mère, et s'élançant fortement de son côté, repoussait le gouverneur avec ses petites mains, lui égratignait le visage, lui donnait des coups de pied dans l'estomac, et se défendait enfin avec les faibles armes que la nature lui fournissait. Lorsque sa mère, au milieu des tourments, s'écriait : « Je suis Chrétienne, » il redisait aussitôt : « Je suis Chrétien. » Le gouverneur en fut saisi d'une telle rage, que cette bête farouche, sans égard pour un âge qui trouve de la pitié dans les cœurs les plus insensibles, prit cet innocent par un pied et le jeta contre terre. Le petit martyr tomba sur les marches du tribunal, se cassa la tête, et mourut baigné dans son sang.

« Juliette, témoin de ce spectacle, rendit grâces à Dieu de ce qu'il avait couronné son fils avant elle. La joie qu'elle témoignait augmenta la fureur du juge. Il la fit étendre sur une table, ordonna qu'on lui déchirât les côtes avec des ongles de fer, et qu'on lui versât sur les pieds de

Digitized by Google

la poix fondue. Pendant cet affreux supplice, un huissier disait à Julitte : « Sacrifie aux dieux ; » mais Julitte disait encore plus haut : « Je ne sacrifie point à des statues sourdes et muettes ; j'adore Jésus-Christ, le Fils unique de Dieu, par qui toutes choses ont été créées. Je suis impatiente de rejoindre mon fils. » Le gouverneur la condamna à perdre la tête, en ordonnant, de plus, que le corps de son fils fût traîné au lieu où l'on jetait ceux des malfaiteurs.

« Les bourreaux s'approchèrent de Julitte pour lui couper la tête. Elle se mit à genoux, et, ayant obtenu quelques moments, elle fit cette prière : « Je vous remercie, mon Dieu, de ce que vous avez bien voulu donner à mon fils une place dans votre royaume ; daignez aussi, Seigneur, y recevoir votre servante, tout indigne qu'elle en est. Accordez-lui l'entrée de la chambre nuptiale, comme vous l'avez accordée aux vierges sages, afin que son cœur bénisse éternellement votre Père, créateur et conservateur de toutes choses ; qu'elle vous bénisse aussi, Seigneur, et qu'elle bénisse le Saint-Esprit. » Un des bourreaux lui abattit la tête dans le moment où sa bouche prononçait ces mots.

« Son corps fut jeté hors de la ville, au même lieu où l'on avait jeté son cher enfant. Le lendemain, les deux servantes sortirent de leur retraite, et eurent assez de courage pour enlever les saintes reliques de leur maîtresse et de leur jeune maître, qu'elles enterrèrent dans un champ voisin de la ville. Sous le règne de Constantin, une de ces deux servantes, qui vivait encore, découvrit le lieu qui renfermait ce précieux dépôt ; les fidèles du pays se rendirent en foule à leur tombeau pour implorer la protection des saints martyrs et pour glorifier le Seigneur. »

Digitized by Google

Saint Cyr et sainte Julitte sont patrons de la cathédrale et du diocèse de Nevers, ainsi que de plusieurs Églises de France. Nous devons leurs reliques à saint Amatre, évêque d'Auxerre, qui, les ayant apportées d'Antioche, en donna une partie notable à la ville de Nevers. Le martyre de nos illustres saints arriva en 303 ou 304, le 16 juin.

PRIÈRE.

O mon Dieu, qui êtes tout amour ! je vous remercie de la victoire que vous avez accordée à saint Cyr et à sainte Julitte. Si leur courage confond notre lâcheté, faites que leurs puissantes prières nous aident enfin à sortir de notre indifférence : c'est la grâce que nous vous demandons pour nous et pour tout ce diocèse qui est placé sous leur protection.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je veux fuir avec horreur les mauvaises compagnies.*

Digitized by Google

XIX^e LEÇON

LE CHRISTIANISME ÉTABLI (IV^e SIÈCLE, SUITE).

Martyre de saint Phocas, jardinier. — Martyre de saint Tarraque, vétéran. — Martyre de sainte Agnès. — Martyre de sainte Eulalie.

La persécution, qui avait cherché ses premières victimes dans le palais des empereurs et parmi les enfants des rois, pénétra bientôt dans la chaumière des pauvres. Dieu le permit ainsi, afin que le Christianisme eût des témoins dans tous les rangs, et tous les états de la société des représentants et des protecteurs dans le Ciel. L'intéressante histoire que nous allons rapporter sera une preuve sensible de cette vérité.

Au temps du martyre de saint Cyr et de sainte Julitte vivait à Sinope, ville du Pont, un pauvre jardinier nommé Phocas. C'était un homme d'une simplicité et d'une innocence de mœurs vraiment patriarcales. La culture de son petit jardin lui fournissait de quoi vivre et de quoi faire l'aumône. Dans cette profession, vile aux yeux du monde, il retraçait en quelque sorte l'état heureux où se trouvèrent Adam et Ève dans le Paradis terrestre. De son jardin et de sa petite maison il avait fait un hospice, qu'il tenait ouvert à tous ceux que la Providence lui adressait. Les étrangers et les voyageurs qui ne savaient où loger, étaient sûrs de trouver chez le saint jardinier une touchante hospitalité.

Cette vertu lui procura la couronne du martyre. Elle avait fait connaître Phocas dans tout le pays, et des méchants, soupçonnant bien qu'un homme si charitable

Digitized by Google

était Chrétien, le dénoncèrent au magistrat. Son prétendu crime était si notoire, qu'on n'observa point à son égard les formalités ordinaires. Les bourreaux reçurent ordre de le mettre à mort en quelque endroit qu'ils le rencontrassent. Arrivés à Sinope, ils s'arrêtèrent à la maison de Phocas, et demandèrent à loger chez lui. Ils ne le connaissaient pas plus que lui-même ne les connaissait ; car ils ne dirent pas d'abord le sujet qui les amenait. Leur dessein était de s'informer du peuple de ce faubourg quel homme était ce Phocas et où était sa demeure. Ainsi l'innocent agneau se trouvait au milieu d'une troupe de loups, et la colombe sans fiel et sans malice parmi des vautours cruels et carnassiers.

Enfin, cette liaison qui se forme d'ordinaire à table ayant fait naître la confiance entre les soldats et leur hôte, le Saint leur demanda qui ils étaient et ce qu'ils venaient faire à Sinope. Ils étaient si charmés de son honnêteté et de ses attentions, qu'ils lui dirent : « Nous promettez-vous de ne découvrir à personne ce que nous allons vous confier ? — Je vous le promets, répondit Phocas. — Nous cherchons un certain Phocas que nous avons ordre de mettre à mort, aussitôt que nous le rencontrerons. Nous vous prions d'ajouter une nouvelle faveur à celle de l'hospitalité que nous vous devons, en nous aidant à découvrir cet homme. — Je le connais beaucoup, répondit le Saint d'un air tranquille ; je me fais fort de le trouver. Je ne vous demande pour cela que quelques heures, et je vous promets de vous en donner des nouvelles certaines. En attendant, ajouta le Saint, veuillez vous reposer dans ma petite maison. »

Les soldats s'étant retirés pour aller se coucher, le Saint employa le délai qui lui restait à faire deux choses : la

Digitized by Google

première, à préparer un bon repas pour le lendemain à ses futurs bourreaux ; la seconde, à tout disposer pour ses funérailles : son âme était prête à paraître devant Dieu. Pendant la nuit, le Saint creusa sa fosse et mit ordre à tout ce qui était nécessaire à sa sépulture. Dès le matin, il va trouver ses hôtes : « Eh bien ! leur dit-il d'un air riant, l'oiseau est dans le filet. Je vous l'avais bien promis ; j'ai fait de si bonnes recherches, que j'ai trouvé Phocas. Vous pourrez vous saisir de lui quand vous voudrez. — Où est-il ? demandent les soldats avec grand empressement. — Il n'est pas loin d'ici. Il est devant vous, c'est moi. »

Frappés d'une pareille réponse, ils restèrent quelque temps immobiles, ne pouvant se résoudre à tremper leurs mains dans le sang d'un homme qui montrait tant de vertus, et qui les avait reçus dans sa maison avec une si grande cordialité. Phocas les encourageait directement, en leur répétant qu'il ne craignait point la mort, puisqu'elle devait lui procurer les plus précieux avantages. Enfin, ils lui coupèrent la tête, et son âme fut offerte à Dieu par les Anges, comme une hostie d'agréable odeur.

Sortons de la chaumière du pauvre, et portons nos pas vers les camps romains. Ces camps, déjà remplis de Chrétiens un siècle auparavant, vont nous donner encore un illustre exemple de cette noble fierté de la foi, hélas ! si rare aujourd'hui. Voici un vétéran qui va paraître devant le tribunal des persécuteurs ; allons-y nous-mêmes pour avoir la relation fidèle de son martyre et de celui de ses deux compagnons [1].

[1] Les actes de saint Taraque, de saint Probe et de saint Andronic sont un des plus précieux monuments de l'antiquité chrétienne. Les trois premières

Digitized by Google

Taraque, Romain d'extraction quoique né en Isaurie, était un vieux soldat des armées impériales. Il s'était retiré du service, dans la crainte qu'on ne l'obligeât à faire quelque chose de contraire à sa conscience. Lorsqu'on l'arrêta, il était âgé de soixante-cinq ans.

Probus, le second des martyrs, natif de Pamphylie, avait quitté une fortune considérable, afin de pouvoir servir Jésus-Christ avec plus de liberté.

Andronic, le plus jeune des trois, était d'une des premières familles de la ville d'Éphèse. Ils furent tous les trois arrêtés à Pompéiopolis, ville de Cilicie, par l'exempt Eutolmius Palladius, et conduits à Tarse, capitale de la province. Le 21 juin de l'an 304, ils comparurent devant le gouverneur Numérius Maxime, tenant l'audience publique. Le centurion Démétrius, s'approchant du tribunal, dit : Seigneur, voici trois hommes de la secte impie des Chrétiens, qui ont refusé d'obéir aux édits des empereurs.

Maxime, s'adressant d'abord à Taraque, lui dit : « Quel est ton nom ?

parties contiennent les interrogatoires que nos Saints subirent à Tarse, à Mopsueste et à Anazarbe, villes de Cilicie. C'est une copie authentique des actes proconsulaires que les Chrétiens achetèrent deux cents deniers des notaires publics. Ils le disent eux-mêmes en les envoyant à leurs frères d'Icone. « Nous les avons tirés des registres du greffe criminel de Tarse, par l'entremise de Sébaste, l'un des officiers de la justice de cette ville, qui nous en a obtenu la communication moyennant la somme de deux cents deniers, que nous lui avons donnée. Vous y verrez le commencement et la suite du martyre de ces hommes admirables, leur fin glorieuse, et les prodiges qu'il a plu à Dieu d'opérer par leur moyen, pour sa propre gloire et pour notre édification. Nous vous supplions de vouloir en faire part aux Fidèles de la Pisidie et de la Pamphylie, afin que Notre-Seigneur Jésus-Christ soit glorifié, et que chacun trouve dans ce récit fidèle un nouveau motif de s'animer à combattre, sous les auspices du Saint-Esprit, les ennemis de la vérité. » (D. Ruinart, t. II, p. 93.)

La quatrième partie des actes est due à trois Chrétiens, témoins oculaires du martyre.

Digitized by Google

TARAQUE. Je suis Chrétien.

MAXIME. Ne me parle pas de ton impiété, dis-moi seulement ton nom.

TARAQUE. Je suis Chrétien.

MAXIME, s'adressant aux bourreaux. Qu'on le frappe sur la bouche, afin de lui apprendre à ne pas répondre une chose pour une autre.

TARAQUE, après avoir reçu un violent soufflet. Je vous dis mon vrai nom ; si vous voulez savoir celui que j'ai reçu de mon père, je m'appelle Taraque, et à l'armée on me nommait Victor.

MAXIME. Quelle est ta profession, ton pays ?

TARAQUE. Je suis Romain, mais né à Claudiopolis en Isaurie. J'étais soldat de profession, mais j'ai quitté le service parce que je suis Chrétien.

MAXIME. Tu as bien fait, ton impiété te rend indigne de porter les armes : mais comment as-tu quitté le service ?

TARAQUE. J'ai demandé mon congé à Publius, mon capitaine, et il me l'a accordé.

MAXIME. Écoute, j'ai pitié de tes cheveux blancs; si tu obéis aux ordres de l'empereur, je te procurerai son amitié. Viens, sacrifie aux dieux, à l'exemple même des empereurs.

TARAQUE. Les empereurs se trompent.

MAXIME. Qu'on le frappe sur la bouche pour avoir dit que nos princes sont dans l'erreur.

TARAQUE. Oui, je le répète, ils sont hommes, et en cette qualité ils sont trompés.

MAXIME. Sacrifie aux dieux et renonce à ta folie.

TARAQUE. Je ne peux renoncer à la loi de Dieu.

MAXIME. Tête de fer ! y a-t-il d'autre loi que celle des empereurs ?

Digitized by Google

TARAQUE. Oui, il y en a une autre, et vous la transgressez en adorant l'ouvrage de vos mains, des statues de bois ou de pierre.

MAXIME. Qu'on le frappe sur le cou pour lui faire quitter son entêtement.

TARAQUE. Ce que vous appelez entêtement n'est que le salut de mon âme, et je ne l'abandonnerai jamais.

MAXIME. Je te le ferai bien quitter, moi, et te rendrai sage malgré toi.

TARAQUE. Vous pouvez faire ce qu'il vous plaira, mon corps est en votre pouvoir.

MAXIME. Qu'on le dépouille et qu'on le fasse passer par les verges.

TARAQUE, tandis qu'on le frappait. C'est maintenant que vous avez trouvé le secret de me rendre un vrai sage. Les coups que vous me faites donner me fortifient; ils augmentent ma confiance en Dieu et en Jésus-Christ.

MAXIME. Méchant que tu es! comment peux-tu dire qu'il n'y a qu'un Dieu? en voilà deux que tu viens de nommer. N'as-tu pas donné le nom de Dieu à une certaine personne appelée Christ?

TARAQUE. Oui; c'est le Fils du Dieu vivant; c'est l'espérance des Chrétiens; c'est pour lui que nous souffrons, et c'est par lui que nous sommes sauvés.

MAXIME. Renonce à cette extravagance; viens, et sacrifie.

TARAQUE. J'ai soixante-six ans; j'ai toujours vécu dans la connaissance et l'amour de la vérité; je ne puis l'abandonner.

Le centurion Démétrius, affectant un air de pitié, lui dit: Tu me fais compassion; suis mes conseils, et sauve ta vie en sacrifiant.

Digitized by Google

TARAQUE. Garde tes avis pour toi, ministre de Satan.

MAXIME. Qu'on le charge de grosses chaînes, et qu'on le conduise en prison. Faites entrer celui qui suit.

Le centurion Démétrius dit : Seigneur, le voilà.

MAXIME. Quel est ton nom ?

PROBUS. J'en ai deux : le plus noble est Chrétien ; celui qu'on me donne dans le monde, c'est Probus.

MAXIME. Quel est ton pays, quelle est ta famille ?

PROBUS. Mon père était de Thrace; je suis né à Sida, en Pamphylie. Ma famille n'est pas noble; mais je suis Chrétien.

MAXIME. Tu ne l'ennobliras pas beaucoup avec ce nom. Crois-moi, sacrifie aux dieux; c'est un moyen bien plus sûr; car, si tu obéis, je te promets mon amitié et la faveur des empereurs.

PROBUS. Tout cela m'est inutile. Je pouvais par ma fortune tenir un rang distingué dans le monde, mais j'ai renoncé à tout pour servir mon Dieu.

MAXIME. Qu'on lui ôte ses habits, et qu'on lui donne cent coups de nerf de bœuf.

Tandis qu'on frappait le martyr, le centurion Démétrius lui dit : Aie pitié de toi-même, mon ami; vois la terre toute couverte de ton sang.

PROBUS. Faites ce que vous voudrez de mon corps : vos tourments sont pour moi un rafraîchissement délicieux.

MAXIME. Ta folie est donc incurable ? Qu'espères tu ?

PROBUS. Je suis plus sage que vous, parce que je n'adore point les démons.

MAXIME. Qu'on le tourne et qu'on le frappe sur le ventre.

PROBUS. Seigneur, mon Dieu, assistez votre serviteur.

MAXIME. A chaque coup, dites-lui : Où est le Dieu que tu appelles à ton secours ?

Digitized by Google

PROBUS. Il m'assiste, et il m'assistera, car je fais si peu de cas de vos tourments, que je ne vous obéis point.

MAXIME. Misérable ! vois ton corps déchiré et la terre toute couverte de ton sang.

PROBUS. Plus mon corps souffre pour Jésus-Christ, plus mon âme acquiert de force et de vigueur.

MAXIME. Qu'on lui mette les fers aux pieds et aux mains, qu'on lui étende les jambes dans les ceps jusqu'au quatrième trou, et qu'on ne permette à personne de le voir. Le troisième, où est-il ?

Le centurion Démétrius dit : Seigneur, le voilà.

MAXIME. Quel est ton nom ?

ANDRONIC. Mon vrai nom est Chrétien.

MAXIME. Tes ancêtres ne portaient pas ce nom-là; réponds juste.

ANDRONIC. Parmi les hommes, on m'appelle Andronic.

MAXIME. Quelle est ta famille ?

ANDRONIC. Mon père est un des principaux habitants d'Éphèse.

MAXIME. Veux-tu m'en croire ? n'imite pas les fous qui ont passé avant toi; leur folie leur a coûté cher. Adore les dieux et obéis aux empereurs, qui sont nos pères et nos maîtres.

ANDRONIC. Le démon est votre père, quand vous faites ses œuvres.

MAXIME. Jeune homme, tu fais l'insolent; sais-tu que j'ai des tourments tout prêts ?

ANDRONIC. Je ne les crains pas.

MAXIME. Qu'on le dépouille, qu'on le lie, et qu'on l'étende sur un chevalet[1].

[1] Le chevalet était un instrument de supplice qui se composait d'une ou plusieurs planches fixées sur des tréteaux. On couchait le martyr sur ces

Digitized by Google

Alors le centurion Démétrius dit au martyr : Obéis, mon ami, avant qu'on déchire ton corps.

ANDRONIC. J'aime mieux voir mettre mon corps en pièces que de perdre mon âme.

MAXIME. Sacrifie, ou je te condamne à une mort cruelle.

ANDRONIC. Je n'ai jamais sacrifié aux démons dès mon enfance; je ne commencerai pas aujourd'hui.

Athanase, corniculaire ou contrôleur de l'armée, lui dit : Je suis assez âgé pour être ton père, et j'ai droit de te donner des conseils : obéis au gouverneur.

ANDRONIC. L'admirable conseil que celui de sacrifier aux démons !

MAXIME. Misérable ! nous verrons si tu es insensible aux tourments; quand tu les sentiras, tu renonceras peut-être à ta folie.

ANDRONIC. Heureuse folie que celle d'espérer en Jésus-Christ ! C'est la sagesse du monde qui donne la mort éternelle.

MAXIME. Qui t'a appris toutes ces extravagances ?

ANDRONIC. Le Verbe, qui donne la vie, qui la conserve, et qui un jour nous ressuscitera, suivant la promesse de Dieu.

MAXIME. Qu'on le tourmente avec violence.

ANDRONIC. Je n'ai fait aucun mal, et vous me tourmentez comme un scélérat. Je ne souffre que pour le culte qui est dû au vrai Dieu.

MAXIME. Appelles-tu n'avoir rien fait, que d'avoir foulé aux pieds les ordres de nos empereurs et de m'avoir bravé

planches; on lui prenait les pieds et les mains avec des cordes qui passaient dans des poulies, et dont l'extrémité s'attachait à un tour placé à chaque bout du chevalet. On tournait ces tours, et on étendait ainsi jusqu'à les disloquer et les rompre les membres du martyr. Dans cet état de tension, on le frappait à grands coups sur le corps.

Digitized by Google

jusque sur mon tribunal? Si tu avais le moindre sentiment de piété, tu adorerais les dieux de nos princes.

ANDRONIC. C'est une impiété d'abandonner le vrai Dieu pour adorer le marbre et le bronze.

MAXIME. Tu oses dire que nos princes sont des impies! Qu'on lui enfonce des pointes de fer dans les côtés.

ANDRONIC. Je suis entre vos mains, faites ce qu'il vous plaira.

MAXIME. Qu'on mette du sel sur ses plaies, et qu'on lui frotte les côtés avec des morceaux de tuiles cassées.

ANDRONIC. Vous venez de me donner un grand soulagement.

MAXIME. Je te ferai mourir peu à peu.

ANDRONIC. Vos menaces ne me font point peur; l'esprit qui m'anime est plus fort que celui qui vous fait agir.

MAXIME. Qu'on lui mette des chaînes aux pieds et au cou, et qu'on le garde en prison.

Ainsi finit le premier interrogatoire. En vain chercheriez-vous dans l'histoire profane une scène plus dramatique, un tableau plus complet. Dans ce tableau, vous voyez un juge qui, à toute la brutalité d'un tyran subalterne, joint la cruauté du tigre; devant lui, un vieux soldat qui répond avec toute la franchise militaire; un homme distingué par sa fortune, qui conserve le calme le plus parfait au milieu des supplices; et enfin un jeune homme qui désespère le juge par la vivacité de ses reparties. A côté de ces quatre figures, se montre dans l'ombre une autre figure, figure hypocrite, figure de Judas; c'est celle de ce centurion Démétrius, qui, feignant la piété, engage les martyrs à une lâche trahison. Ce tableau si complet, si animé, nous allons le retrouver dans le second et le troisième interrogatoire.

Digitized by Google

Le gouverneur étant parti de Tarse pour Mopsueste, autre ville de Cilicie, fit conduire enchaînés à sa suite ses trois prisonniers. Il voulait peut-être, par ce spectacle, épouvanter les Chrétiens, ou donner à ses inférieurs une idée de sa puissance. Quoi qu'il en soit, il fut à peine arrivé à Mopsueste, qu'il monta sur son tribunal, et, s'adressant au centurion Démétrius, il lui dit : Qu'on amène les impies qui suivent la religion des Chrétiens.

— Seigneur, répondit Démétrius, les voici.

MAXIME, s'adressant à Taraque. Je sais qu'on doit respecter la vieillesse, mais c'est lorsque la prudence et le jugement l'accompagnent. J'aime à croire que tu as changé de sentiments. Viens donc sacrifier aux dieux; je suis prêt à rendre à ton âge et à ton mérite tout l'honneur qui leur est dû.

TARAQUE. Je suis Chrétien, et plaise au Ciel que vous et les empereurs quittiez votre aveuglement pour suivre le chemin qui conduit à la vie !

MAXIME. Qu'on lui brise les mâchoires avec une pierre en lui disant : Renonce à ta folie.

TARAQUE. Cette folie est une vraie sagesse.

MAXIME. Misérable ! tu as toutes les dents cassées : sauve du moins le reste. Sacrifie ; c'est ce que tu as de mieux à faire.

TARAQUE. Si je le croyais, je n'endurerais pas de si cruels tourments.

MAXIME. Qu'on le frappe encore sur la bouche en lui disant : Réponds.

TARAQUE. Vous m'avez fait rompre toutes les dents, et vous voulez que je réponde ?

MAXIME. Homme maudit des dieux, je saurai bien te guérir de ta folie. Qu'on apporte des charbons ardents;

Digitized by Google

qu'on étende ses mains sur le feu jusqu'à ce qu'elles soient brûlées.

TARAQUE. N'est-ce que cela? votre feu est peu de chose; je ne crains que les flammes éternelles.

MAXIME. Vois tes mains toutes rôties ; rien ne pourra donc te rendre sage? Sacrifie.

TARAQUE. Avez-vous d'autres tourments? vous pouvez les employer ; j'ai de quoi vous mener loin.

MAXIME. Qu'on le pende par les pieds, la tête en bas, et qu'on allume dessous un feu qui fasse beaucoup de fumée.

TARAQUE. Votre feu n'a pu me faire périr, et vous prétendez m'intimider avec de la fumée?

MAXIME. Versez-lui du vinaigre et du sel dans les narines.

TARAQUE. Vos bourreaux vous ont trompé; votre vinaigre n'est pas fort; rien n'est plus fade que votre sel.

MAXIME. Mêlez-y de la moutarde, et frottez-lui-en le nez.

TARAQUE. Je vous en avertis, vos bourreaux vous trompent; au lieu de moutarde ils m'ont donné du miel.

MAXIME. En voilà assez pour cette séance; j'inventerai de nouvelles tortures pour te faire renoncer à ta folie.

TARAQUE. Vous me trouverez toujours prêt.

MAXIME. Qu'on le remette en prison, et que l'on m'en amène un autre.

Démétrius le centurion amena Probus, qui répondit dans ce nouvel interrogatoire avec la même fermeté que dans le premier. Le barbare Maxime, continuellement mis à bout par la présence d'esprit du saint martyr, employa la seule logique que connaissent les tyrans vaincus. Il lui fit successivement briser les mâchoires, brûler la

Digitized by Google

plante des pieds, écorcher les épaules et couvrir la tête de charbons ardents.

Andronic, avant de passer par les mêmes épreuves, eut à éviter un piége que le perfide tyran lui tendit. Aussitôt qu'il fut entré dans la salle, Maxime lui dit: Tes compagnons ont d'abord refusé d'obéir, il a fallu employer les tourments pour vaincre leur opiniâtreté. A la fin, ils ont cédé, et ils seront magnifiquement récompensés de leur obéissance. Andronic lui répondit: Pourquoi cherchez-vous à me tromper? Mes compagnons n'ont point renoncé au culte du vrai Dieu; et, quand ils l'auraient fait, je ne me rendrais jamais coupable d'une pareille impiété. Le Dieu que j'adore m'a revêtu des armes de la foi. Jésus-Christ mon Sauveur est ma force, en sorte que je ne redoute ni votre pouvoir, ni celui de vos maîtres, ni celui de vos dieux. Vous pouvez en faire l'épreuve. Maxime le fit lier à des pieux et déchirer à coups de nerf de bœuf, ensuite frotter le dos avec du sel, puis retourner afin qu'on le frappât sur le ventre, pour ouvrir les plaies faites pendant le premier interrogatoire.

Ici eut lieu une nouvelle scène qui jeta le tyran dans un accès de rage impossible à décrire, et les spectateurs dans un grand étonnement. Andronic parut à tous les regards parfaitement guéri des blessures qu'il avait reçues dans son premier interrogatoire. A cette vue, Maxime, s'adressant aux gardes de la prison : Traîtres que vous êtes, ne vous avais-je pas expressément défendu de laisser entrer qui que ce fût pour voir cet homme ou pour panser ses plaies ?

Pégase le geolier. J'en jure par votre grandeur, personne ne l'a vu, personne n'a pansé ses plaies. On l'a gardé, chargé de chaînes, dans l'endroit le plus écarté

Digitized by Google

de la prison. Si vous doutez de ma fidélité, voilà ma tête, je consens à perdre la vie.

Maxime. Comment se fait-il qu'on n'aperçoive plus aucune trace de ses plaies ?

Pégase. J'ignore comment il a été guéri.

Andronic. Aveugles que vous êtes, vous ne savez pas que le médecin qui m'a guéri est aussi tendre qu'il est puissant ? Vous ne le connaissez point. Ce n'est pas avec des poudres ou des herbes qu'il guérit, mais par sa seule parole. Il est au Ciel, et il est présent partout. Le tyran confondu ordonna qu'on chargeât le martyr de nouvelles chaînes et qu'on le remît en prison.

Ce gracieux gouverneur partit ensuite de Mopsueste et se rendit à Anazarbe, autre ville de son gouvernement : il y traîna encore les saints martyrs. Là, nouvel interrogatoire et nouvelles tortures. Le chevalet, les lèvres coupées, la peau de la tête enlevée et la tête couverte de charbons, des broches rougies au feu plantées dans les côtés, des clous rougis et plantés dans les mains, les yeux piqués avec des pointes jusqu'à la perte de la vue, telles furent les épreuves des courageux témoins de notre foi.

Tout étant inutile, Maxime envoya chercher le pontife Térentien, qui avait l'inspection des jeux publics et des spectacles, pour le charger de donner le lendemain le divertissement des jeux. Il se rendit une foule innombrable à l'amphithéâtre, qui était à un mille de la ville.

« Nous étions retirés sur une montagne voisine, disent les Chrétiens, auteurs du reste des actes, regardant ce qui se passait et attendant avec crainte la fin de la journée et l'issue du combat de nos frères. Tout à coup Maxime ordonne à ses gardes d'aller chercher les Chrétiens con-

Digitized by Google

damnés aux bêtes. Leurs tourments les avaient réduits dans un si triste état, qu'ils ne pouvaient se soutenir. On les chargea sur les épaules de quelques portefaix qui les apportèrent dans l'amphithéâtre. Nous nous avançâmes autant qu'il nous fut possible, nous cachant à demi derrière quelques pierres qui étaient là. La vue de nos frères réduits en cet état nous fit verser bien des larmes. Plusieurs même des spectateurs ne purent s'empêcher d'en répandre.

« A peine les martyrs eurent-ils paru, qu'il se fit un grand silence. Le peuple se mit à murmurer tout haut contre la barbarie du gouverneur : bon nombre abandonnèrent les jeux et retournèrent à la ville. Le gouverneur, irrité, mit des soldats à toutes les avenues de l'amphithéâtre pour empêcher que personne en sortît, et pour remarquer ceux qui s'y présenteraient afin de les lui dénoncer. Il fit lâcher un grand nombre de bêtes, mais elles s'arrêtèrent tout court au sortir de leurs loges et ne firent point de mal aux saints martyrs.

« Furieux d'un pareil spectacle, Maxime fit donner cent coups de bâton aux gardiens des bêtes, comme pour les punir de ce que les lions et les tigres étaient moins cruels que lui. Il les menaça de les faire mettre en croix, s'ils ne lui fournissaient sur l'heure celle de toutes leurs bêtes qu'ils croyaient la plus féroce et la plus carnassière. Ils lâchèrent donc un grand ours qui ce jour-là avait tué trois hommes. Le terrible animal s'approcha à petits pas du lieu où étaient les martyrs, et se mit à lécher les pieds d'Andronic. Ce jeune héros, qui souhaitait passionnément de mourir, appuya sa tête sur l'ours, faisant tous ses efforts pour le mettre en colère, mais l'ours ne bougea pas. Maxime, ne se possédant plus, fit tuer l'ours sur-le-champ aux pieds d'Andronic.

Digitized by Google

« Térentien, craignant pour lui-même, ordonna de lâcher une lionne furieuse, dont le souverain sacrificateur d'Antioche lui avait fait présent. Dès qu'elle parut, tous les spectateurs pâlirent : ses rugissements effrayèrent les plus intrépides. Cependant, quand elle fut près des martyrs, qui étaient étendus sur le sable, elle se coucha aux pieds de Taraque dans une attitude suppliante, et les lécha. Maxime, écumant de rage, la fit provoquer. La lionne, reprenant alors la fureur qu'elle n'avait oubliée que pour les saints martyrs, rugit d'une manière effroyable, mit en pièces un guichet de la porte de l'amphithéâtre, et jeta une si grande épouvante parmi le peuple, qu'on criait de toutes parts : « Nous sommes perdus ; qu'on ouvre la loge à la lionne. » Pour en finir, on appela les confecteurs, qui achevèrent les saints martyrs. La nuit étant venue, nous enlevâmes leurs corps, et nous les portâmes dans une caverne de rocher, pratiquée sur le flanc d'une montagne voisine. Marcion, Félix et Vérus se sont retirés dans le rocher, résolus d'y passer le reste de leur vie, afin que le même tombeau qui renferme ces saintes reliques couvre aussi un jour leurs corps.

« Que notre Dieu soit béni à jamais ! Nous vous conjurons, au reste, nos chers frères, de recevoir avec votre charité ordinaire ceux qui vous remettront cette lettre. Ils méritent vos soins et votre estime, car ils sont du nombre des ouvriers qui travaillent sous les ordres de Jésus-Christ, auquel la gloire et la puissance appartiennent, avec le Père et le Saint-Esprit, avant tous les siècles, maintenant et toujours, et dans les siècles à venir. Amen [1]. »

[1] Tels sont en abrégé ces fameux actes que tous les critiques modernes reconnaissent pour originaux. Ces mêmes critiques ont révoqué en doute les

Digitized by Google

Dans tous les lieux qu'il visite, le soleil éclaire des combats semblables à celui que nous venons de décrire. Suivons cet astre dans sa course : de l'Orient passons à l'Occident. Là, nous terminerons ce court abrégé de la dixième persécution générale. Voici deux nouveaux champions qui formeront pour nous l'arrière-garde de la grande armée de martyrs, dont le règne de Dioclétien admira les triomphes. Ce sont deux jeunes vierges à peine âgées de treize ans; toutes deux d'une illustre naissance, toutes deux héritières d'une grande fortune, toutes deux belles et pures comme des Anges, toutes deux trop faibles pour porter leurs chaînes, et étonnant déjà leurs juges et leurs bourreaux par la grandeur de leur courage : nous avons nommé Agnès et Eulalie.

Agnès illustra la grande Rome, qui fut le théâtre de ses victoires. Ses richesses et sa beauté la firent rechercher en mariage par plusieurs jeunes gens des anciennes familles de Rome, en particulier par Procope, fils du gouverneur de cette ville. Ce jeune homme lui envoya un riche présent. Agnès le refusa en disant qu'elle était déjà promise à un autre époux. Procope en fit part à son père, en le priant d'employer l'autorité que lui donnait sa place de gouverneur, pour obtenir le consentement d'Agnès. Le

actes de plusieurs autres martyrs, parce qu'ils leur ont paru ou trop longs, ou remplis soit de trop de discours, soit de tourments trop extraordinaires, soit de trop de miracles, soit de paroles trop dures envers les juges. Or, les actes de nos trois Saints réunissent à la fois tous ces caractères; ils sont très-longs, renferment beaucoup de discours, des tourments inouïs, plusieurs miracles, avec des mots très-durs envers le gouverneur. De plus, les dates y sont fautives en quelques points; et cependant personne ne doute de leur authenticité. Cela montre que les règles imaginées par les critiques, ou du moins les applications qu'ils en ont faites, présentent beaucoup d'arbitraire, et qu'il est très-permis de revenir sur leurs jugements. (Rohrbacher, *Hist. universelle*, etc., t. VI, p. 89.)

Digitized by Google

gouverneur la fit donc venir et lui demanda pourquoi elle refusait l'alliance de son fils. « C'est, lui répondit la Sainte, que je suis promise à un époux divin. » Le gouverneur ne comprit pas cette réponse; mais un de ses officiers lui dit que cette enfant était Chrétienne, et que cet époux divin était le Dieu des Chrétiens.

Le gouverneur, changeant de ton et de manière, ordonna à la Sainte de quitter sur-le-champ cette secte impie, sous peine de perdre sa fortune et d'être livrée aux plus cruels tourments. Il espérait l'effrayer; il se trompa. Agnès montra, dans un corps délicat et dans un âge si tendre, une âme intrépide qui ne soupirait qu'après le martyre. Le gouverneur fit allumer un feu terrible et étaler les ongles de fer, les chevalets et tous les instruments du supplice. La jeune vierge considéra cet épouvantable appareil sans la moindre émotion. Ce n'est pas assez dire. Elle fit éclater sa joie à la vue des tortures qui lui étaient préparées, et se présenta d'elle-même pour les souffrir. Alors, on la traîna devant les idoles pour la forcer à leur offrir de l'encens, mais elle ne leva la main que pour faire le signe de la croix. Le gouverneur, voyant l'inutilité de toutes ses mesures, menaça la Sainte de l'envoyer dans un lieu infâme, où cette chasteté qu'elle aimait tant serait exposée aux insultes d'une jeunesse libertine. Jésus-Christ, répondit Agnès, est trop jaloux de la chasteté de ses épouses pour souffrir que cette vertu leur soit ravie; il en est lui-même le gardien et le protecteur.

Le juge, transporté de colère, exécuta la menace qu'il avait faite: la Sainte fut traînée dans un lieu de débauche. Un libertin qui osa se présenter à la porte fut frappé de la foudre et perdit la vue. Ses compagnons effrayés le por-

Digitized by Google

tèrent à la Sainte, qui par ses prières lui rendit sur-le-champ la vue et la santé [1].

Cependant le principal accusateur d'Agnès aigrissait de plus en plus le magistrat contre elle; mais le juge n'avait pas besoin d'aiguillon. Outré lui-même de se voir méprisé et défié par une jeune vierge, il la condamna à être décapitée. Le bourreau, s'étant approché de sa jeune victime, fut attendri. Son visage pâlit, sa main trembla: la Sainte, remplie de joie, fut obligée de l'encourager. Puis elle fit une courte prière et baissa la tête, tant pour adorer Dieu que pour recevoir le coup qui consomma son sacrifice. Les spectateurs ne purent retenir leurs larmes en la voyant, dans une extrême jeunesse, chargée de fers et intrépide sous la main tremblante de l'exécuteur. Elle fut enterrée auprès de Rome, sur le chemin de Nomento. On a toujours spécialement invoqué la Mère de Dieu et sainte Agnès pour obtenir la vertu de pureté.

Pendant qu'Agnès triomphait du démon dans la capitale même de son empire, Eulalie le couvrait de honte en Espagne, où la guerre contre les Chrétiens était dans tout son feu. Le barbare Dacien, gouverneur de la province, qui venait de faire périr le Diacre saint Vincent au milieu de tourments inouïs, était alors à Mérida, capitale de la Lusitanie. Eulalie, issue d'une des premières familles d'Espagne, avait été élevée dans la Religion chrétienne. Une admirable douceur de caractère, une rare modestie, une tendre piété, un grand amour de la virginité, l'avaient rendue dès son enfance également chère à Dieu et aux hommes. Douée d'une grande âme, elle n'aimait rien de

[1] Ce lieu, qui servit de prison à la Sainte, est aujourd'hui une prison souterraine située sous la magnifique église de Sainte-Agnès, près la place Navone, à Rome.

Digitized by Google

ɔe qui flatte et qui perd les jeunes personnes, la parure et les plaisirs. Elle n'avait encore que douze ans, lorsque parurent les édits de Dioclétien, et, malgré sa jeunesse, elle regarda ces édits comme le signal du combat. Sa mère, inquiète de l'ardeur qu'elle témoignait pour le martyre, crut devoir la mener à la campagne.

Eulalie, conduite par l'esprit de Dieu, s'échappe durant la nuit, et, après beaucoup de fatigue, arrive au point du jour à Mérida. Elle court au palais, se fait jour à travers la garde du gouverneur, parvient au pied de son tribunal, et se trouve, sans pâlir, au milieu d'une forêt de haches et de faisceaux. Elle reproche au fier Dacien l'impiété dont il se rendait coupable en voulant faire abjurer la seule vraie Religion. Au reste, ajouta-t-elle, puisque vous cherchez des Chrétiens, je suis Chrétienne. Dacien la fit arrêter. Il employa d'abord les caresses, et lui représenta le tort qu'elle se ferait à elle-même et la douleur qu'elle causerait à ses parents, si elle persistait dans sa désobéissance.

Ces moyens étant inutiles, il eut recours aux menaces, lui montra tous les instruments de supplice destinés à la tourmenter, et lui dit qu'elle ne subirait aucune torture si elle voulait prendre, seulement du bout du doigt, un peu de sel et d'encens. Eulalie, pour montrer qu'elle ne se laisserait pas gagner, renversa l'idole et foula aux pieds le gâteau préparé pour le sacrifice. Cette sainte audace eut bientôt sa récompense. Deux bourreaux la saisissent et lui déchirent les côtés avec des crocs de fer. Eulalie compte ses plaies en répétant d'un air tranquille : On vous écrit sur moi, Seigneur ! on grave sur mon corps, avec le fer et l'acier, vos victoires : que j'aime à les lire aussi !

On lui applique ensuite des torches ardentes sur la poi-

Digitized by Google

trine et sur les côtes. Elle souffre cette nouvelle torture sans se plaindre. Enfin, le tyran, que le fer ne sert pas assez vite, a recours au feu. Il fait allumer un grand nombre de torches autour d'Eulalie; la flamme l'environne bientôt et s'attache à toute sa personne. La jeune martyre, voyant ses habits brûler, se hâte de dénouer ses cheveux qu'un nœud tenait négligemment relevés sous son voile. Ils viennent flotter sur ses épaules et les couvrent d'une infinité de boucles que l'art n'avait point faites. Cette précaution rassure un peu sa pudeur alarmée; mais déjà la flamme l'enveloppe et gagne les cheveux. Au moment où ce dernier voile lui est enlevé, la chaste vierge expire étouffée par la flamme et la fumée. La neige qui tombe en abondance couvre son corps, et le Ciel, qui prend soin des funérailles d'une vierge qui lui est chère, en ordonne lui-même la pompe, en y faisant régner partout la couleur des vierges. Les Chrétiens enterrèrent Eulalie près du lieu de son martyre. On bâtit depuis en cet endroit une magnifique église, et ses reliques furent placées sous l'autel.

PRIÈRE.

O mon Dieu, qui êtes tout amour! je vous remercie d'avoir choisi tout ce qu'il y a de plus faible pour vaincre ce qu'il y a de plus fort; donnez-moi la pureté de saint Agnès et de sainte Eulalie.

• Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je penserai dans mes peines aux souffrances des martyrs.*

Digitized by Google

XX^e LEÇON

LE CHRISTIANISME ÉTABLI (IV^e SIÈCLE, SUITE).

Jugement de Dieu sur Dioclétien, sur Maximien, sur Galère. — Conversion de Constantin. — La paix donnée à l'Église. — Influence du Christianisme sur le droit des gens, sur le droit politique, sur le droit civil. — Charité.

En racontant l'histoire des martyrs, nous avons choisi les illustres témoins de notre foi dans toutes les parties du monde : en Orient, en Occident, en Asie, en Afrique et en Europe, dans tous les âges et dans toutes les conditions. Montrer ainsi la catholicité et l'unité de la Religion, pulvériser le reproche de fanatisme que l'impiété fait à nos saints martyrs, apprendre à tous qu'il n'est ni pays, ni condition, ni âge, qui n'ait donné des saints au Ciel et qui ne puisse lui en donner encore : telle a été notre intention. Le martyre, ou le témoignage du sang : voilà sans doute un impérissable monument de la vérité du Christianisme. La mort des persécuteurs en est un autre non moins éclatant. Oui, la mort des martyrs et la mort des tyrans sont comme une double ligne de colonnes immortelles placées sur la route des âges, où l'œil pénétrant lit cette inscription : *Au roi immortel des siècles, à l'Agneau dominateur du monde.* La mort des martyrs prouve sa bonté, la mort des tyrans prouve sa justice, et l'une et l'autre montrent que tous les hommes, tous les rois, le voulant ou sans le vouloir, contribuent à l'établissement et à l'affermissement de son règne éternel.

Dioclétien et ses collègues avaient immolé pendant dix ans de persécution un si grand nombre de victimes, qu'ils

Digitized by Google

crurent avoir anéanti le Christianisme. Enivrés de ce fol orgueil, ils firent dresser deux colonnes de marbre, qui se voient encore en Espagne, avec les inscriptions suivantes :

DIOCLÉTIEN JOVIEN [1], MAXIMIEN HERCULE.

CÉSARS-AUGUSTES,
POUR AVOIR ÉTENDU L'EMPIRE ROMAIN DANS L'ORIENT ET DANS L'OCCIDENT,
ET POUR AVOIR ÉTEINT LE NOM DES CHRÉTIENS QUI CAUSAIENT LA RUINE DE LA RÉPUBLIQUE.

DIOCLÉTIEN, CÉSAR-AUGUSTE,

POUR AVOIR ADOPTÉ GALÈRE DANS L'ORIENT;
POUR AVOIR ABOLI PARTOUT LA SUPERSTITION DU CHRIST;
POUR AVOIR ÉTENDU LE CULTE DES DIEUX [2].

Ces deux colonnes, cette double inscription, devaient raconter à toutes les générations le triomphe des tyrans, et voilà qu'elles n'ont immortalisé que leur barbarie et leur impuissance. De leur vivant même, l'Agneau domi-

[1] Dioclétien se faisait appeler Jovien, c'est-à-dire descendant de Jupiter.

DIOCLET. JOVIUS, MAXIM. HERCULEUS.
CÆSS. AUGG.
AMPLIFICATO PER ORIENTEM ET OCCID. IMP. ROM.
ET NOMINE CHRISTIANOR. DELETO
QUI REMP. EVERTEBANT.

DIOCLETIAN. CÆS. AUG.
GALERIO IN ORIENTE ADOPT.
SUPERSTITIONE CHRISTI UBIQ. DELETA,
CULTU DEORUM PROPAGATO.
(Dans Baronius, à l'année 304.)

Digitized by Google

nateur prit soin de les humilier et de tirer vengeance du sang de ses disciples. Dioclétien, intimidé par la puissance et les menaces de Galère, abdiqua l'empire à Nicomédie, c'est-à-dire dans la même ville où il avait signé l'édit de persécution. Il se retira en Dalmatie, où il mena une vie privée près de Salone, aujourd'hui Spalatro, où l'on montre encore les ruines de son palais. Quelques années plus tard, il eut la douleur de voir sa femme et sa fille condamnées à mort par le tyran Licinius et exécutées sur une place publique. A ces premières douleurs se joignit celle de se voir l'objet du mépris général. Livré à des agitations continuelles, il ne voulait ni manger ni dormir. Nuit et jour on l'entendait soupirer; ses yeux étaient souvent humides de larmes de désespoir; il se roulait tantôt sur son lit, tantôt sur la terre, jusqu'à ce qu'il mourut misérablement consumé par la faim, la mélancolie et le chagrin [1].

Maximien Hercule fut aussi contraint d'abdiquer à Milan. Il voulut par trois fois reprendre la pourpre et même l'arracher à Maxime, son propre fils; tous ses efforts ayant été inutiles, il se pendit de désespoir. Galère, attaqué d'une horrible maladie, se vit dévorer tout vivant par la pourriture et les vers. Il exhalait une odeur si infecte, que ses propres domestiques ne pouvaient le supporter [2], et abandonné de tout le monde il expira dans des douleurs horribles en 311. Ainsi périrent les trois grands persécuteurs du nom chrétien. Maintenant, rois, comprenez: instruisez-vous, juges de la terre. Et nous, profitons de cette leçon salutaire, elle est bien propre à fortifier notre foi et à nous pénétrer d'un respect profond

[1] Lact., *de Mortib. persecutor.*, *sub fin.*
[2] Eusèbe, l. IV, c. XVI; Lact., *loc. cit.*

Digitized by Google

pour Jésus-Christ; car nous verrons dans la suite des siècles que tous ceux qui ont osé suivre leur exemple ont subi le même sort.

Cependant le moment marqué de toute éternité pour le triomphe de l'Église était venu. Dieu avait assez fait connaître que toutes les puissances de la terre ne pouvaient la renverser. Quand il fut bien constant, bien avéré que lui seul l'avait établie, il y appela enfin les empereurs, et fit du grand Constantin le protecteur déclaré du Christianisme. Ce prince était fils du César Constance Chlore. Il réunissait dans sa personne les plus éminentes qualités: un génie vif, mais toujours tempéré par une rare sagesse, était encore relevé en lui par une taille avantageuse et une figure noble. Après la mort de son père, il fut proclamé empereur à l'âge de trente ans. Cette dignité lui fut disputée par Maxime, fils de l'empereur Maximien Hercule. Les deux compétiteurs se livrèrent quelques légers combats, où Maxime eut d'abord l'avantage. Constantin prit la résolution d'en venir à une bataille décisive, et, franchissant les Alpes, il marcha sur Rome [1].

Comme l'armée de Maxime était plus forte que la sienne, il comprit qu'il avait besoin d'un secours extraordinaire, et il songea à se rendre favorable le Dieu des Chrétiens. Il le pria avec les vœux les plus ardents de se faire connaître à lui : ce prince avait le cœur droit, et il fut exaucé. Vers l'heure de midi, lorsqu'il marchait à la tête de ses troupes par un temps calme et serein, il aperçut dans le ciel une croix éclatante, au milieu de laquelle étaient tracés, en caractères lumineux, ces mots: *Par ce signe tu vaincras* [2]. Toute l'armée vit ce prodige;

[1] Voyez Eusèbe, *in Vita Constant.*

[2] In hoc signo vinces.

Digitized by Google

mais personne n'en fut plus effrayé que le prince. Il s'occupa le reste du jour à chercher ce que signifiait cette merveille. La nuit suivante, pendant son sommeil, Jésus-Christ lui apparut avec le même signe, et lui ordonna de faire sur ce modèle un étendard pour le porter dans les combats, comme une sauvegarde contre ses ennemis.

Le matin, l'empereur appela des ouvriers, et leur traça le dessin de l'étendard. C'était une espèce de pique couverte de lames d'or, avec une traverse en forme de croix, d'où pendait un voile tissu d'or. Au haut de la croix était une couronne enrichie de pierreries : on voyait au milieu de la couronne les deux premières lettres du nom de *Christ* entrelacées , et au-dessus du voile paraissaient les images de l'empereur et de ses enfants; on donna à cet étendard le nom de *Labarum*. Constantin choisit parmi ses gardes cinquante hommes des plus braves et des plus pieux pour le porter l'un après l'autre. Encouragé par cette vision céleste, il n'hésita point à livrer bataille à son ennemi. Maxime fut vaincu; et en fuyant il se noya dans le Tibre. Rome ouvrit ses portes à Constantin. Le nouveau maître du monde appela auprès de lui le pape saint Sylvestre pour s'instruire des vérités de la Religion chrétienne, dont il fit une profession publique, et son premier soin fut de publier un édit en faveur du Christianisme [1].

Rien n'est plus certain, dans l'histoire, que cette apparition miraculeuse de la croix, rapportée par Eusèbe de Césarée, historien et ami de l'empereur, et confirmée par

[1] Vita Constant.

Digitized by Google

une multitude d'écrivains et de monuments de toute espèce. Si un autre nous l'eût racontée, dit le savant Évêque, il aurait eu peine à nous persuader; mais l'empereur Constantin nous ayant lui-même fait le récit de ce prodige, et nous l'ayant assuré avec serment, à nous qui écrivons cette histoire, quelqu'un pourrait-il en douter, surtout après que l'événement a justifié la promesse ?

Ainsi parlait Eusèbe dans le temps où une infinité de personnes, témoins oculaires de ce fait, vivaient encore et pouvaient le démentir. On a bonne grâce de venir, quinze siècles après, sans preuves, sans monuments, révoquer en doute un fait aussi grave, uniquement parce qu'il ne nous convient pas, que dis-je? uniquement parce qu'il prouve la divinité d'une Religion qu'on craint parce qu'on ne l'aime pas; et qu'on n'aime pas, parce qu'elle condamne le mal qu'on aime. Du reste, quand nous abandonnerions ce miracle à l'impiété, sa cause n'en serait pas meilleure : on le verra dans les deux leçons suivantes. Nous conjurons le fidèle et l'incrédule de les lire avec une égale attention : le fidèle pour s'affermir dans la foi, et l'incrédule pour s'éclairer.

Cependant, jusqu'à Constantin, l'Église n'avait point eu d'existence *sociale;* il y avait des personnes et des familles chrétiennes, il n'y avait point de nations chrétiennes. En montant sur le trône avec Constantin, la Religion passa de l'état domestique à l'état social. Alors elle fit sentir son influence aux nations, comme elle l'avait fait sentir aux individus. Les mœurs publiques, les lois, le langage même devinrent peu à peu chrétiens, et le triomphe de Notre-Seigneur finit par être complet. Cette influence salutaire mérite bien de notre part quelques moments d'étude; nous devons tant à la Religion, et nous sommes

Digitized by Google

si portés à oublier ses bienfaits, que c'est un vrai service rendu aux hommes que de leur en rappeler le souvenir.

Recueillons-nous donc un instant, et considérons cette influence, 1° sur le *droit des gens*, c'est-à-dire dans les rapports des peuples les uns avec les autres. Avant le Christianisme, la grande loi qui réglait les rapports des peuples entre eux, c'était la loi du plus fort. *Malheur aux vaincus*[1] ! telle était la devise universelle ; aussi ne faisait-on la guerre que pour conquérir du butin et des esclaves. La guerre était toujours accompagnée de la dévastation, de l'incendie, du carnage, de la désolation du pays vaincu, et suivie de l'esclavage de ses habitants. Or, nous avons vu quel était le sort des esclaves. Des fers que rien ne devait plus briser, des traitements indignes, l'obligation de se tuer les uns les autres pour amuser les vainqueurs ou pour honorer leurs funérailles : voilà le seul avenir qui les attendait.

Le Christianisme, passé à l'état social, modifie peu à peu ce code barbare. Au droit brutal du plus fort il substitue insensiblement la douce loi de la charité universelle ; la guerre ne se fait plus avec la même barbarie : les prisonniers ne sont plus esclaves ; recueillis sur le champ de bataille par les vainqueurs, les blessés sont soignés, soulagés, rendus à la vie, et plus tard à leur patrie, à leur famille. Tel est le caractère général de la guerre parmi les nations chrétiennes ; et, pour qu'on sache bien que c'est au Christianisme seul, que ce terrible fléau doit d'être adouci, il conserve encore son caractère de barbarie chez les nations modernes qui n'ont point

[1] Væ victis.

Digitized by Google

reçu l'influence de l'Évangile, et il redevient de plus en plus barbare chez les peuples chrétiens, à mesure que l'Évangile perd son influence.

De cet adoucissement de la guerre est résultée peu à peu l'abolition de l'esclavage ; mais ici, combien le Christianisme s'est montré sage et prévoyant ! Appeler tout d'un coup les esclaves à la liberté, c'eût été bouleverser le monde. Notre-Seigneur se contente de déposer dans l'Évangile les principes de la liberté en disant : « Vous êtes frères ; aimez-vous les uns les autres comme vous vous aimez vous-mêmes. » Et les Apôtres et l'Église sont venus, suivant l'opportunité des circonstances, faire l'application de ces principes, et, sans secousses, sans révolutions, les esclaves ont passé à la liberté. Il est admirable de voir les modifications successives de la législation sous l'influence chrétienne. Lisez le Code Justinien et les Capitulaires de nos rois, surtout ceux de Charlemagne, et vous assistez à cette transformation du vieux monde au monde nouveau. Ici encore, pour qu'on sache bien que c'est au Christianisme, et au Christianisme seul, qu'appartient l'abolition de l'esclavage, il suffit de savoir que les nations idolâtres vivent encore sous le régime de la loi païenne, et que l'esclavage est chez elles en pleine vigueur.

2° Sur l'*ordre politique*, dans les rapports des rois et des peuples. Dans le paganisme, vous voyez toujours le droit du plus fort réglant toutes choses, c'est-à-dire asservissant partout l'être faible au profit de l'être fort. Les rois étaient de véritables despotes ; les peuples, de vils troupeaux qui servaient à tous les caprices de leurs maîtres. L'histoire des empereurs romains place cette humiliante vérité au rang des faits les plus incontestables. Le divin

Digitized by Google

Législateur, le Roi des rois meurt pour son peuple, et du haut de la croix il dit : « Que celui qui est le premier parmi vous soit le serviteur des autres. » Du haut de la croix descend une autre leçon. En portant l'obéissance à son Père jusqu'à la mort, le Fils de Dieu dit aux peuples : « Je vous ai donné l'exemple afin que vous fassiez comme j'ai fait. » Auparavant il avait dit : « Rendez à César ce qui est à César. » Dans cette double leçon est la consécration du pouvoir et du devoir, le principe de l'esprit de sacrifice, la véritable base d'une société parfaite. Ainsi, dans le Christianisme passé à l'état social, les peuples ne sont plus pour les rois, mais les rois pour les peuples : comme les enfants ne sont pas pour les parents, mais les parents pour les enfants. Les dignités, les postes élevés, s'appellent des *charges*, et au fond de ces principes est l'abolition du droit de la force matérielle. De là est venu le caractère de douceur et d'équité qui distingue les législations des peuples chrétiens.

Et pour qu'on sache bien que c'est au Christianisme, et au Christianisme seul, que nous devons ces avantages, les peuples idolâtres sont encore régis par la loi du plus fort : les rois y sont des despotes. Plus l'influence de l'Évangile diminue chez les nations chrétiennes, plus les lois redeviennent injustes, barbares, contradictoires, plus le despotisme pèse et s'étend, plus l'État conspire à confisquer la liberté, la fortune, en un mot à être tout comme au temps de Tibère et des autres Césars : c'est-à-dire plus nous retombons dans l'arbitraire du paganisme [1].

3° Sur l'*ordre civil*. Dans la famille, nous avons déjà

[1] Voyez *Code de la Religion et des mœurs*, par l'abbé Meusy, 2 vol. in-12, et, sur tous les détails de cette influence, notre *Histoire de la société domestique*, t. II.

Digitized by Google

vu ce que le Christianisme avait fait en faveur du père, de la mère et de l'enfant. Ces bienfaits devinrent des lois sous Constantin, c'est-à-dire que cet empereur, faisant passer dans la législation le grand principe évangélique de la charité et de l'égalité, abolit la polygamie et le divorce : là étaient les deux sources d'esclavage, de honte et de malheur pour la famille païenne. Le mariage un et indissoluble, qui ennoblit le père, relève la femme, assure la vie et l'éducation de l'enfant, en un mot, qui fait le bonheur de la famille dans les sociétés modernes, est tellement un bienfait du Christianisme, que partout où l'Évangile ne règne pas, la polygamie et le divorce subsistent; que, partout où l'Évangile perd de son influence, ces deux fléaux reparaissent sous une forme ou sous une autre.

Ainsi, sous l'influence chrétienne, le droit des gens, le droit politique, le droit civil, tous les rapports des hommes entre eux se sont modifiés, perfectionnés, sanctifiés. Nations modernes, là est le principe de votre supériorité. Puissiez-vous ne jamais l'oublier, et ne jamais forcer la Religion à se dire cette amère parole : *J'ai élevé, j'ai nourri des enfants, et ils m'ont méprisée*[1] ! Prenez-y garde, le Christianisme fut le triomphe de la charité sur la force brutale, de l'homme régénéré sur l'homme dégradé, de l'esprit sur la chair; si vous le bannissez, il passera à d'autres peuples, plus dignes que vous de ses bienfaits. Comme le soleil en descendant sous l'horizon ne laisse après lui que l'horreur des ténèbres, le divin flambeau en s'éloignant ne vous laissera que la nuit de l'erreur et le chaos des révolutions, en attendant les fers

[1] Isaïe, I.

Digitized by Google

de l'esclavage et les horreurs de la barbarie. Voyez ce qui est arrivé à la Grèce, à l'Afrique, autrefois si éclairées, si florissantes et si heureuses, parce qu'elles étaient chrétiennes. Que leur exemple vous serve de leçon !

4° Sur *tout ce qui souffre.* Sous le paganisme, l'être faible était partout opprimé, avili. Tout ce que le Christianisme avait opéré dans les lois était dirigé vers le but unique de protéger la faiblesse contre la force, et, grâce à son influence, les combats des gladiateurs furent abolis. Mais, en dehors de l'action des lois, il restait encore une foule de misères à soulager. Le Christianisme avait pour réussir toutes les ressources nécessaires ; mais sous la persécution il avait été forcé de les resserrer en lui-même. A peine fut-il libre, qu'il se fit comme un immense débordement de charité. On eût dit un fleuve d'amour qui, tombant d'une haute montagne, franchit toutes ses bornes, inonde toutes les campagnes, portant partout la fécondité et la vie. On vit s'élever à l'envi des maisons pour nourrir les petits enfants exposés ou abandonnés, quelle que fût la religion de leurs parents; d'autres, pour les orphelins; d'autres, pour les malades; d'autres, pour le logement des étrangers et des passants; d'autres, pour toute espèce de pauvres en général[1] : pas une misère qui n'eût son soulagement et son palais.

C'était d'ordinaire un apôtre de cette divine charité, un Prêtre, qui en avait l'intendance, comme à Alexandrie saint Isidore, sous le patriarche saint Théophile ; à Constantinople, saint Zotique, et ensuite saint Samson. Il y

[1] L'asile de l'enfance s'appelait en grec *brephotrophium ;* celui des orphelins, *orphanotrophium ;* celui des malades, *nosocomium ;* celui des étrangers, *xenodochium ;* celui des vieillards, *gerontocomium ;* celui de toute espèce de pauvres, *ptochotrophium.*

Digitized by Google

avait des particuliers qui entretenaient des hôpitaux à leurs frais, comme saint Pammaque à Porto, et saint Gallican à Ostie. Ce dernier avait été patrice et consul, et c'était une merveille qui attirait des spectateurs de toutes parts de voir un homme de ce rang, qui avait eu les ornements du triomphe et l'amitié de l'empereur Constantin, de le voir, dis-je, laver les pieds des pauvres, les servir à table, et donner aux malades toutes sortes de soulagements [1]. Combien de fois, depuis cette époque, le même exemple n'a-t-il pas été donné par des rois et des reines, par des princesses délicates nées sur les marches du trône ! Le culte des pauvres, qu'on passe l'expression, est le caractère distinctif de la religion chrétienne.

Les saints Évêques n'épargnaient rien pour ces sortes de dépenses. Ils avaient grand soin de la sépulture des pauvres et du rachat des captifs qui avaient été pris par les Barbares, comme il arrivait souvent dans la chute de l'Empire romain [2]; ils vendaient jusqu'aux vases sacrés pour ces deux dernières aumônes, tant elles étaient privilégiées. Saint Exupère, évêque de Toulouse, se réduisit par là à une telle pauvreté, qu'il portait le corps de Notre-Seigneur dans un panier et le précieux sang dans un calice de verre. Saint Paulin, évêque de Nole, après avoir tout vendu, se vendit lui-même comme esclave pour racheter le fils d'une veuve. Ainsi, les grands trésors des églises, l'or et l'argent dont elles étaient ornées, n'y étaient que comme en dépôt, et, en attendant une occasion de les employer, telle qu'une calamité publique, une mortalité, une famine, tout cédait à l'entretien des temples vivants du Saint-Esprit [3].

[1] Baron., *ad* 3 *decemb.* — [2] Cypr., *Ep.*, LVI, p. 146; Mamachi, t. III, p. 46 et suiv. — [3] Fleury, *Mœurs des Chrétiens*, p. 330.

Digitized by Google

Ce changement dans les mœurs n'est pas moins miraculeux que le changement dans les idées. Si, durant les persécutions, un homme se fût tout à coup présenté au milieu de l'amphithéâtre, où la vieille Rome buvait avec délices le sang des Chrétiens, et que, s'adressant à l'empereur, au sénat, aux dames romaines, il eût dit: « Sublime empereur qui voyez l'univers ramper à vos pieds, sénateurs illustres, fils des Fabius, des Scipions et des Gracques, et vous superbes matrones si délicates et si fières, un jour viendra, et il n'est pas éloigné, où vos filles, devenues chrétiennes, se feront un honneur de servir les pauvres et les esclaves. Tous ces malheureux que vous daignez à peine regarder, que vous accablez de chaînes et de coups, que vous envoyez mourir dans des îles désertes, sur le bord des chemins, ou que vous jetez à vos murènes, seront recueillis par vos fils, respectés, chéris, appelés du nom de frères; et vos descendants les plus illustres attacheront plus de gloire à être les serviteurs et les servantes des pauvres, que les rejetons des Scipions et des Césars. »

Si, dis-je, un homme avait tenu ce langage à l'empereur et au sénat, certes on l'eût regardé comme un insensé; cependant il eût été prophète. Et si, cent ans après Constantin, tous ces grands de Rome fussent revenus sur la terre, quel eût été leur étonnement en voyant la prophétie réalisée? Auraient-ils pu ne pas s'écrier : C'est un inconcevable prodige, il ne peut être que l'ouvrage de Dieu: *Incredibile, ergo divinum*[1] !

PRIÈRE.

O mon Dieu, qui êtes tout amour ! je vous remercie d'avoir donné la liberté à votre Église ; grâces vous soient

[1] Tertull., *adv. Marcion.*

Digitized by Google

rendues de tous les bienfaits qu'elle a répandus sur le monde et sur chacun de nous en particulier.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je prierai chaque jour pour mes supérieurs temporels.*

Digitized by Google

XXIe LEÇON

LE CHRISTIANISME ÉTABLI (SUITE).

Résumé de ce qui précède. — Étude sur le fait de l'établissement du Christianisme. — Difficulté de l'entreprise. — Faiblesse des moyens. — Grandeur du succès. — Supposition.

La première nécessité des temps actuels est d'enraciner la foi dans les âmes. Sauf erreur de notre part, le meilleur moyen d'y parvenir est de présenter dans toute sa simplicité le fait de l'établissement du christianisme : nulle preuve plus complète, plus forte, plus populaire. Nous allons l'exposer, en résumant dans les deux leçons suivantes tout ce qui vient d'être expliqué sur les trois premiers siècles. Rien de plus authentique que notre récit. Il est appuyé sur le témoignage unanime des Juifs, des Païens et des Chrétiens, c'est-à-dire sur l'autorité de témoins oculaires et parfaitement irrécusables [1]. Nier leur disposition serait nier toute certitude historique. Or, afin de mettre le fait dans tout son jour, il suffit de le montrer sous un triple point de vue : 1° les difficultés de l'entreprise ; 2° la faiblesse des moyens ; 3° la grandeur du succès.

1° Difficultés de l'entreprise. Les auteurs juifs, païens et chrétiens, nous disent d'une voix unanime qu'à l'épo-

[1] On peut voir leur témoignage : 1° dans Bullet, *Hist. de l'établ. du Christ.* ; 2° dans le P. Decolonia, *la Vérité du Christ. prouvée par les auteurs païens* ; 3° dans le P. Mamachi, *Origines et antiq. chris.*, t. I, II, III et IV ; 4° dans tous les Pères, notamment saint Justin, Tertullien, Origène, Arnobe, Lactance, etc. ; 5° dans Tacite, *Hist.*, lib. XV ; Sueton. *in Vespas. et Domit.*, etc. ; 6° dans toutes les démonstrations évangéliques ; 7° dans le Talmud, etc. 8° dans Baronius, *Annales eccl.*, depuis l'an 34 à 310.

Digitized by Google

que où le Christianisme parut, le monde entier, à l'exception du petit coin de terre habité par les Juifs, était idolâtre. Le but de l'entreprise était de renverser le Judaïsme et le Paganisme, et sur leurs débris d'élever le Christianisme. Il s'agissait donc de déclarer la guerre à tous les peuples et de les attaquer dans ce qu'il y a de plus fort et de plus sacré au fond du cœur humain, le sentiment religieux. Chez les Païens, le sentiment religieux avait une énergie particulière ; il se confondait avec les passions, devenues l'objet exclusif du culte universel. Chez les Juifs et chez les Païens, il se confondait avec les préjugés les plus flatteurs pour l'orgueil national, car tous croyaient leurs institutions politiques inviolablement attachées à la conservation de leur religion. Sur la foi des oracles, Rome, maîtresse du monde, regardait le Paganisme comme la cause de ses succès et la garantie de la durée éternelle de son empire. On le voit, l'entreprise tout entière n'est qu'un tissu de difficultés, plus graves les unes que les autres.

Première difficulté : détruire le Judaïsme. Les Juifs étaient en petit nombre, il est vrai, mais ils avaient pour leur religion un attachement très-vif, très-fondé, très-intéressé. Attachement très-vif : depuis plusieurs siècles ils étaient radicalement guéris de leur penchant à l'idolâtrie. Plutôt que de renoncer à la loi de Moïse, ils avaient souffert de la part des rois de Syrie les pillages, les dévastations, les avanies et les mauvais traitements de toute espèce. Pour la défense de leur foi, un grand nombre avaient versé leur sang sur les champs de bataille, à la suite des fils de Matathias ; d'autres l'avaient généreusement confessée devant les tyrans et s'étaient laissé mettre à mort, au milieu des plus affreux supplices, plutôt que

Digitized by Google

de l'abjurer : tels furent le saint vieillard Éléazar, la mère des Machabées et ses sept fils.

Attachement très-fondé. Le Judaïsme était la Religion véritable; elle avait Dieu même pour auteur ; les patriarches et les prophètes, la gloire de la nation, pour interprètes ; les Juifs eux-mêmes pour seuls dépositaires. Jérusalem était l'habitation du Seigneur; son temple, l'unique sanctuaire où il accueillait les adorations des hommes et rendait ses oracles. Une longue suite de prodiges servaient de fondement à cette religion. La fidélité des enfants d'Israël à cette loi descendue du Ciel avait été la source de bénédictions innombrables ; elle leur avait mérité les bonnes grâces des plus fiers conquérants ; elle faisait encore leur force et leur supériorité devant tous les peuples.

Attachement très-intéressé. L'interprétation mensongère donnée aux prophéties par les pharisiens flattait tellement l'orgueil national, qu'elle était devenue la base de toutes leurs espérances. Les Juifs attendaient avec une opiniâtreté fanatique un Messie conquérant, qui les délivrerait du joug des Gentils, qui leur mettrait en main le sceptre de l'univers, et qui ramènerait pour eux les beaux jours du règne de Salomon.

Or, il fallait leur persuader que l'interprétation pharisaïque des prophéties était une erreur ; leur attente d'un Messie conquérant, une chimère ; leur religion, une ombre vaine qui allait faire place à la réalité ; leur titre, jusqu'alors exclusif, de peuple chéri de Dieu, un titre qui allait être partagé par tous les peuples. Il fallait leur persuader que leur haine et leur mépris profond pour les gentils. étaient deux sentiments coupables que devait remplacer un amour fraternel, si bien que, passant par-des-

Digitized by Google

sus les défenses de la loi de Moïse, qui leur interdisait tout commerce religieux avec les Païens, ils devaient, sous peine de damnation éternelle, adorer avec eux, d'un même culte, dans les mêmes temples, un homme jugé, condamné, supplicié, d'un commun accord, par eux et par les Païens, comme un insigne malfaiteur, et le reconnaître pour l'unique Dieu du ciel et de la terre.

Seconde difficulté : détruire le Paganisme. Les Païens n'étaient pas moins que les Juifs attachés à leur religion. En effet, loin de gêner les passions, le Paganisme flattait tous les penchants les plus chers au cœur de l'homme. L'esprit n'était point obligé de courber son orgueil sous le joug de mystères impénétrables ; dans les dogmes païens, tout était parfaitement accessible à la raison dégradée, que nulle autorité ne contraignait d'ailleurs à recevoir comme règle de croyance ce qu'il lui plaisait de rejeter.

La morale du Paganisme laissait le cœur parfaitement libre de ses affections. « Les désordres pour lesquels l'homme éprouve un penchant si impérieux étaient non-seulement permis, mais encore en honneur : on leur décernait même des récompenses. Que dis-je ? autorisés et consacrés par l'exemple des dieux, ils étaient en quelque sorte obligatoires. Les excès d'intempérance et de luxure formaient le fond des mystères de Bacchus, de Cybèle et de Vénus.

« Se livrer à une prostitution publique était un acte de religion. Les dieux encourageaient aussi le désir ardent des richesses, même lorsqu'on cherche à se les procurer par des voies illégitimes. Les voleurs invoquaient Mercure et la déesse Laverne pour réussir dans leurs entreprises. L'idée d'une vie à venir ne répandait point d'amertume

Digitized by Google

sur les plaisirs de la vie présente. On ne punissait dans le Tartare que certains crimes monstrueux pour lesquels les hommes ont naturellement de l'horreur, et que presque tous évitent sans effort : les autres désordres ne fermaient point l'entrée des Champs Élysées [1]. »

Le culte du Paganisme n'offrait pas moins d'agréments que son dogme et sa morale. « Pour honorer les dieux, on se rendait à des temples superbes; des Prêtres vêtus magnifiquement immolaient des victimes ornées avec pompe; de jeunes personnes de l'un et de l'autre sexe, parées de longues robes blanches et couronnées de fleurs, servaient de ministres; tout le peuple étalait ce qu'il avait de plus riche. Les empereurs, les consuls, les magistrats, les sénateurs, avec les marques de leur dignité, rehaussaient par leur présence l'éclat des cérémonies; l'air était rempli de doux parfums que l'on brûlait avec profusion; les plus belles voix et les instruments les plus agréables formaient des concerts ravissants; le sacrifice était suivi de festins, de danses, de jeux, de combats de gladiateurs, d'illuminations, de spectacles. Telles étaient les fêtes des dieux : des divertissements publics et communs; Rome y consacrait près de la moitié de l'année [2]. »

Ajoutez que tout ce qui peut autoriser un culte appuyait cette religion si commode. On l'avait sucée avec le lait, on la regardait comme le plus précieux héritage des ancêtres; les peuples estimaient que leur bonheur y était attaché; ils en faisaient le fondement de leurs républiques et de leurs États; elle leur était si chère qu'ils combattaient pour sa défense, avec plus d'ardeur que pour

[1] Voyez Bullet, *Histoire de l'établissement du Christianisme;* et les *Trois Rome*, description du Colisée et du grand Cirque, t. I et II.

[2] *Id., id.*

Digitized by Google

leur propre vie. Cette religion était si ancienne que son origine se perdait dans la nuit des temps. On croyait qu'elle avait commencé avec le monde; on lui donnait les dieux mêmes pour auteurs. Tous les siècles, toutes les nations lui rendaient témoignage; les plus grands orateurs la vengeaient des outrages qu'on osait lui faire; les généraux d'armée, les plus fiers conquérants ne partaient jamais pour leurs expéditions sans aller invoquer solennellement les dieux, aux temples desquels ils venaient ensuite suspendre les trophées de leurs victoires, et les maîtres du monde s'honoraient d'être leurs serviteurs.

« Les dieux avaient fait éprouver leur puissance quand on l'avait implorée. Les temples étaient remplis d'inscriptions placées par ceux qui avaient ressenti leur secours, et les histoires pleines de prodiges qu'ils avaient opérés; ils rendaient des oracles qui prouvaient que l'avenir n'avait point de ténèbres pour eux; il y avait même certains lieux célèbres par la suite continuelle de prodiges qui s'y opéraient tous les jours, et des temples où les dieux apparaissaient sous forme humaine. Les vers sibyllins promettaient à Rome qu'elle conserverait son empire tant qu'elle observerait ses anciennes cérémonies; et cette ville marquait un zèle ardent pour soutenir une religion qui lui assurait de si grandes destinées. C'est ainsi que le ciel et la terre, les dieux et les hommes semblaient concourir à affermir l'idolâtrie [1]. »

Troisième difficulté : établir le Christianisme. Détruire le Judaïsme et le Paganisme n'était que la première et la moins difficile partie de l'entreprise; sur leurs ruines élever le Christianisme, était la seconde. Or qu'était-ce

[1] Bullet, *id.*, p. 62; voyez, dans les *Trois Rome*, l'histoire de l'oracle de Préneste, t. III.

Digitized by Google

que le Christianisme? C'était tout ce qui répugnait le plus aux Juifs et aux Païens, tout ce qu'il y a de plus contraire aux penchants de l'homme dégradé. Pour le plus grand nombre, le Christianisme en lui-même était une Religion toute nouvelle; une Religion décriée d'avance par le supplice ignominieux de son auteur; une Religion méprisable par la pauvreté et l'obscurité de ses adeptes.

Pour un certain nombre d'autres, tant parmi les Juifs que parmi les Gentils, le Christianisme était quelque chose de plus odieux encore : c'était l'apparition formidable de la vérité, de cette vérité accusatrice que l'homme redoute comme un fléau, parce qu'elle condamne ses œuvres de ténèbres, et le poursuit de ses impitoyables lumières, et de ses remords implacables. Quel ne dut pas être l'effroi, le frémissement, la rage de tous ces hommes au cœur corrompu, dont le monde était plein, lorsqu'ils reconnurent cette Reine absolue qui venait revendiquer ses droits usurpés! Si le plus sage des philosophes, Socrate, fut, dit-on, condamné à boire la ciguë pour avoir osé rappeler une seule de ces vérités réformatrices, comment seront accueillis ceux qui viendront les proclamer toutes avec une autorité qui ne permet pas de réplique? Ainsi, par une coïncidence unique, et l'ignorance du vulgaire et la science des sages conspiraient avec une égale force contre l'établissement du Christianisme.

Il faut le dire : leur plus redoutable complice était le Christianisme lui-même. Dans son dogme, c'était une Religion toute hérissée de mystères impénétrables et qui heurtaient la raison. Vraie folie pour les Gentils et scandale pour les Juifs, elle prêchait un Dieu unique, et trois personnes dans ce Dieu : un Dieu-Homme; un Dieu né d'une Vierge; un Dieu qu'on mange dans un morceau de

Digitized by Google

pain, qu'on boit dans quelques gouttes de vin; un Dieu Juif, et Juif crucifié, et cent autres dogmes également incroyables, absurdes, ridicules aux yeux de la sagesse humaine, qu'il fallait cependant admettre sans mot dire, admettre avec tant de conviction qu'on devait être prêt à mourir pour les défendre, sous peine de tomber, au sortir de la vie, dans des brasiers éternels.

Dans sa morale, c'était une Religion effrayante de sévérité et d'austérité. Effrayante de sévérité, elle ne se contentait pas de condamner les actions coupables dont le Paganisme faisait des vertus. Elle proscrivait les paroles, les regards, les moindres gestes opposés à quelqu'une des vertus qu'elle prêchait, et elle les prêchait toutes. Que dis-je ? descendant jusqu'au fond des consciences, elle s'en allait chercher la fibre la plus cachée et la plus délicate qu'elle coupait sans pitié. A ses yeux, la pensée même fugitive du mal était un crime qu'elle punissait d'une éternité de supplices. Nul ménagement, nul quartier même pour les inclinations les plus impérieuses et les plus chères. Effrayante d'austérité, elle ne parlait que de prières, de larmes, de mortification, de crucifiement continuel de l'homme, de jeûnes, de privations de tout genre, d'aveux humiliants et de mille autres pratiques plus gênantes les unes que les autres. Elle ordonnait l'observation de lois inconnues, contraires aux coutumes les plus anciennes, aux préjugés les plus légitimes, telles que le pardon des injures, l'amour des ennemis, la fraternité de tous les hommes, par conséquent la destruction de l'esclavage, base sociale de tout le monde païen.

Dans son culte, elle n'inspirait pas moins de répulsion. C'était une Religion pauvre, qui, au lieu de fêtes pompeuses, de danses, de festins, de jeux du cirque, de spec-

Digitized by Google

tacles de l'amphithéâtre, n'offrait que des images lugubres, des souvenirs sanglants, des lectures sérieuses, des prières dont l'objet n'avait rien de flatteur pour les sens ; une Religion toute spirituelle et toute d'avenir, qui ne promettait pour récompense ici-bas que le mépris, la haine universelle, la spoliation, la mort sous les formes les plus affreuses, et, après la mort, des biens invisibles dont l'homme ne peut se faire une idée.

Quatrième difficulté : L'étendue de l'entreprise. A qui prétend-on imposer cette effrayante Religion ? A quelques bourgades isolées, ignorantes, à demi sauvages ? Non. — A quelques villes de l'Orient ou de l'Occident, également étrangères aux lumières et à la corruption du reste du monde ? Non. — Aux peuples barbares seulement, et non point aux Grecs ni aux Romains, les princes de la civilisation ? Non. — Il s'agit de la prêcher à tous les peuples sans exception, à l'Orient et à l'Occident, à l'univers entier : cette entreprise n'aura d'autres bornes que celles du monde. « Les glaces du Nord, les feux du Midi, l'immensité de l'Océan, l'âpreté des montagnes, les sables des déserts, seront des barrières impuissantes pour en arrêter le cours. Le colossal empire des Césars, qui se croit lui seul tout l'univers, ne doit faire qu'une partie de cette Église qu'on veut établir. Le Romain superbe, l'Asiatique amolli, le voluptueux Indien, le Maure stupide, le fier Germain, le Scythe féroce, entrent tous dans ce projet. On prêchera l'Évangile dans les synagogues des Juifs, dans les temples des idoles, dans les académies d'Athènes, sur les places de Rome, dans la cour des maîtres du monde. Le prétendu empire des climats, l'antipathie des esprits, la jalousie de gloire, la rivalité de domination, l'opposition d'intérêts, la différence des mœurs, la diversité des

Digitized by Google

coutumes, les vices caractéristiques des nations, ne doivent point empêcher tous les peuples de se réunir dans une même société, d'adopter la même créance, de suivre les mêmes maximes, de s'exercer dans les mêmes vertus, et de se regarder comme des frères [1].

Cinquième difficulté : Le temps. Quel temps choisit-on pour prêcher cette inconcevable folie, pour imposer cette cruelle Religion ? Sans doute quelqu'un de ces siècles de barbarie dont parlent les poëtes, où les hommes, dispersés dans les forêts, sans instruction, sans lumière, sans défense, étaient disposés à croire toutes les rêveries annoncées par d'habiles imposteurs ; où, sans passions comme sans vices, ils étaient préparés à recevoir le joug pénible de la morale qu'on venait leur présenter ? Non. On choisit précisément le siècle d'Auguste, le siècle païen le plus éclairé et le plus corrompu qui fût jamais ; le siècle des orateurs, des historiens, des poëtes, des philosophes, des diplomates, des guerriers, des hommes si grands dans tous les genres, qu'ils sont encore, par suite d'une admiration fanatique, donnés à la jeunesse pour modèles et pour maîtres ; mais aussi des hommes dont les débauches paraissent aujourd'hui fabuleuses, et que l'idée même de devoir ou de contrainte suffisait pour mettre en fureur. Pratiquer le vol, l'usure, les concussions, le vice infâme sous toutes les formes et avec des raffinements inouïs, était leur étude, leur vie. Faire dévorer par des armées de tigres, de lions et de panthères, des milliers d'hommes, ou les faire égorger entre eux, était un plaisir tellement habituel, que le soleil ne se levait pas une fois sans l'éclairer sur quelque point du globe ; un plaisir tellement

[1] Bullet, *id.*, p. 65.

Digitized by Google

enivrant, qu'on y sacrifiait des montagnes d'or, et qu'on était sûr, en le promettant au peuple, de parvenir, fût-on le dernier des misérables, aux premières dignités de l'Empire[1].

Sixième difficulté : Les calomniateurs. A peine le Christianisme eut-il paru, que des milliers de voix calomniatrices s'élevèrent contre lui, le suivirent, l'accompagnèrent, le précédèrent dans toutes ses démarches, ruinant ses premières conquêtes et rendant impossibles celles qu'il méditait. Divisés sur tout le reste, les Juifs et les Païens s'étaient réunis pour former ce formidable concert qui remplissait l'Orient et l'Occident. Hommes de néant, renégats, blasphémateurs, séditieux, destructeurs de la vraie Religion, ennemis de la nation sainte, perturbateurs du repos public, profanateurs de l'Écriture, qu'ils interprétaient d'une manière impie et contraire à toutes les espérances d'Israël ; fanatiques qui portaient leur sacrilége démence jusqu'à substituer au Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, un insigne malfaiteur juridiquement condamné et mis à mort pour ses crimes par la main du bourreau : telle était, avec beaucoup d'autres injures, la définition que les Juifs donnaient des Chrétiens.

« Les disciples du Christ, disaient à leur tour les Païens, sont des athées dont l'impiété provoque la colère des dieux immortels ; des magiciens ténébreux qui, pour mieux réussir dans leurs criminels desseins, ne veulent parmi eux ni savants, ni hommes vertueux ou riches ; mais seulement des sots, des dupes, des enfants, des femmelettes, des esclaves, des scélérats, comme ceux qui ont inventé cette abominable superstition, et dont le chef, livré

[1] Voyez Cicéron, cité dans notre *Histoire de la famille*, t. I.

Digitized by Google

à Pilate par sa propre nation, a justement subi le supplice infâme de la croix; des monstres à face humaine, qui dans leurs festins nocturnes égorgent un enfant dont ils boivent le sang, et dont ils mangent avec délices la chair palpitante, après quoi ils se plongent dans les plus infâmes débauches. »

Ces calomnies et mille autres encore avaient tellement prévalu, que le nom de Chrétien était devenu celui de tous les crimes, en sorte qu'il suffisait de le porter pour être, sans aucun examen, jugé digne de tous les supplices et de la haine du genre humain [1].

Septième difficulté : Les hérétiques. Poursuivi par la haine universelle, le Christianisme n'avait de ressource que dans l'étroite union de ses membres; mais voilà qu'un obstacle, le plus fâcheux peut-être, se forme dès le commencement au sein même de la nouvelle Religion.

La division se met parmi les Chrétiens: les hérétiques paraissent. A quelques pas du cénacle d'où le Christianisme venait de sortir, ils élèvent autel contre autel. Du vivant des Apôtres ils altèrent la doctrine du Maître, affaiblissent l'autorité des pasteurs dans l'esprit des néophytes, composent des histoires qui ébranlent l'authenticité des Évangiles, prêchent des erreurs monstrueuses qui donnent naissance à des sectes abominables et plus multipliées pendant les trois premiers siècles de l'Église que dans aucune autre époque. Profitant de cette division, les Juifs et les Païens se mettent à crier : que les Chré-

[1] Tertull., *Apol.*, c. x ; Tacite, *Annal.*, lib. XV. — Quand on les conduisait au supplice, le crieur public les précédait en criant : « Voici un ennemi des empereurs et des dieux. — Euplius Christianus, inimicus deorum et imperatorum. » (*Act. martyr.*, D. Ruinart, p. 440.)

Digitized by Google

tiens ne méritent aucune créance, puisqu'ils s'accordent si mal entre eux.

Huitième difficulté : Les philosophes. A la suite des hérétiques viennent les philosophes juifs et païens. Prêtant une oreille attentive, ils recueillent tous les bruits qui courent sur le compte des Chrétiens; ils s'informent, ils lisent les Écritures, les apologies; puis, ils se mettent en devoir de prouver que tous les bruits sont fondés, que les Chrétiens sont réellement des athées également ennemis des dieux et des Césars, en un mot, des scélérats tels que la renommée les présente; que leurs doctrines sont un fatras de rêveries, de contradictions et d'impiétés. Citations, sarcasmes, raisonnement, érudition, éloquence, génie même, rien ne manque à leurs ouvrages [1]. Aucune objection n'est oubliée, si bien qu'à partir du quatrième siècle, les plus habiles ennemis de la Religion n'ont pas su en trouver une nouvelle. La cause est jugée. Le peuple, toujours habitué à croire sur la parole des sages, s'affermit inébranlablement dans son opinion sur les Chrétiens, et cette opinion il la résume par ce mot sanguinaire: Les Chrétiens au lion : *Christianos ad leonem* [2].

Neuvième difficulté : Les comédiens. Tandis que les calomniateurs vouent le Christianisme à l'exécration universelle, tandis que les hérétiques lui déchirent le sein, tandis que les philosophes le ruinent dans l'esprit des hommes éclairés, les comédiens s'en emparent et le livrent à la dérision du peuple. Ses cérémonies les plus augustes, ses mystères les plus sacrés, ses lois les plus respectables, joués sur les théâtres, restent frappés d'un ridicule qui

[1] Voyez les ouvrages de Celse, de Porphyre, de Lucien, de Julien l'Apostat, etc., etc.

[2] Tertull., *Apol.*, c. XL.

Digitized by Google

en éloigne bien plus que le fer des bourreaux. Et le moyen, je vous demande, d'adorer le lendemain ce qu'on avait accueilli la veille par des risées et des mépris [1] ?

Dixième difficulté : Les progrès mêmes du Christianisme. Qui le croirait ? Il n'est pas jusqu'aux progrès du Christianisme qui ne deviennent des obstacles à sa propagation et une menace perpétuelle à son existence. Parmi ceux qui écoutent les nouveaux prédicateurs, les uns, dociles à la grâce, embrassent la vérité; les autres s'obstinent dans l'erreur. Les enfants deviennent chrétiens, les parents demeurent païens; les esclaves se font baptiser et refusent de servir aux abominables caprices de leurs maîtres; les acheteurs d'idoles ne vont plus chez les marchands dont ils faisaient la fortune. Les familles, les villes se divisent, les liens du sang et de l'amitié sont méconnus; le frère dénonce son frère, le père son fils, l'époux son épouse, le maître son esclave, l'ami son ami. Les querelles, les violences intestines retentissent au dehors et provoquent chaque jour des explosions de haine et des malédictions, contre les nouveaux prédicateurs et contre leurs doctrines.

Onzième difficulté : Les persécutions. Comme les flots de la mer dans un jour de tempête s'élèvent jusqu'à la hauteur des rochers qui bordent le rivage, ainsi cette masse de calomnies, d'accusations, d'agitations particulières monte jusqu'au trône impérial, sur lequel sont assis les Néron, les Domitien, les Dèce, les Dioclétien. Pour eux, c'est désormais un fait acquis que le Christianisme est un élément de discorde, une secte malfaisante; que les Chrétiens sont des perturbateurs qui compromettent la

[1] Voyez le martyre de saint Genès.

Digitized by Google

prospérité de l'Empire; des impies qui en ébranlent les fondements en provoquant la colère des dieux, dont le culte est la garantie de la domination éternelle de Rome. Si les barbares menacent les frontières, si les légions impériales essuient un échec, si le Tibre déborde, si le Ciel refuse ses pluies, si la terre tremble, si la disette se fait sentir, si la peste vient, les Chrétiens en sont responsables [1].

Alors sont ordonnées ces persécutions fameuses, ces massacres en masse que tout le monde connaît et qui devaient, mille fois pour une, étouffer la nouvelle Religion dans le sang de ses disciples. Dans un temps où l'on se faisait un jeu de la vie des hommes, où les supplices les plus atroces étaient les plus recherchés par les spectateurs, ni le rang, ni l'âge, ni le sexe ne sont épargnés : le nombre des victimes est une gloire. Les supplices ordinaires paraissent trop doux pour ceux que l'on regarde comme les ennemis des dieux et de l'État. On invente ou l'on renouvelle des tourments qui font frémir. Les Chrétiens sont battus de verges, appliqués aux tortures, écorchés avec des ongles d'airain; on les déchire par le fer, on les consume par le feu, on les cloue sur des croix. On se fait un jeu barbare de les voir mettre en pièces par les chiens, dévorer par les lions. Ils sont couverts de lames embrasées, assis sur des chaises ardentes, plongés dans l'huile bouillante, brûlés à petit feu; on les brise sous des meules, on les coupe par morceaux. Dans leurs corps couverts de blessures on ne déchire plus que des plaies. On ménage avec cruauté les moments qui leur restent à vivre; on choisit parmi les supplices ceux qui font mourir plus

[1] Tertull., *Apol.*, c. XXXVIII.

Digitized by Google

lentement; on les guérit par des soins barbares, pour les mettre en état de souffrir de nouveau.

La pitié est éteinte pour eux dans le cœur des hommes, et l'on applaudit à leurs supplices par des cris d'allégresse. La mort même ne les met point à l'abri de leurs persécuteurs. On s'acharne sur les tristes restes de leurs corps : on les réduit en cendres, on les précipite dans les fleuves, on les jette au vent pour les anéantir, s'il était possible. Rome s'enivre de leur sang, elle en fait couler des fleuves [1], et la haine qu'on leur porte n'est point satisfaite. Comme un vaste incendie, la persécution une fois allumée dans la capitale se communique de proche en proche, et s'étend jusqu'aux extrémités de l'Empire, alors presque aussi étendu que le monde. Ce n'est pas une persécution de quelques jours, c'est par siècles qu'il faut compter le temps des souffrances de l'Église. On ne peut la suivre pendant trois cents ans qu'à la trace du sang qu'elle répand et à la lueur des bûchers qu'on allume contre elle.

[1] Bullet, *id.*, p. 81. — On a voulu révoquer en doute les supplices des martyrs, sous prétexte qu'ils sont trop affreux. Les personnes qui tiennent ce langage font preuve de bien peu connaître l'antiquité. D'abord, le plus horrible de tous qui fut ordonné par Néron est rapporté par Tacite lui-même, historien païen non suspect. Ensuite, la plupart des autres étaient usités à l'égard des esclaves, des parricides, des vestales infidèles et des grands scélérats. Or, entre tous les scélérats, les Chrétiens passaient pour tenir le premier rang.

On a dit encore que le nombre des martyrs était exagéré. Même réponse. Quand on voit Caligula faire égorger dix-huit mille hommes dans un jour pour le plaisir du peuple, quand on voit des milliers de gladiateurs amenés dans l'amphithéâtre par les empereurs, les magistrats et les simples particuliers, on a la preuve palpable que dans le Paganisme la vie des hommes n'était rien, et les plus grands massacres sont parfaitement croyables, car ils rentrent parfaitement dans les mœurs de l'époque. Voyez sur tout cela : Mamachi, *De' costumi de' primit. Christ.*, t. I, préface ; Bullet, *Hist. de l'établ. du Christ.*; Baronius, *Annal.*, an. 34, 313 ; les *Trois Rome*, t. I, II et IV, etc., etc.

Digitized by Google

A la persécution de sang on fait succéder celle des caresses. On s'efforce de séduire ceux qu'on n'a pu vaincre. Richesses, honneurs, dignités, faveurs du prince, on promet tout pour gagner ces hommes sourds à la douleur, contre qui les tourments s'émoussent, et pour qui la mort n'a point d'aiguillon. C'est ainsi que tout est mis en usage pour anéantir le nom chrétien [1]. Maintenant, remettez-vous devant les yeux toutes les difficultés que nous venons d'indiquer, puis donnez un libre essor à votre imagination, et dites si vous connaissez quelque chose de plus gigantesque, de plus impossible que l'établissement du Christianisme.

2° Faiblesse des moyens. La révolution qu'il s'agit d'opérer est sans contredit la plus difficile qu'on puisse concevoir. Toutefois les moyens peuvent être si puissants, si parfaitement proportionnés à l'effet qu'insensiblement on vient à bout des entreprises en apparence les plus impossibles. On s'attend donc, et le bon sens l'exige, à voir paraître des êtres aussi extraordinaires que la mission qui leur est confiée. Comme l'humanité n'en offre point qui soient à un pareil niveau, ce sera sans doute la nature angélique qui fournira les héros de cette étonnante conquête ? Non. — Qui donc ? L'humanité. — Du moins on choisira dans l'humanité tout ce qu'elle possède de plus distingué par la supériorité du talent, par la noblesse de l'origine, par l'éclat des dignités, par la grandeur de la fortune, par l'étendue de la puissance, les Césars maîtres absolus du monde ? Non. — Au moins des Grecs fameux dans tout l'univers par leur sagesse et par leur merveilleuse éloquence ? Non. — Des Romains, dont le nom seul

[1] Bullet, *id.*, p. 82.

Digitized by Google

fait trembler les rois sur leurs trônes ? Non, des Barbares ! — Mais au moins d'illustres Barbares : des Égyptiens, pères des sciences ; des Gaulois, redoutables à Rome elle-même ? Non, quelque chose de moins.

— Qui donc ? Des Juifs, peuple haï et méprisé de tous les peuples. — Mais du moins les chefs de la nation, les grands prêtres, les riches, les savants ? Non. — Qui donc ? Des hommes du plus bas peuple, des pêcheurs de profession. — Mais sous leur extérieur grossier ils cachent sans doute les plus beaux dons du génie, ils sont très-éloquents ? Ils ne savent pas même leur langue. — Très-savants ? Ils ne connaissent que leur obscur métier. — Très-riches ? Ils possèdent pour toute fortune leurs barques et leurs filets. — Très-vertueux ? L'un est coupable de parjure, les autres d'ambition et de jalousie : tous passent pour des hommes infâmes et de mauvaise vie [1]. — Ils sont donc des héros par le courage ? Le plus brave de tous tremble comme une feuille à la voix d'une servante. — Du moins le nombre supplée au courage, ils seront des millions ? — Ils sont douze, ni plus ni moins. Oui, douze pêcheurs, douze Juifs, c'est-à-dire littéralement les derniers des hommes de la dernière des nations, ou, suivant la juste expression de l'un d'entre eux, la balayure du monde [2] : tels sont, au témoignage unanime des Juifs, des Païens et des Chrétiens, les héros de la plus colossale entreprise qui fût jamais. Voilà ceux qui doivent se présenter dans les cours les plus polies, parler devant les académies les plus illustres, être les docteurs des rois

[1] Celse, dans Origène, lib. II, n. 46 ; *id.*, lib. I. 26.

[2] I *Cor.*, IV, 13. — Celse, dans Origène, lib. I, n. 42, dit : « Jesum ascitis decem aut undecim hominibus famosis, publicanis nautisque nequissimis, huc illuc cum illis fugitasse turpiter et ægre cibos colligentem. »

Digitized by Google

et des peuples ; convaincre les sages de folie, les philosophes d'ignorance, le monde entier de crime et d'erreur.

Ici encore représentez-vous vivement ce qu'étaient les Apôtres, puis donnez libre essor à votre imagination, et dites s'il était possible de trouver des moyens plus disproportionnés à l'immensité de l'entreprise : une troupe de douze bateliers pour subjuguer l'univers, quelle dérision !

3° Grandeur du succès. Quelle sera l'issue de l'entreprise ? Eh ! quel succès peut-on se promettre pour des hommes qui, ayant toutes les oppositions à vaincre, n'emploient pour moyen que des obstacles ? « On voit, d'une part, une religion agréable et pompeuse que l'on croit établie par les dieux, que l'on estime aussi ancienne que le monde, que l'on regarde comme la base du bonheur et de la prospérité publique ; de l'autre, une religion sévère, simple, nouvelle, ennemie des usages nationaux et de l'ordre établi ; d'une part, les sages, les philosophes, les hommes de génie, les magistrats, les empereurs, les armées, l'univers entier ; de l'autre, quelques ignorants, sans défense, sans appui, sans secours : d'une part, l'autorité, la cruauté, la fureur ; de l'autre, la faiblesse, la patience, la mort : d'une part, les bourreaux ; de l'autre, les victimes [1]. » A qui est restée la victoire ? A l'univers, vous dit la raison. Aux douze pêcheurs, répond l'histoire. Oui : et l'histoire profane écrite par les Juifs et par les Païens eux-mêmes, témoins oculaires de l'événement, et mortels ennemis des Chrétiens. Cette histoire apprend que le succès des pêcheurs galiléens fut rapide, sérieux, réel, durable.

Succès rapide. Le jour même où les étranges prédica-

[1] Bullet, *id.*, p. 82.

Digitized by Google

teurs mettent la main à l'œuvre, trois mille Juifs tombent à leurs pieds et embrassent leur doctrine ; le lendemain, cinq mille autres imitent cet exemple. Avec la rapidité de l'éclair qui sillonne la nue, avec l'activité du feu qui consume un champ de roseaux desséchés, le Christianisme gagne la Samarie, la Syrie, l'Asie Mineure avec ses villes et ses provinces. Smyrne, Éphèse, Corinthe, Athènes, lui ouvrent leurs portes. L'Arabie, les Grandes Indes, la Perse, l'Arménie, l'Éthiopie, la Libye, l'Égypte, lui fournissent d'innombrables disciples. De l'Orient il passe à l'Occident, et, quelques années après, Rome, la capitale du monde, la demeure de Néron, la citadelle de l'Idolâtrie, est peuplée d'une multitude immense de Chrétiens [1].

Les Gaules, les Espagnes, la Grande-Bretagne, la Germanie, les comptent par milliers ; en sorte qu'un demi-siècle s'est à peine écoulé, qu'au témoignage des persécuteurs eux-mêmes la secte chrétienne pullule dans toutes les provinces de l'Empire [2].

[1] Le passage de Tacite est trop important pour que nous ne le rapportions pas tout entier. Le grave historien parle de ce que fit Néron pour se disculper d'avoir brûlé Rome. — « Ergo abolendo rumori Nero subdidit, reos et quæsitissimis pœnis affecit. Auctor nominis hujus Christus, qui, Tiberio imperitante, per procuratorem Pontium Pilatum, supplicio affectus erat. Repressaque in præsens exitiabilis superstitio rursus erumpebat, non modo per Judæam originem ejus mali, sed per Urbem etiam quo cuncta undique atrocia, aut pudenda confluunt, celebranturque. Igitur primo correpti, qui fatebantur, deinde indicio eorum *multitudo ingens*, haud perinde in crimine incendii, quam odio humani generis convicti sunt. Et pereuntibus addita ludibria, ut ferarum tergis contecti, laniatu canum interirent, aut crucibus affixi, aut flammandi, atque ubi defecisset dies, in usum nocturni luminis urerentur. Hortos suos ei spectaculo Nero obtulerat, et circense ludicrum edebat, habitu aurigæ permixtus plebi, vel curriculo insistens ; unde quanquam adversus sontes et novissima exempla meritos, miseratio oriebatur, tanquam non utilitate publica, sed in sævitiam unius absumerentur. (*Annal.*, lib. XV; *id.*, Sueton., *in Ner.*; Senec., *Epist.*, XIV ; Juv., *Satir.*, I, etc., etc.

[2] Voyez les édits de persécution et la Lettre de Pline à Trajan.

Digitized by Google

Enfin, quatre-vingts ans plus tard, un avocat du Christianisme, Tertullien, disait, sans crainte d'être démenti, devant les magistrats romains : « Nous ne sommes que d'hier, et déjà nous remplissons tout, vos villes, vos îles, vos forteresses, vos colonies, vos bourgades, vos assemblées, vos camps, vos tribus, vos décuries, le palais de l'empereur, le Sénat, le Forum ; nous ne vous laissons que vos temples... Nous pourrions, même sans nous révolter ouvertement, vous faire éprouver une ignominieuse défaite : il suffirait de nous séparer de vous. Que cette immense multitude vînt seulement à vous quitter pour se retirer dans quelque contrée lointaine, la perte de tant de citoyens de tous les états décrierait votre gouvernement et vous aurait assez punis. Épouvantés de votre solitude, du silence des affaires et de la stupeur du monde entier comme frappé de mort, vous auriez cherché à qui commander : il vous serait resté plus d'ennemis que de citoyens [1]. »

Ainsi, tandis que Rome, toujours en armes, eut besoin de sept cents ans de victoires pour former son empire, le Christianisme désarmé règne dès son origine sur toutes les nations, et la croix de Jésus-Christ est arborée sur des rivages où ne parut jamais l'aigle des Césars. Moins de trois siècles après sa sortie du Cénacle, la Religion nouvelle aura subjugué Rome elle-même, et, tranquillement assise sur le trône impérial, elle tiendra seule le sceptre du monde.

Succès sérieux. Cet empressement pour le Christianisme n'est point une spéculation capable d'enrichir, ni une affaire de mode qui flatte la vanité, ni un enthousiasme momentané qui trahit plus de légèreté que de réflexion, ni

[1] *Apol.*, c. XL.

Digitized by Google

une détermination indifférente qui n'engage à rien. Se faire Chrétien, c'est se vouer à la spoliation de ses biens et à la pauvreté ; c'est se vouer aux insultes et aux mépris publics, à la haine de ses proches, à la fureur du peuple, à la colère des empereurs, à l'exil, à la persécution ; en un mot, c'est signer son arrêt de mort : et quelle mort, grand Dieu ! La mort au milieu des plus affreuses tortures, la mort au milieu des battements de mains de tous les spectateurs.

Eh bien ! cet arrêt de mort est signé gaiement, non par quelques fanatiques, dans un seul coin du monde, dans le court espace de quelques mois ou de quelques années. Il est signé, sollicité même avec ardeur, accepté du moins avec actions de grâces par des multitudes innombrables d'hommes, de femmes, d'enfants, de jeunes vierges, de vieillards, de sénateurs, de consuls, de généraux d'armée, de savants, de philosophes, de riches et de pauvres, dans toutes les contrées qu'éclaire le soleil, et cela pendant trois siècles. En vain les édits de proscription se multiplient et tombent sur les Chrétiens comme la grêle dans un jour d'orage ; en vain des armées de proconsuls, traînant après eux des armées de bourreaux et le formidable appareil de tous les genres de supplice, parcourent les provinces pour jeter l'épouvante ; en vain les échafauds se dressent de toutes parts ; en vain les bûchers s'allument sur tous les points de l'empire ; en vain toutes les bêtes féroces que nourrissent les forêts de la Germanie ou que recèlent les déserts de l'Afrique sont amenées dans les amphithéâtres et dans les cirques pour dévorer les Chrétiens, le feu de la persécution ne fait qu'accroître l'ardeur du martyre.

Du haut de leurs trônes, les maîtres du monde ordon-

Digitized by Google

nent d'adorer les dieux, et on les méprise ; du haut de sa croix, Jésus ordonne de venir à lui, et on y court à travers les gibets et lesbûchers. L'Olympe tout entier tremble sur ses autels ; les magistrats pâlissent au milieu de leurs faisceaux ; les bourreaux eux-mêmes se lassent, la hache émoussée leur échappe des mains, et, Chrétiens à leur tour, ils mêlent leur sang au sang de leurs victimes. Si vous lisez les bulletins de ce gigantesque combat, vous trouverez, d'après les calculs les plus consciencieux, onze millions de martyrs pendant les trois premiers siècles. Sur ce nombre, Rome seule en compte pour sa part plus de deux millions [1].

Succès réel. Le Christianisme n'agit pas seulement à la surface, il pénètre dans les profondeurs des âmes. Sous son action puissante les cœurs les plus amollis se retrempent ; les vices les plus enracinés font place à des vertus solides ; l'humilité a détrôné l'orgueil ; la douceur, la chasteté, la patience, dominent où régnaient en souveraines la vengeance, l'impudicité sous toutes les formes, la vengeance et la cruauté. Les idées subissent un changement analogue. Aux notions absurdes sur Dieu et sur la Providence, sur l'homme et sa nature et ses destinées, sur le monde et sa création et l'usage qu'on en doit faire, succèdent des connaissances vraies, certaines, précises et d'une simplicité tellement sublime qu'elles font encore toute la supériorité des nations chrétiennes sur le monde païen. Poussant encore plus avant son action bienfaisante, le Christianisme modifie toutes les lois de la société religieuse, politique, civile et domestique. D'un pôle à l'autre, les innombrables divinités qui buvaient le sang des hom-

[1] Voyez notre *Histoire des Catacombes*.

Digitized by Google

mes et qui s'honoraient de leurs crimes, sont renversées de leurs autels ; l'unité de Dieu brille sur le monde comme le soleil levant sur l'horizon. De sa pure et vive lumière, ce dogme éclaire, embellit, vivifie le genre humain.

Grâce à la Religion nouvelle, les peuples cessent de voir des ennemis dans tous les étrangers. La maxime sauvage : Malheur aux vaincus ! est effacée des drapeaux et oubliée des vainqueurs. A la loi de haine, antique base des sociétés païennes, succède la douce loi de charité, qui fait de tous les hommes les membres de la même famille. Aboli de droit dès la promulgation du Christianisme, l'esclavage est aboli de fait aussitôt que les circonstances le permettent. Le mariage rappelé à sa dignité première, que dis-je? à une dignité plus haute, est sanctifié dans l'acte même qui le constitue aussi bien que dans les devoirs qu'il impose. La polygamie et le divorce, autorisés par toutes les législations antiques, deviennent un double crime : le père cesse d'être un despote, la femme une esclave, l'enfant une victime. Il n'est pas jusqu'au pauvre lui-même, le pauvre, objet universel de haine et de mépris, qui ne devienne un être chéri, un être sacré pour lequel on bâtit des palais et auquel le riche donne son or pour le nourrir, ses fils pour le protéger, ses filles pour le soigner, lui-même enfin pour le servir.

Succès durable. Je promène mes regards sur le monde, je parcours tous les siècles, partout je vois des ruines et encore des ruines. Babylone est tombée, Ninive est tombée; Memphis est tombé. Carthage, Thèbes, Lacédémone ne sont plus. Les gigantesques monarchies des Assyriens, des Perses, des Grecs, des Romains, sont tombées : partout des ruines sur la face du monde païen et sur la route des

Digitized by Google

siècles antiques. En sera-t-il de même de l'édifice élevé par les pêcheurs galiléens ? Dix-huit siècles vous répondent : Non, leur ouvrage n'est point une œuvre périssable : la révolution qu'ils opèrent n'est point un changement passager qu'un siècle a vu s'accomplir et que le siècle suivant voit disparaître. A la différence de tous les autres faits consignés dans l'histoire, le passage du monde au Christianisme est un fait toujours subsistant : avant et après, tout est ruines.

Que sont devenues les institutions des peuples si vantés, les systèmes des philosophes, les codes des législateurs les plus sages ? Où sont les Néron, les Dèce, les Dioclétien, tous ces fiers ennemis du Christianisme ? Où sont les Ariens, les Macédoniens, les Donatistes et cette foule d'hérétiques qui ont successivement déchiré le sein de l'Église ? Tout a changé, tout a disparu, tout est mort. Rome elle-même, Rome païenne, cette reine superbe qui s'était enivrée du sang des martyrs et qui croyait avoir anéanti jusqu'au nom chrétien, Rome païenne dort, ensevelie avec ses dieux et ses Césars, sous les ruines mutilées de ses palais et de ses temples. Vingt fois, depuis dix-huit siècles, les peuples ont succédé aux peuples, les institutions politiques aux institutions politiques ; les empires se sont écroulés pour faire place à d'autres empires ; seule immuable, la société fondée par les pêcheurs galiléens n'a perdu ni un seul de ses dogmes ni une seule de ses lois. Aussi jeune qu'au sortir de son berceau, aussi forte que dans son adolescence, elle brave également la barbarie des peuples, les formidables orages des passions révoltées, la hache des bourreaux, les sophismes de l'impiété, les scandales de ses propres enfants, et demeure debout parmi les débris épars de tous les établissements humains.

Digitized by Google

Une troisième fois donnez libre essor à votre imagination, et dites s'il y eut jamais succès plus prodigieux, plus disproportionné aux moyens employés pour l'atteindre.

Voilà, dans toute sa simplicité, le fait de l'établissement du Christianisme, tel qu'il est raconté d'un commun accord par les Juifs, par les Païens, par les Chrétiens, tous témoins oculaires et parfaitement irréprochables. Nous ne le jugeons point ici, nous le rapportons. Seulement, pour montrer tout ce qu'il a de saisissant, qu'il nous soit permis de le résumer dans la supposition suivante.

Transportons-nous par la pensée au moment où le Christianisme parut sur la terre, et supposons, avec saint Jean Chrysostome, qu'un philosophe païen eût rencontré le Sauveur commençant à prêcher sa doctrine. Jésus est seul, il marche à pied, un bâton à la main ; un pauvre vêtement couvre son corps. — Où allez-vous ? lui demande le philosophe. — Je vais prêcher ma doctrine. — Que prétendez-vous en prêchant par les villages de la Judée ce que vous appelez votre doctrine ? — Convertir le monde. — Mais faire abandonner à l'univers ses dieux, sa religion, ses mœurs, ses usages, ses lois, pour lui faire adopter vos maximes : vous êtes donc plus sage que Socrate, plus éloquent que Platon, qui ne put jamais imposer ses lois à une seule bourgade de l'Attique ? — Je ne me donne point pour sage. — Mais qui êtes-vous donc ? — On me connaît pour le fils d'un obscur artisan de Nazareth. — Mais par quels secrets moyens avez-vous préparé le succès de votre entreprise ? — Jusqu'ici j'ai passé ma vie dans la boutique de mon père. Depuis peu je parcours le pays ; quelques disciples se sont mis à ma suite, et c'est à eux que je confierai le soin d'établir ma doctrine parmi les nations.

Digitized by Google

— Mais vos disciples sont donc des hommes aussi distingués par la noblesse de leur naissance que par la supériorité de leurs talents ? — Mes disciples sont douze pêcheurs qui ne connaissent que leurs barques et leurs filets, douze Juifs, et vous savez combien les Juifs sont méprisés des autres peuples. — Mais vous comptez donc sur la protection de quelque puissant monarque ? — Je n'aurai point de plus mortels ennemis que les rois et les grands du monde ; tous s'armeront pour anéantir ma doctrine. — Mais vous possédez donc d'immenses richesses ? et, en faisant briller l'or aux yeux des peuples, je conçois qu'il est facile de se créer des adorateurs. — Je n'ai pas de quoi reposer ma tête ; mes disciples, pauvres par leur naissance, le seront encore plus par mes ordres : ils vivront d'aumônes ou du travail de leurs mains.

— Mais, enfin, c'est donc sur votre doctrine elle-même que vous fondez l'espérance de vos succès ? — Ma doctrine ! elle repose sur des mystères que les hommes prendront pour des folies. Je veux, par exemple, que mes disciples annoncent que c'est moi qui ai créé le ciel et la terre ; que je suis Dieu et homme tout ensemble ; que je suis né d'une vierge ; que je suis mort sur une croix entre deux voleurs, car c'est par ce genre de supplice que je dois bientôt terminer ma vie ; que trois jours après je suis ressuscité et enfin monté au Ciel. — Mais du moins votre morale est bien commode, sans doute qu'elle flatte toutes les passions ? — Ma morale ! elle combat toutes les passions, condamne tous les vices, commande les plus austères vertus, et punit jusqu'à la pensée même du mal. — Mais vous promettez de magnifiques récompenses à ceux qui voudront l'embrasser ? — Sur la terre, je leur promets le mépris, la haine du

Digitized by Google

genre humain, les prisons, les bûchers, la mort sous toutes les formes ; après la vie, je leur promets des récompenses que l'esprit de l'homme ne peut comprendre.

— Mais dans quels lieux, à quels hommes prétendez-vous enseigner une si étrange philosophie ? sans doute à quelques ignorants, comme ceux que vous appelez vos disciples ? — Ma religion sera prêchée à Jérusalem, devant la Synagogue ; à Athènes, devant l'Aréopage ; à Rome, dans le palais même des Césars ; partout devant les rois et les peuples, dans les villes et dans les campagnes, jusqu'aux extrémités du monde. — Et vous vous flattez de réussir ? — Sans doute ; bientôt je serai reconnu partout pour le seul Dieu du Ciel et de la terre ; le monde va changer de face ; toutes les idoles vont tomber ; les peuples accourront en foule pour embrasser ma doctrine ; les rois eux-mêmes se prosterneront devant l'instrument de mon supplice, et le placeront à leur couronne comme son plus bel ornement ; j'aurai partout des temples et des autels, des Prêtres et des adorateurs. — Allez, allez, pauvre idiot ; retournez dans la boutique de votre père : votre projet est le comble de l'extravagance.

Le philosophe avait raison. Oui, je le soutiens aux yeux du sens commun, entreprendre la conversion du monde avec douze pêcheurs, au siècle d'Auguste, en dépit de toutes les forces humaines, ce projet est le comble de la folie ; l'exécution en surpasse évidemment toutes les forces humaines. Et cependant, l'histoire, l'histoire profane est là pour l'attester, ce projet a été exécuté, il l'a été de la manière et par les moyens que Jésus avait prédits ; il l'a été rapidement : il l'a donc été divinement.

Quand les impies auront anéanti ce fait, ils auront le droit de nous traiter d'esprits faibles et crédules, parce que

Digitized by Google

nous croyons à la divinité du Christianisme ; jusque-là nous leur renvoyons, comme leur appartenant de plein droit, les reproches de crédulité et d'imbécilité qu'ils nous adressent.

Si le philosophe lui-même dont nous parlons revenait aujourd'hui sur la terre, s'il voyait la Religion de Jésus de Nazareth dominant dans tout l'univers, douterait-il du miracle de son établissement ? Ne s'écrierait-il pas ravi d'admiration : « Tout cela est au-dessus de l'esprit et des forces humaines, tout cela est donc l'œuvre de Dieu [1] ! » Cependant n'acceptons point encore l'explication du philosophe, attendons que nous ayons vu dans la leçon suivante s'il n'est pas possible d'en trouver une autre.

PRIÈRE.

O mon Dieu, qui êtes tout amour ! je vous remercie de m'avoir donné dans l'établissement du Christianisme une preuve inébranlable de ma foi ; faites que, toujours appuyé sur ce roc immobile, je méprise toutes les attaques des impies et de mes propres passions liguées pour ébranler ma croyance.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je prierai pour la conversion des incrédules.*

[1] Incredibile, ergo divinum. (Tertull., *adv. Marc.*)

Digitized by Google

XXIIe LEÇON

LE CHRISTIANISME ÉTABLI (suite).

Faits qui résultent de l'établissement du Christianisme. — Double explication de ces faits. — Anéantissement de toutes les objections contre la Religion. — Toutes les objections tournées en preuves de la Religion.

Nous venons de raconter l'histoire *naturelle* de l'établissement du Christianisme, comme nous aurions raconté tout autre fait, sans exprimer aucune opinion sur la cause humaine ou divine de cette révolution, la plus étonnante qui fut jamais. Il est temps de lever toute incertitude sur ce point fondamental. Or, de ce qui précède résultent les faits suivants, dont les uns sont attestés par le témoignage commun des Juifs, des Païens et des Chrétiens ; en sorte qu'il est impossible de les contester sans ébranler toute certitude historique : les autres sont visibles à tous les yeux.

Premier fait : Il y a dix-huit cents ans le monde était païen.

Second fait : Aujourd'hui le monde est chrétien.

Troisième fait : La conversion du monde est l'ouvrage d'un personnage nommé Jésus de Nazareth, aidé de douze hommes du peuple.

Quatrième fait : Jésus de Nazareth est un Juif, et un Juif crucifié.

Cinquième fait : Un Juif, et un Juif crucifié, est tout ce qu'il y a de plus odieux et de plus méprisable sous le Ciel. Au temps de Jésus de Nazareth, les Juifs étaient un objet public de ridicule et de haine, comme on le voit dans les

Digitized by Google

auteurs païens, tels que Horace, Tacite, Suétone, Martial. Ni le temps, ni les révolutions, ni les efforts humains n'ont encore pu changer l'opinion sur ce point. Depuis bien des siècles, lorsqu'on veut parmi nous peindre d'un seul trait un usurier, un escroc, un traître, on dit : C'est un Juif. Le Juif lui-même rougit de se nommer Juif, tant il sent ce nom avili; et il en affecte un autre, celui d'Israélite : nom plus honorable, parce qu'il est inusité. Jésus de Nazareth n'est pas seulement un Juif, il est un Juif crucifié. Or, qui dit Juif crucifié dit tout ce qu'il y a de plus vil, de plus infâme, l'opprobre du genre humain, le dernier rebut des nations [1].

Sixième fait : DEPUIS DIX-HUIT CENTS ANS LE MONDE ADORE UN JUIF CRUCIFIÉ. Ainsi depuis dix-huit cents ans le monde est témoin d'un fait qui atteint les dernières limites de l'absurde : un ver de terre sur les autels du genre humain. Et ce fait, le monde lui-même l'a réalisé librement, sans y être contraint par la force, à la voix de douze hommes mal famés, malgré les réclamations de ses penchants les plus chers, et les attraits séduisants d'une religion parfaitement agréable et parfaitement commode.

Septième fait : Pour avoir le plaisir et l'honneur d'a-

[1] Servorum, latronum, sicariorum, et seditiosorum supplicium crux erat, cui illi affigebantur, et in ea pendebant, donec fame, siti, doloribus enecarentur, post mortem suam canum et corvorum relicti cibus. Itaque supplicio illo non aliud apud Romanos infame magis, et acerbum magis. (Lamy, *Dissert. de Cruce*, § 1, p. 573.) — Les Païens disaient des Chrétiens : — Qui hominem summo supplicio pro facinore punitum, et crucis ligna feralia eorum ceremonias fabulatur, congruentia perditis sceleratisque tribuit altaria, ut id colant quod merentur. (*Apud Minut. Fel.*, p. 22 et 23.) — Colitis hominem natum, et quod personis infame est vilibus, crucis supplicio interemptum, et Deum fuisse contenditis, et superesse adhuc creditis, et quotidianis supplicationibus adoratis. (*Apud Arnob.*, lib. I, n. 23, etc.)

Digitized by Google

dorer ce Juif crucifié, onze millions de martyrs de tout âge, de tout état et de tout pays ont, pendant trois cents ans, accepté gaiement la mort au milieu des tourments les plus affreux. Depuis cette époque, des millions d'autres ont suivi leur exemple, ils le suivent encore aujourd'hui lorsque l'occasion s'en présente. Toujours pour avoir le même honneur et le même plaisir, des hommes, en nombre infini, combattent sans cesse leurs penchants les plus chers, abandonnent leur pays et leur famille, donnent leurs biens aux pauvres et consacrent gratuitement leurs personnes au service des misères les plus dégoûtantes.

Huitième fait : En adorant un Juif crucifié, le monde s'est élevé en lumières, en vertu, en liberté, en civilisation, dans des proportions étonnantes. Témoin le plus petit enfant chrétien qui en sait plus sur Dieu et la Providence, sur l'homme et sa nature, ses devoirs et sa destinée, que les plus grands philosophes païens : Socrate, Platon, Cicéron, Sénèque. Témoin le plus obscur village chrétien, où se trouve plus de liberté pour l'homme, pour la femme et pour l'enfant, qu'on n'en connaissait dans tout le monde païen. Témoin tous les peuples de l'Europe et de l'Amérique, qui, autrefois barbares ou sauvages, sont devenus, en adorant un Juif crucifié, les princes de la civilisation. En un mot, témoin la mappemonde qui vous montre la lumière, la civilisation et la liberté dans tous les pays qui adorent le Juif crucifié.

Neuvième fait : Toutes les nations qui n'adorent pas le Juif crucifié demeurent ensevelies dans les ténèbres de la barbarie, enchaînées dans les liens de l'esclavage, stationnaires dans les voies de la civilisation. Témoin les Chinois, les Indiens, les Turcs, les Arabes, les Nègres, les

Digitized by Google

sauvages de l'Océanie; en un mot, témoin la mappemonde.

Dixième fait : Toutes les nations ne sortent de leurs ténèbres, ne brisent les chaînes de l'esclavage, ne marchent dans le progrès qu'en adorant le Juif crucifié. Témoin toutes les nations que nous venons de nommer, témoin l'histoire universelle.

Onzième fait : Toutes les nations qui cessent d'adorer le Juif crucifié commencent par perdre leurs mœurs, leur paix, leur prospérité, et finissent par retomber dans les ténèbres de la barbarie, dans les chaînes de l'esclavage, et par rétrograder dans les voies de la civilisation. Témoin toutes les anciennes nations de l'Asie et de l'Afrique, où l'ignorance le dispute à la dégradation; et les nations de l'Europe moderne, où tout devient trouble, malaise, haine, confusion de systèmes et d'idées, révolutions et bouleversements.

Douzième fait: Un Juif crucifié se maintient depuis dix-huit siècles sur les autels du monde civilisé, malgré les attaques les plus formidables et sans cesse renouvelées des tyrans armés de la hache, des philosophes armés du sophisme, des hommes pervers armés de tous les instincts brutaux de la nature corrompue. Par une exception unique dans les annales du monde, il s'y maintient au milieu des bouleversements, des révolutions et des ravages des siècles qui vingt fois ont emporté les empires, les républiques, les plus beaux systèmes et les institutions les plus fermes; en un mot, il s'y maintient malgré l'inflexible loi de mort qui pèse sur toutes les œuvres humaines et qui ne leur laisse qu'une influence éphémère.

Tels sont les faits visibles, palpables qui résultent de cet autre fait : le monde adore un Juif crucifié.

Digitized by Google

Double explication de ces faits. — Comment expliquer ces faits incroyables ? La chose est aisée, répondent les Catholiques : L'adoration dix-huit fois séculaire d'un Juif, et d'un Juif crucifié, par toutes les nations civilisées du globe, est un mystère dont la profondeur fait tourner la tête à qui veut le mesurer, cela est vrai. Les autres mystères du Christianisme ne sont pas moins impénétrables, cela est vrai. Les lois de la morale chrétienne surpassent évidemment les forces de la nature, cela est vrai, parfaitement vrai. Toutefois nous comprenons très-bien et l'adoration d'un Juif crucifié, et la croyance des impénétrables mystères du Christianisme, et la pratique de sa morale par toutes les nations civilisées : Jésus de Nazareth est le Fils de Dieu, Dieu lui-même. Tout-puissant, il a triomphé avec les plus faibles moyens des plus grands obstacles. Source de lumières et de vertus, il a répandu sur le monde docile à sa doctrine une partie de ses dons divins, et le monde a cru, et le monde s'est élevé à une haute perfection. Tant qu'il ne s'approche pas de ce Dieu, principe de toute perfection et de toute lumière, il reste dans la dégradation et dans les ténèbres ; quand il s'en éloigne, il retombe dans son premier état d'abjection et de misère. En un mot, Dieu s'en est mêlé : il y a eu miracle ; tout s'explique.

Les miracles sont des contes de bonne femme, répondent les incrédules ; ils n'ont jamais existé que dans l'imagination des fourbes et dans la croyance des sots.

Voilà qui est entendu : le monde s'est converti sans miracles. Par conséquent, Jésus de Nazareth n'est pas le Fils de Dieu, mais tout simplement un Juif comme un autre ; les douze Apôtres, douze pêcheurs comme les autres : Dieu n'était ni avec lui ni avec eux. Telle est donc la manière

Digitized by Google

dont vous résolvez le problème ; vous dites : Étant donné un Juif crucifié, avec douze pêcheurs envoyés par lui pour prêcher sa doctrine, évidemment le monde a dû se convertir et adorer, comme l'unique Dieu du ciel et de la terre, ce Juif crucifié. Il y a une proportion évidente entre l'effet et la cause ; rien là de surnaturel, tout est très-simple, très-conforme aux lois de la nature : c'est une expérience qu'on peut renouveler quand on voudra. » Nous acceptons la solution, dont les conséquences vont nous montrer l'admirable justesse.

Première conséquence. Il est très-simple, très-conforme aux lois de la nature et de la logique, qu'un Juif crucifié, secondé par douze hommes du peuple, sans lettres, sans argent, sans protection, sans crédit, ait, en plein siècle d'Auguste, forcé le monde entier à briser ses dieux, à brûler ses temples, à changer ses lois, et se soit fait adorer comme l'unique Dieu du Ciel et de la terre, lui seul, lui Juif crucifié entre deux scélérats, comme le plus scélérat des trois. Cela est très-naturel, très-logique, très-facile à comprendre !

Seconde conséquence. Il est très-simple, très-conforme aux lois de la nature et de la logique, que, pendant trois cents ans, onze millions d'hommes, de femmes, de riches, de pauvres, de sénateurs, de princes, de généraux d'armées, de consuls, en Asie, en Afrique, en Grèce, à Rome, dans les Gaules, dans les Espagnes, dans la Germanie, sur toute la face du globe, se soient laissé déchirer, broyer, brûler, noyer, hacher en morceaux, pour avoir le plaisir et l'honneur d'adorer, comme l'unique Dieu du Ciel et de la terre, un Juif crucifié. Cela est très-naturel, très-logique, très-facile à comprendre !

Troisième conséquence. Il est très-simple, très-conforme

Digitized by Google

aux lois de la nature et de la logique, que depuis dix-huit cents ans, malgré le progrès des lumières, le monde ne sorte point de son aveuglement ; qu'au contraire des millions d'autres hommes et d'autres femmes, en Orient et en Occident, continuent de se laisser égorger ; que d'autres, plus nombreux encore, renoncent à leur fortune, à leur liberté, à leurs familles, et se dévouent aux travaux les plus pénibles, aux privations les plus austères, aux œuvres les plus répugnantes, afin de jouir du plaisir et de l'honneur d'adorer, comme l'unique Dieu du Ciel et de la terre, un Juif crucifié. Cela est très-naturel, très-logique, très-facile à comprendre !

Quatrième conséquence. Il est très-simple, très-conforme aux lois de la nature et de la logique, que le monde soit devenu beaucoup plus éclairé, beaucoup plus vertueux, beaucoup plus libre, beaucoup plus civilisé, beaucoup plus heureux de toute manière, en professant l'absurdité élevée à sa plus haute puissance, c'est-à-dire en adorant, comme l'unique Dieu du Ciel et de la terre, un Juif crucifié. Cela est très-naturel, très-logique, très-facile à comprendre !

Cinquième conséquence. Il est très-simple, très-conforme aux lois de la nature et de la logique, que toute la portion du monde qui refuse d'adorer, comme l'unique Dieu du Ciel et de la terre, un Juif crucifié, reste, à cause de cela, dans la barbarie, dans la corruption, dans l'esclavage, dans un affreux abîme de misères de tout genre. Cela est très-naturel, très-logique, très-facile à comprendre !

Sixième conséquence. Il est très-simple, très-conforme aux lois de la nature et de la logique, que toute cette portion dégradée du monde sorte de la barbarie, de l'esclavage, et marche dans les voies de la liberté, de la civilisation et

Digitized by Google

du bonheur, aussitôt qu'elle adore, comme l'unique Dieu du Ciel et de la terre, un Juif crucifié. Cela est très-naturel, très-logique, très-facile à comprendre !

Septième conséquence. Il est très-simple, très-conforme aux lois de la nature et de la logique, que toutes les nations qui cessent d'adorer avec foi et ferveur, comme l'unique Dieu du Ciel et de la terre, un Juif crucifié, commencent aussitôt par perdre leurs lumières, leur moralité, leur paix, leur prospérité, pour finir par retomber, de révolutions en révolutions, sous le joug du despotisme et dans la barbarie, d'où les avait tirées l'adoration d'un Juif crucifié. Cela est très-naturel, très-logique, très-facile à comprendre !

Huitième conséquence. Il est très-simple, très-conforme aux lois de la nature et de la logique, qu'un Juif crucifié, s'étant d'un seul bond élancé, du gibet où il venait d'expirer, sur les autels du monde entier, s'y maintienne immobile depuis dix-huit cents ans, malgré tous les efforts de la ruse, de la force, des passions frémissantes pour le renverser ; et cela au milieu des ruines vingt fois accumulées de tout le reste, empires, monarchies, républiques, systèmes, institutions. Cela est très-naturel, très-logique, très-facile à comprendre !

Neuvième conséquence. Il est très-simple, très-conforme aux lois de la nature et de la logique, que tous les peuples qui, pendant quatre mille ans, attendirent du Ciel un libérateur chargé de rétablir sur la terre le règne de la vérité, de la justice et de la vertu, aient reconnu pour l'objet de leur espérance un Juif crucifié ; qu'ils aient cessé d'attendre un autre Rédempteur ; que Dieu, qui n'est rien s'il n'est la bonté, la vérité, la puissance infinies, ait permis, sans réclamation, sans opposition, que ce Juif crucifié

Digitized by Google

se soit emparé à son profit de la foi et de l'adoration du monde ; qu'il ait fait toutes les œuvres de Dieu, éclairé, consolé, affranchi, rendu les hommes meilleurs et plus heureux, et cela bien qu'il ne fût pas Dieu lui-même, ni l'envoyé de Dieu ; mais un faussaire insigne, un scélérat mille fois digne de la potence à laquelle il a été pendu. Vous soutenez que tout cela est très-naturel, très-logique, très-facile à comprendre ; qu'en tout cela il n'y a pas ombre de miracle !

Aussi vous ajoutez que c'est une expérience qu'on peut renouveler quand on voudra, et vous avez raison. En effet, si la conversion du monde par un Juif crucifié, aidé de douze pêcheurs, est le résultat d'une loi de la nature, comme les lois de la nature existent toujours, il suffit de les mettre en jeu de la même manière et dans les mêmes conditions pour obtenir le même résultat. Cela étant, je n'ai plus qu'une question à vous faire et une grâce à vous demander.

Ma question est celle-ci : Puisque le monde a été converti par Jésus de Nazareth sans miracle, et seulement en vertu des lois de la nature, veuillez m'apprendre pourquoi personne n'a tenté de faire une expérience en tout semblable à la sienne, dans ses difficultés, dans ses moyens, dans ses résultats ?

Quant à la grâce que je vous demande, la voici : pour me démontrer aussi clairement que deux et deux font quatre que la conversion du monde par un Juif crucifié est une chose très-naturelle et très-logique, veuillez m'en donner une répétition. Certes, jamais entreprise ne fut plus digne d'un grand cœur. Votre ardente philanthropie, votre compassion profonde pour la race humaine, courbée depuis si longtemps sous le joug dé-

Digitized by Google

gradant de la superstition, ne vous permettront de reculer, j'en atteste vos paroles, devant aucun sacrifice. Les éléments du problème vous sont connus, et vous les avez sous la main.

Donc, un matin, vous descendez sur les bords de la Loire, vous appelez douze de nos mariniers et vous leur dites : « Mes amis, laissez là vos bateaux et vos filets; suivez-moi. » Ils vous suivent. Vous montez avec eux sur les *Montapins* [1], et, vous retirant à l'écart, vous les faites asseoir sur le gazon ; puis vous leur parlez en ces termes : « Vous me connaissez, vous savez que je suis charpentier de mon état et fils de charpentier: il y a bientôt trente ans que je travaille dans la boutique de mon père. Eh bien ! vous êtes dans l'erreur, je ne suis pas du tout ce que vous pensez. Tel que vous me voyez, je suis Dieu ; c'est moi qui ai créé le Ciel et la terre ; j'ai résolu de convertir le monde et de me faire adorer à la place du Juif crucifié. Je veux bien vous associer à ma gloire. Voici mon projet: je commence par courir pendant quelque temps, en prêchant et en mendiant, les campagnes du département de la Nièvre. On m'accuse de différents crimes, et je manœuvre si bien que je me fais condamner à mort et conduire à l'échafaud.

« Quelques jours après ma mort, vous parcourez les rues de Nevers, vous arrêtez les passants et vous leur dites : Vous ne savez pas ? le charpentier un tel, que vous avez bien connu, qui a été accusé de tel crime, qui a été condamné par la cour d'assises, qui a été guillotiné ces jours derniers, c'est le fils de Dieu. Il nous a chargés de vous le dire et de vous ordonner de l'adorer avec nous ; autrement

[1] Petite colline voisine de Nevers.

Digitized by Google

vous irez en enfer. Pour avoir le bonheur et le plaisir de l'adorer, vous devez tous, hommes, femmes, enfants, riches et pauvres, commencer par reconnaître que vous et vos pères, et tous les peuples civilisés, n'êtes que des imbéciles qui vous êtes grossièrement trompés en adorant le Juif crucifié. Vous devez ensuite vous mettre à genoux à nos pieds, nous dire tous vos péchés, même les plus secrets, et faire toutes les pénitences que nous trouverons bon de vous imposer. Puis vous aurez la complaisance de vous laisser moquer, insulter par tout le monde sans mot dire, mettre en prison sans faire la moindre résistance, enfin trancher la tête sur la place publique par le bourreau, et croire du fond du cœur que c'est tout ce qui peut vous arriver de plus heureux. Voilà ce que vous direz mot à mot, depuis la porte du *Croux* jusqu'à la porte de la *Barre*, et depuis la porte de *Paris* jusqu'au pont de *Loire*.

« Je ne dois pas vous le dissimuler. Tout le monde se moquera de vous, les grandes personnes diront que vous avez bu : c'est égal, vous parlerez toujours. Des nuées d'enfants courront après vous en criant et en vous jetant des pierres ; tout cela causera du désordre dans la ville. Le procureur impérial vous fera arrêter et vous défendra de prêcher ma divinité : vous ne l'écouterez pas et vous la prêcherez de plus belle. On vous arrêtera de nouveau, et on vous fouettera : vous vous laisserez fouetter. On vous mettra en prison : vous vous laisserez mettre en prison. Enfin, pour vous faire taire, on vous coupera le cou : vous vous laisserez couper le cou. Alors tout ira pour le mieux.

« Quand cela sera fait, nous aurons complétement réussi : tout le monde voudra se convertir. Moi, je serai reconnu

Digitized by Google

pour le vrai Dieu ; on m'adorera d'abord à Nevers, à Saint-Cyr, à Saint-Étienne, à Saint-Père, puis dans tout le département, puis à Paris, à Rome, à Londres, à Pétersbourg, à Constantinople, à Pékin. Bientôt la boutique de mon père deviendra une jolie chapelle, où les pèlerins arriveront en foule des quatre coins du monde, et leurs riches présents feront l'orgueil et la richesse de ma ville natale.

« Pour vous, vous serez mes douze apôtres, douze saints qu'on invoquera partout l'univers. On mettra vos os dans des autels, vos statues dans des niches, et vos portraits, peints sur des bannières, seront portés en procession, non-seulement ici, mais dans le monde entier ; non-seulement l'année prochaine, mais jusqu'à la fin des siècles : et vous arrivez en ligne droite à l'immortalité. Quelle gloire pour vous, pour vos femmes et vos enfants ! Convertir le monde n'est pas plus difficile que cela, et voilà mon projet. Il est, comme vous voyez, très-simple, très-facile, très-conforme aux lois de la nature et de la logique. Je peux compter sur vous; n'est-ce pas ? »

Comment serait accueilli un pareil discours, on le devine. J'entends nos braves mariniers, irrités de la mystification dont ils sont l'objet, la reprocher énergiquement de la parole et du geste, peut-être du bras, à celui qui en est l'auteur. Je les vois descendre dans la ville et annoncer partout qne la tête d'un tel a déménagé, et j'apprendrais sans étonnement que le nouveau dieu a été conduit le jour même à l'hospice départemental *de la Charité*, où il jouit, au lieu des honneurs divins, du privilége incontesté de tenir le premier rang parmi les fous.

Toutefois, remarquons-le bien, le projet du charpentier de Nevers, qui est sans contredit le sublime de la folie,

Digitized by Google

n'est pas plus insensé que celui de Jésus de Nazareth, si Jésus de Nazareth n'est qu'un simple mortel, né et nourri dans la boutique d'un charpentier, agissant seul et sans le secours des plus éclatants miracles. Que dis-je ? il l'est beaucoup moins. Un charpentier de Nevers vaut bien un charpentier de Nazareth. Un Français guillotiné n'est pas au-dessous d'un Juif crucifié. Douze mariniers de la Loire valent bien douze pêcheurs des petits lacs de la Judée. Faire adorer un citoyen français du dix-neuvième siècle est moins difficile, sans comparaison, que de faire adorer un Juif au siècle d'Auguste. Dans le premier cas, il suffit de détacher les peuples d'une Religion, ennemie jurée de toutes les passions continuellement liguées pour en secouer le joug, et toujours d'intelligence avec quiconque se présentera pour les en délivrer. Dans le second cas, il fallait détacher les peuples d'une Religion qui flattait toutes les passions, et qui comptait autant d'auxiliaires formidables qu'il y a de mauvais instincts dans le cœur de chaque homme.

A ne considérer l'établissement du Christianisme que du côté de la difficulté de l'entreprise et de la faiblesse des moyens, tout en admettant d'ailleurs le Christianisme lui-même comme un système raisonnable, vous voyez qu'on arrive en quatre pas au dernier degré du ridicule, lorsqu'on veut l'expliquer par des causes purement humaines. Pourtant il n'y a pas d'effet sans cause, et, quoi que vous fassiez, le Christianisme est un fait. Puisqu'il n'y a pas de cause humaine qui puisse en expliquer l'établissement, il faut donc, à moins d'admettre un effet sans cause, y reconnaître une cause divine. Dieu s'en est donc mêlé. Mais si Dieu s'en est mêlé, le Christianisme est donc vrai, uniquement vrai, complétement vrai, éternellement

Digitized by Google

vrai. Puisque le Christianisme est vrai, toutes les objections contre le Christianisme sont donc fausses; car il ne peut pas y avoir de vérités contradictoires. Donc, devant le seul fait de l'établissement du Christianisme, toutes les objections passées, présentes et futures, contre le dogme, la morale et le culte du Christianisme, tombent à plat, comme la balle de l'Arabe fugitif contre la pyramide du désert. Donc, nous pouvons, nous devons les dédaigner sans exception aucune, et nous dispenser d'y répondre.

Annihiler d'un seul coup toutes les objections, tel est le premier, l'immense avantage du fait de l'établissement du Christianisme.

Les objections tournées en preuves. — Le seul fait de l'établissement du Christianisme ne rend pas seulement nulles, et nulles de plein droit, toutes les objections, il les tourne encore en preuves : nous allons le montrer. Assez longtemps l'impiété s'est donné libre carrière contre la Religion; il nous sera bien permis d'user de représailles, et de retourner contre elle ses propres armes. Assez souvent l'incrédule a transformé le Chrétien en idiot, l'incrédule peut-il trouver mauvais que le Chrétien le transforme en apologiste ?

Aux yeux des incrédules, le Christianisme n'est pas même un système raisonnable; ils y découvrent une foule de choses qui, à les entendre, heurtent le bon sens. Leurs objections contre le dogme attaquent l'existence même de Notre-Seigneur, qui n'est à leurs yeux qu'un mythe, ainsi que les Apôtres devenus les douze signes du zodiaque, elles attaquent tous les mystères, dont l'ensemble forme un tissu d'absurdités et de rêveries, bonnes seulement pour amuser ou effrayer le peuple, les femmes et les

Digitized by Google

enfants. D'où ils concluent que Dieu, étant la vérité même, n'a pas pu les révéler.

Quant à la morale, ils soutiennent que c'est un tissu de lois et de pratiques dont les unes sont surannées, inutiles, arbitraires, superstitieuses; les autres impossibles à pratiquer, contraires même aux penchants les plus légitimes de la nature et aux droits imprescriptibles de la liberté humaine. D'où ils concluent que, Dieu étant infiniment juste et infiniment sage, il ne peut en être l'auteur. Ainsi, absurdité d'une part, impossibilité ou inutilité de l'autre, voilà bien le dernier mot des incrédules sur le Christianisme. A cette double attaque contre le dogme et contre la morale, voici une double défense, une défense victorieuse, fournie par l'incrédulité elle-même.

1° *Attaque contre le dogme.* Tout à l'heure nous avons vu, et bien vu, que, même en admettant le Christianisme comme un système raisonnable, il est impossible d'en expliquer l'établissement par des moyens humains; qu'il faut de toute nécessité recourir aux miracles, et aux miracles les mieux conditionnés. Vous dites maintenant que le Christianisme n'est pas même un système raisonnable; que son dogme est faux, incroyable, absurde même en beaucoup de points. Vous augmentez donc immensément la difficulté déjà si grande de le faire accepter. Vous démontrez donc avec une force nouvelle l'existence, la nécessité, le nombre, l'éclat, la puissance des miracles qui l'ont persuadé à l'univers. Plus vous faites d'objections et plus vos objections sont fortes, plus aussi vous faites grandir la difficulté de l'entreprise, par conséquent plus vous démontrez clairement la certitude et la force toute-puissante des miracles qui ont fait plier sous le joug de la

Digitized by Google

foi chrétienne les raisons les plus fières, la raison du genre humain tout entier.

Vous me le démontrez à moi, qui déjà n'en doute pas, mais qui suis charmé de vous voir transformé en apologiste. Vous le démontrez à vous-même, qui bientôt ne pourrez en douter; car vous êtes forcé de vous tenir ce langage : « Les objections que je fais contre les dogmes du Christianisme ne sont pas nouvelles. Toutes ont été faites, et d'autres encore, à la naissance même du Christianisme, par les hérétiques et par les philosophes païens [1]. Pas un des mystères chrétiens qui n'ait été attaqué par le raisonnement, par la science, par l'histoire, par tous les genres d'objections, et cela avec une supériorité qui n'a jamais été dépassée; qui n'ait été travesti, dénaturé, joué sur les théâtres, et livré au mépris, à la haine, à la dérision d'un monde qui en entendait parler pour la première fois. Si donc, malgré mon éducation dans un pays chrétien, malgré l'exemple de tant de grands hommes qui ont cru, de tant de personnes non moins éclairées que moi qui continuent de croire, malgré une possession publique de dix-huit siècles, le dogme du Christianisme me paraît si absurde, si contraire à la raison, que je le trouve impossible à croire : que devait-il paraître au monde païen, sinon un scandale à faire trébucher les plus forts esprits, une folie à aiguiser tous les sarcasmes, à provoquer tous les rires, à faire hocher toutes les têtes? Plus je sens la force des objections, plus aussi s'élèvent à mes yeux ce scandale et cette folie, par conséquent l'impossibilité absolue où était le monde païen de croire au Christianisme.

« Pourtant ce dogme chrétien, qui m'apparaît comme

[1] Il a été constaté que pas une objection nouvelle contre le Christianisme n'a été faite depuis la fin du quatrième siècle.

Digitized by Google

un mélange ridicule, ou plutôt comme une montagne d'absurdités, de contradictions, d'impossibilités, l'univers l'a cru, et l'a cru sur la parole de douze pêcheurs juifs. Il l'a cru en plein siècle d'Auguste, c'est-à-dire, suivant l'opinion commune, dans le siècle par excellence de la philosophie, de l'éloquence, des arts et de la lumière.

« Il l'a cru malgré les avertissements cent fois répétés des hérétiques et des philosophes qui ne cessaient de lui crier aux oreilles tout, absolument tout, ce que je me dis moi-même, que ce dogme du Christianisme n'est qu'un tissu de contradictions et d'absurdités.

« Il l'a cru malgré Néron, Domitien, Dioclétien et les lions, les tigres, les bûchers et les peignes de fer, employés pour l'empêcher d'y croire.

« Il l'a cru sur tous les points du globe, à Jérusalem, à Athènes, à Rome, en Orient et en Occident. Ce n'était pas seulement le petit peuple qui le croyait, qui le professait en face des bourreaux; c'étaient des riches, des consuls, des sénateurs, des généraux d'armée, des philosophes eux-mêmes qui avaient commencé par l'attaquer. C'étaient toutes les classes et tous les âges, depuis le premier jusqu'au dernier.

« Quels moyens d'expliquer ce fait impitoyable ? Deux moyens seulement : le délire ou le miracle. Le miracle, je ne l'admets pas; si je l'admettais, je serais Catholique. Le délire; mais qui en est atteint ? Suis-je bien sûr que ce n'est pas moi? Suis-je bien sûr d'avoir moi seul raison contre tout le monde? Suis-je bien sûr d'être seul sage, seul éclairé parmi les mortels? Puis-je prendre une confiance raisonnable en des objections qui n'ont rien de solide aux yeux du reste des hommes, et qui peut-être me sembleraient illusoires à moi-même, si mon cœur n'é-

Digitized by Google

garait ma raison ? Je me crois sage, et le monde entier me dit que je ne suis que dupe, martyr de vaines erreurs. Le monde ne dirait-il pas vrai ? en douter serait folie.

« Tel est donc le résultat auquel aboutissent toutes mes objections contre les dogmes du Christianisme. J'ai si bien manœuvré, que toutes sont devenues des preuves écrasantes, en sorte que je me trouve enfermé dans un cercle de fer, d'où je ne puis m'échapper que par deux issues : délire ou miracle; fou ou Catholique : pas de milieu. »

2° *Attaque contre la morale.* Toutes les objections, toutes les réclamations, toutes les révoltes de la nature et des passions contre les préceptes de l'Évangile tendent à montrer que ces préceptes sont inutiles, impraticables, surannés, contraires à la raison, à la liberté légitime de l'homme, ou du moins qu'on peut en prendre et en laisser sans conséquence; s'il en est ainsi, qu'en résulte-t-il ? Encore la preuve palpable de l'existence, de la nécessité, du nombre, de l'éclat et de la puissance des miracles qui ont forcé le monde à courber la tête sous le joug de la morale chrétienne. Plus les objections sont fortes et nombreuses, plus aussi elles font grandir la difficulté de l'entreprise; par conséquent plus elles font briller la force victorieuse des miracles qui ont triomphé des résistances de l'univers.

Ici l'incrédule se trouve de nouveau transformé en apologiste involontaire, car il est forcé de se dire : « La morale du Christianisme était, il y a dix-huit siècles, la même qu'aujourd'hui. Or, cette morale, je la trouve en beaucoup de points inutile, facultative, surannée, impraticable, contraire à ma raison et à ma liberté. C'est moi

Digitized by Google

qui tiens ce langage! moi qui sens cette impossibilité, cette inutilité; moi qui proclame cette liberté de choisir dans ces préceptes ceux qui me conviennent et de laisser ceux qui ne me conviennent pas! Qui suis-je donc? moi né au sein du Christianisme, moi habitué dès l'enfance à regarder la loi évangélique comme une loi divine et de tous points obligatoire; moi qui ai grandi, et qui vis entouré d'exemples qui me prêchent et la nécessité absolue de la morale du Christianisme et la possibilité de l'accomplir.

« Si, malgré tout cela, elle me paraît impossible, inutile, facultative, à combien plus forte raison dut-elle le paraître au monde païen, enseveli dans les plaisirs des sens, lorsqu'elle lui fut annoncée pour la première fois? Comment donc tant de jeunes gens, de chair et d'os comme moi, car il n'y en eut pas mal en Orient et en Occident depuis Néron jusqu'à Dioclétien, aussi faibles, aussi passionnés que moi, peut-être même un peu plus; comment tant d'hommes de tout âge, de tout rang et de tout pays: généraux, soldats, littérateurs, philosophes, légistes, médecins, sénateurs, marchands, magistrats, artisans, tous aussi hommes que moi, ont-ils pu accepter comme vraie, comme obligatoire, comme possible, cette morale que je déclare fausse, facultative, impossible?

« Comment s'y sont-ils soumis avec tant de docilité? Comment l'ont-ils observée de tous points avec une perfection si parfaitement soutenue, alors que, pour la pratiquer, il ne fallait pas seulement enchaîner des passions nourries dès le berceau par des habitudes contraires, fortifiées par l'exemple universel, consacrées par la religion; renverser de fond en comble ses idées, ses goûts, ses habitudes; rompre par conséquent des chaînes près

Digitized by Google

desquelles les miennes ne sont que des guirlandes de fleurs : mais encore, toujours pour rendre plus facile et plus suivie la pratique de cette fausse, de cette facultative, de cette impraticable morale, consentir à être renié par ses proches, dépouillé de ses biens, criblé de sarcasmes, fouetté jusqu'au sang, marqué d'un fer rouge sur le front, envoyé aux galères, en attendant, pour dernier encouragement, le délicieux plaisir d'être rôti tout vif, ou gracieusement broyé entre les dents d'un lion d'Afrique ou d'un ours de la Germanie, aux battements de mains de tout un peuple !

« Ici encore quels moyens d'expliquer ce fait impitoyable? Deux seulement : le délire ou le miracle; fou ou Catholique : pas de milieu. Tel est donc le nouveau résultat de toutes mes objections contre la morale du Christianisme? De degré en degré, j'en suis venu à démontrer, mieux que tous les apologistes ensemble, l'impérieuse nécessité, l'inébranlable certitude des miracles qui ont vaincu la plus formidable opposition qui exista jamais : celle de la faiblesse du cœur humain et de toutes les passions du monde entier, liguées contre la morale évangélique. Cette démonstration a de plus la perfide propriété de grandir en raison directe de mes oppositions, c'est-à-dire que, plus je sens la force de mes objections, plus mes passions sont vives, plus leurs chaînes sont pesantes, et plus je comprends la nécessité et la force irrésistible des miracles qui ont triomphé des oppositions et des passions du genre humain, et qui lui ont fait, au prix de son sang, accepter et pratiquer une morale dont personne mieux que moi ne connaît l'impossibilité. Donc personne n'a plus que moi de motifs de croire et de pratiquer. Donc, à moins de commettre le plus laid des péchés

Digitized by Google

mortels, le péché des sots et des lâches, le péché d'inconséquence, je serai Chrétien de croyance et d'action. »

Quant à nous, Catholiques, nous avons un profit merveilleux à tirer des objections de l'incrédulité. Tranquillement assis sur ce fait inattaquable : LE MONDE ADORE UN JUIF CRUCIFIÉ, nous attendrons désormais de pied ferme les incrédules et les impies. Au lieu de nous troubler de leurs objections, au lieu de nous étudier à leur répondre, nous ferons ce que font les enfants du siècle quand ils sont au spectacle : nous nous contenterons de regarder, d'écouter et d'applaudir.

Puis, quand ils auront bien chamaillé, bien disputé, bien ergoté, bien prononcé, nous leur dirons : « Courage, Messieurs, rassemblez, multipliez, fortifiez, exagérez vos objections : élevez-les comme des montagnes. Sapez tous les fondements du Christianisme, anéantissez les prophéties, niez les miracles, rejetez la divinité de Jésus-Christ, transformez la Religion en un tissu de rêveries, d'inutilités, d'impossibilités ; plus ses dogmes paraîtront absurdes et sa morale impraticable, plus les Apôtres seront faibles, ignorants, méprisables; plus Celse, Porphyre, Voltaire, Rousseau et tous les ennemis du Christianisme auront eu ou auront d'esprit, de savoir, d'éloquence, de crédit, plus ma foi devient forte, et votre folie palpable ; car jamais il n'a été mieux démontré que l'adoration d'un Juif crucifié, par toutes les nations civilisées du globe, est un fait inexplicable, évidemment au-dessus de toutes les forces humaines, par conséquent évidemment divin : *Incredibile, ergo divinum* [1]. »

[1] Tertull., *ad. Marcion.*

Digitized by Google

PRIÈRE.

O mon Dieu, qui êtes tout amour ! je vous remercie de m'avoir donné un moyen facile de défendre ma foi. Aidez-moi à le bien comprendre afin d'en faire usage avec succès, soit pour moi, soit pour les autres.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *j'étudierai avec soin les preuves de la Religion.*

Digitized by Google

XXIII^e LEÇON

LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ.

Moyens de conservation : le Prêtre, les Saints, les ordres religieux ; — de propagation : les Missions. — Portrait des hérésies. — Pères et docteurs de l'Église. — Concile de Nicée. — L'Église attaquée : Arius. — Jugement de Dieu sur Arius. — L'Église défendue : saint Athanase ; — propagée : saint Frumence en Éthiopie. — Conversion des Ibériens.

Après trois cents ans d'une lutte sanglante, le Christianisme vainqueur s'est assis, avec Constantin, sur le trône des Césars. Il est établi, il est sacré publiquement roi du monde. Son action salutaire se fait sentir à tout ; il régénère l'homme dans son esprit, dans son cœur, dans son corps, en le délivrant de la honteuse servitude de l'erreur, du crime et du despotisme brutal.

Que reste-t-il au divin fondateur de l'Église, sinon à conserver son œuvre et à l'étendre, afin que toutes les générations puissent profiter de ses bienfaits ?

Nous disons d'abord conserver. Le premier soin du Sauveur, après avoir établi le règne de l'Évangile, sera de le maintenir et de le défendre. Mais quoi ! une Religion si sainte, si vraie, si bienfaisante, peut-elle avoir des ennemis ? Au premier coup d'œil cela paraît impossible. Il semble qu'après avoir introduit tant d'améliorations salutaires dans les lois, dans les institutions et dans les mœurs publiques, le Christianisme, aimé, chéri et respecté, ne doit rencontrer que des enfants soumis et des disciples fidèles. Oui, il le semble ; mais, dans la réalité, il n'en peut être ainsi.

Les suites du péché, relativement à l'homme, sont affai-

Digitized by Google

blies par le Christianisme, mais non pas détruites : l'œuvre de la Rédemption ne sera consommée que dans le Ciel. En attendant, il y aura lutte. Lutte intellectuelle, *il faut qu'il y ait des hérésies ;* lutte morale, *il faut qu'il y ait des scandales ;* lutte physique, *il faut qu'il y ait des misères publiques et particulières* [1]. Il faut tout cela pour que notre vie temporelle reste ce que Dieu veut qu'elle soit depuis le péché, une épreuve, et une épreuve méritoire, par conséquent pénible. Le genre humain est un soldat ; il doit conserver son union avec le nouvel Adam, et croître en perfection les armes à la main [2].

L'enfer et le vieil homme feront de persévérants efforts pour rendre cette lutte périlleuse, et ruiner l'œuvre de la Rédemption à l'égard des particuliers et des peuples. Tantôt ils susciteront des hérésies pour altérer la vérité chrétienne et ruiner l'œuvre de la Rédemption dans l'homme intellectuel [3]. Tantôt ils susciteront des scandales pour substituer la concupiscence à la charité, la vie des sens à la vie surnaturelle, par conséquent pour ruiner l'œuvre de la Rédemption dans l'homme moral. Enfin, le double crime du scandale et de l'hérésie, ou d'autres causes particulières, attireront sur les peuples des épidé-

[1] *I Cor.*, XI, 19 ; *Matth.*, XVIII, 7 ; *Act.*, XIV, 21.

[2] *Job*, VII, 1.

[3] Toute hérésie porte dans son nom même une preuve manifeste de la fausseté de ses doctrines, car ce nom est ou celui d'un homme, et un homme n'a pas qualité pour fonder une religion ; ou celui d'un pays, d'une époque, et toute religion née des idées et des mœurs particulières à un certain pays, à une certaine époque, est évidemment une religion humaine, c'est-à-dire une religion fausse. Aussi a-t-on vu dans tous les temps les sectes diverses rougir de leur nom, et s'efforcer de le répudier, de le cacher sous d'autres noms empruntés à la Religion véritable. Voilà pourquoi les protestants veulent qu'on les appelle *évangéliques*. « J'y consens, disait là-dessus un officier catholique ; je leur donnerai le nom d'évangéliques comme on donnait celui de numidique à Scipion pour avoir détruit Carthage. »

Digitized by Google

mies, des guerres, des calamités, des bouleversements, des brigandages, des injustices, l'oppression, le despotisme, qui tendront à ruiner l'œuvre de la Rédemption dans l'homme physique, en faisant revivre la loi brutale du plus fort, et en replongeant le monde dans l'état de souffrance et d'abjection où il était sous le Paganisme.

Sur tous ces points d'attaque, le nouvel Adam place une sentinelle :

1° Le *Prêtre ou le sacerdoce.* Défenseur-né et conservateur universel de l'œuvre de la Rédemption contre les hérésies, les scandales, les misères physiques, le Prêtre sera tout à la fois *docteur*, pour défendre la vérité; *modèle*, pour donner l'exemple de toutes les vertus, c'est-à-dire de l'amour pratique des biens surnaturels, et par là empêcher l'amour déréglé des créatures de reprendre son empire dans le cœur humain; *infirmier* de toutes les misères humaines, afin de prévenir par une charité infatigable et universelle la ruine de la Rédemption dans l'homme physique, par le retour au despotisme païen et aux souffrances qui en étaient la suite.

2° Les *Saints.* Quelquefois les dangers deviendront plus grands ; les loups cruels rôderont, plus nombreux et plus acharnés, autour du bercail. C'est alors que, du sein toujours fécond de son Église, Dieu fera naître de nouveaux auxiliaires de l'œuvre réparatrice. Des Saints extraordinaires apparaîtront de loin en loin au jour du combat. Comme l'enfer ne peut attaquer le Christianisme que par trois endroits : dans l'homme intellectuel, par l'erreur ; dans l'homme moral, par le scandale ; dans l'homme physique, par le retour à la servitude et à l'abjection païenne, il y aura trois espèces de Saints, et il n'y en aura que trois. Les Saints *apologistes*, pour la défense et la propagation de la

Digitized by Google

vérité ; les Saints *contemplatifs*, pour rappeler sans cesse notre cœur à l'amour des choses surnaturelles ; les Saints *infirmiers*, pour soulager l'homme physique et l'empêcher de retomber dans l'état de misère et de servitude d'où le Rédempteur l'a tiré. Nous verrons que tous ces Saints, apparaissant au jour précis où le besoin de leur présence se fait le plus vivement sentir, sont une preuve sensible de l'action continuelle de la Providence sur l'Église.

3° Les *ordres religieux*. Enfin, il se rencontrera dans la vie de l'Église des époques terribles, où l'on dirait que la puissance de l'enfer va prévaloir. L'hérésie, le scandale, l'injustice, ligués ensemble, attaqueront la Religion sur tous les points : la lutte sera longue, acharnée, la mêlée générale ; jamais le monde n'aura couru de dangers plus pressants. C'est dans cette extrémité que Dieu tirera des trésors de son amour un nouvel auxiliaire de la Religion : nous avons nommé les ordres religieux. Il y en aura de trois sortes. Les ordres *apologistes*, pour la défense et l'enseignement de la vérité ; et ils nous apparaîtront dans les villes et les campagnes, conservant par leurs doctes écrits la bonne doctrine ou la répandant par leurs paroles ; les ordres *contemplatifs*, pour la défense de la charité ; et vous les verrez, par un noble mépris de toutes les choses sensibles, relever l'amour humain vers les biens surnaturels, faire par des expiations volontaires le contre-poids au scandale, et empêcher la concupiscence de reprendre son empire ; enfin les ordres *infirmiers*, consacrés au soulagement de toutes les misères humaines ; nous les trouverons postés sur tous les points par où l'enfer peut attaquer l'œuvre de la Rédemption dans l'homme physique. Qu'elle est donc belle, mon Dieu ! votre Religion sainte,

Digitized by Google

envisagée dans ses moyens de conservation ! Semblable à la tour de David, mille boucliers protégent ses murailles, mille sentinelles veillent nuit et jour à sa défense.

Le sacerdoce, les Saints, les ordres religieux, tels sont les trois moyens établis par le nouvel Adam pour maintenir le Christianisme. Ces trois moyens se résument dans un seul, qui est l'Église, car c'est dans l'Église et par l'Église que les Prêtres sont sacrés, que les Saints sont formés et les ordres religieux établis.

Voilà le Christianisme pourvu de tous les moyens de conservation ; que reste-t-il, sinon à le propager ? car Dieu veut que tous les hommes parviennent à la connaissance de la vérité [1]. Le moyen de propagation, ce sont les missions : merveilleuses expéditions, héroïques conquêtes, dont nous ferons l'histoire à mesure que nous les rencontrerons sur notre route.

Reprenons maintenant notre récit, et remettons-nous en marche avec l'Église. O divine épouse de l'Homme de douleurs ! attendez-vous à partager le sort de votre céleste époux. Sur votre front comme sur le sien doit briller une immortelle couronne d'épines. C'est le diadème auquel on vous reconnaîtra, jusqu'à la fin des siècles, pour la légitime épouse. En vain les sectes voudront se parer de vos autres ornements, jamais il ne leur sera donné de porter la robe du martyre ni le manteau de la persécution.

Les amphithéâtres sont encore teints du sang de vos enfants, les bûchers qui les consumèrent fument encore ; dans le lointain on entend encore les rugissements des

[1] I *Tim.*, II. 4.

Digitized by Google

lions qu'on déchaîna contre eux : vous respirez à peine, après tant de combats, et voici qu'un nouvel ennemi, un gigantesque sectaire s'élève de l'Égypte et s'avance pour vous frapper au cœur : c'est Arius. Il ose nier la divinité de Jésus-Christ. Ne craignez rien, tendre épouse de l'Homme-Dieu, au champion du mensonge votre divin Époux saura opposer le défenseur de la vérité.

Le quatrième siècle, qui débute par la plus sanglante des persécutions, se continue par la plus redoutable des hérésies. Le Démon, voyant la Religion établie malgré les efforts des tyrans qu'il avait armés contre l'œuvre de Dieu, ne perd point courage. Il change seulement ses batteries et entreprend de démolir l'édifice qu'il n'a pu empêcher de bâtir : une nouvelle guerre commence.

Quel spectacle ! une nuée d'hérétiques attachés à toutes les parties de l'édifice de la Religion, depuis le faîte jusqu'à la base, armés du sarcasme, dumensonge, de la calomnie, défigurant, souillant, dégradant, essayant le marteau destructeur contre toutes les pierres, cherchant à les mutiler, à les ébranler les unes après les autres, avec un acharnement et une persévérance qui n'a eu d'imitation dans l'histoire que celle des philosophes et des Vandales du siècle passé, qui ont dispersé parmi nous les débris de nos temples et de nos palais, après avoir livré à la dérision nos dogmes et nos croyances. Regardez encore, et voilà qu'une multitude de docteurs, revêtus de la triple armure du génie, de l'éloquence et de la vertu, s'avancent de l'Orient et de l'Occident, font tomber les hérétiques, les confondent, quelquefois les convertissent, toujours brisent leurs sophismes comme les martyrs émoussaient le glaive des tyrans, et l'édifice immortel reparaît aux

Digitized by Google

yeux dans toute sa beauté première et toujours ferme sur ses bases.

Jamais cette lutte de l'erreur contre la vérité ne fut plus acharnée que pendant le quatrième siècle ; aussi jamais l'Église ne déploya-t-elle un si grand luxe de docteurs et d'apôtres. C'est proprement l'ère des Pères de l'Église ; nous allons les faire connaître en peu de mots.

On appelle Pères de l'Église tous ces grands hommes qui ont paru pour défendre l'Église et expliquer sa doctrine pendant les six premiers siècles [1]. On les divise en Pères grecs et en Pères latins, suivant qu'ils ont écrit dans l'une ou l'autre langue. Les plus illustres d'entre ces hommes illustres, c'est-à-dire ceux qui ont le plus écrit et dont la doctrine est le plus généralement autorisée et suivie, portent le titre de docteurs de l'Église. Il y a quatre grands docteurs de l'Église grecque, savoir : saint Athanase, saint Basile le Grand, saint Grégoire de Nazianze et saint Jean Chrysostome ; et cinq de l'Église latine : saint Ambroise, saint Jérôme, saint Augustin, saint Grégoire le Grand et saint Thomas d'Aquin. Ce fut le pape saint Pie V qui décora l'Ange de l'École du titre de cinquième docteur de l'Église [2].

Nous les appelons *Pères*, parce que notre Sauveur, qui les remplit particulièrement de son esprit, les a donnés à son Église pour être ses défenseurs et ses conseillers, au monde pour être ses oracles et sa lumière [3].

[1] Bergier, art. *Pères.*

Cependant on dit généralement de saint Bernard qu'il est le dernier des *Pères* de l'Église.

[2] *Dict. des Sciences eccl.*, art. *Docteurs.*

[3] Luminaria mundi, sermonem vitæ continentia. (*Act. concil. Ephes. Labbe*, t. III ; *Conc.*, p. 836.

Digitized by Google

« Nous les appelons *Pères*, parce que leurs écrits, pleins de la science du salut, dit saint Augustin, se sont répandus comme une rosée abondante dans le champ de l'Église, pour y faire fructifier les germes de vie que Jésus-Christ et ses premiers disciples y avaient laissés, afin qu'ils nourrissent les âmes de la plus pure substance de la vraie doctrine. Ils ont apporté pour la construction de l'édifice sacré le ciment et les riches décorations dont se fortifie et s'embellit cette Église bâtie par Jésus-Christ, qui en est la *pierre angulaire*, par les Prophètes et les Apôtres, *qui en sont les immortels fondements*[1]. »

Unis à l'Écriture, leurs ouvrages, consacrés par la sanction de l'Église, ajoutent à l'autorité de la parole divine, immédiatement émanée de l'Esprit-Saint, le poids imposant d'une inspiration au moins indirecte qui les a produits, et l'efficacité d'une grâce toute particulière qui les distingue si éminemment de toutes les compositions humaines[2]. Ils composent cette chaîne auguste de la tradition dont la majestueuse unité s'est soutenue inébranlable à travers les chocs des révolutions, les attaques du schisme et de l'hérésie, les ruines du temps, les ténèbres de l'ignorance et les ravages des mauvaises mœurs[3].

Quant à leur éloquence, il ne faut songer à lui rien comparer. « Quoi ! un père de l'Église ! un docteur de l'Église ! Quels noms ! quelle tristesse dans leurs écrits ! quelle sécheresse ! quelle froide dévotion ! et peut-être quelle scolastique ! disent les gens du monde ignorants et légers qui ne les ont jamais lus ; mais plutôt quel étonnement pour tous ceux qui se sont fait des Pères une idée si

[1] *Aug. contr. Julian.*, lib. II, c. x, p. 552.
[2] S. Basile ; voyez Duguet, *Conf. ecclés.*, t. II, p. 509.
[3] Guillon, t. I, p. 10

Digitized by Google

éloignée de la vérité, s'ils voyaient dans leurs ouvrages plus de tour et de délicatesse, plus de politesse et d'esprit, plus de richesse d'expressions et de force de raisonnement, des traits plus vifs et des grâces plus naturelles que l'on n'en remarque dans la plupart des livres de ce temps qui sont lus avec goût, qui donnent du nom et de la vanité à leurs auteurs ! Quel plaisir d'aimer la Religion et de la voir crue, soutenue, expliquée par de si beaux génies et de si solides esprits, surtout lorsque l'on vient à connaître que, par l'étendue des connaissances, par la profondeur et la pénétration, par les principes de la pure philosophie, par leur application et leur développement, par la justesse des conclusions, par la dignité du discours, par la beauté de la morale et des sentiments, il n'y a rien, par exemple, que l'on puisse comparer à saint Augustin [1] ! »

Revenons à notre sujet. Le premier qui osa tenter de démolir l'édifice de la Religion après son établissement social fut Arius. Conduit par l'esprit infernal, il dirigea ses coups contre la pierre angulaire. Cet homme, auteur de la grande hérésie connue sous le nom d'Arianisme, était né en Libye. Jeune encore, il passa en Égypte, où il fut ordonné diacre de l'église d'Alexandrie. Des menées séditieuses, auxquelles il prit part, forcèrent saint Pierre, patriarche de cette église, à le retrancher du nombre des Fidèles. Le saint patriarche connaissait trop bien le caractère inquiet et ambitieux de cet étranger, pour se laisser gagner par des apparences extérieures de repentir. Aussi ne voulut-il jamais le recevoir à la communion. Il n'eut pas même égard aux instantes prières qu'on lui en fit quand il allait au martyre. Mais Arius trouva le moyen

[1] La Bruyère, ch. *des Esprits forts.*

Digitized by Google

de s'insinuer dans les bonnes grâces d'Achillas, successeur de saint Pierre ; il se soumit à l'extérieur, et affecta de vifs sentiments de repentir. Achillas y fut trompé ; il reçut l'hypocrite dans le sein de l'Église ; il l'éleva même au sacerdoce, et lui confia le gouvernement d'une des paroisses d'Alexandrie.

Achillas étant mort, on élut saint Alexandre pour lui succéder. Arius fut vivement piqué de cette élection, parce que sa vanité lui avait fait croire que personne n'était aussi digne que lui du patriarcat. Pour se venger, il se mit à dogmatiser contre la divinité de Notre-Seigneur. En vain saint Alexandre tâcha de le ramener par les voies de la douceur. Arius fut insensible et persista opiniâtrément dans son hérésie. Chaque jour il la répandait parmi les Fidèles, et le mal allait toujours en augmentant. Le patriarche ne crut plus devoir dissimuler. Il excommunia l'hérésiarque dans un synode composé de tous ses suffragants [1], qui se tint à Alexandrie en 319, et informa tous les Évêques de ce qui venait de se passer.

Cependant l'Arianisme gagnait de toutes parts, et le désordre augmentait tous les jours dans l'Église. Constantin, affligé de cette division, résolut, par le conseil des Évêques, d'assembler un concile *œcuménique*, c'est-à-dire universel, pour terrasser l'erreur et en réprimer les partisans [2]. Sous les empereurs païens, on n'avait pu tenir de

[1] On appelle *suffragants* les Évêques qui composent une province ecclésiastique, qui donnaient autrefois leur *suffrage* pour l'élection du métropolitain, et qui dépendaient de lui en quelque manière.

[2] Un concile est une assemblée de pasteurs de l'Église pour décider les questions qui appartiennent à la foi, aux mœurs et à la discipline. On appelle concile *général* ou *œcuménique* celui auquel tous les Évêques de la chrétienté ont été convoqués, autant qu'il est possible, et qui est présidé par le souverain Pontife ou par son légat. Le concile *national* est celui qui se com-

Digitized by Google

si grandes assemblées; mais Constantin, devenu maître de l'Empire, pouvait exécuter ce dessein si digne de sa piété, et l'on ne saurait s'empêcher d'admirer la Providence, qui rendit alors cette exécution facile en réunissant tant de pays sous la domination d'un seul homme. La ville de Nicée fut choisie pour le lieu de l'assemblée, parce qu'elle était voisine de Nicomédie, où résidait l'empereur. Constantin envoya donc à tous les Évêques de la chrétienté des lettres d'invitation pleines des expressions les plus respectueuses pour les engager à se rendre au concile, et il donna ordre de leur fournir à ses frais les voitures et tout ce qui était nécessaire pour le voyage. L'affaire était de trop grande importance pour que les Évêques ne répondissent pas à la convocation avec le plus grand empressement. Aussi se trouvèrent-ils bientôt à Nicée au nombre de trois cent dix-huit, sans compter les Prêtres et les Diacres. Le vénérable Osius, évêque de Cordoue, présida le concile et y représenta le pape saint Sylvestre, qui y avait encore envoyé deux Prêtres, ne pouvant y aller en personne à cause de son grand âge. Saint Alexandre, évêque d'Alexandrie, était accompagné du diacre Athanase, encore jeune, qu'il estimait particulièrement et qui lui fut d'un grand secours.

Jamais assemblée ne fut plus vénérable. Plusieurs des Évêques qui la composaient étaient éminents en sainteté,

pose des évêques d'une seule nation, comme la France, l'Espagne; le concile *provincial*, celui qui se tient par un métropolitain et les Évêques de sa province; le *synode* est l'assemblée des prêtres d'un diocèse présidée par l'Évêque. Quoique les décisions de tous les conciles particuliers soient très-respectables, celles du concile général sont seules infaillibles. On compte dix-huit conciles généraux : deux de Nicée, quatre de Constantinople, un d'Éphèse, un de Chalcédoine, cinq de Latran, deux de Lyon, un de Vienne, un de Florence et un de Trente. Nous en parlerons à mesure que nous les rencontrerons sur notre route.

Digitized by Google

et portaient sur leurs corps mutilés les marques honorables des persécutions qu'ils avaient endurées pour la foi. Tel était, entre autres, saint Paphnuce, évêque de la haute Thébaïde, à qui on avait crevé l'œil droit. L'empereur le faisait souvent venir dans son palais ; il prenait plaisir à s'entretenir avec lui, et, par respect, il lui baisait la plaie qui lui restait au visage [1].

Pour donner une idée de la solennité avec laquelle se tenaient les conciles, nous allons décrire ce qui se passa à celui de Nicée. La même chose, à quelques différences près, commandées par les circonstances, se renouvela dans toutes ces augustes assemblées.

Le 19 juin de l'an 325 fut choisi pour l'ouverture du concile. Ce jour solennel étant arrivé, tous les Pères se réunirent dans une vaste salle décorée avec la magnificence convenable à l'état de l'Église, délivrée de la servitude et protégée par le grand Constantin, alors seul maître du monde. Au milieu de la salle s'élevait un trône richement paré, sur lequel on plaça le livre des Écritures, comme représentant l'Esprit-Saint qui les avait dictées, et qui allait les interpréter par l'organe des Pasteurs, à qui sa perpétuelle assistance avait été promise. L'empereur s'y rendit lui-même, revêtu de la pourpre et tout couvert d'or et de pierres précieuses. Il était accompagné, non de ses gardes, mais seulement de ses ministres, qui étaient chrétiens ; il alla se placer à l'extrémité de la salle, où il resta debout jusqu'à ce que les Évêques l'eussent prié de s'asseoir.

La discussion s'ouvrit. Arius était présent avec ses défenseurs ; il exposa ses erreurs, et ne craignit pas de pro-

[1] Voyez Fleury, *Hist. abrégée de l'Église.*

Digitized by Google

férer les plus horribles blasphèmes contre Notre-Seigneur Jésus-Christ. Une indignation soudaine s'empara de l'assemblée. Plusieurs, afin d'étouffer plus vite l'impiété, voulaient la condamner en général et sans nouvelle discussion, s'écriant qu'ils s'en tenaient à la foi reçue dès le commencement et perpétuée par la tradition [1]. D'autres firent observer qu'il ne fallait rien faire sans délibération et le plus mûr examen. C'est pourquoi les plus savants Évêques réfutèrent avec force ces nouveautés impies, s'appuyant sur les livres saints et sur les écrits des premiers Pères. Nul ne le fit avec autant de vigueur et de succès que le jeune diacre Athanase : nous le ferons bientôt connaître.

Après bien des discussions, le concile choisit, pour exprimer l'unité indivisible de la nature divine, le mot *consubstantiel*. Il déclara par ce terme que Notre-Seigneur Jésus-Christ est vrai Fils de Dieu, égal en tout à son Père, enfin vrai Dieu comme le Père et le Saint-Esprit. Ce mot, qui ne laissait aucun subterfuge à l'hérésie, fut depuis la terreur des Ariens. Le président du concile dressa donc la profession de foi solennelle si connue sous le nom de symbole de *Nicée;* elle fut écrite par Hermogène, qui devint dans la suite Évêque de Césarée en Cappadoce. Elle est ainsi conçue : « Nous croyons en un seul Dieu, tout-puissant, créateur de toutes les choses visibles et invisibles, et en un seul Seigneur Jésus-Christ, Fils unique de Dieu, en-

[1] Ainsi les Évêques ne font pas de nouveaux dogmes ; ils rendent seulement témoignage à une vérité existante. « Qu'a fait l'Église par ses conciles ? dit à ce sujet saint Vincent de Lérins. Elle a voulu que ce qui était déjà cru simplement fût professé plus exactement ; que ce qui était prêché sans beaucoup d'attention fût enseigné avec plus de soin ; que l'on expliquât plus distinctement ce que l'on traitait auparavant avec une entière sécurité. Tel a toujours été son dessein : elle n'a donc fait autre chose, par les décrets des *conciles*, que de mettre par écrit ce qu'elle avait déjà reçu des anciens par tradition. » (*Commonit.*, c. XXIII.)

Digitized by Google

gendré du Père, c'est-à-dire de la substance du Père, Dieu de Dieu, lumière de lumière, vrai Dieu de vrai Dieu, engendré et non fait, consubstantiel au Père, par qui toutes choses ont été faites au Ciel et sur la terre, qui, pour nous autres hommes et pour notre salut, est descendu des Cieux, s'est incarné et fait homme, a souffert, est ressuscité le troisième jour est monté aux cieux, d'où il viendra juger les vivants et les morts. »

Tous les Évêques, à l'exception de deux qui étaient Ariens, souscrivirent ce *symbole* et prononcèrent anathème contre Arius et ses sectateurs. En vertu de ce jugement, que la puissance séculière appuya, mais qu'elle ne prévint pas, l'empereur condamna Arius à l'exil et ses livres aux flammes. Avant de se séparer, les Évêques adressèrent à toutes les Églises du monde une lettre synodale pour les informer de ce qui avait été par eux *proposé*, *examiné*, *résolu et décidé* concernant l'impiété d'Arius. Ils envoyèrent en même temps une copie des actes du concile au pape saint Sylvestre, qui les approuva et les confirma de son autorité apostolique.

La fin du concile s'étant trouvée le jour anniversaire de l'élévation de Constantin à l'Empire, il y eut une fête magnifique pour célébrer cet heureux événement et l'issue non moins heureuse de l'assemblée. L'empereur voulut recevoir les Évêques dans son palais et à sa table. Tous furent introduits avec honneur, entre deux lignes de soldats, dans ce même palais naguère si redouté et d'où étaient émanés contre les Chrétiens tant de sanglants édits. Les Évêques pouvaient à peine en croire leurs yeux. Tous entrèrent dans les appartements les plus secrets, et se mirent à table, les uns avec l'empereur, les autres séparément sur des lits préparés pour eux; ils croyaient voir

Digitized by Google

une image du règne de Jésus-Christ. L'empereur, après ce festin, les salua chacun en particulier, leur fit de riches présents, et termina en se recommandant à leurs prières.

Telle fut la conclusion de cette célèbre assemblée, dont la mémoire a été toujours en vénération dans l'Église. Saint Augustin, en particulier, la nomme le concile de l'univers, dont les décrets sont à l'égal des commandements célestes.

Cependant l'Arianisme, terrassé par la décision de Nicée, n'était pas détruit. Après trois ans d'exil, Arius trouva moyen de se faire rappeler. Il présenta à l'empereur une profession de foi, composée avec tant d'art, qu'il était difficile d'y découvrir l'erreur cachée sous le manteau de la vérité. L'hérésiarque revint triomphant à Alexandrie; mais saint Athanase, successeur de saint Alexandre, ne voulut pas le recevoir à sa communion. Constantin, informé des troubles que la présence d'Arius causait à Alexandrie, le rappela à Constantinople, et demanda s'il suivait la foi de Nicée : Arius le jura. Constantin, trompé, fit prier l'Évêque de Constantinople de le recevoir à la communion des Fidèles; mais cette prière resta sans effet, par un événement qui, en faisant triompher les Catholiques, donna au monde entier une preuve éclatante que les ennemis de Jésus-Christ, hérésiarques ou persécuteurs, doivent tous contribuer à sa gloire et à l'affermissement de son règne.

On avait choisi un dimanche pour le rétablissement de cet impie, afin de le rendre plus éclatant. Le samedi, sur le soir, l'orgueil impatient des hérétiques leur fit conduire Arius par la ville comme en triomphe. Lui-même, enchérissant sur leur ostentation, se répandit en discours insolents. La foule était innombrable, et grossissait de rue

Digitized by Google

en rue. Comme on approchait de la place *Constantienne*, et qu'on apercevait au bout de cette place le temple où l'hérésiarque devait être rétabli, il pâlit tout à coup, à la vue de tout le monde, éprouvant une soudaine frayeur ; il sentit en même temps quelque besoin naturel. Il entra dans un de ces lieux publics, multipliés dans la nouvelle Rome avec autant de magnificence que les autres édifices, et y expira dans les plus cruelles douleurs, en rendant avec grande abondance de sang une partie de ses entrailles : c'était l'an 336 de Jésus-Christ. Digne fin d'un impie, trop semblable, pendant sa vie, au perfide Judas, pour ne pas lui ressembler dans les circonstances de sa mort. Ce dénoûment effrayant, et qui passa pour miraculeux, causa autant d'abattement aux Ariens que d'espoir aux Fidèles orthodoxes.

Arius était mort, mais son hérésie ne l'était pas. Timide dans le commencement, et comme étourdie du coup qui venait de frapper son chef, elle s'enhardit bientôt et ne connut plus de bornes à ses orgueilleuses prétentions. L'Église ébranlée faisait des pertes immenses ; mais le Dieu qui a dit que les portes de l'enfer ne prévaudraient pas contre elle était là, l'œil ouvert sur ses besoins. Pour la soutenir à l'intérieur, il suscita le grand Athanase ; pour lui donner au dehors autant d'enfants qu'elle comptait d'apostats, il suscita saint Frumence et ses compagnons.

Saint Athanase, la colonne de l'Église, le fléau de l'Arianisme, était né à Alexandrie, dont il devint évêque après le concile de Nicée. Dieu, qui le destinait à combattre la plus terrible des hérésies, armée tout à la fois des subtilités de la dialectique et de la puissance des empereurs, avait mis en lui tous les dons de la nature et de la grâce

Digitized by Google

qui pouvaient le rendre propre à remplir cette haute et difficile mission. A peine fut-il élevé sur le siége d'Alexandrie, que les Ariens, furieux d'avoir été confondus par le saint patriarche au concile de Nicée, l'accusèrent auprès de l'empereur d'avoir imposé au peuple une sorte de tribut, sous prétexte de pourvoir aux besoins de son Église, et d'avoir envoyé un coffre plein d'or à des conspirateurs. Athanase fut cité à comparaître devant l'empereur. L'innocence du saint patriarche fut bientôt reconnue, mais la haine des Ariens n'en devint que plus violente ; ils firent si bien par leurs artifices et leurs calomnies, qu'ils obtinrent contre lui une sentence d'exil.

Athanase partit en effet, et vint se retirer à Trèves auprès de saint Maximin, Évêque de cette ville. Enfin, un concile fut assemblé à Sardique, où l'innocence d'Athanase fut publiquement reconnue, et le saint pasteur rentra triomphant dans son Église. Le reste de sa vie se passa dans une suite continuelle de persécutions de la part des Ariens contre ce grand homme, en qui la foi catholique semblait personnifiée, et de patience, d'héroïsme et de vertu de la part d'Athanase. Toujours l'hérésie trouva en lui une âme inflexible et supérieure à toutes les considérations humaines ; semblable à un roc, rien n'était capable de le faire fléchir en faveur du mensonge et de l'injustice. Cette héroïque fermeté ne l'empêchait pas d'être d'une humilité si profonde, que personne ne portait cette vertu plus loin que lui; doux et affable, il n'y avait pas jusqu'au petit enfant qui n'eût près de lui un accès facile. Il joignait à une bonté inaltérable une tendre compassion pour les malheureux ; il était fervent et assidu à la prière, austère dans les jeûnes, infatigable dans les veilles saintes, plein de condescendance pour les petits, et intrépide lorsqu'il

Digitized by Google

s'agissait de s'opposer aux persécutions des grands[1]. Il termina sa vie dans un âge fort avancé, pour aller se réunir à ses pères, aux Patriarches, aux Prophètes, aux Apôtres, aux Martyrs, à l'exemple desquels il avait généreusement combattu pour la vérité[2].

Athanase fut l'oracle de l'Église entière et de tous les siècles chrétiens, qui l'ont mis au premier rang des docteurs et des héros de la foi[3]. Les ouvrages qu'il nous a laissés sont si précieux, qu'un ancien moine avait coutume de dire : « Quand vous trouverez quelque chose des ouvrages de saint Athanase, si vous n'avez pas de papier, écrivez-le sur vos habits[4]. » Il mourut paisiblement entre les bras de son peuple, le 2 mai de l'an 363, après quarante-six ans au moins d'épiscopat, passés dans une agitation perpétuelle[5].

Tandis que Dieu soutenait l'Église à l'intérieur par le ministère d'Athanase, il la propageait au dehors, et réparait ainsi les pertes que l'hérésie lui faisait éprouver. Un

[1] Greg. Naz., *Orat.* XXI, p. 378.

[2] *Ibid.*

[3] Vera Ecclesiæ columna. (Greg. Naz., *Orat.* XXI, p. 378.)

[4] *Prat. Spir.*, c. XL.

[5] Les principaux ouvrages de saint Athanase sont :

1° L'*Exposition de la Foi;* c'est une explication des mystères de la Trinité et de l'Incarnation contre les Ariens;

2° L'*Apologie du Saint*, adressée à l'empereur Constance; c'est un des plus finis et des plus éloquents ouvrages de saint Athanase;

3° Quatre *Discours contre les Ariens;* on y trouve une force et une solidité de raisonnement qui écrase ces hérétiques;

4° La *Vie de saint Antoine.* Le symbole qui porte son nom paraît n'être pas de lui; il ne lui est attribué que parce qu'il est composé de ses pensées et qu'il renferme une explication du mystère de la Trinité et de l'Incarnation sur lesquels saint Athanase a si bien écrit, et pour la défense desquels il a montré tant de zèle.

La meilleure édition de ses œuvres est celle du P. de Montfaucon; 3 vol. in-f°. Paris, 1698.

Digitized by Google

enfant de miracle grandissait dans l'ombre, et allait, au moment précis, emporter le sacré flambeau dans des régions étrangères. Voici comment la chose arriva. Un philosophe, nommé Métrodore, fit divers voyages pour satisfaire sa curiosité; il pénétra jusque dans la Perse et les Grandes-Indes, nom sous lequel l'Éthiopie était connue des anciens. A son retour, il présenta à l'empereur Constantin des diamants et des pierres précieuses de la plus grande beauté. Mérope, philosophe de Tyr, encouragé par le succès de Métrodore, entreprit le même voyage pour un semblable motif; il emmena avec lui Frumence et Édère, ses neveux, de l'éducation desquels il s'était chargé. Son voyage achevé, il s'embarqua pour revenir dans sa patrie. Le vaisseau qui le portait avec ses neveux, encore enfants, s'arrêta dans un port pour y faire les provisions nécessaires à l'équipage. La côte était habitée par des barbares qui pillèrent le vaisseau et passèrent au fil de l'epée tous ceux qui le montaient. Édère et Frumence, assis sous un arbre à quelque distance, étudiaient et préparaient leurs leçons. Les Barbares, les ayant trouvés, se laissèrent toucher par leur innocence, leur candeur et leur beauté; ils les conduisirent à leur roi, dont la résidence était à Axuma, qui n'est plus qu'un village d'Abyssinie [1].

Le prince, qui remarqua de l'esprit et d'heureuses dispositions dans ces deux enfants, prit un soin particulier de leur éducation. Il fit, depuis, Édère son échanson, et Frumence son trésorier et son secrétaire d'État. Frumence, qui avait la principale part aux affaires, et qui désirait faire reconnaître l'Évangile aux Éthiopiens, engagea plu-

[1] Voyez Ludolfe, *Hist. Æthiop.*

Digitized by Google

sieurs marchands chrétiens qui se trouvaient dans le pays à s'y établir. Lui-même partit pour Alexandrie, afin de prier saint Athanase d'envoyer un Évêque dans ce pays pour achever la conversion d'un peuple bien disposé. Saint Athanase assembla un synode, et tous les Évêques qui le composaient décidèrent que personne n'était plus propre que Frumence à consommer la bonne œuvre qu'il avait commencée, et il fut sacré Évêque des Éthiopiens. Revêtu du caractère épiscopal, Frumence repartit pour Axuma, où ses discours et ses miracles opérèrent un très-grand nombre de conversions. Aucune nation peut-être n'embrassa le Christianisme avec plus d'ardeur et de courage. Le saint Évêque continua d'instruire et d'édifier son troupeau jusqu'à sa dernière heure [1].

Pendant que Frumence ajoutait une nation au domaine de Jésus-Christ, un missionnaire d'un autre genre convertissait un peuple barbare; car, entre les mains de Dieu, tous les moyens sont bons. Ce nouvel apôtre était une esclave chrétienne. Prise par les Ibériens, nation voisine du Pont-Euxin, elle attira leur admiration par la pureté de sa vie, sa sobriété, sa douceur, son assiduité à la prière. Les Barbares, étonnés, lui demandèrent pourquoi tout cela; elle déclara simplement qu'elle servait ainsi le Christ, son Dieu.

Or, c'était la coutume du pays, quand un enfant était malade, que la mère le portât par les maisons pour s'informer si quelqu'un savait un remède. Une femme, ayant ainsi porté son enfant partout inutilement, vint aussi trouver la captive. Celle-ci lui dit qu'elle ne savait aucun remède humain, mais que Jésus-Christ son Dieu pouvait

[1] Fleury, l. XI, c. XXXVIII.

Digitized by Google

rendre la santé aux malades les plus désespérés. Elle prit l'enfant, le mit sur le cilice qui lui servait de couche, pria pour lui, et le rendit plein de santé à sa mère. Le bruit de ce miracle vint aux oreilles de la reine, qui souffrait de grandes douleurs. Portée chez la captive, elle se place sur son cilice, et, après avoir invoqué le Sauveur, elle se lève en parfaite santé. La reine, pleine de joie, retourne au palais, fait part de son bonheur au roi son époux. Celui-ci veut offrir des présents à la captive: « La seule récompense qu'elle désire, lui dit la reine, c'est que nous adorions Jésus-Christ, ce Dieu qu'elle a invoqué et qui m'a guérie. » Le roi différa quelque temps; enfin, dans un danger pressant, il promit de se faire Chrétien. Sa prière fut écoutée, et il tint parole. La pauvre captive leur expliqua la religion le mieux qu'il lui fut possible, demanda qu'on bâtit une église, et en décrivit la forme.

Le roi, ayant assemblé son peuple, lui raconta ce qui lui était arrivé, à lui et à la reine. Il instruisit ses sujets comme il put des vérités de la foi; la reine, de son côté, instruisait les femmes: on se réunit pour bâtir une église. Comme toute la nation désirait ardemment de bien connaître la religion, on envoya, par le conseil de la captive, une ambassade à Constantin, afin de lui demander des Évêques qui pussent achever l'œuvre de Dieu. L'empereur accueillit leur prière, et sentit plus de joie de cette conversion que d'une grande conquête [1]. Et nous aussi, nous devons en ressentir une grande joie, parce qu'elle nous montre la bonté de notre Père céleste, qui veut le salut de tous les peuples, et le soin continuel avec lequel Jésus-

[1] Fleury, l. XI, c. XXXIX.

Digitized by Google

Christ veille sur son Épouse et la tendresse avec laquelle il essuie ses larmes.

PRIÈRE.

O mon Dieu, qui êtes tout amour! je vous remercie des admirables moyens que vous avez pris pour conserver et propager notre sainte Religion; les Prêtres, les Saints, les ordres religieux, les missions, seront l'objet de toute ma reconnaissance et de tout mon respect.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je prierai pour la conversion des hérétiques.*

Digitized by Google

XXIVe LEÇON

LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ (IVe SIÈCLE).

L'Église défendue : saint Hilaire, évêque de Poitiers ; — propagée : saint Martin, évêque de Tours ; — attaquée : Julien l'Apostat. Jugement de Dieu sur ce prince. — L'Église défendue : saint Grégoire de Nazianze, saint Basile le Grand.

Comme Élie, montant au Ciel, laissa son esprit de prophétie à son disciple Élisée, ainsi l'intrépide Athanase, après s'être signalé dans tant de combats, cinq fois banni et cinq fois rappelé, avait laissé son esprit de courage et de foi à un illustre Évêque. Saint Hilaire de Poitiers fit dans l'Occident ce que l'invincible patriarche d'Alexandrie avait fait pour l'Orient. Sur ces deux grandes colonnes reposa l'édifice de l'Église, ébranlé par les Ariens. Voici l'intéressante histoire de ce nouvel Athanase.

Saint Hilaire, qui eut le bonheur de préserver les Gaules de la contagion de l'Arianisme, naquit à Poitiers d'une illustre famille. Élevé dans le Paganisme, il fut conduit par degrés à la connaissance de la vraie religion, qu'il embrassa avec ferveur. En 353, il fut sacré Évêque de sa ville natale, et ne se regarda plus que comme l'homme de Dieu. Les pécheurs, touchés de ses discours, entraient dans de vifs sentiments de componction et renonçaient à leurs désordres. Cependant il ne se livrait pas tellement aux fonctions extérieures qu'il négligeât son propre salut. Il avait ses heures marquées pour la prière, et c'était dans ce saint exercice qu'il ranimait sans cesse sa ferveur et qu'il obtenait les bénédictions abondantes que Dieu répandait sur ses travaux. Sa plume fut aussi consacrée à la

Digitized by Google

gloire de la religion. Comme l'empereur Constance travaillait à répandre l'Arianisme en Occident, il lui présenta une apologie qui lui valut une sentence d'exil.

Le Saint profita de son repos forcé pour combattre l'erreur, avec une vigueur que tous les siècles ont admirée. Il composa contre l'Arianisme son *Traité de la Trinité*, dans lequel il prouve de la manière la plus solide la consubstantialité du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Il y démontre aussi que l'Église est une, et que tous les hérétiques sont hors de son sein ; qu'elle est distinguée de toutes les sectes en ce que, conservant toujours son unité, elle les combat et les confond toutes, quoique seule contre elles, et qu'elle trouve la matière de ses plus beaux triomphes dans les divisions perpétuelles qui règnent entre les partisans de l'erreur. Rien n'est plus magnifique que les éloges donnés à saint Hilaire par saint Augustin et par saint Jérôme. Le premier l'appelle l'*illustre docteur de l'Église* [1] ; le second, un *fleuve d'éloquence ;* un fleuve que Dieu a transporté du monde dans le champ de son Église [2]. Le Saint, au retour de son exil, mourut à Poitiers en 368 [3].

Tandis que saint Hilaire soutenait l'Église à l'intérieur, un de ses plus illustres disciples fut choisi de Dieu pour rendre à cette épouse bien-aimée, autant d'enfants que l'hé-

[1] Lib. II, *adv. Jul.*, c. VIII.

[2] Lib. II, *adv. Rufin.*, p. 115.

[3] Les autres ouvrages de saint Hilaire sont :

1° Des *Commentaires sur saint Matthieu.*

2° Le *Livre des Synodes.* Cet ouvrage fournit de grands éclaircissements sur l'histoire de l'Arianisme. Saint Jérôme en faisait tant de cas qu'il le copia de sa propre main.

3° Les *Livres à l'empereur Constance.* Le saint y demande à l'empereur la permission de justifier la foi catholique, même en sa présence.

Ce saint écrivit encore plusieurs autres ouvrages, dans lesquels il se montre toujours digne de lui-même. La meilleure édition de ses œuvres est celle du P. Constant, bénédictin. Paris, 1693.

Digitized by Google

résie pouvait lui en ravir. Ce nouveau Paul, l'apôtre de l'Occident, est saint Martin. Admirateur des vertus de saint Hilaire, il s'était formé à son école, prenant part à tous ses combats pour la foi.

Martin naquit à Sabarie, ville de Pannonie, de parents idolâtres. Dieu prévint ce saint enfant d'une bénédiction si singulière, qu'à l'âge de dix ans il se rendait à l'église malgré ses parents, et se fit inscrire parmi les catéchumènes. Cependant il vint un ordre de l'empereur qui obligeait les enfants des officiers et des soldats vétérans à porter les armes. Ainsi Martin, qui avait quinze ans, prêta le serment militaire et entra dans la cavalerie. La profession des armes, qui est pour tant d'autres une école de licence et de désordre, devint pour lui l'apprentissage des vertus les plus héroïques. Il se distingua surtout par un tendre amour pour les pauvres; il ne pouvait rien leur refuser, et tout ce qui lui restait de sa solde, il le leur distribuait.

Un jour, dit son historien, Sulpice Sévère, pendant un hiver rigoureux, durant lequel plusieurs personnes moururent de froid, il trouva à la porte d'Amiens un mendiant presque nu qui demandait l'aumône. Ce spectacle excita la compassion du saint cavalier; mais il ne lui restait que ses armes et ses vêtements. Que faire? Il tire son sabre, coupe la moitié de son manteau, et le donne à ce pauvre pour se couvrir. Une si belle action ne resta pas sans récompense. La nuit suivante, Martin vit en songe Notre-Seigneur Jésus-Christ revêtu de cette moitié de manteau, et lui entendit dire aux Anges qui l'environnaient : « C'est Martin, encore catéchumène, qui m'a revêtu de ce manteau. »

Cette vision consolante le détermina à demander le Bap-

Digitized by Google

tême ; il le reçut dans sa dix-huitième année. A vingt ans, il quitta le service et se rendit auprès de saint Hilaire. Ce grand Évêque connut bientôt le mérite extraordinaire de Martin. Il voulut l'attacher à son diocèse et l'ordonner diacre ; mais le Saint, par humilité, refusa cet honneur, et il consentit seulement à se laisser ordonner exorciste. Il partit ensuite pour la Pannonie, où il convertit sa mère. Là, il combattit vigoureusement les Ariens et repassa dans les Gaules, où il fonda le premier monastère. Il sortait de temps en temps de sa retraite pour aller prêcher la foi aux idolâtres, qui étaient encore en assez grand nombre dans les villages, et Dieu autorisa le zèle de son serviteur par des miracles éclatants.

Il ne tarda pas à être connu dans toutes les Gaules, et on le jugea digne de l'épiscopat. Le peuple de Tours le demanda pour Pasteur ; mais il fallut user d'artifice et même de violence pour l'arracher de sa solitude. S'étant présenté à la porte de son monastère, afin de donner la bénédiction à un malade, on se saisit de sa personne, et on le conduisit à Tours sous bonne garde. Martin fut le même sur le siége de Tours qu'il avait été dans son premier monastère. Il se logea dans une petite cellule près de l'église ; on ne vit aucun changement ni dans ses habits ni dans sa table ; il ne savait honorer sa dignité que par ses vertus. La destruction de l'idolâtrie étant l'objet ordinaire de ses travaux, il parcourut plusieurs fois la Touraine et une partie des Gaules, qu'il purifia des dernières souillures du Paganisme.

Étant un jour dans un bourg rempli de Païens, il renversa le temple des idoles et se proposa de faire couper un pin qui était aussi un objet d'idolâtrie. Les Païens n'y consentirent qu'à condition qu'il se tiendrait du côté où

Digitized by Google

l'arbre devait tomber. Martin, plein de foi, accepta la condition, se laissa lier et placer où l'on voulut. On coupa l'arbre; mais, dans l'instant de sa chute, le Saint fit le signe de la croix, et l'arbre se redressa pour tomber de l'autre côté, au grand étonnement des Païens, qui demandèrent le baptême.

Le saint Évêque n'interrompait ses missions que par d'autres œuvres de charité; il allait quelquefois intercéder auprès des princes en faveur des malheureux. Ce fut pour ce sujet qu'il fit deux voyages à Trèves, où était alors l'empereur Maxime. Mais il demandait ses grâces en évêque et avec un ton de dignité qui imposait aux princes mêmes. Maxime n'en conçut que plus d'estime pour lui, et plusieurs fois il l'invita à manger à sa table. Saint Martin s'en défendit d'abord, mais ensuite il crut devoir se rendre à cette invitation. Maxime en eut tant de joie, qu'il appela comme à une fête les personnes les plus distinguées de sa cour, entre autres son oncle et son frère, et le préfet du Prétoire. Martin fut placé à côté de l'empereur, et le prêtre qui l'accompagnait toujours, entre l'oncle et le frère de l'empereur.

Au milieu du repas, un officier, selon l'usage, présenta la coupe à l'empereur. Le prince fit signe de la présenter à Martin, de la main duquel il comptait la recevoir; mais le saint Évêque, ayant bu, la présenta à son Prêtre, comme à la personne la plus respectable de la compagnie. Cette action ne déplut nullement au prince, qui loua saint Martin d'avoir préféré à toute la puissance impériale, l'honneur dû au sacerdoce de Jésus-Christ.

Le Saint revint à Tours, où il fut reçu par son peuple comme un ange tutélaire. Quoique avancé en âge, il ne diminua rien de ses austérités ni de ses travaux apostoli-

Digitized by Google

ques. Il continua jusqu'à la fin de sa vie de confirmer par des miracles la doctrine qu'il prêchait. Ses occupations ne lui faisaient point perdre le délicieux souvenir de la présence de Dieu. Tout ce qu'il rencontrait lui fournissait l'occasion de se sanctifier ou de donner aux autres des leçons de vertu : précieux exemple dont il nous est facile de profiter.

Voyant un jour une brebis nouvellement tondue, il dit agréablement à ceux qui étaient avec lui : « Voilà une brebis qui a rempli le précepte de l'Évangile ; elle avait deux habits, elle en a donné un à celui qui n'en avait point : faisons de même. » A la vue d'un homme couvert de haillons qui gardait les pourceaux, il s'écria : « Voilà Adam chassé du Paradis, dépouillons-nous du vieil Adam pour nous revêtir du nouveau. » Une autre fois il arriva au bord d'une rivière où des oiseaux cherchaient à prendre des poissons : « Voilà, dit-il, l'image des ennemis de notre salut ; ils sont en embuscade pour prendre nos âmes et en faire leur proie ; » puis il ordonna aux oiseaux de se retirer, ce qu'ils firent à l'instant. Arrivé à l'âge de quatre-vingt-dix ans, le Paul de l'Occident alla recevoir la couronne due à celui qui a combattu vaillamment et qui a gardé la foi.

Jetons un dernier regard sur le tombeau de saint Martin, en le priant de conserver du haut du Ciel cette foi précieuse qu'il planta dans les Gaules par ses travaux, et qu'il arrosa de ses sueurs ; puis repassons en Orient. Un nouveau spectacle va s'offrir à nos yeux. Ce n'est plus assez de l'hérésie pour attaquer l'Église. Voilà le Paganisme, oui, ce vieux Paganisme usé et déjà mort qui essaye de se relever de sa tombe pour ressaisir, s'il le peut, le sceptre du monde, que porte d'une main si ferme la divine Épouse de Jésus-Christ.

Digitized by Google

Julien, neveu du grand Constantin, était parvenu à l'empire en 355. Séduit par des philosophes païens, et entraîné par ses propres passions, ce prince abjura publiquement la Religion, et entreprit de ressusciter l'idolâtrie. Il déclara une persécution sourde et perfide contre les Chrétiens, dépouilla les églises de tous leurs biens, révoqua tous les priviléges qui leur avaient été accordés; supprima les pensions que Constantin avait données pour nourrir les clercs, les veuves et les vierges, et défendit aux Chrétiens de plaider et d'exercer les charges publiques. Il ne s'en tint pas là; il ne voulut plus qu'ils enseignassent les belles-lettres, sachant les grands avantages qu'ils tiraient des livres profanes pour combattre le Paganisme et l'irréligion. Quoiqu'il témoignât en toute occasion un mépris souverain pour les Chrétiens, qu'il appelait *Galiléens*, il sentait l'avantage que leur donnaient la pureté de leurs mœurs et l'éclat de leurs vertus, et ne cessait de proposer leur exemple aux prêtres païens. Tel fut le caractère de la persécution de Julien : la douceur apparente et la dérision de l'Évangile. Il en vint néanmoins à des moyens violents, quand il vit que tous les autres étaient inutiles. Sous son règne, un grand nombre de martyrs signèrent notre foi de leur sang.

Ce prince impie, trouvant que la guerre n'allait pas assez vite, résolut d'abattre le Christianisme d'un seul coup. Pour cela, il entreprit de donner un démenti solennel à Notre-Seigneur lui-même, et, en le convainquant d'imposture, de livrer son œuvre à la dérision de tous les siècles. Mais que sont les conseils des hommes contre le Seigneur? Nous allons le voir.

Son principal dessein était de faire mentir les prophéties, tant celle de Daniel qui annonce la ruine du temple

Digitized by Google

de Jérusalem comme irréparable, que celle du Sauveur qui porte expressément, qu'il n'y resterait pas pierre sur pierre. En conséquence, Julien entreprit de rebâtir cet édifice. Il écrivit à tous les Juifs une lettre très-flatteuse, leur promettant de les aider de tout son pouvoir à relever de ses ruines, un temple où ils avaient adoré si longtemps le Dieu de leurs pères. A cette nouvelle, les Juifs accourent de toutes parts à Jérusalem. Ils ont bientôt amassé des sommes considérables. Les femmes juives donnent leurs bijoux et leurs pierreries pour contribuer aux frais de l'entreprise : le trésor impérial fournit le reste. L'empereur lui-même réunit d'habiles architectes des différentes provinces de l'Empire, et confie la surintendance des travaux à Alypius, son ami intime, qu'il envoie sur les lieux pour en presser l'exécution. Tout étant ainsi disposé, on amasse une quantité prodigieuse de matériaux. Nuit et jour on travaille avec une ardeur incroyable à nettoyer l'emplacement de l'ancien temple, et à démolir ce qui restait des fondements. Quelques Juifs avaient fait faire pour ce travail des hoyaux, des pelles et des hottes d'argent. Les femmes les plus délicates mettaient la main à l'œuvre, et emportaient des décombres dans leurs robes les plus précieuses.

Cependant, la démolition terminée, on se préparait à placer les nouvelles fondations : c'était là que Dieu attendait ses ennemis. Écoutons un auteur dont on ne peut suspecter le témoignage, Ammien Marcellin, païen zélé, et qui a fait de Julien le héros de son histoire. « Pendant que le comte Alypius, dit-il, assisté du gouverneur de la province, pressait vivement les travaux, d'effroyables tourbillons de flammes s'élancèrent des fondements, brûlèrent les ouvriers et leur rendirent la place inaccessible. Plu-

Digitized by Google

sieurs fois on revint à l'ouvrage, mais, cet élément persistant toujours avec une espèce d'opiniâtreté à repousser les ouvriers, on fut obligé d'abandonner l'entreprise [1]. »

Tel est le récit d'un historien qui adorait les idoles du Paganisme, et qui était admirateur de Julien. Qui a pu lui arracher un pareil aveu, sinon la force de la vérité? Saint Grégoire de Nazianze, auteur contemporain, ajoute que la foudre tomba, qu'on vit des croix de couleur noirâtre imprimées sur les habits de ceux qui étaient présents ; que plusieurs, poursuivis par les flammes, voulurent se sauver dans une église voisine, mais un feu soudain les atteignit, consuma les uns, mutila les autres, leur laissant à tous les marques les plus visibles de la redoutable puissance de Dieu qu'ils étaient venus braver. On s'opiniâtra néanmoins à reprendre l'ouvrage; mais ces éruptions de feu recommencèrent toutes les fois qu'on voulut renouveler les travaux, et ne cessèrent que quand on les eut entièrement abandonnés. » C'est, dit le grand docteur, un fait notoire et dont tout le monde convient [2]. »

Ainsi, tant qu'il reste quelques pierres à ôter des anciennes fondations du temple, c'est-à-dire tant qu'il faut travailler à donner aux paroles du Sauveur leur accomplissement littéral, Julien est tout-puissant; mais faut-il replacer une seule pierre dans ces fondements à jamais maudits, il voit échouer toute sa puissance et toute sa haine. Il est donc vrai, toutes les attaques dirigées contre l'Église tournent à sa gloire et à son triomphe : c'est une remarque que nous faisons une fois pour toutes.

Julien, écumant de rage, jura, malgré sa défaite, d'é-

[1] L. XXIII, c. 1.
[2] *Orat.* IV, *adv. Jul.*

Digitized by Google

teindre le Christianisme ; mais il voulut auparavant terminer la guerre contre les Perses. Il fit des préparatifs immenses et des sacrifices sans nombre, et jura de nouveau, en partant, de ruiner l'Église à son retour ; mais Dieu sut encore la garantir de ces menaces insensées. L'empereur, s'étant engagé sans cuirasse dans le premier combat, fut blessé dangereusement. Comme il levait le bras pour animer ses troupes en criant : « Tout à nous ! » il fut frappé d'un dard qui le blessa à mort. Il prit alors dans sa main du sang de sa blessure, et s'écria, en le jetant vers le ciel : *Tu as vaincu, Galiléen !* Ce fut là le dernier cri du Paganisme expirant. La nuit suivante, 26 juin 363, Julien mourut âgé de trente-deux ans, prince digne en tout d'avoir Voltaire pour apologiste [1].

Cette mort funeste avait été mystérieusement prédite par un Saint qui vivait en ce temps-là. Un païen, l'ayant rencontré, lui demanda en se moquant : *Que fait maintenant le Galiléen ?* Sans s'émouvoir, le Saint répondit : *Il fait un cercueil.* Aujourd'hui, comme autrefois, les ennemis du Sauveur, en voyant l'Église attaquée, enchaînée, dépouillée, méprisée, demandent avec ironie et par leurs paroles et par leur conduite : Que fait le Galiléen ? Sans hésitation, nous devons aujourd'hui comme autrefois leur répondre : Il fait un cercueil. Un cercueil pour ses ennemis ; un cercueil dans lequel ils pourriront bientôt comme leurs devanciers, empereurs, philosophes, peuples entiers qui dorment depuis longtemps, pendant que le Christ règne, dans le sépulcre qu'ils avaient creusé pour lui.

Ce n'était pas seulement avec son glaive que Julien combattit la Religion qu'il avait abandonnée, c'était encore

[1] Voyez la *Vie de Julien*, par l'abbé de la Bletterie.

Digitized by Google

avec sa plume ; mais la Providence suscita de vigoureux adversaires au sophiste couronné.

Un des premiers qui se présentent est saint Grégoire de Nazianze. Ce docteur de l'Église, surnommé le *Théologien*, à cause de la connaissance profonde qu'il avait de la Religion, naquit dans le territoire de Nazianze, petite ville voisine de Césarée, en Cappadoce. Grégoire, son père, était païen ; mais il fut converti par les prières de sainte Nonne, son épouse. Cette vertueuse dame consacra au Seigneur son fils Grégoire dès le moment de sa naissance. Il répondit parfaitement aux soins que prirent ses parents de le former à la vertu. Après avoir fait ses premières études, il fut envoyé à Athènes, afin de profiter des leçons des maîtres célèbres dont cette ville était le séjour. Il s'y lia d'une étroite amitié avec saint Basile, venu comme lui pour achever ses études.

Nous citerons, et tous les Chrétiens citeront à jamais ces deux grands hommes comme des modèles accomplis d'une amitié également tendre et sainte. Ils étaient inséparables l'un de l'autre. Attentifs à éviter les compagnies dangereuses, ils ne fréquentaient que ceux de leurs condisciples en qui l'amour de l'étude se trouvait réuni à la pratique de la vertu : jamais on ne les voyait assister aux divertissements profanes. Ils ne connaissaient dans la ville que deux rues, celle qui conduisait à l'église et celle qui conduisait aux écoles publiques. Leur vie était fort austère. Ils ne prenaient, sur l'argent que leur envoyaient leurs familles, que ce qui était nécessaire aux plus indispensables besoins de la nature ; le reste était distribué aux pauvres.

Grégoire, précédé d'une brillante réputation, revint à Nazianze ; son premier soin fut de recevoir le baptême.

Digitized by Google

Dès ce moment, mort au monde et à tous ses charmes, il ne connut plus d'ardeur que pour la gloire de Dieu. Afin de satisfaire le désir qu'il avait de se perfectionner, il rompit tout commerce avec le monde, et alla rejoindre saint Basile, qui vivait dans la solitude. Les veilles, les jeûnes et les prières faisaient les délices de ces deux grands hommes, qui joignaient au travail des mains, le chant des psaumes et l'étude de l'Écriture sainte. Dans l'explication des divins oracles, ils suivaient, non leurs propres lumières ni leur esprit particulier, mais les doctrines des anciens Pères et des docteurs de l'Église [1].

Ce fut vers ce temps que Grégoire composa son célèbre discours contre Julien. Il y parle avec cette force qu'employaient les Prophètes, lorsque, par l'ordre de Dieu, ils reprenaient les crimes des rois et des impies. Son unique but était de défendre l'Église contre les Païens, en démasquant l'injustice, l'impiété et l'hypocrisie de son plus dangereux persécuteur.

Dieu ne permit pas que cette brillante lumière restât plus longtemps cachée sous le boisseau. L'Église de Constantinople gémissait depuis quarante ans sous la tyrannie des Ariens. Le peu de Catholiques qui y restaient, privés de pasteurs et même d'églises, s'adressèrent à Grégoire, dont ils connaissaient le savoir, l'éloquence et la piété, et le conjurèrent instamment de venir à leur secours. Plusieurs évêques se joignirent à eux afin d'obtenir plus sûrement le succès de leurs prières. Après bien des résistances, Grégoire fut forcé de se rendre. Dire ce qu'il eut à souffrir sur le siége de Constantinople de la part des hérétiques, c'est ce que nous n'entreprendrons pas ; il nous suffit de

[1] Ruffin, *Hist.*, liv. II, c. IX, p. 254.

Digitized by Google

savoir que le Saint n'opposa à tant d'outrages que la prière et la patience. Ses vertus et ses talents attiraient auprès de lui un grand nombre de personnes; saint Jérôme lui-même quitta les déserts de la Syrie pour venir à Constantinople. Il se rangea parmi les disciples de Grégoire; il étudia sous lui l'Écriture, et il se glorifia toute sa vie d'avoir eu un tel maître.

Cependant les troubles augmentèrent dans l'Église de Constantinople; un concile fut assemblé pour y mettre fin. Le saint patriarche montra, dans cette occasion, une grandeur d'âme au-dessus de tout éloge. Voyant qu'il y avait beaucoup de fermentation dans les esprits, il se leva et dit à l'assemblée : « Si mon élection cause tant de troubles, je consens à subir le sort de Jonas; qu'on me jette dans la mer pour apaiser la tempête que je n'ai point excitée. Je n'ai jamais désiré d'être évêque, et, si je le suis, c'est contre ma volonté; s'il vous paraît expédient que je me retire, je suis prêt à retourner dans ma solitude, afin que l'Église de Dieu puisse enfin devenir tranquille. Je vous prie seulement de réunir vos efforts, pour que le siége de Constantinople soit rempli par une personne de vertu et qui ait du zèle pour la défense de la foi [1]. »

Après avoir ainsi donné sa démission, le Saint sortit de l'assemblée et se rendit au palais. Il se jeta aux pieds de l'empereur Théodose, et, lui ayant baisé la main : « Je viens, seigneur, lui dit-il, non dans le dessein de demander des richesses et des honneurs pour moi ni pour mes amis, ni pour solliciter votre libéralité envers les Églises; je viens demander la permission de me retirer. Votre Majesté n'ignore pas que j'ai été placé malgré moi sur le siége de

[1] *Carm.*, I

Digitized by Google

cette ville. Je suis devenu odieux même à mes amis, parce que j'envisage uniquement les intérêts du Ciel. Je vous conjure de faire agréer ma démission. Ajoutez à la gloire de vos triomphes celle de rétablir dans l'Église la paix et la concorde. »

L'empereur fut singulièrement frappé d'une telle grandeur d'âme, et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'il accorda au saint Évêque ce qu'il demandait avec tant d'ardeur. Grégoire fit ses adieux par un beau discours qu'il prononça dans la grande église de Constantinople en présence des Pères du concile et d'une multitude innombrable de peuple [1]. Il le finit en prenant congé de sa chère Église métropolitaine, des autres Églises de la ville, des saints Apôtres qui y étaient honorés, de son trône épiscopal, de son clergé, des moines et de tous les serviteurs de Dieu, de l'empereur et de toute la cour d'Orient et d'Occident, des anges tutélaires de son Église et de la sainte Trinité qu'on y honorait. « Mes chers enfants, ajouta-t-il, gardez le dépôt de la foi, et souvenez-vous des pierres qu'on m'a jetées, parce que je travaillais à mettre la vraie doctrine dans vos cœurs. »

Les Fidèles, inconsolables, le suivirent en pleurant et en le conjurant de rester avec eux; mais des motifs supérieurs l'obligèrent à exécuter son dessein. Il se retira dans la solitude d'Arianze, où il passa le reste de ses jours, qui ne furent pas très-longs; car il était alors fort âgé et très-infirme. Il y avait dans sa solitude un jardin, une fontaine et un petit bois, qui lui faisaient goûter les plaisirs innocents de la campagne. Là, il pratiquait toutes sortes de mortifications corporelles; il jeûnait et veillait souvent;

[1] *Orat.*, XXXII.

Digitized by Google

il priait beaucoup à genoux; il ne voyait jamais de feu, ne se servait point de chaussure; une simple tunique composait tout son vêtement; il couchait sur la paille, et n'avait qu'un sac pour couverture [1].

Au milieu de ces rudes austérités, ce grand homme composa des poëmes pour réfuter les hérétiques apollinaristes. Telles furent ses occupations jusqu'à sa bienheureuse mort, qui arriva en 389 [2].

Parlons maintenant de saint Basile, ce nouvel athlète que Dieu envoya en même temps que Grégoire au secours de l'Église. On nous en voudrait si nous séparions dans notre récit ces deux grands hommes, que la plus étroite amitié unit sur la terre, et que la même gloire couronne maintenant dans le ciel. Saint Basile, surnommé *le Grand*, à cause de son éloquence, de son savoir et de son génie, naquit à Césarée en 329. Il suça avec le lait la piété héréditaire dans sa noble famille; pour la science, il alla la

[1] *Carm.*, v et LX.

[2] Les ouvrages de saint Grégoire se composent :

1° De *Discours*, au nombre de cinquante. Quelques-uns de ces discours traitent des mystères de la Foi et de divers points de la morale chrétienne; la plupart ont pour objet de défendre la doctrine de l'Église contre les attaques des hérétiques; d'autres sont des panégyriques prononcés en l'honneur de plusieurs martyrs le jour de leur fête; il composa aussi l'éloge de saint Basile, son illustre ami.

2° De *Lettres*, au nombre de deux cent trente-sept. La plupart sont très-intéressantes, et nous font connaître en détail le caractère de ce grand homme.

3° De poëmes et de poésies charmantes en très-grand nombre.

Selon quelques auteurs, saint Grégoire est le plus grand des orateurs tant sacrés que profanes. Ce Père conçut toujours les choses noblement, et les exprima avec une délicatesse et une élégance inimitables. Vif, chaleureux, fleuri, majestueux, son style renferme une suite de beautés qu'on ne pourrait faire passer dans une autre langue. Ses vers, dignes de ses discours, mériteraient, bien mieux que ceux de Virgile, d'Homère ou d'Horace, d'être les livres classiques de nos écoles. Les œuvres de saint Grégoire ont été publiées ne deux volumes in-folio. Paris, 1630.

Digitized by Google

chercher auprès des plus habiles maîtres de Constantinople et d'Athènes. Il excella bientôt dans la philosophie, dans la poésie, dans l'éloquence surtout, et dans toutes les parties de la littérature. Il possédait si supérieurement l'art d'enchaîner les conséquences aux principes, qu'on ne pouvait résister à la force de ses raisonnements : ils étaient si biens liés et si pressants qu'on aurait eu plus de peine à s'en débarrasser qu'à sortir d'un labyrinthe.

Basile fut regardé à Athènes comme un oracle qu'on devait consulter sur les sciences divines et humaines. Les étudiants et les maîtres de cette ville savante, pleins de vénération pour son mérite, employèrent toutes sortes de moyens pour le fixer parmi eux ; mais ils ne purent y réussir. Basile crut qu'il était comptable à sa patrie des talents que Dieu lui avait donnés.

De retour dans son pays, il plaida quelques causes avec un brillant succès ; ensuite, pour se former à une vertu plus solide, il se retira au désert, où il écrivit ses *Constitutions monastiques*. Digne du génie et de la vertu de son auteur, ce livre a servi de règle aux divers fondateurs de congrégations religieuses, et a placé saint Basile au nombre des patriarches des ordres religieux. Comme on le sait, ces patriarches sont au nombre de quatre : deux pour l'Orient et le Midi, saint Basile et saint Augustin; deux pour le Couchant et le Nord, saint Benoît et saint François d'Assise [1].

Dans son désert Basile fonda plusieurs monastères, tant pour les hommes que pour les femmes, et conserva une inspection générale sur ces communautés, même durant son épiscopat. Après avoir peuplé la solitude d'une multitude

[1] Hélyot, t. I.

Digitized by Google

d'Anges visibles, et formé par là l'expiation des crimes sans nombre qu'entraînaient à leur suite l'hérésie d'Arius et le Paganisme ressuscité par Julien l'Apostat, Basile vint prendre part à la grande lutte que l'enfer avait recommencée contre l'Église.

En 370, il fut élevé sur le siége archiépiscopal de Césarée. Cette nomination remplit de joie les catholiques, qui pressentirent les victoires que Basile allait remporter sur l'hérésie. Il commença par nourrir ses ouailles du pain de sa puissante parole. L'éloquent archevêque prêchait soir et matin, même les jours où les Fidèles vaquent à leurs travaux ordinaires ; son auditoire était si nombreux qu'il lui donna le titre de *mer*[1]. Il établit à Césarée plusieurs pratiques de dévotion qu'il avait vu observer en Égypte, en Syrie et dans d'autres endroits, surtout celle de s'assembler le matin à l'église pour faire la prière en commun. Le peuple communiait le dimanche, le mercredi, le vendredi, le samedi, et toutes les fêtes des martyrs[2].

Son zèle ardent pour la conservation de la foi ne lui faisait pas oublier les brebis égarées dans les voies de l'hérésie ; il sollicitait leur conversion par des prières ferventes et des larmes continuelles. Rien ne prouve mieux la force et l'activité de ce zèle que la victoire qu'il remporta sur l'empereur Valens.

Le prince arien, voyant que Basile était comme une tour imprenable, contre laquelle les efforts de l'hérésie ne pouvaient rien, résolut d'employer les voies de rigueur. Il envoya Modeste, préfet d'Orient, avec ordre d'engager Basile, par menaces ou par promesses, à communiquer

[1] *Hexam., homil.* I et III.
[2] *Epist.*, 289.

Digitized by Google

avec les Ariens. Le préfet, assis sur son tribunal, et environné de ses licteurs armés de leurs faisceaux, cita l'archevêque à comparaître devant lui. Basile se présenta dans une attitude ferme et tranquille. Modeste commença par des paroles insinuantes. Ce moyen n ayant pas réussi, il prit un air menaçant, et lui dit d'un ton de colère : Pensez-vous, Basile, pouvoir vous opposer à un si grand empereur, aux ordres duquel tout le monde obéit ? Ne craignez-vous pas de ressentir les effets de la puissance dont nous sommes armés ?

Basile. A quoi peut s'étendre cette puissance ?

Modeste. A la confiscation des biens, à l'exil, aux tourments, à la mort.

Basile. Menacez-moi de quelque autre chose, car rien de tout cela ne fait impression sur moi.

Modeste. Que dites-vous ?

Basile. Je dis que celui qui n'a rien est à couvert de la confiscation ; je n'ai que quelques livres et les haillons que je porte, je n'imagine pas que vous soyez jaloux de me les enlever.

Modeste. Mais l'exil ?

Basile. Il ne vous sera pas facile de m'y condamner ; toute la terre est pour moi un exil ; le Ciel seul est ma patrie.

Modeste. Eh bien ! craignez les tourments.

Basile. Je les crains peu. Mon corps est dans un tel état de maigreur et de faiblesse qu'il ne pourra les souffrir longtemps ; le premier coup terminera ma vie et mes peines.

Modeste. Et la mort ?

Basile. Je la crains encore moins; elle est pour moi une faveur, puisqu'elle doit me réunir au Dieu pour qui seul je vis.

Digitized by Google

Modeste. Jamais personne ne m'a parlé de la sorte.

Basile. C'est sans doute que vous n'avez jamais rencontré d'Évêque.

Modeste. Je vous donne jusqu'à demain pour délibérer sur le parti que vous avez à prendre.

Basile. Ce délai est inutile ; je serai demain ce que je suis aujourd'hui [1].

Le préfet, déconcerté, s'en alla trouver l'empereur en lui disant : Nous sommes vaincus ; cet homme est au-dessus des menaces. Valens le laissa donc tranquille pour quelque temps. Plus tard il voulut signer contre le Saint une sentence d'exil, mais trois fois le roseau dont on se servait alors pour écrire se brisa entre ses doigts. Saisi de frayeur, le prince déchira le papier, et n'inquiéta plus le saint Archevêque.

Cependant le courageux athlète vit arriver le moment où ses travaux allaient être couronnés ; il mourut le 1er janvier 379, après avoir dit : « Seigneur, je remets mon âme entre vos mains. » Il était âgé de cinquante et un ans.

Ce grand homme avait un tel amour pour la pauvreté, qu'il ne laissa pas de quoi se faire faire une tombe en pierre ; mais ses diocésains, non contents de lui élever dans leur cœur un monument durable, l'honorèrent encore par de magnifiques funérailles. Les gémissements et les soupirs étouffaient le chant des psaumes. Les païens et les Juifs pleuraient avec les Chrétiens ; tous déploraient la mort de Basile, qu'ils regardaient comme leur père commun et comme le plus célèbre docteur du monde [2].

[1] Greg. Nyssen., *in Eunom.*, lib. I, p. 313.

[2] Les ouvrages de saint Basile sont :

1° L'*Hexaemeron*, ou l'explication de l'ouvrage des six jours, en neuf homélies. Cet ouvrage est un chef-d'œuvre : la science, l'éloquence, les gra-

Digitized by Google

PRIÈRE.

O mon Dieu, qui êtes tout amour ! je vous remercie d'avoir suscité tant de saints docteurs pour confondre l'hérésie et défendre notre foi ; accordez-nous la grâce d'imiter le détachement, la mortification et l'amour de la prière de saint Grégoire et de saint Basile, la foi de saint Hilaire, et la charité de saint Martin.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je n'aurai jamais que des amis vertueux.*

aperçus du génie, la piété d'un saint, se réunissent dans cet immortel ouvrage. Le Saint n'ayant pu y mettre la dernière main, son frère, saint Grégoire de Nysse, compléta l'ouvrage du saint Archevêque. Il est rapporté que les savants et le peuple accouraient en foule pour entendre le grand docteur expliquant les merveilles de la création. Les plus simples le comprenaient ; les plus savants l'admiraient (S. Grég. de Nysse, *Hexaem.*, p. 3) ;

2° Huit *Homélies sur les Psaumes ;*

3° Cinq *Livres contre Eunomius.* C'est une réfutation de l'Arianisme. Elle fut écrite contre l'apologie de cette hérésie faite par Eunomius ;

4° Vingt-quatre *Homélies sur la Morale et les fêtes des martyrs ;*

5° Les *Ascétiques*, destinés à donner les règles de la milice sacrée, c'est-à-dire de la guerre que nous avons à soutenir contre les ennemis de notre salut ;

6° Le *Livre du Saint-Esprit*, où la divinité du Saint-Esprit est établie ;

7° Des *Lettres*, véritable modèle de style épistolaire, au nombre de trois cent trente-six.

Tous les éloges donnés plus haut au style, à l'éloquence, au savoir de saint Grégoire de Nazianze, sont dus à son illustre ami.

Une splendide édition des œuvres complètes de saint Basile (texte grec et latin) a été publiée à Paris par les éditeurs Gaume frères en 6 volumes gr. in-8 à 2 colonnes.

Digitized by Google

XXV^e LEÇON

LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ (IV^e ET V^e SIÈCLES).

L'Église consolée : Saint Hilarion ; — attaquée : hérésie des Macédoniens ; — défendue : concile général de Constantinople, saint Ambroise, saint Augustin.

Le propre de l'erreur, c'est la division et l'inconstance. De la secte arienne naquirent un grand nombre d'autres hérésies, puis des schismes et des dissensions funestes. Or, tandis que les docteurs de l'Église attaquaient l'erreur par leurs discours et par leurs écrits, des anges de paix, des victimes d'expiation, priaient dans le désert et se livraient à toutes les austérités de la pénitence, afin d'obtenir la victoire à leurs frères et de réparer les scandales et les désordres sans nombre causés par le schisme et l'hérésie. Quittons le champ de bataille où combattent nos illustres Pères : saint Cyrille [1], patriarche de Jérusalem ·

[1] Saint Cyrille nous a laissé d'excellentes instructions adressées aux catéchumènes, soit avant, soit après le baptême : les premières portent simplement le nom de *Catéchèses ;* elles sont au nombre de dix-huit. On y trouve les plus intéressants détails sur l'excellence du baptême, le symbole, le signe de la croix, la virginité, le jeûne, la prière, la discipline du secret, ou l'obligation de ne pas révéler nos saints mystères aux profanes. Les secondes sont appelées *Catéchèses mystagogiques,* c'est-à-dire qui introduisent dans le secret des mystères ; elles sont au nombre de cinq, et furent prêchées à Jérusalem pendant la semaine de Pâques, après le baptême des catéchumènes ; les autres avaient été prêchées durant le carême de la même année 247. Dans les catechèses mystagogiques, le Saint s'attache principalement à expliquer la nature et les effets du baptême, de la confirmation et de l'Eucharistie, qu'on recevait alors le même jour. La cinquième est on ne peut plus intéressante, parce qu'elle contient la liturgie telle qu'elle était en usage du temps de saint Cyrille, et nous apprend de quelle manière les Chrétiens communiaient. Grandcolas, docteur en théologie de la Faculté de Paris, a donné une traduction française des Catéchèses. Paris, 1815, in-4°.

Digitized by Google

Lactance, saint Éphrem, diacre d'Édesse ; saint Eusèbe de Verceil, saint Pacien, Évêque de Barcelone [1], et d'autres encore que le temps ne nous permet pas de nommer. Dirigeons nos pas vers ces climats d'Orient, où déjà nous avons admiré de si grandes merveilles. Voyez dans le fond du désert cette cabane isolée, c'est celle d'Hilarion.

Hilarion, le héros de la pénitence, naquit dans la petite ville de Tabathe, en Palestine. Ses parents étaient idolâtres. Envoyé fort jeune à Alexandrie pour étudier les lettres humaines, il donna des preuves éclatantes d'un esprit supérieur et surtout d'une pureté de mœurs angélique. En récompense, il eut le bonheur de connaître et d'embrasser la Religion chrétienne. Devenu tout à coup un homme nouveau, il n'eut plus de goût que pour les saintes assemblées des Fidèles. La renommée de saint Antoine, si célèbre dans toute l'Égypte, parvint à ses oreilles : aussitôt il conçut le dessein de l'aller visiter dans son désert. Touché de ses exemples, il changea d'habits et se mit à imiter son genre de vie, sa ferveur dans la prière, son humilité dans la réception des frères, sa persévérance dans les austérités et ses autres vertus.

Toutefois, craignant d'être distrait par cette foule de personnes qui venaient trouver saint Antoine, soit pour être guéries de leurs infirmités, soit pour être délivrées du Démon, il retourna dans son pays. Comme la mort lui avait enlevé son père et sa mère, il donna une partie de ses biens à ses frères et l'autre aux pauvres. Il se retira ensuite dans un désert situé entre la mer d'un côté et de vastes marais de l'autre. On lui représenta inutilement que ce lieu était in-

[1] C'est dans une de ses *Lettres à Symphronius contre les hérésies* qu'il dit ce beau mot : « Chrétien est mon nom, Catholique est mon surnom ; l'un me distingue, l'autre me désigne. »

Digitized by Google

festé par les voleurs ; toute sa réponse fut qu'il ne craignait que la mort éternelle. Quand il donna ce grand exemple de détachement et de courage, Hilarion n'avait que quinze ans. Sa santé était si faible et si délicate, que le moindre excès de chaud ou de froid faisait sur lui la plus vive impression ; il n'avait cependant d'autre vêtement qu'un sac, une tunique de peau que lui avait donnée saint Antoine, et un manteau fort court.

Arrivé dans son désert, il s'interdit l'usage du pain. Pendant six ans il n'eut chaque jour, pour toute nourriture, que quinze figues qu'il mangeait au coucher du soleil. Lorsqu'il éprouvait quelque tentation de la chair, il entrait dans une sainte colère contre lui-même, se frappait rudement la poitrine, et disait à son corps, qu'il traitait comme un cheval rebelle : « Je t'empêcherai bien de regimber ; je te nourrirai de paille, au lieu de pain, je te chargerai et te fatiguerai tellement, que tu ne chercheras plus qu'à manger sans songer au plaisir. »

Il savait par cœur une grande partie de l'Ecriture sainte, qu'il récitait en travaillant. Son travail consistait à creuser ou labourer la terre ; ou bien, à l'exemple des solitaires d'Égypte, il faisait des corbeilles pour se procurer ce qui lui était nécessaire. Ce puissant athlète eut à soutenir de la part du Démon les plus rudes assauts ; il en sortit victorieux par le secours de la prière et de la mortification. A l'âge de vingt et un ans, il se condamna à ne manger par jour qu'une poignée d'herbes trempées dans l'eau froide ; les trois années suivantes, du pain desséché, du sel et de l'eau devinrent ses seuls aliments. A quatre-vingts ans, il se réduisit à quatre onces de nourriture, encore ne mangeait-il jamais qu'au coucher du soleil. Saint Jérôme part de là pour faire de sages réflexions sur la lâcheté des

Digitized by Google

Chrétiens qui allèguent la vieillesse afin de se dispenser de faire pénitence.

Tant de vertus furent récompensées par le don des miracles. Pour fuir sa réputation, qui s'étendait de jour en jour, Hilarion quitta son désert et vint visiter les lieux qu'avait habités saint Antoine. Rempli d'une nouvelle ferveur, il se retira avec deux de ses disciples dans une solitude affreuse, où le bruit de ses miracles le fit encore découvrir ; enfin, il s'embarqua pour l'île de Chypre. Là, retiré dans un lieu tout à fait inconnu, il retraça, autant que le peut un homme mortel, la vie des bienheureux dans le ciel.

Parvenu à l'âge de quatre-vingts ans, le vénérable vieillard écrivit de sa propre main son testament, dans lequel il léguait à Hésychius, son disciple, toutes ses richesses : elles consistaient en un livre des Évangiles, un cilice et un manteau. Une famille de pieux Chrétiens, informée que le Saint était près de mourir, accourut comme pour recevoir son dernier soupir. Il lui fit promettre qu'aussitôt qu'il serait expiré on enterrerait son corps comme il était vêtu, avec sa haire et sa cape. Il était si faible qu'on ne s'apercevait plus qu'il vivait que par la présence d'esprit qu'il conservait tout entière. On lui entendit répéter ces paroles, qui furent les dernières : « Sors, mon âme, que crains-tu ? sors, mon âme, de quoi as-tu peur ? Il y a près de soixante-dix ans que tu sers Jésus-Christ : peux-tu craindre la mort ? » En achevant ces mots, il rendit l'esprit : ce fut l'an de Notre-Seigneur 371.

Au nom glorieux d'Hilarion viennent se joindre des noms également célèbres dans l'histoire du quatrième siècle : saint Pacôme, abbé de Tabenne ; saint Abraham, saint Théodore, saint Julien, la fleur des déserts de Mésopotamie ; saint Pambon, abbé de Nitrie ; les deux Macaires,

Digitized by Google

et tant d'autres dont le monde n'était pas digne. Durant cette grande lutte de l'erreur contre la vérité, et du scandale contre la vertu, le désert mit dans la balance divine les prières et les expiations de ses angéliques habitants, et l'Église l'emporta.

A peine avait-elle respiré un instant sous l'empereur Jovien, qu'un cri de guerre se fit entendre. Un nouvel hérésiarque venait de s'attaquer à l'une des bases de l'édifice sacré : Macédonius niait la divinité du Saint-Esprit. Une vigilante sentinelle, Athanase, qui vivait encore, poussa le cri d'alarme, et réfuta victorieusement la nouvelle hérésie. Néanmoins le mal gagnait de proche en proche : Athanase venait de mourir. A la sollicitation des Évêques, Théodose le Grand convoqua un concile à Constantinople, et ne se montra pas moins magnifique que Constantin l'avait été pour les Pères de Nicée. Les Évêques s'y trouvèrent au nombre de cent cinquante. On essaya d'abord de ramener les Macédoniens; mais ils demeurèrent opiniâtres dans leurs sentiments. Ils se retirèrent même du concile, qui alors les traita comme des hérétiques déclarés.

En confirmant le symbole de Nicée, les Pères de Constantinople ajoutèrent quelques paroles pour exposer plus nettement le mystère de l'Incarnation et la divinité du Saint-Esprit. En parlant de l'Incarnation, le Symbole de Nicée disait seulement : « Il est descendu des cieux, s'est incarné, s'est fait homme, a souffert, est ressuscité le troisième jour, est monté aux cieux, et il viendra juger les vivants et les morts. » Le Symbole de Constantinople dit : « Il est descendu des cieux, s'est incarné par le Saint-Esprit dans le sein de la Vierge Marie, et s'est fait homme ; a souffert, a été enseveli, est ressuscité le troisième jour

Digitized by Google

suivant les Écritures, est monté aux cieux, est assis à la droite du Père, et il viendra de nouveau juger avec majesté les vivants et les morts, et son règne n'aura point de fin. »

Touchant la troisième personne de la sainte Trinité, le Symbole de Nicée n'exprimait la foi que par ces mots : *Nous croyons au Saint-Esprit;* celui de Constantinople ajoute à cause des Macédoniens : « Nous croyons au Saint-Esprit, qui est aussi Seigneur et *vivificateur*, qui procède du Père [1] ; qui, avec le Père et le Fils, reçoit les mêmes adorations et une même gloire; qui a parlé par les Prophètes. »

L'empereur Théodose reçut cette décision comme sortie de la bouche de Dieu même ; et, digne *Évêque du dehors*, il fit une loi pour ordonner l'exécution de tout ce qui avait été réglé dans l'auguste assemblée. Tenu en 381, ce concile fut approuvé par le souverain Pontife, et il est le second œcuménique [2].

Semblable à ces monstrueux serpents d'Afrique qui joignent la ruse à la force pour s'emparer de leur proie, l'hérésie d'Arius et de Macédonius, vaincue à Nicée et à Constantinople, essaya de se montrer encore sous différents noms et sous différentes formes, tantôt employant l'artifice et tantôt la violence pour enlever les brebis du Sauveur. Mais le divin Berger, qui veille nuit et jour à la garde de son troupeau, suscita de nouveaux défenseurs, devant qui le crime et l'hérésie, armés de la puissance impériale, furent obligés de prendre la fuite. En première ligne paraît saint Ambroise, archevêque de Milan.

Ce grand docteur naquit dans les Gaules vers l'an 340. Il comptait parmi ses aïeux des consuls et des préfets de

[1] Voir sur le *Filioque* notre *Traité sur le Saint-Esprit*, t. II.
[2] Fleury, t. IV, l. XVII.

Digitized by Google

l'Empire. Son père, gouverneur des Gaules, de l'Angleterre, de l'Espagne et d'une partie de l'Afrique, le laissa en mourant à une mère qui cultiva avec soin son cœur et son esprit. Après avoir fait ses études à Rome, Ambroise vint à Milan avec son frère Satyre, et tous deux suivirent la carrière du barreau. Leur unique sœur, nommée Marcelline, reçut le voile des mains du pape Libère.

La réputation d'Ambroise s'étendit bientôt, et les hommes les plus éminents recherchèrent son amitié : de ce nombre fut Probus, préfet de l'Italie. Il nomma Ambroise gouverneur de la Ligurie et de l'Émilie, c'est-à-dire de tout le pays qui comprend aujourd'hui les archevêchés de Milan, de Turin, de Gênes, de Ravenne et de Bologne, avec les diocèses qui dépendent de ces métropoles. En le quittant, Probus lui dit : « Allez et agissez plus en Évêque qu'en juge. » Ambroise, fidèle à ce conseil, qui s'accordait d'ailleurs avec son caractère, se fit admirer par sa probité, sa vigilance et sa douceur. Au reste, la recommandation de Probus fut comme une prédiction de ce qui arriva bientôt.

Auxence, Arien furieux, qui avait usurpé le siége de Milan, vint à mourir. Pendant près de vingt ans que dura son intrusion, il avait persécuté les Catholiques avec autant de violence que de malice. Lorsqu'il fut question d'élire un nouvel Évêque, la ville se divisa en deux partis. Les uns demandaient un Arien, les autres un Catholique : une sédition eut lieu. Ambroise vint pour l'apaiser, et se rendit à l'Église où se tenait l'assemblée, à laquelle il adressa un discours rempli de sagesse et de modération. Pendant qu'il parlait, un enfant s'écria : *Ambroise Évêque !* Le tumulte cessa sur-le-champ. Catholiques et Ariens se réunirent et proclamèrent unanimement le gouverneur,

Digitized by Google

Évêque de Milan. Ambroise voulut en vain se soustraire à cet honneur en prenant la fuite ; s'étant égaré, il se retrouva le lendemain aux portes de Milan.

Il n'était que catéchumène ; on le baptisa, on l'ordonna prêtre, et il fut sacré évêque le 4 décembre 372. Placé sur la chaire épiscopale, il ne se regarda plus comme un homme de ce monde. Pour rompre les derniers liens qui pouvaient l'y attacher, il distribua ce qu'il avait d'or et d'argent à l'Église et aux pauvres, en réservant toutefois une rente viagère pour la subsistance de sa sœur Marcelline. Ambroise se livra tout entier au soin de son troupeau et à la composition des précieux ouvrages dont il a enrichi l'Église.

Les Goths, s'étant jetés sur les terres de l'Empire, avaient pénétré jusqu'aux Alpes. Ambroise employa des sommes considérables pour racheter les captifs ; il destina même à cette bonne œuvre les vases d'or de l'Église, qui furent rompus et vendus. Les Ariens lui firent des reproches à ce sujet ; mais il leur répondit qu'il valait mieux sauver des âmes que de garder de l'or. Ces hérétiques, n'ayant plus d'église à Milan, excitèrent l'impératrice Justine à se déclarer contre le saint Archevêque, et ils y réussirent. Cette princesse, Arienne zélée, lui envoya demander, aux approches de Pâques de l'année 385, la basilique Porcienne, afin que les Ariens y fissent le service divin pour elle et pour plusieurs officiers de la cour.

Ambroise, qui savait que l'audace des sectaires croît à mesure du peu de résistance qu'on leur oppose, tint ferme, et répondit qu'il ne livrerait jamais le temple de Dieu à ses ennemis. L'impératrice, l'empereur lui-même eurent beau le menacer, le saint Archevêque n'accorda rien. Il eut néanmoins beaucoup à souffrir dans cette oc-

Digitized by Google

casion; mais il se vengea comme les saints savent le faire. Il se dévoua pour empêcher les mauvais desseins du tyran Maxime contre l'Italie, et donna ainsi une grande preuve d'attachement à ses persécuteurs.

Peu après la pacification de l'Église de Milan, l'empereur Théodose tomba dans une faute qui fit couler bien des larmes. La ville de Thessalonique s'était révoltée contre son gouverneur, qui fut tué dans une sédition. Théodose, pour venger sa mort, fit massacrer sept mille habitants de cette malheureuse ville. La nouvelle de cette barbarie déchira le cœur d'Ambroise. L'empereur s'étant présenté pour entrer à l'église, le saint Évêque alla au-devant de lui sous le vestibule : « Arrêtez, prince, lui dit-il, vous ne sentez point l'énormité de votre péché. L'éclat de la pourpre ne doit point vous faire oublier que vous êtes mortel, que vous êtes pétri du même limon que vos sujets. Il n'y a qu'un Seigneur, qu'un maître du monde. Avec quels yeux regardez-vous son temple? avec quels pieds foulerez-vous son sanctuaire? Oserez-vous, en priant, lever vers lui ces mains encore teintes d'un sang injustement répandu! Retirez-vous donc, et n'ajoutez pas le sacrilége à tant d'homicides. »

Le prince ayant dit, pour s'excuser, que David avait péché : « Vous l'avez imité dans son péché, lui répondit Ambroise, imitez-le dans sa pénitence. » Théodose se soumit et accepta la pénitence canonique qui lui fut imposée. Il retourna dans son palais en soupirant ; il y demeura huit mois entièrement occupé des exercices propres aux pénitents publics. Aux approches de la fête de Noël, il sentit redoubler sa douleur. « Quoi ! disait-il, le temple du Seigneur est ouvert aux derniers de mes sujets, et l'entrée m'en est interdite ! »

Digitized by Google

Il se rendit non à l'église, mais dans une salle voisine, où Ambroise lui dit de se placer parmi les pénitents publics : Théodose accepta la condition. Afin de le corriger efficacement, le saint Évêque exigea qu'il fît une loi pour suspendre pendant trente jours l'exécution des sentences de mort. Théodose à l'instant ordonna d'écrire la loi, la signa et promit de l'observer. Alors saint Ambroise, touché de sa docilité et de l'ardeur de sa foi, leva l'excommunication et lui permit l'entrée de l'église.

Théodose, prosterné, baignant la terre de ses pleurs, se frappait la poitrine et prononçait à haute voix ces paroles de David : « Mon âme est demeurée attachée contre terre ; Seigneur, rendez-moi la vie selon votre promesse ! » Tout le peuple, pénétré d'un si grand exemple, l'accompagnai de ses prières et de ses larmes. Cette Majesté souveraine, dont l'impétueuse colère avait fait trembler tout l'empire, n'inspirait plus alors que des sentiments de compassion et de douleur. Exemple également admirable, et de la part du Saint et de la part de l'empereur : il apprend aux Évêques que la foi et le zèle pur sont supérieurs aux puissances terrestres ; il avertit les princes de la terre que leur véritable grandeur consiste à s'humilier devant le Roi des rois.

Le saint Archevêque mourut la nuit du Vendredi au Samedi Saint, le 4 avril 395, dans la cinquantième année de son âge. L'antiquité lui a assigné la première place parmi les quatre grands docteurs de l'Église latine. Visiblement suscité de Dieu pour la défense de la vérité catholique, ce saint docteur composa un grand nombre d'excellents ouvrages. Il y a peu de vérités importantes de la Religion, qui ne s'y trouvent solidement établies et développées avec netteté ; ce qui les a fait ranger, aussitôt qu'ils ont été

Digitized by Google

rendus publics, au nombre des livres que l'Église consulte dans les matières de foi [1].

En descendant au tombeau, Ambroise ferma pour ainsi dire la brillante génération de tant d'hommes illustres, qui avaient éclairé, défendu, édifié l'Église pendant le quatrième siècle. Mais, plus heureux que bien d'autres, le grand docteur se survécut à lui-même dans son imcomparable disciple saint Augustin. Quand Ambroise n'aurait eu d'autre titre au souvenir de la postérité, que d'avoir conquis Augustin à l'Église, c'en serait assez pour lui assurer la reconnaissance des siècles.

Cette nouvelle lumière du christianisme, ce fléau des hérésies, ce génie le plus vaste et le plus varié, cet esprit le plus subtil et le plus pénétrant, ce cœur le plus aimant et

[1] Les principaux ouvrages de saint Ambroise sont :

1° L'*Hexaemeron*, ou traité sur les six jours de la création. Saint Ambroise a suivi en partie saint Basile ;

2° Le *Livre sur Noé et sur l'Arche*. Noé est répresenté comme un modèle de vertu pour tous les hommes ;

3° Le *Livre du Bien et de la Mort*. Le Saint y montre que la mort n'est pas un mal ;

4° Le *Livre d'Abel, d'Isaac et de Joseph*, où sont peintes les vertus de ces saints patriarches ;

5° Le *Livre des Bénédictions des Patriarches*, où le Saint traite de l'obéissance et de la reconnaissance que les enfants doivent à leurs pères et mères ;

6° Le *Livre d'Élie et du Jeûne*, où il montre l'efficacité du jeûne ;

7° Les *Offices des ministres*, où le Saint apprend aux Prêtres à devenir des hommes de Dieu ;

8° Le *Livre des Vierges et de la Virginité ;*

9° Les trois *Livres du Saint-Esprit et de l'Incarnation*, où sont parfaitement réfutées les hérésies des Ariens et des Macédoniens ;

10° Des *Lettres* très-intéressantes, au nombre de quatre-vingt-onze ;

11° Les *Livres sur la mort de Satyre*, son frère ;

12° Des *Hymnes et Chants*, et le *Te Deum* qu'on lui attribue ainsi qu'à saint Augustin.

Les Bénédictins ont donné une belle édition de saint Ambroise. Paris, 1686-1690, 2 vol. in-fol.

Digitized by Google

le plus tendre qui ait peut-être jamais paru sur la terre, cet homme dont le nom seul est un éloge, Augustin naquit à Tagaste, en Afrique, l'an 354. Patrice, son père, était païen. Sa mère fut sainte Monique, la gloire de son sexe et le modèle toujours vivant des mères et des épouses chrétiennes [1].

Dans sa jeunesse, Augustin, comme tant d'autres, apprit dans l'étude des auteurs païens, de Virgile en particulier, à suivre tous les désirs d'un cœur corrompu. Il donna dans le libertinage et dans les erreurs des Manichéens. Sa pieuse mère néanmoins l'avait instruit des mystères de la Religion chrétienne, et lui avait enseigné à prier. Autant qu'il lui fut possible, elle ne le quitta pas; elle se découragea encore moins. Elle le suivit en Italie, où Augustin vint professer la rhétorique : il exerça cette fonction à Rome et à Milan. Saint Ambroise était alors évêque de cette ville. Augustin, touché de ses discours et des larmes de sa mère, pensa sérieusement à quitter le déréglement et le Manichéisme. S'étant fait instruire, il fut baptisé à Milan, la veille de Pâques de l'an 387, dans la trente-deuxième année de son âge. Augustin combattait encore pour quitter sa chaire de professeur; mais Dieu, qui le voulait tout à lui, brisa ce dernier lien.

Un seigneur d'Afrique, nommé Pontitien, vint rendre visite à Augustin et à son ami Alypius. Il trouva sur leur table les Épîtres de saint Paul, et prit de là occasion de leur raconter la vie de saint Antoine, Père du désert, et de quelques autres serviteurs de Dieu. Le récit de Pontitien toucha singulièrement Augustin. Il vit, comme dans un miroir, sa honte et sa confusion, et il se faisait horreur à

[1] Voyez sa vie dans Godescard (t. V, 475); elle devrait être le manuel de toutes les personnes engagées dans le mariage.

Digitized by Google

lui-même. Pontitien ne fut pas plutôt parti, qu'il adressa ces paroles à Alypius : « Comment pouvons-nous souffrir que des ignorants s'élèvent et emportent le Ciel, tandis qu'avec toute notre science nous sommes sans cœur et croupissons dans la chair et le sang? Rougirons-nous de les suivre parce qu'ils nous précèdent? Le comble de la honte, ne serait-ce pas de ne vouloir pas même les suivre? »

Il se leva ensuite et descendit dans le jardin : Alypius l'y suivit. Augustin, s'étant un peu éloigné, se coucha sous un figuier et donna un libre cours à ses larmes : « Jusques à quand, Seigneur, s'écria-t-il, jusques à quand serez-vous irrité contre moi? Ne vous souvenez plus de mes iniquités passées. » Sentant cette volonté de fer, cette volonté perverse qui le retenait encore, il poussait de profonds soupirs, et se faisait à lui-même le reproche suivant : « Jusques à quand dirai-je : Demain, demain! Pourquoi pas aujourd'hui? pourquoi, dès ce moment, ne mettrais-je pas fin à mes infamies? »

Tandis qu'il parlait de la sorte en pleurant, il entendit comme une voix d'enfant qui disait en chantant : *Prenez et lisez, prenez et lisez.* S'étant retourné, il ne vit personne ; mais il se rappela que saint Antoine s'était converti en entendant lire un passage de l'Évangile. Il retourna donc promptement à l'endroit où se tenait Alypius et où il avait laissé les Épîtres de saint Paul. Il prit le livre, l'ouvrit et lut tout bas ces premières paroles qui lui tombèrent sous les yeux : « Ne passez pas votre vie dans les festins et l'ivrognerie, ni dans la débauche et l'impureté, ni dans un esprit d'avarice et de contention ; mais revêtez-vous de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et gardez-vous de satisfaire les désirs de la chair [1]. »

[1] *Rom.*, XIII, 18.

Digitized by Google

Il n'en voulut pas davantage. S'étant levé, il vint trouver Alypius, le cœur calme et le visage serein. Telle est la promptitude avec laquelle il faut correspondre à la grâce. Tous deux allèrent raconter à sainte Monique ce qui venait de se passer. On devine de quelle sainte joie elle fut transportée. Augustin partit bientôt pour l'Afrique; mais, arrivé au port d'Ostie, il perdit sa vertueuse mère. Rien n'est plus édifiant que ses dernières paroles à son fils Augustin : « Mon fils, lui dit-elle, il n'y a plus rien dans cette vie qui puisse me toucher; que ferais-je ici plus longtemps? Tous mes vœux sont accomplis. Je ne souhaitais la prolongation de mes jours que pour vous voir Catholique et enfant du Ciel. Dieu a fait encore plus que je n'avais désiré, puisque je vous vois entièrement consacré à son service, et plein de mépris pour les avantages auxquels vous auriez pu prétendre dans le monde. Qui pourrait donc me retenir ici plus longtemps? »

Cette grande sainte avait prié pendant dix-sept ans pour obtenir la conversion de son fils et de son mari. Un jour, dans sa douleur, elle confia ses peines à un saint Évêque, qui l'encouragea par ces mémorables paroles : « Non, le fils de tant de larmes ne saurait périr. » En effet, elle obtint tout ensemble la conversion de son mari et de son fils. Grand exemple pour tant de mères et d'épouses chrétiennes de nos jours! Qu'elles soient des Moniques, et leurs maris et leurs fils deviendront d'autres Patrices et d'autres Augustins. Notre grand docteur fut profondément touché de la mort de sa sainte mère. Il la pleura comme un bon fils, et ne cessa de prier pour elle [1].

De retour en Afrique, Augustin se retira à la campagne,

[1] *Conf.*, l. IX, c. XII.

Digitized by Google

où il se consacra au jeûne et à la prière, et forma une communauté avec quelques-uns de ses amis. L'ordre des Ermites de *Saint-Augustin* date de là son origine. Augustin fonda aussi d'autres monastères, et devint, par les sages règlements qu'il leur donna, le second patriarche des ordres religieux. Peu de temps après, étant venu dans la ville d'Hippone, les Fidèles se saisirent de lui, et, le présentant à Valère, leur Évêque, ils lui demandèrent à grands cris qu'il lui imposât les mains. Augustin fondait en larmes à la vue du danger qui accompagne les fonctions du sacerdoce; mais il fut obligé de céder, et il reçut la prêtrise vers la fin de l'année 390.

Valère lui permit, par un privilége inconnu jusqu'alors en Afrique, d'annoncer la parole de Dieu; ce droit était réservé exclusivement aux Évêques. Du reste, jamais l'Église n'avait eu un besoin plus pressant de défenseur.

Le schisme et l'hérésie ravageaient l'Afrique. D'un côté, l'évêque Donat et quelques autres, refusant de reconnaître pour légitime l'ordination de Cécilien, évêque de Carthage, quoiqu'elle fût approuvée et confirmée par le Pape, donnèrent lieu à un schisme déplorable qui dura bien des années, et qui traîna à sa suite des troubles, des violences, des meurtres, des crimes innombrables; d'un autre côté, les Manichéens, secte abominable, corrompaient la doctrine et les mœurs des Fidèles. Les Ariens, les semi-Ariens et surtout les Pélagiens, divisés entre eux, formaient contre la vraie Église une ligue formidable. Enfin les Païens ne cessaient d'appeler contre les Catholiques la haine universelle, en accusant le Christianisme d'avoir attiré sur l'empire les invasions multipliées des Barbares et les autres calamités qui le désolaient.

Pour faire face à tant d'ennemis, pour guérir tant de

Digitized by Google

plaies, la Providence suscita un homme, mais un homme universel ; et, pour qu'on ne se méprenne pas sur la certitude de sa mission, Augustin était né en Afrique le même jour où le moine Pélage, auteur du Pélagianisme, naissait en Angleterre. Cet hérésiarque niait la nécessité de la grâce pour faire son salut.

Avant de descendre dans l'arène, le vigoureux athlète de la foi avait commencé, ainsi que nous avons vu, par s'assurer de la victoire en plaçant dans le désert de nombreux Moïses, qui priaient sur la montagne sainte, pendant que lui-même combattait dans la plaine. Il n'en faut pas douter, les religieux de Saint-Augustin obtinrent à leur père ces lumières, cette force, cette étendue de génie surhumain qui le firent triompher; mais surtout ils obtinrent la conversion des cœurs et le pardon des coupables par leurs expiations volontaires; touchante réversibilité que nous admirons à chaque page de l'histoire de l'Église !

Augustin fut sacré évêque d'Hippone en 395, au commencement de la quarante-deuxième année de son âge. Valère mourut l'année suivante. Fortifié par l'onction sainte, Augustin attaqua d'abord les Manichéens. Dans une dispute publique, il démontra si clairement la fausseté de leur doctrine, qu'un des plus célèbres d'entre eux vint abjurer l'hérésie entre les mains de son vainqueur. Il écrivit contre eux différents ouvrages, qui donnèrent le dernier coup à cette secte abominable. Vinrent ensuite les Ariens, dont il démasqua la mauvaise foi et l'ignorance, dans divers traités dignes de son étonnant génie. Les Pélagiens eurent leur tour.

C'est contre eux surtout qu'il combattit le plus longtemps. Les confondre était, à ce qu'il semble, le but prin-

Digitized by Google

cipal de sa mission ; il s'en acquitta si bien, que ses ouvrages ont toujours servi de règle dans l'Église sur les questions de la grâce. Enfin, se tournant vers les Païens, il publia contre eux son immortel ouvrage *de la Cité de Dieu*. La philosophie, l'érudition, la piété, une logique exacte, la Religion, tout se trouve réuni dans ce grand ouvrage. Il l'entreprit pour répondre aux plaintes des Païens, qui attribuaient les irruptions des Barbares et les malheurs de l'empire à l'établissement de la Religion chrétienne et à la destruction des idoles.

Au milieu des soins continuels qu'il mettait à éloigner les loups de la bergerie, le vigilant, l'infatigable pasteur n'oubliait ni le salut de son troupeau ni sa propre sanctification. C'est pour l'instruction et l'édification des Catholiques qu'il composa un grand nombre d'ouvrages sur toutes les matières de Religion ; il donna aussi l'histoire de sa vie, qu'il intitula ses *Confessions*. Vous chercheriez vainement ailleurs plus d'onction, de piété, d'humilité, de simplicité, de confiance en Dieu, de vérité dans le tableau des passions humaines, qu'il n'y en a dans ce livre.

Son genre de vie était celui d'un saint, et d'un saint pénitent ; il était vêtu et meublé simplement, mais avec décence et propreté. Il n'y avait chez lui d'autre argenterie que des cuillers ; sa vaisselle était de terre, de bois ou de marbre ; il exerçait l'hospitalité de grand cœur, mais sa table était frugale. On y trouvait des légumes avec un peu de viande pour les étrangers et les malades, la quantité de vin y était réglée pour chaque convive. Pendant le repas, on lisait ou on s'entretenait sur quelque matière importante, afin de bannir les discours inutiles.

Digitized by Google

Il avait fait écrire au-dessus de sa table deux vers dont le but était d'éloigner toute espèce de médisance. Si quelqu'un blessait la réputation du prochain en sa présence, il l'en avertissait sur-le-champ; et, pour mieux marquer l'horreur que lui causait ce vice, il se levait tout à coup et se retirait dans sa chambre. Lorsqu'il était obligé de parler à des femmes, c'était toujours en présence de quelques-uns de ses Prêtres. Ce qu'il épargnait des revenus de son Église était employé au soulagement des pauvres, auxquels il avait donné précédemment son patrimoine. Il lui arriva quelquefois de faire fondre une partie des vases sacrés pour racheter les captifs, et il veillait soigneusement au maintien de la pieuse coutume d'habiller tous les ans les pauvres de chaque paroisse.

Son zèle pour le bien spirituel de son troupeau était sans bornes. « Je ne désire point, lui dit-il, d'être sauvé sans vous. Pourquoi suis-je dans le monde ? c'est pour vivre seulement en Jésus-Christ, mais avec vous; c'est là ma passion, mon honneur, ma gloire, ma joie; ce sont là mes richesses. » Sa ferveur augmentait à mesure qu'il approchait de son dernier moment.

Durant la maladie qui le conduisit au tombeau, il fit écrire les Sept Psaumes de la Pénitence sur la muraille de sa chambre, en sorte qu'il pouvait les lire de son lit, et il ne les lisait point sans verser beaucoup de larmes. Pour n'être point interrompu dans ses exercices de piété, il défendit, environ dix jours avant sa mort, que personne entrât dans sa chambre, excepté dans le temps où les médecins venaient le voir et quand on lui apportait sa nourriture. Cette défense fut exécutée ponctuellement. Enfin il expira tranquillement le 28 août 430, à l'âge de soixante-seize ans, après quarante ans passés dans les travaux du minis-

Digitized by Google

tère. Un dernier trait met le comble à la gloire de ce grand homme : il ne fit point de testament, parce qu'il n'avait rien [1].

PRIÈRE.

O mon Dieu, qui êtes tout amour ! je vous remercie de nous avoir donné des maîtres et des modèles comme saint Ambroise et saint Augustin : faites-nous part de leur fermeté dans la foi et de leur profonde humilité.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je prierai souvent pour la conservation de la foi.*

[1] Les ouvrages de saint Augustin, dont les Fidèles feraient bien de faire usage, sont : 1° ses *Confessions ;* 2° ses *Soliloques ;* 3° ses livres de la *Cité de Dieu ;* 4° ses ouvrages sur la *Genèse*, etc., etc. L'édition la plus justement estimée des œuvres complètes de saint Augustin (texte latin), a été publiée par les frères Gaume éditeurs à Paris, en 22 volumes grand in-8° à 2 colonnes.

Une très-remarquable traduction des *Confessions* de saint Augustin par M. Louis Moreau a été publiée par les mêmes éditeurs en un volume in-8°. te traduction a été couronnée par l'Académie française.

Digitized by Google

XXVI^e LEÇON

LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ (V^e SIÈCLE, SUITE).

L'Église défendue : saint Chrysostome, saint Jérôme. — L'Église consolée : saint Arsène, saint Gérasime : Laures d'Orient ; vie des solitaires. — L'Église attaquée : Nestoriens et Eutychiens ; — défendue : conciles d'Éphèse et de Chalcédoine ; — affligée : invasions des Barbares ; leurs raisons providentielles. — Prise de Rome ; — protégée : saint Léon, sainte Geneviève.

Les hérétiques, toujours disposés en apparence à se soumettre lorsque l'Église aura parlé, ne tenaient pas plus compte autrefois qu'aujourd'hui de ses décisions les plus solennelles. Ainsi, les partisans des erreurs condamnées par les conciles précédents et foudroyées par les docteurs de l'Église continuèrent à les propager. La foi expliquée et vengée était affermie dans l'esprit des Fidèles ; mais les sectaires ne se convertissaient pas : tant il est difficile de rentrer dans le chemin de la vérité quand l'orgueil et l'ambition l'ont fait abandonner ! De nouveaux hérétiques se joignirent aux précédents, et l'édifice sacré se vit attaqué de nouveau dans plusieurs parties à la fois. Pour le défendre, Dieu suscita de grands docteurs, tels que saint Cyrille, patriarche d'Alexandrie, saint Isidore de Péluse, saint Épiphane, mais surtout saint Jean Chrysostome, patriarche de Constantinople, et saint Jérôme.

Saint Jean Chrysostome, le roi de l'éloquence, la gloire de l'Église d'Orient, naquit à Antioche l'an 334. Son père était général des troupes de l'empire, en Syrie. Anthuse, sa mère, quoique devenue veuve à vingt ans, ne voulut point passer à de secondes noces. Elle se chargea elle-

Digitized by Google

même du soin d'inspirer les premiers principes du Christianisme à ses enfants. Jamais femme ne fut plus digne de porter le nom de mère.

Les Païens eux-mêmes ne pouvaient se lasser d'admirer ses vertus, et l'on entendit un philosophe fameux s'écrier en parlant d'elle : « Quelles merveilleuses femmes se trouvent parmi les Chrétiens ! » Jean étudia l'éloquence sous Libanius, célèbre rhéteur païen. Avant de mourir, ce maître illustre prouva toute l'estime qu'il faisait des talents de notre Saint. Ses amis lui ayant demandé lequel de ses disciples il voulait avoir pour successeur : « Je nommerais Jean, répondit-il, si les Chrétiens ne nous l'eussent enlevé. »

Tout en étudiant les sciences humaines, Jean travaillait à se bien pénétrer des maximes de l'Évangile. Il s'exerçait à la pratique de l'humilité et de la mortification. Il était né avec un tempérament porté à la colère ; mais il vint à bout d'en réprimer les saillies et d'acquérir cette parfaite douceur tant recommandée par le divin Maître. A cette vertu il joignait une aimable modestie, une tendre charité pour le prochain, et une conduite si pleine de sagesse, qu'on ne pouvait le connaître sans l'aimer. Ayant vu le monde de près, il s'en dégoûta bientôt, comme tous les nobles cœurs, et se retira au désert, où il marcha rapidement dans les voies de la perfection.

Saint Milève, évêque d'Antioche, n'eut pas plutôt connu le rare mérite du jeune solitaire, qu'il résolut de l'attacher à son Église. Il l'attira donc auprès de lui, et l'ordonna lecteur. Flavien, successeur de Milève, l'éleva ensuite au sacerdoce, et le fit son vicaire et son prédicateur : Jean avait alors quarante-trois ans. Il fut durant douze années *la main, l'œil et la bouche de son évêque.* Quoique la ville d'Antio-

Digitized by Google

che comptât plus de cent mille Chrétiens, le zèle de notre Saint suffisait à leur annoncer à tous les ordonnances du Seigneur. Il prêchait plusieurs fois la semaine, et souvent plusieurs fois le même jour. Le fruit de ces prédications fut si grand, qu'il vint à bout d'exterminer le vice, de déraciner les abus les plus invétérés, et de changer toute la face d'Antioche.

Il avait aussi un talent singulier pour la controverse. Il la maniait si habilement dans ses sermons, que les Juifs, les Païens et les hérétiques qui venaient l'écouter, y trouvaient la plus solide réfutation de leurs erreurs. Bientôt sa réputation pénétra jusqu'aux extrémités de l'Empire. Pour la gloire de son nom et le bien de son Église, Dieu le plaça sur un nouveau théâtre, où il préparait à sa vertu d'autres travaux et d'autres couronnes.

Le siége de Constantinople étant devenu vacant en 397, l'empereur Arcade résolut d'y élever notre Saint ; mais il lui fallut user de stratagème. Il le fit enlever d'Antioche et sacrer par Théophile, patriarche d'Alexandrie. Notre Saint commença son épiscopat par régler sa propre maison. Tout ce qui lui restait de ses revenus, il l'appliquait au soulagement des pauvres, et surtout des malades ; il fonda et entretint plusieurs hôpitaux dont le gouvernement fut confié à de saints Prêtres.

Un abus excita surtout son indignation, c'était l'immodestie des femmes dans leurs parures. Quelques-unes d'entre elles paraissaient avoir oublié que les habillements furent destinés, dans leur origine, à couvrir l'ignominie du péché, et qu'ainsi c'est renverser l'ordre que de faire servir à une vanité criminelle ce qui devrait être pour nous un motif de pénitence, de confusion et de larmes. Il ne fallut rien moins que l'éloquence de Chrysostome pour faire cesser ce

Digitized by Google

scandale. Le saint patriarche en vint à bout. Sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, Constantinople changea de face.

Son zèle était animé par cette grande image qu'il avait sans cesse devant l'esprit ; il regardait son diocèse comme un vaste hôpital rempli de sourds et d'aveugles, d'autant plus à plaindre qu'ils aimaient mieux leur état. Sa sollicitude franchissait les limites de la bergerie qui lui était confiée, et s'étendait jusqu'aux régions les plus reculées. Il envoya deux Évêques pour instruire, l'un les Goths, et l'autre les Scythes errants ou *nomades*. Il ne restait plus au Saint qu'à recevoir la récompense ordinaire du zèle et de la vertu, c'est-à-dire des persécutions ; elle ne lui manqua pas.

L'impératrice Eudoxie, Eutrope, favori de l'empereur, les Ariens, auxquels il refusa une église, toutes ces personnes passionnées et perverses se réunirent et obtinrent de l'empereur un décret de bannissement contre le saint patriarche. Des soldats l'arrachèrent de son Église. Mais, la nuit même du départ, un tremblement de terre ébranla le palais impérial, et l'impératrice effrayée pria l'empereur de rappeler l'Archevêque. Chrysostome revint et fut reçu aux acclamations de tout son peuple ; mais ce fut pour repartir bientôt et ne plus revenir.

Une seconde sentence, aussi injuste que la première, envoya le Saint en exil aux extrémités de l'Empire. Il y eut beaucoup à souffrir. Toute sa consolation fut dans les lettres d'estime et d'affection fraternelle que lui écrivaient le pape Innocent I^er^ et les plus grands Évêques d'Occident. Tantôt on exposait le saint Archevêque, qui était chauve, aux ardeurs brûlantes du soleil ; tantôt on le faisait sortir par la plus forte pluie, et on le faisait marcher jusqu'à ce

Digitized by Google

que ses habits fussent percés et tout dégouttants d'eau. Sa santé se trouva entièrement épuisée à Comane, dans le Pont. Dès qu'il fut arrivé à sa dernière station, il quitta ses habits et en prit de blancs, comme pour se préparer aux noces du céleste Agneau. Il reçut la sainte communion, fit sa prière, qu'il termina, selon sa coutume, par ces paroles : *Dieu soit glorifié de tout ;* puis, ayant dit *amen* et formé sur lui le signe de la croix, il remit tranquillement son âme entre les mains de Dieu. Ce fut l'an 407, le 14 septembre [1].

Portons maintenant nos regards vers l'autre extrémité de l'Orient. Près de la grotte de Bethléem, se trouve un homme dont le puissant génie s'est inspiré aux souvenirs des saints lieux, et qui, du fond de sa solitude, remplit la terre du bruit de son nom, soutient l'Église, terrasse l'hérésie, porte la science de l'Écriture à ses dernières limites, trace des règles sûres aux Prêtres et aux mères de famille, enfin ouvre un asile protecteur aux descendants appauvris des Paul-Émile et des Scipion. Cet homme extraordinaire, cette colonne de l'Église, cette lumière de l'Orient et du monde entier s'appelle saint Jérôme.

Né à Stridon, sur les confins de la Dalmatie, vers l'an 331, il reçut une excellente éducation, qu'il vint perfectionner à Rome, où il fit de rapides progrès dans les belles-lettres et dans l'éloquence. Au milieu de cette grande ville, Jérôme oublia peu à peu les saintes maximes que ses parents lui avaient inspirées. Des idées toutes mondaines et un

1 Les plus beaux ouvrages de saint Chrysostome sont :

1° Son *Traité du Sacerdoce ;* 2° ses *Homélies au peuple d'Antioche ;* 3° ses *Commentaires sur saint Matthieu et sur les Épîtres de saint Paul.*

On a imprimé à Paris, par les soins de MM. Gaume frères, les œuvres complètes de saint Chrysostome, en grec et en latin, 26 vol. grand in-8°. C'est la meilleure édition de ce Père.

Digitized by Google

éloignement marqué pour les exercices de Religion, devinrent le caractère de sa conduite. Il ne tomba point dans les vices grossiers, mais il n'avait point cet esprit du Christianisme qui fait les véritables disciples de Jésus-Christ.

Cependant l'heure de la grâce arriva ; et, au retour d'un voyage qu'il fit dans les Gaules, il demanda le baptême. Consacré dès lors à la prière et à l'étude de l'Écriture, il vécut en cénobite au milieu du tumulte de Rome, et en saint au milieu de la corruption et de la débauche. De Rome il passa en Orient et s'enfonça dans les déserts brûlants de la Syrie. Les austérités qu'il y pratiqua paraîtraient incroyables, s'il ne les rapportait lui-même. Il vint ensuite à Jérusalem, puis à Antioche. Paulin, évêque de cette ville, l'éleva au sacerdoce, mais Jérôme ne consentit à son ordination, qu'autant qu'il ne serait attaché à aucune église.

Le désir d'entendre l'illustre saint Grégoire de Nazianze le conduisit à Constantinople en 381. L'année suivante, il vint à Rome, où le pape Damase le retint. Il l'employa dans les plus grandes affaires de l'Église, et le chargea de répondre aux lettres de consultation que lui écrivaient les Évêques. Pour se dérober à différentes persécutions, que son mérite et sa vertu lui avaient attirées, le Saint repartit pour Bethléem, où sainte Paule, illustre dame romaine, lui fit bâtir un monastère. Lui-même fit élever un hospice pour les nombreux pèlerins qui venaient visiter les saints lieux.

Le saint docteur nous a laissé un tableau fort intéressant de la vie toute céleste que menaient les moines de Bethléem, et de la piété qui régnait dans la campagne des environs. Après avoir parlé du fracas des grandes villes, il s'écrie dans un transport de joie : « La bourgade de Jésus-Christ est toute champêtre, et les oreilles n'y sont

Digitized by Google

frappées d'aucun bruit, si ce n'est du chant des psaumes. De quelque côté que l'on se tourne, on entend le laboureur qui, la main à la charrue, chante *alleluia*, ou le moissonneur qui se délasse de ses travaux par le chant des cantiques sacrés [1]. »

Hélas ! que les temps sont changés ! Qu'entendez-vous aujourd'hui dans nos villes et dans nos campagnes ? voyez devant Dieu si vous ne pouvez rien faire pour ressusciter le saint et touchant usage dont vous venez de lire le récit.

Cependant Jérôme s'occupait nuit et jour à étudier et à écrire. Aimant l'Église comme un fils aime sa mère, il fut toujours attentif à surveiller toutes les hérésies de son temps et infatigable à les réfuter. Les Luciférien, qui accusaient l'Église de trop d'indulgence envers les pénitents ; les Helvidiens, qui niaient la perpétuelle virginité de l'auguste Marie ; Jovinien, qui décriait l'état des vierges et prêchait la révolte contre les lois de l'Église ; Vigilance, qui condamnait comme idolâtres ceux qui honoraient les reliques des Saints, tombèrent tour à tour sous la griffe du lion du désert. Le Saint les confondit avec une vigueur de logique et une verve de style qui les réduisit à ne plus savoir que dire.

Le Pélagianisme, qui se répandait en Orient, trouva dans Jérôme un terrible adversaire ; il le réfuta dans un dialogue célèbre, et mit les Fidèles en garde contre cette pernicieuse hérésie.

Aux inquiétudes continuelles que lui causait le danger des Fidèles de l'Orient, et les pertes que l'Église avait essuyées à cause du schisme et de l'hérésie, vint se join-

[1] *Ep.*, XVII, p. 126.

Digitized by Google

dre la nouvelle de la prise de Rome par les Vandales. Cette ville avait été pillée et saccagée; une affreuse famine avait achevé d'y répandre la désolation. On vit des familles entières s'enfuir sans habits, sans vivres, sans argent, et les descendants des maîtres du monde réduits à la mendicité. Les hommes et les femmes, quittant leur patrie pour se soustraire à la mort, s'enfonçaient dans les marais ou dans les déserts ; un grand nombre se réfugièrent à Bethléem. Saint Jérôme ne put retenir ses larmes à la vue de tant de malheureux ; il n'épargna rien pour les nourrir, les consoler et leur procurer un asile.

Un des plus insignes services que le saint docteur rendit à l'Église fut de revoir le texte de la Bible et de corriger les fautes, qui avaient pu se glisser dans les différentes versions des livres saints. Il entreprit ce grand et pénible travail à la prière du pape Damase, et il s'en acquitta aux applaudissements du monde catholique. L'austérité du saint anachorète ne le cédait point à son zèle pour l'Église et à son application à l'étude. Il s'était retiré, dit-il, dans la solitude pour y pleurer ses péchés dans le fond d'une cellule, en attendant le jour du jugement. Il préférait les vêtements les plus grossiers et la nourriture la plus vile; il ne vivait que de pain bis et de quelques herbes, encore n'en prenait-il qu'en petite quantité. Consumé par le travail et la pénitence, le noble vainqueur des vices et des hérésies alla se reposer dans le sein du Dieu, pour lequel il avait si vaillamment combattu : ce fut le 30 septembre de l'an 420 [1].

[1] Les principaux ouvrages de saint Jérôme sont: 1° ses *Commentaires sur l'Écriture;* 2° ses *Lettres* et ses *Vies des Pères du désert;* 3° ses livres contre *Helvidius, Jovinien, Vigilance.*

D. Martianay, Bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, a donné

Digitized by Google

Les glorieuses victoires remportées sur le schisme et l'hérésie par saint Jérôme, par saint Jean Chrysostome et par les autres docteurs du cinquième siècle, ne nous étonneront plus, si, pénétrant au désert, nous considérons les nombreux Moïses qui priaient sur la montagne. Pendant que le monde était dans une agitation continuelle, un calme parfait régnait dans la solitude. De grands exemples étaient donnés aux Païens pour les convertir, aux mauvais Chrétiens pour les détacher du monde, et aux fidèles disciples de Jésus-Christ pour les encourager, en même temps qu'une grande expiation, jetée dans la balance de la justice divine, assurait la victoire à l'Église et le pardon aux coupables. Parmi ces intercesseurs envoyés alors dans le désert, nous citerons surtout saint Arsène et saint Gérasime.

Arsène, Romain de naissance, d'une famille illustre et d'un rare mérite, instruit parfaitement dans les lettres divines et humaines, menait à Rome une vie retirée, lorsque l'empereur Théodose le Grand pria le pape Damase de lui chercher quelqu'un, à qui il pût confier l'éducation de ses deux fils, Arcade et Honorius. Le saint pontife jeta les yeux sur Arsène et l'envoya à Constantinople. Théodose le reçut avec de grandes marques de distinction, l'éleva à la dignité de sénateur, et ordonna qu'il fût respecté comme le père de ses enfants, dont il le nommait le tuteur et le précepteur. Il voulut qu'il eût un train magnifique, et il attacha à son service cent domestiques, tous richement habillés.

Un jour l'empereur étant entré dans la chambre de ses enfants pour assister à leurs leçons, il les trouva assis

édition de saint Jérôme. Paris, 1683, 1704, 5 volumes in-folio. Cette édition laisse à désirer.

Digitized by Google

et Arsène debout. Non-seulement il en fut fâché, mais il dépouilla pour quelque temps ses enfants des marques de leur dignité, et ordonna que durant leurs leçons ils fussent debout et Arsène assis. Cet avis ne changea pas Arcade. Ayant commis une faute, Arsène le punit. Le jeune prince en fut vivement piqué et n'en devint que plus opiniâtre. Arsène saisit cette occasion d'exécuter le projet qu'il avait formé depuis longtemps d'abandonner le monde. Il se retira en Égypte dans le désert de Scété : ceci arriva vers l'an 394. Arsène avait alors quarante ans, et il en avait passé onze à la cour de Constantinople.

Reçu après de rudes épreuves dans le monastère de Saint-Jean, Arsène se distingua entre tous les anachorètes par son humilité et sa ferveur. Dans les commencements, il se permettait, sans toutefois y penser, certaines choses auxquelles il était accoutumé dans le monde, et qui, quoique innocentes en elles-mêmes, semblaient annoncer un peu de légèreté et d'immortification : telle était l'habitude d'avoir les jambes croisées. Les anciens religieux, qui le respectaient singulièrement, ne voulurent point l'en avertir dans une assemblée publique de tous les frères ; mais l'abbé Pastor se servit de ce stratagème. Il convint avec un moine qu'il se tiendrait dans la même posture, et qu'il l'en reprendrait comme d'une chose contraire à la modestie religieuse, ce qui fut fait. Le moine écouta la réprimande en silence, sans rien dire pour s'excuser. Arsène vit bien que c'était un avertissement indirect qu'on lui donnait ; il veilla sur lui-même et se corrigea.

De tous les moines de Scété, il n'y en avait point qui fût vêtu plus pauvrement que lui. Il voulait par là se punir de cette magnificence extérieure avec laquelle il

Digitized by Google

avait vécu à la cour. Étant tombé malade, le Prêtre du désert le fit porter dans son logement, qui était auprès de l'église. On le coucha sur un petit lit de peaux de bêtes, et on lui mit sous la tête un modeste oreiller. Un des solitaires, l'étant venu visiter, se scandalisa de le trouver ainsi couché, et demanda si c'était là l'abbé Arsène. Le Prêtre le prit en particulier et lui dit : « Quelle profession exerciez-vous au village avant d'être moine ? — J'étais berger, lui répondit-il, et j'avais beaucoup de peine à vivre. — Eh bien ! reprit le Prêtre, Arsène, étant dans le monde, était le père des empereurs ; il avait à sa suite cent esclaves habillés de soie et ornés de bracelets et de ceintures d'or ; il était mollement couché sur des lits magnifiques. Pour vous, qui étiez berger, vous vous trouviez dans le monde plus mal à votre aise qu'ici ! » Le bon moine, touché de ces paroles, se prosterna en disant : « Pardonnez-moi, mon père, j'ai péché ; je reconnais qu'Arsène est dans la vraie voie de l'humiliation. » Il se retira ensuite extrêmement édifié.

Un officier de l'empereur apporta un jour à Arsène le testament d'un sénateur de ses parents, qui, avant de mourir, l'avait institué son héritier. Le saint lui demanda depuis combien de temps son parent était mort : « Depuis quelques mois, répondit l'officier. — Il y a bien plus longtemps que je suis mort moi-même, répliqua Arsène, comment donc pourrais-je être son héritier ? » Ce grand homme, qui avait vu le monde dans tout ce qu'il offre de plus flatteur, en était tellement dégoûté, qu'il solennisait tous les ans le jour auquel Dieu lui avait fait la grâce de le retirer du siècle. Sa manière de le solenniser était de communier ce jour-là, de donner l'aumône à trois pauvres, de manger un peu de légumes cuits, et de laisser

Digitized by Google

la cellule ouverte à tous les solitaires qui voulaient le visiter [1].

Son humilité égalait son mérite. Avec un grand fonds de science, beaucoup de talent pour la parole, un extérieur imposant par la grandeur de sa taille, ses cheveux tout blancs et sa barbe qui lui descendait jusqu'à la ceinture, il avait toute la réserve et la modestie des plus jeunes solitaires. Un jour, comme il consultait un des anciens pères, vieillard vertueux, mais simple, un des frères lui dit : « Père Arsène, comment recourez-vous à un pareil guide, vous qui possédez toutes les sciences des Grecs et des Romains? » Il répondit : « J'ai sans doute beaucoup étudié les sciences de Rome et d'Athènes, mais je ne sais pas encore l'alphabet de celles des Saints, dans laquelle ce bon père est un maître consommé. »

Pour s'exciter à la pratique de toutes les vertus qui font de l'homme un ange sur la terre, il s'adressait souvent cette question, devenue si célèbre : « Arsène, pourquoi as-tu quitté le monde, et pourquoi es-tu venu ici ? »

Il y avait cinquante-cinq ans que ce grand expiateur des crimes du monde, ce grand intercesseur de l'Église auprès de Dieu, accomplissait dans les larmes et la pénitence sa sublime mission et remplissait le désert de la lumière de ses exemples, lorsque Dieu l'appela pour le récompenser. La crainte du jugement de Dieu lui fit verser quelques larmes, mais ne troubla point le repos de sa belle âme. L'abbé Pastor, témoin de sa mort, s'écria : « Heureux Arsène, d'avoir pleuré sur lui-même tant qu'il a été sur la terre! Ceux qui ne pleurent point ici pleureront éternellement dans l'autre vie. » Arsène mourut en 449, âgé de quatre-vingt-quinze ans.

[1] In ejus vita.

Digitized by Google

A mesure que le tumulte, les révolutions, les crimes du monde augmentaient, Dieu, qui proportionne toujours les moyens de défense aux assauts de l'ennemi, peuplait les déserts d'une multitude toujours croissante de saints solitaires. A cette époque, il faut rapporter la fondation de ces *Laures*, si célèbres dans l'Orient et si chères au cœur des Chrétiens. Qu'était-ce que les Laures? Figurez-vous, au milieu d'une vaste solitude, un grand terrain de forme circulaire, dont le centre est occupé par une église où réside le Dieu du Ciel, et dont la circonférence est formée par des cellules isolées les unes des autres, et habitées par des solitaires ou plutôt par des anges, et vous aurez l'idée des anciennes Laures.

Les premières furent fondées à quelques lieues de Jérusalem et sur les bords du Jourdain, dans ces lieux dont tous les échos retentissaient encore de la voix des Prophètes, de Jean-Baptiste et du divin Maître. Une des plus célèbres fut celle de saint Gérasime.

Bâtie en 440, à un quart de lieue du Jourdain, elle était composée de soixante-dix cellules. Les religieux se tenaient seuls chacun dans sa cellule, cinq jours de la semaine, n'ayant pour toute nourriture que du pain, de l'eau et quelques dattes. Néanmoins ils vivaient en société sous l'obéissance d'un supérieur. Le samedi et le dimanche, ils venaient à l'église, chantaient en commun les louanges de Dieu, participaient aux saints mystères, mangeaient ensemble quelque chose de cuit et buvaient un peu de vin. Après les vêpres du dimanche, ils retournaient dans leurs cellules, emportant du pain, de l'eau et des dattes pour se nourrir pendant les cinq jours qu'ils devaient rester seuls.

Leur occupation était le travail des mains et la prière ; ils ne pouvaient jamais allumer de feu, pas même de lampes

Digitized by Google

pour faire des lectures. C'était une loi parmi eux que, lorsqu'ils sortaient de leurs cellules, ils en devaient laisser la porte ouverte, afin de marquer par là qu'ils n'avaient rien en propre, et que leurs frères pouvaient disposer de leurs petits meubles : c'est ainsi qu'ils perpétuaient l'esprit de charité des premiers Chrétiens. Saint Gérasime mourut l'an 475 [1].

Cette vie si parfaite, nous la retrouvons à chaque pas dans les déserts de l'Orient et de l'Occident. Écoutons un témoin oculaire, saint Chrysostome, nous décrivant lui-même la vie des anachorètes, habitants des montagnes voisines d'Antioche.

« Ils se lèvent, dit-il, au premier chant du coq ou à minuit. Après la récitation de Matines et de Laudes, chacun s'occupe dans sa cellule à lire l'Écriture ou à copier des livres. Ensuite, ils vont tous ensemble à l'église réciter Tierce, Sexte, None et Vêpres, puis ils retournent en silence à leurs cellules. Jamais ils ne parlent entre eux. Leur conversation est avec Dieu, les Prophètes et les Apôtres, dont ils méditent les divins écrits.

« Leur nourriture consiste en un peu de pain et de sel; quelques-uns y ajoutent un peu d'huile, les infirmes un peu d'herbes et de légumes. Le repas fini, ils prennent quelques instants de repos, selon la coutume des Orientaux, et retournent au travail. Ils font des paniers et des cilices, labourent la terre, coupent le bois, apprêtent à manger, lavent les pieds des hôtes, qu'ils servent ensuite avec une grande charité, sans examiner s'ils sont riches ou pauvres. Une natte étendue sur la terre leur sert de lit. Leurs vêtements sont faits de poils de chèvre et de

[1] *Hélyot*, t. I, p. 164.

Digitized by Google

chameau, ou de peaux si grossièrement travaillées, que les plus pauvres mendiants ne voudraient pas s'en couvrir.

« On en trouve cependant parmi eux qui sont nés dans le sein de l'opulence et qui ont été délicatement élevés. Ils ne portent point de chaussures, ne possèdent rien en propre, et mettent en commun ce qui est destiné aux besoins indispensables de la nature; il est vrai qu'ils recueillent la succession de leurs parents, mais ce n'est que pour la distribuer aux pauvres. Tout ce qu'ils peuvent épargner du produit de leur travail est encore employé au même usage. Ils n'ont tous qu'un cœur et qu'une âme : on n'entend jamais parmi eux les termes de *mien* et de *tien*, inventés par l'esprit de propriété, et qui brisent si souvent les liens de la charité. Il règne dans leurs cellules une paix inaltérable et une joie pure qu'on chercherait en vain dans la plus brillante fortune du monde.

« Ces anachorètes terminent la prière du soir par de sévères réflexions sur le jugement dernier, afin de s'exciter à la vigilance chrétienne et de se préparer de plus en plus au compte rigoureux que nous rendrons tous au Seigneur [1]. »

Saint Chrysostome retint toujours cette pratique, dont l'expérience lui avait démontré l'utilité, et il la recommande fortement dans ses ouvrages, ainsi que celle de l'exercice du soir. N'est-ce pas que son exemple ne sera pas perdu pour vous?

Le monde n'avait pas besoin de ces légions de puissants intercesseurs seulement pour le défendre contre les attaques incessantes des hérétiques, mais encore pour le sauver des invasions des Barbares. Les premiers, plus

[1] Lib. II, *de Compunct.*, p. 182. *Homil.* LXXII, *in Matth.*, lib. III, *contra Vitup. vitæ monast.*, c. XIV.

Digitized by Google

cruels que les Huns et les Vandales, s'étaient glissés de nouveau dans le bercail du Sauveur.

En 431, le concile d'Éphèse, troisième œcuménique, avait condamné Nestorius. Cet hérésiarque enseignait qu'il y avait deux personnes en Notre-Seigneur, et niait par conséquent la maternité divine de la sainte Vierge. Ce concile, présidé par saint Cyrille d'Alexandrie, au nom du pape Célestin, fut reçu avec les acclamations unanimes de tous les Fidèles. Auteur infatigable de toutes les hérésies, le démon poussa Eutychès dans l'excès opposé et lui fit soutenir qu'il n'y avait en Jésus-Christ qu'une seule nature. Grâce au zèle de saint Léon, un nouveau concile général se réunit à Chalcédoine. Composé de six cents Évêques, il fut présidé par les légats du saint-siége.

On commença par la lecture de la lettre, dans laquelle le souverain Pontife expliquait nettement la doctrine Catholique sur le mystère de l'Incarnation, attaqué par Nestorius et Eutychès. Les Pères ne l'eurent pas plutôt entendue, qu'ils s'écrièrent tout d'une voix qu'elle avait été dictée par le Saint-Esprit, que Pierre avait parlé par la bouche de Léon, et qu'elle devait servir de règle à toute l'Église. Dans la lettre synodale que les Pères de Chalcédoine adressèrent à saint Léon après la tenue du concile, ils le prièrent de confirmer leurs décisions. « Vous nous avez présidés, dirent-ils, comme la tête préside aux membres. » Le saint Pape confirma tous les décrets concernant les matières de foi, et ils furent reçus de toute l'Église avec le plus grand respect. Le concile de Chalcédoine est le quatrième œcuménique.

Pendant que saint Léon s'opposait d'une main aux ravages des hérétiques, il arrêtait de l'autre les Barbares qui fondaient sur l'Empire. En effet, au cinquième siècle, nous

Digitized by Google

voyons des hordes innombrables de demi-sauvages sortir du nord de l'Europe et de l'Asie, se précipiter sur l'empire romain, l'ébranler de toutes parts, s'emparer de ses plus belles provinces, égorger leurs habitants, planter leurs tentes mobiles sur les ruines des palais et des cités.

Vers l'an 408, les Allemands s'établissent sur les bords du Rhin, depuis Bâle jusqu'à Mayence. Les Bourguignons occupent la Suisse et tout le pays qui s'étend jusqu'aux sources de la Seine et de la Loire. Les Vandales ravagent toute la Gaule : cette contrée si florissante n'est bientôt plus couverte que de cendres et de ruines. Après l'avoir désolée, ces Barbares pénètrent en Espagne, et s'y fondent un établissement aux dépens des Romains.

La Providence le permettait ainsi pour deux raisons: la première, afin de punir cette vieille société païenne, qui s'était enivrée du sang des martyrs, qui avait foulé le monde pendant tant de siècles, et qui, malgré les pressantes sollicitations des Chrétiens, avait fermé les yeux à la lumière de l'Évangile ; la seconde, afin de faire passer le flambeau sacré de la foi à des peuples nouveaux qui sauraient en profiter. Telle est l'invariable conduite de Notre-Seigneur. Quand un peuple refuse de se convertir, il le laisse et en appelle un autre qui vient réjouir l'Église par docilité. Le peuple rejeté est bientôt puni, et sa ruine et ses malheurs, en devenant un monument de la justice de l'Agneau dominateur, contribuent à l'affermissement de son empire.

Parmi ces terribles guerriers, qui, durant le cinquième siècle, portèrent l'épouvante et la désolation dans l'empire romain, il en est deux dont le nom seul fait encore trembler : ce sont Alaric et Attila.

Alaric, roi des Goths, se jeta sur l'Italie comme un torrent qui a rompu ses digues; il ravagea tout ce qu'il ren-

Digitized by Google

contra sur son passage. En 410, il était aux portes de Rome. Cette ville orgueilleuse, cette superbe maîtresse du monde, après avoir souffert pendant un long siége les horreurs de la plus cruelle famine, lui fut livrée pendant la nuit. Le vainqueur l'abondonna à la discrétion de ses barbares soldats. Le ravage fut affreux. Il n'y eut d'épargnés que ceux qui s'étaient réfugiés dans les églises de Saint-Pierre et de Saint-Paul. Le feu se joignit au pillage. Le fracas des maisons que dévorait l'incendie, les insultes, les cris, l'épouvante, les tortures, répandaient de toutes parts une horrible confusion, et, comme si le Ciel se fût armé lui-même pour châtier cette coupable Babylone, un furieux orage se joignit aux ravages des Goths. La foudre écrasa plusieurs temples, et réduisit en poudre ces idoles autrefois adorées, que les empereurs chrétiens avaient conservées pour la décoration de la ville. C'est ainsi que Rome perdit dans un jour cet éclat qui la rendait la première ville de l'univers : la majesté du nom romain fut à jamais flétrie.

La Religion, qui, dans cette circonstance, préserva Rome d'une ruine entière, la sauva une seconde fois sous Attila, et on peut dire en toute vérité que les Papes furent les conservateurs de la ville éternelle. Attila, roi des Huns, après avoir franchi le Danube et le Rhin à la tête d'une armée innombrable, mit toutes les Gaules à feu et à sang, et se dirigea vers l'Italie. Envoyé de Dieu pour châtier la mollesse et la corruption des vieux Romains, ce prince avait la conscience de sa terrible mission ; il s'intitulait dans ses lettres l'*effroi de l'univers et le fléau de Dieu* [1].

Il avait coutume de dire que les étoiles tombaient devant lui, que la terre tremblait et qu'il était un marteau pour le

[1] Metus orbis et flagellum Dei.

Digitized by Google

monde entier [1]. Pendant vingt ans, il brisa les villes et les trônes, et n'enleva la plus grande partie des richesses des palais des rois que pour les distribuer à ses soldats. Après ces expéditions, il se reposait dans une cabane où on lui servait à manger dans des plats de bois. Il était petit, mais très-robuste ; il avait la voix forte et sonore. Les rois qu'il traînait à sa suite disaient qu'ils ne pouvaient supporter la sévérité de ses regards.

Au printemps de l'année 452, Aquilée, Milan, toutes les villes de la haute Italie tombent avec fracas sous les coups pressés du Barbare. Les légions romaines fuient épouvantées, et le torrent dévastateur se dirige vers Rome avec une rapidité toujours croissante. Saint Léon trouve dans sa foi le courage de lui opposer une digue. Il part; Rome l'accompagne de ses prières, et, le 11 juin 452, il arrive au camp d'Attila, établi près du lac de Garde, sur les rives du Mincio, non loin de la petite ville actuelle de Peschiera.

Ici, s'offre à l'imagination un des plus grands spectacles qu'elle puisse concevoir. La barbarie et la civilisation, le Christianisme et le Paganisme, l'homme de sang et l'homme de Dieu, la puissance morale et la force matérielle; en un mot, Léon et Attila sont en présence. Qui des deux va l'emporter? Pour répondre, il faut se souvenir que le Dieu qui veille sur l'Église est le même qui dit à la mer : « Tu viendras jusque-là, et là, contre le grain de sable, tu briseras l'orgueil de tes flots. » En présence de Léon, le Barbare reste immobile, muet, et ne retrouve la parole que pour dire à ses officiers étonnés, qu'il a vu debout à côté du Pontife un autre Pontife plein de majesté, qui le menaçait de mort s'il n'obéissait à Léon.

[1] Stellas præ se cadere, terram tremere, se malleum esse universi orbis.

Digitized by Google

Et Attila, épouvanté, fait sonner la retraite, rebrousse chemin et quitte l'Italie.

Trois ans plus tard, en 455, le même Pontife sauva Rome une seconde fois. Genséric, roi des Vandales, s'étant rendu maître de cette ville, Léon le pria de défendre à ses troupes d'y verser le sang et d'y mettre le feu: cette double demande lui fut accordée [1].

Dans le même temps, une simple bergère, sainte Geneviève, préservait Paris des fureurs d'Attila. Par ses prières, elle obtint du Ciel que ce barbare conquérant n'entrât point dans la ville. C'est ainsi que dans tous les temps Dieu donne des défenseurs à son Église et aux peuples enfants de l'Église, et ces défenseurs de la foi, de la vie, de la civilisation, le monde aujourd'hui les méprise!

PRIÈRE.

O mon Dieu, qui êtes tout amour! je vous remercie des grands exemples de vertus que vous nous avez donnés dans la personne de saint Arsène, de saint Jérôme et de saint Chrysostome; faites-nous la grâce d'imiter leur humilité et leur charité.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je me demanderai souvent : Pourquoi suis-je Chrétien?*

[1] Voyez ce détail dans les *Trois Rome*, t. III, p. 514 et suiv.

Digitized by Google

XXVII^e LEÇON

LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ (V^e ET VI^e SIÈCLES).

Jugement de Dieu sur l'empire romain. — L'Église propagée : conversion de l'Irlande ; conversion des Français ; sainte Clotilde. — Continuation du jugement de Dieu sur le vieux monde. — La religion sauve la science et crée une société nouvelle. — Saint Benoît ; puissance de son ordre ; services qu'il rend à l'Europe. — L'église affligée en Orient : violence des Eutychiens ; — défendue : cinquième concile général.

Malgré les efforts des saints docteurs et les prières des solitaires, les hérétiques et les vieux Païens continuaient de fermer les yeux à la lumière. Les sectaires s'efforçaient même de grossir leurs rangs. Tous ces hommes s'étant rendus indignes de la vérité, la justice de Dieu vint enlever le flambeau sacré que sa divine miséricorde leur avait présenté, et le porta à d'autres peuples. Car l'Église ne doit rien perdre ; de nouveaux enfants doivent toujours la consoler de l'apostasie de ceux qui l'abandonnent.

Tout à coup le nord de l'Europe et de l'Asie s'ébranle. D'innombrables essaims de peuples barbares sont envoyés pour recueillir la manne précieuse de la vérité, que le vieux Paganisme dédaigne. Ils viennent avec deux missions différentes : punir l'empire romain de son ingratitude, de ses crimes et de sa révolte opiniâtre contre l'Agneau dominateur du monde ; puis consoler l'Église en devenant ses enfants dociles. Ils commencent par exécuter la première. Le vaste colosse qui avait si longtemps foulé la terre, et qui avait bu pendant trois siècles le sang des martyrs, tombe sous leurs coups, et les lambeaux dispersés de son cadavre

Digitized by Google

crient à tous les siècles : « Ainsi sera traité l'empire qui aura dit : Je ne veux pas que le Christ règne sur moi. »

Sur les ruines du vieux monde, les Barbares s'établissent; l'aimable fille du Ciel, la Religion de la charité, vient à eux. Sa douce voix de mère frappe les oreilles des redoutables vainqueurs. Les lions s'apprivoisent; l'Église en fait d'abord des hommes, en attendant qu'elle puisse en faire des Chrétiens. Ce miracle s'opère insensiblement, et un nouveau monde est créé. Pendant ce temps-là s'accomplit un autre prodige, que nous avons déjà plus d'une fois signalé.

Le soleil qui éclaire la nature n'est pas plus exact à passer d'un point du ciel à l'autre, que le soleil de la vérité à éclairer un peuple nouveau, lorsqu'un peuple coupable a rejeté sa lumière. Ainsi, au moment précis où les hérésies, dont nous avons parlé dans la leçon précédente, enlevaient de nombreux enfants à l'Église, le flambeau sacré était placé entre les mains d'un jeune Saint, chargé de le faire briller aux yeux d'une nation tout entière. Saint Patrice, en devenant l'apôtre de l'Irlande, conquit à Jésus-Christ une des plus ferventes parties du divin bercail, et peut-être la plus fidèle.

Ce Saint naquit dans un village d'Angleterre; mais il était Romain d'origine, et on croit que sa mère était nièce de saint Martin, évêque de Tours. Patrice fut élevé dans la Religion chrétienne; à quinze ans, il commit une faute qui ne paraît pourtant pas avoir été bien considérable. Il en conçut un si vif regret, qu'il la pleura tout le reste de sa vie. Dieu lui ménagea bientôt les moyens de lui rendre beaucoup plus de goire qu'il n'avait pu lui en ravir. Il n'était pas encore sorti de sa seizième année, lors-

Digitized by Google

qu'une troupe de Barbares l'enleva de son pays avec plusieurs esclaves et plusieurs vassaux de son père. On le mena en Irlande, où il fut réduit à garder les troupeaux sur les montagnes et dans les fôrets. Son corps eut beaucoup à souffrir de la faim, du froid, de la pluie, des neiges et des glaces; mais Dieu eut pitié de son âme. Il lui découvrit toute l'étendue de ses devoirs, et lui inspira la volonté de les remplir fidèlement.

Fidèle à la grâce, Patrice vit son état en Chrétien, et ne chercha plus que les moyens de le sanctifier; la résignation et la prière lui firent supporter ses épreuves avec joie. Après six ans d'esclavage, il trouva le moyen de retourner dans sa patrie ; mais Dieu lui fit connaître par plusieurs visions qu'il se servirait de lui pour la conversion de l'Irlande. Entre autres choses, il lui sembla voir tous les enfants de ce pays qui, du sein de leurs mères, lui tendaient les bras, et imploraient son secours avec des cris capables de fendre le cœur.

Saint Prosper dit que notre Saint reçut sa mission pour l'Irlande du pape saint Célestin, qui le sacra évêque de ce pays. Rempli de l'esprit apostolique, Patrice, de retour dans sa patrie, abandonna généreusement sa famille; il vendit, comme il le dit lui-même, sa noblesse, pour servir une nation étrangère. Il passa donc en Irlande, afin de travailler à l'extinction de l'idolâtrie. Il parcourut toute l'île, et pénétra jusque dans les endroits les plus reculés, sans craindre les dangers auxquels il s'exposait. Ses prédications, fortifiées par sa patience angélique dans les souffrances, produisirent des effets étonnants. Avant sa bienheureuse mort, arrivée l'an 464, il eut la consolation de voir presque toute l'Irlande adorer le vrai Dieu.

Salut, sainte Église d'Irlande, vierge du Nord, parée

Digitized by Google

d'une couronne de lis et de roses, symbole de l intégrité de ta foi et de la constance de ton courage au milieu des sanglantes persécutions ! Espère au Dieu des opprimés et des martyrs : celui qui brisa le sceptre des Néron et des Dioclétien, saura briser le joug que les spoliateurs et les tyrans font peser, depuis tant de siècles, sur ta tête innocente.

Des mains de Patrice, le flambeau de l'Évangile passa dans celles d'une jeune princesse conservée par miracle au milieu du massacre de sa famille. Ce nouvel Apôtre, qui, en convertissant les Français, devait leur assurer plus de gloire et de bonheur que toutes les conquêtes de leurs vaillants capitaines, fut sainte Clotilde.

Clotilde était fille de Chilpéric, frère de Gondebaud, roi des Bourguignons. Ce dernier trempa ses mains dans le sang de son frère, de sa belle-sœur et des princes leurs enfants, pour s'assurer la possession de leurs domaines. Il épargna néanmoins les deux filles de Chilpéric, qui étaient d'une rare beauté, et qui, à cause de leur extrême jeunesse, ne pouvaient être redoutables. L'aînée fut renfermée dans un monastère, où elle se fit religieuse. Clotilde resta à la cour de son oncle. Elle eut le bonheur d'être élévée dans la Religion catholique, bien qu'elle fût obligée de vivre parmi les Ariens. Elle s'accoutuma de bonne heure à mépriser le monde, et ces sentiments ne firent que se fortifier par la pratique des œuvres de piété. Son innocence ne reçut aucune atteinte des charmes séduisants de la vanité qui l'environnaient de toutes parts.

Clovis, roi des Francs, destructeur de la puissance romaine dans les Gaules, l'envoya demander en mariage. Sa prière fut accueillie, mais à condition que la princesse aurait la liberté de professer sa Religion. Le mariage

Digitized by Google

eut lieu à Soissons, en 493, au milieu de grandes solennités. Clotilde se fit dans le palais de son mari un petit oratoire, où elle passait beaucoup de temps en prière. Elle pratiquait aussi un grand nombre de mortifications secrètes ; mais la prudence présidait à tous ses exercices, en sorte qu'elle ne manquait à aucune des bienséances de son état. L'égalité de son caractère, sa douceur, sa condescendance, lui gagnèrent l'affection de son mari. Lorsqu'elle se vit entièrement maîtresse de son cœur, elle ne songea plus qu'à exécuter le projet qu'elle avait formé de le gagner lui-même à Jésus-Christ.

Souvent elle lui parlait de la vanité des idoles et de l'excellence de la Religion chrétienne. Clovis l'écoutait toujours avec plaisir ; mais le moment de sa conversion n'était pas encore arrivé. Courage, sainte princesse ! continuez vos prières et vos bonnes œuvres, le Dieu qui tient entre ses mains le cœur des rois tournera bientôt à la vérité celui de votre époux.

En effet, quelques années plus tard, Clovis, étant en guerre avec les Allemands, leur livra bataille à Tolbiac, près de Cologne. Le désordre se met dans son armée, il va lui-même tomber entre les mains de ses ennemis ; il invoque ses dieux, ils sont sourds : il ne peut plus arrêter les fuyards. Dans cette extrémité, il se souvient du Dieu de Clotilde, l'invoque, et lui promet de l'adorer s'il remporte la victoire. La face du combat change en un instant : les Allemands sont taillés en pièces ; un courrier est expédié à Clotilde pour lui annoncer ce qui vient d'arriver. La pieuse princesse, transportée de joie, accourt aussitôt et rencontre le roi à Reims.

Saint Remi, évêque de cette ville, acheva d'instruire le fier vainqueur. Clovis ne délibéra plus sur son changement.

Digitized by Google

Il assembla ses soldats et les exhorta à suivre son exemple, en renonçant à de vaines idoles pour adorer le Dieu à qui ils étaient redevables de la victoire. Il fut tout à coup interrompu par les acclamations des Français, qui s'écrièrent de toutes parts : « Nous renonçons aux dieux mortels, nous sommes prêts à adorer le vrai Dieu, le Dieu que prêche Remi : *omnis populus pariter acclamavit : Mortales deos abjicimus, pie Rex; et Deum quem Remigius prædicat immortalem sequi parati sumus* (Greg. Turon., *Hist.*, lib. II, c. XXXI, *apud Baron.* an 499 n. 20) [1]. » Le baptême fut fixé à la veille de Noël. Remi, qui voulait frapper les yeux des Français par ce que la religion a de plus auguste dans ses cérémonies, n'omit rien pour rendre celle-ci éclatante.

Par ses ordres, l'église et le baptistère furent tendus des plus riches tapisseries, et on alluma des milliers de cierges, où l'on avait mêlé avec de la cire de précieux parfums, en sorte que le lieu saint paraissait rempli d'une odeur céleste. Rien de plus magnifique que la marche des nouveaux catéchumènes. Les rues et les places publiques étaient richement décorées, et l'on se rendit en procession, avec les saints Évangiles et la croix, depuis le palais de Clovis jusqu'à l'église, en chantant des hymnes et des litanies. Saint Remi tenait le roi par la main, le reine suivait avec les deux princesses, sœurs de Clovis, et plus de trois mille hommes de son armée, que son exemple avait gagnés à Jésus-Christ.

Lorsque le roi fut arrivé au baptistère, il demanda le baptême. Le saint Évêque, déployant alors cette autorité qui n'appartient qu'au ministre du souverain Maître, et em-

[1] Voyez dans Baronius, année 514, les remarquables prédictions que saint Remi fit à Clovis sur les destinées de la France.

Digitized by Google

pruntant un langage dont l'histoire profane ne présente aucun exemple, lui dit : « Deviens doux et baisse la tête, Sicambre : adore ce que tu as brûlé, brûle ce que tu as adoré[1]. » En effet, devenu doux comme un agneau, Clovis s'inclina sous la main du Pontife ; ensuite, ayant confessé la foi de la Trinité, il reçut l'eau sacrée et l'onction du saint chrême : ce fut en 496. Les trois mille Français qui l'accompagnaient, sans compter les femmes et les enfants, furent baptisés en même temps par les Évêques et les autres ministres qui s'étaient rendus à Reims pour cette cérémonie. Des deux sœurs de Clovis, l'une reçut le baptême, et l'autre, qui était Chrétienne, mais qui avait eu le malheur de tomber dans l'hérésie, fut réconciliée à l'Église[2].

La nouvelle de la conversion de Clovis répandit la joie dans tout le monde chrétien. C'était alors le seul souverain qui fût catholique ; les autres étaient ou païens ou infectés d'hérésie. Depuis qu'il eut embrassé la vraie foi, ce prince ne cessa de la pratiquer, noble exemple que ses successeurs ont imité pendant bien des siècles, et qui leur a mérité le titre glorieux de *rois très-chrétiens*.

De son côté, Clotilde rendait à Dieu de continuelles actions de grâces pour la conversion de son époux. Après sa mort, elle se retira à Tours près du tombeau de saint Martin. Elle y passa le reste de ses jours dans la prière, le jeûne, les veilles et les autres pratiques de la pénitence. Elle paraissait entièrement oublier qu'elle avait été reine et que ses enfants étaient assis sur le trône. Ayant prédi- sa mort trente jours avant qu'elle arrivât, elle reçut les sa

[1] Mitis depone colla, Sicamber ; adora quod incendisti, incende quod adorasti.

[2] S. Grégoire de Tours, *Hist. franc.* ; *Hist. abr. de l'Église.*

Digitized by Google

crements et remit tranquillement sa belle âme a son Créateur, le 3 juin de l'an 545. A dater du baptême de Clovis, commencèrent ces longs siècles de gloire et de prospérité qui firent de la France la première des nations par ses mœurs, par ses lumières et par son influence : heureuse si jamais elle n'avait méconnu le principe de son bonheur.

Tous ces peuples barbares, les Français, les Bourguignons, les Goths, les Vandales, les Huns, les Alains, les Lombards et tant d'autres qu'on voit depuis plus d'un siècle accourir des extrémités du Nord, devaient entrer successivement dans le giron de l'Église. En attendant, ils accomplissaient sans ménagement la redoutable mission qu'ils avaient reçue de détruire l'ancien monde. Pour sauver ce qui devait être sauvé, Dieu suscita un homme digne de l'éternelle reconnaissance des siècles; un homme qui fut le patriarche de la vie religieuse en Occident, ou du moins qui donna une forme parfaite à cet état respectable : cet homme fut saint Benoît.

Ce père de l'Europe civilisée naquit, vers l an 480, à Nursi, ville épiscopale du duché de Spolète, en Italie. Il ne fut pas plutôt en état d'apprendre les sciences, que ses parents l'envoyèrent aux écoles publiques de Rome. L'angélique enfant craignit que le mauvais exemple de tant de jeunes gens ne fît impression sur son cœur, et il résolut de s'éloigner. Il partit de Rome et se retira dans le désert de Subiaco, éloigné d'environ six lieues. Une grotte humide et basse lui servit de demeure. Le Démon l'y suivit, et le tenta un jour si vivement, que, pour repousser la tentation, le serviteur de Dieu se roula tout nu dans des épines ; il ne se releva que quand son corps fut tout en sang. Les plaies qu'il se fit éteignirent les flammes impures de la con-

Digitized by Google

cupiscence, dont il ne ressentit plus dans la suite le funeste aiguillon [1].

Cependant le bruit de sa sainteté se répandit de jour en jour ; il vint au Saint un grand nombre de disciples, et, au bout de quelque temps, il bâtit douze monastères, dans chacun desquels il mit douze religieux avec un supérieur. Parmi ces nouveaux enfants de la Pénitence, on comptait Maur et Placide, tous deux fils de sénateurs, et plusieurs autres personnages illustres. Benoît quitta bientôt le désert de Subiaco pour se retirer au mont Cassin, dans le royaume de Naples.

Il y avait sur le mont Cassin un ancien temple et un bois consacré à Apollon, qui comptait encore des adorateurs en cet endroit. Ces restes d'idolâtrie enflammèrent le zèle du serviteur de Dieu. Il prêcha l'Évangile, et, par la force réunie de ses discours et de ses miracles, il fit un grand nombre de conversions. Maître du terrain, il brisa l'idole et coupa le bois. Ayant ensuite démoli le temple, il éleva sur ses ruines deux oratoires ou chapelles, sous l'invocation de saint Jean-Baptiste et de Saint-Martin. Telle fut l'origine du célèbre monastère du Mont-Cassin, dont Benoît jeta les fondements en 527, à la quarante-huitième année de son âge.

Ce fut au Mont-Cassin que saint Benoît écrivit sa règle et fonda l'ordre à jamais illustre des Bénédictins. Dieu, qui l'avait choisi comme un autre Moïse pour conduire un peuple d'élus dans la vraie Terre promise, autorisa sa mission par le don des miracles et par celui des prophéties. Un jour, en présence d'un grand nombre de peuple, il ressuscita un novice qui avait été écrasé par la chute d'une muraille.

Totila, roi des Goths, étant entré en Italie, fut extrêmement frappé de toutes les choses merveilleuses qu'on lui

[1] Voyez, sur le désert de Sublac ou *Subiaco* les *Trois Rome*, t. III.

Digitized by Google

raconta de saint Benoît. Voulant éprouver s'il était tel qu'on le lui avait dépeint, il lui manda qu'il lui ferait une visite; mais, au lieu d'aller le voir en personne, il lui envoya un de ses officiers, nommé Riggon. Il l'avait revêtu de ses habits royaux, et il lui avait donné, pour l'accompagner, trois des principaux seigneurs de sa cour, avec un nombreux cortége. Le Saint, qui était assis, ne l'eut pas plutôt aperçu, qu'il lui cria : « Quittez, mon fils, l'habit que vous portez; il n'est pas à vous. » Riggon, saisi de crainte et confus d'avoir voulu jouer ce grand homme, se jeta à ses pieds avec tous ceux qui l'accompagnaient.

Lorsqu'il fut de retour, il raconta au roi tout ce qui lui était arrivé, et Totila étonné vint visiter lui-même le serviteur de Dieu. Dès qu'il le vit, il se prosterna contre terre, et y resta jusqu'à ce que Benoît l'eût relevé. Son étonnement monta au comble lorsque le Saint lui parla de la sorte : « Vous faites beaucoup de mal, et je prévois que vous en ferez encore davantage. Vous prendrez Rome, vous passerez la mer et régnerez neuf ans ; mais vous mourrez dans la dixième année, et serez cité au tribunal du juste Juge pour lui rendre compte de toutes vos œuvres. »

Toutes les parties de cette prédiction furent vérifiées par l'événement. Saint Benoît mourut lui-même l'année qui suivit celle où il avait reçu la visite de Totila. L'heure de sa mort lui ayant été révélée, il en fit part à ses disciples, en leur ordonnant de lui creuser un tombeau: le tombeau achevé, il fut pris de la fièvre. Le sixième jour, il demanda à être porté à l'Église pour y recevoir la sainte Eucharistie, après quoi il donna quelques instructions à ses disciples ; puis, s'appuyant sur l'un d'entre eux, il pria debout, les mains levées au Ciel, et rendit tranquillement l'esprit. Ce fut un samedi, 21 mars de l'année 543 ; le glorieux patriarche était

Digitized by Google

âgé de soixante-trois ans, et en avait passé quatorze au Mont-Cassin.

Si Benoît fut grand par ses vertus, il le fut aussi par ses œuvres. Grand par ses vertus, nous venons aussi de le voir dans sa vie humble, pénitente et miraculeuse ; grand par ses œuvres : la plus belle, celle qui annonce l'homme supérieur et le Saint rempli de la sagesse d'en haut, est sa règle ; elle a toujours fait l'admiration de ceux qui la connaissent. Le pape saint Grégoire le Grand l'appelle éminente en sagesse, en discrétion, en gravité, et admirable de clarté ; plusieurs conciles l'ont appelée *sainte* [1]. Le célèbre Côme de Médicis et plusieurs autres habiles législateurs la lisaient souvent, ils la regardaient comme un fonds riche de maximes propres à former dans l'art de bien gouverner : en voici quelques points.

Le saint fondateur commence par ordonner que l'on recevra dans son ordre toutes sortes de personnes, sans aucune distinction : les enfants, les adolescents, les adultes, les pauvres et les riches, les nobles et les roturiers, les esclaves et ceux qui sont nés libres, les doctes et les ignorants, les laïques et les clercs.

Pour admirer comme il convient la profonde sagesse de ce premier article, il faut se reporter aux circonstances où Benoît jeta les fondements de son ordre. Un déluge de Barbares inondait l'Europe : tout le vieux monde tombait en ruines sous les coups des vainqueurs. L'ordre de Saint-Benoît fut comme une nouvelle arche de Noé ouverte à tous ceux qui avaient besoin de fuir. On peut dire en toute vérité que cette nouvelle arche portait, comme l'ancienne, les prémices d'un nouveau monde ; c'est là que se cachèrent les traditions des sciences et des arts ; c'est de là que

[1] Concile de Douzi, en 874, et concile de Soissons.

Digitized by Google

sortirent les infatigables ouvriers qui plus tard défrichèrent une partie de l'Europe et la tirèrent de la barbarie.

Les religieux de Saint-Benoît se levaient à deux heures du matin ; l'abbé lui-même devait sonner les offices. Après les matines, ils employaient le temps qui leur restait jusqu'au jour, à la lecture et à la méditation. Depuis six heures du matin jusqu'à dix, on travaillait ; venait ensuite le dîner. Il n'y avait point de jeûne entre la fête de Pâques et celle de la Pentecôte ; mais depuis la Pentecôte jusqu'au 13 septembre, on jeûnait les mercredis et les vendredis, et tous les jours depuis le 13 septembre jusqu'à Pâques.

L'abstinence de la viande, au moins des animaux à quatre pieds, était perpétuelle. Pauvres dans leur nourriture, les religieux de Saint-Benoît étaient pauvres aussi dans leur habillement ; dans les climats tempérés, il se composait d'un cuculle, d'une tunique et d'un scapulaire. Le cuculle était une espèce de capuchon qu'on rabattait sur la tête, pour se garantir de l'ardeur du soleil ou de la rigueur du froid. La tunique était l'habit de dessous ; le scapulaire, l'habit de dessus pendant le travail ; après le travail, on l'ôtait pour prendre le cuculle, qui se portait le reste du jour.

Tous les vêtements étaient en laine et faits des étoffes les plus communes et qu'on trouvait à meilleur marché. Pour ôter tout sujet de propriété, l'abbé donnait à chaque religieux son petit nécessaire, c'est-à-dire, outre ses habits, un mouchoir, un couteau, une aiguille, un poinçon pour écrire et des tablettes. Leur lit consistait en une natte ou paillasse, un drap de serge, une couverture et un chevet.

On voit par d'anciennes peintures que la robe des premiers Bénédictins était blanche, et le scapulaire noir. Afi

Digitized by Google

d'être toujours prêts à se lever pour l'office, ils couchaient tout habillés. On parlait rarement, et on recevait les étrangers avec beaucoup de cordialité et de respect. On les conduisait d'abord à l'oratoire pour y faire une courte prière ; on les introduisait ensuite dans la chambre des hôtes, où on leur faisait une lecture ; puis on les traitait avec toute la charité possible.

L'abbé leur donnait à laver et mangeait avec eux ; personne ne leur parlait que le religieux destiné à les recevoir. Ceux qui se présentaient pour entrer dans le monastère n'étaient reçus qu'après de grandes épreuves ; ce n'était qu'au bout d'un an de persévérance qu'on les admettait. Le novice écrivait son engagement de sa propre main et le déposait sur l'autel. S'il avait des biens, il les donnait aux pauvres ou au monastère ; on le revêtait de l'habit religieux et on gardait le sien, pour le lui rendre si par malheur il se retirait.

La vie des Bénédictins se partageait entre la prière, le travail des mains et le travail de l'esprit. Tour à tour armé de la cognée, de la bêche, de la faucille et du marteau, le Bénédictin, bûcheron, agriculteur, maçon, architecte, abattait de vastes forêts, rendait à la culture des terres vierges encore, et devenues bientôt si fertiles par ses soins éclairés ; bâtissait dans le fond des vallées solitaires, ou dans des sites admirables par la salubrité et le point de vue, ces habitations dont la solidité, l'étendue et les belles proportions nous étonnent. C'est à lui que l'Allemagne, la France, l'Angleterre et une grande partie de l'Europe doivent la civilisation matérielle dont elles ont joui durant tant de siècles.

Pendant que le Bénédictin agriculteur arrosait de ses sueurs le sol couvert de ruines et de forêts, son frère, le

Digitized by Google

bénédictin savant, enfermé dans le *scriptorium* [1], défrichait les landes de l'intelligence, et léguait aux siècles futurs les richesses des siècles passés.

Dans cet ordre savant, les *scriptoria* ou *écritoires* formaient une des parties les plus importantes de chaque monastère. C'étaient de grandes salles bâties en pierres de taille et bien voûtées, afin de les mettre à l'abri de l'incendie. Là, sur des rangées de pupitres plus ou moins longues, étaient fixés, avec des chaînes de fer, les manuscrits des ouvrages anciens. Une chaîne plus forte encore les y tenait attachés : c'était l'excommunication. Oui, ces papes, ces évêques, ce clergé catholique, qu'on accuse d'être les ennemis des lumières, avaient défendu, sous peine d'excommunication, de transporter d'un pupitre à l'autre ces précieux manuscrits.

En effet, tel manuscrit était peut-être unique. Laisser la liberté de le changer de place, de l'emporter ailleurs, c'était l'exposer à périr ou à s'altérer, et cette perte eût été sans ressource. Or, c'était là, devant ce pupitre, que le Bénédictin passait sa vie. Que dis-je? quelquefois la vie d'un religieux ne suffisait pas pour transcrire, déchiffrer, mettre en ordre un seul ouvrage. Le Bénédictin en mourant léguait sa place et son poinçon à un de ses frères ; celui-ci continuait le travail commencé ; et cette vie ajoutée à une autre vie, ces intelligences qui se continuaient, ont enrichi le monde de trésors dont il ne se montre pas toujours assez reconnaissant.

Non-seulement les Bénédictins conservèrent les livres dépositaires de la science, ils furent encore les apôtres d'une grande partie de l'Europe. L'Angleterre, la Frise, l'Allemagne, leur doivent la lumière de la foi : nous en parlerons bientôt. Enfin, cet ordre si évidemment suscité de

[1] Il y avait un *scriptorium* dans chaque monastère.

Digitized by Google

Dieu pour sauver les débris du monde ancien et préparer un monde nouveau, se répandit partout avec une telle rapidité, que l'on peut dire que, sous le double rapport intellectuel et matériel, l'Europe est fille des Bénédictins. Bientôt il n'y eut pas de province, où la règle de Saint-Benoît ne fût connue. Les monastères de cet ordre étaient en si grand nombre en 1336, que le pape Benoît XII le divisa en trente-sept provinces, marquant des royaumes entiers pour une seule province, comme le Danemark, la Bohême, l'Écosse, la Suède, etc., ce qui fait comprendre l'étendue prodigieuse de cet ordre et le nombre de ses monastères.

Voici quelque chose de plus frappant. Le pape Jean XXII, qui fut élu en 1316, et qui mourut en 1334, trouva, après une recherche exacte qu'il fit faire, que depuis la naissance de cet ordre il en était sorti vingt-quatre papes, près de deux cents cardinaux, sept mille archevêques, quinze mille évêques, quinze mille abbés insignes, dont la confirmation appartient au Saint-Siége, plus de quarante mille saints et bienheureux, dont cinq mille cinq cents ont été moines du Mont-Cassin, et y sont enterrés [1].

Une des plus belles conquêtes de l'ordre de Saint-Benoît fut celle de l'Angleterre. Avant de parler de la conversion de ce royaume, portons nos regards sur l'Église d'Orient pour voir ses peines et ses consolations. Saint Benoît, père d'une foule de missionnaires, venait de descendre dans la tombe, lorsque, l'an 553, le parti d'Eutychès se releva en Égypte, où ses sectateurs commirent d'horribles violences. Personne n'osait leur résister, à cause de leur nombre et du crédit dont ils jouissaient. Ils firent les plus grands

[1] Voyez Bulteau, *Hist. de l'ordre de Saint-Benoît;* Arnold Wien, *Lignum vitæ;* Joan. Mabillon, præf., *Act. SS. Sacr.*, l. I, IV et V; le même, *Benedict.*, . I, et *Veter. analec.*, t. III.

Digitized by Google

efforts pour affaiblir l'autorité du concile de Chalcédoine, qui les avait condamnés en définissant qu'il y a deux natures en Notre-Seigneur Jésus-Christ. Enfin, on assembla à Constantinople le cinquième concile général, de cent cinquante et un Évêques; on y condamna trois ouvrages dont ces hérétiques faisaient leur bouclier, savoir : les écrits de Théodoret contre saint Cyrille, la lettre d'Ibas, Évêque d'Édesse, et les écrits de Théodore, Évêque de Mopsueste; enfin, on y confirma les quatre premiers conciles généraux.

C'est ici un exemple remarquable du pouvoir que l'Église a de condamner des écrits, de prononcer sur le sens des livres, et d'exiger que les Fidèles se soumettent à son jugement. Cette autorité lui est en effet nécessaire pour le maintien de la foi, puisqu'un des moyens les plus propres à conserver le dépôt des vérités qu'elle enseigne, est de faire connaître aux fidèles les sources pures où ils doivent puiser, et les citernes infectées du venin de l'erreur dont ils doivent s'éloigner. Chargée par son divin Auteur d'enseigner la bonne doctrine, elle en a reçu en même temps le pouvoir de prémunir ses enfants contre celle qui est mauvaise, et de leur interdire la lecture des livres où elle est contenue, et qui pourrait altérer leur foi [1].

PRIÈRE

O mon Dieu, qui êtes tout amour ! je vous remercie d'avoir appelé nos pères à la foi : faites-nous la grâce de conformer en toutes choses notre conduite à notre croyance.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je prierai souvent pour la conservation de la foi.*

Hist. abr. de l'Église, p. 23.

Digitized by Google

XXVIIIe LEÇON

LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ (VIe ET VIIe SIÈCLES).

L'Église propagée : conversion de l'Angleterre par les Bénédictins ; — affligée en Orient par les Perses : ravages de la Palestine et de la Syrie ; — consolée : saint Jean l'Aumônier, le Vincent de Paul de l'Orient.

Si, durant le sixième siècle, l'Orient, infecté de l'hérésie, fait verser des larmes amères à l'Épouse de l'Homme-Dieu, voici l'Occident qui bientôt la console en offrant à sa tendresse de nombreux enfants. Au premier rang paraissent les habitants de l'Angleterre. Rien de plus remarquable que la manière dont s'opéra la conversion de cette importante contrée [1]. Un jeune diacre, appelé Grégoire, passait un jour par le marché de Rome. Il y voit des esclaves d'une grande beauté exposés en vente : il s'informe de leur pays et de leur religion. Le marchand lui dit qu'ils sont de la Grande-Bretagne et encore païens. « Faut-il, s'écrie Grégoire en soupirant, que des créatures si belles soient sous la puissance du Démon, et qu'un tel extérieur ne soit pas accompagné de la grâce de Dieu ! »

Une noble pensée germe à l'instant dans son cœur. De ce pas, il se rend auprès du pape Benoît Ier, sollicite avec ardeur et obtient la permission de porter la foi à ce peuple intéressant. Il part en effet ; mais bientôt, touché des gémissements du peuple de Rome, qui réclamait son Diacre, le souverain Pontife envoie des courriers sur les traces de Grégoire, qui

[1] Suivant une tradition fort respectable, le Christianisme avait été prêché en Angleterre par saint Pierre en personne, saint Joseph d'Arimathie et autres contemporains des apôtres, il s'y était à peu près éteint par la conquête des Saxons.

Digitized by Google

avait déjà fait trois journées de chemin, pour l'obliger à revenir sur ses pas. Le mérite de l'obéissance put seul le consoler d'un contre-temps si fâcheux ; mais le jeune missionnaire n'oublia pas sa chère Bretagne.

Devenu le pape saint Grégoire le Grand, il fut à peine monté sur la chaire de saint Pierre qu'il songea à exécuter le projet qui depuis si longtemps faisait battre son noble cœur. Les Bénédictins lui parurent dignes de cette mission. Il fit venir Augustin, prieur de leur monastère de Saint-André de Rome, et l'envoya dans la Grande-Bretagne, à la tête de quarante missionnaires. Suivons ces nouveaux conquérants dans leur sainte expédition.

La troupe apostolique partit avec courage et aborda au pays de Kent. Le roi, qui se nommait Éthelbert, accorda aux missionnaires une audience publique. Il les reçut sous un chêne, à la sollicitation des prêtres idolâtres, qui lui avaient dit que dans un tel lieu les enchantements des magiciens étrangers perdraient leur influence. Au jour marqué, Augustin fut conduit vers le roi. On portait devant lui une croix d'argent et une bannière représentant le Rédempteur; ses compagnons le suivaient en procession, et l'air retentissait des chants pieux qu'ils exécutaient en chœur tour à tour. Le roi les fit asseoir afin de les entendre à loisir. Nous vous annonçons, lui dit Augustin, la plus heureuse nouvelle; Dieu, qui nous a envoyés, vous offre après cette vie un royaume infiniment plus glorieux et plus durable que celui d'Angleterre.

— Voilà de belles promesses, répondit le roi ; mais je ne veux point abandonner les dieux de mes pères, pour une adoration nouvelle et douteuse. Cependant je ne vous empêche pas d'attirer à votre religion ceux que vous pourrez persuader; et, comme vous venez de loin pour nous faire part de ce

Digitized by Google

que vous croyez être le meilleur, je veux que vous soyez défrayés à mes dépens. Cette réponse favorable les combla de joie, et ils s'avancèrent jusqu'à Cantorbéry, chantant dans le chemin la prière suivante : Seigneur, dans votre miséricorde, détournez, nous vous en supplions, votre colère de cette cité et de votre saint temple, car nous sommes pécheurs. *Alleluia* [1].

La curiosité porta les Païens à visiter ces étrangers. Ils admirèrent les cérémonies de leur culte, comparèrent leur vie à celle des prêtres païens, et apprirent à aimer une Religion qui inspirait tant de piété, d'austérité et de désintéressement. Ce fut avec un plaisir secret qu'Éthelbert vit un changement dans l'opinion de ses sujets. Frappé lui-même de la vertu des missionnaires et des miracles qu'ils opéraient, il se convertit. A la fête de la Pentecôte, en l'année 595, il se déclara Chrétien et reçut le Baptême. Au jour de Noël suivant, dix mille de ses sujets suivirent l'exemple de leur souverain.

Le royal néophyte devint bientôt un apôtre. Pendant les vingt dernières années de sa vie, le pieux roi Éthelbert employa toute son influence à seconder les efforts des missionnaires, non par la violence, mais par ses exhortations particulières et par ses exemples. La conversion d'une seule âme lui paraissait une conquête fort précieuse, et il ne se croyait roi que pour servir le *Roi des rois* [2].

Afin de donner une forme durable à son Église naissante, Saint Augustin passa en France, et reçut la consécration épiscopale des mains de Virgile, évêque d'Arles et vicaire du Saint-Siége dans les Gaules. De retour en Angleterre, il recueillit les fruits les plus abondants, parce que Dieu

[1] Bède, I, 25.
[2] Lingard, *Hist. d'Angleterre*, t. I, p. 122-127.

Digitized by Google

appuyait sa prédication par des miracles éclatants et multipliés. La moisson augmentant de jour en jour, le zélé moissonneur envoya à Rome quelques-uns de ses compagnons, pour y solliciter une recrue d'ouvriers évangéliques. Ils ramenèrent avec eux plusieurs fervents disciples de saint Grégoire. Avec cette nouvelle colonie de missionnaires, le saint Pape envoya tout ce qui était nécessaire pour le service divin : des vases sacrés, des parements d'autel, des ornements d'église, des vêtements pour les Prêtres et les clercs, des reliques des Apôtres et des martyrs, et un grand nombre de livres.

Il y ajouta une lettre pleine de conseils salutaires pour Augustin. « Prenez garde, lui disait-il, mon cher frère, de tomber dans l'orgueil et la vaine gloire à l'occasion des miracles, que Dieu opère par vous au milieu de la nation qu'il a choisie. Tandis que Dieu agit par vous au dehors, vous devez vous juger intérieurement avec sévérité. Tâhez de bien comprendre ce que vous êtes, et quelle est l'excellence de la grâce accordée à un peuple, pour la conversion duquel vous avez reçu le pouvoir de faire des miracles. Ayez toujours devant les yeux les fautes que vous pouvez avoir commises par paroles et par actions, afin que le souvenir de vos infidélités étouffe les mouvements d'orgueil qui voudraient s'élever dans votre cœur. Songez que le don des miracles ne vous est pas donné pour vous, mais pour ceux dont vous devez procurer le salut. Vous savez ce que dit la Vérité même dans l'Évangile : « Plusieurs viendront me dire : Nous avons fait des miracles en votre nom, et je leur répondrai : Je ne vous connais pas. »

Est-il possible de trouver une meilleure preuve de la vérité des miracles de saint Augustin que la conver-

Digitized by Google

sion rapide de l'Angleterre et ces avis si sérieux de saint Grégoire ?

L'Apôtre de la Grande-Bretagne mourut le 26 mai de l'an 604, conduisant au Pasteur des pasteurs un peuple entier converti par ses soins. Rien ne donne une plus haute idée de saint Augustin et du Christianisme, que le changement merveilleux qui s'opéra en Angleterre. Avant l'arrivée des saints missionnaires, les Anglais étaient livrés à toutes sortes de vices et plongés dans la plus grossière ignorance. Ce qui prouve surtout leur ignorance, c'est qu'en débarquant dans la Grande-Bretagne, ils ne connaissaient pas l'usage des lettres, et que tout le progrès qu'ils firent dans les sciences, jusqu'au temps de saint Augustin, se borna à augmenter l'alphabet des Irlandais. Ils étaient d'ailleurs si cruels qu'ils vendaient leurs enfants comme esclaves, inhumanité qu'on trouve à peine dans les Nègres d'aujourd'hui.

Mais la lumière de l'Évangile n'eut pas plutôt brillé à leurs yeux, qu'ils devinrent des hommes nouveaux et de vrais disciples du Sauveur. Les nobles et les rois rivalisèrent de ferveur et de piété avec le peuple. Par une merveille exclusivement réservée au Christianisme, on vit, dans l'espace de deux cents ans, trente rois ou reines des Anglo-Saxons descendre du trône, au milieu de la paix et de la prospérité, pour aller se renfermer dans des cloîtres. Où est l'héroïsme, où est la force de l'âme, si elle n'est pas dans le mépris des grandeurs humaines et de toutes les passions dont les plus fiers conquérants de l'antiquité furent les honteux esclaves [1] ?

Ce que les Bénédictins faisaient dans leurs monastères

[1] Voyez Speed, *Hist. de la Grande-Bretagne*, p. 243, et *Monasticon anglicanum*, préf., p. 9.

Digitized by Google

pour la conservation des ouvrages anciens, un grand nombre d'autres communautés le faisaient également depuis le sixième siècle sur différents points du globe. Telles étaient entre autres les congrégations religieuses de Saint-Césaire, à Arles ; de Saint-Ferréol, à Uzès, etc. Il serait trop long de redire leurs immortels travaux : si l'homme qui en profite les ignore, le Dieu qui les inspira saura les couronner. D'ailleurs, une nouvelle phase de la grande lutte du mal contre le bien appelle toute notre attention.

Tandis que l'empire romain, attaqué, morcelé, démoli pièce à pièce par les Barbares du Nord, disparaissait à vue d'œil et allait bientôt cesser de compter parmi les nations, un autre empire, également coupable, allait s'écrouler et couvrir la haute Asie de ses ruines sanglantes : cet empire est celui des Perses. Les Apôtres lui avaient présenté le flambeau de l'Évangile, il l'avait refusé. Le cruel Sapor persécuta même les Chrétiens de ses États, pendant quarante années, avec une violence inouïe : plus de deux cent mille martyrs signèrent notre foi de leur sang.

Les successeurs de Sapor héritèrent de sa haine et de sa cruauté : tant de sang répandu demandait vengeance. Elle fut différée pendant quelque temps, car Dieu ne punit qu'à regret ; mais enfin, lorsque les empires aussi bien que les particuliers refusent de se rendre à la grâce, il appesantit sur eux son bras redoutable.

L'empire des Perses ou des Parthes va nous en offrir un grand exemple, et nous répéter cet utile enseignement : que tous les royaumes sont créés et mis au monde pour connaître, aimer et servir Jésus-Christ, à qui Dieu son Père a donné toutes les nations en héritage. Tant qu'ils sont dociles à ce roi immortel, la gloire, la prospérité sont leur partage ; et la vue de leur bonheur affermit,

Digitized by Google

étend l'empire du Fils de Dieu en apprenant aux autres peuples à l'aimer. Sont-ils infidèles, osent-ils se révolter contre l'Agneau dominateur du monde, et lui dire comme les Juifs : *Nous ne voulons pas que tu règnes sur nous ?* ils sont brisés; et le spectacle de leurs malheurs et le retentissement de leur ruine affermissent l'empire de Jésus-Christ, en apprenant aux autres peuples à trembler devant lui.

Vous le voyez donc, les deux grands peuples, les Romains et les Perses, qui, à la naissance du Christianisme, se disputaient le sceptre du monde, brisés par la colère du Tout-Puissant en punition de leur résistance à l'Évangile, ont contribué, ils contribuent encore, malgré eux, à l'affermissement du règne immortel de l'Homme-Dieu. Sur leurs vastes tombeaux, comme sur le front du Juif errant, l'œil chrétien lit cette inscription : *Ainsi sont traités les peuples qui osent dire : Nous ne voulons pas que le Christ règne sur nous : nations et rois qui passez, instruisez-vous.*

Or, pour mettre le comble à ces iniquités, l'empire des Perses se précipita sur la Palestine, au commencement du septième siècle, c'est-à-dire l'an 614. Une armée romaine qui se rencontra sur son passage fut taillée en pièces. Le Jourdain fut franchi par les vainqueurs, et les rives de ce fleuve, dans toute l'étendue de son cours, couvertes de ruines. Les habitants des campagnes ayant pris la fuite, la fureur des ennemis se tourna contre les saints solitaires qui habitaient le long du Jourdain.

Huit jours avant la prise de Jérusalem, la Laure de saint Sabas fut attaquée. La plupart des moines s'éloignèrent; il en demeura seulement quarante-quatre, des plus anciens et des plus vertueux. C'étaient de vénérables vieillards qui, ayant embrassé la vie monastique dès leur

Digitized by Google

jeunesse, avaient blanchi dans ses exercices. Quelques-uns n'étaient pas sortis de la Laure depuis cinquante ou soixante ans; quelques autres depuis leur entrée dans le monastère n'avaient point vu la ville : ainsi ils ne voulurent point abandonner la Laure en cette occasion. Les Barbares, ayant pillé l'église, prirent ces saints vieillards et les tourmentèrent durant plusieurs jours, croyant qu'ils leur découvriraient quelques richesses; mais, voyant leurs espérances trompées, ils entrèrent en fureur et les mirent en pièces. Tous ces patriarches du désert reçurent la mort d'un visage gai, et avec actions de grâces. On voyait qu'ils désiraient depuis longtemps d'être délivrés de cette vie et d'aller à Jésus-Christ.

L'armée ennemie marcha ensuite sur Jérusalem, où elle entra sans aucune résistance. Elle y mit tout à feu et à sang; un grand nombre de prêtres, de moines et de religieux y périrent. C'était principalement à eux qu'en voulait ce peuple idolâtre et ennemi du Christianisme. Le reste des habitants, hommes, femmes, enfants, furent chargés de fers pour être traînés au delà du Tigre. Les Juifs seuls furent épargnés, à cause de la haine qu'ils portaient aux Chrétiens; ils la signalèrent en cette occasion en poussant leur rage plus loin que les Païens mêmes. Ils achetèrent des Perses tout ce qu'ils purent de Chrétiens captifs, afin de se donner le barbare plaisir de les faire mourir à leur gré [1]. On en compte jusqu'à quatre-vingt-dix mille que les Juifs massacrèrent de la sorte. L'évêque Zacharie fut emmené en captivité, le saint Sépulcre et les églises de Jérusalem pillés et livrés aux flammes; mais la perte la plus sensible fut celle de la

[1] Chr. pasc.

Digitized by Google

vraie croix, que chaque Chrétien aurait voulu racheter au prix de sa propre vie.

Une partie considérable de l'arbre salutaire avait été depuis longtemps partagée en une infinité de parcelles, répandues dans toutes les parties du monde chrétien ; mais il en était resté une portion notable à Jérusalem. Les Perses l'emportèrent dans l'état où ils la trouvèrent, c'est-à-dire enfermée dans un étui scellé du sceau de l'Évêque. Le patrice Nicétas sauva cependant deux précieuses reliques, l'éponge et la lance de la Passion. Pour la sainte croix, elle fut déposée à Tamis en Arménie. Lorsque les ennemis se furent retirés, les habitants de Jérusalem qui avaient pu se soustraire par la fuite aux Perses et à la ureur des Juifs revinrent dans la sainte cité. Le prêtre Modeste, en l'absence de l'évêque Zacharie, prit le gouvernement de cette Église désolée, et travailla avec ardeur à rétablir les saints lieux.

Les Perses avaient ravagé et pillé non-seulement la Palestine, mais encore la Syrie et une partie des provinces voisines. La désolation était extrême : des milliers de femmes, d'enfants, de vieillards, de personnes naguère riches, se voyaient exposés à périr de misère. La plupart de ces infortunés se réfugièrent en Égypte. La Providence maternelle, qui veille sur l'Église, leur avait préparé un refuge, un appui, un consolateur, un père nourricier : c'était saint Jean, surnommé l'Aumônier, patriarche d'Alexandrie. Quoi de plus utile à nous-mêmes et de plus glorieux au Christianisme que de faire connaître en détail ce Vincent de Paul de l'Orient ? Écoutez le naïf récit de son historien [1] :

[1] Léonce, évêque de Naples, en Chypre.

Digitized by Google

« Etant allé à Alexandrie, nous dit-il, pour baiser les reliques des saints martyrs Cyr et Jean, je me trouvai à table en la compagnie de quelques personnes très-affectionnées au service de Jésus-Christ. Nous nous entretenions ensemble de l'Écriture sainte et de l'état de l'âme, lorsqu'un étranger vint nous demander l'aumône. Il disait avoir été délivré depuis peu de la captivité des Perses. Il se trouva que nul d'entre nous n'avait d'argent sur soi : mais un des convives avait un domestique fort ingénieux à faire l'aumône. Cependant il ne gagnait que trois écus par an pour se nourrir, lui, sa femme et deux petits enfants. Il suivit l'étranger sans faire semblant de rien ; et, prenant une petite croix d'argent qu'il portait sur lui, il la lui donna, en ajoutant avec naïveté qu'il n'avait pas, outre cela, un denier vaillant.

« Je fus si touché de cette action que la grâce de Dieu avait inspirée à ce serviteur, que je la racontai aussitôt à celui qui était assis près de moi : il se nommait Menne. C'était un saint Prêtre qui avait été économe de l'Église d'Alexandrie, sous le célèbre et bienheureux patriarche Jean l'Aumônier. Lorsqu'il me vit tant admirer et louer celui qui avait donné cette aumône, il me dit : Vous ne vous étonneriez pas qu'il ait fait une telle action, si vous saviez les instructions qu'il a reçues et la tradition qu'il suit en agissant de la sorte. — Comment donc ? lui répondis-je. Il me repartit : Il a toujours été au service de notre très-saint et bienheureux patriarche Jean, et, comme vrai fils de ce grand Pasteur, il a hérité de l'ingénieuse charité de son père, qui lui disait si souvent : Humble Zacharie, soyez charitable, et Dieu vous promet par ma bouche qu'il ne vous abandonnera jamais, ni durant ma vie, ni après ma mort : ce que Zacharie a tou-

Digitized by Google

jours pratiqué jusqu'à ce jour. Dieu lui fait beaucoup de bien ; mais il donne à l'heure même tout aux pauvres sans en rien réserver pour lui, et réduit ainsi sa famille à une grande nécessité.

« On l'a souvent entendu dire à Dieu avec une joie toute naïve : Nous verrons, Seigneur, lequel sera victorieux dans ce combat, ou vous en me faisant toujours du bien, ou moi en le distribuant toujours aux pauvres. Or, il arriva un jour qu'étant tout triste ne n'avoir rien à donner à un pauvre qui lui demandait, il dit à un marchand de sa connaissance : Ma famille n'a pas de pain. Je vous prie de me donner une pièce d'argent, et je vous servirai en récompense un mois ou deux où vous voudrez et à tout ce qu'il vous plaira. Le marchand y consentit ; mais aussitôt qu'il eut cet argent, il le donna à ce pauvre en le priant de n'en parler à personne.

« Menne, qui était un saint homme, voyant que j'écoutais ce discours comme j'aurais écouté l'Évangile, me dit avec une grande effusion de cœur : Cela vous étonne ! Et qu'auriez-vous donc éprouvé si vous aviez vu notre saint Patriarche ? — Qu'aurais-je pu voir davantage ? lui répondis-je. — Vous pouvez, ajouta-t-il, par la miséricorde de Dieu, ajouter foi à mes paroles. C'est notre bienheureux Patriarche qui m'a ordonné Prêtre et économe de cette très-sainte Église, et je lui ai vu faire des choses qui vont au delà de tout ce qu'on peut imaginer. S'il vous est agréable de venir aujourd'hui chez vos serviteurs et de nous donner votre bénédiction, je vous raconterai ses œuvres, dont j'ai été témoin oculaire.

« Il n'eut pas plutôt achevé ces mots, que je me levai, et, le prenant par la main, je le suivis dans sa maison. Alors il se mit à me raconter avec naïveté la vie du Saint,

Digitized by Google

dont il me dit qu'une des premières qualités était de ne jamais faire le moindre serment. Je demandai du papier et de l'encre, afin de marquer par ordre ce qu'il me disait, et il continua ainsi sa narration :

« Saint Jean ayant été élevé sur le trône de l'Église de la grande ville d'Alexandrie, si chérie de Jésus-Christ, il fit venir les économes et les Diacres et leur dit : Il n'est pas juste, mes frères, que nous ayons plutôt soin des hommes que de Jésus-Christ. Tous les assistants, et ils étaient fort nombreux, furent excessivement frappés de ces paroles. Ils en attendaient l'explication, lorsque le Saint continua ainsi : Allez donc par la ville, et faites-moi un rôle exact de tous mes maîtres. Comme on ne savait de qui il voulait parler, ni quels pouvaient être les maîtres du Patriarche, on le supplia de les nommer. Sur quoi il leur répondit cette parole évangélique : Mes maîtres et mes aides sont ceux que vous nommez pauvres et mendiants, puisque c'est à eux qu'il appartient de nous aider véritablement et de nous donner le royaume du Ciel.

« L'ordre du saint Patriarche fut promptement exécuté. Les économes lui amenèrent plus de sept mille cinq cents pauvres ; il ordonna de leur donner tous les jours ce qui leur était nécessaire. Accompagné de ce bien-aimé troupeau, il alla prendre possession de son Église métropolitaine. Mais la charité de ce bon pasteur éclata d'une manière merveilleuse envers les pauvres habitants de la Palestine et de la Syrie, pillés et mis en fuite par les Perses. Tous ceux qui purent s'échapper s'enfuirent vers ce très-saint homme comme vers un port assuré ; clercs, laïques, magistrats, particuliers, les Évêques même, se réfugièrent à Alexandrie. Jean les recevait tous, les traitait, les consolait, non comme de pauvres captifs, mais

Digitized by Google

comme de véritables frères. Il fit mettre les blessés et les malades dans les hôpitaux où ils étaient traités gratuitement. Ils n'en sortaient que quand ils voulaient, et lui-même allait les visiter deux ou trois fois la semaine.

« Quant à ceux qui se portaient bien et qui venaient demander l'aumône, il donnait aux hommes une pièce d'argent, et deux aux femmes comme plus faibles. Quelques-uns portant des bracelets et des ornements d'or s'étaient présentés pour demander l'aumône, les économes du saint Patriarche s'en plaignirent; mais il les regarda, contre sa coutume, d'un œil sévère, et leur dit d'un ton élevé: Si vous voulez être mes économes, ou plutôt ceux de Jésus-Christ, obéissez simplement au précepte qu'il nous fait de donner à quiconque nous demande. Il n'a pas besoin, ni moi non plus, de ministres curieux. Si ce que je donne était à moi, j'aurais quelque raison de le ménager; mais s'il est à Dieu, il veut qu'on exécute ses ordres dans la distribution de ses biens. Je ne veux point participer à votre peu de foi; car, quand tout le monde s'assemblerait à Alexandrie pour demander l'aumône, il n'épuiserait pas les trésors infinis de Dieu.

« La sollicitude du charitable Patriarche n'oublia pas l'infortunée Jérusalem. Aussitôt qu'il eut appris le sac de cette ville, il y envoya un homme pieux nommé Ctésippe, avec beaucoup d'argent, d'habits, de blé et d'autres vivres. En même temps, il fit partir deux Évêques et l'abbé du Mont-Saint-Antoine avec de grandes sommes, pour racheter ceux qui avaient été emmenés captifs. Ainsi en avaient agi autrefois, dans les invasions des peuples du Nord, saint Léon, saint Ambroise, saint Augustin, et tant d'autres Évêques qui ne furent pas seulement les lumières de leur siècle, mais encore les bienfaiteurs de l'humanité.

Digitized by Google

« Les députés du patriarche lui rapportèrent que l'abbé Modeste était dans un grand besoin des choses nécessaires pour le rétablissement des saints lieux. Il lui envoya sur-le-champ mille pièces d'or, mille sacs de froment, mille de légumes, mille livres de fer, mille paquets de poissons secs, mille vaisseaux de vin et mille ouvriers égyptiens, avec une lettre où il disait : Pardonnez-moi si je ne vous envoie rien qui soit digne du temple de Jésus-Christ, je voudrais aller moi-même travailler au temple de sa sainte Résurrection. Avec ces secours l'abbé Modeste rétablit l'église du Calvaire, celle de la Résurrection, celle de la Croix et celle de l'Ascension ; il rebâtit de fond en comble cette dernière, que l'on nommait la mère des Églises. »

La leçon suivante achèvera de nous faire connaître cette vive charité, dont le récit est toujours un puissant aiguillon à la vertu, et la plus belle apologie du Christianisme.

PRIÈRE.

O mon Dieu, qui êtes tout amour ! je vous remercie d'avoir suscité dans saint Augustin un Apôtre pour l'Angleterre, et dans saint Jean l'Aumônier un père et un consolateur pour l'Église d'Orient, dépouillée par vos ennemis; je bénis votre Providence qui veille ainsi sur tous les besoins de vos enfants.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je ne dirai jamais : Je ne veux pas que Jésus-Christ règne en moi.*

Digitized by Google

Digitized by Google

PETIT CATÉCHISME

PREMIERE LEÇON.

LE CHRISTIANISME ÉTABLI. — PREMIÈRE PRÉDICATION DES APÔTRES. — PREMIER SIÈCLE.

Q. Où se retirèrent les Apôtres après l'ascension du Sauveur?

R. Après l'ascension du Sauveur, les Apôtres se retirèrent à Jérusalem avec la sainte Vierge, et entrèrent au cénacle pour attendre dans la prière et la méditation la descente du Saint-Esprit, qu'ils reçurent le jour de la Pentecôte.

Q. Racontez l'histoire de ce miracle.

R. Vers les neuf heures du matin, un grand bruit, comme celui d'un vent violent, se fit entendre dans toute la maison où les Apôtres étaient assemblés : en même temps il parut comme des langues de feu qui vinrent se reposer sur la tête de chacun d'eux. Aussitôt ils parlèrent diverses langues, et, changés en des hommes nouveaux, ils sortirent pour annoncer Jésus crucifié.

Q. Continuez la même réponse.

R. Une multitude de peuple, ayant appris ce qui venait d'arriver, accourut au cénacle ; et, quoique cette multitude fût composée d'hommes de toutes les nations, tous néanmoins comprenaient les Apôtres ; ce miracle, joint au discours de saint Pierre, convertit sur-le-champ trois mille personnes.

Q. Que firent ensuite les Apôtres ?

R. Les Apôtres baptisèrent les nouveaux fidèles, après quoi

Digitized by Google

Pierre et Jean se rendirent au temple, où ils guérirent miraculeusement un homme boiteux de naissance.

Q. Que produisit ce nouveau miracle?

R. Ce nouveau miracle, accompagné d'un second discours de saint Pierre, convertit cinq mille personnes.

Q. Que firent les princes des prêtres?

R. Les princes des prêtres, effrayés des progrès de l'Évangile, firent arrêter et battre de verges les Apôtres, en leur défendant de prêcher au nom de Jésus de Nazareth.

Q. Que répondirent les Apôtres?

R. Les Apôtres répondirent : *Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes*; et ils continuèrent leur mission; mais les Juifs, plus irrités que jamais, condamnèrent saint Étienne à être lapidé.

Q. Quel fut l'effet de cette persécution?

R. L'effet de cette persécution fut de propager au loin l'Évangile; car une partie des disciples se répandit dans la Samarie et dans la Judée, où ils firent un grand nombre de conversions.

Q. Quelles conversions opéra le diacre Philippe?

R. Le diacre Philippe convertit entre autres un fameux magicien nommé Simon, de la ville de Samarie, et un ministre de la reine d'Éthiopie, qui était venu à Jérusalem pour adorer le vrai Dieu.

Q. Où allèrent saint Pierre et saint Jean?

R. Saint Pierre et saint Jean allèrent à Samarie donner la Confirmation aux nouveaux fidèles.

Q. Que leur proposa Simon le Magicien?

R. Simon le Magicien leur proposa de lui vendre le pouvoir de donner le Saint-Esprit et de faire des miracles. Saint Pierre le reprit; mais, au lieu de se repentir, il devint l'ennemi personnel des Apôtres.

Q. Quel était le plus ardent persécuteur de l'Église?

R. Le plus ardent persécuteur de l'Église était un jeune homme nommé Saul, qui venait de partir pour Damas, à la tête d'une troupe de soldats, afin d'arrêter les Chrétiens de cette ville.

Q. Que lui arriva-t-il en chemin?

Digitized by Google

R. En chemin, il fut tout à coup environné d'une vive lumière, tomba à la renverse, et entendit une voix du ciel qui lui disait : *Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu?*

Q. Que répondit Saul?

R. Saul, effrayé, répondit : *Seigneur, qui êtes-vous?* La voix lui dit : *Je suis Jésus de Nazareth que tu persécutes. — Que voulez-vous que je fasse?* demanda Saul. *Va à Damas,* ajouta la voix, *et on te dira ce que tu dois faire;* il s'y rendit et fut baptisé.

Prière et résolution, page 22.

IIe LEÇON.

LE CHRISTIANISME ÉTABLI. — VIE DE SAINT PIERRE ET DE SAINT PAUL (SUITE). — PREMIER SIÈCLE.

Q. Que firent les Apôtres après avoir prêché l'Évangile dans la Judée?

R. Après avoir prêché l'Évangile dans la Judée, les Apôtres partirent pour le prêcher par toute la terre.

Q. Racontez les travaux de saint Pierre.

R. Saint Pierre se rendit dans la ville de Joppé, où Dieu lui fit connaître que les Gentils allaient être appelés à l'Évangile, et que c'était lui, comme chef de l'Église, qui devait leur en ouvrir l'entrée.

Q. Par qui commença la conversion des Gentils?

R. La conversion des Gentils commença par un officier romain nommé Corneille, en garnison alors à Césarée : cet homme, craignant Dieu et très-charitable, envoya chercher saint Pierre, qui le baptisa avec toute sa maison.

Q. Où alla saint Pierre en quittant Césarée?

R. De Césarée, saint Pierre se rendit à Antioche, capitale de la Syrie, où il établit son siége; il parcourut ensuite une grande partie de l'Asie et vint à Rome, où il combattit Simon le Magicien, et convertit un grand nombre de personnes; après quoi il repartit pour l'Orient.

Digitized by Google

Q. Que fit-il à Jérusalem ?

R. Il présida le concile de Jérusalem, auquel assistèrent les Apôtres, et dans lequel il fut décidé qu'on n'obligerait pas les Gentils qui se convertiraient, à suivre certaines pratiques de la loi de Moïse.

Q. Combien saint Pierre a-t-il écrit de lettres ?

R. Saint Pierre a écrit deux lettres, où respirent la tendresse d'un père et la dignité du chef de l'Église.

Q. A qui sont-elles adressées ?

R. Elles sont adressées aux fidèles répandus dans toutes les parties de l'empire romain.

Q. Que fit-il ensuite ?

R. Ensuite il revint à Rome, où l'attendait la couronne du martyre, que saint Paul devait partager avec lui après avoir partagé ses combats.

Q. Qui était saint Paul ?

R. Saint Paul était Juif d'origine, né à Tarse, ville de Cilicie, et citoyen romain par sa naissance. Après avoir persécuté les Chrétiens, il devint le plus ardent Apôtre de l'Évangile, qu'il prêcha d'abord à Damas, d'où il fut bientôt obligé de fuir pour échapper à la fureur des Juifs.

Q. Où se rendit-il ?

R. Il se rendit à Jérusalem, où il vit saint Pierre ; puis à Antioche, où, de concert avec saint Barnabé, il fit tant de conversions, que les fidèles y reçurent le nom de *Chrétiens*.

Q. Que fit-il ensuite ?

R. Il partit ensuite pour l'île de Chypre, dont il convertit le gouverneur, appelé Sergius Paulus, en mémoire de quoi il prit le nom de Paul.

Q. Quel pays parcourut-il encore ?

R. Accompagné de saint Barnabé, il parcourut encore l'Asie Mineure, et se rendit dans la ville de Lystre, où il guérit un homme perclus de tous ses membres depuis sa naissance. A la vue de ce miracle, les habitants, qui étaient païens, crurent que les deux Apôtres étaient des dieux, et ils voulurent leur offrir des sacrifices.

Digitized by Google

Q. Qu'arriva-t-il à saint Paul dans la ville de Philippes?

R. Saint Paul, s'étant rendu à Philippes, ville de Macédoine, avec un disciple nommé Silas, délivra une fille esclave possédée du démon.

Q. Que firent les maîtres de cette fille?

R. Les maîtres de cette fille en furent irrités; car elle se mêlait de prédire l'avenir, ce qui leur rapportait beaucoup d'argent; c'est pourquoi ils firent battre de verges et mettre en prison Paul et Silas, sous prétexte qu'ils troublaient le repos public.

Q. Achevez la même réponse.

R. Pendant la nuit, les fondements de la prison furent ébranlés, les portes ouvertes, et les chaînes des prisonniers se rompirent: le geôlier se fit baptiser avec toute sa famille, et, le lendemain, on fit élargir Paul et Silas, qui avaient converti un grand nombre de personnes dans la ville.

Prière et résolution, page 39.

IIIe LEÇON.

LE CHRISTIANISME ÉTABLI. — VIE DE SAINT PAUL (SUITE). — PREMIER SIÈCLE.

Q. Continuez l'histoire de saint Paul.

R. En quittant la ville de Philippes, saint Paul se rendit à Thessalonique, où il fonda une église de fervents Chrétiens, auxquels il écrivit plus tard une de ses lettres: il vint ensuite à Athènes, parut devant le sénat appelé l'Aréopage, confondit la philosophie et l'idolâtrie, et partit bientôt pour Corinthe.

Q. Y resta-t-il longtemps?

R. Il y resta dix-huit mois, pour y fonder une chrétienté à laquelle il adressa deux épîtres, où le zèle, la charité, la prudence du grand Apôtre, se déploient tout entiers: de Corinthe il passa à Éphèse.

Q. Que lui arriva-t-il à Éphèse?

R. A Éphèse, il fut en butte à une violente sédition, excitée par un orfévre qui faisait des statues de Diane; mais, avant de quitter

Digitized by Google

cette ville, saint Paul écrivit son admirable lettre aux fidèles de Rome.

Q. Où alla-t-il en sortant d'Éphèse?

R. En sortant d'Éphèse, il se dirigea vers Jérusalem, portant aux fidèles de cette ville les aumônes de leurs frères répandus dans toute l'Asie : chemin faisant, il passa par la ville de Troade.

Q. Quel miracle y opéra-t-il?

R. Pendant qu'il prêchait, un jeune homme qui était assis sur une fenêtre s'endormit, tomba du troisième étage et se tua : saint Paul lui rendit la vie et partit pour Milet.

Q. Que fit-il à Milet?

R. A Milet, il assembla les évêques et les pasteurs de l'Église d'Éphèse, à qui il fit ses derniers adieux, leur annonçant qu'ils ne le reverraient plus : tous fondirent en larmes et le conduisirent jusqu'au vaisseau sur lequel il s'embarqua pour Jérusalem.

Q. Que lui arriva-t-il à Jérusalem?

R. A Jérusalem, il fut arrêté dans le temple par les Juifs et livré au gouverneur romain, qui l'envoya à Rome pour être jugé au tribunal de Néron. Saint Paul y passa deux ans en prison, prêchant l'Évangile à tous ceux qui venaient le voir.

Q. Obtint-il la liberté?

R. Il obtint enfin la liberté, repassa dans l'Orient, écrivit aux églises et à ses disciples Tite et Timothée; et rentra dans Rome avec saint Pierre; ils remplirent de Chrétiens la ville et même le palais de Néron, qui ne put souffrir une religion aussi sainte que le christianisme.

Q. Que fit Néron?

R. Il condamna à mort les deux Apôtres : saint Pierre fut crucifié la tête en bas; saint Paul, en qualité de citoyen romain, eut la tête tranchée; leur glorieux martyre arriva le 29 juin de l'an 66, ou 67, après Jésus-Christ.

Prière et résolution, page 60.

Digitized by Google

IVe LEÇON.

LE CHRISTIANISME ÉTABLI. — VIE DES AUTRES APOTRES. — PREMIER SIÈCLE.

Q. Quel était saint André ?

R. Saint André était frère de saint Pierre : il fut mis au nombre des Apôtres par Notre-Seigneur lui-même, porta l'Évangile dans l'Asie Mineure et dans le pays des Scythes, et fut enfin crucifié dans la ville de Patras.

Q. Qui était saint Jacques le Majeur ?

R. Saint Jacques, surnommé le Majeur, était frère de saint Jean l'Évangéliste et fils de Salomé, cousine germaine de la sainte Vierge : après la Pentecôte, il prêcha aux douze tribus d'Israël dispersées dans les différentes contrées de la terre, et pénétra jusqu'en Espagne.

Q. Que fit-il ensuite ?

R. Ensuite il revint à Jérusalem, où il eut la tête tranchée par ordre d'Hérode Agrippa, qui ne porta pas loin la peine de son crime, car il mourut bientôt, dévoré tout vivant par les vers.

Q. Qui était saint Jean ?

R. Saint Jean était le plus jeune des Apôtres et l'ami particulier de Notre-Seigneur. Après la Pentecôte, il prêcha l'Évangile aux Parthes, peuple fameux, qui seul disputait aux Romains l'empire du monde ; repassa dans l'Asie Mineure, et se fixa dans la ville d'Éphèse.

Q. Que lui arriva-t-il ?

R. L'empereur Domitien le fit conduire à Rome, où il fut jeté dans une chaudière d'huile bouillante ; mais il en sortit plein de vie.

Q. Que fit le tyran ?

R. Le tyran l'envoya en exil dans l'île de Patmos, où il écrivit son Apocalypse, c'est-à-dire la révélation des choses qui devaient arriver à l'Église dans la suite des siècles : il revint ensuite à Éphèse, écrivit son Évangile, ainsi que trois lettres aux Fidèles, et il mourut âgé d'environ cent ans.

Digitized by Google

Q. Qui était saint Jacques le Mineur ?

R. Saint Jacques le Mineur était fils d'Alphée et de Marie, proche parente de la sainte Vierge ; il fut le premier évêque de Jérusalem, d'où il écrivit une lettre à toutes les Églises, et fut précipité par les Juifs du haut du temple en haine du christianisme.

Q. Qui était saint Philippe ?

R. Saint Philippe, originaire de Bethsaïde, en Galilée, fut un des premiers disciples de Notre-Seigneur et prêcha l'Évangile dans la Phrygie, où il mourut dans un âge fort avancé.

Q. Qui était saint Barthélemy ?

R. Saint Barthélemy était aussi de Galilée : après la Pentecôte il se dirigea vers les contrées les plus barbares de l'Orient, pénétra jusqu'aux extrémités de l'Inde, et revint en Arménie où il fut martyrisé.

Q. Qui était saint Thomas ?

R. Saint Thomas était Galiléen d'origine, il devint l'apôtre de l'extrême Orient et surtout des Indes, où il signa de son sang la foi qu'il avait annoncée.

Q. Qui était saint Matthieu ?

R. Saint Matthieu était un publicain ou receveur des impôts converti par Notre-Seigneur lui-même, il fut mis au nombre des Apôtres, et, après la Pentecôte, il prêcha l'Évangile en Afrique, où il mourut.

Q. Qui était saint Simon ?

R. Saint Simon était de Cana en Galilée : après la Pentecôte, il partit pour la Perse, où il fut martyrisé par l'ordre des prêtres idolâtres.

Q. Qui était saint Jude ?

R. Saint Jude, appelé aussi Thaddée, était frère de saint Jacques le Mineur ; il planta la foi dans la Libye, revint à Jérusalem, et mourut en Arménie après avoir écrit une lettre adressée à toutes les Églises, pour les prémunir contre les hérésies naissantes des Nicolaïtes et des Gnostiques.

Q. Qui était saint Matthias ?

R. Saint Matthias était, suivant la tradition, un des bergers qui

Digitized by Google

curent le bonheur d'adorer Notre-Seigneur dans la crèche. Devenu son disciple, il fut choisi dans le cénacle pour remplacer Judas. L'histoire ne nous apprend ni ses conquêtes évangéliques ni les détails de sa mort.

Q. Combien y a-t-il d'Évangélistes?

R. Il y a quatre évangélistes : saint Matthieu, saint Marc, saint Luc et saint Jean ; on appelle évangélistes ceux qui ont écrit la vie de Notre-Seigneur.

Prière et résolution, page 83.

Vᵉ LEÇON.

LE CHRISTIANISME ÉTABLI. — MŒURS DES PAÏENS. — PREMIER SIÈCLE.

Q. Quel était l'état du monde à la mort des Apôtres?

R. A la mort des Apôtres, deux sociétés étaient en présence et sur le point d'en venir aux mains : la société païenne, usée de crimes et de débauches, et la société chrétienne, jeune et brillante de vertus ; Rome était alors la capitale du monde et le centre de l'idolâtrie.

Q. Dites-nous ce qu'était Rome en elle-même.

R. Rome était une ville immense qui comptait environ cinq millions d'habitants, huit cents établissements de bains et quatre cent vingt temples d'idoles, dans lesquels on adorait trente mille dieux : un seul de ses amphithéâtres contenait quatre-vingt-sept mille spectateurs ; vingt-neuf voies, pavées de larges dalles et bordées de tombeaux de marbre revêtus d'or et de bronze, conduisaient de Rome dans les provinces.

Q. Quelles étaient les richesses de ses habitants?

R. Les richesses de ses habitants étaient au-dessus de tout ce qu'on peut dire.

Q. Quelle était leur religion?

R. Les Romains ayant adopté les religions de tous les peuples qu'ils avaient vaincus, on voyait réunies à Rome les superstitions grossières et les hideuses divinités répandues sur toute la terre.

Digitized by Google

Q. Quelles étaient leurs mœurs ?

R. Leurs mœurs étaient telles, qu'on rougirait de le dire. C'est assez de savoir que tous les crimes les plus révoltants étaient autorisés par la religion, par le silence des lois, par la coutume, et qu'ils se commettaient publiquement par les enfants et par les vieillards, par les grands et par le peuple.

Q. Quelles étaient leurs lois ?

R. Leurs lois étaient des lois de haine et de cruauté ; l'oppression la plus dure pesait sur tout ce qui pouvait être opprimé.

Q. Sur qui ?

R. 1° Sur la femme : elle était d'abord esclave de son père, qui pouvait la tuer ou la vendre, puis de son mari, qui pouvait la vendre ou la renvoyer suivant ses caprices ; 2° sur l'enfant : les lois permettaient de le faire périr avant sa naissance ; elles l'ordonnaient même en certains cas ; elles permettaient de le tuer, de l'exposer, de le vendre, quand il était né, et la religion le choisissait de préférence pour l'égorger ou le brûler en l'honneur des dieux.

Q. Sur qui encore ?

R. 3° Sur l'esclave : on vendait les esclaves comme des bêtes ; on les marquait au front d'un fer rouge : pendant le jour on les excitait au travail à grands coups de fouet ; pendant la nuit, on les enfermait enchaînés dans des souterrains ; on les faisait mourir pour la moindre maladresse ; 4° sur les prisonniers de guerre, qu'on égorgeait sur la tombe des vainqueurs, qu'on forçait de s'égorger entre eux dans l'amphithéâtre pour amuser le peuple, et qu'on réduisait à l'esclavage.

Q. Continuez la même réponse.

R. 5° Sur les débiteurs : la loi permettait au créancier de mettre en pièces le corps de son débiteur insolvable ; 6° sur les pauvres : on les appelait des animaux impurs ; on insultait à leur pauvreté, et, pour s'en débarrasser, un empereur en fit charger trois vaisseaux qu'il fit couler en pleine mer : telle était Rome païenne quand saint Pierre y arriva.

Prière et résolution, page

Digitized by Google

VI^e LEÇON.

LE CHRISTIANISME ÉTABLI. — MŒURS DES CHRÉTIENS. — PREMIER SIÈCLE.

Q. Au-dessous de Rome païenne n'y avait-il pas une autre Rome ?

R. Au-dessous de Rome païenne il y avait une autre Rome, une Rome souterraine, habitée par les premiers Chrétiens, et qu'on appelle les catacombes.

Q. Les catacombes sont-elles bien étendues ?

R. Les catacombes forment une ville de plusieurs lieues d'étendue dans laquelle on trouve des chapelles, des rues en grand nombre, des places, des carrefours et une multitude de tombeaux.

Q. Que veut dire le mot catacombe ?

R. Le mot catacombe veut dire souterrain et cimetière.

Q. Par qui ont été creusées les catacombes ?

R. Les catacombes ont été creusées par nos pères dans la foi : ils les ont remplies de peintures et d'inscriptions qui rappellent leur résignation, leur confiance, leur charité et les principales vérités de la Religion.

Q. De quoi servirent les catacombes ?

R. Les catacombes servirent de retraite, d'église et de sépulture aux premiers Chrétiens durant les persécutions.

Q. Les Chrétiens restèrent-ils longtemps dans les catacombes ?

R. Les Chrétiens en grand nombre restèrent habituellement dans les catacombes, pendant les persécutions, qui durèrent trois cents ans presque sans interruption.

Q. Quelle était leur vie ?

R. Leur vie était une vie admirable de sainteté et d'innocence : à l'orgueil des Païens ils opposaient l'humilité, ne désirant ni d'être honorés ni de sortir de leur condition : à leur luxe, une modeste simplicité, qui se faisait surtout remarquer dans leur habillement et dans leur ameublement.

Q. Continuez la même réponse.

R. Aux débauches des Païens ils opposaient la tempérance et le

Digitized by Google

jeûne : la plus grande sobriété présidait à leurs repas particuliers, et même à leurs innocents festins qu'on appelait *agapes*.

Q. Qu'étaient les agapes ?

R. Les agapes étaient des repas de charité que les premiers Chrétiens se donnaient entre eux ; les riches en faisaient les frais, les pauvres y étaient invités, et tous mangeaient ensemble, sans distinction, comme étant les enfants de la même famille : le repas commençait et finissait par la prière.

Q. Quels étaient leurs jeûnes ?

R. Ils jeûnaient non-seulement le carême, mais encore le mercredi et le vendredi de chaque semaine : l'Église de Rome jeûnait aussi le samedi, en mémoire du triomphe que saint Pierre avait remporté sur Simon le Magicien.

Prière et résolution, page 124.

VII^e^ LEÇON.

LE CHRISTIANISME ÉTABLI. — MŒURS DES CHRÉTIENS (SUITE). — PREMIER SIÈCLE.

Q. Qu'opposaient nos pères dans la foi aux désordres honteux des Païens ?

R. Aux désordres honteux des Païens nos pères dans la foi opposaient la pureté des anges : leurs ennemis mêmes étaient obligés de le reconnaître.

Q. Quelle vertu opposaient-ils à la soif de l'or qui dévorait les Païens ?

R. A la soif de l'or qui dévorait les Païens nos pères opposaient le détachement, la pauvreté volontaire : contents du nécessaire, ils donnaient le surplus de leurs biens pour soulager les pauvres, les veuves et les orphelins, et regardaient les richesses comme un obstacle à la liberté de l'âme.

Q. A tous les crimes des Païens qu'opposaient-ils ?

R. A tous les crimes des Païens ils opposaient une vie de prière et de sainteté ; ils se levaient de grand matin ; leur première action

Digitized by Google

était le signe de la croix ; ils s'habillaient avec modestie, et toute la famille se rendait dans une chambre séparée, où le père faisait la prière à haute voix.

Q. Comment priaient-ils ?

R. Ils priaient à genoux ou debout, la tête nue, les yeux élevés au ciel, les bras étendus et le visage tourné vers l'Orient.

Q. Où allaient-ils après la prière ?

R. Après la prière, ils allaient à l'église pour entendre la messe, où ils communiaient tous les jours : ils sortaient ensuite avec modestie, rentraient dans leur maison ou se rendaient à leurs travaux.

Q. Par quelle action commençaient-ils leurs travaux ?

R. Ils commençaient leurs travaux par le signe de la croix ; à neuf heures, ils priaient ; puis continuaient leur travail jusqu'à leur repas, qu'ils prenaient à midi.

Q. De quelle manière ?

R. Avant de nourrir leur corps, ils nourrissaient leur âme en lisant quelques passages des saintes Écritures, puis ils bénissaient les aliments qu'ils devaient prendre : après leurs repas, ils rendaient grâces, lisaient encore quelques passages de la Bible, et retournaient gaiement au travail, pendant lequel ils chantaient des cantiques sacrés.

Q. Quelles œuvres exerçaient-ils l'après-midi ?

R. Après midi, ceux qui le pouvaient se livraient à différentes œuvres de charité, comme de visiter les pauvres et les frères qui étaient prisonniers pour la foi : à trois heures, ils priaient de nouveau.

Q. Que faisaient-ils le soir ?

R. Le soir toute la famille se réunissait, et les parents instruisaient leurs enfants : on soupait, on chantait des chants sacrés, on lisait l'Écriture, on faisait la prière, et chacun allait prendre son repos après avoir fait le signe de la croix sur son lit.

Q. Priaient-ils pendant la nuit ?

R. A minuit ils se levaient encore pour prier. Telle était la vie de nos pères ; en l'imitant, nous deviendrions aussi des saints, et

Digitized by Google

nous ferions respecter la Religion par les mauvais Chrétiens, comme nos pères la faisaient respecter par les Païens eux-mêmes.

Prière et résolution, page 142.

VIIIe LEÇON.

LE CHRISTIANISME ÉTABLI. — MŒURS DES CHRÉTIENS (SUITE). — PREMIER SIÈCLE.

Q. Qu'opposaient nos pères à la loi de haine et de cruauté qui régnait parmi les Païens?

R. A la loi de haine et de cruauté qui régnait parmi les Païens, nos pères opposaient la loi de la charité universelle, et accomplissaient à la lettre le commandement du Sauveur : *Vous aimerez votre prochain comme vous-même.*

Q. Expliquez cette réponse.

R. Les pères et mères aimaient leurs enfants : au lieu de les faire périr avant ou après leur naissance, comme les païens, ils prenaient un soin extrême de les conserver, les regardaient comme un dépôt précieux, et ne négligeaient rien pour les former à la vertu.

Q. Quel était le principal objet de leur vigilance?

R. Le principal objet de leur vigilance était d'éloigner de leurs enfants les compagnies et les livres dangereux ; l'Évangile était l'unique ouvrage qu'ils mettaient entre leurs mains.

Q. Les pères et les mères s'aimaient-ils les uns les autres?

R. Les pères et mères s'aimaient les uns les autres d'une affection toute surnaturelle, qui se manifestait par une affabilité constante, par des égards, par des soins empressés, et surtout par des prières ferventes et continuelles, lorsque l'un ou l'autre n'avait pas le bonheur d'être chrétien.

Q. Les enfants imitaient-ils l'exemple de leurs parents?

R. Les enfants imitaient l'exemple de leurs parents, et s'aimaient entre eux de l'amour le plus sincère : on les voyait prier, combattre et mourir ensemble dans les amphithéâtres.

Digitized by Google

Q. Les premiers Chrétiens s'aimaient-ils tous les uns les autres ?

R. Les premiers Chrétiens s'aimaient tous les uns les autres, au point que les Païens étonnés s'écriaient : « Voyez comme ils s'aiment et comme ils sont toujours prêts à mourir les uns pour les autres ! »

Q. Quels noms se donnaient-ils ?

R. Ils se donnaient entre eux les noms de père, de mère, de frère, de sœur, de fils et de fille, pour marquer qu'ils ne formaient qu'une seule famille, et cette charité s'étendait aux chrétiens des Églises les plus éloignées.

Q. Quels étaient les objets particuliers de leur charité ?

R. Les objets particuliers de leur charité étaient les ministres du Seigneur, les pauvres, et surtout les chrétiens condamnés aux mines pour la cause de la foi.

Q. Aimaient-ils tous les hommes ?

R. Ils aimaient tous les hommes, même leurs persécuteurs, leur rendaient toutes sortes de bons offices, priaient pour eux, payaient fidèlement les impôts et s'acquittaient de tous les devoirs de bons soldats et de bons citoyens.

Q. A qui s'étendait encore leur charité ?

R. Leur charité s'étendait encore aux défunts : ils avaient grand soin des sépultures ; ils lavaient les corps, les embaumaient, les enveloppaient de linges très-fins ou d'étoffes de soie, et faisaient des prières et des aumônes pour le repos des âmes.

Prière et résolution, page 167.

IXe LEÇON.

LE CHRISTIANISME ÉTABLI. — PREMIER SIÈCLE.

Q. Comment nos pères dans la foi étaient-ils parvenus à une si grande sainteté ?

R. Nos pères dans la foi étaient parvenus à une si grande sainteté, en s'appliquant à bien faire leurs actions de chaque jour, et en

Digitized by Google

partageant leur temps entre la prière, le travail et la pratique des œuvres de charité ; mais surtout en fuyant toutes les occasions du péché.

Q. Quelles étaient ces occasions ?

R. Ces occasions étaient principalement les spectacles, les danses et les fêtes publiques, où nos pères ne paraissaient jamais, par des motifs qui sont encore les mêmes pour leurs enfants.

Q. Quels sont-ils ?

R. Les premiers Chrétiens regardaient avec raison les spectacles, les comédies, les tragédies, comme une école de libertinage, et croyaient qu'un Chrétien ne doit point aller voir les choses qu'il lui est défendu d'imiter, parce qu'il lui est bien difficile de ne pas se laisser entraîner par les passions lorsque tout contribue à les enflammer.

Q. Continuez la même réponse.

R. 1° Ils disaient que l'âge ne saurait excuser, parce qu'on est homme, c'est-à-dire faible à tout âge ; 2° que la coutume ne peut autoriser, parce que la coutume du monde n'est pas une loi pour le Chrétien ; 3° qu'en allant au spectacle, on scandalise son prochain, et que, s'il n'y avait point de spectateurs, il n'y aurait point d'acteurs.

Q. Que disaient-ils des bals et des fêtes publiques ?

R. Ils disaient la même chose des bals et des fêtes publiques, et ils demandaient aux Païens, qui leur reprochaient de ne pas s'y trouver, si l'on ne pouvait honorer les maîtres de la terre qu'en se livrant aux excès de l'intempérance et en offensant le Maître du ciel.

Q. Cette conduite vertueuse plaisait-elle aux Païens ?

R. Cette conduite vertueuse ne plaisait pas plus aux Païens que la conduite des gens de bien ne plaît aux mauvais Chrétiens de nos jours : les Juifs et les Idolâtres répandirent même beaucoup de calomnies contre nos pères et contre la Religion.

Q. Qui les réfuta ?

R. Les apologistes de la religion les réfutèrent avec éloquence,

Digitized by Google

la vertu des Chrétiens les réfutait encore mieux; mais, au lieu de se rendre, leurs ennemis se mirent à les persécuter, et des millions de victimes furent immolées en haine de la Religion.

Q. Comment appelle-t-on ces victimes?

R. On appelle ces victimes *martyrs*, c'est-à-dire témoins.

Q. Que sont les martyrs?

R. Les martyrs sont les Chrétiens qui sont morts pour la défense de la foi : le nombre des martyrs pendant les trois premiers siècles dépasse onze millions.

Q. Que remarquez-vous sur le martyre?

R. Je remarque sur le martyre qu'il est une double preuve de la vérité de la Religion.

Q. Comment cela?

R. 1° Parce que le martyre est l'accomplissement d'une prophétie de Notre-Seigneur, qui avait annoncé que ses disciples seraient mis à mort à cause de sa doctrine; 2° parce que c'est un miracle que des millions de personnes vertueuses de tout âge, de tout sexe, de toute condition, de tout pays, aient souffert toutes sortes de supplices pendant trois cents ans librement, sans murmure et même avec joie.

Q. Qu'entendez-vous par les Actes des martyrs?

R. On entend par les Actes des martyrs la relation de leur jugement, de leur interrogatoire, de leur supplice et de leur mort.

Q. Comment les Chrétiens se procuraient-ils les Actes des martyrs?

R. Les Chrétiens se procuraient les Actes des martyrs de deux manières : 1° en achetant des greffiers du tribunal la permission de les transcrire; 2° en se mêlant, sans être connus, parmi les Païens, lorsqu'on jugeait les martyrs, et en écrivant tout ce qui se passait.

Q. Quels soins prenaient-ils des martyrs?

R. Ils visitaient souvent les martyrs pendant qu'ils étaient en prison : après leur mort, ils recueillaient leur sang avec empressement, les ensevelissaient avec soin, et sur leurs tombeaux on offrait

Digitized by Google

le saint Sacrifice, non point aux martyrs, mais au Dieu qui les couronne.

Prière et résolution, page 186.

X^e^ LEÇON.

LE CHRISTIANISME ÉTABLI. — PREMIÈRE ET DEUXIÈME PERSÉCUTION. — PREMIER SIÈCLE.

Q. Combien y a-t-il eu de persécutions générales contre les Chrétiens?

R. Il y a eu dix persécutions générales contre les Chrétiens : on les appelle générales, parce qu'elles furent ordonnées par les empereurs romains, maîtres de la plus grande partie du monde.

Q. Quel fut le premier empereur romain qui persécuta les chrétiens?

R. Le premier empereur romain qui persécuta les chrétiens fut Néron, l'an 64 après Jésus-Christ. Néron, ayant fait brûler une grande partie de la ville de Rome, pour être témoin d'un incendie, accusa les chrétiens de ce crime, et en fit mourir une immense multitude.

Q. Quels tourments leur faisait-il endurer?

R. Il les faisait couvrir de peaux de bêtes, dévorer par des chiens, revêtir d'une robe de poix et de cire à laquelle on mettait le feu pour servir de flambeaux pendant la nuit. Dans cette persécution moururent saint Pierre et saint Paul, et un des principaux officiers de Néron, nommé Tropès.

Q. Dieu laissa-t-il impunie la cruauté de Néron?

R. Dieu ne laissa pas impunie la cruauté de Néron : les Romains se révoltèrent contre lui ; il fut obligé de se cacher dans un marais, où il se fit donner la mort. Cette fin tragique et celle de tous les persécuteurs nous montrent que Dieu veille continuellement sur son Église.

Q. Citez une autre preuve de cette vigilance?

R. Une autre preuve de cette vigilance, c'est la ruine de Jérusalem, qui, après avoir crucifié le Sauveur, n'avait cessé de persécuter

Digitized by Google

ses disciples. Elle fut assiégée par Titus, fils de l'empereur Vespasien, l'an 70 après Jésus-Christ.

Q. Quels signes précédèrent la ruine de Jérusalem?

R. Des signes effrayants précédèrent la ruine de Jérusalem. Une comète en forme d'épée demeura suspendue pendant une année entière sur cette malheureuse ville, et un homme nommé *Jésus* ne cessa de parcourir, pendant quatre ans, toutes les rues de Jérusalem, en criant nuit et jour : Malheur sur Jérusalem ! malheur sur le temple ! malheur sur tout le peuple !

Q. Pourquoi tous ces signes?

R. Dieu faisait paraître tous ces signes afin d'accomplir la prédiction de Notre-Seigneur et d'avertir les Chrétiens de sortir de Jérusalem.

Q. Qu'arriva-t-il pendant le siége?

R. Pendant le siége, les Juifs s'égorgeaient entre eux, la ville offrait l'image de l'enfer, et la famine devint si horrible, qu'une femme mangea son propre enfant.

Q. Quel fut le sort de Jérusalem et du temple?

R. Malgré la défense de Titus, le temple fut réduit en cendres, après quoi le vainqueur fit raser la ville et y fit passer la charrue.

Q. Quel fut le second empereur romain qui persécuta les Chrétiens?

R. Le second empereur romain qui persécuta les Chrétiens fut Domitien, frère de Titus, auquel il succéda l'an 84 après Jésus-Christ.

Q. Quelles personnes fit-il mourir?

R. Il fit mourir ses propres parents, parce qu'ils étaient Chrétiens, et jeter saint Jean l'Évangéliste dans une chaudière d'huile bouillante ; mais Dieu punit le tyran d'une manière exemplaire, car il fut assassiné l'an 96 après Jésus-Christ, et privé de tout honneur, même de la sépulture.

Prière et résolution, page 202.

Digitized by Google

XI^e LEÇON.

LE CHRISTIANISME ÉTABLI. — TROISIÈME ET QUATRIÈME PERSÉCUTIONS. — PREMIER ET DEUXIÈME SIÈCLES.

Q. Comment l'Église fut-elle attaquée après la persécution de Domitien ?

R. Après la persécution de Domitien, l'Église fut attaquée par l'esprit de division qui altéra la charité parmi les fidèles de Corinthe; mais le Pape saint Clément leur écrivit une lettre qui rétablit l'union, bien nécessaire à l'Église, puisqu'une nouvelle persécution approchait.

Q. Quelle était cette persécution ?

R. Cette persécution était celle de Trajan. Cet empereur, livré aux vices les plus honteux, haïssait les Chrétiens, dont la vie sainte était une censure de la sienne, et il fit arrêter saint Ignace.

Q. Qu'était saint Ignace ?

R. Saint Ignace, disciple de saint Jean, était évêque d'Antioche depuis quarante ans ; il fut conduit devant l'empereur, qui ordonna de le transporter à Rome pour y être dévoré par les bêtes et servir de spectacle au peuple.

Q. Que fit-il dans son voyage ?

R. Dans son voyage, il vit, à Smyrne, saint Polycarpe, comme lui disciple de saint Jean, et plusieurs autres évêques venus pour lui offrir les vœux de leurs Églises; puis, il écrivit aux fidèles de Rome pour les prier de ne demander sa grâce ni à Dieu ni aux hommes.

Q. Quel fut son martyre ?

R. Arrivé à Rome le 20 décembre, dernier jour des jeux publics, le saint fut aussitôt conduit dans l'amphithéâtre, où deux lions se jetèrent sur lui et le dévorèrent en un instant. Ses os furent recueillis avec respect et portés en triomphe à Antioche, puis rapportés à Rome.

Q. Comment finit Trajan ?

R. Trajan, usé par ses vices, finit misérablement, comme tous

Digitized by Google

les persécuteurs des Chrétiens, et leur mort déplorable nous montre qu'on ne se révolte pas impunément contre Notre-Seigneur.

Q. Quel fut le quatrième persécuteur des Chrétiens?

R. Le quatrième persécuteur des Chrétiens fut Adrien, qui avait succédé à Trajan, l'an 116 après Jésus-Christ; ce prince cruel, superstitieux et débauché ayant consulté les démons, ils lui répondirent qu'une veuve nommée Symphorose ne cessait de les tourmenter.

Q. Que fit le tyran?

R. Le tyran se fit amener Symphorose avec ses sept fils, Chrétiens comme elle, et lui ordonna de sacrifier aux dieux. Symphorose refusa, et le tyran la condamna à mort avec ses sept enfants.

Q. Quelqu'un prit-il la défense des Chrétiens?

R. Quadrat, évêque d'Athènes, et Aristide, philosophe athénien, présentèrent à l'empereur la défense des Chrétiens, et la persécution cessa : néanmoins le bras de Dieu s'appesantit sur Adrien qui, livré à une sombre mélancolie, se fit mourir.

Prière et résolution, page 222.

XII^e^ LEÇON.

LE CHRISTIANISME ÉTABLI. — CINQUIÈME ET SIXIÈME PERSÉCUTIONS. — DEUXIÈME SIÈCLE.

Q. Quelle fut la cinquième persécution générale?

R. La cinquième persécution générale fut celle d'Antonin : cet empereur, esclave des plus honteuses passions, laissa égorger un grand nombre de Chrétiens, quoiqu'il n'eût pas porté contre eux de nouveaux édits.

Q. Quelle fut la principale victime de cette persécution?

R. La principale victime de cette persécution fut une dame romaine, nommée Félicité, avec ses sept fils, que le préfet de Rome, nommé Publius, fit périr dans les plus affreux tourments.

Q. Quel défenseur Dieu suscita-t-il à l'Église?

R. Le défenseur que Dieu suscita à l'Église fut saint Justin, qui

Digitized by Google

vengea si bien la Religion de toutes les calomnies des Juifs et des Païens, que l'empereur fit cesser la persécution ; mais il mourut bientôt, et son successeur recommença la guerre contre les Chrétiens.

Q. Quelle fut la sixième persécution générale ?

R. La sixième persécution générale fut celle de l'empereur Marc-Aurèle, digne, par son orgueil et sa fourberie, d'être l'ennemi de la vérité. Saint Justin lui adressa une nouvelle apologie, quoiqu'il s'attendît bien que cet écrit lui coûterait la vie : il ne se trompa pas, et il eut la tête tranchée.

Q. Quelles furent les autres victimes de cette persécution ?

R. Les autres victimes de cette persécution furent en bien grand nombre : au premier rang paraît saint Polycarpe, évêque de Smyrne.

Q. Qui était saint Polycarpe ?

R. Saint Polycarpe était disciple de saint Jean, avec qui il avait longtemps vécu. La persécution étant allumée, ses amis lui conseillèrent de quitter la ville : il se rendit à leur avis, et se retira à la campagne dans une maison peu éloignée.

Q. Que lui arriva-t-il ?

R. Bientôt il fut arrêté ; et, après avoir fait donner à boire et à manger aux cavaliers qui étaient venus pour le prendre, il fut conduit à Smyrne, au milieu de l'amphithéâtre, devant le proconsul.

Q. Que dit le proconsul à saint Polycarpe ?

R. Le proconsul dit à saint Polycarpe : « Dis des injures à Jésus-Christ. » Polycarpe lui fit cette belle réponse : « Il y a quatre-vingt-six ans que je le sers, il ne m'a jamais fait de mal ; au contraire, il m'a comblé de biens. Comment pourrais-je dire des injures à mon roi et à mon Sauveur? »

Q. Qu'ordonna le proconsul ?

R. Le proconsul ordonna que Polycarpe fût brûlé vif; mais les flammes, loin de lui faire aucun mal, s'ouvrirent en arc, et, semblables à la voile d'un vaisseau enflée par le vent, elles formaient au-dessus du saint comme une voûte qui le protégeait.

Q. Que fit le proconsul ?

R. Le proconsul, voyant le miracle, fit donner au saint un coup

Digitized by Google

de poignard, et le sang sortit en si grande abondance, qu'il éteignit le feu. C'est ainsi que saint Polycarpe consomma son sacrifice, le 25 avril (à deux heures après midi) de l'an 166 après Jésus-Christ.

Prière et résolution, page 241.

XIII^e^ LEÇON.

LE CHRISTIANISME ÉTABLI. — SIXIÈME PERSÉCUTION (SUITE). — DEUXIÈME SIÈCLE.

Q. A quelle occasion Marc-Aurèle donna-t-il quelque repos aux Chrétiens ?

R. Marc-Aurèle donna quelque repos aux Chrétiens à l'occasion du miracle de la légion Fulminante.

Q. Racontez ce miracle ?

R. Un jour, l'armée romaine, commandée par l'empereur, se trouva prise dans un défilé, assiégée de toutes parts par les ennemis et exposée à mourir de soif.

Q. Comment fut-elle sauvée ?

R. Elle fut sauvée par la légion Fulminante, composée de soldats chrétiens ; cette légion se mit à genoux, et, par ses ferventes prières, obtint aux Romains une pluie abondante, tandis qu'une grêle mêlée de coups de tonnerre écrasa les ennemis, qui s'empressèrent de jeter leurs armes.

Q. Comment Marc-Aurèle reconnut-il le miracle ?

R. Marc-Aurèle reconnut le miracle en l'écrivant au sénat et en élevant à Rome un monument qui subsiste encore ; mais bientôt le démon le poussa à persécuter de nouveau les Chrétiens.

Q. Dans quel lieu éclata surtout cette nouvelle persécution ?

R. Cette nouvelle persécution éclata surtout dans les Gaules, et la ville de Lyon fut inondée du sang des martyrs.

Q. Quels furent les principaux ?

R. Les principaux furent : saint Pothin, évêque de cette ville, âgé de plus de quatre-vingt-dix ans, qui fut jeté dans un étroit

Digitized by Google

cachot, où il mourut deux jours après ; Maure et Sanctus, qui, après avoir servi de spectacle au peuple et de pâture aux bêtes, furent mis dans une chaise de fer rougie au feu et eurent la tête tranchée.

Q. Quels furent les autres ?

R. Les autres furent Attale et Alexandre, Blandine et le jeune Ponticus, âgé de quinze ans.

Q. Qui était Blandine ?

R. Blandine était une esclave timide et d'une complexion très-délicate ; mais Notre-Seigneur la remplit d'une telle force, qu'elle lassa tous les bourreaux. A toutes les questions qu'on lui adressait elle se contentait de répondre : « Je suis chrétienne, et il ne se commet point de mal parmi nous. »

Q. Comment couronna-t-elle son martyre ?

R. Après avoir été exposée dans un filet à une vache furieuse qui la jeta en l'air et lui meurtrit tout le corps, elle fut égorgée.

Q. Que devint Ponticus ?

R. Ponticus, encouragé par sainte Blandine, parcourut courageusement tous les degrés du martyre, et consomma son sacrifice par le glaive.

Q. Y eut-il d'autres martyrs dans les Gaules ?

R. Il y eut encore d'autres martyrs dans les Gaules, en particulier saint Symphorien, de la ville d'Autun, jeune homme également distingué par sa naissance, par son savoir et ses belles qualités. Héraclius, gouverneur de la province, le fit arrêter, et lui demanda quels étaient sa profession et son nom.

Q. Que répondit-il ?

R. Il répondit : « Je suis chrétien.

Q. Que fit le gouverneur ?

R. Le gouverneur employa tour à tour les caresses, les promesses et les menaces pour le faire sacrifier aux dieux ; mais, tout cela étant inutile, il condamna le saint à avoir la tête tranchée.

Q. Qu'arriva-t-il pendant qu'on le conduisait au supplice ?

R. Pendant qu'on le conduisait au supplice, sa mère, vénérable par sa vertu plus encore que par son âge, lui cria du haut des murailles de la ville : « Symphorien, mon fils, regarde le ciel, aie

Digitized by Google

bon courage ; ne crains pas la mort, qui est le chemin de la vie éternelle ! »

Prière et résolution, page 256.

XIVe LEÇON.

LE CHRISTIANISME ÉTABLI. — SEPTIÈME PERSÉCUTION. — TROISIÈME SIÈCLE

Q. De quelle manière commença le troisième siècle ?

R. Le troisième siècle commença par une guerre plus vive et plus générale contre l'Église : les philosophes et les hérétiques se réunirent aux bourreaux pour l'anéantir ; mais Dieu prit soin de la défendre.

Q. Comment la défendit-il ?

R. Il la défendit en opposant aux philosophes et aux hérétiques deux grands apologistes, et aux persécuteurs une multitude de martyrs : ces deux grands apologistes furent Tertullien et Origène.

Q. Qui était Tertullien ?

R. Tertullien était un prêtre de Carthage, né dans cette ville l'an 160 de Notre-Seigneur. Étant venu à Rome, il publia un *Apologétique*, c'est-à-dire une défense des Chrétiens qu'il présenta aux magistrats de l'empire, et qui porta un coup mortel au paganisme.

Q. Quel ouvrage publia-t-il contre les hérétiques ?

R. Après avoir confondu les Païens, Tertullien se tourna contre les hérétiques et réfuta toutes les hérésies passées, présentes et futures, dans un ouvrage appelé les *Prescriptions*.

Q. Par quel raisonnement ?

R. Par ce raisonnement bien simple : la véritable Église est celle qui remonte sans interruption jusqu'à Jésus-Christ ; l'Église catholique seule remonte sans interruption jusqu'à Jésus-Christ ; l'Église catholique seule est donc la véritable.

Q. Comment finit Tertullien ?

R. Tertullien eut le malheur de tomber ensuite dans des erreurs condamnables ; mais elles n'ôtent rien au mérite des ouvrages qu'il écrivit avant sa chute.

Digitized by Google

Q. Qui était Origène ?

R. Origène, fils du saint martyr Léonidas, naquit à Alexandrie l'an 185 de Notre-Seigneur. Doué d'un vaste génie, il devint une des plus brillantes lumières de l'Église, et réfuta victorieusement un des plus dangereux ennemis de la Religion, nommé Celse : Origène donna aussi dans quelques erreurs ; mais il paraît qu'il n'y fut jamais obstiné.

Q. Quelle fut la septième persécution générale ?

R. La septième persécution générale fut celle de l'empereur Septime Sévère, qui publia, l'an 200, un édit de proscription ; et le sang coula dans toutes les parties de l'empire.

Q. Quels furent les principaux martyrs de cette persécution ?

R. Les principaux martyrs de cette persécution furent sainte Perpétue et sainte Félicité avec leurs compagnons, tous de la ville de Carthage.

Q. Qui étaient sainte Perpétue et sainte Félicité ?

R. Sainte Perpétue, âgée de vingt-deux ans, était d'une famille noble, mariée, et mère d'un enfant qu'elle nourrissait elle-même. Sainte Félicité était esclave, arrêtée comme les autres martyrs par ordre du proconsul Hilarien.

Q. Que fit le père de sainte Perpétue ?

R. Le père de sainte Perpétue, qui était païen, vint la supplier de renoncer à la foi et de ne pas le faire mourir de douleur. Le proconsul se joignit à lui ; mais Perpétue se contenta de leur répondre : « Je suis chrétienne. »

Q. Qu'arriva-t-il ensuite ?

R. On conduisit ensuite les martyrs dans la prison, dont ils convertirent le geôlier, ainsi qu'un grand nombre de Païens qui étaient venus pour les voir pendant le souper libre.

Q. Qu'était-ce que le souper libre ?

R. Le souper libre était un repas qu'on donnait aux martyrs, dans une salle ouverte au public, la veille de leur mort.

Q. Quels furent les supplices des saints martyrs ?

R Le lendemain on conduisit les saints martyrs dans l'amphithéâtre, où trois d'entre eux furent exposés aux bêtes, tandis que

Digitized by Google

sainte Perpétue et sainte Félicité furent enfermées dans des filets et exposées à une vache furieuse qui les maltraita beaucoup.

Q. Que demanda le peuple ?

R. Pour jouir du supplice des saints martyrs, le peuple demanda qu'ils fussent tous égorgés au milieu de l'amphithéâtre : ils y reçurent le coup de la mort sans faire le moindre mouvement et sans pousser la moindre plainte.

Prière et résolution, page 276.

XV^e^ LEÇON.

LE CHRISTIANISME ÉTABLI. — HUITIÈME ET NEUVIÈME PERSÉCUTIONS. — TROISIÈME SIÈCLE.

Q. Quel fut l'auteur de la huitième persécution générale ?

R. L'auteur de la huitième persécution générale fut Dèce, prince féroce, qui mourut misérablement, comme Septime-Sévère et comme tous les persécuteurs.

Q. Citez quelques martyrs de cette persécution.

R. Un des plus illustres martyrs de cette persécution fut saint Pionius de Smyrne, prêtre et disciple de saint Polycarpe, qui, à toutes les questions du juge, se contenta de répondre : « Je suis chrétien, enfant de l'Église catholique. »

Q. Quels tourments eut-il à souffrir ?

R. Il eut à souffrir toutes sortes de tourments, puis il fut condamné à être brûlé vif ; mais, après avoir fait sa prière, il expira sans que le feu eût brûlé ni sa barbe ni ses cheveux.

Q. Nommez encore quelques autres martyrs.

R. Pendant cette persécution arriva encore le martyre d'un jeune enfant nommé Cyrille, qui, en montant sur le bûcher, engageait les assistants à chanter des cantiques pour se réjouir de son bonheur.

Q. Continuez la même réponse.

R. En Sicile, fut aussi martyrisée sainte Agathe, jeune vierge

Digitized by Google

issue d'une illustre famille, et héritière d'une grande fortune, qui aima mieux renoncer à tout qu'à sa foi.

Q. Quel fut l'auteur de la neuvième persécution générale ?

R. L'auteur de la neuvième persécution générale fut Valérien, qui fit mourir un grand nombre de Chrétiens, entre autres le Pape Sixte II.

Q. Qu'arriva-t-il pendant qu'on le conduisait au martyre ?

R. Pendant qu'on le conduisait au martyre, saint Laurent, diacre de l'Église de Rome, lui demanda en pleurant où il allait sans lui. Le saint Pape lui dit : « Vous me suivrez dans trois jours. » La prédiction s'accomplit, et Laurent fut arrêté.

Q. Que lui demanda le préfet de Rome ?

R. Le préfet de Rome lui demanda les trésors de l'église. Le saint rassembla tous les pauvres que l'église nourrissait, et dit au préfet : « Voilà les trésors des Chrétiens. »

Q. Que fit le préfet ?

R. Le préfet, furieux, fit étendre Laurent sur un gril de fer placé sur un brasier ; le saint y parut aussi tranquille que s'il eût été sur un lit ordinaire, pria pour la conversion de Rome, et expira doucement ; saint Cyprien le suivit de près.

Q. Qui était saint Cyprien ?

R. Saint Cyprien était évêque de Carthage et fils d'un des premiers sénateurs de cette ville. Après avoir secouru les Païens affligés de la peste, il fut arrêté et condamné à perdre la tête. Le saint, en entendant sa sentence, répondit : « Dieu soit loué ! » Et, après avoir prié pour son église, il reçut le coup de la mort.

Prière et résolution page 298.

XVI^e^ LEÇON.

LE CHRISTIANISME ÉTABLI. — DIXIÈME PERSÉCUTION. — TROISIÈME ET QUATRIÈME SIÈCLES.

Q. Comment Dieu punit-il l'empereur Valérien ?

R. Dieu punit l'empereur Valérien d'une manière éclatante : il

Digitized by Google

fut fait prisonnier par Sapor, roi de Perse, qui l'obligeait à se courber et à lui servir de marchepied lorsqu'il voulait monter à cheval; il le fit ensuite écorcher tout vivant, teignit sa peau en rouge, et la suspendit dans un temple de ses dieux.

Q. Quelle fut la dixième persécution générale ?

R. La dixième persécution générale fut celle de Dioclétien, qui associa à l'empire Maximien, Galère et Constance Chlore : tous, excepté le dernier, étaient remplis de haine contre les Chrétiens.

Q. Racontez le martyre de la légion Thébaine.

R. Maximien avait, dans son armée, une légion composée de Chrétiens : c'étaient tous de vieux soldats venus d'Orient et des environs de Thèbes en Égypte, au nombre d'environ six mille hommes.

Q. Que leur ordonna Maximien ?

R. Maximien, arrivé en Suisse, non loin de Genève, leur ordonna de sacrifier aux dieux, et, sur leur refus, il les fit tous massacrer.

Q. Comment Dieu vint-il au secours de son Église ?

R. Dieu vint au secours de son Église en envoyant dans le désert de nouveaux Moïses, pour obtenir par leurs prières la victoire aux Fidèles qui allaient être attaqués avec plus de violence que jamais : ces nouveaux Moïses furent saint Paul, saint Antoine et ses nombreux disciples.

Q. Qui était saint Paul ?

R. Saint Paul, premier ermite, naquit en Égypte en 229. A l'âge de vingt-deux ans il entra dans le désert, où une caverne lui servit de demeure, les feuilles d'un palmier de vêtement, et les fruits de nourriture.

Q. Comment le Seigneur le nourrit-il dans la suite ?

R. Dans la suite, le Seigneur le nourrit miraculeusement, comme autrefois le prophète Élie, et il vécut dans l'exercice de la prière et de la pénitence, jusqu'à l'âge de cent treize ans. Quand il fut mort, deux lions vinrent creuser la fosse dans laquelle saint Antoine le déposa, en chantant des hymnes de l'Église.

Prière et résolution, page 316.

Digitized by Google

XVII^e LEÇON.

LE CHRISTIANISME ÉTABLI. — DIXIÈME PERSÉCUTION (SUITE). — QUATRIÈME SIÈCLE.

Q. Qui était saint Antoine ?

R. Saint Antoine, le père des cénobites, naquit en Égypte, l'an 251, d'une famille opulente.

Q. Qu'entendez-vous par les cénobites ?

R. On entend par les cénobites les religieux qui vivent en communauté, et par anachorètes les religieux qui vivent dans des cellules et des grottes séparées.

Q. Que fit saint Antoine après la mort de ses parents ?

R. Après la mort de ses parents, saint Antoine donna tous ses biens aux pauvres, et se retira dans le désert de la Thébaïde, où il vécut seul pendant quarante ans ; après quoi il consentit à recevoir des disciples, dont le nombre devint si considérable, qu'il bâtit plusieurs monastères pour les recevoir.

Q. Quand cela se fit-il ?

R. Cela se fit vers l'an 303, au moment où l'empereur Dioclétien publiait le plus terrible édit de persécution contre l'Église.

Q. Saint Antoine eut-il beaucoup à souffrir dans le désert ?

R. Saint Antoine eut beaucoup à souffrir dans le désert de la part du démon ; mais le saint le mettait en fuite par le seul signe de la croix, qu'il recommandait souvent à ses disciples, ainsi que la vigilance sur eux-mêmes, la prière et la pensée de l'éternité.

Q. A quel âge parvint saint Antoine ?

R. Saint Antoine parvint jusqu'à l'âge de cent cinq ans, sans aucune infirmité.

Q. Que laissa-t-il en mourant ?

R. En mourant, il laissa à saint Athanase son manteau et une de ses peaux de brebis ; l'autre peau de brebis à l'évêque Sérapion, et à ses disciples, son cilice : c'était tout ce qu'il possédait. Ensuite il s'endormit doucement dans le Seigneur.

Q. Qui était sainte Synclétique ?

Digitized by Google

R. Sainte Synclétique était issue d'une noble et vertueuse famille ; elle possédait une grande fortune ; mais, après la mort de ses parents, elle la distribua aux pauvres, se retira dans une solitude peu éloignée d'Alexandrie, et donna naissance aux monastères de filles en Orient.

Q. Pourquoi Dieu a-t-il établi des ordres religieux ?

R. Dieu a établi des ordres religieux pour la conservation et la propagation du Christianisme et pour le bien de la société.

Q. Quel est le premier service que les ordres religieux rendent à la société ?

R. Le premier service que les ordres religieux rendent à la société, c'est de prier pour les Chrétiens qui vivent dans le siècle et d'expier les péchés du monde.

Q. Que remarquez-vous sur l'établissement des ordres religieux ?

R. Il faut remarquer, sur l'établissement des ordres religieux, qu'ils furent fondés au moment où les Chrétiens allaient se relâcher et se corrompre.

Prière et résolution, page 340.

XVIII^e^ LEÇON.

LE CHRISTIANISME ÉTABLI. — DIXIÈME PERSÉCUTION (SUITE). — QUATRIÈME SIÈCLE

Q. Quel est le second service que les ordres religieux rendent à la société ?

R. Le second service que les ordres religieux rendent à la société, c'est de conserver dans toute sa pureté la pratique de l'Évangile, auquel le monde doit son bonheur.

Q. Quel est le troisième ?

R. Le troisième c'est d'offrir un asile à une foule de personnes qui ne veulent point du monde, ou dont le monde ne veut plus, ou qui ne peuvent rester dans le monde sans en être la honte ou le fléau.

Digitized by Google

Q. Quel est le quatrième?

R. Le quatrième, c'est de donner au monde l'exemple du mépris des richesses et des plaisirs, dont l'amour déréglé est la source de tous les maux.

Q. Quel est le cinquième?

R. Le cinquième, c'est de répandre l'instruction et l'aumône et de soulager gratuitement toutes les misères humaines.

Q. Qu'arriva-t-il après la fondation des premiers ordres contemplatifs?

R. Après la fondation des premiers ordres contemplatifs destinés à obtenir la victoire à l'Église, Dioclétien ordonna la sanglante persécution qui commença, l'an 303, par les principaux officiers de son palais.

Q. Nommez-en un.

R. L'un d'eux, appelé Pierre, fut rompu à coups de bâton et ensuite brûlé à petit feu sur un gril; après ce martyre, le sang coula bientôt à grands flots dans toutes les provinces.

Q. Quelle était l'intention de Dioclétien?

R. L'intention de Dioclétion était d'anéantir jusqu'au nom du Christianisme: pour cela, il fit placer des idoles dans les rues, aux fontaines, sur les places publiques, dans les marchés, et tous ceux qui passaient ou qui venaient puiser de l'eau, ou acheter quelque chose, étaient obligés de sacrifier.

Q. Quels martyrs furent immolés dans cette persécution?

R. Dans cette persécution furent immolés d'innombrables martyrs, entre autres, sainte Julitte et son fils saint Cyr.

Q. Qui était sainte Julitte?

R. Sainte Julitte était de race royale et de la ville d'Icone, d'où elle se sauva dans la ville de Tarse en Cilicie avec saint Cyr, son fils, alors âgé de trois ans, et deux servantes.

Q. Que lui arriva-t-il à Tarse?

R. A Tarse, le gouverneur, nommé Alexandre, la fit arrêter et frapper à grands coups de nerf de bœuf. Il prit en même temps saint Cyr entre ses bras et voulut lui faire des caresses, mais le jeune martyr lui égratignait le visage avec ses petites mains, et, toutes les

Digitized by Google

fois que sainte Juliette disait : « Je suis chrétienne, » il répétait : « Je suis chrétien. »

Q. Que fit le juge ?

R. Le juge barbare jeta du haut du tribunal l'innocente victime, qui se cassa la tête en tombant et mourut baignée dans son sang. Sainte Juliette remercia Dieu de la victoire qu'il venait d'accorder à son fils, et eut la tête tranchée.

Prière et résolution, page 360.

XIXe LEÇON.

LE CHRISTIANISME ÉTABLI. — DIXIÈME PERSÉCUTION (SUITE). — QUATRIÈME SIÈCLE.

Q. Rapportez l'histoire de saint Phocas.

R. Saint Phocas était un jardinier d'une innocence de mœurs et d'une simplicité patriarcales : son jardin et sa chaumière lui fournissaient le moyen de faire l'aumône et d'exercer l'hospitalité.

Q. Quel fut son martyre ?

R. Le gouverneur de la province envoya des soldats pour le faire mourir. Arrivés, sans le savoir, dans la maison de Phocas, qui leur offrit à loger, ils le prièrent de leur faire connaître un certain Phocas qu'ils avaient ordre de tuer.

Q. Que leur répondit le saint ?

R. Le saint leur répondit qu'il se chargeait de la commission, et le lendemain matin il leur dit : « J'ai trouvé Phocas, c'est moi, je ne crains pas la mort ; » et ils le tuèrent.

Q. Rapportez-nous le martyre de saint Taraque, de saint Probus et de saint Andronic.

R. Saint Taraque était un vieux soldat, âgé de soixante-cinq ans lorsqu'il fut arrêté. Saint Probus était un homme très-riche, mais il avait renoncé à tous ses biens pour mieux servir Notre-Seigneur. Saint Andronic était un jeune homme d'une des premières familles d'Éphèse.

Q. Par qui furent-ils arrêtés ?

Digitized by Google

R. Ils furent arrêtés par Maxime, gouverneur de Cilicie, qui leur demanda leur nom et leur profession. Ils répondirent : « Nous sommes chrétiens : voilà notre nom et notre état. »

Q. Quels supplices leur fit-il souffrir ?

R. Il leur fit rompre les dents, déchirer les côtés avec des peignes de fer, percer les mains avec des clous rougis au feu et écorcher la tête, sur laquelle on plaça des charbons brûlants ; puis, voyant qu'il ne pouvait rien gagner, il les condamna à être exposés aux bêtes.

Q. Quelle fut leur mort ?

R. Le jour des spectacles, on lâcha contre eux un ours et une lionne d'une taille démesurée, dont les rugissements faisaient trembler tous les spectateurs ; mais ces deux animaux s'approchèrent doucement des saints martyrs et se couchèrent devant eux en leur léchant les pieds.

Q. Que fit Maxime ?

R. Maxime, confondu, fit trancher la tête aux saints martyrs, dont les Chrétiens enlevèrent les corps pendant la nuit et les enterrèrent dans une caverne de rocher.

Q. Rapportez le martyre de sainte Agnès et de sainte Eulalie.

R. Pendant que le sang des martyrs coulait en Orient, il arrosait aussi toutes les provinces de l'Occident. Deux jeunes vierges d'une illustre naissance, et héritières d'une grande fortune, remportèrent une glorieuse victoire : la première est sainte Agnès.

Q. Qui était sainte Agnès ?

R. Sainte Agnès était à peine âgée de treize ans, lorsque le gouverneur de Rome la demanda en mariage pour son fils, mais elle répondit qu'elle était promise à un époux céleste : on comprit par là qu'elle était chrétienne, et elle fut condamnée à périr.

Q. Comment reçut-elle la mort ?

R. Sans être émue de l'appareil des instruments de supplice, elle reçut joyeusement le coup de la mort au milieu des larmes des spectateurs.

Q. Qui était sainte Eulalie ?

R. Sainte Eulalie était née à Mérida en Espagne. Agée d'environ

Digitized by Google

treize ans, elle se présenta elle-même à Dacien, gouverneur de la province et lui reprocha l'impiété avec laquelle il voulait détruire la vraie Religion : Dacien lui fit déchirer les côtés avec des ongles de fer rougis.

Q. Que disait la sainte ?

R. La sainte comptait ses plaies et disait tranquillement : « On vous écrit sur moi, Seigneur, on grave avec le fer vos victoires sur mon corps : que j'aime à les lire ainsi écrites ! » Enfin le tyran la fit brûler vive.

Prière et résolution, page 381.

XX^e^ LEÇON.

LE CHRISTIANISME ÉTABLI. — CONVERSION DE CONSTANTIN. — QUATRIÈME SIÈCLE.

Q. Que remarquez-vous sur l'histoire des martyrs ?

R. Je remarque sur l'histoire des martyrs que Dieu a eu soin de les choisir dans tous les pays du monde, afin de montrer l'unité et la catholicité de la foi ; dans tous les âges et dans toutes les conditions, afin de nous apprendre qu'il n'est ni âge ni condition qui n'ait donné des saints au ciel et qui ne puisse en donner encore si nous le voulons.

Q. Que remarquez-vous sur la mort des persécuteurs ?

R. Je remarque sur la mort des persécuteurs qu'elle est une preuve visible de la justice de Dieu et une leçon pour nous.

Q. Comment cela ?

R. Parce que le châtiment dont ils ont été frappés dès cette vie nous apprend à craindre Dieu, et cette crainte contribue à affermir la Religion. Ainsi les martyrs et les tyrans contribuent, chacun à sa manière, à la gloire de Jésus-Christ.

Q. Qui donna la paix à l'Église ?

R. Celui qui donna la paix à l'Église fut Constantin, fils du César Constance Chlore, qui se convertit en voyant apparaître dans les airs une croix lumineuse, autour de laquelle étaient ces mots : « Tu vaincras par ce signe. »

Digitized by Google

Q. Qu'arriva-t-il ?

R. La nuit suivante, Notre-Seigneur apparut à Constantin, lui ordonna de faire un étendard semblable à celui qu'il avait vu et lui promit qu'il remporterait la victoire : Constantin obéit, remporta la victoire, entra dans Rome et se déclara le protecteur de la Religion, à laquelle il donna la paix et la liberté en 313.

Q. Qu'a produit la Religion en devenant libre ?

R. La Religion, en devenant libre, a changé toutes les lois et les a rendues douces et équitables : elle a aboli l'esclavage, la polygamie, le divorce, le droit de vendre et de tuer les enfants ; en un mot, elle a soulagé toutes les misères humaines.

Prière et résolution, page 395.

XXIe LEÇON.

LE CHRISTIANISME ÉTABLI. — DIVINITÉ DE LA RELIGION.

Q. Que prouve l'établissement du Christianisme ?

R. L'établissement du Christianisme prouve que la Religion est l'œuvre de Dieu.

Q. Comment le prouve-t-il ?

R. Il le prouve : 1° par les difficultés de l'entreprise ; 2° par la faiblesse des moyens ; 3° par la grandeur du succès.

Q. Quelles étaient les difficultés de l'entreprise ?

R. Les difficultés de l'entreprise étaient les plus grandes qu'on puisse imaginer; car il s'agissait de détruire le Judaïsme et le Paganisme, et de les remplacer par le Christianisme.

Q. De quoi s'agissait-il encore ?

R. Il s'agissait encore d'opérer cette révolution dans le monde entier, et dans le siècle d'Auguste, le plus poli et le plus corrompu qui fut jamais.

Q. De quoi s'agissait-il enfin ?

R. Il s'agissait de faire cela malgré les philosophes, qui attaquaient toutes les vérités du Christianisme ; malgré les comédiens, qui s'en moquaient sur les théâtres ; malgré les empereurs, qui faisaient

Digitized by Google

mourir au milieu des plus affreux tourments ceux qui devenaient chrétiens.

Q. Quels moyens avaient été choisis pour faire réussir cette entreprise ?

R. Pour faire réussir cette entreprise, on avait choisi les plus faibles moyens qu'on pouvait trouver.

Q. Nommez-les.

R. Douze hommes du peuple, douze pêcheurs, sans éducation, sans argent, sans protection, et, qui pis est, Juifs d'origine, par conséquent odieux et méprisables aux yeux de tout le monde.

Q. Quel a été le succès de l'entreprise ?

R. Le succès de l'entreprise a été le plus merveilleux qu'on ait jamais vu : il a été rapide, sérieux, réel et durable.

Q. Pourquoi dites-vous un succès rapide ?

R. Je dis un succès rapide, parce qu'en peu d'années la Religion s'est répandue dans toutes les parties du monde, même à Rome, où elle comptait, sous l'empire de Néron, une multitude immense de disciples.

Q. Pourquoi dites-vous sérieux ?

R. Je dis sérieux, parce qu'il s'agissait, pour se faire chrétien, de se dévouer à la haine, à la pauvreté, à l'exil, à la prison et à la mort la plus affreuse ; et des millions d'hommes de tout âge et de tout pays s'y sont dévoués.

Q. Pourquoi dites-vous réel ?

R. Je dis réel, parce que le Christianisme a tout changé, les âmes, les idées, les mœurs, les lois, l'homme et la société tout entière.

Q. Pourquoi dites-vous durable ?

R. Je dis durable, parce que rien n'a pu détruire le Christianisme, ni les tyrans, ni les impies, ni les hérétiques, ni les révolutions, ni le temps, qui fait périr tout le reste.

Prière et résolution, page 424.

Digitized by Google

XXIIe LEÇON.

LE CHRISTIANISME ÉTABLI. — TOUTES LES OBJECTIONS DÉTRUITES ET TOURNÉES EN PREUVES.

Q. Que résulte-t-il, aux yeux de la raison, de l'établissement du Christianisme ?

R. Aux yeux de la raison, il résulte de l'établissement du Christianisme : 1° que depuis dix-huit cents ans le monde adore un Juif crucifié, c'est-à-dire tout ce qu'il y a de plus méprisable et de plus odieux.

Q. Continuez la même réponse.

R. Il résulte : 2° qu'en adorant ce Juif crucifié, le monde est devenu beaucoup plus éclairé, beaucoup plus vertueux, beaucoup plus libre, beaucoup plus parfait.

Q. Achevez la même réponse.

R. Il résulte : 3° que toutes les nations ne sortent de la barbarie et de la dégradation qu'en adorant ce Juif crucifié ; que toutes celles qui refusent de l'adorer demeurent dans la barbarie, et que celles qui cessent de l'adorer y retombent.

Q. Ce fait est-il incroyable ?

R. Ce fait est très-incroyable, et cependant très-certain.

Q. Comment l'expliquez-vous ?

R. Les Catholiques l'expliquent en disant : Jésus de Nazareth est le Fils de Dieu, Dieu lui-même ; il a triomphé sans peine de tous les obstacles et communiqué au monde ses lumières et ses grâces ; il y a eu miracle ; tout s'explique facilement.

Q. Que disent les impies ?

R. Les impies disent qu'il n'y a pas eu de miracle ; que Notre-Seigneur n'est pas Dieu, mais un Juif comme un autre, et que la conversion du monde est une chose toute naturelle.

Q. Qu'est-ce à dire ?

R. C'est-à-dire qu'il suffit, pour faire changer de religion au monde entier, de prendre un homme, de le crucifier, et d'en en-

Digitized by Google

voyer douze autres dire qu'il est Dieu : c'est une expérience que les impies devraient faire pour nous convaincre.

Q. Qu'est-ce à dire encore ?

R. C'est-à-dire encore que les impies, pour ne pas croire aux miracles, sont forcés de soutenir la plus grande des absurdités ; car le monde, converti sans miracle par douze Juifs, et adorant un Juif crucifié qui ne serait pas Dieu, est la plus grande absurdité qu'on puisse imaginer.

Q. Que suit-il de là ?

R. Il suit de là que la Religion, n'ayant pas pu être établie par la puissance des hommes, l'a été par la puissance de Dieu ; qu'ainsi elle est vraie, car Dieu ne peut pas autoriser le mensonge.

Q. Que suit-il encore ?

R. Il suit encore que toutes les objections contre la Religion sont fausses, car il ne peut y avoir de vérités contradictoires.

Q. Que suit-il enfin ?

R. Enfin il suit que toutes les objections contre la Religion sont autant de preuves de sa divinité ; car toutes montrent l'extrême difficulté de la persuader au monde, par conséquent la nécessité et la force des miracles qui ont obligé le monde à l'accepter, malgré toutes les passions et toutes les persécutions.

Prière et résolution, page 446.

XXIII^e^ LEÇON.

LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ. — ARIUS, SAINT ATHANASE. — QUATRIÈME SIÈCLE.

Q. Quels sont les moyens par lesquels Notre-Seigneur conserve et propage la Religion ?

R. Les moyens par lesquels Notre-Seigneur conserve et propage la Religion sont : 1° le sacerdoce ; 2° les saints ; 3° les ordres religieux ; 4° les missions.

Q. Quels sont les premiers défenseurs de la Religion ?

R. Les premiers défenseurs de la Religion sont les prêtres : voilà

Digitized by Google

pourquoi le prêtre est chargé d'enseigner la vérité, afin de l'opposer à l'erreur ; de donner le bon exemple, afin de l'opposer au scandale ; de soulager toutes les misères humaines, afin d'empêcher l'homme de redevenir aussi misérable qu'il était dans le Paganisme.

Q. Quels sont les seconds défenseurs de la Religion ?

R. Les seconds défenseurs de la Religion sont les grands saints, qui apparaissent lorsque les maux de l'Église sont plus grands et ses dangers plus graves, et qui sont chargés ou de défendre la vérité, ou de donner de bons exemples, ou de soulager les misères humaines. De là, trois espèces de saints : les saints apologistes, les saints contemplatifs et les saints infirmiers.

Q. Quels sont les troisièmes ?

R. Les troisièmes défenseurs de la Religion sont les ordres religieux, qui sont aussi de trois sortes : les ordres savants, les ordres contemplatifs, les ordres infirmiers.

Q. A quoi se réduisent tous ces moyens de défense ?

R. Tous ces moyens de défense se réduisent à un seul, qui est l'Église ; car c'est dans l'Église et par l'Église que les prêtres sont consacrés et que se forment les saints et les ordres religieux.

Q. Quel est le moyen établi par Notre-Seigneur pour propager la Religion ?

R. Le moyen établi par Notre-Seigneur pour propager la Religion ce sont les missions, qui ont lieu surtout au moment où un peuple se rend indigne de la Religion, afin de conquérir à l'Église de nouveaux enfants et de la dédommager de ceux qu'elle a perdus.

Q. Après les persécutions, l'Église fut-elle en paix ?

R. Après les persécutions, l'Église ne fut point en paix ; car elle doit, comme Notre-Seigneur, être toujours en butte à de nouvelles attaques.

Q. Quel fut son premier ennemi ?

R. Son premier ennemi fut Arius, qui osa nier la divinité de Notre-Seigneur ; mais il fut condamné au concile général de Nicée et envoyé en exil, d'où il ne revint que pour mourir d'une mort honteuse.

Digitized by Google

Q. Quel fut le grand défenseur de la vérité contre les Ariens ?

R. Le grand défenseur de la vérité contre les Ariens fut saint Athanase, patriarche d'Alexandrie en Égypte : il eut beaucoup à souffrir pour la bonne cause pendant sa vie, qui fut très-longue, et qu'il termina par une sainte mort, l'an 373 de Notre-Seigneur.

Q. Comment Notre-Seigneur répara-t-il les pertes que l'hérésie avait causées à son Église ?

R. Notre-Seigneur répara les pertes que l'hérésie avait causées à l'Église, en lui donnant de nouveaux peuples : saint Frumence porta le flambeau de la foi dans l'Abyssinie, qui embrassa la Religion avec beaucoup d'ardeur, et une esclave chrétienne convertit la nation des Ibériens.

Prière et résolution, page 468.

XXIVe LEÇON.

LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ. — SAINT HILAIRE, SAINT MARTIN, SAINT GRÉGOIRE DE NAZIANZE ET SAINT BASILE. — QUATRIÈME SIÈCLE.

Q. Qui était saint Hilaire ?

R. Saint Hilaire était évêque de Poitiers : il fut suscité de Dieu pour défendre l'Eglise d'Occident contre l'Arianisme, pendant que saint Athanase en préservait l'Église d'Orient.

Q. Nommez le plus illustre disciple de saint Hilaire.

R. Le plus illustre disciple de saint Hilaire fut le grand saint Martin. Fils d'un tribun des soldats, Martin se vit obligé d'entrer dans la carrière militaire : mais il sut y pratiquer toutes les vertus, surtout la charité envers les pauvres.

Q. Que fit-il ensuite ?

R. Ensuite il s'attacha à saint Hilaire, fonda le premier monastère qu'on connaisse dans les Gaules, fut sacré évêque de Tours, et convertit un grand nombre de Païens, qui dédommagèrent l'Église des enfants que l'Arianisme lui avait fait perdre.

Q. Que se passait-il alors en Orient ?

R. Pendant que saint Hilaire défendait la Religion en Occident et

Digitized by Google

que saint Martin la propageait, l'empereur Julien l'Apostat essayait de rétablir le Paganisme en Orient.

Q. Par quel moyen ?

R. En faisant des lois en faveur du Paganisme, et en essayant, pour donner un démenti à Notre-Seigneur, de rebâtir le temple de Jérusalem; mais des tourbillons de flammes sortirent de la terre et forcèrent les ouvriers à s'enfuir et à abandonner l'entreprise.

Q. Quel fut l'effet de ce miracle ?

R. Ce miracle, attesté par un auteur païen, remplit de joie les Catholiques, et fit entrer en fureur le prince apostat, qui jura de se venger de Jésus-Christ ; mais il fut mortellement blessé dans un combat.

Q. Que fit-il alors ?

R. Alors, écumant de rage, il prit dans sa main du sang de sa blessure, et le jeta contre le ciel en criant : « Tu as vaincu, Galiléen ! » C'est ainsi qu'il appelait Notre-Seigneur, et cette parole fut le dernier cri du Paganisme expirant.

Q. Comment Dieu soutint-il son Église ?

R. Dieu soutint son Église, d'abord en confondant lui-même Julien l'Apostat, ensuite en suscitant de grands docteurs qui le combattirent par leurs écrits, ainsi que l'Arianisme, dont les ravages s'étendaient de jour en jour : parmi ces grands docteurs il faut compter saint Grégoire de Nazianze et saint Basile le Grand.

Q. Qui était saint Grégoire de Nazianze ?

R. Saint Grégoire de Nazianze était né à Nazianze, ville de Cappadoce, de parents chrétiens qui le formèrent à la vertu et l'envoyèrent étudier à Athènes, où il se lia d'une étroite amitié avec saint Basile.

Q. Quel fut le fruit de cette amitié ?

R. Le fruit de cette amitié, qui doit nous servir de modèle, fut de les fortifier contre les mauvais exemples, et d'augmenter leurs progrès dans la vertu et dans la science.

Q. Comment faisait-on leur éloge ?

R. On faisait leur éloge en disant qu'ils ne connaissaient que deux

Digitized by Google

rues, celle qui conduisait à l'église et celle qui conduisait aux écoles publiques.

Q. Que devint saint Grégoire ?

R. Saint Grégoire devint archevêque de Constantinople, eut beaucoup à souffrir de la part des hérétiques, et se retira dans la solitude, où il composa de beaux ouvrages, qui sont la gloire et le trésor de l'Église.

Q. Qui était saint Basile ?

R. Saint Basile était de Césarée en Cappadoce, d'une famille plus illustre encore par sa sainteté que par sa noblesse. Parvenu à l'âge mûr, il chercha la solitude, fonda plusieurs monastères, tant d'hommes que de femmes, et leur donna de sages règlements : c'est pourquoi il est regardé comme un des quatre patriarches des ordres religieux.

Q. Resta-t-il toujours dans la solitude ?

R. Il ne resta pas toujours dans la solitude : nommé malgré lui à l'archevêché de Césarée, il fut une des colonnes de l'Église contre l'Arianisme, fit trembler l'empereur Valens, et mourut à l'âge de cinquante et un ans, si pauvre, qu'il ne laissa pas de quoi lui faire une tombe.

Prière et résolution, page 488.

XXV^e^ LEÇON.

LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ. — SAINT HILARION, SAINT AMBROISE, SAINT AUGUSTIN. — DEUXIÈME CONCILE GÉNÉRAL. — QUATRIÈME ET CINQUIÈME SIÈCLES.

Q. Que se passait-il sur la fin du quatrième siècle ?

R. Sur la fin du quatrième siècle, le schisme et l'hérésie occasionnaient une multitude de désordres ; alors de grands saints se retirèrent dans le désert, afin d'y faire pénitence pour les péchés du monde et d'obtenir la victoire à l'Église : de ce nombre fut saint Hilarion.

Q. Qui était saint Hilarion ?

R. Saint Hilarion était né en Palestine, de parents idolâtres et

Digitized by Google

riches : à quinze ans il se retira dans le désert, où il vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, dans des austérités incroyables.

Q. Que disait-il en mourant ?

R. En mourant, il disait à son âme : « Que crains-tu, mon âme ? Il y a soixante-dix ans que tu sers Jésus-Christ ; pourquoi craindrais-tu la mort ? »

Q. Quelle nouvelle hérésie s'éleva en ce temps-là ?

R. En ce temps-là s'éleva l'hérésie de Macédonius, qui niait la divinité du Saint-Esprit ; mais il fut condamné au concile de Constantinople, qui ajouta quelques paroles au Symbole de Nicée, pour mieux expliquer la foi touchant le Saint-Esprit : c'est ce Symbole que nous chantons à la messe.

Q. Après la condamnation de Macédonius, l'Église fut-elle en paix ?

R. Après la condamnation de Macédonius, l'Église ne fut pas en paix, car les sectateurs de cet hérétique, ainsi que les Ariens, la troublèrent en répandant leurs erreurs ; mais Dieu leur opposa de grands docteurs qui les confondirent : entre autres, saint Ambroise et saint Augustin.

Q. Qui était saint Ambroise ?

R. Saint Ambroise était fils du préfet des Gaules, et devint évêque de Milan malgré ses larmes et sa résistance : il éteignit l'hérésie des Ariens dans son diocèse, et se montra toujours ferme pour défendre la cause de Dieu.

Q. Où parut surtout sa fermeté ?

R. Sa fermeté parut surtout dans la conduite qu'il tint à l'égard de l'empereur Théodose : ce prince, ayant fait massacrer sept mille habitants de Thessalonique, osa se présenter à l'église ; mais saint Ambroise l'arrêta sur la porte et le condamna à la pénitence publique, à laquelle il se soumit avec humilité.

Q. Qui était saint Augustin ?

R. Saint Augustin naquit à Tagaste en Afrique. Il eut pour mère sainte Monique, et pour père Patrice, qui était païen, mais qui fut converti par les prières de sa vertueuse épouse : dans sa jeunesse, Augustin se livra à toutes sortes de désordres, dont il fut tiré par saint Ambroise et par sainte Monique, sa mère.

Digitized by Google

Q. Que fit-il après sa conversion ?

R. Après sa conversion, il se retira à la campagne, devint évêque d'Hippone, et confondit les schismatiques, les hérétiques et les païens qui tous ensemble attaquaient l'Église : comme saint Ambroise, il vendit les vases sacrés pour racheter des captifs, et mourut si pauvre, qu'il fut dispensé de faire un testament.

Prière et résolution, page 507.

XXVI^e^ LEÇON.

LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ. — SAINT CHRYSOSTOME, SAINT JÉROME, SAINT ARSÈNE. — TROISIÈME ET QUATRIÈME CONCILES GÉNÉRAUX. — SUITE DU CINQUIÈME SIÈCLE.

Q. Quels furent encore les saints docteurs que Dieu suscita pour défendre la Religion pendant le cinquième siècle ?

R. Pendant le cinquième siècle, Dieu suscita encore un grand nombre de docteurs pour défendre la Religion, tels que saint Cyrille d'Alexandrie, saint Isidore de Péluse, saint Épiphane, et surtout saint Chrysostome, patriarche de Constantinople, et saint Jérôme.

Q. Qui était saint Jean Chrysostome ?

R. Saint Jean Chrysostome était fils d'un général des armées romaines ; il naquit à Antioche, et fut élevé dans la piété par sa vertueuse mère : il devint si habile dans l'éloquence, qu'il fit changer de face à la ville d'Antioche.

Q. Comment fut-il fait patriarche de Constantinople ?

R. L'empereur Arcadius le fit enlever et sacrer archevêque de Constantinople, où le saint déploya le même zèle qu'à Antioche et obtint les mêmes succès ; mais les hérétiques et les méchants le firent envoyer en exil, où il mourut en 407.

Q. Qui était saint Jérôme ?

R. Saint Jérôme, né en Pannonie, fut envoyé à Rome pour se perfectionner dans les sciences : il oublia pendant quelque temps les bons principes qu'il avait reçus de sa famille ; mais il rentra en lui-

Digitized by Google

même, fut baptisé et se consacra entièrement à la prière et à l'étude.

Q. Où se retira-t-il ?

R. Il se retira à Bethléem, où il vécut le reste de sa vie dans de grandes austérités, ce qui ne l'empêcha pas de réfuter les hérétiques et les schismatiques, et d'éclairer l'Église par un grand nombre de savants ouvrages.

Q. Quels furent les principaux solitaires du cinquième siècle ?

R. Les principaux solitaires du cinquième siècle furent saint Nil, saint Siméon Stylite, saint Arsène et saint Gérasime, qui priaient dans le désert pour obtenir le triomphe de la foi et fléchir la justice divine.

Q. Faites-nous connaître saint Arsène.

R. Saint Arsène fut d'abord précepteur des enfants de l'empereur Théodose : après avoir passé onze ans à la cour, il se retira dans le désert, où il mena, jusqu'à l'âge de quatre-vingt-quinze ans, une vie tout évangélique, se disant souvent à lui-même : « Arsène, pourquoi as-tu quitté le monde, et pourquoi es-tu venu ici ? »

Q. Faites-nous connaître saint Gérasime.

R. Saint Gérasime fixa sa demeure dans la Palestine, sur les bords du Jourdain, et fonda une laure très-célèbre.

Q. Qu'est-ce qu'une *laure* ?

R. On appelle *laure* une habitation de solitaires, composée de cellules rangées en rond, séparées les unes des autres, et au milieu desquelles était une église.

Q. Comment vivaient ces saints solitaires ?

R. Ces saints solitaires vivaient dans un silence perpétuel, chacun dans sa cellule, occupé de la prière et du travail des mains ; le dimanche seulement ils se réunissaient à l'église pour participer aux saints mystères.

Q. Y eut-il des conciles généraux tenus dans le cinquième siècle ?

R. Il y eut deux conciles généraux tenus au cinquième siècle : celui d'Éphèse, en 431, et celui de Chalcédoine, en 451, qui con-

Digitized by Google

damnèrent Nestorius et Eutychès coupables d'hérésie sur Notre-Seigneur et la sainte Vierge.

Q. Comment Dieu punit-il les péchés des hérétiques et des Païens ?

R. Pendant le cinquième siècle, Dieu punit les péchés des hérétiques et des Païens en appelant contre l'empire romain des nuées de barbares commandés par des chefs terribles : Attila, roi des Huns, et Alaric, roi des Visigoths ; le pape saint Léon sauva deux fois Rome de leur fureur.

Prière et résolution, page 527.

XXVII^e^ LEÇON.

LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ. — SAINT PATRICE, SAINTE CLOTILDE, SAINT BENOÎT. — CINQUIÈME CONCILE GÉNÉRAL. — CINQUIÈME ET SIXIÈME SIÈCLES.

Q. Que remarquez-vous encore sur le cinquième siècle

R. Je remarque encore sur le cinquième siècle qu'au moment où les hérésies affligeaient l'Église en Orient, de nouveaux peuples se convertissaient à la foi.

Q. Quels sont ces peuples ?

R. Ces peuples sont les Irlandais et les Français.

Q. Quel fut l'apôtre de l'Irlande ?

R. L'apôtre de l'Irlande fut saint Patrice, né en Angleterre, d'où il fut enlevé, vers l'âge de quinze ans, par une troupe de Barbares qui l'emmenèrent en Irlande et le réduisirent à garder les troupeaux.

Q. Dieu le délivra-t-il ?

R. Dieu le délivra, et, de retour dans sa patrie, il résolut de repasser en Irlande pour y prêcher la foi : le pape Célestin le fit évêque et l'envoya dans ce pays, qu'il eut le bonheur de rendre presque tout catholique.

Q. Quel fut l'Apôtre des Français ?

Digitized by Google

R. L'Apôtre des Francs ou des Français fut sainte Clotilde, épouse de Clovis, roi des Francs, qu'elle s'efforça par toutes sortes de vertus de gagner à Jésus-Christ ; mais Clovis remettait de jour en jour jusqu'à ce que le moment de la grâce arriva.

Q. Dans quelle circonstance ?

R. Dans une bataille contre les Allemands, Clovis vit son armée en désordre, et lui-même exposé à tomber entre les mains des ennemis ; alors il invoqua le Dieu de Clotilde, en promettant de l'adorer, s'il obtenait la victoire : sa prière fut exaucée, et, de retour à Reims, il fut baptisé par saint Remi, évêque de cette ville, avec un grand nombre de ses officiers.

Q. Quelle fut la fin de sainte Clotilde ?

R. Sainte Clotilde, au comble de ses vœux, se retira après la mort de son époux dans la ville de Tours, auprès du *tombeau* de saint Martin, où elle mourut pleine de jours et de mérites, le 3 juin de l'an 545 : elle est, avec sainte Monique, le modèle des mères et des épouses chrétiennes.

Q. Qui est saint Benoît ?

R. Saint Benoît est le fondateur des Bénédictins, et le premier patriarche des ordres religieux en Occident.

Q. Où naquit saint Benoît ?

R. Saint Benoît naquit en Italie, et étudia quelque temps à Rome ; mais il quitta cette ville dans la crainte d'y perdre son innocence, et se retira dans le désert de Subiac, puis au mont Cassin, où il fonda le célèbre monastère qui porte ce nom.

Q. En fonda-t-il d'autres ?

R. Il en fonda plusieurs autres, pour lesquels il écrivit une règle pleine de sagesse, et dont le premier article permet de recevoir dans l'ordre toute espèce de personnes, afin d'ouvrir un asile à tous ceux qui avaient besoin de fuir l'invasion des Barbares.

Q. Quels services ont rendus les Bénédictins ?

R. Les Bénédictins ont rendu au monde les plus grands services : ils ont défriché de vastes provinces, conservé les ouvrages de l'antiquité, édifié l'Église, et porté la foi à des nations entières.

Q. Quel concile général eut lieu au sixième siècle ?

Digitized by Google

R. Au sixième siècle eut lieu le second concile général de Constantinople, en 553, où furent condamnées plusieurs hérésies.

Prière et résolution, page 543.

XXVIII^e^ LEÇON.

LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ. — SAINT AUGUSTIN, APOTRE DE L'ANGLETERRE ; SAINT JEAN L'AUMONIER. — SIXIÈME ET SEPTIÈME SIÈCLES.

Q. Comment l'Angleterre fut-elle convertie ?

R. Un jeune diacre, nommé Grégoire, passait un jour sur le marché de Rome, où il vit des esclaves d'une grande beauté exposés en vente ; il apprit qu'ils étaient de la Grande-Bretagne et encore païens. « Quel dommage, s'écria-t-il, que des créatures si belles soient esclaves du démon ! »

Q. Que fit-il ensuite ?

R. Devenu pape sous le nom de Grégoire le Grand, il envoya en Angleterre saint Augustin, prieur d'un couvent de Bénédictins de Rome, avec quarante missionnaires, qui abordèrent heureusement en Angleterre et pénétrèrent jusqu'à la ville de Cantorbéry, dont Augustin fut évêque.

Q. Firent-ils beaucoup de conversions ?

R. Les Païens se convertirent en foule, frappés de l'éclat des vertus et des miracles de leurs apôtres : le roi lui-même demanda le baptême, et bientôt toute la Grande-Bretagne fut chrétienne : c'est ainsi que Notre-Seigneur dédommagea l'Église des perte que l'hérésie lui faisait faire dans l'Orient.

Q. Quel fut le commencement du septième siècle ?

R. Au commencement du septième siècle, la justice de Dieu s'exerça sur l'empire des Parthes, qui, depuis la naissance du Christianisme, n'avaient cessé de persécuter les Chrétiens.

Q. Comment mit-il le comble à ses iniquités ?

R. Les Parthes ou les Perses mirent le comble à leurs iniquités en se précipitant sur la Palestine et sur Jérusalem, qu'ils mirent

Digitized by Google

à feu et à sang, et en s'emparant d'une partie de la vraie Croix, qu'ils portèrent en Arménie, après avoir massacré un grand nombre de Chrétiens et réduit les autres à la plus affreuse misère.

Q. Comment Notre-Seigneur vint-il au secours de ses enfants affligés ?

R. Notre-Seigneur vint au secours de ses enfants affligés en humiliant leurs ennemis et en leur suscitant un homme qui les consola, les nourrit, et les aida beaucoup à rebâtir Jérusalem.

Q. Quel est cet homme ?

R. Cet homme, qu'on peut appeler le saint Vincent de Paul de l'Orient, fut saint Jean, patriarche d'Alexandrie en Égypte, que sa charité a fait surnommer l'Aumônier.

Prière et résolution, page 557.

FIN DU TOME CINQUIÈME.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE CINQUIÈME VOLUME

TROISIÈME PARTIE

LEÇON I.

LE CHRISTIANISME ÉTABLI. (Ier SIÈCLE.)

Vie de l'Église : lutte éternelle. — Tableau du premier siècle. — Jour de la Pentecôte. — Discours de saint Pierre. — Confirmation de sa doctrine par des miracles. — Boiteux guéri. — Pierre et Jean mis en prison. — Église de Jérusalem. — Ananie et Saphire. — Élection des sept diacres. — Martyre de saint Étienne. — Avantage de cette mort et de la persécution. — Prédication de l'Évangile dans la Palestine. Simon le Magicien. — Conversion de saint Paul.....

LEÇON II.

LE CHRISTIANISME ÉTABLI. (Ier SIÈCLE, suite.)

L'Évangile passe aux Gentils. — Baptême du centurion Corneille. — Missions de saint Pierre à Césarée, à Antioche, en Asie, à Rome, où il combat Simon le Magicien ; à Jérusalem, où il est mis en prison par l'ordre d'Hérode Agrippa et délivré par un Ange ; à Rome, où saint Marc écrit son Évangile ; à Jérusalem, où il préside le premier Concile ; enfin à Rome. — Vie et missions de saint Paul à Damas, à Césarée, à Antioche, en Chypre, à Icone, à Lystre, à Philippes..... 23

LEÇON III.

LE CHRISTIANISME ÉTABLI. (Ier SIÈCLE, suite.)

Missions de saint Paul à Thessalonique, à Athènes devant l'Aréopage, à Corinthe, à Éphèse, à Jérusalem. — Il est pris et envoyé prisonnier à Césarée. — Il part pour Rome. — Accueil qu'il y reçoit. — Quoique prisonnier, il prêche l'Évangile. — Il retourne en Orient, et

Digitized by Google

revient à Rome, où il entre avec saint Pierre. — Mort de Simon le Magicien. — Martyre de saint Pierre et de saint Paul..... 49

LEÇON IV.

LE CHRISTIANISME ÉTABLI. (1er SIÈCLE, suite.)

Vie, missions, martyre de saint André, — de saint Jacques le Majeur. — Jugement de Dieu sur Agrippa, premier roi persécuteur de l'Église. — Vie, missions, martyre de saint Jean l'Évangéliste, — — de saint Thomas, — de saint Jacques le Mineur, — de saint Philippe, — de saint Barthélemy, — de saint Matthieu, — de saint Jude, — de saint Simon, — de saint Mathias, — de saint Marc et de saint Luc..... 61

LEÇON V.

LE CHRISTIANISME ÉTABLI. (1er SIÈCLE, suite.)

Lutte du Paganisme contre le Christianisme. — Rome païenne..... 84

LEÇON VI.

LE CHRISTIANISME ÉTABLI. (1er SIÈCLE, suite.)

Rome chrétienne. — Les Catacombes..... 108

LEÇON VII.

LE CHRISTIANISME ÉTABLI. (1er SIÈCLE, suite.)

Rome souterraine..... 125

LEÇON VIII.

LE CHRISTIANISME ÉTABLI. (1er SIÈCLE, suite.)

Rome souterraine..... 143

LEÇON IX.

LE CHRISTIANISME ÉTABLI. (1er SIÈCLE, suite.)

Rome souterraine. — Détails sur les martyrs..... 168

LEÇON X.

LE CHRISTIANISME ÉTABLI. (1er SIÈCLE, suite.)

Commencement de la grande lutte entre le Paganisme et le Christianisme. — Dix grandes persécutions. — La première sous Néron ; portrait de ce prince ; détails de la persécution. — Jugement de Dieu sur Néron. — Jugement de Dieu sur Jérusalem ; ruine de la

Digitized by Google

ville et du temple. — Seconde persécution, sous Domitien ; portrait de ce prince ; saint Jean jeté dans une chaudière d'huile bouillante. — Jugement de Dieu sur Domitien..... 187

LEÇON XI.

LE CHRISTIANISME ÉTABLI. (Ier ET IIe SIÈCLES.)

Lettre de saint Clément à l'Église de Corinthe. — Troisième persécution, sous Trajan ; portrait de ce prince. — Martyre de saint Ignace, évêque d'Antioche ; il arrive à Rome ; il est livré aux lions ; ses reliques sont reportées à Antioche. — Jugement de Dieu sur Trajan. — Quatrième persécution, sous Adrien ; portrait de ce prince. — Martyre de sainte Symphorose et de ses sept fils..... 203

LEÇON XII.

LE CHRISTIANISME ÉTABLI. (IIe SIÈCLE.)

Cinquième persécution, sous Antonin ; portrait de ce prince. — Martyre de sainte Félicité, Romaine, et de ses sept fils ; Apologie de saint Justin. — Jugement de Dieu sur les Romains. — Sixième persécution, sous Marc-Aurèle ; portrait de ce prince ; martyres de saint Justin, de saint Polycarpe..... 223

LEÇON XIII.

LE CHRISTIANISME ÉTABLI. (IIe SIÈCLE.)

Miracle de la légion Fulminante. — Martyrs de Lyon : saint Pothin, sainte Blandine, etc. — Martyre de saint Symphorien d'Autun..... 242

LEÇON XIV.

LE CHRISTIANISME ÉTABLI. (IIIe SIÈCLE.)

Tableau du troisième siècle. — Tertullien. — Origène. — Septième persécution, sous Septime-Sévère ; portrait de ce prince ; martyre de sainte Perpétue et de sainte Félicité..... 257

LEÇON XV.

LE CHRISTIANISME ÉTABLI. (IIIe SIÈCLE.)

Saint Irénée. — Saints Ferréol et Ferjeux. — Jugement de Dieu sur Septime-Sévère. — Persécution particulière sous Maximin ; portrait de ce prince. — Jugement de Dieu sur lui. — Huitième persécution générale, sous Dèce ; portrait de ce prince ; martyre de saint Pionius, de saint Cyrille, de sainte Agathe. — Jugement de Dieu sur Dèce.

Digitized by Google

— Neuvième persécution générale, sous Valérien ; portrait de ce prince ; martyre de saint Laurent, de saint Cyprien..... 277

LEÇON XVI.

LE CHRISTIANISME ÉTABLI. (IIIe ET IVe SIÈCLES.)

Jugement de Dieu sur Valérien. — Persécution particulière sous Aurélien ; portrait de ce prince ; martyre de saint Denis. — Jugement de Dieu sur Aurélien. — Dixième persécution générale, sous Dioclétien et Maximien ; portraits de ces deux princes ; martyre de saint Genès, de la légion Thébaine. — L'Église consolée ; vie de saint Paul, ermite. 299

LEÇON XVII.

LE CHRISTIANISME ÉTABLI. (IVe SIÈCLE.)

Vie de saint Antoine. — Origine de la vie religieuse. — Vie de sainte Synclétique, première fondatrice des monastères de filles en Orient. — Mission providentielle des ordres religieux en général, et des ordres contemplatifs en particulier. — Services spirituels qu'ils rendent à la société. — Prière, expiation. — Reclus. — Histoire de sainte Thaïs. — Autre service, conservation du véritable esprit de l'Évangile..... 317

LEÇON XVIII.

LE CHRISTIANISME ÉTABLI. (IVe SIÈCLE.)

Services matériels que les ordres religieux rendent à la société. — Asile. — Bon exemple. — Aumône. — Bien-être. — Édit de Dioclétien, martyre de saint Pierre, officier de l'empereur. — Persécution à Nicomédie ; supplices des saints martyrs ; martyres de saint Cyr et de sainte Julitte..... 341

LEÇON XIX.

LE CHRISTIANISME ÉTABLI. (IVe SIÈCLE.)

Martyre de saint Phocas, jardinier. — Martyre de saint Taraque, vétéran. — Martyre de sainte Agnès. — Martyre de sainte Eulalie..... 361

LEÇON XX.

LE CHRISTIANISME ÉTABLI. (IVe SIÈCLE.)

Jugement de Dieu sur Dioclétien, sur Maximien, sur Galère. — Conversion de Constantin. — La paix donnée à l'Église. — Influence du Christianisme sur le droit des gens, sur le droit politique, sur le droit civil. — Charité..... 382

Digitized by Google

LEÇON XXI.

LE CHRISTIANISME ÉTABLI.

Résumé de ce qui précède. — Étude sur le fait de l'établissement du Christianisme. — Difficulté de l'entreprise. — Faiblesse des moyens. — Grandeur du succès. — Supposition..... 396

LEÇON XXII.

LE CHRISTIANISME ÉTABLI.

Faits qui résultent de l'établissement du Christianisme. — Double explication de ces faits. — Anéantissement de toutes les objections contre la Religion. — Toutes les objections tournées en preuves de la Religion..... 425

LEÇON XXIII.

LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ.

Moyens de conservation : le Prêtre, les Saints, les Ordres religieux ; — de propagation : les Missions. — Portrait des hérésies. — Pères et docteurs de l'Église. — Concile de Nicée. — L'Église attaquée : Arius. — Jugement de Dieu sur Arius. — L'Église défendue : saint Athanase ; — propagée : saint Frumence en Éthiopie. — Conversion des Ibériens..... 447

LEÇON XXIV.

LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ. (IVe SIÈCLE.)

L'Église défendue : saint Hilaire, évêque de Poitiers ; — propagée : saint Martin, évêque de Tours ; — attaquée : Julien l'Apostat. Jugement de Dieu sur ce prince. — L'Église défendue : saint Grégoire de Nazianze, saint Basile le Grand..... 469

LEÇON XXV.

LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ. (IVe ET Ve SIÈCLES.)

L'Église consolée : saint Hilarion ; — attaquée : hérésie des Macédoniens ; — défendue : concile général de Constantinople ; saint Ambroise, saint Augustin..... 489

LEÇON XXVI.

LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ. (Ve SIÈCLE, suite.)

L'Église défendue : saint Chrysostome, saint Jérôme. — L'Église consolée : saint Arsène, saint Gérasime : lauras d'Orient ; vie des

Digitized by Google

solitaires. — L'Église attaquée : Nestoriens et Eutychiens ; — défendue : conciles d'Éphèse et de Chalcédoine ; — affligée : invasion des Barbares ; leurs raisons providentielles. — Prise de Rome ; — protégée : saint Léon, sainte Geneviève..... 508

LEÇON XXVII.

LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ. (Vᵉ ET VIᵉ SIÈCLES.)

Jugement de Dieu sur l'empire romain. — L'Église propagée : conversion de l'Irlande ; conversion des Français ; sainte Clotilde. — Continuation du jugement de Dieu sur le vieux monde. — La religion sauve la science et crée une société nouvelle. — Saint Benoît : puissance de son ordre ; services qu'il rend à l'Europe. — L'Église affligée en Orient : violence des Eutychiens ; — défendue : cinquième concile général..... 528

LEÇON XXVIII.

LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ. (VIᵉ ET VIIᵉ SIÈCLES.)

L'Église propagée : conversion de l'Angleterre par les Bénédictins ; — affligée en Orient par les Perses : ravages de la Palestine et de la Syrie ; — consolée : saint Jean l'Aumônier, le Vincent de Paul de l'Orient..... 544
PETIT CATÉCHISME..... 559

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU TOME CINQUIÈME.

CORBEIL, typ. et stér. de CRÉTÉ FILS.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

32101 063700569

Digitized by Google